

H
9 D
16



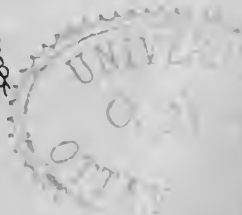
LETTRES D'HENRY IV.

ROI DE FRANCE,
ET DE MESSIEURS
DE VILLEROY,
ET
DE PUISIEUX,

A
MR. ANTOINE LE FEVRE
DE LA BODERIE.

Ambassadeur de France en Angleterre.

Depuis 1606. jusqu'en 1611.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
MDCCXXXIII.

DHENRY IV.

DE VILLEROY,

DE PUISIEUX,

DE LA BODERIE

DC

122.8

.H4 L4

1733

coll. spéc.

AVERTISSEMENT.



Antoine le Fevre, Sieur de la Boderie, étoit Ambassadeur extraordinaire de la Cour de France vers Jacques premier Roi d'Angleterre, dans les dernières années du regne d'Henry IV. Roy de France, & au commencement de celui de Louis XIII. son fils. Il mourut en 1615. C'est à lui que s'adressent les Lettres d'Henry IV. & de Messieurs de Villeroy & de Puisieux, qui composent ce Recueil, lequel, selon qu'écrivit le P. le Long dans sa Bibliothèque des Historiens de la France, existoit de son tems en Manuscrit dans celle de M. le Chancelier Daguesseau. Il seroit à souhaiter pour le public que l'on eut recouvré en même tems les Réponses de M. de la Boderie & son Ambassade, qui composent deux autres Recueils. On les auroit sans doute déjà, s'ils n'avoient échapé jusqu'à présent à la sagacité de ces furets littéraires, disons mieux, à l'avidité de ces stellionataires, qui courent les Bibliothèques de Paris, pour y deterrer quelque Manuscrit précieux, dont ils vendent ensuite sans même excepter l'original, autant de copies qu'ils trouvent de Libraires dupes de leur bonne foi.

Ce Recueil de Lettres commence en 1606. & consiste en deux Legations, selon le titre du Manuscrit. La première finit vers le milieu de Juillet 1606. La seconde commence en Janvier 1610. & finit en 1611. Ces deux négociations avoient pour objets de croiser à quelque prix que ce fut tous les projets de l'Espagne en Angleterre, & de traiter d'une alliance entre les deux Monarchies de Fran-

A V E R T I S S E M E N T.

ce & de la Grande-Bretagne. On voit dans l'instruction donnée à Mr. de la Boderie en date du 14. Avril 1606. combien Henry IV. souhaittoit d'entretenir l'alliance avec l'Angleterre; & les excellens conseils qu'il lui donnoit pour que l'union de leurs Couronnes servit à conserver la Republique de Hollande encore naissante. Jusqu' alors l'Espagne paroissoit avoir travaillé à se soumettre toute l'Europe. Henry IV. sollicita vivement le Roi d'Angleterre à entrer dans les interêts communs: mais qui ne sait qu'il avoit à faire à un Prince beaucoup plus propre à s'embarasser de quelques disputes de Théologie qu'au salut de ses voisins qui influoit sur celui de l'Europe entière? & que le Monarque de la Grande-Bretagne s'amusoit à étriller la Pape en pedant de l'Université d'Edimbourg, pour me servir des termes d'un célèbre Ecrivain François, pendant que l'or de l'Espagne faisoit en Angleterre des Creatures aux Espagnols. On verra dans ces Lettres combien Jaques I. cherissoit ses Livres, ce que Mr. de Puisieux appelle avec raison dans la Lettre 119. une passion malséante à la qualité de Prince. & combien il étoit difficile à émouvoir dans les choses qui demandoient de l'activité dans un Souverain. C'étoit par le moyen de cette indolence de Jaques I. que l'Espagne gouvernoit le Conseil Breton. La Lettre 102. du premier de ces deux Recueils témoigne assés que les Ministres d'Angleterre étoient entierement à la dévotion de l'Espagne & que celle-ci leur payoit pension.

J A R G O N

O U

DES CHIFFRES

Et explication d'aucuns noms propres qui se rencontrent dans les Instructions & Dépêches de cette Négociation.

L E Pape.	le Chanoine.
Le Cardinal Aldobrandin.	le Doyen.
Le Cardinal Borghesse.	le Chantre.
Le Cardinal de Joyeuse.	le Bedeau.
Le Cardinal du Perron.	le Desbria.
Le Cardinal Baronius.	le Violet.
Le Cardinal de Givry.	le Gris.
Le Cardinal Seraphin.	le Vert.
M. d'Alincourt.	le Jaune.
Le St. Siège.	l'Artisan.
Le Consistoire.	la basse Cour.
Les Cardinaux.	le Cuivre.
Le Cardinal.	l'Airain.
Le Duc d'Urbain.	le Fer.
Ferrare.	le Noir.
Florence.	le Blanc.
Le Grand Duc.	le Rouge.
La Grande Duchesse.	Oratoire.
Leurs Enfants.	la Chapelle.
Le Chevalier Vintia.	la Solive.
Livourne.	la Poultre.
Pize.	le Chevron.
Sienné.	le Jambage.
Mantouë.	la Mesure.
Le Duc de Mantouë.	le Cordon.
La Duchesse de Mantouë.	la Chapeau.
Leurs Enfants.	le Cabinet.
Le Prince de l'Amirande.	la Fenêtre.
	Veni-

E X P L I C A T I O N

Venise.	l'Eſcallier.
Le Sénat.	la Montre.
Le Duc.	le Greffier.
Le College.	le Notaire.
Padouë.	le Conſeiller.
Le	le Procureur.
Le Grand Seigneur,	la Prime.
Le premier Bacha.	la Poire.
Conſtantinople.	la Peſche.
La Hongrie.	la Marjolaine.
La Tranſilvanie.	le Tain.
La Valachie.	la Bugloſe.
La Moldavie.	la Bourache.
Le Roy de Pologne.	la Sauterelle.
Le Roy de Dannemarck.	la Mouche.
Le Grand Duc de Moſcovie.	l'Araignée.
Le Duc Charles de Suede.	le Bœuf.
Le Duc de Holſtein.	le Rat.
L'Empire.	l'Asne.
L'Empereur.	l'Elephant.
L'Archiduc Mathias.	le Dain.
L'Archiduc Maximilian.	le Cerf.
L'Archiduc Ferdinand.	la Biche.
L'Archiduc Leopold.	le Chevreuil.
L'Archiduc Maximilian de Gratz.	le Chat.
Le Duc de Parme.	le Sergent.
Le Duc de Savoye.	l'Affamé.
Ses Enfans.	l'Entrée.
Albigny.	la Porte.
Savoye.	la Lucarne.
Roncas.	le Soubz.
Thurin.	le Clerc.
Modena.	la Colitte.
Le Duc de Modena.	le Diacre.
Milan.	l'Incarnat.
Le Comte de Fuentes.	le Vieil.
Le fort de Fuentes.	le Taſcheux.
Les Milanois.	Importuns.
	Gennes.

DES NOMS PROPRES.

Gennes.	Imprimerie.
La Seigneurie de Gennes.	Imprimeur.
Le Peuple.	Libraire.
Les Gentilshommes anciens.	le Lievre.
Les Nouveaux.	Glorieux.
Le Sr. Ambroise Lomelin.	Ignorant.
Savonne.	le Pain.
Corseigne.	l'Avoine.
Lucques.	le Froment.
Naples.	la Paille.
Le Viceroy de Naples.	le Gasteau.
Napolitains.	les Serviettes.
Royaume de Naples.	la Tarte.
La Sicile.	le Froment.
La Pouille.	l'Affiette.
Malthe.	l'Eau.
Le Grand Maître.	l'Ami.
Les Chevaliers.	les Femmes.
Ragoufe.	le Vin.
La Republique.	le Grain.
Le Sr. Bourdin.	le Fourage.
Le Comte de Jean de Nassau.	les Figues.
Le Duc de Cleves.	les Avelaines.
Ausbourg.	le Pignon.
Spire.	les Serifes.
Strasbourg.	le Musque.
Cologne.	l'Ambre.
Mayence.	l'Huile.
Lubec.	la Licorne.
Dantzic.	le Pot.
Vienne en Autriche.	le Verre.
La Lorraine.	les Armes.
Le Duc de Lorraine.	la Palissade.
Le Duc de Bar.	le Murier blanc.
Mr. de Vaudemont.	le Chenu.
Le Sr. de Chauvelan.	le Bouffon.
Nancy.	le Paillard.
Le Pont - Amousson.	la Saliere.
	Flan-

E X P L I C A T I O N

Le Chancelier d'Angleterre.	la Groseille.
L'Admiral d'Angleterre.	l'Herbe à Chat.
Le Grand Chambellan.	l'Artichault.
Le Comte de Nortomberland.	le Papillon.
Le Comte d'Oxford.	le Baume.
Le Comte de Pembrock.	le Voillier.
Le Milord Cobam.	la Febve.
Le Comte de Desdington.	le Poix.
Le Sr. Dosquin.	le Narcisse.
Le Sr. de Ransay.	l'Aillet.
Le Comte d'Arby.	la Gens.
Le Comte de Hotinton.	la Frambroise.
Le Comte de Warwick.	le Passevelours.
Le Milord Howard.	la Cheville.
Le Sr. de la Fontaine.	l'Ecolier.
L'Efcuyer St. Antoine.	le Pedant.
Mr. de Beaumont.	le Docte.
L'Ambassadeur d'Espagne en Angleterre.	les Orties.
Les Ministres d'Ecosse.	les Feuilles de Lierre.
Les Puritains.	les Dégouttez.
Les Catholiques d'Angleterre.	le Cloître.
Londres.	Susanne.
Cantorbery.	Marceline.
Douvre.	Medard.
Warwick.	Philberde.
Ecosse.	Elisabeth.
Irlande.	Philine.
Rocheſter.	Jehanne.
Graveſinde.	la Griette.
Grenwich.	Guillemette.
Suiſſe.	Force.
Les trois Cantons.	Justice.
Les trois Lignes Grises.	Temperance.
L'Evêque de Vallais.	Charité.
L'Abbé de St. Gal.	Foy.
Bern.	St. Pierre.
Baſle.	St. Paul.
Schafhouſe.	St. Thomas.
	Zurich.

DES NOMS PROPRES.

Zurich.	St. Jean.
Soleure.	St. Jacques.
Wernalden.	St. André.
Schuitz.	Simeon.
Jong.	St. Juda.
Fribourg.	St. Barnabé.
Soleure.	St. Thadée.
Glaris.	St. Matthias.
Apentzel.	Frere Jean.
Ury.	St. François.
Lucerne.	St. Nicolas.
Grifons.	les Chartiers.
Le Sr. de Caumartin.	St. Louis.
Le Sr. Pascal.	St. Nicaïse.
France.	Esperance.
Le Roy.	le Cordelier.
Mr. le Dauphin.	le Tabernacle.
Mefdames.	Magdelaine.
Mr. le Prince de Condé.	le Here.
Mr. le Prince de Conty.	le Courtault.
Mr. le Comte de Soissons.	le Bay.
Mr. de Montpensier.	l'Alezan.
Mr. de Nevers.	le Roüen.
Mr. de Nemours.	le Guilledain.
Mr. de Guise.	le Moreau.
Mr. le Prince de Joinville.	le Chartreux.
Le Chevalier de Guise.	le Capucin.
Mr. du Maine.	St. Antoine.
Mr. Desguillon.	le Doulx.
Le Comte de Sommerives.	le Délicat.
Le Comte de St. Paul.	le Joly.
Mr. de Vendôme.	le Blond.
Le Comte d'Auvergne.	le Rousseau.
Le Marquis de Verneuil.	le Traquenard.
Mr. le Connétable.	le Courfier.
Mr. de Bouillon.	le Limonier.
M. de la Chastre.	le Fauve.
Mr. de Fervaques.	le Grifon.
	M.

E X P L I C A T I O N

M. de Brisfâc.	le Juif.
Mr. d'Ornano.	le Liberal.
Mr. de Lavardin.	l'Arabe.
Mr. de Bois Dauphin.	le Polonnois.
Mr. d'Espernon.	l'Allemand.
Ses Enfans.	les Caroffiers.
Mr. de Luxembourg.	le poil de Cerf.
Mr. de Montbazou.	Pantalon.
Mr. de Vantadour.	Zany.
Mr. de Rohan.	le Provincial.
Mr. le Duc de Sully.	le Canonnier.
Mr. l'Admiral.	le Nautonnier.
Mr. le Grand Escuyer.	le Pilote.
Le Général des Galères.	le Goujat.
Mr. le Chancelier.	l'Arbre fecq.
Mr. le Garde des Sceaux.	le Confideré.
M. de Châteauneuf.	Crassus.
Mr. de Maiffe.	Diomede.
Mr. de Boiffife.	Hector.
Mr. Jeannin.	Caton.
Mr. de Beaulieu.	Uliſſe.
Mr. de Villeroy.	Achille.
Mr. de Gefvres.	Patrede.
Mr. de Freſne.	Tite Live.
Mr. de Lomenye.	Demosthene.
Mr. de Puiffieux.	Ciceron.
Mr. de la Rochepot.	Mathieu.
Mr. d'Interville.	Coriolanus.
Mr. de la Vieville.	Catilina.
M. de Souvray.	Theſée.
Mr. de Sourdeac.	Ænée.
Mr. de Biron.	Maximilian.
Le Marquis de Mirebeau.	Olibrius.
Le Baron de Lux.	Marc Anthoine.
Mr. de Vitry.	Seneque.
Mr. de Praſlin.	Europe.
Mr. de la Force.	Catulle.
Mr. de Montefpan.	Tibulle.
	Mr.

DES NOMS PROPRES.

Mr. de Luffan.	Properce.
Le Comte de Gramont.	Phillon.
Mr. de la Guiche.	Ptolomée.
Mr. de Chevrieres.	Antigonus.
Mr. de Lesdiguières.	Alexandre.
Mr. de Crequy.	Silla.
Le Comte de Saulx.	Virgille.
Mr. d'Antragues.	Taffo.
Mr. de St. Geran.	Ovide.
Le Terrail.	le Changeant.
Le Sr. d'Arquien.	Marius.
M. de Montigny.	le Froid.
Mr. de Termes.	Hercules.
Mr. de Chastillon.	Hannibal.
Mr. de Boissé.	Macabée.
Mr. de St. Luc.	Camile.
Mr. de Parabere.	Numa.
Mr. le Gouverneur de Calais.	le Sénateur.
Mr. de Sigongues.	Ptolomée.
Mr. de Trigny.	Cæsar.
Mr. d'Aumont.	Citamen.
Mr. de Montgommery.	le Boiteux.
Mr. de Châteauvieux.	le Chauve.
Le Sr. de Bellefonds.	le Chevelu.
Mr. de Villars.	Sanfon.
Mr. de la Chenaye.	Nabuchodonosor.
Calais.	le Balaffré.
Marseille.	Plutarque.
Bordeaux.	Ifleron.
Paris.	Venus.
Rouën.	Potron.
Caën.	Balaine.
Dieppe.	Zenophon.
Bretagne.	Ministre.
Guyenne	Anthonin.
A.	A.
Amitié.	Abadu.
Aoly.	Amagu.
	Abord.

E X P L I C A T I O N

Abord d'eau.	Afari.
Abuser.	Afedo.
Accepter.	Achari.
Accident.	Afedo.
Advis.	Achare..
Achepté.	Anara.
Achevé.	Atina.
Acquis.	Adila.
Acte.	Agana.
Adonné.	Aguina.
Adherent.	Agabo.
Avantage.	Agata.
Ambassadeur.	Abto.
Affection.	Ada.
Affin.	Alla.
Affoibly.	Alleda.
Agité.	Abida.
Agreable.	Acora.
Aguerry.	Adura.
Ayde.	Aforu.
Ainsi.	Agari.
Aussi.	Ahury.
Alliance.	Alliro.
Ambition.	Animo.
Amy.	Anubo.
Argent.	Aprimia.
Armes.	Agara.
Armes.	Arab.
Artillerie.	Affista.
Assault.	Atoru.
Audiance.	Agab.
B.	B.
Bataille.	Bellet.
Bas.	Boluc.
Baniere.	Bahu,
Baron.	Basse.
Bassard.	Belac.
Basteau.	Bana..
	Blessé.

DES NOMS PROPRES.

Blessé.	Bahi.
Bois.	Balu.
Bras.	Babel.
C.	C.
Courier.	Cauda.
Cabinet.	Crapado.
Caché.	Carpentrace.
Celluy.	Caravas.
Celle.	Celi.
Cestuycy.	Cello.
Chasteau.	Cola.
Chemin.	Cati.
Chevalier.	Cabaru.
Cardinal.	Cahars.
Connoître.	Cagy.
Combat.	Cagaru.
Combattre.	Cafaro.
Commandement.	Camara.
Commencement.	Couta.
Commettre.	Cino.
Conclusion.	Cadere.
Conduite.	Caveano.
Conscience.	Cadila.
Conseil.	Calado.
Conseiller.	Confina.
Consequence.	Cour.
Considéré.	Cubo.
Comte.	Cance.
Contraint.	Calot.
Coustume.	Cantaré.
Car.	Cabi.
Correspondance.	Cano.
D.	D.
Dame.	Dina.
Davantage.	Deini.
Devoir.	Dapura.
Dira.	Dabo.
Dela.	Dema.
	Défense.

E X P L I C A T I O N

Défense.	Dolu.
Défier.	Dommage.
Delay.	Delabi.
Deffein.	De la Solle.
Demander.	Debalu.
Desmolir.	De Mira.
Doublons.	De garre.
Deputez.	Deffado.
Dequoy.	D'affidé.
Defirer.	Dadilu.
Desloyal.	Dalida.
Desobéissant.	Demolo.
Desesperé.	Dacala.
Desplaisant.	Decalu.
Despourveu.	Dedaly.
Duquel.	Debado.
Droit.	Dobida.
Double.	David.
Diligence.	Dante.
Dignité.	Dira.
Difficulté.	Dona.
Differer.	Donnée.
Difficile.	Damo.
Devant.	Durant.
Deshonneur.	Diploma.
E.	E.
Effort.	Esse.
Egal.	Entade.
Embarquer.	Entio.
Enfant.	Enada.
Ecrire.	Egadi.
Ecus.	Elado.
Est.	Eloani.
Estoc.	Efdire.
Entreprise.	Effare.
F.	F.
Faction.	Fagire.
Factieux.	Fadire.
	Faulce.

DES NOMS PROPRES.

Faulce.	Fauira.
Force.	Faba.
Fortifications.	Figo.
Fortereſſes.	Fregna.
Fortune.	Fida.
Frere.	Freda.
Fuite.	Fora.
Filée.	Falga.
Femme.	Ferula.
G.	G.
Gabions.	Gare.
Grand.	Guerro.
Gaigne.	Guaro.
Galeres.	Gana.
Gendarmerie.	Gori.
Gouverneurs.	Gaba.
Guerre.	Guillet.
H.	A.
Hazard.	Hade.
Hay.	Hilla.
Hardi.	Heros.
Heureux.	Hifa.
Honneur.	Hidra.
J.	J.
J'avois.	Jour.
Jamais	Jaro.
Jour.	Jeno.
Imparfait.	Jaco.
Imprudent.	Jego.
Intelligence.	Jama.
Incommodité.	Jabada.
Inconnu.	Iſacl.
Incontinant.	Iſmael.
Indiſcret.	Ibadel.
Inſtruction.	Illas.
Injuſtice.	Idolle.
Innocent.	Idromel.
Inſtrument.	Icara.
Investy.	Ill do.
	Inuti.

E X P L I C A T I O N

Inutile.	Icaro.
Juge.	Igena.
Juſques.	Ibaga.
Ja.	Ina.
Jay.	Ira.
L.	L.
Laquelle.	Lesban.
Lequel.	Liba.
Lit.	Liga.
Langage.	Lita.
Laſcheté.	Lora.
Legitime.	Labira.
Lectres.	Lagola.
Levées.	La freta.
Ligue.	Lagana.
Lumière.	Lavia.
M.	M.
Monſieur.	Mifa.
Madame.	Mina.
Magiſtrat.	Mira.
Majeſté.	Mata.
Main.	Maga.
Manteau.	Meru.
Mais.	Mano.
Maître.	Maſy.
Malade.	Mero.
Mareſchal.	Mora.
Mille.	Mera.
Meilleur.	Malo.
Moindre.	Mina.
Moys.	Mona.
N.	N.
Naturel.	Nita.
Neantmoins.	Nette.
Nommé.	Natr.
Non.	Nito.
Notamment.	Nots.
Notable.	Nabe.
	Nom.

DES NOMS PROPRES.

Nombre.	.	.	Nara.
Nuit.	.	.	Nebo.
O.	.	.	O.
Obey.	.	.	Oppalle.
Obéissance.	.	.	Oga.
Occasion.	.	.	Odi.
Oeuvre.	.	.	Ode.
Offense.	.	.	Odo.
Opinion.	.	.	Oma.
Oppression.	.	.	Omega.
Ordre.	.	.	Onada.
Ouvrage.	.	.	Onaro.
P.	.	.	P.
Pays.	.	.	Patila.
Paix.	.	.	Pabilo.
Palais.	.	.	Panatu.
Papiers.	.	.	Pavans.
Pacquets.	.	.	Palame.
Par.	.	.	Parila.
Parler.	.	.	Pagalo.
Party.	.	.	Pahano.
Passeport.	.	.	Pratica.
Passage.	.	.	Pedra.
Peyne.	.	.	Pedro.
Perfidie.	.	.	Peta.
Pouldres.	.	.	Pino.
Present.	.	.	Paba.
Princes.	.	.	Paté.
Potentats.	.	.	Poro.
Puissance.	.	.	Primia.
Punition.	.	.	Puno.
Q.	.	.	Q.
Que.	.	.	Quina.
Qui.	.	.	Quala.
Quoy.	.	.	Qualu.
Qu'il.	.	.	Quilo.
Quand.	.	.	Quiba.
Quelconque.	.	.	Quibus.
			R.

E X P L I C A T I O N

R.	R.
Roy.	Rana.
Royne.	Radia.
Rebelle.	Rida.
Recompense.	Rudo.
Remuement.	Rapa.
Repasser.	Rabo.
Reputation.	Rubi.
S.	S.
Sage.	Sina.
Sainteté.	Sano.
Sang.	Sale.
Secours.	Solo.
Secret.	Sela.
Seditieux.	Sega.
Seigneurie.	Sibo.
Serviteurs.	Sena.
Service.	Sera.
Siege.	Soda.
Souverain.	Siffo.
Sujer.	Salo.
Surprinse.	Salent.
T.	T.
Tout.	Trans.
Tasté.	Tiro.
Toujours.	Tara.
Traitement.	Tero.
Trahison.	Tudo.
Traité.	Traité.
V.	V.
Vaincre.	Urbo.
Vaiffceaux.	Villa.
Voguer.	Vita.
Vengeance.	Vite.
Viceroy.	Vuide.
Vicomte.	Vice.
Voifins.	Vera.
Voyages.	Vigada.
	LET-



L E T T R E S

D U R O Y

H E N R Y I V.

E T D E

M. D E V I L L E R O Y,

Secrétaire d'Etat,

A

M. D E F E V R E D E L A B O D E R I E,

Ambassadeur en Angleterre.



I. L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y.

M O N S I E U R,



Nous attendons en bonne devotion
avis de votre arrivée par delà,
& de votre installation en la char-
ge qui vous a été commise; tant
pour sçavoir comment vous y au-
rez été reçu, que pour être informez des
deliberations & faits de ce Prince sur la di-
versité & contrariété des Jugemens & dis-

Tome I.

A

cours

cours que l'on en fait par tout, & que l'on remarque même de ceux de ses Ministres qui le servent dehors. Les uns veulent que l'on croye qu'il est mal satisfait des Espagnols & des Archiducs, à cause du refus qu'ils ont fait de luy délivrer & envoyer *Owen & Bal-douin* étant chargez de la derniere Conspiration faite contre sa personne, sa maison & ses Sujets, que parcequ'il reconnoit très bien qu'ils ne cherchent son amitié, ne l'achètent, ne l'amadoüent & ne le flattent que pour le tromper; qu'ils ont trop d'autorité & de puissance parmi ceux de son Conseil & de ses Pays, tant pour les grandes sommes de deniers qu'ils y distribuent, que par les levées des gens de guerre qu'il leur est permis d'y faire; que le général d'Angleterre est encore plus mal édifié desdits Espagnols, se plaint du credit & pouvoir qu'ils ont auprès de leur Roy & que l'on délaïsse la protection des Provinces-Unies pour les contenter; combien que chacun connoisse clairement que le but des Espagnols n'est autre que de ranger lesdits Etats par le moyen du dit Roy d'Angleterre à poser les armes & reconnoître leur domination par voye d'accord, pour pouvoir après employer leur puissance, à présent engagée à réduire les Etats à leur discretion, contre leurs Voisins & avancer leur prétendue Monarchie. Les autres au contraire donnant à entendre que les Espagnols offrent au Roy d'Angleterre des conditions si avantageuses qu'il

qu'il ne les doit rejeter, disent que c'est le seul moyen de dresser le corps desdits Etats en vertu & pouvoir pour être toujours utiles au public, pour ce que lesdits Espagnols offrent de donner des gages si puissans audit Roy de leur foy & duës promesses ; lesquelles ils soumettent à l'arbitrage d'icelui, que lesdits Etats pourront par le moyen desdits gages, si bon leur semble, se conserver en leur autorité & puissance sous la protection dudit Roy d'Angleterre : ils ajoutent que les Espagnols donneront plutôt les Pays obéissans aux Etats au Prince de Galles en faisant le mariage de leur Infante, qu'ils ne pacifieront la dite guerre L'Ambassadeur *Carren* tient l'opinion première, voulant que nous croyons que son Maître est très mal satisfait desdits Espagnols, à cause du susdit refus & que toutes les caresses & offres qu'il a reçu d'eux ne tendent qu'à le tromper & partant qu'il faut qu'il se rallie & unisse plus étroitement avec nous que jamais. Il nous a écrit aussi que le Marquis de Saint Germain avoit jà été oui & festoyé dudit Roy, & qu'il devoit être tôt congédié ; mais d'autres nous ont dit que Dom Vellasco d'Arragon doit demeurer pour déployer à loisir sa marchandise, qui consiste aux susdites offres, tant dudit mariage, que des Villes de seureté pour gages desdites promesses & en de grandes sommes de deniers, comme d'un million d'or en don au Roy & une couple de centaines de milliers d'écus pour departir à ses

Conseillers, en cas qu'ils puissent fléchir les Etats à leur intention par amour ou par force, chose que nous estimons que ledit Roy & ses Conseillers vous cacheront & déguiseront tant qu'ils pourront; & s'ils vous en découvrent une partie, ou le tout, nous estimons que ce ne fera que pour vous abuser, tant nous avons mauvaise opinion de leur disposition ou vertu; estimant qu'ils s'aideront eux-mêmes plutôt à effacer la honte du susdit refus de la delivrance desdits Anglois de Bruxelles, qu'à s'en ressentir. Toutefois si vous les trouvez disposez autrement que nous n'esperons, nous dirons que vous devez pousser à la rouë & à les changer tant que vous pourrez; si au contraire ils inclinent à la Paix de Hollande, ne vous y opposez pas directement, car vous leur en augmenteriez l'envie; contentez vous de leur représenter doucement avec les difficultez qu'ils y rencontreront, même si le Roi s'en mêle, les inconveniens qui en succederont, afin qu'ils y obvient si bon leur semble. Mr. de Buzanval nous a écrit que la Navigation desdits Etats aux Indes du Levant leur reussit à souhait, & que cela leur donne envie d'en dresser une nouvelle pour l'Occident, par le moyen de laquelle étant bien établis, ils rogneront fort les aîles desdits Espagnols; mais il me semble qu'ils sont bien foibles pour pouvoir dresser seuls cette partie, de sorte qu'il faudroit que la France & l'Angleterre y missent la main; l'une
ne

ne le doit faire sans l'autre ; hochez en la bride au Secrétaire Cecile , mais comme de vous même & par maniere de devis privé , comme un moyen pour terminer la guerre des Pays-bas & separer par effect la domination Archiducal d'avec celle d'Espagne , qui est le point auquel nous devons conjointement aspirer ; étant certain que lesdits Espagnols ne consentiront jamais que la guerre soit pacifiée , quoi qu'ils offrent de ceder lesdits Pays. Ce qui advenant , quelle seureté pourrions nous attendre de leur foy & prosperité ? je dis que ceux qui les auront favorisés n'en seront mieux traités que ceux qui les auront traversés. Nous avons avis que la Diette Imperiale pour proceder à l'Election d'un Roy des Romains a été consentie n'a gueres par les Electeurs pour être tenuë dedans trois mois , quoi étant il faudra que ces deux consultent & advisent ensemble ce qu'ils auront à y desirer & procurer ; & comme ledit Roy d'Angleterre a ci-devant fait paroître vouloir en cette occasion s'unir à Sa Majesté , continuez à leur dire que nous y correspondrons très volontiers ; toutefois gouvernez vous y avec la discretion , que vous ne troubliez d'ailleurs leurs défiances & suspensions ordinaires , car ils reçoivent ordinairement nos propositions & déclarations de bonne volonté en tout autre sens que le notre , tant ils sont Anglois. Il faut avec eux sonder le gué de leurs conceptions , devant que leur découvrir les notres ouvertement.

Ledit Ambassadeur nous a écrit avoir reçu la ratification du dernier Reglement de Commerce fait avec son dévancier, laquelle il offre nous delivrer luy consignante la nôtre; de quoy nous avons écrit à MM. de Maiffé & de Boiffié de conferer avec luy & ferez averti de ce qui s'en expediera, comme nous le desirons être par vous de toutes choses que vous jugerez dignes de Sa Majesté, & même du contentement qu'aura reçu l'Ambassadeur de Venise d'avoir été déprié des festins du Couronnement de ce Prince, à cause de la competance de celui de l'Archiduc. Quant au different du Pape & des Venitiens, il s'aigrit plus qu'il ne s'adoucit; le premier ayant interdit les autres & ceux-ci armant grandement par mer & par terre pour s'y opposer. Le Marquis Spinola passa à la vûe de Marseille le vingt quatriéme du mois passé, allant à Gennes, porté par deux Galeres, où il a été reçu magnifiquement. Dom Charles Doria est allé au devant de luy, accompagné de l'Escouade des Galeres qu'il commande. L'on dit qu'il arrivera à Bruxelles à la fin de ce mois, pour mettre la main à la besongne vivement contre les Etats, lesquels ne sont à présent si puissans ni si heureux par terre que par mer; desorte que j'ay opinion qu'ils seront maltraitez encore cette année, si Dieu ne les défend miraculeusement, comme nôtre Maître espere qu'il adviendra. Il est en bonne santé Dieu mercy; toutefois il n'a laissé de s'en-

s'engager depuis trois jours à une petite diete qui durera encore trois jours. La Reyne & Monsieur le Dauphin se portent très bien aussi, & parlons de faire nos Baptêmes cette année, de quoy je vous donnerai avis quand verrons votre arrivée en votre charge.



I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Nous avons reçu votre Lettre du 11. de ce mois, qui nous apprend votre heureuse arrivée à Douvres, & attendons par vos premieres la nouvelle de votre entrée & reception en votre charge, ainsi que je vous ai écrit par la mienne adressée au Maître de la Poste de Calais. Depuis le partement de ladite Lettre, l'Ambassadeur Carreu nous a fait sçavoir avoir reçu pour presenter à sa Majesté la Ratification des articles du Traité de Commerce, expédiée par son Roy en forme authentique, avec charge de la presenter à Sa Majesté, & de retirer un acte de la délivrance d'icelle, recevoir de Sa Majesté la Ratification en même forme & être present à la signature qu'en fera Sa Majesté; surquoy nous mandâmes incontinent à M. de Boissise, M. de Maïsse étant absent de Paris, de voir ledit Ambassadeur & la forme de

ladite Ratification , de laquelle ayant vû la teneur, nous sommes demeurez contents & avons sur cela dressé la notre en stile ordinaire, avec l'acte de presentation & avons fait voir le tout audit Ambassadeur qui l'a trouvé en bonne forme ; mais il insiste que je lui baille écrite en Latin & non en François. A quoi nous avons répondu que nous n'avons pas accoutumé d'en user ainsi , que le Sieur Parry a reçu des mains de MM. de Maïsse & de Boissise les articles écrits en François, signez par eux & scellez du scel de leurs armes , comme ils ont accepté dudit Parry ceux qu'il leur a baillez , signez de sa main & écrits en Latin, partant qu'il se doit contenter maintenant de recevoir ladite Ratification en notre même langue. Nous sommes d'accord d'accepter la sienne en l'autre, ajoutant être content de nous dispenser de suivre ce qui a été convenu par lesdits articles touchant la forme de presenter & recevoir lesdites Ratifications de part & d'autre, afin de le contenter & avancer l'exécution dudit Traité , mais M. de Boissise n'a jamais pû persuader ledit Ambassadeur , surquoi il m'a écrit la lettre en Latin, m'ayant toujours auparavant écrit en bon François , dont je vous envoie un double. Je lui ai écrit la réponse cy jointe, m'ayant semblé autant mal féant de presser la promesse qu'il vouloit par ladite lettre tirer de moi, que l'instance qu'il en a faite m'a semblé incivile. Je suis encore incertain du parti qu'il prendra sur ma di-

te

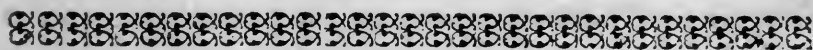
te réponse , mais s'il persiste en ces pointilles , je vous enverrai notre dite Ratification , pour la présenter par delà , en laquelle nous coucherons & transcrirons en François lesdits articles accordez , avec les pouvoirs des Commissaires de part & d'autre , & mettrons en tête & à la fin ce que vous verrez au memoire que je vous envoie , avec le double de l'Acte de la presentation & délivrance de ladite Ratification que nous entendons bailler audit Ambassadeur ; sur la forme duquel il faudra aussi que l'on dresse celui qu'il conviendra que vous retiriez d'eux en cas que nous vous envoyons ladite Ratification , ainsi que nous ferons sitôt que nous verrons que ledit Ambassadeur refusera de s'accommoder à nos formes & Langues. Cependant j'ai bien voulu vous informer de ce qui s'est passé , afin d'en répondre à ceux qui vous en parleront , mais je ne suis pas d'avis que vous commenciez jusques à ce que je le vous mande ; car le discours en seroit inutile , advenant que ledit Ambassadeur cede à nos raisons , comme je veux croire qu'il fera. Nous nous promettons que vous nous ferez voir clair aux recherches & négociations nouvelles que les Espagnols font par delà , où l'on dit que l'on a reçu froidement en l'exterieur les propositions du Marquis de Saint Germain & de Dom Vellasco d'Arragon , mais qu'ils ont laissé à leur Ambassadeur ordinaire , par l'avis des Anglois leurs Partisans , les Instructions & Lettres de chan-

ge dorées pour s'en aider en temps & lieu. Vous sçaurez aussi que n'agueres est passé par ici deux Anglois venans *des degrez* *; l'un desquels, qui est allé en Angleterre, a apporté au Pere Coton des Lettres de recommandation de son Général & de personnes particulieres, sans lui avoir dit autre chose de la cause de son Voyage, sinon qu'il alloit vendre tout son bien pour retourner audit *degrez* †; mais je ne sçai s'il a tout dit, bien devez vous être assuré que je vous écris tout ce qu'il m'en a dit, non tant pour en parler ni manifester aucune chose, mais seulement afin que vous n'ignoriez rien de ce qui vient à nôtre connoissance de ce qui regarde le *Melon* ‡. Le differend d'entre le Pape & les Venitiens va son cours, toutefois en s'aigrissant plutôt qu'autrement; ce qui rejouit & endurecit les ennemis du Pape & de son autorité & ne scandalise gueres moins toutes sortes de personnes. Le Roi a commencé de se mettre entre deux pour essayer de les accorder, & ferez adverti de ce qui en succedera. L'on nous écrit d'Allemagne que les Electeurs ont consenti la Diette Imperiale & que le lieu & le temps de la tenuë d'icelle fera bientôt publié, à quoi l'on ajoute que les deux Archiducs aînez de Gratz se sont fraichement assemblez à Vienne avec Mathias & Maximilien, & ont convenu d'avancer ledit Mathias en la dignité du Roi
des

* Rome. † Rome. ‡ Angleterre.

des Romains, en le mariant à une des Soeurs de Ferdinand, ce qui doit être favorisé du Pape & des Espagnols. De la part des Espagnols le Duc de Feria qui souloit être Viceroy de Sicile doit comparoître en ladite journée exprès pour cet effet, de quoi l'on dit néanmoins que l'Empereur n'est pas d'accord. Au reste le Roi se porte très bien, Dieu merci, & continuë à dire qu'il célébrera les Baptêmes cette année en la forme que je vous ai écrite. Nous allons à Paris dans quatre jours pour y demeurer pareil temps & retourner après en ce lieu de Fontainebleau.

Du 27. May 1606.



III. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

VOtre Lettre du 22. du mois passé, reçue le 30. d'icelui, nous a tirez de l'incertitude en laquelle nous étions de vôtre installation en votre charge, ayant sçeu par icelle comment vous y avez été introduit & reçu. La rencontre que vous avez eue en chemin du Conducteur ordinaire des Ambassadeurs qui accompagnoit le Marquis de Saint Germain, avec ces belles offres qui méritoient que vous en fissiez le compte que
vous

vous avez fait par votre prudence & civilité, la rencontre des Barques Royales à s'Gravefande & des Carosses à votre descente à Londres avec le tems de votre première audience, la Compagnie qui vous y a conduit & la forme de votre admission à icelle, ensemble les honnêtes & favorables propos avec lesquels le Roi de la Grande-Bretagne, le Prince son fils, & après eux le Comte de Salisbury ont répondu à vôtre proposition, & les causes & occasions que l'un & l'autre ont voulu vous donner de croire qu'ils ne sont pas trop satisfaits & contens des Espagnols ni des Archiducs à cause du dêný & refus par eux fait des deux Anglois qui sont en Flandres & qu'il leur avoit demandé comme des Sujets convaincus d'avoir eu connoissance de cette derniere & infame conspiration dressée contre sa personne & maison & contre le général de son Royaume, s'en étant ouvertement plaints à vous, avec déclaration toutefois de leur vouloir maintenir & observer sincerement ce qu'ils ont promis, mais non plus aussi; qui est une maniere de ressentiment dont les autres auront à mon avis plutôt à se louer qu'à se plaindre, tant elle est gracieuse à proportion de mépris qui résulte du dit refus. Mais ce Prince & son Conseil sont ainsi debonnaires, leur colere s'évanoüissant à mesure qu'elle s'échape & sort de leur bouche. Il semble que l'on en peut autant dire & attendre de leur amitié, tant elle est attachée & réglée au pied de la neutralité sur laquelle

laquelle ils ont fondé le bonheur de leurs affaires & crois que le bon Seigneur de Parry lorsqu'il vous à dit être passé cette année en Hollande jusqu'à huit ou neuf mille Anglois & Ecossois à parlé selon son sens & desir ; car, je suis certain si ses Conseils avoient lieu que les Etats seroient mieux assistez & secourus qu'ils ne sont ; mais M. de Buzanval nous a mandé que les Etats n'en ont tiré cette année que des recruës assez chetives , de façon qu'ils les tient fort foibles pour fournir seulement à la defensiva comme il appartient, d'autant qu'ils doivent être assailis par deux ou trois endroits en même tems, si les exploits du Marquis de Spinola répondent à ses preparatifs & menaces ; desorte que l'on doit craindre qu'il n'arrive un grand changement cette année aux affaires desdits Etats. Les amis tirent aussi peu de secours des Allemands. Le Marquis Spinola doit être arrivé maintenant à Bruxelles, où il aura trouvé les forces prêtes à mettre en besongne , de façon qu'il ne tardera plus gueres à y entrer & faire parler de lui. Ledit Marquis a été surpris & travaillé d'une fièvre en chemin depuis son partement de Genes, ce qui l'a d'autant retardé ; toutefois il n'a pas laissé de marcher les jours que son accès le tenoit fortifié de ce desir de gloire qui enivre les hommes. Aucuns ont opinion que le Roi de Dannemarck pressera son beau frere d'affectionner plus qu'il ne fait la cause & defense desdits Etats, tant pour l'inimitié qu'il porte

porte à la maison d'Autriche, aux depens de laquelle il voudroit pouvoir accroître sa fortune, que pour la considération du propre bien & avantage dudit Roi de la Grande-Bretagne & de la cause commune ; mais nous n'estimons pas, quand il entreprendroit de faire office, qu'il y profite, étant ce Prince Breton donné à son plaisir, timide, ennemi de la guerre & de la peine. Sa Majesté entend que vous visitiez d'office le Roi de Danemarck à son arrivée, lui offrant l'amitié de Sa Majesté comme Ministre d'icelle, que vous sçavez priser grandement son courage & sa conduite ; puis quand nous sçaurons de quelle façon il vous aura reçu & répondu & comment il se comportera par delà, nous pourrons après vous commander de le saluer de la part de Sa Majesté, & même vous envoyer une Lettre pour lui présenter. J'en ai vu une que le Comte de Salisbury a écrite à l'Ambassadeur Carreu, par laquelle il lui mande entr'autres choses qu'il ne sçait pas surquoi sont fondez ceux qui ont publié que le Marquis de Saint Germain devoit parler à son maître du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne ; car le Marquis n'en a parlé aucunement, ni seulement fait contenance de le vouloir, ni avoir charge quelconque de ce faire : Aussi ajoute-t-il n'y eût rien gagné, le Roi étant bien éclairci de l'état qu'il doit faire de l'amitié des Espagnols, & même de semblables offres de mariage. Ledit Ambassadeur nous a
envoyé

envoyé ici ladite Lettre par son Secretaire, qui nous l'a interpretée, car elle étoit écrite en Anglois, qui est un soin que j'ai trouvé un peu affecté, & par tant m'a dû être suspect, dequoi toute fois vous ne ferez par delà aucun semblant, non plus que j'ai fait par deca; vous ne devez leur faire connoître que je vous aye écrit que j'ai vû ladite Lettre; il faut que je vous die que je persiste autant que jamais en l'opinion que je vous fis entendre à vôtre partement que j'avois des fins auxquelles lesdits Anglois tendent par leur conduite envers lesdits Etats, scavoir est de les laisser matter & affoiblir, de facon qu'ils soient contraints de ployer à leurs volonte & accepter quelque espece de composition par leur entremise ou se jeter tout à fait entre leurs mains ou du moins en leur protection, du gré & consentement des deux partis; aucune autre utilité ne peuvent ils esperer de la mauvaise fortune desdits Etats. Le Roi desire que vous y preniez garde. Le Sieur Carreu y voit plus clair que nul autre, mais le Comte de Salisbury à tant de pouvoir sur lui & est si interessé en Angleterre qu'il ne faut pas estimer qu'il vous en apprenne que ce qu'il estimera pouvoir servir au dessein des Anglois. Je vous envoie le double d'une Lettre écrite par Cecil à Monsieur de Boüillon, dont ledit Duc nous à envoyé l'original afin que vous en consideriez & pesiez le stile, sans toutefois en rien decouvrir par delà, fut-ce au bon homme
de

de la Fontaine ; j'estime que la réponse sera conforme à son devoir, car il a promis & juré à Sa Majesté qu'il n'aura jamais intelligence hors ni dans son Royaume qu'il ne la lui découvre, pour s'y conduire entierement suivant ses commandemens ; & certes nous voyons qu'il suit ce chemin fort rondement. L'on dit que ledit Cecil est si irrité contre les Catholiques & principalement contre les Jesuites, qu'il estime avoir conjuré sa mort, qu'il veut les opprimer en tous lieux & dresser par tout des parties contre eux. Ce qui se passe entre le Pape & les Venitiens servira à ce dessein, car ceux-ci defendent la cause commune des Princes & Potentats contre l'autorité Pontificale, à laquelle les Jesuites se sont montrez si attachez qu'ils ont mieux aimé quitter trente mille ducats de bon revenu qu'ils avoient dans cet Etat de Venise que d'ouvrir leurs Eglises & continuer à y celebrer le service divin, depuis que le Pape a fulminé contre le Doge, & le Sénat sa Bulle d'excommunication. Les Capucins, Théatins & Mineurs ont depuis suivi leur exemple. Le Pape pareillement a fait partir de Rome l'Ambassadeur de la Republique sans lui permettre d'y laisser un Secretaire & révoqué son Nonce qui étoit à Venise, de façon que ces aigreurs vont croissant grandement & faudra qu'elles ayent leur cours qui produira enfin des effets qui ne seront moins préjudiciables au public, que scandaleux & de mauvais exemple à l'Eglise Catholique.

Je

Je pense vous avoir écrit que nous avons envoyé un Courier à Rome exprès pour essayer d'y apporter quelque moderation ; sitôt qu'il sera venu, je vous ferai part de ce qu'il aura rapporté. L'on dit que les Espagnols fomentent sous main les parties, comme ceux qui peuvent seuls profiter de ce trouble en diverses manieres. Au reste je vous envoie la dernière Lettre que l'Ambassadeur Carreu m'a écrite pour réponse à celle dont je vous ai envoyé un double avec ma dernière du 27. du mois passé. Nous le verrons à Paris où sa Majesté va faire un tour Samedi ou Lundi prochain, & serez incontinent averti de ce que nous ferons avec lui, comme vous le ferez par la présente de la continuation de la bonne fanté de Leurs Majestez, de Monseigneur le Dauphin & de Mesdames & de notre déclaration à faire nos Baptêmes cette année en la forme que je vous ai écrite. Nous avons ici la Reine Marguerite depuis deux jours, qui a trouvé cette maison bien changée, admirant tout ce qu'elle y voit.

Da 27. May 1606.

[illegible]

IV. L E T T E R E.

D U R O Y H E N R Y I V.

MOnsieur de la Boderie, l'Ambassadeur du
Roy de la Grande-Bretagne mon bon
frere m'ayant présenté la Ratification faite par

Tome I.

B

icélu

icelui des Articles traitez & accordez sous notre bon plaisir par nos Députez pour faciliter, régler & assurer le Commerce entre nos Sujets au bien commun d'iceux, expédiée en bonne forme, je vous envoie la mienne par ce porteur, accompagnée d'une Lettre que je lui écris sur ce sujet, ainsi que vous verrez par le double d'icelle ci-joint. Vous lui présenterez l'un & l'autre & retirerez un acte de la présentation & délivrance d'icelle Ratification en la forme de celui qui a été baillé ici audit Ambassadeur, dont j'ai commandé aussi vous être envoyée une copie, auquel toutefois il ne fera besoin de comprendre la dernière partie d'icelui, attendu que j'ai reçu la Ratification du Roi mon dit frere, lequel au reste vous assurerez que je ferai suivre, garder & observer sincerement, & de bonne foi le susdit Reglement de Commerce, comme vous le prierez de ma part qu'il ordonne être fait de son côté, afin que nos dits Sujets jouissent du benéfice dudit Reglement selon notre desir & intention; & comme je ne me puis lasser de rechercher toutes sortes d'occasions d'étreindre & affermir de plus en plus notre mutuelle, ancienne & fraternelle amitié, & manifester à un chacun combien je la prise & estime, ayant délibéré faire baptiser cette année solennellement les trois Enfans que Dieu m'a donnez, je desire que lui & l'Infante Archiduchesse de Flandres donnent le nom & présentent audit Baptême ma fille aînée, ainsi que lui écris par la

Lettre

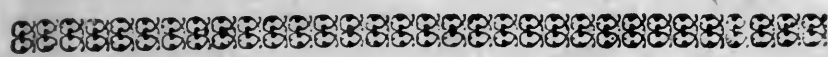
Lettre de ma main que je vous envoie, avec copie d'icelle, par ledit Courier que je vous dépêche exprès pour cet effet, au moyen de quoi vous ne faudrez incontinent qu'il sera arrivé de la lui présenter & lui faire cette priere de ma part, aux termes que vous jugerez propres & convenables pour lui faire estimer ma bonne volonté & témoignage de ma fraternelle amitié, ce qu'il mérite; ainsi outre les titres de freres & anciens allies & amis qui nous lient & conjoignent ensemble si cordialement, nous ajoûterons & acquererons encore celui de Compere qui nous étraindra & obligera toujours de plus en plus à nous entr'aimer & affectionner notre fidélité reciproque; comme il fera nos Enfans à imiter la sincérité dont nous aurons procédé, lui disant que si je ne m'étois de longue main obligé au Pape & à la Duchesse de Mantouë pour être parains de mon fils le Dauphin, comme je fis au Pape defunt incontinent après la naissance d'icelui & l'ai confirmé à celui-ci si-tôt qu'il fut élu, j'eusse été aise d'y convier & employer mon dit Frere par préférence, tout ainsi que je prefere son amitié à toutes les autres. Or je fais état de célébrer lesdits Baptêmes le premier jour de Septembre prochain, en cette Ville de Paris & donner à ma dernière fille le Duc de Lorraine & la Grande-Duchesse de Toscane pour parain & maraine & les présenter tous trois en même tems à ce Sacrement. Vous n'obmettez de faire entendre au Roi mon dit Frere,

que si l'état de ses affaires & sa Dignité lui permettoient de faire cet office en personne, ce seroit le plus grand contentement que je pourrois recevoir, après tant d'autres graces & faveurs singulieres que Dieu m'a départies, pour le pouvoir voir, traiter à bouche avec lui de nos affaires communes & lui représenter moi-même, combien j'estime sa personne & les vertus dont elle est ornée & cheris son amitié; ajoûtant que si ce bonheur m'arrivoit je me promettrois bien de lui faire recevoir tant de sortes de plaisirs à la Chasse qu'il en demeureroit content; mais comme je sçais être chose que nos qualitez & les obligations de nos couronnes ne permettent pas, que nous en jouïssons même en cette saison, vous le prierez donc d'en commettre la charge à personne qu'il affectionne & se confie, afin que je lui témoigne par toutes sortes de bons & honorables accueils & traitemens le compte que je fais de celle dudit Roy & ce que je lui suis. Vous lui remettrez donc ce choix & serez soigneux de scavoir & m'avertir tant de sa réponse que des qualitez & suite de celui qu'il y deputera; aucuns m'ont conseillé de demander le Duc de Lenox ou le Comte de Pembrock pour s'être l'un & l'autre toujours montrerez affectionnez à ma personne & à la France, mais j'ai estimé plus décent & à propos de remettre pleinement ladite élection à sa discretion & bonne volonté, car comme je m'assûre qu'il n'y emploiera personne qu'il n'aime & estime & qu'il ne soit de qualité requise,

qui

qui que ce soit qu'il envoie fera aussi le très bien reçu ; & veux qu'ainsi lui disiez. Je prie Dieu Monsieur de la Boderie qu'il vous ait en sa sainte garde. *Signé Henry.*

Le 2. Juin 1606.



V. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE n'ai rien à vous dire sur les deux points
contenus en la Lettre du Roy , sa Majes-
té vous écrivant si amplement & claire-
ment sa volonté sur iceux, lesquels vous sçau-
rez exécuter encore plus fidèlement & exac-
tement, de quoi s'il vous plaît vous rendrez
compte à sa Majesté par ce porteur, le plû-
tôt que vous pourrez. Nous n'écrivons point
à la Reine, parce que c'est chose qui ne la
touche point, & que nous n'avons pas trou-
vé trop bon qu'elle vous ait fait mandier &
demander plus d'une fois votre première au-
diance. Notre Maîtresse toute étourdie qu'el-
le est encore du peril qu'elle avoit courû,
l'histoire duquel vous sera représentée par une
Lettre à part, jaçoit qu'ellen'eût veu person-
ne depuis, permit dès-hier à l'Ambassadeur
du Roy de la Grande-Bretagne au sortir de
l'audiance de sa Majesté de la voir, mais ce
n'est pas d'aujourd'hui que nous reconnoissons

B 3

que

que ladite Dame panche plus du côté d'Espagne que du notre, dequoi j'espere que les preuves que le Roy son mari, elle & ses Enfans feront avec le tems de la foi des Espagnols nous feront raison. Cependant le martel n'interrompera le sommeil, & néanmoins vous ferez toutes sortes de devoirs dignes de vous, je veux dire du lieu que vous tenez, vers elle pour lui faire croire que Leurs Majestez cherissent à present son amitié comme elle fait la leur, & le merite celle de laquelle Leurs Majestez & le Roy son mary font ensemble profession publique. J'ai reçu & lû au Roy vos Lettres du dernier May & troisiéme du present mois, il ne s'étonne ni scandalise aucunement des remises de vos audiences dont ce Prince vous entretient, sachant quel est son naturel & sa conduite, aussi ne l'attribuë-t-il à faute de bonne volonté en son endroit, ni à mepris au votre, & nous semble que vous avez bien fait de vous être accommodé à sa volonté sans le presser; vous avez bien fait aussi d'avoir accepté l'offre qu'il vous fit faire sur l'occasion de la Cavalcade du Comte de Salisbury, quand ce ne seroit que pour la consideration du dernier qui n'aura jamais tant de bonheur & d'honneur que je lui en desire; le fils de son frere aîné a tenu ici des propos comme il desiroit prendre alliance en ce Royaume; l'on dit même que ledit Comte y a quelque inclination, toutefois je vous prie de ne lui en faire aucun semblant, mais vous servir dextremen-

du

du présent avis, car il n'est du tout à négliger & le tenez secret. Je vous ai mandé ce qu'il nous semble que devez faire a l'arrivée par delà du Roy de Dannemarck, mais vous ferez plaisir au Roy de rompre honnêtement & doucement la venuë du Herault & l'envoy du Cartel pour la jouxte, duquel votre première fait mention; car sa Majesté ne desire pas que sa Noblesse s'y engage pour plusieurs raisons, même pour la depense qu'il faut qu'elle fasse aux Tournois & Bals de nos Baptêmes, & néanmoins elle reconnoît si le dit Herault apporte ledit Cartel qu'il sera difficile & peut-être honteux d'en détourner & empêcher plusieurs auxquels les mains fretilent & qui sont peut-être plus cupides de gloire & de faire parler d'eux, qu'ils ne sont propres & adroits aux joustes, qui ont été délaissées & peu exercées en ce Royaume depuis le trépas du feu Roy Henry II. Rompez doncques ce coup & le faites s'il est possible sans bruit, & sans faire paroître que nous refusions la liste, vous fondant sur nos dits Baptêmes auxquels il faut que chacun s'employe, & partant se preparer de bonne heure, ne pouvant fournir ensemble à l'une & à l'autre occasion, comme vous sçavez très bien juger. Le Roy a été très aisé de sçavoir le profit que fait Monsieur le Prince de Galles en ses vertueux exercices & même à monter à cheval, & scait très bon gré au Sieur de Saint Anthoine du bon devoir qu'il y fait, ainsi que vous lui direz, sa Majesté n'affec-

tionnant pas moins la prosperité dudit Prince, que celle de Monsieur le Dauphin, pour l'esperance qu'elle a qu'ils vivront & regneront quelque jour en pareille fraternité, que sa Majesté & ledit Roy de la Grande-Bretagne font maintenant; à quoi il faut exhorter ceux qui approchent ledit Prince, lesquels ont l'inclination françoise, de le conforter tant qu'il serapossible, comme étant le bien & avantage dudit Prince, autant & plus que celui de notre Dauphin; mais sachez que nous n'entendons d'acheter les vœux & devoirs de ces gens là à prix d'argent, comme font les Espagnols, plus parce que nous estimerions qu'il n'y a point de feureté ni fermeté en la foi & parole des Anglois & Ecoissois que pour l'épargne, partant ne vous y engagez point, comme a fait quelquefois Monsieur de Beaumont, mu de très bonnes intentions, mais avec peu de fruit & de gré de part & d'autre. Le Roy m'a commandé de vous écrire qu'il trouve bon que mondit Sieur le Dauphin envoie des armes audit Sieur Prince suivant votre proposition, au moyen de quoi envoyez nous la mesure, afin que nous y fassions besogner & qu'elles soient depêchées au plûtôt; je ferai ce que je pourrai afin que le Roy les accompagne d'une couple de chevaux, tels que les desire ledit Prince, sa Majesté a ja commandé que l'on en cherche. Quant à la proposition de Ramzay, nous trouvons que vous devez demeurer dans les bornes de la sage reponse qui vous lui avez faite, car il y

a plus à perdre qu'à gagner à s'en découvrir & s'y engager plus. Avant tout il faut se fier de la foi & constance de telles gens, joint qu'il nous semble qu'il faut s'abstenir de donner juste & véritable sujet audit Roy de la Grande-Bretagne de se plaindre de la notre, contentez vous donc de menager & entretenir accortement la bonne volonté que montre ledit Ramzay, quand on vous parlera de l'Union de ces deux Couronnes que ce Prince affectionne ardemment de faire paroître; que le Roy en desire l'effet pour son contentement comme lui même, mais que sa Majesté se promet qu'elle ne prejudiciera à l'ancienne amitié & intelligence que la France a avec l'Ecosse, faisant pour le dernier toutes sortes de devoirs & offices que vous jugerez convenables, car il fera toujours bienféant de montrer ce desir & ce soin & devra être bien pris & loué de tous.

Continuez s'il vous plaît à nous faire part de ce qui se passera en Ecosse, même avec les Ministres emprisonnez, comme de ce qui aura été déterminé au Parlement d'Angleterre contre les Catholiques. La dispute d'entre le Pape & les Venitiens s'altere tous les jours. Nous avons prié le Pape de prolonger le delai de sa Bulle d'excommunication, afin d'avoir loisir de composer les affaires, mais le terme préfix étant expiré quatre jours devant l'arrivée à Rome de notre Courier, Sa Sainteté s'est excusée sur cela, joint que les Venitiens avoient jà par leurs écrits & manifestes aigri

& offensé sa Sainteté merveilleusement. Certes ils ont de part & d'autre procédé en ce fait un peu plus chaudement que l'on n'espéroit de leur prudence, plusieurs croient toutefois qu'ils ne se battront qu'à coups de plumes & de reproche, mais l'exemple en est pernitieux à l'Eglise, scandaleux au public, & pourra à la longue produire des effets sanglans. C'est pourquoi sa Majesté qui ne peut se laisser de procurer le bien & la concorde publique, même entre ses ennemis, n'abandonnera ses amis en ce besoin, ni la poursuite qu'elle a commencée pour les accorder, & nous vous tiendrons averti de ce qui en succedera. Nous avons été contraints de renvoyer en Irlande une multitude de gueux dudit Pays, qui s'étoit repandue en ce Royaume, où ils avoient apporté un très mauvais air & une importunité insupportable, & commettoient outre cela plusieurs voleries aux champs, sans vouloir travailler ni faire autre chose que gaeuser & dérober. J'estime qu'il seront maintenant embarquez à Rouën où nous les avons fait conduire & assembler de force, car il n'avoient volonté quelconque de sortir de ce Royaume. Nous estimons que ce Prince & son Conseil, lesquels auront été avertis par leur Ambassadeur, lequel a accompagné de ses Lettres sur l'instance qui lui en a été faite, les Conducteurs desdits Irlandois afin qu'ils fussent reçus audit Pays, de quoi vous leur direz par delà ce que vous jugerez être expedient. Quant au payement de la Compagnie
du

du Duc d'Yorck nous avons l'argent de deux quartiers prêt à envoyer par delà, à quoi il sera pourvû au plûtôt; mais nous serons très aises que notre bonne volonté soit reconnüe & nos deniers employez comme il convient. Vos devanciers en votre charge ont vécu avec Guerfans pour le port des paquets comme il pretend faire avec vous, ayant toujourns payé & porté les frais des paquets qu'il vous envoie par homme exprès, à raison de ce que vous m'avez écrit par vos Lettres. Dès le temps de Monsieur de la Mauvaissiere, cela se pratiquoit, comme il a été fait depuis par ses successeurs avec le Pere de Guerfans, qui peut profiter de quelque chose au marché qui a été fait avec lui, aussi il est tenu de ne laisser croupir les paquets que nous lui envoyons, & l'état de l'Ambassadeur a été acréu de six cens livres par an exprès pour fournir à tels frais & autres semblables, de quoi j'ai très bonne memoire.

Du 3. de Juin 1666.



V I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Roy à eu bien agreable la remontrance que vous avez faite au Roy de la Grande-Bretagne en faveur des Catholiques ses Sujets, lesquels

lesquels n'entendent contrevenir à l'obéissance qu'ils lui doivent, en la forme que vous avez représentée par votre Lettre du 7. de ce mois que nous avons reçûe le 15. & qu'il l'ait prise eu bonne part ; mais sa Majesté aura regret s'il faut qu'elle soit infructueuse, autant pour la propre considération dudit Roy, que pour celle desdits Catholiques, car il est à craindre que ceux-ci transportez de desespoir par les rigueurs auxquelles on les assujettira & fomentez d'ailleurs n'attendent derechef à sa personne & ne conspirent plus brutalement que jamais contre son Etat ; ce que pour cette occasion sa Majesté ne pourra détourner, n'y empêcher à Rome en contenant le Pape dans la moderation dont son Prédecesseur & lui ont jusques ici usé en son endroit. De fait nous avons sçeu que les Jesuites qui demeurent au Pays de l'Archiduc de Flandres, ont n'aguères fait une assemblée en laquelle ils ont resolu se plaindre vivement au Pape du traitement que reçoivent les Catholiques au Royaume dudit Roy, avec lesquels ils prétendent prouver que l'indulgence & patience dont sa Sainteté s'est gouvernée, augmente l'audace des Auteurs de tels conseils, empire la condition desdits Catholiques, & fera cause à la fin de leur entière destruction. Ils ont à cette fin envoyé exprès vers sa Sainteté un des principaux de leur Compagnie, les offices duquel sans doute porteront coup & feront éclatter quelque chose d'extraordinaire, si les Loix projetées au Parlement d'Angleterre sont
telles

telles contre lefdits Catholiques en général que l'on publie, & fi le Roy ne les tempere ; toutefois fa Majesté continuera à faire son possible envers sa Sainteté pour la maintenir dans les termes susdits. Nous estimons que ledit Roy de la Grande-Bretagne vous a reconnu & dit sinon tout, du moins une bonne partie de la verité de ce qui s'est passé entre lui & les Espagnols sur le sujet de la Paix des Pays-Bas, & les Alliances qu'ils lui ont proposées ; car ce qu'il vous a dit est conforme aux avis qui nous ont été donnez ; mais nous sçavons qu'il y a procedé retenuëment, comme il vous a dit, plus par faute de pouvoir & de créance envers les États, que de bonne volonté de procurer & moyenner lefdits accords, ayant connu que s'il les pressoit davantage, il ne gagneroit rien que manifester aux Espagnols son impuissance, & secondement de les contraindre de se jeter tout à fait entre les bras de sa Majesté, chose que le Roy de la Grande-Bretagne apprehende autant & plus que la reduction desdits États sous la domination des Espagnols, pour le moins des Archiducs. Aussi sçavons nous qu'il leur a présenté cette consideration & jalousie par la reponse qu'il a faite à la proposition ; toutefois il ne faut pas laisser pour cela de continuer à lui faire paroître que sa Majesté louë grandement sa prevoiance, & prudence, & sa bonne foi, sincerité & franchise en son endroit, colligée de la reponse qu'il vous a faite, traitant cette matiere avec vous, comme avez bien commencé ;

cé; or les confiderations Ecclefiaftiques ayant grande autorité & puiffance aux Confeils d'Efpagne & de Flandres, ne doutez point qu'ils ne foient très mal édifiez du procedé dudit Roy & refolutions prises contre lefdits Catholiques & même contre les Jefuites, tellement que s'ils fe pouvoient passer de lui, il eft fans doute qu'ils le feroient volontiers, croyant offenser Dieu en leur confcience, & partant attirer fur eux l'ire Divine, en contractant amitié & alliance avec ledit Roy, la personne & le naturel du quel outre cela ils mefeftiment affez par la perfuafion & induction même de fa femme & d'aucuns de fes Confeillers qui s'entendent avec eux : toutefois ils continueront en leurs diffimulations, jufqu'à ce qu'ils ayent gagné quelque avantage notable fur lefdits Etats, ou qu'il advienne en Angleterre quelque changement de confequence. Si leur entreprife fur l'Eclufe eût réuffi, ils euflent tout obtenu, ce qui leur fuccedera encore, fi le Prince Maurice continuë à fe tenir fur la defenfive, comme il fit l'année paffée, & s'y difpofe la prefente, combien que nous eftimons fes forces égales aux autres, puifqu'il peut mettre aux champs vingt-fix mille hommes de pied & cinq mille de cheval, car ce fera tout ce que les Archiducs pourront faire, mais il femble que le Prince Maurice craigne la fortune du Marquis de Spinola, épargnant & menageant fa réputation de peur de la perdre tout d'un coup, ou bien qu'il attende qu'il faffe un pas de clerc pour le relever,

de

de sentinelle , ce que notre Maître n'approuve aucunement , disant qu'il découragera tellement ses gens parlà, qu'il en sera très mal servi, quand il voudra jouïr de bon jeu , pour regagner ce qu'il aura laissé perdre. Il a plus de six ou sept mille hommes en son armée, il y en passe tous les jours d'autres. Le Roy Breton dit qu'il n'a point d'argent pour les secourir ; mais qu'il retirera bientôt les gens de guerre ses sujets qui servent les Archiducs, de façon que lesdits Etats n'aurent sujet de s'en ombrager. Il faut le conforter à faire le dernier en attendant qu'il puisse le premier ; en quoi Monsieur de Berny nous a écrit qu'il se connoît quelque commencement certain ; les Compagnies desdits gens de guerre ayant été reformées par les Espagnols, lesquels montrent n'être trop satisfaits desdits Anglois, comme les Chefs de ceux-ci déclarent l'être encore moins du traitement qu'ils reçoivent des autres. Il est vray que le Baron du Tour, & devant lui M. de Beaumont nous firent la proposition en matiere d'argent , de laquelle ledit Roy vous a parlé, à leur retour d'Angleterre, mais comme nous n'avons moyen ni volonté d'y entendre, c'est-à-dire de déboursier plus grande somme de deniers en faveur desdits Etats ni autres que nous faisons, car ce que nous leur baillons par an monte à deux millions de livres, à cinq ou six mille près, nous avons aussi estimé devoir plutôt différer à répondre auxdites propositions que d'éconduire tout à fait ledit Roy ; joint que nous
faisons

faisons état qu'une partie desdits deniers que nous fournissons auxdits Etats par an , doit tourner au compte dudit Roy de la Grande-Bretagne à notre decharge, en l'acquit de ce que nous lui devons, suivant l'accord fait avec lui par Mr. de Sully , au voyage qu'il fit en Angleterre, comme il appert par les articles; dequoi toutefois je sçai qu'ils ne sont à present d'accord avec nous. Mais notre prétention est telle, & disant qu'elle est bien fondée, néanmoins n'entrez pour le present en ce débat avec eux, car ce n'est le temps. Evitez aussi autant qu'il vous sera possible d'entendre auxdites propositions , & encore moins de vous charger d'en écrire par deçà , & de leur en faire sçavoir notre reponse , car il n'y a rien à gagner pour nous. Il faut avec eux pousser le temps avec l'épaulé jusqu'à ce qu'ils soient disposés d'entrer en un jeu plus ouvert en faveur desdits Etats. La Diette Imperiale consentie par les Electeurs n'a encore été intimée par l'Empereur, & semble qu'il l'a retardée exprès pour n'entrer en l'Election du Successeur , à laquelle il reconnoît que ses freres & ses cousins tendent; desorte que j'espere qu'il sera assez facile de faire reussir le sage conseil que vous a donné le Roy de la Grande-Bretagne lequel est approuvé de sa Majesté , & partant sera pratiqué par elle autant que son credit s'étendra, ainsi que vous direz s'il vous plaît audit Roy, mais tant que l'accord de Transylvanie , & la Paix avec le Turc seront incertains comme
ils

elles font, il n'y a pas grande apparence que l'on tienne ladite Diette, & moins que l'on y puisse contraindre & violenter l'Empereur. Nous avons sçeu que l'Empereur a prolongé la trêve faite avec ledit Turc & Hongrois jusqu'à la St. Jean dernière de six semaines, mais il est si mal préparé à la guerre, que les autres le méprisent & s'attendent d'améliorer leur condition de la Paix ou de la Guerre par leurs longueurs ou remises. L'Empereur a créé le Bast Lieutenant Général de son Armée sous son Frere, lequel est tant hay desdits Hongrois que l'on croit que cela achevera de les faire cabrer tout à fait. Jen'ai pû apprendre le nom de celui que le Roy de la Grande-Bretagne vous a dit avoir fait prier par son Ambassadeur de favoriser son Election, dont vous nous avez fait mention, par ce qu'il y a faute au chiffre ; je vous prie de nous en éclaircir. Le Roy a pris plaisir à la description que vous nous avez faite par votre dite Lettre de l'affiette & forme du licentiaement de leur Parlement, comme de la gracieuse faculté d'y haranguer dudit Roy. Sa Majesté sera très aise de voir par écrit ce qu'il a dit & les ordonnances dudit Parlement ; partant vous aurez souvenance de nous les envoyer, mais s'ils ont fait les Loix contre les Catholiques mentionnées au postscript des vôtres, nous pouvons dire qu'elles sont sans exemple, même entre les Barbares & Infideles, & prie Dieu qu'il console ceux qui en seront affligés & qu'il donne un meilleur conseil aux Auteurs de

telles violences. Nous attendons votre réponse à la dépêche que vous a portée le Courier du Bois, même sur notre Comperage que l'Infante à de sa part accepté, même ment comme a fait M. de Lorraine qui a promis d'y venir en personne. Nous aurons ici la Duchesse de Mantouë dedans le 20. de Juillet, je veux dire à Villiers-Cotterets ou Leurs Majestez la veulent recevoir. Toutefois ne ferons nos Baptêmes que le premier de Septembre, car nous attendons un Legat du Pape en personne, ou par procuration avec le Deputé de la Grand-Duchesse, & la resolution dudit Roy de la Grande-Bretagne sur la semonce que vous lui avez faite; cependant vous ferez assuré de la continuation de la bonne fanté de Leurs Majestez, lesquelles font état de s'approcher bientôt dudit Villiers-Cotterets, & toute notre Cour se prepare de faire force jouxtes, combats & danses auxdits Baptêmes.

P. S.

Monfieur, ainsi que je voulois signer la presente, le Courier du Bois est arrivé avec le *duplicata* de votre Lettre du 18. de ce mois; du Jardin n'étant encore comparu, & aussi les autres du 21. & 22. Je les ai ce matin toutes lues au Roy, & y répondrons sitôt que le Gentilhomme que le Roy de la Grande-Bretagne à envoyé à sa Majesté aura été ouï, ce qui se fera au retour du petit Voyage que sa Majesté va faire à Fontainebleau; où elle
va

va demain , & reviendra Dimanche ; quoi attendant je vous dirai que je vois sa Majesté disposée à recevoir & se contenter des raisons par lesquelles ledit Roy montre desirer d'être excusé de nos Baptêmes pour ne le vouloir presser de choses qui lui donnent peine , au moyen de quoy ne le sollicitez de proposer ou accepter aucun temperament sur notre dite semonce, qui lui fasse changer de langage ; car il est difficile d'y en rencontrer qui le contentent & que nous puissions agréer. Nous vous dirons plus particulièrement par nos premières ce que vous lui en devez dire, quoi attendant vous pouvez regler votre conduite sur le present avis, sans leur donner occasion de croire qu'il nous reste aucun dégoût de la difficulté proposée par ledit Roi & ses Conseillers.

De Paris ce 28. Juin 1606.

VII. L E T T R E

DU ROY HENRY IV.

Monsieur de la Boderie, Votre Lettre du 21. du mois de Juin , reçue le 27. d'icelui m'a rendu compte de l'exécution par vous faite des deux commandemens que je vous avois adressés par la mienne du douzième dudit moi. Ce m'a été plaisir de recevoir avec contentement la ratification du Reglement du Commerce traité par mes Deputez

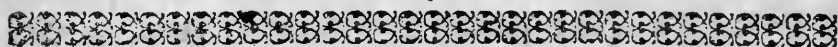
pour le commun bien de nos Sujets, avec la promesse que le Roy de la Grande-Bretagne vous a faite de le faire observer sincerement & fidellement, à quoi vous prendrez garde qu'il soit satisfait par ses Conseillers & Officiers, m'avertissant du devoir qu'ils en feront; mais son Ambassadeur demande à present que ledit Reglement soit envoyé aux Cours de Parlement de mon Royaume, & specialement à celles de Paris, Roüen & Bourdeaux pour y être registré & publié, à quoi il sera satisfait. Retirez aussi pareille expedition d'eux, si vous connoissez qu'elle soit nécessaire, & quand il aura été procédé à l'élection & établissement des Conservateurs dudit Commerce, ce qui ne se fera sans votre avis, vous sçauvez ce qui en aura été traité & arrêté. Quant à la difficulté proposée par ledit Roy & ses Conseillers sur l'acceptation de la semonce que vous lui avez faite de ma part touchant le Baptême de ma fille ainée, puisqu'elle ne procede de faute d'affection en mon endroit, mais qu'elle est seulement fondée sur les raisons qui vous ont été représentées, je veux les recevoir en bonne part, preferant le contentement dudit Roy au mien, & ses raisons à celles qui m'avoient meu de desirer de lui cet office; car comme je l'avois affectionné pour l'honorer & lui témoigner de plus en plus l'estime que je fais de sa personne & de son amitié, je m'en desiste volontiers aussi, puisqu'il estime n'y pouvoir entendre avec la conservation de sa dignité,

&

& qu'il vous a assuré & fait déclarer par le Comte de Salisbury qu'il est très marri de quoi cette rencontre l'empêche de seconder ma bonne intention, car je ne puis changer l'ordre desdits Baptêmes, en faisant marcher ma fille devant mon fils, ni révoquer la parole que j'ai donnée au Pape comme j'avois fait à son Prédecesseur, auquel je m'en suis obligé dez la naissance de mondit fils ; mais tant s'en faut que je veuille me douloir de la susdite difficulté & l'improver, que je veux que vous remerciez en mon nom mondit Frere de la franchise & liberté dont il a procédé, m'étant une preuve très certaine de l'amitié qu'il me porte & du desir qu'il a de la perpetuer, car tout ainsi que je m'étois avisé choisissant sa personne pour nommer ma fille de la difficulté qu'il y à trouvée, je suis très aise aussi qu'il s'y soit arrêté sans être contraint de passer par dessus un tel scrupule, pour m'agréer & complaire ; car m'en fut demeuré un regret perpetuel s'il en eût usé autrement, étant certain que le vrai moyen d'entretenir & assurer une parfaite amitié est de fuir la simulation & proceder franchement & candidement, ainsi qu'il a fait en cette occasion, de quoi vous ne ferez donc à le remercier, l'assurant de l'estime que je fais plus grande que jamais de son amitié. Vous lui direz outre cela combien m'a été agréable la visitation qu'il a voulu faire en mon endroit, & de la Roïne ma femme, comme de mon fils de Vendôme sur le péril de la Ri-

viere duquel Dieu nous a preservez , par le Gentilhomme qu'il a depêché vers nous , lequel s'en est très bien acquitté , ainsi que vous lui ferez entendre ; je vous envoie avec la presente le double de la reponse que j'ai voulu faire à la votre qu'il m'a apportée , de sa part ; mais comme il ne m'a parlé aucunement desdits Baptêmes ni son Ambassadeur , aussi je ne lui ai rien dit , m'étant contenté d'assurer l'un & l'autre de l'affection que je porte à leur Maître , & à sa prospérité. *Signè Henry , & plus bas Neuville.*

De Paris ce 6. Juillet 1606.



V I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

C'est en riant & non en colere que nous avons digeré la raison du Roy de la Grande-Bretagne & de son Conseil pour s'excuser du Baptême auquel nous l'avons convié ; car au lieu de nous offenser nous disons qu'il nous a delivrez d'un fouci , d'autant que le Pape d'un côté & l'Infante de l'autre faisoient quelque scrupule d'y intervenir en sa compagnie , à quoi néanmoins l'un & l'autre avoient déclaré qu'ils s'accommoderoient , pour le respect du Roy , qui sera donc déchargé envers eux de

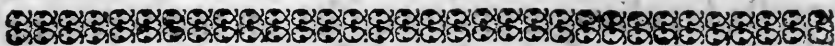
de cette obligation par la prudence & animadversion dudit Roy & de ses Conseillers, envers lesquels vous vous conduirez, s'il vous plaît, en la forme que le Roy vous mande, & nous attendrons votre reponse devant que de proceder à l'élection d'un autre parrain, faisant toutefois état de present de substituer M. le Duc de Lorraine en sa place pour accompagner ladite Infante, & d'en commettre un autre pour la petite, car nous présumons que ledit Roy & son Conseil ont si bien fondé leur excuse devant que de s'en declarer à vous, qu'ils ne s'en desdiront pas d'eux-mêmes n'en étant derechef pressés de la part de Leurs Majestez. J'ai reçu le *duplicata* de vos Lettres du 18. du passé, avec celles du 21. 22. & 23. par le Courier du Bois; le Sieur des Jardins n'a comparû que deux ou trois jours après avec l'original, ayant pris le chemin de Rouen pour ses affaires privées. Tout ce que vous a dit le Comte de Salisbury touchant le mariage d'Espagne est rempli de déguisement & artifices à son accoutumée; car l'on nous a écrit d'Espagne que le Secretaire de leur Ambassadeur qui y reside a été à son retour d'Angleterre très caressé des principaux Ministres du Roy d'Espagne, qui ont montré d'être très content de la reponse qu'il leur a apportée; toutefois je ne veux pas jurer que lesdits Anglois negotient plus sincerement & de meilleure foi avec lesdits Espagnols qu'avec nous, ils corromproient par trop leur naturel s'ils le faisoient

soient & pour des gens qui ne leur en sçau-
roient gueres de gré , néanmoins il faut que
nous faisons contenance de nous repaître des
mets qu'ils nous presentent , en leur faisant
croire autant que nous pourrons que nous
nous confions tant en eux , que si nous en-
trons quelquefois en ombrage de leurs négocia-
tions par les artifices des Espagnols , tou-
tefois nous ne douterons jamais d'une foi &
d'une amitié si jà prouvées que sont de nous
celles dudit Roy de la Grande-Bretagne ;
nous promettant qu'il recevra toujours de
bonne part la communication que nous leur
ferons avec notre liberté & franchise natu-
relle des avis qui nous en pourroient donner
quelque soupçon , afin de nous en éclaircir
avec eux ; que c'est notre commun bien &
avantage d'en user ainsi pour les raisons mê-
mes qui leur sont connues & journellement
confirmées comme à nous. Ils ne doivent pas
croire aussi que nous desirions les jeter en
guerre contre ledit Roy d'Espagne & les Ar-
chiducs , car nous connoissons trop leur por-
tée & leurs fins pour nous entretenir d'une
telle opinion ou esperance , je passerai enco-
re bien plus outre , car non seulement je n'es-
time pas que nos raisons , remontrances &
prieres fussent à l'avenir suffisantes , non seule-
ment pour les y émouvoir mais pour changer
leurs conseils ; d'ailleurs le Prince Maurice s'at-
tend au contraire qu'ils feront toujours plus
volontiers le rebours de ce que nous conseille-
rons qu'ils nes'y accommoderont. Le Comte
de

de Salisbury discourt très bien des inconveniens qui naîtroient de la Paix des Pays-Bas & des causes qui doivent desmouvoir son Maître de s'en entremettre, encore qu'il ait obmis à vous dire la principale, qui est fondée sur le non pouvoir d'y disposer & faire resoudre lesdits Etats, pour lesquels cependant il ne veut faire autre chose que prier Dieu qu'ils prosperent, & se conservent, pour n'oser, ce disent-ils, préjudicier à leur foi, de laquelle en autre chose ils se joüent assez librement ; or vous avez bien fait de ne les avoir presseés davantage, comme vous ferez de continuer à vous entretenir doucement avec ledit Comte, par le moyen duquel il faut que vous serviez le Roy puisqu'il est tout puissant auprès du sien. Les Loix faites contre les Catholiques dont vous nous avez envoyé un Extrait, sont inhumaines & plus barbares que Chrétiennes, c'est pourquoi je me persuade qu'ils les changeront ou qu'ils en modereront l'exécution, de quoi vous ferez plaisir à Leurs Majestez de les informer, comme du succès des affaires des Ministres d'Ecosse, dont l'on veut à present faire porter la marotte aux Catholiques contre toute raison & justice. Je ne doute point qu'ils n'en reçoivent à la fin plus de mal que de seureté. Nous avons déjà vu le Cartel des Chevaliers du *pillier luisant*, quand nous avons reçu la copie que vous nous avez adressée. Nous ferons si empêchez en nos Baptêmes que nos Guerriers n'aient loisir de comparoître à l'assignation desdits

Chevaliers. Le Capitaine s'est très mal conduit en la prison, car il ne s'est montré digne de la grace premiere que sa Majesté lui a faite, en lui donnant la vie qu'il auroit perdue civilement. Je m'informerai de sa derniere faute pour y apporter encore quelque temperament & vous avertirai de ce qui en succedera. Je ne puis comprendre ce fondement du Traité que vous nous avez écrit avoir été proposé par delà par le Lorrain, duquel votre Lettre fait mention, & d'autant plus que nous sçavons que le Roy Breton n'a pas grand pouvoir sur ceux de Strasbourg ni d'intérêt audit Duché; toutefois continuez à nous faire sçavoir ce que vous en decouvrirez. Nous devons faire un present à ce Gentilhomme envoyé par le Roy Breton d'une enseigne ou d'une chaine de la valeur de six cens Ecus.

De Paris ce 6. Juillet 1606.



V I I I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Roy vous a écrit par sa Lettre du 6. de ce mois ses intentions sur les vôtres apportées par du Bois, & même sur la difficulté faite par le Roy Breton d'assister aux Baptêmes auxquels vous l'avez convié; partant je

ne

ne vous en ferai repetition, faisant réponse à celles que vous m'avez écrites le 1. & 10. de ce mois par votre Laquais présent porteur. Vous sçavez seulement que l'Ambassadeur dudit Roy tint à sa Majesté en sa dernière audience les mêmes langages pour le fait desdits Baptêmes, que vous nous avez représentez, auxquels sa Majesté fit aussi les mêmes réponses qu'il vous a écrites leur faire par delà; tellement que nous tenons maintenant leur refus pour resolu & reçu, & allons à petites journées à Villiers-Cotterets où la Duchesse de Mantouë doit se rendre le 20. du mois, ayant laissé en Lorraine celle de Bar sa fille, pour avoir eu la fièvre depuis qu'elle est mariée, pour après avancer nosdits Baptêmes. J'ai présenté au Roy la chienne de laquelle le Duc de Lenox vous avoit chargé, il l'a trouvée belle, encore qu'elle soit haute d'oreilles à comparaison des autres. Sa Majesté fut hier à la chasse en ce lieu, toutefois elle ne m'a point dit encore l'avoir éprouvée, aussi ne suis-je arrivé que ce soir, & crois que M. de Vitry en rendra meilleur compte que moi; je le prierai vous l'écrire. S'ils se contentent là-bas de publier & faire exécuter contre les Prêtres & Jesuites le dernier Placard que vous m'avez envoyé, je croi qu'ils prendront bon Conseil; mais les autres Catholiques auxquels l'on entend faire faire un certain ferment qui court par deçà vivront toujours en crainte & défiance de la rigueur de leurs Loix forgées en ce dernier Parlement

ment contr'eux, bien qu'elles ne soient publiées, si ledit Roy ne les declare non valables, en les assurant de sa protection & de celle de sa justice, vivans comme loyaux sujets doivent faire; en quoi si vous pouvez continuer à leur departir quelque office charitable, digne de la compassion que nous devons avoir de leur miserable condition, sa Majesté aura très agreable que vous n'en perdiez l'occasion, assurée que vous l'affaizonnerez si discrettement & à propos, que s'il ne produit fruit duquel ces pauvres gens ont besoin, du moins ne leur fera-t-il dommageable, & ne fera mal interprété & reçu de ceux auxquels vous l'adresserez. Car l'intention de sa Majesté n'est de les presser de faire chose qui leur soit préjudiciable, ainsi que sa Majesté vous a déclaré & confirmé depuis par toutes ses Lettres, & aussi reconnu par les votres que vous aviez très bien pratiqué jusqu'à présent. Rome & Venise vivent toujours en combustion, ils empirent plus qu'ils n'amendent, dequoi chacun est scandalisé & ne doutons point qu'eux & leurs affaires publiques n'en patissent à la longue grandement, mais nous attendons dans deux ou trois jours le dernier Courier que nous avons envoyé à Rome, tant pour les Baptêmes, que pour cette autre affaire & vous ferons part de ce qu'il nous apportera. L'on nous écrit d'Espagne que l'on parle d'envoyer le Connétable de Castille en Italie pour moyenner ledit accord, mais que la dépêche étoit

accrochée à deux choses, l'une à faute d'argent, car il est à présent très rare en Espagne, à cause du retardement de leur flotte d'Occident de laquelle ils tiennent pour certain s'être perdus par la tourmente quatre principaux Gallions; ils se desient outre cela de la venuë des autres que l'on dit toutefois être aux Terceres, tant ils craignent la rencontre des Hollandois lesquels on dit renvoyer leur Armée de mer en leurs côtes. L'autre accroche est que le Conseil d'Espagne veut que le Pape & les Venitiens prient leur Roy de donner cette commission audit Connétable devant que le faire partir, afin de les obliger davantage d'en passer par son avis & jugement, chose que plusieurs estiment que les autres feront difficulté d'exécuter, pour ne se soumettre à la discretion des Espagnols, desquels ils reconnoissent trop bien les fins. J'ai appris par votre dite Lettre qu'ils se sont desdits par delà du faufconduit pour ce Gentilhomme Ecossois réfugié qu'ils vous avoient accordé; cela ne merite pas que vous vous en fâchiez & moins que vous vous en plaigniez; mais bien que vous notiez cette chassie pour vous en ressouvenir en tems & lieu. Votre Comte de Salisbury est si prévoyant & timide qu'il ne veut deplaire au Prince de Galles étant incertain du futur; votre but ne doit être de vous formaliser de tels manquemens quand ils n'importent au Roy ni à ses sujets. Nous avons sçeu par votre dernière l'accouchement

chement de la Royne qui a fait sa fille après la notre , laquelle l'avoit prédit deux jours devant à l'Ambassadeur, qui lui disoit que sa Souveraine étoit si grosse que l'on s'attendoit qu'elle feroit deux Enfans , & elle lui répondit que l'on faisoit pareil jugement de sa dernière grossesse, mais que la Royne ne feroit qu'une fille comme elle avoit fait. Nous n'estimons pas qu'il soit besoin que nous envoyons par de là personne expresse pour visiter ledit Roy & Royne sur cette occasion ni même que nous leur en écrivions , il nous semble qu'il suffira que vous fassiez ce compliment ainsi que vous jugerez convenir.

Le 13. Juilles. 1606.

XX

I X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

J'Avois fait une dépêche pour bailler à votre Lacquais porteur dez le 13. de ce mois. Voyant qu'il ne comparoissoit point & que je n'avois nouvelles de lui , je l'ai adressée au Maître de la poste de Calais pour vous la faire tenir ; depuis nous avons reçu la votre du 16. de ce mois avec tous les papiers dont elle étoit accompagnée , que j'ai representez à sa Majesté , laquelle dit ne pou-

pouvoir croire que ces Messieurs où vous êtes aient opinion que sa Majesté ait dessein de composer la querelle de l'Archiduc avec la Hollande ; & néanmoins si vous jugez que cette jalousie ne soit inutile vous devez plutôt la nourrir que l'éteindre ; mais sachez que les Jésuites ni leurs semblables ne feroient excusez s'ils parloient à notre Maître de ce Traité du Roy avec le Roy d'Espagne , car il ne veut pas qu'ils se mêlent de cette Doctrine , il sçait tirer profit de celle dont ils doivent faire profession sans permettre qu'ils s'émancipent d'avantage quand bien ils voudroient le faire , de quoi ils s'en garderont bien , car ils n'amenderoient pas leur condition en ce Royaume , mais il faut que le Roy d'Angleterre soit resolu de jouer à pis faire avec le Pape , puisqu'il suit les conseils que nous avons appris par vos papiers. C'est chose qu'il semble qu'il ne pouvoit faire en temps plus oportun , à cause de ce qui se passe avec Venise , qui s'aigrit journellement ; toutefois comme vous dites sagement , enfin le Maître d'Angleterre pourroit s'en repentir , sa maison & son pays étant composez comme ils sont , de quoi il faut laisser le soin à ceux qui y ont le principal intérêt. Sachez aussi que quand nous vous recommandons les Catholiques de delà , nous entendons parler seulement des innocens de toutes les conspirations passées , présentes & futures , & néanmoins nous n'entendons pas encore que vous l'entrepreniez , sinon en tant que
vous

vous connoîtrez que l'on l'aura agreable, que l'office que vous ferez sera pris en bonne part, & qu'il sera utile au Roy même à qui vous l'adresserez. Que si les Ministres d'Espagne & de Flandres s'abstiennent d'interceder pour lesdits Catholiques, ce Roy doit par leur silence se défier de leur intention, plus que par notre franchise. Il est certain aussi qu'ils entretiennent leurs intelligences avec les factieux plus curieusement que jamais, tenant ceux-là pour meilleurs Catholiques que les autres contre notre opinion, C'est pourquoi ils s'abstiennent de s'aider les uns & les autres, car ils se soucient fort peu de ceux-ci, & sçavent très bien qu'il seroient mal reçus s'il intercedoient pour ceux là, avec lesquels ils se contentent d'entretenir pratique secrette, & attendent la saison d'en profiter. Ces Messieurs desirant jouir de leur repos & naturalité, ne connoîtront cela que quand leurs Etats en souffriront. Continuez à nous écrire le plus particulièrement & souvent que vous pourrez, car le Roy y prend plaisir. Sa Majesté se loüe de la Chienne que vous lui avez envoyée, laquelle il vit chasser Jeudi, toutefois comme elle n'est encore accoutumée au Pays, aussi fut-elle emportée par plusieurs autres qui chassoient le Cerf dans le Buïsson de Monceaux avec elle. Quant à Mr. de Gray, comme il a voulu passer par delà pour se contenter, il peut aussi y demeurer, ou s'en revenir ainsi que bon lui semblera, sa Majesté ayant

ap-

approuvé la réponse que vous lui avez faite. Nous allons coucher aujourd'hui à Villiers. Cotterets où Madame de Mantouë arrivera Jeudi ; de là nous l'envoyérons à Paris. Il est vrai que si la peste qui s'y découvre continuë, nous n'y demeurerons gueres, & irons faire nos Baptêmes sur la Riviere de Loire, dequoi vous manderons des nouvelles, comme nous esperons que vous ferez à nous de l'issuë du procès du Comte de Northumberland, & de toutes autres occurrences.

De Fresne ce 16. Juillet 1606.



X. L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

Monsieur de la Boderie, vous avez bien fait de m'envoyer ce porteur exprès pour me rendre compte de cette dernière entreprise, que le Roy mon bon Frere a découverte aussi heureusement que les précédentes que l'on avoit brassées contre sa vie, & contre celle du Comte de Salisbury; car il est nécessaire pour mon service & contentement que je sois adverti principalement de semblables rencontres, quand elles se présentent. Je louë Dieu de tout mon cœur de la grace qu'il a faite audit Roy mon Frere de l'avoir encore préservé de l'effet de cette conspiration; & ne

Tome I.

D

fau-

faudrez de vous en rejouir en mon nom avec lui, lui baillant la Lettre de ma main que je vous env oye, & de laquelle vous aurez icile double. L'assurerez de plus que je desire sa conservation & prosperité comme la mienne propre, que je tiendrai toujours ses ennemis pour les miens, les traiterai comme tels & ferai toujours mon propre fait de ce qui le concernera; que j'ai souvent & en diverses sortes d'occasions éprouvé la mauvaise foi de la nation Espagnole, comme ont fait tous ceux qui s'y sont confiez, étant leur naturel de préférer ce qui peut servir à leurs pernicieux & ambitieux desseins à toute autre consideration; couvrant leurs malesices & abusant leurs Voisins du pretexte de pieté & d'amitié, avec tant d'hypocrisie & de dissimulation, qu'il est de difficile se garantir de leurs ruses; car la premiere chose qu'ils font est d'acquérir, voire acheter à prix d'argent des partisans aux lieux où ils resident & ont entrée, desquels ils s'aident après, les trompant souvent les premiers pour parvenir à leurs fins; c'est pourquoi leur amitié est accointance plus dangereuse que leurs armes, & ne font difficulté ni conscience de s'accorder avec tous & d'entrer en alliance & amitié, & de plus promettre & donner que souvent l'on ne desire d'eux, jusqu'à ce qu'ils ayent gagné assez de créance & de pouvoir pour dresser leurs pratiques & les conduire à bon port, ayant si peu de honte d'être soupçonnez & découverts

verts en cas semblables, que quand ils sont même surpris sur le fait, ils sont plus déplaissans d'avoir failli leur entreprise que de leur conviction ; c'est chose que j'ai souvent expérimentée, & tant s'en faut qu'ils changent de propos & quittent telles façons de faire quand l'on use de douceur & d'humanité envers eux, pour le respect de leur Roy, ou pour quelque autre considération, ils en demeurent plus rusez & s'étudient à mieux déguiser & redresser après leurs menées & desseins, desquels s'il advient que l'on se plaigne à leur Roy & à ses principaux Ministres, ils vous payent d'un desaveu ou d'une négative entière, sans qu'il s'en ensuive, je ne dirai une seule punition, mais une seule reprehension & correction convenable. Auroient-ils refusé au Roy Owen & Baldouin ses sujets convaincus de cette detestable conspiration, s'ils étoient aussi sinceres en leur amitié, qu'ils sont accompagnez d'artifice pour le faire croire. Quand je fis la Paix avec eux, me défiant jà de leur foi par moi auparavant éprouvée, je pris resolution d'entretenir avec les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas l'intelligence à laquelle la condition & nécessité de nos affaires nous avoient auparavant engagez, pour si le Roy d'Espagne manquoit à sa foi & promesse, me prévaloir d'icelle, en quoi je reconnus devant que l'année de notre Traité fût expirée, que j'avois pris bon conseil ; car comme malicieusement ils n'avoient voulu décider

la querelle du Marquisat de Saluces, en me faisant raison par ledit Traité de l'usurpation manifeste que le Duc de Savoye en avoit faite sur le feu Roy, auquel le Pere dudit Duc & lui avoient une très grande & speciale obligation, comme vous sçavez, ils ne me donnerent que trop d'occasion de croire qu'ils avoient expressement réservé ce sujet pour me tailler sous cappe quelque nouvelle besoingne, comme il apparut bientôt après par le refus que fit le Duc de Savoye d'accomplir & observer l'accord simulé qu'il fit avec moi, quand il me vint trouver exprès pour me tromper; ce qui a été cause que j'ai toujours depuis vécu en défiance de la foi desdits Espagnols & que j'ai tendu la main auxdits Etats, prévoyant que si je les laissois perdre ou accorder avec eux sans moi, ils auroient moyen après d'exécuter contre moi, contre mon Royaume & contre mes bons Voisins & Alliez leurs vengeancees & les autres passions qui leur servent de guide & de raison à leur conduite, tellement que quoi qu'ils ayent pû ou voulu depuis me faire dire, proposer & promettre pour me faire départir de la susdite intelligence & conjunction avec lesdits Etats, j'ai jugé ne le devoir faire, ce qui à pû servir de quelque sorte de prétexte aux Espagnols d'entreprendre & attenter depuis si souvent qu'ils ont fait contre ma personne & mon Royaume, par les moyens qui ont été averez & notoires à tout le monde. Si l'on peut justifier ou excuser

cufer en quelque façon telles efpeces d'entreprises ou trahifons braffées fous couleur d'amitié & de bonne foi, comment peuvent-ils pallier ou couvrir autrement que d'un pur defaveu & effrontée négative ce qu'ils font & attentent tous les jours contre ledit Roy mon Frere, lequel avec fes Serviteurs depuis fon avenement à la Couronne d'Angleterre & Irlande, leur a fait paroître tant de bonne volonté & les a en tant de maniere obligez à conferver fon amitié & le revancher, en procurant & defirant fa profperité, des faveurs extraordinaires qu'ils ont reçûes & reçoivent encore journellement de fa debonnaireté & cordialité. Veritablement tel procedé doit fervir à confirmer ceux qui à bon droit fe défient de leur foi, en vigilance & méfiance de leurs actions, & à inftruire les autres de s'y joindre, afin de ne tomber dans leurs pièges, lesquels ils mafquent & couvrent de pieté; c'eft ce que j'ai eftimé devoir faire dire au Roi mondit Frere, fur l'occasion de cette derniere confpiration, non pour l'animer contre cette Nation & moins encore pour l'induire à rompre la Paix qu'il a faite avec leur Roy & l'Archiduc; car je remets le tout à fa prudence, ni auffi pour me mêler de lui donner confeil, n'en ayant befoin & ne le demandant, mais feulement pour m'acquiter envers lui de la parfaite amitié que je lui ai voüée, en lui representant ingenuëment ce que je reconnois, reffens & augure de tels malheureux atten-

tats qui deviennent trop frequens & vulgaires par la malice des hommes & indulgence & bonté trop grande de ceux auxquels ils sont adreflez , du nombre defquels j'avouë être comme les autres & cours en cela une même carriere avec ledit Roy mon Frere. Nourri de la même eſperance de la continuation de la protection de Dieu de la quelle il s'entretient, nous en avons quaſi également ſenti les effets juſqu'à préſent, accompagnez toutefois d'une entiere & ferme reſolution de n'obmettre cependant à faire ce que je dois pour retrancher & diminuer les moyens aux Auteurs de ſemblables machinations de les exécuter , à quoi comme je reconnois que la perſeverance & même l'accroifſement de notre amitié & bonne intelligence peut valoir & ſervir grandement, vous l'aſſurerez auſſi que j'en ferai plus diligent & envieux obſervateur que jamais , me promettant le ſemblable de ſa part. Et afin que le Roy ſaſche que leſdits Eſpagnols & leur Roy ne laiſſent tomber de leurs mains aucune occaſion avec laquelle ils puiſſent nourrir & exciter toutes fortes de troubles & diſſentions en la Chrétienté , vous lui ferez voir le double de la Lettre que ledit Roy a voulu écrire & faire préſenter ces jours pafſez au Pape par ſon Ambaſſadeur ſur le ſujet du differend qu'il a contre les Venitiens. Il avoit prié ſa Sainteté la lui delivrant de trois choſes; la premiere de commander qu'à Rome & par tout l'Etat Eccleſiaſtique il fût fait

fait feu de joye de ladite Lettre; secondement qu'elle fût leuë en plein Consistoire & registrée pour memoire à la posterité de la dévotion de son Roy envers le St. Siège; & la troisième que sa Sainteté n'eût plus à écouter les propositions qui lui seroient faites en mon nom par mes serviteurs & Ministres pour l'accorder envers lesdits Venitiens. A cela sa Sainteté à eu si peu d'égard, qu'il semble que le desir que sa dite Sainteté montroit de parvenir par mon entremise audit accord lui eût redoublé; desorte que j'ai delibéré plus vivement que devant cette loüable entreprise, qui est également desirées des parties, & leur est très nécessaire, & du progres & succez de laquelle vous serez adverti pour en informer le Roy mon Frere, auquel vous n'avez plus rien à dire sur ce qui s'est passé au regard du Baptême, sinon que j'en demeure très satisfait, & que j'ai delibéré à cause de la peste qui s'est découverte à Paris de célébrer lesdits Baptêmes à Fontainebleau, & d'en retrancher les combats & magnificences que j'avois preparées, afin d'obvier à tous accidens, & licentier plutôt la Duchesse de Mantouë qui est de présent ici avec nous. C'est pourquoi même j'ai desiré que le Pape employât en cette occasion pour Legat le Cardinal de Joyeuse & non autre, ainsi qu'il a fait, lui ayant depuis deux jours envoyé les commissions & pouvoirs nécessaires. Ainsi que j'achevois la presente nous avons reçu la votre du 23. de ce mois par laquelle j'ai

sçeu plus particulièrement que je n'avois fait par votre Secretaire les particularitez de ladite conspiration, comme de ce que vous prévoyez & jugez devoir succeder, de quoi vous continuerez à me donner advis avec votre diligence accoûtumée, comme vous ferez de toutes occurrences, & même du traitement qu'ils continueront à faire au Comte de Northumberland, & aux autres personnes.

Du 29. Juillet 1606.



X I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

NOUS vous renvoyons le Sr. Verton qui fût parti deux jours plutôt sans l'arrivée de votre Lettre du 24. de ce mois, comme nous étions prêts à partir de Monceaux. Il vous dira toutes les nouvelles, & sçaurez par la Lettre du Roy ses intentions sur ce dernier advis que vous lui avez donné. Ce que j'ai à vous dire est que nous avons visité Bron que nous avons trouvé pleurer votre absence. Nous avons dîné à Fresne où le Maître & la Maîtresse de la maison qui attendoient leurs Majestez au giste, accompagnez de la Duchesse de Mantouë & de la suite, vous

vous assûrent que tout étoit préparé & disposé comme il faut pour recevoir telle Compagnie. Puisque vous êtes d'avis que nous fassions payer la Compagnie de Gens d'Armes de M. le Duc d'Yorck pour toute une année, & que M. le Duc de Lenox le desire aussi avec affection, j'enverrai querir au premier jour nos Thresoriers de l'ordinaire pour sçavoir d'eux le moyen qu'ils ont d'y pourvoir selon le fonds qui leur en a toujours été laissé pour chacun quartier, depuis la dernière montre, dont je n'ai pensé & le Roy encore moins de retrancher aucune chose & ne leur faire payer en une année que deux quartiers. Par ma première je vous écrirai ce que j'y pourrai faire, mais si ledit Duc de Lenox trouvoit bon que les payes qui furent accordées par le Roy à la première montre tant à lui qu'au Sieur d'Omines fussent employées réellement & de fait aux Soldats ou Gentils-hommes de ladite Compagnie, afin de remplir le nombre d'icelle tel qu'il doit être, il feroit chose digne de lui, aiant sçeu qu'il a été poussé d'accepter lesdites payes. Toutefois si c'est chose qu'il affectionne & dont vous jugiez qu'il fasse difficulté de se départir, ne lui parlez point de la quitter, car puisque sa Majesté lui a accordé cette grace, elle ne la revoquera que quand il faudra mettre en besongne ladite Compagnie; ou bien faites qu'il retranche desdits payes quelque chose afin qu'il n'en soit privé tout à

D 5

coup,

coup, ni son Sous-Lieutenant que nous estimons avoir besoin de toutes ses pièces. Nous vous envoyons une Lettre que notre Nonce écrit à votre Aumonier, ou pour mieux dire M. le Cardinal Borghese à qui elle a été demandée par le Nonce à votre priere ou de votre Aumonier, du pouvoir de laquelle je suis d'avis que votre Aumonier n'use que par le votre, & que ce soit avec grande discretion & moderation, faisant tenir registre des nourrices, & des qualitez de ceux envers lesquels cette faculté sera pratiquée. Je vous dirai davantage que si vous pouvez faire que votre Aumonier n'en use du tout point, peut-être fera-ce le moyen pour obvier à tous inconveniens; car l'intention du Roy est de proceder avec le Roy son bon Frere si leallement en toutes choses qu'il n'ait aucun sujet de se plaindre de lui ni d'aucun de ses Ministres. Je suis arrivé ce soir en ce lieu où je demeurerai le plus que je pourrai; partant je m'excuserai s'il est possible du voyage que le Roy doit faire dans quatre jours à St. Germain en Laye, en attendant qu'il prenne le chemin de Fontainebleau; où nous faisons état d'accomplir nos Baptêmes dans la fin du mois prochain, mais sans combats ni aucunes magnificences, ainsi que le Roy vous écrit & vous dira le porteur.

De Conflans le dernier Juillet 1606.

XII. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Nous avons sçeu par votre Lettre du 26. du mois passé le jugement que le Comte de Salisbury fait & veut être publié de cette dernière conspiration qu'ils ont découverte, & par celle du 30. l'arrivée & réception du Roy de Dannemarck. Je vous assure que le Roy a été très aise d'entendre les particularitez de l'un & de l'autre, mais il sera très marri s'il advient que l'Ambassadeur d'Espagne soit admis à l'audience & visitation dudit Roy devant vous. Il ne peut croire que le Roy Breton son bon Frere, lequel veut que sa Majesté croye qu'il préfere son amitié à toutes les autres, permette que telle injure lui soit faite en sa Cour & en son Royaume; sa Majesté s'assûre aussi que vous vous conduirez en cela comme vous devez & nous le prometiez par votre dernière Lettre, de quoi elle aura plaisir d'être tôt éclaircie; cependant sa Majesté a advisé vous envoyer de présent la votre adressante audit Roy de Dannemarck, dont vous recevrez ensemble le double avec la présente, par laquelle sa Majesté se rejouit avec lui de son arrivée en Angleterre, l'assûre de son amitié

amitié & lui fait offre des effets d'icelle. Nous avons estimé devoir avancer l'envoi de ladite Lettre afin que vous puissiez vous en prevaloir, faisant icavoir audit Roy, si d'aventure vous ne l'avez veu, que vous avez reçu ladite Lettre avec commandement de la lui présenter, afin qu'il fasse difference de l'office que vous avez à faire en cette sorte avec celui auquel vous & l'Ambassadeur d'Espagne pourrez vous être offerts de vous mêmes sans attendre les commandemens de vos Maîtres, comme en tels cas il s'est toujours pratiqué ; toutefois si contre l'opinion du Roy & la raison, devant la reception de la presente, ledit Roy de Dannemarck avoit traité ledit Espagnol plus favorablement que vous, vous differerez à lui présenter ladite Lettre jusqu'à ce que sa Majesté en étant informée vous ordonne ce que vous aurez à faire. Vous nous avez écrit que le grand Chancelier dudit Roy s'est déjà montré affectionné à notre Nation, ce qui nous en fait bien esperer. On nous a dit encore qu'avec lui il y a un Conseiller nommé Hubrier duquel nous pouvons faire état pour être fort contraire aux Espagnols, dont vous vous informerez. L'on nous mande aussi d'Allemagne que ledit Roy de Dannemarck a entrepris ce voyage autant pour disposer & porter ledit Roy Breton à s'unir avec les Allemands qui redoutent la maison d'Autriche à s'opposer avec eux à l'accroissement d'icelle, & embrasser & favoriser la
liberté

liberté Germanique, voire toute celle de la Chrétienté, que meü d'autre occasion; de quoi si ainfi est, nous estimons que vous vous en appercevrez bientôt. En ce cas il sera bon que vous le confortiez au nom du Roy tant qu'il vous sera possible, en lui déclarant que sa Majesté, laquelle connoît mieux que tous où buttent les ruses & armes Espagnoles, avec quoi ils prétendent asservir à eux sous divers pretextes toutes les autres Nations de l'Europe, sera toujours prête de dresser une partie conjointement avec tous les interressez en cette cause, pour empêcher les desseins desdits Espagnols, & les contraindre de s'arrêter & contenir dans les bornes d'une juste domination, & faire pour ce regard tout ce qui sera jugé nécessaire pour le bien commun; & s'il vous donne argument de croire qu'il prenne goût à la matiere, poussez cette pratique avec lui le plus avant que vous pourrez, en lui faisant comprendre que lesdits Espagnols n'ont recherché l'amitié & la Paix de France & d'Angleterre, laquelle ils entretiennent maintenant avec une extrême dissimulation, que pour pouvoir plus commodement reconquerir par force ou par un accord les Pays qui obéissent aux États pour les raisons qui sont notoires à tous; sans obmettre à lui raconter le progrez que lesdits Espagnols font contre eux, principalement depuis ladite Paix Angloise, qu'ils ont été servis de gens de guerre dudit Roy Breton; en quoi lesdits États

ont crû qu'ils ne devoient plus esperer aucun secours dudit Roy Breton que pour leur argent ; & lui faisant considerer qu'il est impossible que lefdits Etats durent & se conservent encore longtemps s'ils ne sont autrement assistez, tant sont excessives les depenses qu'ils font par terre & par mer où leurs Ennemis sont puissans, amplifierez ce discours selon le sujet qu'il vous en donnera. J'ai fait tenir à mon fils le paquet que vous m'avez envoyé sans l'avoir ouvert , mais je lui ai écrit qu'il en usât selon qu'il jugeroit aux actions & deportemens de celui auquel il s'adresse, convenir au service du Roy ; cependant je vous dirai que ce sera bien fait de ne se charger de semblables marchandises que le moins que faire se pourra ; car j'ai souvent éprouvé qu'il n'y a rien à gagner avec cette sorte de gens. Le Sieur du Terrail avoit quitté le service des Archiducs & des Espagnols & obtenu du Roy le pardon qu'il lui avoit demandé de la faute qu'il avoit commise de s'être engagé à les servir sans sa permission, tirant pension de sa Majesté & étant honoré de la charge d'enseigne de la Compagnie des Gens d'Armes de M. le Dauphin ; il parloit de se retirer en sa maison , mais il fit hier une folie qui a empiré son marché , car il attaqua & tua en plein jour auprès du Louvre sous la Gallerie où sa Majesté se promenoit , & quasi à sa veuë un Soldat ou Gentilhomme Provençal nommé Maracy qui étoit aussi revenu de Flandres

cette

cette année. Ils avoient eû dispute audit Pays. Ledit du Terrail transporté d'un ressentiment extraordinaire des injures & offenses qu'il avoit reçues dudit Maracy, lequel véritablement se déclaroit fort avant son ennemi, l'ayant rencontré par hazard allant aux Thuilleries, & qui cheminoit devant lui à cheval ainsi qu'étoit ledit du Terrail, celui-ci chargea l'autre devant qu'il eût du tout tiré l'Epée du fourreau & lui donna un coup dedans le côté devant qu'il eût tourné son cheval, duquel il tomba mort incontinent. Après quoi ledit du Terrail lui ayant ôté l'Epée, se sauva à la même heure. La sentinelle posée en cet endroit tira son arquebuse sur lui, voyant qu'il avoit mis les armes à la main audit lieu, mais elle ne le rencontra point, & le Roy est demeuré à bon droit très offensé & malcontent de cette audace, de quoi il a mandé être fait justice. Nous espérons faire nos Baptêmes à la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre à Fontainebleau, sans autre appareil que des cérémonies ordinaires, & voltigerons cependant en cette Ville où ez environs pour elquiver cette contagion qui chemine assez lentement, Dieu mercy.

A Paris ce 9. Août 1606.

XX

XIII. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

J'estime, si je me souviens bien, que vous avez donné avis ci-devant du voyage qu'a fait par delà il y a quelque temps un certain Baron de Lorraine nommé Magdelaine, lequel vous estimiez y avoir été envoyé par le Duc de Lorraine, & me semble que vous parliez lors incertainement du sujet d'icelui. J'ai sçeu depuis peu que ledit Magdelaine, lequel est véritablement fils d'un des principaux Conseillers dudit Duc de Lorraine, a fait ce voyage par le commandement du Pape, & non dudit Duc de Lorraine, étant Camerier du Pape, pour recommander au Roy Breton les Catholiques du Pays, l'asseurer de l'obéissance d'iceux, comme de la bonne volonté de sa Sainteté en son endroit, & lui déclarer le regret qu'elle a de cette conspiration de la Foucade, qui a été dressée contre sa personne par aucuns soi-disant Catholiques ; l'action desquels le Pape déteste, comme elle fera toujours toutes autres semblables procédures. Nous avons encore sçeu que le Pape a depuis écrit par autre voye une Lettre audit Roy Breton sur le même sujet, & que le Pape est en peine de

de n'avoir eu avis du fucccez dudit voyage, ni de la reception de ladite Lettre, finon que ledit Camerier avoit à fon arrivée en Cour été bien reçu, & que ladite Lettre étoit tombée ez mains dudit Roy Breton, ce que fa Majesté m'a commandé vous faire fçavoir, afin que vous vous mettiez en peine de découvrir la vérité de cette Legation & de ladite Lettre, & quels fruits l'un & l'autre ont produits. Nous avons opinion qu'ils auront plus fervi à faire moins prifer par delà l'autorité & le nom du Pape qu'à ameliorer la condition des Catholiques, puisque ledit Roy Breton n'a laiffé de chaffer depuis de fon Royaume les Prêtres en bon nombre, lesquels l'on dit être ces jours ici arrivez à Calais pour passer en Flandres, d'où les Archiducs ont auffi fait absenter cet Owen, accusé de ladite conspiration, contre l'esperance que l'on dit qu'ils avoient donnée audit Roy & à ses Ministres de leur livrer ou faire punir par justice, quand ils auroient veu les charges & procedures faites contre lui, à quoi tant s'en faut que lesdits Archiducs aient satisfait, qu'ils ont donné de l'argent audit Owen pour se retirer soudain après que le procez leur eût été présenté par l'Ambassadeur ou Resident auprès d'eux, de quoi j'entends qu'il trepigne, & certes à bon droit; mais je m'affûre que son Ministre & ses principaux Conseillers seront plus flegmatiques & moins coleres que lui, ce que l'Ambassadeur dudit Roy Breton resident ici

nous donne par ses discours & langages toute occasion de croire, tant il se montre journellement contraire aux États, la cause desquels il veut que chacun sçache que son Maître ne favorisera jamais, comme Prince qui se gouverne plus par la regle de l'équité & justice, que par des raisons & considérations d'État, qui sont plus imaginaires que solides. Il à tenu ce propos au Prince Christian d'Anhalt, venu par deçà pour ses affaires particulières, & ne l'a déguisé même parlant au Sieur Aersens, lequel à mon avis l'aura écrit au Sieur Carron; s'il a charge de son Maître de ce faire, je l'excuse, mais non autrement. Je ne suis pas d'avis que vous en parliez par delà, principalement par forme de plainte ou de blâme, ni de desir de correction, car tout cela seroit inutile; je ne vous le mande aussi que pour vous informer de ce qui se passe afin de vous aider à pénétrer en leurs secretes intentions, car vous avez affaire à des gens qui ne sont pas moins déguisez que variables, mais plus à observer qu'à redouter. Nous avons reçu vôtre Lettre du 3. de ce mois. L'Ambassadeur d'Espagne qui est par delà à écrit ici ce qui s'est passé entre lui & ceux du Conseil représenté en sa Lettre trop plus à son avantage que vous ne nous l'avez mandé; comme on lui avoit demandé pardon du traitement fait à son Domestique contre le respect dû à son Prince & aux privileges & franchises de ceux de sa condition, ayant pour cette seule considéra-
tion

tion refusé d'accepter & recevoir ce Bal duquel est question, que l'on vouloit lui rendre, jusqu'à ce qu'il eût sçeu la volonté de son Roy sur son emprisonnement & sur l'indignité fait à sa maison. Voilà ce qu'en disent les Ministres dudit Roy & des Archiducs qui sont deçà; à quoi j'ajouterai que nous sommes attendant nouvelles du traitement que vous aura fait ledit Roy de Danemarck, ne pouvant croire qu'il préfère à vous l'Ambassadeur d'Espagne, principalement quand il sçaura que vous avez des Lettres du Roy pour lui présenter; toutefois s'il en avoit aucunement usé, vous devez vous abstenir de le visiter que sa Majesté ne l'ordonne; il y a quatre jours qu'elle est à la chasse, & qu'elle m'a permis de me retirer en ce lieu pour reprendre les Eaux de Spa dont j'ai commencé à user, & espere continuer le reste de ce mois. M. de Puisieux suppléera cependant à mon défaut.

De Conflans le 20. Août 1606.



X I I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu vos Lettres du 13. 16.
& 22. du passé lesquelles toutes j'ai fait
E 2 voir

voir au Roy, car M. de Villeroy a été depuis quinze jours aux Champs à prendre des Eaux de Spa. Sa Majesté a considéré la particularité que vous avez écrite à mondit Sieur de Villeroy tout au long, touchant ce qu'a fait l'Ambassadeur d'Espagne à l'entrée du Roy de Dannemarck, & pour vous dire la vérité n'a pas été contente de ce mal entendu, & eût bien désiré qu'il ne fût arrivé: toutefois elle en a donné la faute aux Officiers, car ce sont choses qui souvent arrivent parmi le monde au desavantage de celui qui demeure en arriere. Certes elle a jugé que vous vous y êtes bien conduit & n'en pouviez user autrement; mais elle n'est pas délibérée d'en demeurer là, elle a dit qu'elle veut prendre une resolution assurée sur ce point de preséance & s'en éclaircir avec eux sur l'égalité qu'ils prétendent faire pratiquer par delà de vous avec l'Ambassadeur d'Espagne; autrement ce fera toujours à refaire, de façon que j'estime qu'elle vous fera bientôt entendre pleinement ses intentions sur le principal contenu desdites Lettres & sur ce que desirez sçavoir; mais il est très à propos d'y proceder avec grande circonspection, devant que d'ordonner quelque chose sur ce fait, qui doit être établi pour toujours, étant de la consequence que sçavez. Nous avons bien opinion que si nous y relâchions le moins du monde que l'on nous en feroit avec le temps bien passer d'autres, c'est pourquoy il y faut obvier de bonne heure Les
rai-

prenant les Eaux de Spa pour ma néphretique, dont je me suis assez bien trouvé, graces à Dieu. A mon retour en Cour qui a été le 3. de ce mois, votre Lettre du 28. de l'autre m'a été renduë, & ai sçeu de Monsieur de Puifieux que le Roy & lui ont veu & repondu à celles qui durant mon absence y étoient arrivées depuis le 14. d'Août jusques au 28. Vrai est que sa Majesté auroit remis à vous faire sçavoir plus deffinitivement & absolument son intention sur le fait de cette benoîte préséance sur l'Ambassadeur d'Espagne, de la quelle l'on vous a desnié la jouissance, nonobstant notre ancienne & non violée possession & vos justes plaintes & remontrances. Après une plus meure délibération à laquelle sa Majesté est entrée ce jourd'hui avec nous, les Princes du sang qui sont ici venus pour nos Baptêmes & ses principaux serviteurs, elle ma commandé vous écrire qu'elle ressent comme elle doit le tort qui lui a été fait par cette action & par les langages que vous à tenus sur ce sujet le Comte de Salisbury, & ce d'autant plus vivement que moins elle s'attendoit de recevoir de cette part un effet si contraire aux declarations & protestations de vraye & fraternelle amitié si souvent & expressement réitérée par le Roy Breton & ledit Comte & à la justice de la cause de sa Majesté, laquelle ce Prince ne doit revoquer en doute qu'il ne préjudicie quant & quant au tiltre & au rang qu'il prend, puisque ses Prédecesseurs

seurs & lui n'ont jamais fait difficulté de céder à nos Roys, & qu'ils ont toujours prétendu marcher devant ceux de Castille, ce qu'il fait encore pour & en faveur d'un Prince & d'une Nation qui ne fait compte de son amitié que pour lui mal faire davantage. Ce qui aggrave encore plus cette injure est que ledit Roy & son Conseil ont voulu non seulement rendre celui de Dannemarck témoin du peu de compte & d'état qu'ils font de sa Majesté, mais l'induire à faire le semblable, ainsi qu'il a pratiqué; de quoi nous soupçonnons ledit Comte de Salisbury être cause & auteur plus que nul autre, pour avoir voulu par tel moyen expier aucunement & reparer l'injure qu'il a naguères fait faire au Roy d'Espagne en la personne & maison de son Ambassadeur, sous un prétexte qu'il a depuis reconnu plus vague & incertain que bien fondé & vérifié. Or de qui que ce soit que ce coup nous ait été fait & rué, il a atteint & blessé le cœur de notre Maître, la générosité & magnanimité duquel digérera difficilement ce morceau plein de venin en toutes ses parties; & néanmoins le Roy a pris conseil d'en surseoir & dissimuler encore pour quelque temps le ressentiment qu'elle est obligée d'en faire paroître, comme celui qui mal volontiers employe son indignation inutilement, à demi & hors de raison. Partant elle desire seulement que vous trouvant à propos avec ledit Comte de Salisbury vous lui disiez non de la part de sa Majesté,

mais de vous même , & comme par forme d'office, que vous avez sçeu que la Majesté étoit très indignée & malcontente de ce fait, jaçoit qu'elle ne vous ait fait aucun commandement sur icelui , combattue comme vous estimez, d'un côté du juste sujet qu'on lui a donné d'être offensée, & de l'autre de la douleur qu'elle a d'avoir reçu cette playe de la main du Prince de la Chrétienté, de la foy & de l'amitié duquel, non seulement elle faisoit plus d'état, mais estimoit aussi devoir attendre plus de correspondance & de cordialité, pour être si conjoints, & interessés en leurs personnes & couronnes ; mais que vous ne doutez point que ce coup n'en engendre d'autres qui nuiront & préjudicieront grandement aux affaires de l'un & de l'autre, s'il n'est réparé avant que les justes mécontentemens de sa Majesté éclatent & fulminent, comme tôt ou tard, je vous predis, adviendra. Nous n'esperons pas que le présent avis qui fera par vous donné audit Comte de Salisbury en cette maniere serve beaucoup ; car son Maître & lui ont leur but, & croient pouvoir se maintenir en l'état auquel ils sont en dépit de tout le monde ; toutefois l'un & l'autre sont timides, irresolus & sans conseil de toutes parts. Que si vous parlez vertement peut-être que cela leur fera changer de conseil, en tout cas nous disons que cet office ne peut nuire ; il a été advisé de n'y employer encore le nom de sa Majesté, afin de ne l'obliger à s'en vanger devant le temps, comme

comme il feroit, l'injure n'en étant réparée après son instance; mais si ledit Comte de Salisbury, après que vous aurez parlé à lui, ne fait amender la faute qu'il a conseillée, nous sommes d'avis que vous n'en parliez plus & que vous falliez paroître par votre conduite envers ledit Roy & ses Ministres que sa Majesté & les siens esperent moins de leur amitié & bonne voisinance que de coûtume, en vivant avec eux plus froidement qu'auparavant, comme nous ferons ici avec l'Ambassadeur, lequel se montre aussi par ses actions & discours, autant ennemi des États que le President Richardot. Nous n'avons rien à vous dire sur la vie que mene ce Prince, ni sur la Lettre du Roy de Dannemarck à laquelle nous ferons réponse quand il la viendra querir en personne en ce Royaume. L'original est conforme au *duplicata* que vous nous avez envoyé. Quant au conte de l'Admiral & de sa femme, le Roy y a pris plaisir, comme il fera aux semblables; mais il a fait tout le contraire de la continuation de la persécution des Catholiques avec lesquels vous devez néanmoins vous mêler le moins que vous pourrez; car une partie d'iceux sont doubles, vrais espions & corrompus par ledit Comte de Salisbury. Ce fils de Magdelaine qui a été par delà est retourné à Rome rendre compte au Pape de son voyage; nous verrons ce que mon fils vous en écrira, mais je commence à changer d'opinion en ce qui concerne les affaires d'Angleterre, puisque

je vois que l'on n'y fait compte ni recette de bonne volonté & de bonne foi, de façon que je crois il vaut mieux leur faire mal que bien pour obtenir d'eux ce que l'on desire, qui est le rebours de ce que nous avons pratiqué jusqu'à présent. M. de Vaudemont qui est ici avec son Pere fait état d'aller visiter le Roy Breton après nos Baptêmes. Il en a demandé la permission à sa Majesté qui l'a lui a accordée; il faudra que vous témoigniez par delà audit Sieur y étant combien sa Majesté l'affectionne & l'a recommandé. La Royne d'Espagne est encore accouchée d'un fille, ainsi que nous avons appris d'un Courier qui a passé par ici. La mauvaise nouvelle de leur flotte continuë, comme fait la disette d'argent, ainsi l'on s'attend qu'il adviendra en Flandres après ce mois que la provision faite par le Marquis de Spinola sera consommée, dequoi l'on dit que les gens de guerre commencent à murmurer en leur Armée, qui a assiégé Rimbergue où plusieurs François volontaires se sont jettez qui feront peut-être parler d'eux devant qu'ils se laissent forcer. J'estime que ce sera tout ce que le Marquis de Spinola pourra exploiter cette année que la prise de ladite Ville, or est il quelle ne soit des meilleures, mais l'on dit qu'elle est fournie de bons hommes. Je vous envoie les avis qui m'ont été donnez de la fin malheureuse de ce Demetrius, & quant au differend d'entre le Pape & Venitiens ceux-ci ont fait difficulté d'entendre à notre
premiere

première ouverture , aussi en ont-ils fait une autre de laquelle nous sommes encore incertains que le Pape demeure content, dequoi vous ferez éclairci quand nous le ferons. M. le Dauphin a été surpris d'un petit flux de ventre quand il a été question de partir de St. Germain pour venir ici, mais il en est du tout guéri maintenant, desorte que nous faisons état qu'il partira demain & que nous l'aurons ici mardi ou mercredi pour être baptisé jeudi ou de dimanche en huit jours. Nous n'appellerons les Ambassadeurs pour obvier à toutes disputes. Sur cette querelle Venitienne j'oubliois à vous dire qu'il n'a été trouvé à propos ni raisonnable d'accorder aux Anglois la préséance sur les Espagnols qui a été proposée & demandée du Comte de Salisbury, non que nous voulions favoriser davantage ceux-ci , ou que nous les respections plus que les autres , mais par ce qu'il seroit indigne du Roy qu'il passât cette carrière & fit ce jugement pour obtenir & conserver le rang qui lui est dû, car il seroit accusé de l'avoir rachepté par force & au prix d'une injustice ou injure faite à un grand Roy pour en gratifier un autre qui l'a offensé de gayeté de cœur non moins injustement qu'incivilement. Rejetez donc bien loin cette proposition si l'on vous y remet, car c'est l'intention & le commandement de sa Majesté. Ce matin il est passé ici un Courier venant d'Espagne qui porte nouvelle que leur flotte des Indes du Perou doit arriver

ver bientôt à Seville, ayant passé le plus dangereux du voyage & étant accompagnée de l'Armée commandée par Dom Louis Farcharde.

De Fontainebleau ce 9. Septembre 1606.

XX

X V. L E T T R E

D E M. D D P U I S I E U X.

MONSIEUR,

NOUS avons reçu vos Lettres du 1. & 2. du présent mois le 10., & celles du 7. le 13., n'ayant point appris par ces dernières que vous eussiez reçu les nôtres aussi datées du 1. Depuis M. de Villeroy vous a écrit le 9. vous faisant voir ce qui est de l'intention du Roy sur le sujet de cette préséance & du langage que vous a tenu le Comte de Salisbury. J'ai fait voir vos dites Lettres à sa Majesté laquelle a à plaisir d'être soigneusement avertie de toutes ces particularitez desquelles l'on peut tirer toujours des conjectures & des jugemens de leur conduite & de leurs inclinations & intelligences avec les Espagnols, comme l'on peut faire du peu d'affection des sujets du Roy Breton envers lui par cette Lettre qui fut trouvée dans la Chambre de présence. Ces violemens du respect deu au Prince ne produiront rien de bon à l'avenir &

& certes avec les autres témoignages qu'il en a jà reconnus & ressentis ne présume qu'une alteration de l'état présent ; mais il y a peut-être à douter que cela soit venu de la part des siens seulement & que les autres n'y aient aussi la leur, comme en toutes choses qui peuvent troubler le repos public , pour à quoi parvenir vous sçavez qu'on employe toutes sortes de mysteres & d'artifices. Les mêmes poursuites & plaintes que font ceux du Conseil envers les Ambassadeurs d'Espagne & de Flandres pour le trafic & le peu de justice qu'on leur en fait , l'Ambassadeur d'Angleterre resident en Espagne les réitere souvent à l'endroit dudit Roy & son Conseil , sans en avoir jusques ici pû tirer autre chose que des esperances générales dont ils sont fort libéraux ; je ne sçai toutefois s'ils s'en contenteront. Il faut que les éguillons soient bien puissans pour les picquer & les causes encore plus grandes pour leur faire changer de résolution. Il semble aussi que les autres ne s'émeuvent gueres pour toutes ces plaintes qu'il estiment avec le temps, la patience & le silence y remedier plutôt en laissant ceux-ci en leurs longues & eunuyeuses poursuites, que par aucune vraye satisfaction & provision telle qu'ils la désirent. Sa Majesté a considéré les trois particularitez de votre dite Lettre du 7. sur lesquelles ils n'échet autre réponse. Il est certain que le voyage de Vic à l'Ecluse n'aura produit que du soupçon & de l'ombrage, & matiere à ceux qui aiment à dis-

dis-

discourir de la diversité de nos intentions, il l'a fort désiré & on le lui a assez facilement accordé. Quant à ce qu'un Cavalier vous a dit avoir appris de la Royne de la Grande-Bretagne touchant S..., elle en est mal avertie, nous n'en sommes pas là. Il semble que l'Ambassadeur d'Espagne fasse gloire d'offenser les Anglois en faisant ostentation de donner entrée en son Logis à ceux qui font profession de la Religion Catholique & qui pourroient y ouïr la Messe en usant de prudence & discretion, sans donner occasion de se plaindre de lui en ce sujet. Il est difficile de laisser son naturel confirmé par habitude. Nos Baptêmes furent faits Jeudi dernier avec certes belles cérémonies & beaucoup d'ordre, où les pierreries & les broderies étoient en très grande quantité. Cela s'est passé avec grand contentement de Leuts Majestez qui font graces à Dieu en fort bonne fanté, qu'il faut prier de leur conserver longuement pour pouvoir rendre Monseigneur le Dauphin capable de bons enseignemens & vertueux exemples de l'un & de l'autre.

De Fontainebleau ce 17. Septembre 1606.



X V I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Monsieur de Puisieux a fait reponse aux trois dernieres Lettres que vous lui avez adref-

adreffées, & je vous affeurerai par celle-ci de la continuation de mon service & de la perfection de nos Baptêmes qui furent folemniſez le 14. de ce mois magnifiquement & avec contentement de Leurs Majeſtez & de tous les aſſiſtans. M. le Dauphin a été nommé Louis pour renouveler la memoire de ſon premier Primogeniteur ; Madame Elizabeth & la petite Chrétienne, de noms de leurs Maraines. La Royne qui eſt enceinte nous donnera la peine l'année prochaine, s'il plaît à Dieu , de choiſir un autre nom à un cadet, comme le deſirent & ſouhaitent tous les gens de bien. La Duchefſe de Mantouë part aujourd'hui, M. de Lorraine fera le ſemblable demain , & crois que Leurs Majeſtez prendront auſſi quelque autres logis ; car la peſte a fait mourir en cette baſſe Cour deux garçons de l'Apotiquaire du Roy , qui ſervoient tous les jours ſa Majeſté avec leur Maître ; elle en a encore aſſailli d'autres ; deſorte que ſa Majeſté licentie tous ſes Conſeillers, & fait état de vacquer à ſe promener en ces quartiers, changeant ſouvent de place. Quant à moi, ſi ſa Majeſté me le permet, j'irai viſiter une maiſon que je n'ai pû voir depuis quatre ans, ſinon il faudra que je faſſe ce qui me ſera ordonné. Le Sieur du Hallier fils du Sieur de Vitry va par delà viſiter le Roy Breton avec la permiſſion de ſa Majeſté, où M. de Vaudemont doit auſſi ſ'acheminer bientôt, ainſi que je vous ai écrit. L'Ambaſſadeur dudit Roy me preſſe fort de
lui

lui delivrer des attaches & mandemens en forme adressantes à cinq ou six de nos Parlemens, pour y faire homologuer & enregistrer les derniers articles de Commerce que nous avons accordez , à quoi je ne fais difficulté de satisfaire, car c'est chose nécessaire & promise; mais mandez moi si vous avez poursuivi & obtenu le semblable par delà, afin que je me regle mieux sur cela, car à vous dire la vérité nous sommes assez mal édifiez de l'amitié & du procédé des Conseillers de ce Prince, qui ne se contentent pas de nous desnier injustement le rang & honneur qui nous appartient, mais vont soupçonnant & interpretant le pis qu'ils peuvent tout ce que nous faisons, comme ils ont fait le voyage du Sieur de Vic, qui ne pensa oncques à rien moins, ni nous aussi, qu'à ce qu'ils ont dit; je me remets du reste sur le Sieur de Puisieux pour prier Dieu &c.

De Fontainebleau le 17. Septembre 1606.



XVII. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu la Lettre qu'avez écrite au Roy du 13. le 20., & aujourd'hui matin celle du 23. qui s'adresse à M. de Villeroy

leroy lequel est retourné depuis huit jours en sa maison de Conflans, n'étant pas bien encore remis de ses Eaux de Spa. Par la premiere vous ne nous donnez pas grande esperance, tant par les langages que vous avez tenus avec le Comte de Salisbury que pour le declin trop apparent des affaires des Pays-bas qui menace. Et ne peut-être de si loing qu'ils pensent par delà, une plus grande chute qu'ils soient plus resolu & disposez par leurs secours & moyens d'étayer ce bâtiment ruineux, duquel comme souvent il leur a été remontré, les ruines leur feroient plus voisines & par consequent plus dommageables qu'à personne: car vous nous confirmez, & l'avons toujours reconnu, qu'ils nous croient si intéressés en la defense & conservation desdits Etats, & si buttez à ne les laisser périr par préférence à toute autre consideration, qu'ils se veulent munir de nos armes, renforcer de notre affoiblissement, & garantir par notre moyen des accidens qu'ils prévoyent mieux qu'ils n'y veulent remedier. Mais je crains qu'à la fin ils trouveront à redire à leur compte, & ne sçai si on ne se resoudra de notre côté à continuer toujours à supporter seul ce pesant fardeau; quoi advenant je m'assure qu'ils feroient bien étonnez & empêchez de leurs personnes. Nos affaires sont Dieu merci si bien établies, & notre Etat si ferme en toutes ses parties qu'il est bien difficile à ébranler, soutenu principalement de la prudence & ferme conduite de notre Roy

Tome I. F qu'il

qu'il a rendu tel par sa valeur, & eux au contraire ont le leur si rempli de mauvaises humeurs fomentées continuellement par les pratiques de dehors, qu'elles lui pourroient un jour causer quelque grande & dangereuse maladie, dont les remedes seront lors par aventure autant hors de saison qu'ils sont en ce temps meprifez & rejettez. C'est à eux à y penser, & aussi à reparer tout de bon le tort que nous prétendons injustement nous avoir été fait, surquoi nous attendrons votre reponse que vous dites n'avoir pû tirer encore du Comte de Salisbury détenu de sa gravelle, lequel comme nous estimons avoir été le principal Auteur de cette nouveauté, & duquel en depend la plus entiere resolution, aussi est ce lui qui en doit avoir la plus forte & sensible attaque. La continuation de cette broüillerie de l'Admiral n'est pas mal reçüe de deça, mais bien le peu de justice qu'il continuë de rendre à nos Marchands, de quoi sa Majesté est fort mal satisfaite & fera nécessaire enfin s'ils n'y donnent ordre d'y pourvoir par autre voye. Cependant vous ferez bien d'en continuer les plaintes, & tâcher comme ceux qui ont été devant vous d'y avancer le plus qu'il se pourra pour leur soulagement par les moyens que vous jugerez mieux sur les lieux les plus propres & convenables. Le different des Venitiens ne s'accorde point, ains a toujours été jusques ici s'aigrissant. Nous attendons nouvelles de Rome sçavoir comment sa Sainteté aura reçu

ceux cette nouvelle proposition qu'ils ont faite à sa Majesté, à laquelle l'Ambassadeur de Venise, résident près d'elle a dit en l'audience qu'elle lui a donnée ce matin, que celui d'Angleterre qui est près de la République, a déclaré de la part de son Maître à ce Senat le regret qu'il avoit de ce que le Pape vouloit entreprendre au préjudice de l'autorité d'icelle, & qu'il avoit charge de lui offrir en cette occasion tout ce qui dependoit de son pouvoir & assistance: surquoi la Seigneurie a dépêché un Courier exprès pour passer en Angleterre vers son Ambassadeur pour faire les remerciemens convenables à telle déclaration de bonne volonté, qui y arrivera devant la présente. Vous ferez plaisir au Roy de mettre peine de découvrir s'il n'y a que du compliment en cet envoi, comme ce qu'avoit apporté celui que l'Ambassadeur d'Espagne avoit envoyé audit Pays sur l'emprisonnement de son homme. Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles de Rhinbergue qui ne portent rien de bon pour les assiégés, nous estimons que la Ville est en très mauvais état. Il est aisé d'avancer besogne en peu de temps, quand on n'en est point diverti par l'ennemi. Le Marquis de Spinola n'a été de tout ce Siège empêché par le Prince Maurice, lequel en a été d'autant plus blâmé, qu'il étoit proche avec forces suffisantes, mais quand le courage est une fois vaincu le reste est facile. Notre peste cesse fort à Paris & ez environs; il semble qu'elle

se veuille faire sentir en vos quartiers. Leurs Majestez sont toujourns en ce lieu, M. le Dauphin & Mesdames avec elles, en très bonne santé.

De Fontainebleau ce 20. Septembre 1606.



X V I I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

Nous reçeumes hier vòtre Lettre du 28. du passé, par laquelle nous avons veu qu'avez fait l'office avec le Comte de Salisbury en la forme & aux termes que l'on a desiré, dont l'on est bien content de deçà, mais non des reponses vagues & sans aucun bon & apparent fondement qui vous y ont été faites. En quoi il n'a de beaucoup trompé l'opinion que nous en avons, & nous confirment celle qui est justement conçue qu'il a été le principal Auteur de cette nouveauté; car les raisons qu'il a alleguées partent plutôt d'opiniâtreté que de bonnes defenses & de desir de demeurer ferme en leur premiere resolution pour le regard de cette égalité: mais la nostre de deçà n'est pastelle, car si avec le temps vous vous appercevez que pour cet office de ressentiment que vous en avez fait ils ne changent de stile de vivre avec nous, nous serons

con-

contraints d'en changer avec eux , & avez bien fait de le lui représenter avec les accidens qui en pourront naître , comme vous continuerez de faire aux occasions que vous jugerez à propos , avec mesure toutefois , pour lui donner loisir d'en communiquer avec son Maître , encore qu'il vous ait dit qu'il n'en fera rien , & attendre quelque peu pour voir si de lui même il vous remettra sur ce propos , comme on délibérera peut être s'il sera convenable & utile de faire par deçà avec leur Ambassadeur , suivant l'avis que vous en donnerez. Il y a grande apparence que tout ce fait du Domestique de l'Ambassadeur d'Espagne s'en ira en fumée , veu la disposition qui se reconnoit de part & d'autre ; l'on nous mande néanmoins d'Espagne que leur Ambassadeur continuë toujours ses plaintes sur les mauvais traitemens qu'ils reçoivent les Marchands Anglois , & devoit présenter à leur Conseil un discours sur icelles , ce qui ne s'accorde pas bonnement avec ce que vous a dit Levinus avoir été fait par le Duc de Lerme , & depuis par le Connétable de Castille envers ledit Ambassadeur pour ce regard. Il continuë à y avoir faute d'argent : si disoit on , qu'on avoit mandé à l'Escorial les partisans Genoïs & Portugais pour aviser aux moyens d'en recouvrer , & que la venue de leur flotte étoit encore incertaine. Ledit Ambassadeur a dit à M. de Barrault que ce Charlay Anglois qui étoit embarqué il y a quelque temps à Seville pour passer en Afri-

que sur quelque Negotiation qu'il traitoit en ce Pays-là, étoit arrivé depuis peu de jours à Lisbonne, & qu'il venoit vers ce Roy là avec titre d'Ambassadeur extraordinaire de la part de l'Empereur, bien suivi, accompagné & muni d'argent. Nous verrons si cela est vrai ce qui l'y aura amené. Puisque vous nous asseurez qu'ils ont accompli par delà avec toutes les formes qu'ils ont accoustumé, ce qui est nécessaire pour la validité du dernier Traité de Commerce, nous accomplirons aussi de notre côté ce qui est requis pour même effet & ne ferons difficulté de délivrer à leur Ambassadeur les Lettres d'attache qu'il demande; toutefois j'estime qu'il ne fera que bien à propos que nous attendions ce que vous aurez tiré d'eux par la conférence que vous nous mandez que ferez sur ce sujet de l'attribution de connoissance aux Conservateurs du Commerce des pirateries qui se feront, qui a été obmise, car il nous faut autant qu'il se pourra delivrer des mains & de l'insolence de cette Admirauté. Quant à ce qui est du fait particulier de M. de Gray, le Roy m'a donné charge de vous faire sçavoir que sa Majesté aura toujours agréable que quelquesuns de ses sujets, & principalement ceux qui sont témoins de l'estime qu'elle fait du mérite dudit Sieur Gray puissent par quelque bon service témoigner à ce Roy Breton l'affection de sa Majesté. Elle est donc contente qu'il serve ledit Roy avec les conditions & entretenement qui lui seront offerts, & qu'elle

qu'elle estimera ses services comme s'ils étoient faits à elle même. Pour ce dernier point j'ai avancé ladite reponse à votre dite Lettre ainsi que l'avez désirée. M. de Villeroy est toujours à Conflans plus pour le recouvrement entier de sa santé, que pour son plaisir. Je n'ai pas opinion qu'il revienne en Cour qu'il ne soit bien fortifié. Il semble que leurs Majestez ne fassent état de partir d'ici de tout ce mois. La peste cesse graces à Dieu à Paris aussi bien qu'à Londres.

Ce 7. Octobre 1606.

XIX. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

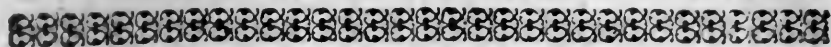
L'On a été très aise deçà d'avoir appris par vos Lettres du 3. & 11. la bonne reception & traitement qui a été par delà à M. de Vaudemont. On y participe, à cause de sa qualité & de son affection au service du Roy, & de celle de M. son Pere, desquels sa Majesté fait l'estime qu'ils meritent. Notre Noblese curieuse de voir qui il a mené avec lui en partant de la Cour lui aura fait de l'honneur en reliure & remarquera sa suite. Devant qu'il en parte il vous en contera sans doute quelque chose, mais il y a longsemps que vous êtes

accouûtumé à ces venuës & que vous sçavez comme il s'y faut conduire & ce qu'on en doit esperer. Il semble que cette conferen- ce des Ministres & Evêques d'Ecosse qui s'est faite devant le Roy ne soit pas pour pro- duire de grands effets, si ce n'est qu'on ap- plique enfin ce dernier remede duquel votre dite Lettre fait mention, qui a une merveil- leuse vertu & puissance sur ces esprits là, que vous dites vous avoir été asseuré s'être pratiqué depuis peu près l'Ambassadeur d'Es- pagne en la distribution de trente milles é- cus, ce dont on ne doute nullement de deçà, tant les uns sont disposez à recevoir, & les au- tres ne trouvent meilleure voye pour faire leurs affaires & pour acheminer leur perni- cieux desseins. Car ces effets que nous avons veu paroître par delà depuis quelque temps à notre desavantage, & ceux que nous recon- noissons tous les jours se pratiquer pour mê- mes fins n'ont leur cause que delà, & y ope- reront aussi souvent qu'ils y employeront ces moyens. Mais leur dite Royne se trouvera mauvaise marchande de cette connivance & licence qu'elle a laissé prendre aux siens aus- si honteusement qu'infailiblement. Elle en re- cevra du préjudice. Reconnoître leur mal & n'y pas remedier n'est ce pas justement atti- rer sur soi la peine? vous sçavez que nos re- montrances lui sont aussi suspectes qu'inuti- les, c'est pourquoi nous lui laisserons pour- voir, & tiendrons s'il plaît à Dieu nos affai- res en son état, que l'envie, la vaillance, ni
la

la force de nos voisins n'y feront pas aisement breche. Vous en avez bien usé envers la Royne d'Angleterre, tant à vous laisser aller à l'audiance, que par les langages que vous lui avez tenus : c'est une humeur difficile à gouverner & à faire changer le ply qu'elle a pris en sa conduite, aussi n'esperons nous rien gagner, mais seulement empêcher par les plus convenables moyens qu'il se pourra, que sa mauvaise volonté & le pouvoir qu'elle a sur son marine nous nuise plus qu'il seroit à souhaiter. Nous n'avons jusques ici bonne opinion de l'issuë de ce differend du Pape & des Venitiens, au moins sa Majesté n'a pas tout contentement de la façon que les parties se comportent en son endroit & reçoivent ses conseils non moins sinceres que prudents sans le respect qu'ils meritent pour l'une & l'autre qualité : mais s'ils continuent à s'aigrir davantage & qu'ils donnent plus de lieu aux moyens qui leur seront proposez d'ailleurs, ils éprouveront la difference qu'il y a de la bonne foy & intention de sa Majesté à celle qui sera bien artificiellement deguisée. Toutefois l'on travaille toujours après pour les rendre capables de leur bien & de celui de la Chrétienté sans apporter aucune jalousie à une si bonne œuvre. Nous ne sçavons encore bonnement à quoi ils se resolveront en Flandres pour achever le reste de l'année, les deux Armées étant encore puissantes & sur pied. Le Marquis de Spinola a faute d'argent à ce qu'on dit, & est en peine

de trouver de quoi acquitter les deux payes qu'il avoit promises à ses gens après la prise de Rhinberg. On nous mande aussi qu'en Espagne ils cherchent toutes les inventions pour en recouvrer, l'incertitude de leur flotte ne donnant pas grand courage aux marchands & partisans de s'engager bien avant avec eux, & ayant de nouveau perdu deux Navires près Lisbonne venant des Indes de Portugal chargez de la valeur de deux millions d'or. Il y a apparence qu'ils commenceront à préparer & ébaucher de part & d'autre les desseins pour l'année prochaine : mais il y a maintenant une partie qui les épaulement si foible, que si elle n'est suffisamment appuyée de ses voisins, il n'y a pas d'apparence que d'elle même elle puisse soutenir si longtemps de si grandes charges. Nous faisons un petit voyage de douze ou quinze jours vers le nouveau Canal de Loire pour seulement changer d'air, & revenir à notre rendez vous de Fontainebleau. M. de Villeroy ne retournera encore sitôt en Cour, sa santé ne lui pouvant permettre.

A Ferrières ce 20. Octobre 1606.



XX. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons pareille opinion que vous pour l'affaire de votre Ambassadeur Espagnol, & qu'ils feront bien aises de laisser dormir, voire d'étouffer de part & d'autre la memoire du passé; puisque dez si longtemps ils ne se reveillent par delà. Si les Puritains y pouvoient operer, comme par votre Lettre du 20. vous n'en desesperez point, ils feront pour leur Roy & pour le public ensemble. Mais nous doutons fort bien que les plaintes redoublassent, ainsi qu'on nous mande d'Espagne, qu'elles continuent plus aigres encore que devant, que cette troisième Chambre se montre plus resoluë d'en tirer raison que le Roy Breton & le reste de ses principaux Ministres. Car en somme elle est composée d'Anglois & par consequent sujets au besoin, aux appas & concussions d'Espagne qu'ils sçavent semer & appliquer à temps. Nous sommes de votre avis de les regarder faire, ils se laisseront & degouteront plutôt de ces pratiques; que si nous voulons nous mettre en peine de les leur représenter & faire trouver telle qu'elles sont en foy; car l'opinion de

de l'intérêt particulier qu'ils estiment, par leur défiance ordinaire & naturelle y être conjoint & le but auquel ils visent continuellement de prendre le contrepied de nos fins & intentions les fera plutôt précipiter aux inconveniens qui se préparent peu-à-peu contre leur bien & repos, chose à laquelle vous sçavez combien nous sommes intéressés. Vous avez beaucoup fait de gagner sur ces esprits là, & principalement sur celui de l'Admiral, le point qui concerne la préalable restitution des biens volez à nos Marchands devant que ledit Admiral y puisse rien prétendre. Il faut faire progrez avec eux pied à pied & avec dextérité, & ne les pas étonner ni effaroucher d'une massive resolution; autrement ils se défendent plus par opiniâtreté que par raison. Nous l'avons éprouvé souvent, comme je m'assure que vous ferez vous-même plus d'une fois. Nous avons envoyé les Lettres d'attache, qu'a demandé leur Ambassadeur aux cinq Parlemens où il y a ports de mer pour y être enregistrées en la forme ordinaire pour assurance du dernier Traité, & croyons qu'il n'y aura plus de difficulté pour ce regard. C'est tout ce que nous y pouvons apporter de notre côté. Il faut tenir la main de part & d'autre qu'il soit entretenu & observé suivant les intentions des Maîtres; mais si on pouvoit venir à bout de cette attribution de connoissance des dépradations & des Conservateurs du Commerce, ce seroit un grand avantage. Ils
ont

ont accordé en Espagne que les causes des Marchands François seroient renvoyées au conseil en interdisant la connoissance aux Officiers des lieux qui commettoient journellement mille injustices, & nous en venoient autant de plaintes ; car ce sont gens d'ordinaire qui ne pensent qu'à leur profit & qui ne veillent qu'à molester & vexer les pauvres Marchands aux depens des oreilles du Maître, qui en sont importunées & des affaires communes qui en sont altérées ; mais nous avons avis qu'ils ont défendu ce Commerce à leurs sujets avec ceux de la Rochelle, qu'ils prétendent être un peuple peu obéissant à son Roy, & sous de faux certificats transporter en Espagne des Marchandises de Hollande, dequoi nous avons écrit par delà d'en faire plaintes & en tirer raison convenable ; toutefois ne sçavons encore qu'en croire au vrai, car M. de Barrault ne nous en a rien mandé. Le Roy est fort content de la façon que M. de Vaudemont s'est conduit en son voyage, & en repos de cette conference qu'il a eüe avec le Roy Breton & le Comte de Salisbury, s'assurant de son affection qu'il ne s'y fera rien passé contreicelle. Mais ce n'a été sans cause que les Ambassadeurs d'Espagne & de Flandre ne l'ont point visité, & ne sçai si ce ne seroit point sur le service qu'il refout d'aller rendre aux Venitiens en l'exercice de la charge qu'il a d'eux, que le Roy d'Espagne a fait faire ces belles offres au Pape & ne veut donner de l'ombrage par
cette-

cette-ci à sa Sainteté : vous en sçavez plus de nouvelles que nous. L'on n'a pas estimé à propos de mépriser l'avis que vous nous avez donné touchant les amours du Baron du Hallier , car ce qui peut revenir par le moyen d'un accomplissement d'iceux merite d'être considéré en l'état où sont les affaires, & ce seroit faire beaucoup avec peu, qui est le cours du marché de ces quartiers. L'on a delibéré d'en parler à M. de Vitry où j'estime que consistera la difficulté qu'il fondera sur des raisons particulieres qu'on ne voudra surmonter pour celles que vous sçavez. Nous avons eu nouvelle que l'Armée de mer Hollandoise, qui est sur les côtes de Portugal a pris deux Gallions de celle du Roy d'Espagne qui se tient pour cela à couvert. Si est-ce que la flotte des Indes n'a pas laissé pour cela d'aborder à Seville chargée , à ce que l'on tient, de neuf millions d'or, desquels il n'y en a gueres plus de deux au Roy d'Espagne. Cela lui est arrivé tout à propos, car le credit en Italie commençoit à décliner , & plusieurs partisans Genoïs alloient donner du nez en terre, & les affaires de Flandres prénoient un mauvais train, l'Armée du Marquis de Spinola se mutinant faute de payement, & par consequent les desseins s'en allant en fumée crainte de pis. Et dit-on que le Prince Maurice avoit fort delibéré de prendre le temps de cette année, de se desordre & de reprendre courage pour la conquête des terres. Nous verrons maintenant si
le

dernier continuera ses résolutions, & si le premier se remettra aux entreprises ; mais il semble que la saison jà avancée les tiendra couverts cet hiver pour éclore au printemps ; cependant les Etats se délibèrent d'envoyer deçà quelques Députés pour représenter l'état de leurs affaires, leurs intentions & dispositions pour la défense & conservation de leurs Provinces , & particulièrement pour être éclairci plus particulièrement des nôtres, qui seront réglées & mesurées toujours selon les ouvertures qu'ils feront pour cet effet. Ils en doivent faire autant en Angleterre pour fonder celles du Roy Breton, & mettre peine par toutes sortes de raisons publiques & particulières à l'induire à la connoissance de son intérêt pour leur manutention. Je ne sçai si telle députation l'échauffera davantage , quant à nous nous n'en avons pas opinion , & il y a apparence qu'il voudra continuer en l'état auquel il se trouvera , sans admettre aisément quelque changement. Au moins elle ne pourra nuire, & dans cette conjoncture elle fera encore plus connoître ce qui est de l'intention dudit Roy pour ce regard. C'est chose qui n'est prête pour le présent, & peut-être s'évanouïra, les délibérations d'une multitude sont sujettes à ces revolutions. Je vous suis obligé de la part qu'avez à la peine & au mal de M. de Villeroy, il n'est encore remis, & si il y a fait ce qu'il peut en sa maison, déchargé d'affaires entièrement. Leurs Majestez

jestez ont passé en ce lieu quinze jours de temps, elles avoient resolu d'aller plus outre, mais ce séjour leur a été si agréable avec le beau temps qu'il y a fait, que cela les a conviez de demeurer & leur donne envie d'y retourner une autre fois. Autant que la Contagion de Londres augmente, celle de Paris diminuë, voire est presque éteinte; vous avez pratiqué la vraye antidote qui est la retraite. J'espere qu'après quelque petit séjour de Fontainebleau où nous nous acheminerons demain, nous irons revoir nos amis à Paris qui ont été cette Autonne épars par la Campagne.

Le 3. Novembre 1606.



X X I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

VOs Lettres du dernier Oëtobre nous ont été renduës le 14. du présent, & celles du 9. le 16. Puisque le Roy Breton se plaint tant de la sécheresse, jusqu'à s'en prendre au Ciel, nous lui fournirons volontiers de nos humiditez qui ont été depuis quelques jours telles qu'elles nous ont chassé de Montargis & réduits en ce lieu, lequel desormais n'est plus gueres de saison; car les broüillards
nous

nous tiennent si fort assiegez qu'il faudra quitter la place dans la fin du mois. Il plaist tant au Roy qu'il n'en partira qu'avec regret & nécessité. Je vous vois par delà bien persecuté de la peste, qui s'est montrée deçà plus douce & plus respectueuse, & graces à Dieu est entierement delogée de Paris. L'Ambassadeur d'Espagne renviera toujourns par dessus vous autant qu'il pourra pour carresser, attirer & gagner le cœur du Prince; & ne doute point, si les présens ont plus de force sur ces esprits, qu'il n'y opere davantage; mais nous prenons bon augure des inclinations que vous remarquez en lui, pourveu qu'elles ne soient diverties par l'exemple du Pere & encore par celui de la Mere, comme par Conseillers & de la plûpart des Ministres qui le tourneront le plus qu'ils pourront du côté de leur intérêt, ainsi qu'ils ont assez témoigné à l'endroit du *Concombre* *. Comme vous le dépeignez, nous avons deçà occasion d'y esperer quelque chose; il faut donc cultiver ce bon naturel & ces heureux commencemens qui paroissent, & ne lui laisser goûter les maximes de son Pere qui affainéantissent enfin l'esprit le plus relevé, prennent telle puissance sur lui qu'ils le difforment entierement & lui ôtent avec la beauté les occasions d'acquiescer de la gloire. Il y a un avantage d'avoir l'exemple de proche & de pouvoir juger par les effets jà présens, comme il importe de ne les pas imiter, à quoi peuvent servir les re-

Tome I.

G

mon.

montrances faites à propos par ceux qui l'environnent le plus & qui possèdent ce petit esprit ; à quelques uns desquels ils est vray qu'on à autrefois parlé de donner pension ; mais personne ne l'entreprenant vivement cela a été négligé , peut-être trop comme il échet souvent en semblables occasions. Sa Majesté est toutefois bien d'avis que quand le Sieur de Saint Anthoine viendra par deçà, ainsi qu'elle a accordé qu'il pourra faire à l'instance que je lui en ai fait pour le terme qu'il demande , que vous conferiez & aviez avec lui des personnes qui se pourroient utilement gratifier près du Prince pour les présenter à sa Majesté, afin que sur ce rapport elle resolve ce quelle jugera utile & nécessaire en ce fait pour le bien de son service ; car il semble qu'il y veuille entendre, desirant être informé de l'avantage qui lui peut revenir du choix de ces personnes ; le dit Sieur de S. Anthoine pourra donc faire ce petit voyage instruit de ce qui est requis sur ce sujet, lequel selon ce qu'il en dira pourra s'en retournant en Angleterre trouver de la disposition deçà à lui faire bailler par même moyen la conduite de ces chevaux & armes desquels il a été donné esperance audit Prince ; mais il faut premierement qu'il ne se resolve d'en partir que ce ne soit avec le gré & consentement de ses superieurs de delà , car il importe en user ainsi. M. le Duc de Lenox nous a écrit que sa Compagnie qui est bien leste est en ordre de se pouvoir faire

re

re voir ; nous avons envoyé une ordonnance à la Fontaine Payeur d'icelle pour les nouveaux enrollez, ainsi qu'il nous a demandé pour s'en servir au besoin ; nous vous prions encore de prendre garde que le tout s'y passe avec honneur & dignité du Roy & le contentement des compagnons. M. de Berny nous assure toujours de l'augmentation des mutineries en Flandres, jusqu'à deux mille, qui ne veulent entendre à aucun parti ; vrai est qu'ils n'avoient encore eu la nouvelle de l'arrivée de la flotte. Nous attendons sçavoir ce qu'elle aura produit, autrement nous jugerons comme vous qui êtes sçavant, que ce sera un chancre difficile à remédier ; le Roy Breton prendra une grande résolution s'il accorde à ses Marchands des Lettres de représailles. D'Espagne on nous confirme bien les plaintes vaines & continuelles que fait son Ambassadeur du peu de justice qui leur est renduë ; s'ils en viennent jusques-là, ce sera un commencement de se déclarer en quelque chose ; pour tout cela nous ne ferons pas jugement ni conséquence du reste. La santé de M. de Villeroy se va assurant & confirmant de jour à autre ; je vous l'écris sachant la part que vous voulez avoir à ce contentement ; il lui faut toutefois encore quelque temps pour se remettre au premier état. Adieu, je vous baise les mains & suis &c.

De Fontainebleau ce 20. Novembre 1606.





X X I I . L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

Nous avons veu par votre Lettre du 15. sur l'accident arrivé à cette Dame Espagnole & à ces deux autres Anglois serviteurs de l'Ambassadeur d'Espagne, que le Conseil & les Ministres de delà continuent à éviter toutes occasions d'avoir prise avec les Espagnols, & ensemble qu'ils craignent que les autres se formalisent de ce que justement & par les voyes & loix ordinaires du Pays se pourroit faire; c'est bien aussi notre opinion qu'ils ne se laisseront aisement ébranler de ces fausses & dangereuses maximes, & encore que telles choses servent d'argument pour croire que le peuple n'a même intention ni inclination, si est-ce qu'il sera toujours lié & obligé de suivre celle de ses superieurs; aussi les corruptions s'étendent principalement sur les Chefs qui vallent en credit & autorité, afin de contenir & disposer les choses selon le besoin & les occasions conformément à leurs desseins. L'Ambassadeur d'Angleterre qui est en Espagne continue à dire au notre que si les Espagnols en tout & par tout ne se resolvent de donner à son Maître plus de sujet de contentement, il n'y a plus de

de moyen d'entretenir leur amitié & qu'ils feront contraints de rompre entierement, plutôt que de souffrir & endurer tous les jours honteusement tant d'insolences & d'injustices; mais ce sont paroles & termes ordinaires desquels nous croirons les effets quand ils se verront. M. de Barrault nous a bien mandé qu'il s'étoit passé quelque combat entre l'Armée de Messieurs des Etats qui est sur la côte de Portugal & celle d'Espagne commandée par Dom Louis Fayardo, & que ces premiers y avoient eu du desavantage; toutefois non tel que le bruit fait courir cette nouvelle parmi son Armée, pour toujours augmenter la reputation des affaires du Roy d'Espagne. Les Hollandois y avoient perdu plus de 35. ou 40. Vaisseaux dont on a fait grand triomphe, comme pareillement de l'arrivée de la flotte & de ce que M. le Prince Maurice au bruit de ses approches a levé le Siège de Grool, s'est retiré & a fui les occasions de venir aux mains avec son ennemi, bien que d'un tiers plus fort que lui. Certes Messieurs des Etats même n'excusent pas cette action, qui ne répond nullement à la premiere generosité & réputation de ses armes, ni à la nécessité présente de leurs affaires, ni au commandement qu'ils disent lui avoir fait au contraire. Souvent les malheurs passez donnent des craintes & des irresolutions aux Capitaines les plus vaillans & experimentez & rendent leurs dernieres actions bien differentes des premieres; de for-

te que nous les voyons tous en ce Pays-là maintenant bien empêchez de ce à quoi ils auront à se refoudre, tant sur le présent que pour l'advenir. Les Etats de Hollande tiennent une Assemblée pour cet effet, & pour l'envoi qui se doit faire de quelques Deputez par deçà, pour représenter l'état de leurs affaires; la fin & conclusion de laquelle M. de Buzanval attendra pour aussi-tôt repasser de deçà mieux instruit de toutes choses; mais s'ils ne mettent peine de leur faire comprendre l'intérêt qu'ils ont à leur conservation, je ne sçay ce qu'ils gagneront davantage avec nous. Nous estimons à bon droit comme vous qu'ayant voulu visiter les principaux Seigneurs d'Ecosse & sur tout le Marquis de Hondlay & le Comte de Dombar, & l'un & l'autre ayant fait difficulté de vous le permettre, ce sont des froideurs extraordinaires & mal séantes à cette Nation, de la connoissance desquelles il faut faire profit; mais ce que vous a fait dire le premier par le Vicomte de Sagar, qu'on lui avoit voulu faire par deçà une querelle, sous pretexte qu'il eût intelligence en notre Cour, & qu'il traitât de s'y retirer, & même ç'avoit été le Roy qui en avoit fait advertir, c'est une chose fausse & inventée, & ai sçeu de sa Majesté qu'elle n'a ouï parler ni eu aucune connoissance de tout ce fait; mais comme cette parole de notre Maître est très véritable, aussi ses intentions & défiances sont dignes de blâme & de mépris, & pareillement indignes de la

con-

confiance & ingenuité naturelle de cette nation avec nous. Il faudra voir la suite de ceci & s'il est possible en découvrir l'origine, car elle vient de plus loin. M. le Prince d'Orange a depuis quelques jours accompli son mariage avec Mademoiselle de Bourbon; les Archiducs ont rendu témoignage par une Lettre qu'ils ont écrite du peu de satisfaction qu'ils en ont, mais il semble qu'ils pouvoient avec plus de prudence & moderation couvrir ce mécontentement, puisque la chose faite, il n'y a plus de remede. Nous partirons pour Paris où on nous mande que nous pouvons aller maintenant en toute seureté.

De Fontainebleau le 30. Novembre 1606.

XXIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

A ce que nous voyons par votre Lettre du 21. du passé, ils ne se rendent point encore par delà, au moins en apparence, sur le sujet de cet homme de l'Ambassadeur d'Espagne, & semble qu'ils se veulent mieux éclaircir de cette affaire; mais il y a à douter, comme vous sçavez toujours, s'ils ne nous veulent point repâitre de ces ressentimens extérieurs pour donner aux autres le solide.

On nous confirme bien d'Espagne ce que vous nous écrivez, qu'ils se soumettent toujours à la justice ou injustice qui sera faite à leurs Marchands, & tient-on que c'est le sujet principal du voyage du Courier Rines en Angleterre. Nous estimons que la forme avec laquelle vous vous deliberez proceder dorénavant avec eux sera plus propre & plus utile que celle qui a été pratiquée ci-devant plus franche & plus ouverte, veu le naturel de cette nation défiante & soupçonnante & sujette à juger trop legerement de l'humeur des autres par la leur. Nous avons bien pareille opinion que vous que cette Députation, de laquelle ils ont eu le vent, que Messieurs des Etats veulent faire vers le Roy Breton, ne réussira selon leur desir & nécessité, mais il n'importe; ce sera toujours voir clairement à l'interieur de l'ame de ce Prince encore que nous aïons déjà suffisante preuve de ses dispositions & inclinations; & croyons certes ce que le Sieur Carron vous a dit de l'opinion qu'il a que pour tout ce que lesdits Etats pourront alleguer, ledit Roy ne se voudra mettre aucunement au hazard d'abandonner sa Chasse, & pareillement que l'intention & le desir dudit Roy seroit que nous entreprissions leur protection par les raisons que vous en representez, pour maintenir leur repos & tranquillité aux dépens d'autrui. Vous faites œuvre de charité d'avoir pitié de nos Marchands & de les secourir à leur besoin; vous les devez maintenir

nir autant que jugerez être bienféant & licite d'en user pour leur foulagement , & vous dirons bien qu'ils ont tort de vous objecter qu'ils ne trouvent aucune justice par deçà ; car je vous assure que leur Ambassadeur ne nous en fait plainte , & si le Roy même m'a dit qu'il ne lui en parle aucunement. Ce sont artifices du Pays pour éviter les voyes de raison. Ledit Ambassadeur n'a encore rien proposé jusqu'à présent sur le fait des dettes qu'ils prétendent leur être dûes par sa Majesté ; quand il y viendra nous avons bien moyen de nous en défaire. Vous avez bien fait de nous en donner avis, nous avons vu ces trois propositions faites aux Ministres d'Ecosse, mais nous estimons principalement que la seconde sera difficile à digérer ; aiant toujours été grandement insisté sur ce point, lequel devant qu'il soit vuide avec plusieurs autres , il se passera du temps. Il semble qu'il seroit à propos de ne toucher point si vivement ces cordes , dont le ton ne fait qu'alterer & aigrir les esprits. On nous mande d'Espagne qu'un nommé Charlay Anglois s'y fait fort de fête , & qu'il y est pour faire quelques ouvertures au Conseil d'Espagne pour des entreprises sur des ports & fortresses de Barbarie ; ils l'écoutent & le carressent comme gens qui ont envie de profiter de tout, ce n'est pas à dire pour cela qu'ils en tirent d'utilité , car le plus souvent en telles sortes de gens, ils y trouvent du creux. Nous ne voyons point encore en Flandres

de grands effets de cette flotte , bien qu'en Espagne il se dit qu'ils font fort déliberez d'afflister plus que jamais de leurs moyens & seconder de leur puissance les efforts du Marquis de Spinola pour les desseins de l'année prochaine , conviez à cela par la reputation qu'à acquis ledit Marquis en ses derniers Siéges , & par les nouveaux moyens qui leur sont arrivez pour le pouvoir faire avec plus d'avantage que ci-devant ; ce qui n'est pas peu augmenté par les retraites lâches & honteuses qu'a faites M. le Prince Maurice en ce dernier Siège de Grool qui ont terni le lustre des armes & flêtri & abattu le courage auxdits Etats : néanmoins nous apprendrons ce que M. de Buzanval qui en a jà pris congé nous rapportera. Nous ne pouvons sçavoir d'où est venu le bruit que vous nous mandez avoir couru par delà, que quelqu'un ait voulu attenter à la vie du Roy. Cela s'est dit même en plusieurs autres lieux de la France, graces à Dieu , sans sujet apparent ; n'en foyez point en peine davantage, car leurs Majestez se portent très bien, Dieu mercy , délibérées de passer une partie de l'hiver en cette bonne Ville. Nous avons veu aujourd'hui le Sieur de Saint Anthoine qui nous a apporté vos Lettres. Je l'ai entretenu sur le sujet dont il a été chargé ; il n'a encore veu sa Majesté , il l'en entretiendra au long & mettra peine comme nous ferons en ce qu'il se pourra de lui représenter l'utilité & avantage qui lui peut revenir de ses
gra-

gratifications aux principaux qui sont toujours près de la personne de M. le Prince de Galles. Ce fera à elle à s'en refoudre, ain-
 si qu'elle jugera pour le mieux. Nous avons
 veu aussi le Sieur de Gray, qui a été veu &
 reçu ici de bon œil, lequel sa Majesté com-
 me nous vous avons écrit, aura toujours bien
 agréable qu'il s'engage par delà, estimant
 qu'il lui peut être utile en beaucoup d'occa-
 sions. J'ai fait tenir à Lyon le paquet que
 m'avez envoyé pour cette amante Angloise.
 Nous sommes, Dieu mercy, encore d'âge
 pour favoriser les amours. M. de Villeroy
 voulut s'efforcer de venir l'autre jour voir &
 saluer leurs Majestez, mais il sentit bien qu'il
 n'étoit encore propre pour supporter les in-
 commoditez de la Cour; il s'en est retour-
 né à Conflans pour vacquer plus aisement à
 son entière guérison.

A Paris ce 14. Decembre 1606.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXIV. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu vos Lettres du 2. seu-
 lement le 15. quelques jours même a-
 près la votre du 7. apportée par le Sieur de
 Saint Anthoine, que nous ayons accusées par
 celles

celles du 24. Il semble que nous fassiez ja remarquer ce que pourront à la fin produire les frequentes & affectées harangues du Roy Breton, en ce qui concernel'union des deux Royaumes; mais en verité nous reconnoissons que cela ne se pourra faire jamais si nettement, qu'il n'y demeure toujors de la querelle & harangue entre ces deux Nations; car les Anglois voudront en tout maintenir & conserver leur avantage, & ceux-ci courageux ne cederont pas volontiers & ne souffriront aisement d'être privez des honneurs & liberalitez de leur Roy. Nous voyons aussi la peine qu'il a eüe avec les Ministres, & que tous ses discours, promesses & menaces n'ont de rien servi pour les persuader à ce qu'il desiroit. De plus, joint ces disputes spirituelles aux temporelles, il y a à craindre, sinon pour le présent, au moins qu'à l'advenir il n'en éclatte quelque chose au préjudice de l'un & l'autre Royaume. M. de Buzanval nous a écrit qu'il étoit arrivé à Calais, de façon que nous l'attendons tous les jours pour être informez & instruits amplement de l'état des affaires de ces Messieurs, de leurs resolutions, des inclinations des peuples, des esperances qu'ils peuvent avoir de leurs voisins & des moyens qu'ils ont de continuer à supporter le faix de la Guerre contre ennemis puissans, bien deliberez, & depuis ces deux dernieres années victorieux, ce qui n'est pas jeu d'enfans; car c'est un fait dont vous connoissiez trop bien la consequence.

fequence pour vous l'expliquer davantage. Il faut donc entendre ce qu'il nous en dira; cependant on nous mande d'Espagne que ce qui avoit courru dernièrement de la perte de trente ou quarante-cinq Vaisseaux Hollandois qui étoient sur la côte de Portugal, n'est autre chose, sinon que le Vice-Admiral des Etats ayant été rencontré par les Vaisseaux de Dom Diego Briguero, il le fit attaquer vivement, & après un long combat ledit Vice-Admiral se voyant réduit à l'extrémité mit courageusement le feu aux poudres de son Vaisseau & se perdit avec les attaquans, après en avoir coulé des leurs cinq à fonds. Cela toutefois n'est encore bien assuré; ils se résolvent aussi de dresser une nouvelle Armée Navale pour s'opposer à celle desdits Hollandois, & se conserver la liberté des passages maritimes & faire consommer les autres en frais & dépens sans en recueillir aucune utilité; il se reconnoît jusqu'ici que par la venue de cette flotte, leurs affaires sont peu redressées: car ils continuent à la recherche des moyens & toutes sortes d'inventions de recouvrer de l'argent pour satisfaire en plusieurs endroits où l'attente & le retardement y est perilleux. Deux Galeres de Gennes envoyées il y a quelque temps à Barcelone de la part de la Republique pour en emporter six cens mille écus n'y ont encore rien profité, non plus que le Comte de Fuentes à représenter la nécessité de l'état de son Gouvernement, auquel toutefois il a été donné esperance de
 pro-

provision de pareille somme. Il se dit bien une autre nouvelle , qui si elle étoit vraie, changeroit & altereroit grandement l'état & la conduite présente des affaires d'Espagne, qui est que le Duc de Lerme à obtenu permission du Pape de se faire Hieronimite quand il voudra , avec dispense de n'être novice, ce que l'on tient déjà parvenu aux oreilles de son Maître qui ne l'agrée nullement ; ains s'y oppose par l'affection qu'il lui porte, & il n'y a pas apparence, s'il a ce dessein, qu'il ne soit conçu pour quelque autre ou pour rencherir & faire valoir d'autant plus sa marchandise , laquelle toutefois est déjà en assez haut prix , montrant parmi ses propositions une si genereuse resolution. Nous verrons si ce bruit continuera, mais nous ne croyons pas qu'il en vienne à l'effet, jusqu'à ce qu'il nous en apparaisse. J'ai reçu par le Sieur d'Annal votre autre Lettre du 7. & veu ce que vous mandez à M. de Villeroy sur le sujet de cette Compagnie, qui, j'estime , vous y fera lui-même réponse ; cependant nous avons pareille opinion que vous qu'il est très à propos & important au service du Roy pour les raisons que vous representez que sa Majesté ait plus d'autorité en ladite Compagnie qu'elle n'a, & qu'elle employe l'argent qu'elle y met avec l'utilité qu'elle s'en est promise ; car M. le Duc de Lenox y auroit toujours meilleure part que nous, ce qui seroit contre l'intention des fondateurs. Il y sera sans doute advisé, comme

comme certes il est besoin de faire pour ce qui touche le Vicomte de Sagar, duquel l'affection est reconnue, & assurez vous que je m'y employerai volontiers, tant en ce qui dependra de moi, comme à en parler, conférer & prier M. de Villeroy de vouloir operer pour même effet qu'il puisse avoir le contentement qu'il merite, & qu'il s'est promis. Les amours du fils de M. de Vitry avec la Dame de par delà se sont renouvelles & a été même parlé au Pere qui montre n'en être éloigné si cela se peut avancer ; il avoue lui-même qu'il connoît le Pays, & l'avantage qui en peut réussir.

A Paris le 22. Decembre 1606.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXV. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

J'Ai veu la Cour, ayant demeuré quinze jours ou trois semaines auprès du Roy ; mais encore avec telle incertitude de ma santé que tout ce que j'ai pû faire a été de suivre le Roy à St. Germain & vivre doucement avec mes amis sans m'engager aux affaires. Ce fera donc M. de Puisieux qui continuera à vous mander les intentions de sa Majesté, & à moi de m'en remettre à lui en

en me contentant de vous faire sçavoir que j'ai reçu votre Lettre du 7. Decembre par le Sr. Dannal , & considéré l'avis que vous m'avez donné par icelle , touchant la Compagnie de Gendarmes de M. le Duc d'Yorck, lequel je trouve si bon, que je vous prie nous aider de le faire exécuter , afin que ces places vuides, accordées assez legerement & imprudemment jusques ici sur l'advis du Duc de Lenox & du Sieur d'Onismes soient remplies comme il est raisonnable, & que la nomination de ceux qui doivent entrer en ladite Compagnie soit delaisée à sa Majesté pour les raisons sagement représentées par vos dites Lettres, lesquelles ont été fort louées de sa Majesté ; mais la difficulté sera de gagner ces deux avantages pour le service du Roy sur ceux qui en sont en possession ; lesquels comme plusieurs autres preferent leur commodité & utilité particuliere à la réputation & au service de sa dite Majesté. Je vous prie donc d'adviser par quelle forme nous pourrions corriger la faute qui a été faite en cet endroit & nous en mander votre avis ; ensemble le chemin que nous aurions à tenir pour y parvenir, quoi attendant, je vous dirai que si l'on nous desespere de ce remede, nous ne ferons si soigneux ni diligens de faire payer ladite Compagnie que nous avons été ci-devant, duquel avis vous userez ainsi que vous adviserez pour le mieux. Au reste j'ai veu votre depêche par laquelle j'ai sçeu les propos qui vous ont été tenus
par

par le Sieur Carron , il discourt en homme prudent & Ministre fidelle & affectionné à ses Maîtres, auxquels il ne peut souhaiter ni procurer aucun avantage que la France n'y participe , tant elle est conjointe d'affection & d'intérêt avec eux ; mais sa proposition me semble très difficile & perilleuse à exécuter, je veux dire pour nous ; & cela pour des raisons qui seroient trop longues à écrire , jacoit que nous connoissons bien cette nécessité de changer de stile & d'ordre en la défense & conservation des Provinces-Unies, si nous ne voulons les voir périr, sinon à une fois, au moins par degrez , à quoi il semble que le meilleur & plus utile remede seroit que notre Roy avec celui d'Angleterre conjointement & d'une même main en embrassassent la manutention & protection, soit par la Guerre ou par la Paix. Vous sçavez que vous avez eu charge d'en parler par delà & ce que vous y avez profité. Nous ne sommes pas d'avis que vous leur en rompiez la tête , car nous reconnoissons par leur conduite premierement qu'ils ont dessein & veulent faire bande à part avec nos Voisins ; & secondement qu'ils sont plus irresolus & incertains de ce qu'ils doivent faire que l'importance du fait ne le requiert. D'avantage, je doute grandement de leur pouvoir, & de leur bonne foi envers nous. On vous mande les propos tenus ici par leur Ambassadeur au Sieur Aersens & la nouvelle poursuite qu'il a commencée à sa dernière audience pour

le paiement des deniers qu'il prétend être dus à son Maître. Ce sont tous les signes d'une nouvelle pointille de jalousie, ou d'envie qui nous doit être trop suspecte; toutefois il ne convient de faire démonstration aucune; vous en avez assez dit ci-devant, ce doit être à eux à parler doresnavant; car ils ont sçeu par vous & leur a été confirmé par nos actions & notre conduite ce que nous avons en l'ame. Nous ne convoitons ni ne désirons le bien d'autrui, ni nous accroître au préjudice de nos voisins. Notre condition est aujourd'hui très heureuse par la grace de Dieu, notre vrai & seul but est de nous y maintenir & conserver, à quoi nous connoissons combien il importe de ne laisser périr & tomber nos anciens amis; néanmoins le bats nous blesse & sommes las de servir; je ne dirai sans reveiller, mais sans que ceux au benefice desquels nous nous émouvons, en profitent, reconnoissant & apprehendant comme nous devons ce qui en peut succeder; ce que nous faisons toutefois sans timidité, sans impuissance & sans passion. Plût à Dieu qu'ils pussent ou voulussent faire le semblable où vous êtes, mais il ne le faut esperer, principalement s'il faut que l'ouverture leur en soit faite en François. Dieu veuille leur donner des conseils utiles au public, & en tout cas je vous répéterai que je ne suis pas d'avis que vous y mêliez les votres avec les leurs, mais que vous ayez les oreilles plus grandes que la langue, vous contentant de
dire

dire que l'on ne doit attendre ni desirer de nous que ce que nous pouvons honnêtement, raisonnablement & utilement faire, nous laissant de payer des menétriers, cependant que les autres dansent, chassent ou boivent, sans qu'ils nous en fassent gré, ni que ceux pour lesquels la fête se fait en reçoivent consolation & les avantages que nous leur souhaitons. Ledit Sieur Aersens est allé vers eux pour leur représenter la vérité de toutes choses, afin qu'ils ne soient abusés de leurs espérances & aux fondemens de leurs affaires. Sa Majesté s'attend que vous continuerez à ouvrir les yeux & à l'avertir soigneusement des mouvemens secrets & publics que produiront par delà les desordres qui vont assaillir lesdites Provinces, & je vous prierai d'en faire toujours état de nos amitez & service.

A Conflans le 9. Janvier 1607.

XXVI. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu vos Lettres des 18. & 22. du passé, qui nous ont exactement informés de plusieurs particularitez qui méritent autant être sçeuës, comme il est utile à propos de continuer & bâtir sur icelles

ce qui est des intentions de deçà. Il se reconnoît par les discours qui se sont passez entre le Roy Breton & le Sieur Carron qu'il y a beaucoup d'artifice & de défiance mêlez & nous confirment la connoissance que nous avons de ses inclinations & de son desir; tant pour convier sa Majesté de continuer à embrasser la conservation & défense des États que de la volonté qu'il fait aucunement paroître avoir que sa Majesté entre en quelque autres conditions de traité avec eux. En somme Nous voions & par la réponse que ledit Roy a faite audit Sieur Carron, & par celle du Comte de Salisbury qui se rencontrent volontiers conformes, qu'il ne faut point espérer que l'Angleterre se dispose à vouloir contribuer davantage qu'elle a fait jusqu'à présent pour redresser les affaires des États & qu'elle sera toujours très aise que nous continuions à les maintenir avec nos forces & moyens, que les Anglois estiment se diminuer d'autant à leur avantage, & ne voyent que pour les pertes signalées qu'ont fait ces dernières années les États, le Roy Breton fasse démonstration de leur être à l'advenir plus favorable pour le secours & assistance dont ils ont besoin. A quoi il est d'autre côté conforté par cet Oracle, auquel il se conforme d'autant plus volontiers, que ses conseils se rapportent à son humeur & à ses dispositions, aussi peu salutaires à tous ceux qui sont interessez en cette cause, comme honnêtes & dommageables à celui pour qui elle

s'adressent, & ne faut douter sur toutes ces conjonctures que le voyage que fait le Sieur Aersens en son Pays par le commandement de ses Maîtres & le congé de sa Majesté ne leur apporte encore à discourir & que sur ce sujet vous ne foyez souvent attaqué & fondé; mais il suffira de répondre à ces curiositez que ledit Sieur Aersens fait ledit voyage pour le pressant besoin des affaires de ses Maîtres, pour en être plus particulièrement instruit, depuis son absence les choses audit Pays ayant changé de face; en sorte qu'il faut adviser pareillement quel ordre il fera expedient d'y apporter, afin de s'en servir & prevaloir pour leur bien & avantage où besoin fera, mais que vous n'estimez pas que sa Majesté soit resoluë de faire plus à l'advenir pour lesdits Etats qu'elle a fait jusques ici, si les voisins qui sont plus proches & interessez n'y contribuent au *prorata*, & le meilleur & le plus expedient est d'en parler le moins qu'il se pourra & ne point faire demonstration de les y vouloir échauffer davantage; car selon leurs maximes ordinaires, & ce que vous avez jà éprouvé, souvent l'on gagne plus, ou pour mieux dire, l'on perd moins avec ces gens là, usant de froideur & de retenue & faisant paroître de ne point affectionner une chose, que si l'on reconnoît que nous en ayons envie & que les voulions persuader par toutes sortes de raisons à y vouloir incliner. Nous reconnoissons bien qu'ils veulent que nous leur fassions la plan-

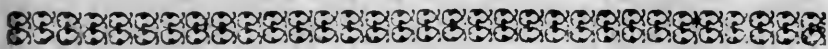
che & prétendent se réserver la liberté de leurs résolutions après les nôtres, pour les prendre à leur fantaisie plus qu'à leur avantage, lequel en ce fait consisteroit à ne le point separer du notre & se promettent de la franchise de notre amitié que ne traiterons rien & ne nous engagerons à choses nouvelles sans leur en donner advis; mais s'ils continuent, comme il y a quelque apparence qu'ils feront, en cette premiere procedure, la notre changera aussi en leur endroit, ainsi que nous jugerons plus utile pour le bien de nos affaires. Vous ne sçavez pas la proposition qu'a faite par deçà l'Ambassadeur d'Angleterre au Sieur Aersens, de laquelle il faut qu'il n'ait eu charge de parler à nous, non que non estimions qu'il entende qu'elle se peut exécuter, mais seulement pour tirer dudit Sieur quelque lumiere sur les affaires. C'est qu'il seroit bon de faire arrêter le mariage entre Madame & le Prince de Galles & que les Etats lui permissent d'être Gouverneur de Hollande & Zelande; & en ce cas il s'assure que le Roy Breton se feroit fort de faire approuver ce parti par le Roy d'Espagne, jugeant que c'est une condition de laquelle ils recevroient de grands avantages. Vous ferez par delà, s'il vous en est parlé, l'ignorant de cette proposition; car il n'est à propos qu'ils croient que nous prisions & fassions estime de ce qui vient d'eux, étant le plus souvent rempli d'autant d'imprudence, que de malice; mais vous prendrez garde néanmoins si c'est chose
se

se de laquelle il se soit parlé, comme pareillement la suite qu'aura ce langage dudit Roy avec le Sieur Carron & le Comte de Salisbury ; car encore qu'il ne suffit & que nous en avons déjà pour connoître le fonds de leurs cœurs & de leurs intentions, si est-ce que nous nous servons toujours de ce que nous en apprenons journellement pour mieux & dextrement acheminer & conduire ce que nous désirons. Ledit Ambassadeur d'Angleterre eut audience il y a trois jours de sa Majesté, laquelle ne fut à autre fin que pour lui représenter le longtemps que son Maître avoit attendu à faire instance pour le payement de ce qu'elle lui devoit, & qu'il avoit charge de la prier qu'il y fût pourveu au plutôt à son contentement ; elle se remit à en parler & en conférer avec M. le Garde des Sceaux & Duc de Sully ; vous pouvez penser si c'est chose prête & de laquelle nous prenons pour le présent principal soin. Il peut être & il y a apparence qu'ils se veulent servir de cette ruse & artifice pour nous faire voir, ainsi que nous écrivez avoir été dit par delà, qu'ils ne nous ont pressés jusques à présent dudit payement en faveur des Etats & pour se couvrir & excuser par les mêmes raisons à ne point contribuer d'avantage pour leur assistance. Cela se raporte à ce que dernièrement vous nous mandâtes, que le Comte de Salisbury vous en auroit donné quelque attaque ; & toutefois ne vous en avoit été rien dit par son Maître. M. de Buzan-

val, comme vous aurez sçeu, est depuis quelque temps arrivé bien instruit de l'état de delà qu'il a représenté bien clairement, surquoi il fera deliberé & advisé meurement selon le merite & importance de l'affaire. C'a été une grande hardiesse à ce Ministre, & un grand témoignage de mépris du Roy Breton d'avoir avoué la composition de cette Epigramme que vous avez envoyée; cela joint aux mécontentemens qu'il se ressent jà qu'ont ces deux Nations l'une de l'autre, & l'apparence qu'il y a d'être augmentez par les propositions dudit Roy touchant la revocation des Loix faites pour l'hostilité d'entre Ecosse & Angleterre, dont est venu le don des Gardes Nobles qui comprend beaucoup & qui traîne après soi une très grande suite d'interêts, avec les demandes que font les Marchands Anglois, que si dans un an il ne leur est fait raison des torts & extorsions faites sur les Etats du Roy d'Espagne, ils puissent recourir aux droits de représailles, tout cela est pour un jour & peut être plutôt qu'ils ne pensent occasion d'éclater par une générale confusion desdits Royaumes. Greew exempt des Gardes duquel vous écrivez n'a pas donné deçà par ses portemens toute satisfaction, & est vrai qu'il a été rapporté qu'il avoit usé en paroles de trop de licence, & croi bien en être quelque chose, peut-être c'étoit l'état auquel il se voit réduit qui lui a fait passer les limites, mais il fait chose digne du bien qu'il a reçu deçà.

deçà d'avoir parlé en public & privé de sa Majesté avec l'honneur & reverence qu'il convient M. de Villeroy vous écrit, ce qui me dispensera vous mander quelque chose de sa disposition. Je vous baise les mains, vous souhaite une nouvelle année aussi heureuse comme à moi de vous pouvoir faire connoître que je suis, &c.

A Paris ce 11. de Janvier 1607.



XXVIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

JE reponds par la présente à la Lettre que vous avez écrite le 2. de ce mois à M. de Villeroy, qui s'en est retourné à Conflans, où quelques rayons de Soleil qui n'ont paru depuis de deux mois, lui ont fait envie de revoir cette chere & agréable maison. J'ai reçu depuis une autre Lettre du 21. & vous dirons que nous ne croyons pas que cet Ambassadeur d'Espagne fasse entendre grand' chose à ce Conseil delà sur le retour de son Courier; encore qu'il fasse parade & demonstration d'avoir quelque reponse favorable de son Maître; & ne doutons point que ceci ne soit mine & que les uns & les autres seront bien aises de laisser écouler de la mémoire

moire des hommes cette action , n'y ayant avantage en la condition où ils font de faire plus grand bruit d'une chose , de laquelle quand il y auroit apparence de tirer & demander raison , vous sçavez que leur humeur & inclination est , & peut-être leur foiblesse , d'esquiver le choc & pratiquer plutôt la dissimulation que le ressentiment. Nous attendrons toutefois ce que vous manderez de ce que ledit Ambassadeur leur en aura déclaré , mais croyez , comme nous vous avons jà écrit , qu'ils n'accorderont facilement à leurs Marchands qui se plaignent des extorsions Espagnoles que vous sçavez & se reconnoît tous les jours , aussi clairement que honteusement qu'ils desirent mettre peine d'éviter : En somme nous jugeons par deçà que vous jugez très bien par delà qu'ils ne veulent point de guerre , mais fuir tout prétexte d'y entrer , & finalement aiment mieux se laisser miner & sapper leur puissance petit à petit que de l'employer tout d'un coup utilement , & se garentir des dangers & inconveniens d'une guerre qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est couverte , & dont les playes sont moins curables qu'on ne veut l'appercevoir encore outre , où les coups ont frappé. A ce que nous voyons ils ont plus de crainte que de désir & d'esperance que les Etats leur envoient des Députez ; car ils sçavent bien qu'ils n'en rapporteroient la satisfaction que merite la nécessité des uns & l'intérêt des autres. Nous n'entendons point aussi qu'ils
se

se disposent à cette Députation ; nous verrons ce que M. Aersens nous en rapportera, cependant nous reconnoissons que ces affaires là ne les empêchent de passer le temps en nopces & festins , mais quoique ledit Roy se promette de l'accommodement de cette affaire des Ministres & de l'avancement de celui des deux Royaumes, nous sommes de votre opinion que tout cela ne se passera jamais bien nettement ; car tous ces artifices dont a usé le Comte de Dombar en Ecosse, ne tiendront les cœurs & les affections liées des uns & des autres, de façon que se présentant occasion, on doit craindre que cela ne se renouvelle & fasse sentir au commun desavantage ; cela peut bien tenir pour un temps, mais non empêcher entierement les effets de leurs inimitiez anciennes & naturelles. Nous trouvons ce qui à été proposé pour le fait des Catholiques être rude & difficile à aigrir, peut-être cette moleste présente de leurs esprits & courages leur fera avaler cela & encore pis. C'est un signe & témoignage non moins de nécessité que de hardiesse & insolence à ses Officiers domestiques d'avoir arrêté en pleine rue le Grand Tresorier d'Angleterre dans son carosse. La comparaison que vous faites du temps de la feuë Reyne au présent Gouvernement & façon de vivre d'Angleterre est je vous assure fort bonne, mais qu'ils gardent que la fin n'en soit pas de même ; car les effets du mépris en la personne d'un Roy sont merveilleux & épouvantables. Quant
aux

aux nouvelles, nous vous dirons avoir eu avis d'Espagne, toutefois encore bien incertain, de l'arrivée de deux Gallions à la Côte de Galice, & de trois autres à Seville portans cinq ou six millions d'or; mais nous en avons un autre bien plus certain que nous a mandé M. de Grammont, qui est la perte de cinq Gallions de l'Armée du Roy d'Espagne en la Côte de Bayonne à deux lieues l'un de l'autre, s'en retournant de la conduite de la flotte des Indes, & de douze cens hommes; les mille font peris; & entr'autres deux Capitaines que leur Général a témoigné regretter infiniment, lequel par bonne fortune s'est sauvé à Bayonne où il tâche de ramasser les debris du naufrage. Il y a demeuré quantité d'Artillerie qu'il fait repêcher le mieux qu'il peut, mais la plus notable perte est des Mariniers qui y étoient en nombre & en excellence, & dont le recouvrement est plus difficile. Ce qui nous fait croire ce dernier avis des cinq ou six millions être véritable est le peu d'ordre que nous apprenons avoir le Marquis de Spinola pour les desseins de ce printemps, dont le manquement commence d'autant plus à y paroître, que les esperances en avoient été données grandes, car les Espagnols avec sept ou huit compagnies courant le Plat-Pays sur les frontieres de Liège, Cleves & Juliers, se sont efforcez de se saisir de quelques places pour une seure retraite par où ils montrent & manifestent la volonté qu'ils ont de

de se mutiner à la premiere occasion, ce qui sera suivi & secondé de plusieurs autres, s'il n'y est pourveu de bonne heure & convenablement. Quant a ce qui est du Vicomte de Sangar j'en ai parlé plus d'une fois à ceux qui connoissent son merite, & qui peuvent le représenter & faire valoir; chacun a bien bonne volonté de lui procurer l'effet de la promesse qu'il dit lui avoir été faite par sa Majesté, mais je ne vois pas qu'il en puisse pour cette heure remporter toute satisfaction, car l'état est fait & arrêté il y a quelque temps. Je continuerai toutefois à y tenir la main, tant envers le Chef qu'à l'endroit de ceux qui y peuvent quelque chose. Nous vous renvoyerons bientôt le Sieur de St. Anthoine, avec charge j'espere de porter quelque contentement par delà. Quant à ce qui est de la recommandation que vous faisoit le Roy en faveur de ces Marchands de Nantes, vous en devez & est très à propos; Monsieur, d'en user ainsi que vous jugerez sur les lieux être plus expedient; car nous nous assurons bien où vous estimerez y avoir de l'apparence d'y avancer la volonté & le service du Roy que ne ferez dissimblable à vous même. Nous commençons par deçà à voir & à nous arrêter aux Balets de Carême-prenant, ce qui nous fait esperer de n'en point partir de six semaines. M. le Dauphin est toujours à Fontainebleau, d'où l'on ne parle point encore de le faire revenir; bien que, graces à Dieu, il n'y ait aucun

cun danger ici ni à Saint Germain. L'Am-
bassadeur d'Angleterre a parlé a M. le Garde
des Sceaux & à M. de Sully sur l'instance
qu'il avoit faite pour le payement des dettes
qu'il prétend être deuës à son Maître, jus-
ques ici il n'y a eu que paroles générales. Je
vous en manderai d'avantage par les premie-
res, comme pour le passeport que demande
le Comte de Salisbury, pour lequel je vous
prie de croire que je n'oublierai rien.

De Paris ce 28. Janvier 1607.

XX

X X I X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE vous rends graces des Lunettes que vous
m'avez envoyées. La provision en est si
bonne que peu s'en faut que l'ayant fai-
te au temps de la foire, je n'en aie dressé u-
ne boutique, car j'en aurai plus qu'il ne
m'en faut pour le reste de ma vie & si je croi-
rois que vous m'avez voulu flatter, quand
vous avez cotté de cinquante-cinq-ans celles
que vous avez mises à part; car je les ai
trouvées aussi propres pour moi que celles
de soixante-cinq. Je vous en remercie donc
de tout mon cœur, & comme elles m'aide-
ront à conserver la veuë aussi feront elles la
sou-

souvenance avec la volonté de vous servir. M. de Puisieux qui continuë à servir le Roy pour moi vous écrira les intentions de sa Majesté sur votre dernière & sur les occasions qui se présentent. Si par delà vous prenez plaisir de jouir du repos qui y est établi, croyez que nous avons ici pareil pensément, nous reconnoissant moins sujets à tous accidens & mouvemens qui procedent de la trop grande prosperité des armes Espagnoles que les autres. Nous attendons des nouvelles de Hollande, où l'on dit qu'ils ont refusé les ouvertures de la Paix qui leur ont été faites dès le mois passé, ayant dit ne pouvoir traiter avec l'Archiduc pour ce que son autorité n'est qu'imaginaire, ni avec le Roy d'Espagne que comme libres & souverains, ainsi & en la forme qu'ils avoient traité ci-devant avec la France & l'Angleterre. C'est ce que l'on nous a mandé de Bruxelles, où l'on n'est pas trop content de cette reponse. Nous verrons si le Roy Breton assistera & secourra plus essentiellement les Venitiens que les Hollandois, conformément aux offres que son Ambassadeur leur a faites, car l'on dit qu'ils en auront tout besoin, pour ce que les Espagnols ont offert au Pape toute leur puissance contre eux : Toutefois nous continuons à travailler pour les accorder, estimant être le meilleur parti que nous puissions en semblable occasion prendre pour eux & pour nous, pour n'engager du tout le Pape avec eux. Je pense que M. de Saint Anthoine se-
ra

ra par delà devant que vous receviez la présente. Il s'est conduit ici d'une façon qui n'a pas contenté tout le monde; desorte que s'il ne s'amende en servant le Roy où il va, il donnera sujet de croire qu'il aura oublié la France pour l'Angleterre. Il parla de donner des pensions, mais on lui a dit que quand on le voudra faire, on vous en adressera le commandement; il a recherché d'autres gratifications, dont il a été éconduit à mon grand regret & contre mon avis, mais peut-être que sa maniere de proceder en a été cause autant que toute autre consideration, de quoi je ne lui ai rien deguisé. Mais il ne m'a bien du tout satisfait, dont j'ai estimé vous devoir advertir, non pour lui dire, mais pour y prendre garde. M. de Puisieux vous écrira la prison inopinée du Comte de Vellalong & de toute sa famille, & de la saisie de tout son bien qui ne s'est pas trouvé petit, puisqu'il avoit offert soixante-dix mille-livres de rente à son fils en le mariant, & a été pris pour avoir plus derobé que ménagé les derniers du Roy. L'Empereur a aussi chassé son principal Secrétaire & son Vice-Chancelier qui le gouvernoit, & le Turc a fait étrangler en sa présence son premier Bassa qui le possédoit du tout. Je prie Dieu qu'il détourne de dessus la France cette influence, si ce n'est que le Ciel veuille faire difference des gens de bien d'avec les autres. Quand le Kier sera par deçà nous adviserons à faire ce que nous pourrons de l'avis que vous nous avez donné

tou-

touchant la Compagnie du Duc d'Yorck. Il est vrai que s'il mesadvenoit dudit Duc, nous serions relevez de cette peine.

De Paris ce 7. de Fevrier 1607.



XXX. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu vos Lettres du 28. & 29. du passé, très aises que vous ayez reçu les notres du 11., qui, j'estime, auront été suivies de celles du 21. dudit mois. Nous ne sommes pas de legere créance sur ces productions faites par les Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs, de cinq ou six copies de Lettres dudit Roy, adressantes en divers endroits, afin que les Anglois & Ecoissois soient dorefn'avant reçeus en traitez avec toute la courtoisie qui se peut desirer, que tous ces déguisemens, douceurs & apparences exterieures puissent donner esperance aux Anglois d'un meilleur traitement à l'advenir; car en somme ce ne sont que des délais pour faire écouler de la memoire les plaintes passées, & n'y apporter cependant autre remede que ces paroles emmiellées. Aussi jugeons nous par ce que vous nous écrivez, que les clairvoyans par delà sont de cette

opinion, & à la fin pour en tirer raison, il faudra venir à ce droit de reprefailles ; ce qui ne feroit de petite fuite & consequence. Si lefdits Marchands reconnoissent que le Conseil d'Angleterre y ait quelque consideration, ils feront bien valoir cette Loi que vous nous écrivez avoir été faite & resolue du temps de Henry V. Sans doute que nos pauvres Catholiques s'en vont être maltraitez : ce Bref nouvellement découvert n'ayant point amendé leur condition ; & à la vérité si sa Sainteté eût voulu ajoûter foi à nos conseils & à notre zèle prudent & discret, leurs affaires s'y porteroient mieux, & avions jà bien commencé à gagner sur l'esprit du Roy Breton de ne proceder à l'encontre d'eux avec severité ; mais nos Romains quoi qu'ils soient assez flegmatiques ne laissent souvent de précipiter leurs resolutions, dont il en apparoît des effets au desavantage de la Religion Catholique, contre l'intention du Pape même & à notre grand regret & mécontentement. Elle est bon témoin avec quelle joye & ardeur jusques ici nous nous y sommes employez, & les ressentimens qu'elle nous a protestez avoir de ce bon œuvre ; nous ayant souvent prié de vouloir continuer cette demonstration de bonne volonté pour le soulagement desdits Catholiques, auxquels, s'il en arrive pis, ils s'en devront prendre à la mauvaise conduite qui a été faite & pratiquée de la part de ceux qui devoient rechercher les moyens les plus asseurez & solides pour l'ef-

fet

fet qu'ils pourchassent si ardemment. Les paroles avec lesquelles le Roy Breton a envoyé ce Bref à l'Ambassadeur de Venise, sont plus remplies d'animosité contre le Pape que d'aucun desir ni volonté de vouloir suivre & encourir le hazard d'icelles; car encore que son Ambassadeur ait donné de grandes assurances à la Republique de la prompte disposition de son Maître pour son secours & assistance en la presente occasion du différent qui est entre sa Sainteté & icelle; si est-ce que nous n'avons pas opinion que les armes Angloises passent les Alpes de ce côté-là; mais s'il avoit inclination à quelque remuement, il y a des sujets plus proches & plus importans pour y faire reconnoître sa générosité. Par ce que c'est loin, on en parle plus haut, néanmoins il n'est mal à propos que parlant d'autre chose audit Roy & au Comte de Salisbury, vous sondiez ce qui est de leurs mouvemens pour ce regard; en déclarant même que les Venitiens ne se promettent peu de leur bonne volonté & puissance, de laquelle & de celle de tous leurs bons amis il ne faut douter qu'ils auront besoin, s'ils ne se résolvent à donner telle convenable satisfaction à sa Sainteté qu'elle voudra tirer d'eux par les forces de trente mille hommes, dont il lui a été fait offre dernièrement par l'Ambassadeur d'Espagne; ce qui seroit allumer un feu en Italie & par toute la Chrétienté qui ne seroit aisé aux Auteurs de cet embrasement d'éteindre quand

ils voudront. Sa Majesté continuë néanmoins à s'employer avec toute candeur & vigilance pour terminer cette controverse à l'amiable; & de fait, elle a ordonné à M. le Cardinal de Joyeuse de s'acheminer à Venise & y apporter les offices qu'il jugera propres pour effectuer cette sainte intention. Que si tous ces efforts d'entremise ne peuvent produire le fruit désiré, pour la juste défiance que nous avons de cet armement Espagnol, sa Majesté est bien résoluë de se pourvoir convenablement à sa feureté & dignité; ayant envoyé en Suisse demander une levée de six mille Suisses pour être employée, où il fera jugé plus à propos. C'est pour jouër au plus seur & pour n'être surpris faute de prévoyance; & nos François ont commandement de se trouver au lieu de leurs garnisons, pour y recevoir ce qui leur sera ordonné. Voilà comme nous sommes incontinent prêts, & qu'il ne nous faut de longues & tardives délibérations pour prendre de fermes & courageuses résolutions. Nous bâtissons voire librement, & ce nous semble seurement, sur ce que vous nous mandâtes dernièrement des humeurs & inclinations du Roy de la Grande-Bretagne & de son oracle sur le fait des Etats; & n'a jamais été ce qu'ils disent, que le Roy n'a voulu entrer en Traité avec eux pour ce regard. Je sçai que vous n'en doutez pas, mais ils veulent couvrir leur lâcheté par une autre imperfection, & sommes bien de votre opinion qu'ils n'ont nulle envie que
nous

nous acquerions plus de credit & d'autorité parmi les Etats , étant toûjours trop jaloux & ennemis de ce qui fera de notre accroissement , quand ils en recevroient même de l'avantage. Nous ne sommes pas d'avis néanmoins de leur laisser prendre à leur plaisir leurs mesures, selon le bon ou mauvais succès desdits Etats, comme vous nous dites que leur desir feroit d'en user , & de tirer de leur côté les deux Provinces mentionnées en votre Lettre suivant ce qu'en a dit l'oracle. Vous devez soigneusement entretenir cette pratique du Sr. Carron puisque vous en tirez de la lumiere & utilité à ce que nous écrivez , & cette façon de proceder & negotier a été bien reçue par deçà , car jà longtems y a-t-il qu'il est bien instruit des intentions du Comte de Salisbury. Enfin ceux qui ont été envoyez de la part des Archiducs vers les Etats y ont fait leurs propositions pour Paix ou pour Trêve le 13. du mois passé , auxquelles il a été répondu non moins froidement, que consideration , que les Etats des Provinces-Unies ne pouvoient en façon quelconque traiter avec les Archiducs , étant trop oiseux que la cession à eux faite des Pays-Bas n'est qu'une chose imaginaire, puisque toute l'autorité & administration demeure absolument au Roy d'Espagne & à ses Ministres, avec lesquels ils seront toûjours prêts de traiter pour le bien de la Paix , & non autrement qu'ils ont fait ci-devant pour Consideration avec les Roys de France & d'An-

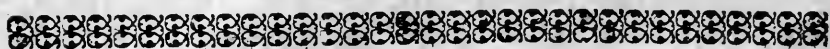
gleterre , comme un Etat libre & de long-temps établi, ce qui témoigne que ce traité n'est encore si avancé comme ils ont publié en Espagne. Sur cette esperance il semble aussi que le Marquis de Spinola veut excuser ce retardement des provisions de Flandres pour cette année, mais il faut croire que c'est plutôt sur la nécessité & le mauvais ordre qui est à leur finances , qui s'est découvert depuis peu de jours par l'emprisonnement d'un certain Trésorier nommé Ramirez de Prado que l'on dit avoir amassé vaillant plus de douze cens mille écus, depuis qu'il est le principal Secrétaire Francquessé duquel vous savez quel étoit l'autorité & la cause de son avancement, qui provient entierement du desir qu'a eu le Duc de Lerme d'établir quelqu'un en cette Charge à sa devotion. Ce acte est d'autant plus estimé que non obstant la faveur dudit Duc & l'affection qu'il porte à ce personnage , le Roy d'Espagne n'a eu égard à celle même qu'il lui a jusques à présent témoignée très grande , lequel a prudemment fait de ne s'être encore employé pour la délivrance que nous voyons qu'il obtiendra en se dechargeant d'une bonne partie de ses biens acquis. Il y a aussi quelque Portugais & Genevois qui y sont mêlez qui coureront la même fortune. Ils confirmeront la venuë de cette dernière flotte portant sept ou huit millions d'or , desquels il n'y a que dix-huit cens mille livres au Roy d'Espagne sur lesquels le Marquis de Spinola a été assés

gr

gné de son payement. Il y a apparence que l'Angleterre se ressentira de cette venue, & qu'ils auront plus de moyen de faire des présens au Sieur Hyde nouvellement marié. Les choses se font par deçà plus grandes qu'elles ne sont, sur ce que vous dites que l'Ambassadeur d'Angleterre qui est ici Resident a écrit en son Pays que depuis l'arrivée de M. de Buzanval toutes choses inclinoient à la guerre & que le Roy avoit fait intimer un conseil à Saint Germain, où M. de Villeroy s'étoit trouvé étant indisposé, & tous les Seigneurs de la Religion, pour y conclure la protection des Etats; car il ne s'est rien fait à dessein de tous ces points. M. de Villeroy y étoit bien, mais à la façon accoutumée de suivre la Cour, étant lors en bon état. Ces Seigneurs de la Religion n'y sont venus exprès pour cela & ce n'est point pareillement la cause de cette protection. Ce sont des avis, à ce que je vois, d'un homme, que s'il n'en a de meilleurs, en fait bien accroire au Roy Breton. Il y a quelque temps qu'il s'est fait quelque ouverture de mariage du Sr. Walton fils aîné du Sr. Howard Comte de Suffolck, Grand-Chambellan d'Angleterre, avec la fille de Mr. le Connétable de deçà, depuis cela s'est interminé, & néanmoins il s'en parle encore par delà, ce qui a été écrit deçà à M. de Bouillon par un nommé Tocquet, avec lequel le Sieur Walton en traite, & c'est néanmoins chose qui n'est encore avancée. Vous ne ferez, s'il vous

plaît semblant d'en sçavoir quelque chose, & pourrez cependant prendre connoissance de cet homme, que l'on dit avoir quelquefois de bons avis & fureter en bons lieux. Nous avons ici advis de la mort de Boskay Prince de Transilvanie qui pourra bien apporter du changement en cette Province aussi bien qu'en Levant. Celle du premier Bassa auquel le Grand Seigneur sur les plaintes de ses Sujets, cedant à l'affection & à la confiance qu'il avoit en lui, lui a fait trancher la tête, n'est rien de nouveau en ces quartiers-là. Nous avons aussi advis de la mort du Duc de Feria Viceroy de Sicile. Voilà les fortunes humaines. J'ai fait vos recommandations à M. le Garde des Sceaux, qui vous rend la pareille, & vous assure que sa charge devient tous les jours plus chargeante par la facilité qu'il y apporte.

A Paris du 11. Fevrier 1607.



X X X I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

NOs dernieres ont été du 11. du passé, depuis lesquelles nous avons reçu les vôtres du 10. du même mois, par lesquelles nous avons veu les recriminations faites au Conseil d'Angleterre par les Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs, pour esquiver
&

& colorer les expéditions ou injustices qu'ils font journellement aux Anglois. La façon de leurs propositions avec ces allegations générales ne sont suffisantes de faire départir ceux-ci de leurs poursuites ; non plus que les plaintes faites pour les affaires de Flandres de n'y avoir été assistez & secourus suivant leurs traitez. Néanmoins encore que nous croyons que pour le présent les crialleries de part & d'autre ne produiront aisement des effets publics & manifestes, si ne faut-il douter que ces aigreurs & haines se nourrissant de jour en jour n'alterent enfin leurs esprits & ne changent leurs inclinations pour éclatter avec quelque préjudice. Nous n'estimons pas peu de chose celle qu'il a fait en son particulier de l'insolence du peuple commise en sa personne & aux siens, qui montre certes qu'il n'y a aucune feintise en ce mécontentement ; il sera toutefois couvert & retenu autrement qu'il se pourra par ce qui se peut juger tant de l'état présent de leurs affaires, que de leur desir à le maintenir. Je vous assure que leur Ambassadeur a témoigné être bien satisfait de la réponse qui lui a été faite sur l'instance du payement de ce qu'il prétend être deu à son Maître, & nous étonnons que le Comte de Salisbury vous en ait fait autre démonstration ; car ce n'a jamais été l'intention du Roy d'user de cet argent si cruëment qu'il vous a déclaré, mais nous voyons bien que c'est qu'ils ont envie de se servir de cette excuse ainsi que nous vous a-

vons jà écrit pour ne subvenir à la neceffité présente des Hollandois. On nous convie par ces plaintes ouvertes à tirer de nous utilité réelle defdits dettes, au befoin auquel ils difent qu'ils fe trouvent. Leur Ambaffadeur a présenté des memoires tant pour quelque autre nature de prétentions d'argent, que pour autres partis, auxquels il a été répondu convenablement au temps où nous fommes, & au fujet de ladite requête. Il nous va reprendre & éplucher des chofes de bien loin, autant ce femble pour ne demeurer inutile, que pour esperance qu'il ait qu'il lui en foit donné fatisfaction. Je ne fçay à quelle intention le Comte de Salisbury vous a tant difcours des affaires des États, & fi c'eft, comme vous dites, par défiance & jalousie qu'il ait qu'il fe traite quelque chofe de fecret & particulier de notre part; voulant donner à connoître que comme ils prétendent les avoir affistez jufqu'à présent, ils defirent auffi que rien ne fe faffe fans leur participation. Que fi nous croyons ce qu'a dit leur Ambaffadeur refident en Efpagne à celui de Venife, non feulement il veut faire accroire que fon Maître a ce pouvoir & autorité d'un Traité avec les Hollandois, mais auffi qu'il eft à fa difpofition d'en user ainfi que bon lui femblera, quoi que jufqu'ici nous ne jugeons pas qu'il y ait agi fi puiffamment, pour dependre cette affaire fi importante de fa volonté. Il a fait auffi entendre pour magnifier & exalter la grandeur de fon Roy,

qui

que le Duc de Lermé lui avoit déclaré que le Pape avoit écrit au Roy d'Espagne, le priant & exhortant de continuer la Paix avec le Roy Breton pour être Prince bien né & avoir esperance qu'il se convertira à la Religion Catholique; mais qu'il n'étoit nécessaire d'aucune priere à l'endroit dudit Roy d'Espagne, pour conserver l'amitié dudit Roy Breton, l'ayant en assez grande recommandation. Ledit Ambassadeur continue pareillement à asseurer que si l'on veut entendre & faire le Mariage du Prince de Galles avec la jeune Infante d'Espagne, & lui donner en dot les Pays-Bas, son Maître se fait fort de porter lesdits Etats à la Paix; ou que le mariage ne se faisant pas, le Roy d'Espagne consente par la Paix qui se fera, que les Etats mettent entre les mains dudit Roy Breton six des meilleures & plus fortes places, pour les asseurer que les conditions qui seront accordées seront observées par ledit Roy d'Espagne, & qu'y contrevenant celui d'Angleterre pourra se joindre avec lesdits Etats pour les défendre; que les Espagnols accordant l'une de ces choses & conditions, la Paix se pourra faire. Voilà de beaux discours, & sur lesquels on doit aussi peu faire de fondement que sur ce que ledit Comte de Salisbury vous a représenté avoir été écrit par leur Ambassadeur résident à Venise sur la conférence qu'il avoit eue avec M. de Fresne-Canaye sur une union en l'occasion qui est entre le Pape & les Venitiens, étant chose

se

se qui s'est faite par ledit Sieur de Fresne, plus par maniere de discours que par apparence qu'il y ait qu'il en puisse réussir aucun fruit; surquoi ils ont voulu sonder nos intentions, tant à Venise qu'avec vous, afin de se servir & avantager toujours de ce qu'ils en apprendront, n'y ayant nulle apparence qu'ils veulent entrer à présent en cette matiere. Nous voyons par la réponse que vous a faite ledit Comte de Salisbury qu'ils desireroient nous y embarquer en assurant de nous y suivre & d'être en ce fait compagnons de même fortune: c'est pourquoi reconnoissant leur façon de proceder & leur présente inclination, nous écrivons audit Sieur de Fresne que c'est chose en laquelle il ne se doit engager davantage, mais bien les laisser venir, les écouter & entretenir toujours doucement de paroles, comme vous sçaurez toujours bien faire de votre côté en termes généraux, quand il sera question de repondre à ce propos. Croyez, Monsieur, & vous le sçavez mieux que nous, que l'Angleterre n'est en saison ni en état de porter les armes outre Mer, moins encore outre les Monts, & que tous ses langages ne sont que pour amuser le tapis. La réponse que vous leur avez faite pour le regard des Jesuites, est exactement suivant l'intention de sa Majesté & la verité de ce qui en est. Ils sont employez ez choses qu'il convient & du reste il ne leur seroit permis de s'en mêler; le Roy est Prince trop sage & qui sçait se bien
aider.

aider de l'exemple du passé. Nous ne sommes pas ébahis de ce que le Comte de Salisbury a sçeu que le Sieur Aerfens a porté deux cens mille écus en Hollande; car nous ne doutons point que ces choses passant par plusieurs mains ne soient éventées. Il seroit à desirer qu'il fût autrement. Il semble qu'ils veulent maintenant reprendre courage par ce que vous aurez jà appris que le Comte Henry de Nassau petarda dernièrement & emporta la Ville d'Eckeren, leur ayant défait la Compagnie du Comte Henry de Vendemberg, avec quatre autres Compagnies du Regiment de Pompée Justiniani, bien mal traité en son fils mort. Nous jugeons d'autre côté que la grande esperance que le Marquis de Spinola a donné en Espagne d'une bonne & heureuse issuë de ce Traité de Paix ou de Trêve a affoibli les délibérations pour les provisions des Pays-Bas pour cette année, qui ont été, à ce que nous entendons, réduite & retranchées à cent cinquante écus par mois, avec l'intention de se mettre sur la défensive, ce qui nous est difficile à croire par raison d'Etat; car par icelle ils devroient plutôt redoubler leurs efforts après des succez si fortunez que ceux de l'année passée. Au moins il ne paroît aucun ordre en Flandres. Le Roy va faire un petit voyage de huit jours à Chantilly pour passer le temps à la chasse, laissant ici la Royne, que sa Majesté reviendra prendre pour l'emmener faire ses couches à Fontainebleau. J'ai veu le Vi-

com-

comte de Sagar qui m'a apporté de vos Lettres, auquel j'ai donnée de bouche assurance du desir que je vous ai écrit avoir de le servir, tant pour son merite, que par votre recommandation, comme me fera tout ce qui viendra de votre part.

A Paris ce 3. de Mars 1607.



X X X I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

NOus n'avons point d'avis d'Espagne qu'ils y aient fait bruler ignominieusement par les mains d'un Bourreau les Loix nouvellement faites contre les Catholiques d'Angleterre, dont ceux du Conseil ont fait plainte publique, estimant que c'est chose qui eût été faite publiquement. M. de Barault qui est assez exact en semblables occasions n'eut failli à nous en mander des nouvelles; mais quoiqu'il en soit, la verité ou feintise de cet accident ne peut que donner occasion d'accroître & d'augmenter les déplaisirs & mécontemens qu'ils ont les uns des autres, comme aura pareillement fait la plainte de ce grand Vaisseau qui prenoit la route de la Virginie, & duquel l'Equipage a été divisé & reparti par les Navires de la Flotte d'Es-

d'Espagne. Demeurons cependant fermes en nos premiers maximes de les laisser faire, picquer, écharper ensemble ; car il en arrivera moins de mal pour nous , & les offenses reciproques se ralentiront entre eux plus aisément. Il nous semble toutefois, comme à vous, que ces courageuses réponses du Comte de Salisbury, louées & exaltées par le Roy Breton, tout aussitôt qu'elles sont proferées sont emportées du vent & ne laissent rien arriere soi qui y corresponde ; & bien que ledit Roy montre desirer & affectionner la continuation du differend qui est entre le Pape & les Venitiens, esperant qu'il produira une rupture de laquelle il pourra profiter & s'avantager ; si avons nous opinion que ses affaires ni ses resolutions ne sont telles qu'elles le puissent convier de prétendre quelque part en leur division. Il a des maux qui le pressent & le talonnent de plus près & qui lui sont plus dangereux & auxquels les remedes feroient plus nécessaires , & dont le reproche lui sera d'autant plus grand s'ils ne les y applique, qu'ils sont en lui & dependent de ses resolutions. Et afin de n'être point seul des Princes qui regardent, épient, & attendent curieusement ce qui réussira de cette controverse, à demeurer sans rien dire, ses Ministres montrent avoir charge de s'enquerir & informer par tout ponctuellement de l'état de cette affaire , voulant faire connoître au monde l'interêt qu'ils ont au succez d'icelle. Nous avons un Ambassadeur Grison
depuis

depuis peu à Paris, venu exprès pour être éclairci des intentions du Roy pour la défense & conservation des passages de leur Pays, pour la juste défiance qu'ils ont de l'armement des Espagnols en Italie. L'Ambassadeur d'Angleterre l'a fait inviter & presser de l'aller trouver; ce qu'ayant rapporté, nous avons estimé qu'il n'étoit mal-à-propos d'essayer ce que ledit Ambassadeur voudroit dire. La substance de son discours ne fut autre que pour sçavoir l'occasion de son voyage, la charge qu'il avoit eue de ses superieurs, la réponse qu'il remportoit de sa Majesté, s'ils auroient guerre avec le Comte de Fuentes, & quels secours ils esperoient de nous; y ajoutant pour fin qu'ils avoient bien à se prendre garde comme ils traitteroient avec les François, témoignant en somme par toutes ses paroles être vrai Anglois, & mauvais François. Celui qui est à Venise fait aussi semblant de son côté, si cette affaire passe plus avant, que son Maître ne demeurera les bras croisez, & qu'il assistera les Venitiens, d'une force & puissance telle que l'Italie redoutera les armes Angloises. Pour tout cela nous n'en croyons pas plus que ce que nous sçavons de leurs inclinations, & ne nous feront pas aisément changer l'opinion que nous avons conçue de leur timidité, foiblesse & irresolution, ce nous semble, avec quelque apparence de fondement. Nous reconnoissons qu'ils continuent en la jalousie du passage du Sieur Aersens vers ses Maîtres, vous
ayant

ayant parlé en ces termes, qu'il avoit porté avec lui de quoi favoriser sa négociation; mais les avis qu'ils ont eus par delà, que vous mandez par vos Lettres du 21. du passé, que ledit Sieur Aersens a proposé à ses Maîtres de la part de sa Majesté pour se rendre médiateurs & entremetteurs d'une nouvelle Ligue entre sa Majesté & ledit Roy pour leur bien & protection, sont entièrement inventez & supposez; à quel dessein? Je ne sçai; mais sa Majesté m'a dit & assuré, que non seulement elle ne lui avoit point tenu ce langage en la présence de personnes mentionnées en votre Lettre, mais ne lui en avoit parlé à lui seul en ces termes. Bien a-t-elle toujours désiré & jugé qu'il seroit convenable par toutes bonnes considérations que le Roy Breton voulût nettement & sincèrement se joindre à la défense & conservation de cette cause commune. Peut-être aussi que ledit Sieur Aersens, ayant tenu quelque langage approchant au Sieur de Barneveld, ou à celui qui reside en Hollande de la part dudit Roy Breton, il aura été pris & interprété de la façon qui vous a été représentée & que vous nous dites. Par votre autre Lettre du dernier du passé, ledit Sieur Carron vous avoit déclaré ledit Roy Breton l'avoir assuré le tenir aussi de son Agent, & croire toutefois que sa Majesté ne parloit à bon escient, ayant avis de l'avancement du traité du Mariage de M. le Dauphin avec l'Infante d'Espagne. Nous voyons par la suite

des propos qui se sont passez entre ledit Roy Breton & ledit Sieur Carron, que celui-ci conçoit plus d'esperance que jamais de la disposition de ce Prince à vouloir entendre à ce parti; surquoi quand nous aurons oüi ledit Sieur Aersens que nous estimons devoir arriver en ces quartiers dans peu de jours, nous vous ferons sçavoir sur ce point plus particulièrement ce qui est des intentions de deçà pour la poursuite d'icelui; car à la verité, si cette inclination étoit telle qu'il s'en pût bien esperer, nous avouons que ce ne seroit peu d'avantage gagné pour les États. Nous l'attendrons donc à venir, & après l'avoir entendu, nous vous ferons sçavoir ce qui se devra faire pour ce regard. Ça été une aussi grande hardiesse & insolence à Peignet d'avoir ainsi publiquement declamé contre les Ecoissois, qu'un témoignage de l'affection dudit Roy envers la Nation Ecoissoise, ayant embrassé leur cause avec tant de sollicitude que ce fait avancera plus le credit des Ecoissois qu'il ne le recûlera. Nous avons été bien aises d'avoir été informez par vous de ce que vous avez appris de ce Tocquet & reconnoissons que le parti mentionné en votre dite Lettre pourra bien faire anéantir le bruit du notre. L'Ambassadeur d'Angleterre resident en Espagne s'est fort enquis de celui de Venise des moyens & états de M. de Savoye; si la diversité de Religion n'empêchoit point le Mariage; faisant en somme démonstration qu'il y en eût quelque pratique pour celui
d'entre

d'entre le Prince de Savoye & une fille d'Angleterre : mais n'en ayant encore rien appris par aucune de vos Lettres, nous y ajouterons aussi peu de foi, que nous faisons à cet advis que vous dites être venu en Angleterre, que le Roy d'Espagne a fait payer & satisfait huit des principaux Marchands Anglois, qui faisoient les principales plaintes, le l'argent & des moyens qui ont été tirez de ses Financiers nouvellement emprisonnez. Je ne sçai si par quelque invention ils voudroient appaiser les hauts cris desdits Marchands & donner cette satisfaction faute d'autre monnoye ; bien que nous ne doutons point qu'ils n'en tirent desdits Financiers, mais ils ont tant d'endroits à les employer aussi nécessaires que celui-ci, que nous avons occasion de douter de la verité dudit advis. Quand on vous a dit que sa Majesté avoit fait arrêt de tous les Vaisseaux qui sont dans les Havres, l'intention d'icelle a été mal prise : car elle n'a point entendu retenir les Navires des Marchands. Bien est vrai qu'ayant été avertie que ceux de Dunkerque, voulant armer & équiper quantité de Vaisseaux, convoient les Pilotes & Mariniers par grandes esperances à les aller trouver, les autres, qui sont portez à l'apparence du gain, faisoient tout, à ce que l'on nous disoit, d'y courir avec ardeur & affection. Là-dessus sa Majesté a jugé à propos de faire défense, que les Pilotes & Mariniers ses Sujets n'eussent à s'engager au service d'aucun Prince étranger

sous peine de la vie & confiscation de biens. Voilà la cause qu'il n'est besoin d'être sçeue & connue de tous. Le Roy s'est étonné de ce que vous nous avez mandé de cet accroissement de Mer. Sa Majesté aura agréable de sçavoir particulièrement les endroits où cela est arrivé. Votre Ambassadeur d'Espagne a vraiment de la mauvaise fortune par delà, mais il nous semble que la meilleure partie s'en doit attribuer à l'imprudence. Nous avons été bien aises que le présent de nos chevaux ait été bien reçu. J'ai parlé pour ce qui touche le particulier de ceux qui sont proche la personne du Prince de Galles. On continué en la même volonté que nous vous avons écrite, & donne-t-on esperance d'en faire apparoir les effets. M. le Cardinal de Joyeuse est enfin arrivé à Venise, où il a été reçu avec toutes les démonstrations de magnificence, honneur & respect de ces Seigneurs envers sa Majesté qu'il se pouvoit désirer de cette Republique; laquelle sera très prudemment conseillée si elle reçoit les sages remonstrances de sa Majesté, comme merite l'affection de laquelle elle est portée à procurer leur repos & contentement. Il avoit déjà fait quelques propositions, sur lesquelles le Senat prit temps de deliberer. Ils ont fait montre publique en la place de St. Marc de trois millions d'or pour attirer les chalans, & nous assure-t-on qu'il y en a davantage en reserve, qu'il faudroit employer en meilleure occasion que la présente.

Le

Le Roy est en ce lieu depuis huit jours, passant son temps à toutes sortes de chasses; & faisant état de s'en retourner en sa bonne Ville dans trois ou quatre jours, où nous croyons qu'il ne la fera gueres longue & que beau temps nous menera à Fontainebleau.

De Chantilly ce 13. Mars 1607.

XX

XXXIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

PAR vos Lettres des 9. & 19. du présent, nous continuons à apprendre les difficultez & longues contestations qui se rencontrent en leur affaire de l'union, & que les choses s'y passent comme ordinairement il advient aux grandes assemblées, plus en ceremonies, harangues & autres solemnitez, qu'à l'effet pour lequel elles sont convoquées. Nous croyons toutefois qu'enfin on en viendra à bout, & qu'on y fera tant de reprises que le Roy Breton en aura le contentement qu'il desire; mais non que cela le garantisse des accidens qui pourront avec le temps naitre d'icelle, ne pouvant chaque Nation si bien unir son naturel & inclination qu'ils ne paroissent un jour au desavantage commun. Nous avons veu la façon avec laquelle ledit Roy a reçu l'office que

vous avez fait pour ces deux pauvres Prêtres condamnés, dont la réponse vous doit sans doute rendre plus retenu en semblables cas, reconnoissant bien qu'ils lui font autant désagréables, comme nous prévoyons que cette rigueur donnera un jour occasion d'alterer quelque chose en son Etat, & d'entreprendre peut-être contre sa personne. Le zèle de la Religion est un feu (comme nous ne manquons d'exemples) qui ne se peut ni doit éteindre par la force & nécessité. D'abandonner toutefois entièrement leur cause, il seroit dur; mais il la faut conduire & ménager dextrement aux occasions, ainsi que vous le jugerez sur les lieux être à propos; car autrement ce seroit aigrir davantage son esprit contre les Catholiques, en les pensant favoriser hors l'opportunité, puisque même vous nous assurez que le nom de Rome & des Jésuites lui est odieux. Ce grand soin & curiosité qu'il montre avoir des affaires de Venise ne nous donnent aucun ombrage pour la connoissance que nous avons que ce n'est que mine & feintise. Nous nous promettons aussi, quand même il en parleroit tout de bon, qu'il n'en triomphera point, comme il semble espérer & désirer; M. le Cardinal de Joyeuse ayant eu réponse de la République sur les propositions qu'il lui avoit faites de la part de sa Majesté; de la qualité de laquelle & du fruit qu'elle produira, nous ne sçaurions encore bonnement l'assurer; incertains comme elle sera prise &

reçue du Pape, quand elle lui fera présentée. Mondit Sieur le Cardinal s'est acheminé à Rome pour cet effet ; néanmoins elle nous donne quelque occasion d'en attendre une issue favorable pour le bien & repos de la Chrétienté, & le contentement des parties, lesquelles montrent affectionner la composition de ce différend ; mais chacune se tient sur sa démarche & sur la conservation de son autorité & dignité, ne voulant laisser à la postérité sujet de reproche & de blâme d'avoir cédé quelque chose. Ce sont pointilles qui se doivent décider & terminer peu à peu, & quasi insensiblement, afin que cedant de part & d'autre, elles se puissent rencontrer à terminer cette affaire conformément aux vœux, souhaits & offices de leurs bons & vrais amis. Aussi, je vous assure que sa Sainteté ayant reconnu l'impuissance des offices d'Espagne & considérant que cet appui, duquel elle se faisoit fort, ne lui seroit si prompt ni si assuré qu'elle se l'étoit promis, a prêté plus attentivement l'oreille à ce qui est de l'avancement de ce différend ; car il ne se reconnoît presque encore aucune levée en Italie, bien y a-t-il commissions expédiées & toutes ces belles apparences desquelles on fait montre plus pour se faire de fête, que pour envie qu'on eût de secourir & défendre le St. Siège. On nous écrit toutefois d'Espagne qu'ils font des préparatifs pour une Armée de mer en divers ports de leurs côtes : on ignore encore

le fujet pour lequel elle doit être employée ; ils se glorifient fort d'une Conquête qu'ils prétendent que leurs gens ont faite aux Moluques d'une Isle bien fortifiée , de laquelle ils ont pris le Roy & son fils prisonniers & trouvé quantité de Canons ; mais ils conçoivent encore bien plus de rejouïſſance , de l'eſperance qu'on leur donne de l'avancement de leur Traité de Trêve avec les Etats des Provinces-Unies. Vous aurez ici le double de la Lettre que leur écrit le Député des Archiducs, nommé Wanderhoſt, par laquelle vous connoîtrez le deſir & le beſoin qu'ils ont de s'engager en cette négociation , où ils s'attendent de gagner & avancer d'avantage pour le bien de leurs affaires , que par la continuation des armes, qui ne leur apporte que dépenſes infinies, pertes d'hommes & autres néceſſitez en diverſes Provinces de leur domination. On tient même qu'ils ſe reſolvent à traiter avec eux comme avec un Etat libre & non ſujet à aucun Prince ; ce qui eſt un grand appas pour conniver & induire ceux qui étoient ſans s'attendre à cette douceur , ayant eu depuis ces dernières années des ſuccès peu fortunez , & qui ne voyent pour l'advenir grande apparence de ſecours de voiſins qui ſont intereſſez dans leur cauſe. Vous prendrez un peu garde, ſ'il vous plaît , à ce qui ſ'en dira par delà, & comment l'on goûtera & recevra cette négociation. Nous avons opinion, qu'ainſi que d'autres choſes y ſont reçues aſſez indifférem.

remment, celle-ci le fera pareillement, & que bien qu'elle leur touche de près, elle ne les émuera gueres. Ce me semble être quelque point gagné que cette ordonnance, que nous mandez avoir été faite sur les plaintes des Marchands Anglois, qu'on leur délivrera Lettres sous leur sceau privé, adressantes au Roy d'Espagne, menaçant & asseurant de celles de represailles, si sur icelles il ne leur est satisfait, dont après ils ne se pourront dédire avec honneur & reputation, y étant engagez si avant. Quant à l'affaire des Grisons, dont ils se montrent aussi soigneux enqueteurs, quand le differend des Venitiens sera accommodé nous adviserons aux moyens, ainsi qu'il en a été jà délibéré, d'y pourvoir convenablement à l'affection que sa Majesté porte au bien & prospérité de cette Nation; mais si la Seigneurie de Venise sort bientôt de ce differend, elle se montrera sans doute comme elle a fait ci-devant plus froide & retenüe à embrasser & défendre la cause desdits Grisons. Nous avons considéré ce que vous nous avez écrit touchant les difficultez que rencontre ce Parlement sur l'alliance de France & d'Ecosse, pour l'envie ancienne & naturelle que les Anglois portent à notre Nation, & le desir qu'ils auroient que les Ecossois se passassent de notre alliance; pour laquelle conserver & maintenir nous estimons que vous devez faire sous main tous offices de prudence & dextérité que vous jugerez nécessaires. Que

s'il y en à aucun qu'il soit besoin de faire plus ouvertement, il sera bon de l'accomplir, si vous estimez qu'il soit bien reçu, & si cela ne suffit, faites nous sçavoir les moyens que vous sçavez qui seroient les plus propres pour servir à cet effet, afin que nous advisions à les faire employer avec honneur & utilité. L'Ambassadeur d'Angleterre fait instance au Roy, comme celui de delà vous a fait, pour le payement de ses dettes prétenduës, & ayant premierement communiqué avec Messieurs les Gardes des Sceaux & de Sully, il en a parlé plus haut que de coutume, & porté un mémoire bien ample duquel il requiert réponse. Il n'entend faire deduction de ce qui auroit été fait aux Hollandois, sinon de deux payemens dont il y a quittance pour trois cens mille écus, depuis lesquels il dit son Maître avoir déclaré à M. de Beaumont sa resolution de ne plus payer depuis la Paix faite avec le Roy d'Espagne. Il lui a été répondu que sa Majesté desiroit & entendoit pour ce regard donner à son Roy tout raisonnable contentement; mais qu'il falloit premierement convenir de la verité de la dette, & la faire apparoir par la copie des contrats & autres écritures, pour sur ce fondement lui pouvoir satisfaire sur les autres points plus seurement. Sur cela il a fort contesté, representant la difficulté & longueur qu'il y avoit à verifier ses allegations; toutefois on en est demeuré là. Il ne se trouvera pas peu empêché à desembarrasser

fer nettement cette affaire. L'on nous mande que la Reyne d'Espagne est grosse, nous lui en souhaitons toute prosperité ; la notre est jà partie pour aller faire ses couches à Fontainebleau où nous suivrons.

A Paris du 30. Mars 1607.

XX

XXXIV. LETTRE

DU ROY HENRY IV.

Monsieur de la Boderie, j'ai remis exprès à vous faire sçavoir mes intentions après le retour du Sieur Aersens du voyage qu'il a fait vers ses Maîtres, sur le fujet d'icelui ; afin que vous representiez & déclariez au Roy Breton mon bon Frere avec plus de feureté, dignité & avantage, le rapport qu'il m'a fait de son séjour par delà ; tant pour remedier à la diversité des discours qui ont été tenus au préjudice de notre ancienne & cordiale amitié & bonne intelligence, que pour, l'informant & éclaircissant de la vérité, conferer & communiquer ensemble avec notre confiance & sincerité accoustumée sur l'état de leurs affaires nos avis & conseils, & prendre sur icelui telles resolutions qui seront jugées plus honorables, utiles & proportionnées à leur condition & disposition présente, & à la mutuelle & reciproque conservation & défense de notre commun inté-

intérêt. Je me promets que comme il a toujours jusques ici fait démonstrations d'aimer & affectionner le bien de la cause publique, d'y vouloir apporter & contribuer ce qui dépend de sa prudence & générosité, il en fera aussi volontiers paroître les effets aux occasions qui s'en presenteront. Il est vray que ledit Sieur Aersens a discouru par delà avec quelques uns qu'il connoissoit en affectionner l'avancement, de l'avantage qu'elle recevroit d'une bonne Ligue & étroite confédération entre nos deux Couronnes; ce qui a été non seulement interprété diversement, mais deguisé; en sorte que les ennemis & jaloux de notre prospérité & amitié ont voulu donner ombrage audit Roy de ce sien passage; comme s'il eût eu quelque charge particuliere, & non purement tendante au bien des Etats des Provinces-Unies, pour lequel nos intérêts étant conjoints, j'entends & desire que nos conseils le soient pareillement. Il m'a aussi rapporté & déclaré que lesdits Etats ayant été ci-devant recherchez & sollicités par les Archiducs d'une Trêve, ou cessation d'armes avec conditions en apparence assez avantageuses, & ne pouvant plus longuement supporter le faix de la guerre, ils l'ont enfin arrêtée & accordée en la forme que verrez par le mémoire que j'ai commandé vous être envoyé. Bien qu'ils n'aient donné avis de cette poursuite, & l'aient conclu devant que j'aye eu temps & commodité de leur departir des conseils dignes de mon af-

fec-

fection en leur endroit, & conformes à l'importance du fucces de cette affaire, ils dient, & publient néantmoins & même celui, qui reside près d'eux de la part dudit Roy, declare librement & ouvertement que son Maître approuve & trouve bon cette leur resolution & estime qu'elle leur est utile & avantageuse comme celle qui les délivre & décharge de plusieurs fortes d'anxiétez & afflictions, & leur rend une vie plus tranquile que ces peuples depuis longtemps n'ont éprouvée. Mais qui considerera & examinera meurement les articles de ce Traité, trouvera en quelques uns qu'il y a du deguifement, & qu'ils ont été mis & couchez à autre dessein & intention que ceux qui paroissent & qui semblent avoir été reçus desdits Etats. Quand les Archiducs ont offert de traiter avec eux, comme les tenant pour francs & libres, ils ne prétendent & n'avoient pour cela qu'ils soient tels; bien par cette specieuse apparence de souveraineté, les ont-ils voulu chatouiller & attirer à se rendre plus favorables & enclins à cet accord, lequel comme il ne faut douter qu'il fera suivi d'une Paix conformement aux inclinations, dispositions & desseins des Autheurs de cette surceance, aussi est-il non seulement bien séant & convenable, mais raisonnable & nécessaire, que ceux qui sont interressez & affectionnez à cette cause, advisent & resolvent s'il est plus utile & expedient auxdits Etats de les laisser parvenir à la jouissance de ladite

te Paix, ou bien continuer & essayer le fort de ladite guerre, ce que vous déclarerez audit Roy que j'ai desiré lui être proposé de ma part, sachant qu'étant prudent & clairvoyant comme il est, il sçaura peser & examiner les avantages de l'un & de l'autre condition pour lesdits Etats. Je suis prêt & disposé à me joindre avec lui aux délibérations & résolutions que nous conseillez de prendre en ce fait pour leur salut & conservation; & s'il vous demande quel est mon avis sur icelui, vous lui direz en termes généraux, que comme c'est chose de la résolution de laquelle dépend le bien & manutention desdits Etats, & la seureté & tranquillité de leurs voisins, pour plusieurs bonnes & pregnantes raisons, que par sa prudence il sçait bien se représenter, aussi méritet-elle d'être pesée & considérée dans toutes ses circonstances, avec un jugement net & un esprit affranchi de toute passion; ainsi qu'il convient à la suite & conséquence d'icelle; néanmoins que j'estime y avoir plus à craindre & apprehender de mal du succès de la Paix que d'en esperer du bien; car icelle donnera moyen, prétexte & opportunité de faire des brigues & menées parmi ces peuples, à que trop divisez & discordans entr'eux, & affectionnez à leur profit particulier, qu'ils rechercheront après, sans plus se soucier des armes, encore avec plus d'impetuosité, ce qui facilitera les pratiques & desseins que la continuation de la guerre a
jus-

jusqu'à présent anéantis & dissipez. C'est
 pourquoi je le prie & exhorte avec autant
 de franchise & confiance que notre intérêt
 & affection sont communs & unis à cette af-
 faire, d'y adviser suivant la force & mérite
 de l'un & de l'autre, afin d'y prendre quel-
 que honorable & avantageuse résolution,
 tant pour lesdits États, que pour les bons voi-
 sins. Vous ajouterez que ces premiers ont
 délibéré d'envoyer quelques uns vers nous,
 tant pour nous rendre compte des particula-
 ritez qui se sont passées en cette négocia-
 tion, que pour être assistez & fortifiez de
 nos conseils aux délibérations qu'ils auront à
 faire à l'advenir. Nous avons aussi résolu
 de faire le même vers eux de quelques per-
 sonnes capables & confidentes, pour être é-
 claircis ponctuellement de leurs résolutions
 présentes & futures, & maîtres de sçavoir
 & découvrir ce qu'il faudra. Tachez de
 pénétrer autant qu'il vous sera possible si
 ledit Roy a participé, & jusques où, à icel-
 le; & ce qui est de ses intentions & inclina-
 tions, pour ce regard, en vous retenant de
 lui faire entendre, sinon généralement, ce
 qui est des miennes, afin que je puisse fon-
 der celle-ci plus seurement & solidement
 pour le bien des États & celui de nos affai-
 res. Car encore que par les discours qu'a
 tenus depuis peu ledit Roy au Sieur Carron,
 & par les autres démonstrations & conjectu-
 res que vous tirez & recueillez de plusieurs
 sujets en la Lettre qu'avez écrite au Sieur de
 Pui-

Puissieux le dernier du passé, vous estimez avoir occasion de juger qu'il y auroit moyen de le porter à quelque plus relevée & courageuse résolution que celle qui à paru ci-devant, si est-ce que je persiste toujours en ma premiere opinion, qu'il sera bien difficile de l'ébranler & démouvoir de la forme de vie qu'il a pratiquée depuis son advenement à la Couronne d'Angleterre, & qu'il a jugée si nécessaire au repos & conservation de ses Etats. Toutefois j'estime cette conjoncture d'affaires si importante à lui & à ses voisins, qu'elle aura peut-être force de lui faire changer quelque chose de ses premieres maximes. Si vous l'y trouvez disposé ou à présent ou ci-après vous lui fortifierez doucement par les meilleures moyens dont vous vous pourrez adviser, sans néanmoins lui faire beaucoup paroître (si vous n'y connoissez une grande disposition) que ce soit chose qui me soit tant à cœur. Vous connoissez le naturel du Pays. J'aurai donc à plaisir que vous y travailliez avec votre dextérité accoutumée, comme chose que j'affectionne autant qu'elle importe à la chose publique & à mon service particulier. Je prie Dieu M. de la Boderie qu'il vous ait en sa sainte garde.

A Fontainebleau ce 23. d'Avril 1607.

XX

XXXV. L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

LEs Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas ont traité & conclu avec les Archiducs une cessation d'armes pour huit mois, aux conditions que vous apprendrez de la Lettre du Roy, & du mémoire que le Sieur Aersens en a apporté à sa Majesté, qui vous est envoyé par son commandement. Ils en ont fait comme ceux qui promettent mariage, & demandent après conseil de ce qu'ils ont à faire ; qui plus est, ils ont pris notre argent de la main droite, & ont en même temps conclu le marché & l'ont signé de la gauche, dequoi le Roy n'a occasion de se louer ni contenter. Toutefois si c'est leur bien & avantage, il y acquiescera & condescendra volontiers ; car jusqu'à présent sa Majesté n'a eu autre but que celui de leur salut ; & si quelquefois il a été parlé de passer plus avant, la proposition en est sortie de leur invention & boutique, plutôt de la notre, cuidant par ce moyen engager sa Majesté en une Guerre qui les garantît de celle qu'ils supportent. Sa Majesté se contente de jouir en son Royaume de ses travaux passez, &

Tome I.

L

des

des graces que le Ciel lui a faites, ne portant envie à personne, ni convoitant le bien d'autrui; comme elle a très bien fait paroître par sa conduite depuis la Paix de Ver vins, & la Guerre de Savoye. Ledit Aersens nous a rapporté que l'Agent du Roy Breton qui reside auprès desdits Etats, lui a déclaré que ledit Roy approuve grandement le conseil qu'ils ont pris de sortir d'affaires par ledit accord, & même d'avoir commencé par ladite cessation, aux déclarations & conditions qu'ils ont obtenues desdits Archiducs. Si cela est, tels langages ne conviennent pas trop bien avec ceux que vous nous avez écrit avoir été tenus au Sieur Carron, ni aux bonnes esperances représentées en vos dernieres. Pour notre regard, nous ferons de tous bons accords avec le ledit Roy & lesdits Etats, pourveu qu'ils ne se mécontent point en la resolution qu'ils prendront, soit martiale, soit pacifique; & ne refuserons de nous unir & conjoindre avec eux, autant que la reputation & le bien des affaires de sa Majesté le permettront, pour aplannir l'une & l'autre voye & la rendre salutaire. Bien vous dirons nous par avance, que nous reconnoissons & prévoyons infinis accidens & inconveniens en celle d'un accommodement, que vous comprendrez mieux que je ne puis vous le représenter par écrit; toutefois nous estimons que c'est chose que nous ne devons pas approuver être dites par delà de notre part, puis que l'on y fait profession d'y prendre

dre des confeils tout contraires aux notres, ou ceux qui viennent de nous. Vous verrez ce que le Roy vous commande par fa depêche fur cela; pour mon regard je fuis d'avis que vous leur donniez par delà toute occasion d'efperer de nous toute forte de confédération que nous jugerons & conviendrons avec eux être utile & falutaire à la caufe commune, en vous étudiant de les faire parler les premiers, & propofer ladite union: car notre naturel eft tout contraire; mais nous eftimons qu'en parlant les premiers, nous les rendrions plus froids & tardifs à caufe de la naturelle méfiance & jalousie qu'ils ont de nous & de notre foi. Toutefois il vous eft permis de vous avancer & retenir ainfi que vous jugerez à l'œil que vous le devez faire; nous affeurant que vous y apporterez la difcretion qu'il convient. Au refte nous tenons l'accord d'entre le Pape & les Venitiens pour arrêté de toutes parts par la diligence & fage conduite de M. le Cardinal de Joyeufe, fortifiée du nom & de l'autorité de fa Majefté. M. le Grand Duc nous en a donné avis par Courier exprefs très affirmativement; toutefois nous attendons encore la depêche que nous en doit avoir faite ledit Sieur Cardinal, pour en parler plus certainement; peut-être arrivera-t-elle avant que ce paquet parte, dont nous vous donnerons avis. Mais que deviendront les forces d'Efpagne aflemblées de tous côtez, fi ledit accord eft fait & qu'elles leur

soient inutiles en Flandres ? Il faudra que leurs voisins y aient l'œil. Pour notre regard, certes nous les redoutons fort peu, encore que aucuns ayent opinion que les Anglois se soient entendus avec lesdits Archiducs & Espagnols, pour avancer & favoriser secretement ladite occasion d'armes & parvenir après à une Paix finale, en intention d'affaillir d'une commune main par divers endroits ce Royaume. Je suis de contraire avis, connoissant le monde comme je fais. Que feroient aussi lesdits Anglois en suivant ce chemin que se filer une corde, avec laquelle après les Espagnols les étrangleroient comme les autres ; néanmoins vous ferez bien de vous en éclaircir avec eux en la forme que vous jugerez la meilleure. Nous avons deu favoriser la Paix d'Italie pour obvier aux accidens inevitables qui fussent arrivez de la jonction des forces Papales & Espagnoles, tant audit Pays qu'ailleurs ; mais si ledit Roy Breton vouloit ou pouvoit bien s'entendre avec le notre, il seroit facile de dresser & faire une partie contre l'ambition de cette Nation, qui seroit plus forte & mieux faite de notre côté que celle là. Chacun sçait que nous ne devons esperer du courage & des moyens dudit Prince des resolutions si genereuses ni si fortes ; toutefois le tenter & sonder n'empirera notre condition, comme vous sçauvez bien faire. Tant-y-a que ledit Roy ni autre ne peuvent plus faire difficulté ni scrupule de traiter avec lesdits Etats des

Pro.

Provinces-Unies , puis que lesdits Archiducs ont declaré qu'ils ne prétendent rien sur eux, & qu'ils les tiennent pour libres ; ce qu'ils ont promis de faire approuver & ratifier par le Roy d'Espagne, dedans trois mois. Or soit que nous voulions les sauver par la Paix ou par la guerre , il est dès-meshui temps que les deux Roys y mettent les deux mains, non en paroles seulement ; mais par bons conseils dignes d'eux. Je vous écris peu souvent, me reposant sur M. de Puisieux, mais je n'ai pas laissé de faire compte des avis que vous m'avez donnez par vos Lettres du jour des Cendres & du 9. de Mars, ainsi que vous verrez par celles que vous écrit le Sieur de Sigongne sur le differend de la pêcherie. Quand il sera aussi temps de parler de l'eau de la pompe de Maître Jean pour votre maison de Paris , j'en ferai la proposition. Mettez peine à sçavoir si les Archiducs ont fait parler à ce Prince de la cessation d'armes & du dessein à la Paix, car ils ne nous en ont rien fait dire encore, ni les Espagnols.

A Fontainebleau aussi du 23. d'Avril 1607.

X X X V I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

LA principale intention de la depêche du Roy, est que vous representiez au Roy Breton l'état présent des Pays-Bas, par cette dernière Trêve ou cessation d'armes, n'agueres conclüe & accordée assez soudainement & maniée & conduite aussi secretement. Il faut aussi employer votre industrie à pénétrer la conduite qui a été tenue par lesdits Etats avec ledit Roy, & quelle part il a eu en cette affaire ; son avis, opinion sur icelle & ses délibérations & résolutions pour l'avenir sur ce sujet, veu le singulier intérêt qu'il a d'y penser & pourvoir convenablement. Vous en sçavez le poids & la conséquence pour tous les voisins ; c'est pourquoi ce sera un grand avantage d'être éclairci en partie des dispositions des principaux, pour mieux asseurer les conseils qui seront jugez nécessaires de prendre ; ou pour parade, pour faire voir clair aux avis & intentions dudit Roy sur l'une & l'autre condition, afin de les départir communement pour le bien & conservation desdits Etats. Vos affaires de l'union, à ce que nous voyons par votre Lettre du
dernier

dernier du passé, ne seront pour sitôt se terminer, & engendreront à la fin quelque division. Les Ecoissois se tiendront fiers de ce que ledit Roy les a ainsi bravement défendus, comme il paroissent jà s'en sentir bien obligez à son affection. Nous avons grande esperance de l'accord du differend qui est entre le Pape & les Venitiens, & nous est venu advis, mais non des Ministres de sa Majesté, que sa Sainteté avoit accepté les conditions à lui portées par M. le Cardinal de Joyeuse. Jusqu'à ce que nous en voyons un Courier exprès, nous n'en croirons rien. La Reine s'attend d'accoucher dans trois ou quatre jours; Dieu veuille que ce soit heureusement. Nous vous envoyons une Lettre en créance sur vous pour le Roy Breton, sur le sujet que le Roy vous écrit, de laquelle vous vous servirez si le jugez à propos, ou bien la retiendrez, étant remis à vous d'en user selon que reconnoîtrez être pour le mieux.

Du même jour que la précédente.

XXXVII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

DEvant le retour du Courier Picot, vos Lettres du 7. nous ont été rendues, puis par

lui celles du 16. & 20. Ces dernières étoient en réponse des nôtres du 14. sur la proposition que le Roy vous avoit commandé faire à celui de la Grande-Bretagne, touchant les occurrences & présentes affaires des Etats des Provinces-Unies ; & d'autant que sa Majesté a pris résolution d'envoyer vers eux les Sieurs Jeannin & de Buzanval, & que ce passage lui pourroit donner du soupçon & de la défiance, & principalement après telle & si recente démonstration de confiance, s'il n'étoit prévenu & adverti du vrai sujet d'icelui, elle desire & entend que vous lui fassiez sçavoir qu'elle les a envoyez pour être assurée & éclaircie de la vérité de leurs intentions & délibérations, tant pour la Paix ou la guerre, que sur cette présente cessation d'armes. La venue des Députez en France & Angleterre est encore aussi incertaine, qu'en cas qu'ils viennent, leur charge ; comme pareillement le temps de leur députation, seront limitez & par conséquent moins nette & parfaite & utile à l'effet pour lequel elle auroit été destinée, qu'il est très à propos de connoître & pénétrer de bonne heure en semblables occasions leurs résolutions, tant pour les confirmer & fortifier en celles qui seront jugées honorables & avantageuses à eux & à leurs voisins, que pour les dissuader & détourner des contraires devant qu'elles soient bien afferemies, & obvier à temps aux desseins des envieux de leur prospérité qui s'efforcent de les diviser

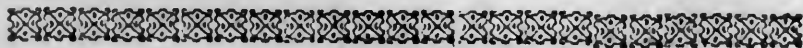
&

& les attirer par des apparences plausibles, lesquelles chatouillent les esprits des peuples, qui ne s'arrêtent qu'à l'écorce des choses qui leur sont proposées, & non à ce qui est de l'assurance de leur vrai bien présent & de celui de l'advenir, priant ledit Roy de donner charge à celui qui reside près desdits Etats pour son service de se joindre avec eux, en ce qu'il sera besoin pour le bien d'iceux. Lesdits Sieurs Jeannin & de Buzanval ont charge de rapporter à sa Majesté les finales résolutions desdits Etats, laquelle n'est conviée & poussée à ce faire que pour l'affection qu'elle porte à leur bien, repos & liberté; s'assurant que le Roy son bon frere a mêmes intentions, comme il lui a fait paroître par la réponse qu'il vous a faite. Elle donne suffisante satisfaction à sa Majesté, & confirmation non moins de sa prudence, que de sa bonne volonté en leur endroit; jugeant très sagement qu'il importe à la commune réputation de leurs Etats & Couronnes & à l'affermissement du bien desdits Provinces-Unies, qu'il soit reconnu que l'union de leurs vœux & affections est pure & nette, & exempte de tout ombrage: mais elle sera beaucoup plus signalée & remarquable pour l'avantage desdits Etats, quand les effets de ses communs desirs paroîtront. Autrement, s'ils ne reconnoissent pour l'avenir quelque plus grande assurance de secours réels & non de paroles de leurs voisins, qu'ils ont fait ci-devant, ils se pourront laisser aller & em-

porter aux vives & continuelles sollicitations qui leur sont faites, ou à une Paix honteuse & desavantageuse, ou à une Guerre lâche & débile; de façon qu'il est très expedient pour grandes considerations, s'ils ont à se resoudre à ce dernier parti, qu'ils le puissent faire & recommencer avec honneur & utilité; ou s'ils le font au premier, que ce soit avec telles conditions qu'ils puissent être asseurez & garantis à l'advenir par icelle de tous perils & accidens d'une mauvaise Paix. Voilà la confiance & franchise avec laquelle sa Majesté marche & procede avec ledit Roy son bon frere, en quoi elle est fortifiée d'autant plus qu'elle ressent & reconnoît le reciproque de sa part à son grand contentement; ce que vous ferez valoir & priser audit Roy ainsi qu'elles meritent, pour cueillir & tirer de l'utilité en la présente occasion & en celles qui se présenteront ci-après. Aussi si les Députez desdits États passent par deçà, elle fera part audit Roy de ce qu'ils négocieront, comme de ce que lui apporteront lesdits Sieurs Jeanin & de Buzanval, ainsi qu'il vous a asseuré être deliberé de faire de son côté en pareil cas; afin que rapportant les propositions & ouvertures faites de part & d'autre, en unissant & joignant après leurs avis & conseils, ils puissent les prendre tels qu'ils soient utiles & avantageux à eux & à la posterité. Nous estimons que les langages plus francs & ouverts que de coutume que vous à tenu sur ce sujet le Comte de Salisbury, sont plus
pour

pour ſçavoir & tirer de nous la verité de nos délibérations, que pour vous déclarer celles des leurs pour ce regard ; néanmoins nous n'en voulons ni devons en leur endroit faire paroître de la défiance, qui rendroit les communications & conférences qu'il conviendra faire ci-après moins fructueuſes, mais nous en ſervir pour recueillir ce qu'il ſe pourra, & y a apparence que les points qu'il vous a après repreſentez, leur donnent de l'ombrage, & ſont propoſez à deſſein de nous mettre en quelque tort & pour jà peut-être nous préparer & diſpoſer aucunement à bien recevoir les reſolutions qu'ils prendront ſur ces affaires, ſur leſquelles je vous aſſeure que vous avez répondu au contentement du Roy, auquel vous ferez ſervice très agreable de continuer à pénétrer ce qui ſe dit & paſſera par delà en ces occurrences, deſquelles vous ſçavez trop bien la juſte occaſion qu'à ſa Majeſté d'en deſirer la connoiſſance.

A Fontainebleau le 28. d'Avril 1607.



XXXVIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

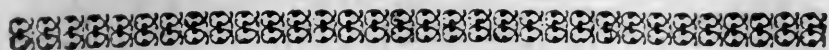
MONSIEUR,

JE vous fais ce petit mot à part, pour vous dire encore plus franchement que le Roy
à

a loüé la façon avec laquelle vous avez procédé, tant à la proposition, qu'aux repliques. Si les effets de *la Comcombre* *, pouvoient répondre à ses démonstrations exterieures, il y auroit grande esperance de pouvoir faire un fondement bien solide & assésuré pour un signalé dessein. Il faut que la dexterité fasse naître ce que la nature a dénié, au moins donné bien exactement. Cette folie du Prince de Joinville ne mériteroit pas vous être écrite, il est maintenant en Lorraine bien empêché de sa personne. C'est achepter bien cherement ses passions; s'il va par delà il fustit que vous sachiez qu'il n'a pas été sage. Nous avons ici une joye extrême de la naissance de M. le Duc d'Orleans; il est à propos d'en faire les complimens requis, suivant ce que vous verrez que cette union s'avancera, & qu'il se parlera de notre alliance de France & d'Ecosse. Vous nous manderez les offres que vous estimerez devoir être employées, tant envers le Roy, que le Conseil d'Angleterre.

A Fontainebleau le 28. d'Avril 1607.

* *Le Roy Jacques I.*



XXXIX. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Roy est demeuré content de l'office qui s'est passé entre le Roy Breton & vous sur les affaires des Pays-Bas, & les Conseils que les Etats ont pris de faire cette cessation d'armes; & comme nous avons jugé à propos sur cette occasion de renouveler & rafraichir avec lui une bonne & fraternelle intelligence, par des raisons qui nous regardent & touchent quasi également, nous avons délibéré aussi de l'entretenir & cultiver avec soin & diligence; c'est pourquoi sa Majesté vous fait informer maintenant des causes qui l'ont meü d'envoyer comme elle a fait en Hollande MM. Jeannin & de Buzanval, sans attendre davantage la venuë des Députez, qu'il nous a fait dire avoir délibéré envoyer par deçà comme en Angleterre. Nous avons estimé que nous devons nous hâter de prendre entiere & certaine connoissance de l'état & disposition du patient & de la qualité de son mal pour y appliquer les remedes convenables, avec plus de jugement & de certitude que nous ne pourrions pas faire sur les rapports de ceux du Pays, lesquels sont
or-

ordinairement meus ou passionnez ; joint que nous n'avons de présent personne qui reside au Pays, qui soit propre ni capable de faire ce service. Lesdits Sieurs ont pris congé de sa Majesté & ont été chargez d'avoir bonne intelligence avec les serviteurs dudit Roy Breton, qu'ils trouveront au Pays. Si nous laissons enraciner dedans les esprits de ces peuples, la semence Archiducal ou Espagnole, colorée d'une opinion de liberté & de tranquillité, il sera difficile après de l'arracher que par force & violence ; c'est pourquoi il faut aller au devant & leur tendre la main, devant que le mal devienne plus irréremédiable, sans attendre qu'ils recherchent le Medecin & les remedes. Il ne faut pas aussi s'imaginer & cuider les guerir par charmes & paroles, ni par industrie ; il sera besoin d'y employer des effets signalez & relevez, avec lesquels je prévois encore que l'on aura fort à faire à l'advertir de leur dessein. Je dis si nous resolvons de l'entreprendre, chose qui doit être considérée & consultée mûrement, avant que s'en declarer ouvertement, afin de ne voguer contre le vent & la marée, & en ce faisant nous mettre en danger de precipiter & desesperer les affaires à notre honte & dommage. Je dis donc qu'il faut faire deux choses, la premiere est de reconnoître au vrai l'inclination de ces gens-là, leur puissance & union ; l'autre de présenter, non des conseils & des paroles, mais un secours essentiel, proportionné à leur besoin & tel qu'ils

qu'ils croyent pouvoir avec icelui fortir d'affaires. Si quand nous commençâmes à prêter l'oreille aux recherches de la Paix d'Espagne faite à Vervins, la feuë Reyne d'Angleterre eût voulu prendre avec nous vivement & courageusement l'affirmative contre les Espagnols, pour les chasser du Pays-Bas, comme nous en fîmes la proposition, jamais nous n'eussions posé les armes ; mais ladite Dame ni ses Ministres ne crurent jamais que lesdits Espagnols deussent nous rendre les places qu'ils avoient conquises sur nous, sans quoi elle étoit assurée que le Roy ne traiteroit point, & par ce moyen faisoit état que notre guerre dureroit, sans s'y engager plus avant qu'elle faisoit. Ainsi fut-elle abusée, car elle attendit trop tard à se refoudre, tellement qu'elle nous trouva engagez, quand elle s'avisa d'envoyer vers nous pour rompre ledit Traité. Sçachez qu'il en adviendra ainsi de ces peuples. C'est pourquoi si ledit Roy Breton, & nous aussi differons de leur montrer, avec la volonté, les moyens suffisans de les sauver de peine, ils auront franchi le faut d'une Paix finale, quoi qu'il leur en puisse arriver, cependant que nous leur délibérons & consulterons ce que nous avons à faire. C'est donc une affaire que nous devons avancer & ne la faire à demi ; sinon j'estime qu'il vaudroit mieux ne s'y embarquer point, ains seconder leurs inclinations & en tirer de la feureté d'une part & d'autre. Voilà le conseil que nous prenons, auquel si ce Prince veut se joindre,

joindre, nous y entendrons volontiers, & y procederons de bonne foi ; connoissant qu'il nous fera utile d'en user conjointement ; mais il est nécessaire d'y porter & contribuer des effets convenables , & non des remises & des discours ; & moins encore des reproches des choses passées. Nous tenons la Paix d'entre le Pape & les Venitiens arrêtée. M. le Cardinal a obtenu du Pape de porter à Venise la faculté de lever les Censures, de l'effet dequoi nous attendons avis ; toutefois les Espagnols ne relâchent point leur armement par terre ni par mer ; & avons avis que les preparatifs qu'ils font sur la mer de Ponant sont grands. On nous menace du Siège de Geneve, mais je m'en mocque, car ils ne peuvent l'entreprendre sans avoir affaire à nous, qui sera une forte partie pour eux. Leur espoir & leur but sont de tromper & decevoir les Hollandois par le Traité, les desarmer & diviser, & après les détruire & châtier. Ils ont aussi de la nécessité en leurs affaires plus qu'il ne paroît ; bref, ils entendent joindre la peau du Renard à celle du Lyon , & peut-être seront-ils trompez les premiers. Je n'en douterois point , si les Anglois & François également interessez en cette cause faisoient ce qu'ils devroient faire ensemble.

Du même jour & lieu.

X L. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

C E petit mot d'extraordinaire, & fitôt après notre dépêche du 18., ne fera que pour vous donner avis de l'heureux succès de la négociation de M. le Cardinal de Joyeuse à Venise, qui a terminé enfin après plusieurs traverses & contestations, ce différend avec un très grand avantage pour la dignité de l'entremise du Roy; & pour ce que nous estimons que cet accord ne fera peut-être, suivant les démonstrations ci-devant faites, si bien reçu delà qu'en plusieurs autres endroits de la Chrétienté, vous prendrez garde, s'il vous plaît, à ce qui s'en dira. Au moins feront-ils délivrez des dépenses & autres incommoditez auxquelles ils publioient volontiers se vouloir mettre pour ce regard. M. le Prince de Joinville a passé sur notre frontiere de Picardie, disant passer en Angleterre. S'il vous plaît veiller & remarquer sur ses actions, car vous connoissez son esprit, vous nous ferez plaisir.

A Fontainebleau du 3. May 1607.

X L I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

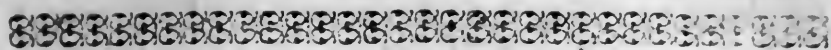
MONSIEUR,

VOs Lettres du 2. & 8. du présent ne nous ont point appris que vous ayez encore reçu les notres du 8. du passé, par lesquelles nous vous faisons entendre nuëment la vraie cause & motifs du voyage de M. M. Jeannin, de Buzanval & Roissy en Hollande, afin d'en informer & éclaircir le Roy Breton avec notre confiance accoutumée, par laquelle il reconnoitra que ces ombrages & impressions que l'on s'efforce lui donner à notre commun préjudice, sont pour faciliter les voyes aux desseins que l'on a contre la France & l'Angleterre. Je vous puis asseurer qu'il n'y a aucun article en leur instruction qui approche de ce que ces Imposteurs veulent publier & faire croire. Toutefois comme l'on ajoûte toujous plus facilement foi à ce qui est conforme à son naturel, nous avons occasion d'estimer qu'il sera difficile de leur arracher cette opinion, ce que nous jugerons mieux après que vous nous aurez fait sçavoir de la façon que ledit Roy aura pris ce que vous lui aurez représenté touchant le passage de ces Messieurs en Hollande. Nous avons veu
le

le renouvellement des aigreurs & liberté de parler de ce Melvin qui n'ont été adoucies par la prison & a-t-on certes jugé que les langages qu'il a tenus à ce conseil viennent d'un grand mépris d'icelui, fondé en partie sur les raisons qu'il a déclarées, chose à la vérité qui n'est de petite conséquence, & qui témoigne le peu de respect qui se rend au Prince, lequel enfin par ses remontrances ou plutôt réprimandes faites aux principaux Seigneurs de la Cour & les longueurs de ce Parlement, pourra bien le réduire à le terminer à son contentement. Cependant l'affaire étant ainsi forcée, il est bien difficile qu'il puisse rester durable en un même état. Nous n'avons point encore fait de choix d'un compere pour le Baptême de Monseigneur le Duc d'Orleans; il sera fait, quand le temps escherra, avec considération, comme une action qui importe. On nous a donné avis que les Anglois avoient quelque dessein sur la côte de Bretagne, & principalement en l'Isle de Gerfay, que les entremetteurs étoient entr'autres le Comte de Houston & le Gouverneur de Flessingue; que l'on y verroit dans peu de temps des Commissaires pour y établir des Magazins, & qu'avant trois mois il en paroîtroit des effets. Encore que ce soit chose sur laquelle y ait peu d'apparence de faire fondement pour plusieurs raisons, toutefois nous voulons bien vous en advertir, afin, s'il vous plaît, d'y veiller pour n'encourir le blâme de négligence.

ce. Le Pape a enfin ratifié la négociation de M. le Cardinal de Joyeuse à Venise , qui est très utile à la Chrétienté , & très glorieuse à sa Majesté. Le Comte de Fuentes ne laisse de retenir encore ses forces ensemble , & est-on incertain de quel côté il les voudra tourner. Il continue bien à dire que ce sera contre la Barbarie , mais leurs desseins sont plus Chrétiens que cela. L'entreprise de la Ville de Geneve se rallentit , toutefois elle ne se fie à son voisin , qui épie & cherche son temps & l'opportunité de se prevaloir sur icelle. Vous aurez jà sçeu la publication d la cessation d'armes faite de part & d'autre , mais la façon qu'y ont procédé les États est bien plus relevée & courageuse que celle des Archiducs , comme vous verrez par la copie de la Lettre qui sera ci-jointe. Le Roy a été en cette Ville cinq jours & s'en est retourné aujourd'hui à Fontainebleau où il avoit laissé la Reine & sa Royale famille en très bonne santé. Madame de Nemours mourut hier qui n'est chose extraordinaire à son âge.

A Paris le 19. de May 1607.



XLII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons été trompez en la réponse qui vous a été faite, tant par le Roy Breton que par le Comte de Salisbury, sur le sujet de notre dépêche du 28. du passé; car premierement elle a un grand rapport & ressemblance à celles qui se sont passées ci-devant sur même occasion, & est conforme à leurs inclinations & résolutions accoutumées. Davantage, il ne faut douter que sur ce que vous leur déclarâtes & proposâtes dernièrement par le commandement de sa Majesté de ces occurrences, ils ayent concerté ensemble & pris ces prudentes, généreuses & magnanimes résolutions que vous nous mandez par votre Lettre du 15. En somme, puis qu'ils vous ont parlé si franchement fondez sans doute en l'opinion qu'ils ont conçue aussi de leur défiance ordinaire, que nous sommes meus & poussez plus de la considération de notre intérêt particulier que de celui du public, & de la conjonction du leur en cette cause. Nous sommes d'avis & estimons être plus à propos & avantageux en toute sorte de ne leur en faire aucune dé-

monstrations ni ressentiment, que par même froideur; & forme de proceder en ce fait aussi plus retenuë, & les laisser venir d'eux mêmes en ce discours, ce que peut-être comme vous avez déjà éprouvé ci-devant, ils feront plus librement & vous donneront plus d'opportunité d'operer en leur esprit avec plus d'utilité pour ce regard, s'il s'en peut tirer aucune. Vous en userez donc, s'il vous plaît, selon les occasions, ainsi que vous jugerez être plus convenable aux intentions de deçà, car les rencontres en pareil sujet & humeurs, doivent plutôt prescrire les regles qu'il faut pratiquer, que de les envoyer par précaution & prévention de l'incertitude & inégalité de telles volontez; si ce n'est qu'on veuille faire fondement sur l'égalité de leur foiblesse & imprudence, & nous, suivant le succès des affaires publiques, changerons de conseils & de résolutions & ferons la guerre à l'œil, reconnoissant bien qu'ils voudroient volontiers que nous leurs fissions la planche, & qu'ils n'attendent autre chose que de voir & apprendre au vrai quelles mesures nous prendrons, afin de mesurer après les leurs, & les conformer à ce qu'ils jugeront leur être plus utile. M. M. Jeannin & de Buzanval, à ce que nous entendons, ne se sont embarquez à Calais que le 17, la mer jusqu'alors ne leur ayant été favorable; au contraire de Messieurs des États, qui y ont rencontré la fortune entièrement à souhait & aux vœux de ceux qui aiment & affectionnent l'avantage de leurs affaires,

car

car vous verrez par le memoire ci-joint, ce qu'heureusement & glorieusement leur Armée Navale a exploité sur celle d'Espagne, ce qui a fait redoubler les plaintes des Espagnols, de ce que les Archiducs n'ont compris au Traité de la cessation d'armes, la mer aussi bien que la terre; lesquels pareillement on assure de ne ja vouloir se résoudre à ratifier les articles d'icelui si defavantageux à leurs affaires & à leur reputation. Encore que nous estimons que les principaux mouvemens prennent leur origine d'Espagne; si est-ce toutefois qu'il y à apparence, quand ils ont envoyé l'ordre & la charge auxdits Archiducs pour avancer ladite surceance, que ç'a été à dessein & intention de porter leurs moyens & armes en Italie, sur l'occasion du differend entre le Pape & les Vénitiens; laquelle maintenant échappée, peut-être qu'ils ne désirent qu'on reconnoisse leur lâcheté & nécessité, puisqu'ils ont perdu l'esperance & l'opportunité de profiter ailleurs. Néanmoins ce ne sont que conjectures, peu de temps nous en fera juger plus sainement. Nous avons aussi peu d'opinion, que le Roy Breton effectué ce qu'il a dit avec tant de ressentiment vouloir, pour leur donner contentement, mi-partir sa demeure en Angleterre & Ecosse. Comme ces après démonstrations opereront peu à l'endroit de ces esprits aigris & peu soucians des volonteés & satisfactions de leur Prince. Ces Enquêtes particulières de la personne de M. de Joinville que

vous a faites le Roy d'Angleterre nous font croire qu'il pourra être bien veu & reçu d'elle. Nous attendons des nouvelles & ferez cependant affeuré de la continuation de la bonne fanté de leurs Majestéz & de celle de M. M. leurs Enfans.

De Fontainebleau ce 25. May 1607.

XX

X L I I I . L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X .

MONSIEUR,

VOs trois Lettres du 21. & 30. du passé, & 2. du présent nous ont été rendues à peu de jours les unes des autres. Elles nous ont appris l'arrivée, bon accueil & traitement qui a été fait par delà à M. le Prince de Joinville. Ces extraordinaires carresses témoignent que tout est bien venu d'eux, qui n'a pas donné occasion de l'être de nous, suivant le jugement qu'il semble que vous en faites, certes & notre avis, véritable & conforme entierement à leur naturel & façon accoutumée de leur conduite en notre endroit. Tout cela nous confirme toujours en l'opinion que nous avons de la contrariété ou grande différence de leurs intentions aux nôtres, non toutefois qu'ils donnent de la timidité & apprehension de leurs généreuses

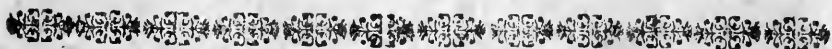
resolutions, car nous estimons qu'il n'ont à présent ni la volonté ni le courage ni les moyens de nous en faire connoître les effets. Ledit Sieur Prince fait sagement (comme il ne manque d'esprit quand il le faut appliquer à bien) de parler du Roy avec l'honneur & respect qu'il convient à sa qualité & aux obligations que lui & toute sa maison lui ont, & ne sçauroit pratiquer meilleure forme pour reparer le passé & se rendre digne des bonnes graces de sa Majesté. Il est certain qu'il est doué de bonnes parties & qui le font voir de bon œil, il étoit même plus estimé deçà, qu'il ne le sera delà, où sa galanterie a encore plus de lustre. Vous continuerez s'il nous plaît à nous tenir advertis s'il continuë son dessein pour Provence, car il n'a encore comparû deçà personne de sa part pour en demander le congé à sa Majesté, & M. de Guise n'est encore parti pour son Gouvernement. Il sera bon de vous même que mettiez peine à l'en divertir; icelui ne pouvant que donner de l'ombrage au Roy & retarder sa reconciliation; cependant il leur fera passer le tems pour leur argent, & est une grande misere & témoignage insigne de nécessité qu'ils ayent peine aux frais qu'il leur convient faire, comme du peu d'estime qu'ils doivent avoir & nous d'apprehension de recevoir du mal d'eux, pendant qu'ils dureront en cette condition, & à ce que nous voyons tant par les continuelles broüilleries qui procedent de ce partement, que par l'in-

folence & mépris qui procede de ce que quelques uns de ses fujets ont conçu & publient trop licentieusement, dont l'exemple est bien évident par la cassation de la commission Royale faite par la chambre basse, & par les plaintes qu'ils font du peu d'égard qu'ont les Espagnols de leur faire justice de leurs déprédations. Il y a de quoi suffisamment douter de quelque nouveauté & ressentiment, mais pour tous les maux internes de leur Etat, il ne se reconnoît pas qu'ils croissent au desir de lier plus étroitement avec nous, ains qu'ils tournent & interprètent toutes nos actions à l'avantage de leur naturel, & qu'ils le prennent pour prétexte de se defier de nos deportemens. Par là à qui font-ils tort qu'à eux mêmes ! en rejetant ce qui se présente de bien pour eux ; & comme s'ils nous affoiblissoient grandement par leur froide & ombrageuse procedure en notre endroit. Il faut avoüer qu'il y a de l'imprudence & de la malice. Quant à ce qui est de cette tapisserie dont ils veulent tirer un argument d'une grande conjonction avec le Pape, on n'y a jamais pensé. Je crois que le Cardinal Aldobrandin ou Montalte l'ont fait faire pour eux à Paris, ils font pour ce qui leur peut donner quelque couleur de s'éloigner de nous trop faciles & credules ; néanmoins après tout cela, l'Agent du Roy Breton près des Etats des Provinces-Unies, a dit à MM. Jeannin & de Buzanval, avoir charge de son Maître de se joindre avec eux & tenir bon-
ne

ne correspondance en leur négociation, montrant desirer & être utile que les deux Roys suivissent, tant pour ce qui est des conditions de la Guerre, que pour celles de la Paix. Le Sieur de Barneveld qui semble incliner à ce dernier parti, approuve grandement cette conjonction, esperant que ledit Roy Breton qui a pareille inclination y pourroit fortifier & attirer le notre; mais pour toute cette démonstration nous ne nous y fierons que de bonne forte. M. Jeannin nous a mandé vous avoir écrit pour le tenir adverti des conseils & dispositions de vos quartiers, c'est pourquoy afin qu'il puisse faire quelque asseuré fondement sur vos avis, nous vous prions & estimons important & nécessaire qu'ils soient bien examinez, considerez & avez, pour par iceux mieux conduire & acheminer sa pratique. Autrement ils l'embarasseroient & affoibliront plutôt, chose dont il n'a besoin, en ayant déjà trouvé assez à débrouïller. Ces Messieurs ont été ouïs & bien receus en public, & ont honorablement fait mention du Roy Breton, tant pour fortifier les Etats de cette franche & non interessée procedure, que pour toujours diminuer la jalousie de leur voyage. Ils parlent encore d'envoyer vers lui des Députez qu'il faudra observer. Le Comte de Salisbury, comme vous dites, n'oublie pas à bien conduire ses affaires & à servir & obliger son Maître en riant & faisant son profit. Nous avons veu ces beaux vers que l'on lui

lui impute à l'occasion de l'échange de sa maison, qui montrent certes une grande facilité d'esprit. Le Roy depuis huit jours est arrêté par la goutte, nous espérons que dans quatre ou cinq, il en fera guéri & délivré.

Du 11. Juin 1607.



X L I V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

A ce que nous voyons par votre Lettre du 8. les caresses faites au parlement de M. le Prince de Joinville, ont renvié par dessus celles de son arrivée; & en telle sorte, que si la condition de leurs affaires ne nous étoit connue, nous aurions occasion de nous defier de quelque dessein, attendu même qu'il nous a été confirmé depuis peu qu'ils réiterent & redoublent leurs pratiques & intelligences aux Isles & endroits que nous vous écrivîmes dernièrement. Toutefois il nous est si difficile d'y ajouter foi, que nous n'en croyons rien, jusqu'à ce que vous nous en ayez fait sçavoir quelque soupçon, ou apparence; & pancherons toujours du côté de votre opinion, & de la connoissance que nous avons de leur foiblesse, à laquelle toutefois l'envie & la malice peuvent bien suppléer.

pléer. Or pour retourner au Prince de Joinville, sa Majesté n'est pas contente de la façon qu'il s'est conduit par delà avec vous, plus en étranger qu'en naturel François: Il vous devoit communiquer plus librement & privement les langages à lui tenus, tant par le Roy & la Reyne Bretons, que par le Comte de Salisbury, duquel cette grande assistance & frequentation nous peut être suspecte. Il vous devoit aussi faire montre de ses beaux présens, desquels nous estimons qu'il a voulu enrichir & augmenter la valeur, pour faire priser sa personne davantage. En somme en l'état auquel il se trouve, il lui étoit plus sçéant & plus avantageux de vous témoigner par ses discours & déportemens, le regret qu'il a de son malheur, avec le desir de reparer le passé. Nous veillerons à ses actions pour voir s'il a voulu user de tant d'artifices en Angleterre pour les entretenir seulement, & faire estimer sa créance; ou bien s'il a visé plus loin. On n'a point pensé deçà à envoyer voir le Roy Breton, ni M. de Montpensier, ni autre Seigneur de cette Cour, pour l'effet qui s'est publié; vous sçavez comme il nous en'a pris une autre fois; je n'estime pas que nous voulions retomber en ce hazard. Les Ministres d'Angleterre en Hollande protestent toujours du desir de leur Maître à se joindre & unir avec les nôtres, en ce qui fera du bien & avantage de Messieurs des Etats. Ils le font même avec assez de dextérité pour s'y laisser endormir

fi

si l'on n'étoit jà prevenu de la connoissance de leur humeur & inclination , de laquelle comme nous vous avons jà mandé , il seroit bon d'éclaircir nos Députez de ce que vous apprendrez pouvoir servir à leur négociation , pour ce regard. Dom Diego de Gama , assez connu en ces quartiers pour la résidence qu'il y a faite durant les Guerres , a passé en Flandres depuis quelques jours ; & dit-on qu'il apporte ce qui est des intentions d'Espagne pour la Paix , qu'ils prétendent & affectionnent infiniment faire avec lesdits Etats ; mais les Archiducs apprehendent son esprit peu propre à des effets paisibles , & craignent plutôt qu'ils ne gâtent ce qu'ils ont jusques à présent avancé ; car jà le Roy d'Espagne n'a encore voulu ratifier cette dernière cessation d'armes , la jugeant trop honteuse & desavantageuse. Il est à croire que tous ces mysteres ne se passeront sans quelques accidens , lesquels , s'il plaît à Dieu , nous considérons d'en haut & d'un œil tranquille , si autrement il ne paroît quelque avantage pour nous en une autre résolution. Le Roy depuis douze ou quinze jours a été retenu de la goutte , mais il commence à cheminer. J'espère qu'il recompensera bien ce temps-là par l'exercice. M. de Salignac qui reside Ambassadeur en Levant nous écrit que celui qui y est pour le Roy Breton a voulu innover quelque chose avec ces gens-là , au préjudice de nos capitulations , à quoi il s'est si bien opposé , que l'autre n'a rien gagné que

que de la honte. Ils en ont été alterez l'un contre l'autre, dont il estime que l'on en aura écrit au Comte de Salisbury, & fait plainte des deportemens de M. de Salignac qui n'y ont été que raisonnables. C'est seulement s'il vous en est parlé, afin que vous en soyez informé & en puissiez répondre, mais non, s'il vous plaît, autrement; car ce feroit leur donner sujet de faire pis, suivant leurs regles.

De Fontainebleau le 22. de Juin 1607.

X L V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

DEpuis vous avoir écrit le 22. nous avons reçu les vôtres du 15. & 21. de ce mois. Il est certain que nous eussions désiré, & eut été plus à propos pour toutes considerations & publiques & particulieres, que le Roy Breton se fut resolu à envoyer ses Députés vers MM. les Etats pour les soulager & fortifier au Traité qu'ils avoient à faire, & rendre ce témoignage de sa bonne volonté à leur défense & conservation, sans s'arrêter comme il fait à ces pointilles d'honneur que nous reconnoissons n'être que des prétextes & excuses pour couvrir le desir qu'il

qu'il a de voir & être éclairci de ce qui réussira de la négociation des notres, afin de faire après la sienne avec plus d'avantage & de feureté, & pour satisfaire aux défiances & ombrages qu'il conçoit de notre inclination à l'engager en icelle avec facheuses & onereuses conditions, dans lesquelles il a aussi peu d'envie que de moyen de s'embarquer. Tant-y-a qu'ayant fait les premiers la planche, & considéré, en notre députation, plus le besoin qu'ont lesdits Sieurs des Etats d'être assistez de bon, loyal & prudent conseil, que ce qui est de la manutention, du rang & de la dignité, desquels le Roy se montre si jaloux, qui ne consiste pas, ce nous semble, en ces apparences exterieures à l'endroit de ceux avec lesquels nous sommes unis & conjoints d'amitié & d'intérêt, nous estimons qu'il n'y devrait faire tant de difficulté. Vous avez donc bien fait pour ces raisons de laisser l'office de ces sollicitations de l'envoi des Députez au dit Sieur Carron, car la votre, quelque artifice & dexterité qu'y eussiez pû apporter, eut plus retardé qu'avancé leur voyage, puisque lui même y a jusqu'à présent si peu gagné. Il vous assure pareillement, de ce dont nous le sommes déjà suffisamment sans plus grande peine, que ledit Roy ne fera jamais déclaration de Guerre ouverte qu'à toute extremité, mais nous ne croyons pas qu'ils font pour embrasser l'autre parti d'un secours secret & sous main, tant par impuissance, que par la crainte d'of-

fen-

fenfer l'Eſpagne & lui donner occaſion de plainte , choſe que vous ſçavez depuis ſon advenement à cette Couronne combien il a mis peine d'éviter ; encore que par fois de paroles il vous a témoigné peu s'en faillir qu'il n'ait rompu avec eux. Bien eſt il vrai, ſ'il ſe pouvoit engager en cette forme d'affiſtance, qu'il nousferoit après plus aisé de diſpoſer de ſes affections, & que les uns & les autres en recevroient de l'utilité. L'importance eſt d'en venir, à ce point, pour lequel plus nous nous mêlerons, moins il en fera. Il faut que de plus fortes & preſſantes néceſſitez lui faiſſent prendre de plus fortes reſolutions. Quant à nous , nous juſtifions envers MM. des Etats, & en toutes autres occasions par notre Royale procedure, qu'il ne tient pas à nous qu'ils ne ſoient dans les conjonctures fortifiez & autorifez de pluſieurs parts & moyens, ayant fait ſouvent, preſque même plus qu'il ne convenoit, offre envers ledit Roy, par la conſideration de leur intérêt. La licence de ces Paſquins , ainſi que de ſes Payſans ſoulevez, ne pronostique rien de bon pour l'advenir, & ce mépris conçu dans les eſprits des ſujets à la moindre occasion produit des effets monſtrueux. Nous en avons des exemples réçens ; nous avons bien conſideré le langage que vous a dit le Sieur Carron lui avoir été tenu par le Comte de Salisbury touchant cette ſouveraineté des Pays-Bas qui ne ſont qu'artifices d'Eſpagne, ou des factions, à volonté pour

mieux excuser & colorer leur procédure passée, & leurs conseils pour l'advenir; car il ne s'en est jamais rien proposé, que l'on ne s'en soit fort éloigné deçà par des raisons bien importantes. Vous avez très bien fait de tenir M. Jeannin ponctuellement adverti de ce que reconnoissez par delà pouvoir servir à sa négociation, à laquelle peut être utile ce que vous apprenez journellement, ainsi qu'il appert par la copie de la Lettre que lui avez écrite, qui est prudente & bien considérée. Nous ne faisons pas grand état de cette visite qu'a faite à Calais ce Canonnier embarqué avec M. le Prince de Joinville; néanmoins l'avis en est toujours bon. Le Parlement fait bien parler de soi, mais avec peu d'honneur & montre le peu d'autorité dudit Roy & découvre de grands manquemens aux Ministres aussi bien qu'au Maître. Le notre a encore quelque reste de goutte qui le reprend par fois.

A Fontainebleau le 31. de Juin 1607.

X L V I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LE Vicomte de Sagar s'en retournant par delà, n'a désiré partir sans mes Lettres, que

que j'estime avoir commises en main feure & affectionnées au service du Roy. Il s'en re-
 va avec contentement & fait état de nous
 venir revoir bientôt. J'accuserai par cette
 commodité la reception des votres du 28.
 du passé, par lesquelles vous nous donnez ad-
 vis des occurrences de vos quartiers, & de
 la continuation de ce soulèvement des Pay-
 sans, que leur Ambassadeur resident en cet-
 te Cour méprise comme chose de néant.
 Mais en telles matieres, l'exemple & la con-
 sequence est plus à apprehender que ces com-
 mencemens, ainsi même que vous dites être
 à craindre pour la Ville de Londres. Le
 Roy a trouvé bon que les Députés de Hol-
 lande passent en Angleterre sans s'arrêter aux
 pointilles d'honneur, pourveu qu'ils y puis-
 sent faire leur profit; ce dont vous sçavez
 que nous avons occasion de douter. Je ne
 sçais surquoi ledit Roy se persuade si aise-
 ment la rupture de la Paix. Il est vrai que
 la ratification d'Espagne n'a encore compa-
 ru, qui s'attend avec grande impatience des
 Archiducs & Marquis de Spinola; mais nous
 estimons que ce ne sont que mines de vani-
 té & ostentation pour sauver leur reputation.
 La fin de ce mois nous en éclaircira. Ils
 tiennent en Espagne qu'il est en la puissance
 & volonté dudit Roy de faire avec les Etats
 une Trêve de 15. ou 20. ans, & qu'il se
 pourra porter plutôt au dernier parti pour la
 consequence du titre de souveraineté qui
 leur a été cédé par les Archiducs en cette

cession d'armes. Ils font aussi passer des troupes de Cartagene en Italie, sur des Vaisseaux de Marchands, dont il y en a de François deux mille hommes, mais en bien mauvais ordre: à quel dessein? il ne se dit point. Nous croyons que ce n'est que pour rafraichir leurs garnisons. Les Troupes du Comte de Fuentes sejourneront encore au Milanois & ne les ose faire passer en Flandres, tant ils craignent de déplaire & effaroucher les Hollandois, aux termes où sont reduites leurs affaires avec eux. Un Marchand de Bourdeaux m'a rendu la Lettre que vous écrivez au Roy pour son fait, & une autre pour moi. J'en ai jà parlé où il est besoin, & commence à lui témoigner le pouvoir de votre recommandation. Je continuerai à en avoir soin, comme de tout ce que je sçaurai que vous affectionnerez.

De Paris le 12. Juillet 1607.



X L V I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

Nous avons reçu vos Lettres des 5. & 13. du présent. Par ces dernières, il semble que vous remarquiez tant des discours du Roy Breton, occasions & déporte-

temens, que par d'autres rencontres & occurrences, qu'il se doit maintenant plus espérer de sa volonté & inclination à se joindre & unir avec nous pour le bien à avantage du présent traité de MM. les Etats avec les Archiducs. Vous sçavez l'occasion que nous avons jusques ici de juger du contraire, & que nous ne devons laisser effacer l'opinion que nous en avons conçue en tant & si diverses sortes de sujets, sur des apparences bien grandes & manifestes ; car M. de Bernay nous mande que le Sieur Edmond, lequel en particulier lui fait la même recommandation de cette bonne intention de son Maître, a en public & ailleurs assuré que la Paix ou la Guerre lui est indifférente, & qu'il en laisseroit faire chacun comme bon lui semblera. Ce sont des traits vraiment Anglois, pour donner à connoître aux Archiducs & leur accroître l'opinion qu'ils ont que nous les traverserons seuls en cette négociation. Nous croyons bien comme vous que ce changement a du mystère, ou pour quelque degout & mécontentement nouveau reçu des Espagnols, ou pour nous faire ouvrir & declarer davantage. Il faut tirer d'un mauvais payeur tout ce qu'il présente, pourveu que la monnoye en soit bonne ; de quoi il nous sera difficile de juger, jusqu'à ce que la réponse ait été faite aux Députés Hollandois, & que les leurs aient été ouïs en Hollande, & leur conduite reconnue. Quant à cette ratification d'Espagne qui tient

les affaires en fufpens, on nous écrit encore bien incertainement; fe difant que le Con-nêtable de Caftille fait tous fes efforts pour divertir le Roy à y entendre pour fa réputa-tion; mais plufieurs croient plutôt que c'eft pour faire déplaire au Marquis de Spinola qu'il fçait la défirer & pourfuivre ardemment, & pour fon repos & pour fa gloire. Le Secrétaire de celui-ci depêché dernièrement de Flandres en Efpagne fur ce fujet a repaf-fé depuis peu de jours. Nous eftimons qu'il rapporte quelque chofe pour ce regard, de quoi nous attendons d'être éclaircis par M. de Bernay. Bien publient-ils par delà qu'il eft en la volonté d'Efpagne d'obtenir la Paix ou une Trêve à longues années avec Meffieurs les Etats, & que l'on inclinera toujous plû-tôt à ce dernier parti, comme à celui qui les pourra exempter des avantages que la cef-fion de la fouveraineté leur pourroit donner par une Paix. La fin de ce mois nous y doit faire voir clair. Il eft vrai que M. le Prince de Joinville n'eft retourné en Cour, & qu'il attendra encore quelque peu de temps de-vant que d'y être bien remis; non tant par la confideration de ce qui s'eft paffé en An-gleterre, comme de ce qui a été caufe de fa retraite. Nous eftimons, Monsieur, être bon confeil de ne nous émouvoir plus que de raifon des démonftrations présentes qu'ils font paroître, & continuer toujous notre procédure en leur endroit; leur don-nant néanmoins par icelle occafion de bien juger

juger de nos intentions, autant que faire se pourra, sans nous démouvoir pour cela du moins d'icelles, beaucoup plus que nous n'avons fait ci-devant. Ils penseroient par ces artifices avoir gagné sur nous & bâtiroient avec plus de liberté leurs desseins sur notre ingenuité; néanmoins selon qu'ils se comporteront avec vous, vous y formerez & répondrez autant que jugerez à propos. Sa Majesté a eu bien agréable que M. le Prince de Galles ait reçu les armes qui lui ont été présentées, avec les témoignages que nous avons reconnus. Elle est bien délibérée de cultiver & entretenir cette jeune plante, puis qu'elle donne esperance de produire un jour du fruit plus favorable à la France, que n'avons recueilli de celle dont il est issu. On se pourra enfin résoudre à gratifier de quelque entretenement ceux qui le gouvernent, desquels il a été parlé ci-devant. Quant à la grace qu'il demande pour cet Irlandois, le fait est un peu verveux, & ne pense pas, à ce que j'en ai ouï dire à M. le Garde des Sceaux, qu'on en puisse venir à bout; si toutefois il y a moyen de servir en cela votre desir, je le ferai très volontiers. Puisque l'on n'a peu avoir de ces petits chiens que M. de Vitry avoit demandez pour le Roy, sa Majesté est contente que vous lui en fassiez envoyer de grands; il fera mieux, ce nous semble aussi, que ce soit jusqu'à Roüen, où il fera bon, s'il vous plaît, de donner ordre à quelqu'un de connoissance de nous adver-

tir après, pourſçavoir d'elle où elle les voudra faire conduire. Nous vous envoyons la réponſe de la Lettre, que préſenta dernièrement l'Ambaſſadeur d'Angleterre ſur la naiſſance de M. le Duc d'Orleans, pour la préſenter auſſi par delà avec les complimens accouûtumez. Ledit Ambaſſadeur a fait venir les copies des contrats, pour verifier ce que ſon Maître prétend lui être deu par le notre, qui ont été miſes entre les mains de M. de Maiſſe, pour les rapporter au Conſeil de ſa Majeſté, laquelle eſt ce-jourd'hui à Monceaux, où elle fait état & s'eſt reſoluë de prendre des eaux de Pougues, au reſte entierement guerrie de ſa goutte.

A Paris le 20. Juillet 1607.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X L V I I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

J'adjoûte encore à la Lettre que je vous ai écrite le 3. que nous avons eu advis de M. Jeannin que la ratification qu'a apportée à ces Meſſieurs le Sieur de Beringhen, leur a été peu agreable, pour les termes généraux qu'elle contient, & ne faire aucune mention de la ſouveraineté qu'ils deſirent ſi ardemment, & ſans laquelle ils aſſeurent de
ne

ne passer outre en ce Traité. Mais par ce que mondit Sieur Jeannin vous informera plus particulièrement que nous ne pouvons pas faire du succez dudit voyage, nous nous en remettons en lui, & vous dirons, que nous avons opinion qu'avez veu maintenant un certain Turc nommé Mustapha Aga qui a sejourné à Marseille quatre mois, & en cette Cour un autre entier; qui a dit avoir charge de retirer des Turcs qui se retiennent sur nos Galeres, avec tant de plaintes & insolences qu'il nous a bien fort pesé sur les bras. Il n'a pas toutefois encore obtenu sa demande, & s'est comporté de deçà, de façon qu'il n'a tiré aucun présent comme il esperoit, ce que nous avons deliberé de faire & à l'oüir dire, il sembleroit que de sa faveur ou défaveur, dépend notre bonne intelligence avec le Grand Seigneur. Il ne nous a pas beaucoup émeus, il réitérera par delà ses plaintes de nous, qui seront peut-être assez bien receuës, & lui plus caressé pour ce regard; il n'y va presque, à ce qu'on dit, que pour en tirer quelque chose, car il est très avare & sordide. Vous y prendrez garde, s'il vous plaît, sans toutefois montrer que vous vous en apperceviez.

De Mouzeaux ce 6. Août 1607.



X L I X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

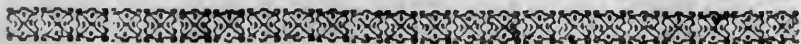
MONSIEUR,

IL ne faut point user envers moi d'excuses, ni d'autres cérémonies. J'ai sçeu votre indisposition dont j'ai été marri, comme je me rejoûis à présent de votre convalescence. Je vous ferai touûjours tel que j'ai été ci-devant, & ferai encore mieux si je puis. J'ai veu toutes vos depêches, ils ont tort par delà de se plaindre dequoi nous n'avons arrêté le Comte de Thyrone & sa suite, n'étant parti de son Pays pour nous venir trouver, & ignorant qu'il eût offensé son Prince; & quand l'Ambassadeur en fit instance, jà la parole du passage avoit été donnée; dequoi toutefois il n'a été expédié aucun passeport du Roy. Nous verrons comment ils se raccommoderont avec les Archiducs qui lui ont fait faire des receptions magnifiques. Ils se contenteront d'en faire plainte, laquelle ils digéreront puis après, aussi prudemment qu'ils ont fait ci-devant celle d'Ouwen. Ils ont opinion que nous prétendons les ponts contre le Roy d'Espagne quand nous fîmes parler à leur Ambassadeur de l'advis que vous nous aviez donné au parlement d'Irlande dudit Comte.

Ils

Ils s'abusent fort , nous nous entreconnoissons tous trop bien pour tendre à ce but là. J'ai adverti M. de Sigongne du refus qui vous a été fait pour la pêcherie , afin qu'il contienne les Dieppois , sinon ce fera à leur dam quoi qu'il en arrive ; mais si telle résolution a été prise pour vengeance , elle est fort à mépriser , & s'en faut rire. L'affaire de Melvin , duquel M. de Puisieux vous donne avis , est bien plus à remarquer , il a un peu picqué le Roy : toutefois je doute aucunement d'icelui , mettez peine de nous y faire voir clair ; & prenez garde de ne vous en découvrir que le moins que vous pourrez ; car ils sont si bons , qu'ils reconnoissoient que cela nous mit en peine , ils en avanceroient l'effet plus volontiers. Je remets le surplus sur M. de Puisieux pour vous remercier du soin que vous voulez avoir de la priere qu'Alincourt vous a faite ; il ne mérite que preniez cette peine pour lui. Je vous salue de mes très affectionnées recommandations.

De Fontainebleau ce 14. de Novembre 1607.



L. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

IL est arrivé , à ce que nous voyons par votre Lettre du 30. du passé , ainsi qu'avéz
predit

prédit sur le passage par ce Royaume du Comte de Thyrone, & la forme que le Roy a observée, qu'elle seroit reçeuë de delà avec les passions & interpretations ordinaires auxquelles nous sommesjà par plusieurs actions & rencontres du passé, si duitz & accoustumez que sommes peu émeus de cette dernière ; joint que, s'il convient dire ainsi par dérision, vous nous y consolez & soulagez notre esprit par le peu d'effet que vous mandez produire en leur endroit les offices d'amitié & courtoisie, qu'ils attribuent plutôt à timidité ou nécessité de la leur, qu'à sincerité d'affection & par les autres défauts qui se retrouvent en abondance au général de leurs affaires, dont le plus grand & remarquable est le méprisjà inveteré de la personne du Prince. Il y a apparence qu'il ira de plus en plus croissant par sa nonchalance & par le peu d'ordre qu'il apporte pour remédier à ces manquemens. Nous estimons que sur la présente nécessité, son Ambassadeur se montre plus pressant qu'il n'a encore fait pour la réponse sur la présente touchant les debtes qu'il prétend être deuës par le Roy à son Maître, qui vous ont donné tant de peine à vérifier ; mais nous usons toujours de nos remises accoustumées & esquivons le choc le plus qu'il est possible ; toutefois quand il en faudra venir là, nous les payerons plus en belles paroles qu'en argent. Voilà peut-être ce qu'ils pourront tirer par leurs importunités. On nous confirme que cette broüillerie

lerie domestique qui a tant affligé ce Prince, a sa cause & son origine de chose qui est connue à peu de gens & est bien secrète & particuliere entre eux, ce qui est facile à juger par la procedure qui a été tenue bien extraordinaire. Le Ministre Primerose a passé depuis sept ou huit jours par cette maison, & y a vû & entretenu le Roy, & témoigné pareillement le peu d'envie qu'il avoit de retourner en Angleterre, où il a déclaré ingenuëment à sa Majesté avoir entrepris ce voyage, à la suscitation de ceux de la Ville de la Rochelle, chargé de Lettres au Roy Breton, pour le supplier de donner liberté à ce Melvin, détenu il y a longtemps prisonnier à la Tour de Londres, & de leur renvoyer; à quoi ledit Roy a repondu n'être aucunement délibéré de lui accorder sa délivrance, mais que si c'étoit pour faire fruit en France, qu'il l'octroyeroit volontiers. Ils en sont demeurez sur ces termes dont vous ne ferez bruit, s'il vous plaît, mais mettez peine de pénétrer doucement & dextrement à la vérité de cette affaire, aussi bien qu'en la suite qu'elle pourra avoir; car ces intelligences des nôtres avec les Princes étrangers doivent à bon droit être suspectes & non tolerées. Nous avons encore appris la proposition qu'avoient faite à Messieurs des Etats, le Cordelier & l'Audiencier Verreyen, bien qu'ils y soient arrivez dès le 25. du mois passé, & que nous les estimions à présent de retour à Bruxelles, dont nous sommes un peu en peine,

ne,

ne, mais on nous donne advis d'ailleurs que le Secretaire de Marquis de Spinola n'a rapporté autre chose d'Espagne, qu'un pouvoir bien ample à l'Archiduc pour traiter de Paix ou Trêve à longues années, ratifiant tout ce qui a été traité & accordé, même le point de la renonciation & aux termes portez par la minute que lesdits Sieurs Etats ont délivrée, mais à condition que la Paix s'en ensuive & non autrement; ce qui se vérifiera plus clairement du côté de Hollande, étant ceci un article fondamental de la négociation. Edmond fulmine à Bruxelles de ce que les Archiducs ont mandé au Marquis de Spinola qu'il y demeure pour recevoir & regaler le Comte de Thyrone, qui n'y est encore arrivé; auquel toutefois on a fait honneur aux endroits où il a passé; ils sçavent à qui ils ont affaire & ne s'ébranlent point des plaintes que cet Ambassadeur en a faites audit Marquis & au Président Richardot, leur représentant que c'est un Rebelle & Chef de faction, qui ne peut être accueilli d'un Prince ami sans une signalée offense, & que la Religion n'est qu'un pretexte pour couvrir sa déloyauté, avec autres paroles fort aigres, qui ont été reçues doucement. Vous avez sçeu les bleffures qu'a reçu dernièrement à Venise ce Maître Paolo Servita, qui a écrit durant ce dernier differend avec le Pape en défense de la Patrie; de laquelle action est peut-être Rome exempte; si est-ce qu'il en demeurera toujours quelque soupçon en l'esprit desdits

desdits Venitiens. Nous vous envoyons la favorable ordonnance qu'ils ont faite en faveur & pour la seureté de sa personne, qu'ils cherissent grandement pour sa pieté, doctrine & affection tout ensemble. Leurs Majestez se trouvent toujours en ce lieu avec pleine santé, où elles parloient de passer encore ce mois.

De Fontainebleau le 15. de Novembre 1607.

L I L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

VOUS aurez appris par nos dernieres du 15. du passé, desquelles nous avons envoyé le *duplicata*, avec celles du 3. suivies depuis d'autres du 20., qu'après longue & importune instance faite par deçà par l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne sur le sujet de leurs prétendues dettes, le Roy a donné charge à M. de Sully de les verifier au plus net & plus clair que faire se pourra, & a-t-on jà fait apparoir à leur Ambassadeur qu'au lieu de debiteurs nous étions leurs créanciers en quelque chose ; ne comptant même que deux années qu'avons fournies à Messieurs des Etats en deduction d'icelles, de sorte qu'il s'est trouvé un peu étonné, n'estimant

timant pas que fuissions si ſçavans au calcul, que vous pouvons dire touteſois avoir été fait ſans fineſſe. Quand il aura été entièrement éclairci, nous vous en enverrons le mémoire. Cependant nous ſommes d'avis que n'en parliez pour cela davantage. Si néanmoins ils ſont ſi preſſans de vous en remettre en propos, il ſera bon de répondre que leur Ambaſſadeur les en informera bientôt, comme vous ferez pareillement de votre côté. Je n'eſtime pas que ces pourſuites ſoient bien reçues par delà pour ce regard, produiſant un effet auſſi contraire à leur attente qu'à leur néceſſité. C'eſt ce qui nous travaille le moins, très aiſes de pouvoir être délivrez de ces ennuyeuſes ſollicitations. M. Jeannin nous informe maintenant par ſes dernieres les Députéz d'Angleterre ne s'éloigner tant qu'ils faiſoient de l'anticipation de la Ligue, avant la concluſion du Traité, ce qui ſe rapporte à ce que nous mandez, le Sieur Carron vous avoir dit, lui avoir été déclaré par le Comte de Salisbury; mais il n'a point encore appris que leſdits Députéz ayent eu intention ou charge d'y procéder, ainſi que ledit Comte de Salisbury a témoigné audit Sieur Carron être celle du Roy ſon Maître, ſans qu'y ſoyons mêlez avec eux. Peut-être qu'ils different & traversent ſous main l'avancement de ladite Ligue, & par toutes ſortes d'artifices pour éviter de faire telle déclaration, qui ne peut que nous jetter en des défiances & ombrages bien évidens de la ſincerité

cerité. de leur amitié & procedure en cet endroit. Ledit Sieur Jeannin toutefois n'a pû à ce qu'il nous écrit jusqu'à présent , faire mauvais jugement d'icelle par leurs actions, déportemens & autres démonstrations qui peuvent rendre témoignage de l'interieur de leurs conceptions; & si nos avis & les vôtres que lui avez envoyez bien à propos ne l'eussent tenu en cervelle, sa bonté & facilité l'eussent plutôt gagné , que sa prudence & clairvoyance. Si enfin ils continuent tout de bon à nous dédaigner , de façon qu'ils refusent, où fassent difficulté de se joindre avec nous en icelle Ligue , contre ce que désirons & recherchons , tant pour la commune réputation des deux Roys, que pour le bien & avantage desdits Etats ; plutôt que de laisser échapper cette importante occasion, nous nous résoudrons à y entrer seuls, mais il ne peut gueres tarder que n'en soyons éclaircis. Les Députés des Provinces sont presque tous arrivez à la Haye où ils doivent rapporter leurs avis & délibérations sur la dernière ratification d'Espagne à eux présentée , & si sur icelle ils peuvent seurement entrer en cette négociation. Certes nous sommes de votre opinion, qu'avec leur irresolution ordinaire, la crainte qu'ils ont des factions & de la puissance d'Espagne les retient d'y proceder plus ouvertement ; non qu'ils soient si foibles qu'ils ne reconnoissent l'interêt qu'ils ont à cette conjonction, mais leur timidité augmentée par le pauvre état,

auquel se retrouvent leurs affaires, surpasse encore leur foiblesse. Ce que nous a dit le Vicomte de Sagar avoir veu des Lettres du Comte de Salisbury au Comte de Dombard, sur le sujet de la connoissance qu'ils ont de l'humeur & inclination des Espagnols, montre assez qu'ils manquent de resolution. Nous entendons que le Comte de Thyrone a delibéré de passer son hiver à Louvain, d'où il a écrit au Roy en remerciement du favorable passage qu'il lui avoit permis par son Royaume. La colere & le ressentiment qu'en a fait le Sieur Edmond aux Archiducs est fort adouci. J'oubliois à vous dire que le Roy d'Espagne donne maintenant plus d'esperance que jamais au Roy Breton du mariage de l'Infante d'Espagne avec le Prince de Galles, pour empêcher qu'il s'unisse avec nous trop étroitement en cette affaire des Pays-Bas, au préjudice de ses desseins & prétentions; & chatouille ses oreilles de la souveraineté des Pays-Bas. Cesont moyens desquels il se sert selon le temps & les occasions: mais il y a apparence qu'il a aussi peu de volonté que de sujet de lui procurer cet accroissement, ayant fait paroître jusqu'à présent, n'être que trop désireux de sa diminution. On est étonné du rigoureux châtiment fait de la personne du Ministre puritain, lequel toutefois contiendra la licence de ceux de sa profession. Il nous semble que ce Roy a commencé bien tard à pourvoir à ses prodigalitez, ayant par icellesjà épuisé

ce qui lui étoit de plus beau ; je vous dis, mais en particulier, que nous n'avons besoin de telles ordonnances en ce Pays, lequel pour ce regard est assez bien réglé. M. de Savoye a depuis peu fait mettre prisonnier Roncas, avec cinq ou six autres, auquel il se confioit grandement du secret de ses affaires. Aussi dit-on jusques ici, n'y ayant encore autre éclaircissement, que ça été pour les avoir révélées & découvertes au dehors. Ce Prince est depuis quelque temps entré en ombrage de toutes choses. On ne sçait pour quel sujet son fils a été fait Cardinal le 10. de ce mois, avec le second du Duc de Mantouë. Nous avons eu M. l'Evêque de Clermont pour notre part ; le Roy d'Espagne le Général des Dominicains ; & l'Empereur l'Archevêque de Strigonie, Ville de Hongrie, où l'on dit que ceux du Pays ont élu un Roy de leur Nation, dépitez de l'irresolution de l'Empereur à l'observation du Traité qu'il a fait avec eux, & de la Paix avec les Turcs ; lequel s'en étant formalisé & resolu de s'en vanger par forces qu'il y a envoyées, partie a été défaite par les Hayducs qui ont été Autheurs de cette élection. Leurs Majestez sont en très bonne santé ayant passé en ce lieu les fêtes de Noël, qu'elles avoient délibéré de faire à St. Germain en Laye, à quoi le mauvais temps & les grandes pluyes se sont opposez bien opiniâtement.

De Paris du 29. Novembre 1607.

L I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE vous remercie de la peine que vous avez prise pour d'Alincourt. Je participe à l'obligation qu'il vous en a, & ferai prêt de m'en revancher quand vous voudrez m'employer pour votre service & contentement. M. de Puisieux vous écrit les avis & intentions du Roy sur vos dépêches. Si ces Messieurs faisoient plus de compte & prenoient plus de fiance de l'amitié du Roy qu'ils ne font, ils en recevroient aussi des effets qui ne leur feroient moins avantageux en toutes sortes qu'à nous mêmes. Je ne sçai sur quoi s'est fondé Carreau qui leur a dit que nous avions laissé passer le Comte de Thyrone pour ne déplaire au Pape, car nous n'y avons jamais pensé, & combien que nous portions respect à sa Sainteté & au saint Siège, toutefois c'est jusqu'à un certain point, & sçavons discerner toutes choses selon leur poids & mesure. Le Roy ne pouvoit réserver ledit Comte, sans violer le droit commun, ni faire tort à sa réputation; & quand le Comte de Salisbury vous a dit qu'il avoit trouvé étrange que l'on eût répondu à leur

Am.

Ambassadeur, quand il a fait instance de l'arrêt dudit Comte de Thyrone, qu'il eût à représenter par écrit l'intention du Roy, j'estime qu'il avoit oublié ce qui est porté par nos traitez; mais je ne suis pas d'avis que vous leur parliez davantage sur ce fait. Il faut qu'ils dorment sur icelui, & trouveront à la fin que nous avons fait ce que nous devions, & qu'ils ont obmis de leur part à faire advertir le Roy de la sortie d'Irlande dudit Thyrone & de se découvrir & confier à lui de leur désir sur cela, comme la raison vouloit qu'ils fissent. Vous sçavez que nous en avons eu le premier avis de vous & qu'il ne nous en a été rien dit de leur part, de façon que sa Majesté a été la première qui en a parlé audit Ambassadeur qui fit l'ignorant, & maintenant ils se fondent sur la franchise de laquelle sa Majesté y a procédé leur belle plainte. Il faut les laisser dire & se contenter de la justification & réponse que vous y avez apportée. Ils ont trouvé mauvais que leurs Députez ayant avec les notres approuvé la ratification des Espagnols, aient conseillé aux Etats de s'en contenter. C'est s'arrêter aux formalitez & accessoire au préjudice du principal. Nous disons que si vos Députez eussent fait autre préjugé de cette ratification, ils eussent mécontenté le Roy & contrevenu aux commandemens que sa Majesté leur a fait de procurer & faciliter, voire avancer la Paix auxdits Pays de tout leur pouvoir, ou du moins éclaircir

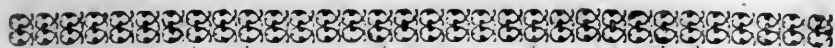
de ce qu'ils en doivent esperer, leur étant l'incertitude en laquelle ils vivent aussi dommeable & defavantageuse, qu'elle est à charge à leurs amis, & principalement à nous qui avons continué à les assister depuis ladite cessation d'armes, comme nous faisons en temps de guerre, afin de conserver la reputation de leurs affaires & ne les laisser détériorer, comme il fut arrivé sans la continuation dudit secours auquel nous sommes las à bon droit de fournir & contribuer plus longuement. Donc ces Messieurs en discourent fort à leur aise, ils se conduisent en cette affaire ainsi qu'ils ont fait en toutes autres, de tout temps, & principalement depuis le regne de leur Roy, qui est de conseiller la guerre & de vouloir la Paix, & conseiller la Paix & vouloir la guerre, & se montrer en toutes choses si variables & irresolus, qu'il semble qu'ils ne veulent rien moins que ce qu'ils affectionnent. Notre Maître est d'humeur du tout contraire, voulant résoudre promptement & sans tergiversation ce qu'il convient de faire pour le mieux. C'est pourquoi nous avons désiré arrêter cette confédération proposée entre ces deux Roys & les Provinces-Unies devant la conclusion de leur Traité & accord avec les Archiducs, afin d'être faits certains de ce que nous en pouvons attendre & ne courre après notre Esteuf & ne demeurer à la discretion des autres, car qui sçait si lesdits Etats ayant obtenu des Archiducs les conditions & seure-

tez qu'ils défirent, voudront après s'engager avec nous à des conditions onereuses pour eux. Il faut croire aſſeurement que leſdits Archiducs par ledit Traité avec leſdits Etats, les obligeront s'ils peuvent de renoncer à nos alliances ; quoi faiſant, comment pourront leſdits Etats contracter avec nous ? Mais l'on dit qu'ils ſe garderont bien de faire cette faute, par ce qu'elle retomberoit ſur eux plus que contre nous. Toutefois ſi leſdits Archiducs leur dênient ce titre de ſouveraineté, & les autres articles qu'ils leur demandent, & qu'ils ne paſſent ladite promeſſe & obligation, il faudra ou que leſdits Etats ſ'y accommodent, ou qu'ils rompent du tout & recommencent la guerre ; & quels moyens ont ils de prendre ce dernier parti ! étant diviſez, foibles & mal aſſiſtez comme ils ſont ; car comme le Roy Breton ne veut mettre la main à la bourle pour eux ci-après, non plus que ci-devant, notre Maître ne voudra aſſi demeurer ſeul chargé de ladite aſſiſtance, & ſeroit aſſi difficile qu'il pût l'égalér au beſoin qu'ils en auroient. Vous avez pour cétte cauſe ſagement & pertinemment répondu audit Roy quand il ſ'eſt plaint à vous de ces Députez & du conſeil qu'ils avoient pris avec les notres ſur l'agrération de la ratification d'Eſpagne, qu'il falloit donc adviſer, la rejettant, de donner moyens auxdits Etats de recommencer & continuer la Guerre avec avantage ; ſurquoi il eſt demeuré muet. Par ainſi ils veulent empêcher la Paix & ne

veulent ou ne peuvent soutenir la Gerre, & ne considerent cependant que telles dilations, longueurs & incertitudes donnent entrée & facilitent aux menées & corruptions d'Espagne dedans lesdites Provinces, par lesquelles leur union est sappée & avancée sans ressource; mais on ne veut ou doit contrevenir aux Traitez d'Espagne, comme l'on prétend que l'on fera, si nous contractons avec lesdites Provinces, deyant qu'ils ayent obtenu l'entiere cession de cette benoite souveraineté, à laquelle ils aspirent; & quoi qu'ils ayent ja acquis le titre de liberté par la cessation d'armes, pensez vous qu'ils l'obtiennent par la Paix plus favorable. Quant à moi j'en doute assez, & s'ils ne font une Trêve à longues années, cet article demeurera aussi indecis par icelle que l'on peut soutenir qu'il l'est par ladite cessation d'armes. Je dis que nous pouvons tirer de celle-ci une suffisante justification de notre traité de Ligue, sans nous remettre à ceux qu'ils prétendent faire ci-après; & faut croire que les Archiducs & leurs Adherens, nous sçauront aussi mauvais gré du Traité que nous ferons après leur accord, qu'ils feront de celui que nous resoudrons par anticipation. Asseurons donc nos affaires le plutôt que nous pourrons sans remise. Une provision utile & nécessaire ne doit être déclarée inutile, & souvent quand on la differe, elle échappe; & tant meilleur ordre nous donnerons à nos affaires, tant plus

plus nous en ferons chers & respectez de nos voisins au double.

De Paris ce 11. Decembre 1607.



L I I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

VOs Lettres du 13. & 22. du passé m'ont été renduës très fidelement, mais elles nous mettent en peine de ce qu'elles ne font aucune mention de la reception des notes du 1. & 15. du même mois; de quoi vous ayant toujourns connu soigneux & exact, nous craignons quelque avanture par les chemins. Il pourroit être que le vent qui a retardé le passage du Baron du Hallier auroit porté nos dépêches en quelque mauvais endroit; ce dont nous attendons d'être éclaircis par les vôtres, pour en cas qu'il en fût mesarrivé, en faire de part & d'autre les perquisitions nécessaires. Le Roy Breton ne s'est enfin pû tenir de vous faire sentir le mécontentement qu'il avoit reçu de notre procedure à l'endroit du Comte de Thyronne en son passage par ce Royaume, vous ayant sur ce sujet & ponctuellement rapporté tout ce qui lui a été écrit par son Ambassadeur, qui a crû satisfaire au desir & à l'honneur de son Maître,

rendant cette action plus odieuse. Mais il faut dire pour se consoler, si besoin est en cette affliction, que quelque forme & conduite que nous y eussions apportée, elle eût été blâmée & trouvée mauvaise des Anglois, tant ils ont à contre cœur ce qui provient de nous. Le Sieur du Ryer pense bien faire alleguant audit Roy que le notre en avoit ainsi usé, crainte de déplaire au Pape, & cette raison à notre opinion est plus partie de naïveté que de mauvaise intention; car je vous assure que celle de sa Majesté n'étoit en façon quelconque de donner aucune satisfaction pour ce regard à sa Sainteté, à l'autorité de laquelle vous sçavez que nous ne déferons qu'en certains points & pour certaines considérations, sans étendre ce respect plus avant qu'il convient à la dignité de la Couronne de France. Je vous dis en somme que nous sommes en repos de ce côté-là, & même que s'il y avoit eu quelque chose de notre faute (ce qui n'est point) elle auroit été couverte par l'ouvert & favorable accueil qui lui a été fait auxdits Pays-Bas, ou il a outre ce reçu argent pour le reste de son voyage, que l'on dit dresser vers Rome; car en Espagne lorsque l'Ambassadeur a parlé au Duc de Lerme & autres principaux Ministres du Roy du bruit qui couroit que ledit Comte prenoit cette retraite pour un azile & lieu de seureté, il lui a été répondu pour obliger son Maître sans bourse délier, qu'ils désiroient qu'il prit cette

cette route pour lui faire connoître combien ils cherissent toutes fortes d'occasions de lui témoigner la franchise & sincerité de son amitié, & sur cela ont diverti doucement pendant que l'affaire est encore trop recente son voyage d'Espagne. La réponse que vous avez faite audit Roy a été approuvée & sur tout quand lui avez représenté que c'étoit à lui, s'il se défioit de cette équipée, d'en donner aussi-tôt advis à sa Majesté; nous n'en parlons plus deçà comme il nous semble être plus à propos que fassiez par delà. Nous reconnoissons de plus en plus tant d'irrésolutions, varietez & incertitudes en la conduite des Anglois, qu'il nous est même impossible d'y asseoir aucun jugement, car que dire des langages qu'à tenus le Comte de Salisbury au Sieur Carron, du peu d'affection qu'ils nous portent & de disposition qu'ils ont de joindre & unir leurs conseils, délibérations & assistances avec les notres au présent traité pour leur commun bien & conservation; d'autre côté leurs Députez, qui sont en Hollande, montrent en apparence une si grande union avec M. Jeannin, qu'ils dient & protestent tout haut en toutes occurrences, ne vouloir separer leurs advis & résolutions d'avec lui, & en avoir charge expresse. De fait jusqu'à présent, ils en ont ainsi usé sans aucune difficulté, & lorsqu'il a été question de peser & considérer la forme & les termes de la dernière ratification, ils sont tous tombez d'accord, qu'elle

le étoit fuffifante pour entrer en négociation ; dequoi toutefois nous les voyons blâmez du dit Roy & du Comte de Salisbury à tort, je vous affeure, & plus par opiniâtreté & contradiction ordinaire, que par raison ; car s'il est question de faire des ouvertures pour la guerre, ils y font si froids ou si impuiffans, qu'ils ne parlent qu'entre leurs dents ; & maintenant voyant que pour grandes & importantes confiderations, nous leur voulons faciliter une bonne Paix & bien conditionnée, qui affeure leur Etat & forme de Gouvernement à l'advenir, ils y veulent auffi peu entrer en jeu, desorte que nous joignant avec eux, ils ont plus d'égard à traverser nos fins & intentions, qu'à les fortifier pour le repos & avantage de ceux pour lesquels il est utile de contribuer un travail commun, & les laiffant là, ils dénient notre procedure, & peu d'affection en leur endroit, & s'efforcent de nous rendre de mauvais offices envers les autres. Mais pour tout cela nous fommes refolus de fuivre toujours vivement cette premiere pointe & leur aider à bâtir une Paix qui les garantiffe des inconveniens qui doivent être preveus & apprehendez d'eux & de leurs voisins & interessez en leur cause ; le fondement de laquelle feroit plus folide & affeuré s'il peut être prevenu & fortifié d'une bonne Ligue, avant la conclusion d'icelle : car après il est trop douteux & incertain, si les Etats ayant fait leurs affaires par un Traité avec le Roy d'Espagne &

& les Archiducs , se foucieroient beaucoup de se souvenir de nous ; & par consequent est plus expedient (si faire se peut) de les y engager pendant qu'ils ont besoin de notre assistance , laquelle Ligue nous estimons n'être agréable aux Anglois , encore que les Députés fassent assez bonne mine sur icelle , & qu'ils la voudroient divertir avec toute industrie. Que si toutefois ils reconnoissent que nous sommes déliberez , s'ils font difficulté d'y entrer , de nous y embarquer seuls sans les mettre en consideration ; par jalousie ils y voudront avoir part plutôt que par affection. Nous sommes donc d'avis que nos Députés mettent la main à présent à l'œuvre , puisqu'ils le peuvent licitement faire , se retrouvant lesdits Etats en la liberté qu'ils font par la cessation d'armes , aussi bien le Roy d'Espagne & lesdits Archiducs ne laissent de croire & publier que nous leur faisons tous les mauvais offices que pouvons pour traverser leur négociation de Paix ; quelque assurance que nos Ministres leur ayant donné du contraire. Que s'ils étoient du principal avec cette volonté , ils auroient plus de moyen d'empêcher l'avancement de ladite Ligue. C'est pourquoi il convient y obvier de bonne heure , faire profit des occasions , & se munir pour le présent & pour l'advenir de toutes défenses nécessaires contre tous les fâcheux accidens. Ce sont des provisions qui se font en temps de Paix pour rendre les Royaumes plus redoutez & respectez

tez de leurs voisins , il fera bon de prendre garde à ce qui se passera en Angleterre, les délibérations qu'ils feront & prendre ensuite ces discours, pour reconnoître si vraiment ils en celent quelque chose à leurs Députés qui sont en Hollande, ou si ceux-ci pratiquent l'art de dissimulation profonde & ordinaire à cette Nation. Ils reçoivent les avis bien légèrement ; car M. le Prince de Joinville, qu'ils publioient devoir retourner pour les voir à Noël, est arrivé en cette Cour il y a deux jours. Il promet merveille de sa modestie & bonne conduite au contentement du Roy ; nous verrons s'il tiendra parole, parce qu'il n'y a à présent que trop de fois manqué pour son bien. On nous écrit d'Espagne qu'ils se mettent tout de bon sur la reformation de leurs finances, & qu'ils ont de nouveau établi un Conseil composé des principaux Ministres des autres Conseils, pour adviser aux moyens de pourvoir à l'acquit des dettes du Roy d'Espagne. Ils ont commencé par un Decret au préjudice de ses Créanciers, qui remet leur paiement à plus grande opportunité de ses affaires ; ayant même retenu la part qui lui eschoit de la dernière flotte, sur laquelle il en avoit assigné plusieurs, entre lesquels s'est trouvé le Marquis de Spinola, qui n'a failli aussi-tôt qu'il en a eu avis, de dépêcher en Espagne pour représenter l'état auquel il se trouve, pour s'être engagé avec ses amis trop avant pour le bien du service dudit Roy ; mais depuis

puis nous a-t-on fait ſçavoir qu'il avoit ordonné la remiſe d'un million d'or en Flandres pour remedier aux plus preſſantes néceſſitez duquel le Marquis ſe promet tirer une bonne partie. Leurs Majeſtez ſont depuis dix jours en cette Ville graces à Dieu en bonne ſanté , comme à Saint Germain toute la Royale maiſon.

De Paris le 13. Decembre 1607.

L I V. L E T T R E

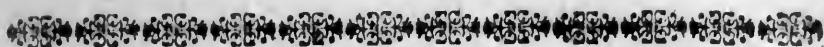
D U R O Y H E N R Y I V.

MOnſieur de la Boderie , l'Ambaſſadeur du Roy Breton mon Frere à deſiré d'être oüi en mon Conſeil ſur le ſujet des débtes qu'il prétend lui être dûes par moy , ne s'étant contenté d'en avoir ſouvent conſéré & communiqué à part avec mes principaux Miniſtres ; ce que je lui ai accordé volontiers. Mais il n'y a pas gagné davantage par les raiſons qu'il y a alleguées, qu'il avoit fait avec eux ſeparement, auxquels j'avois donné la charge d'en connoître & les examiner bien ponctuellement. Il fait inſtance que j'entre en payement dès à préſent d'une partie de cinq cens & tant de mille livres (de laquelle je demeure d'accord avec lui) devant que venir à liquider & verifier le reſte; ce que je n'ai voulu conſentir, ayant été infor-

formé par la verification qui a été faite de ce qui a été ci-devant par moi fourni en Angleterre & aux Sieurs les Etats des Provinces-Unies, ainsi que vous verrez par les mémoires qui accompagnent la présente, que le dit Roy m'est redevable de quelques sommes; & d'autant qu'il y a plusieurs parties qu'il met en avant & n'a pû deuëment verifier par les pièces qu'il a produites, & que je reconnois néanmoins qu'en aucunes il me demeure debiteur, je vous envoie la réponse que j'ai été d'avis être faite au mémoire qu'il m'en a présenté, que j'ai pareillement commandé vous être envoyé, afin que soyez pleinement instruit de toutes choses avant qu'il vous en soit parlé sur la dépêche qu'en pourra faire ledit Ambassadeur. Je ne refuse point de payer ce que je dois, mais je veux que le tout soit de part & d'autre éclairci comme il convient; vous me ferez donc sçavoir la façon qu'ils recevront par delà ladite réponse, & les langages qui vous en seront tenus. Cependant je vous dirai m'avoir été représenté ce que vous apprendrez qu'ils prétendent faire en votre endroit au Ballet qui se prépare, de quoi j'estime que devez faire démonstration, que j'aurai occasion juste d'être offensé, sans toutefois vous en remuer d'avantage, ni en faire plus grand bruit, qui est (peut-être) ce qu'ils désirent. Il suffira qu'ils connoissent que vous le remarquez; & s'ils veulent passer outre, le mépriser plutôt que d'entrer en plus ouvert ref-

ressentiment. Je prie Dieu M. de la Boderie qu'il vous ait en sa sainte garde.

Du 20. Janvier 1608.



L V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

JE ne sçais si par la réponse que nous avons faite à cet Ambassadeur, nous demeurerons délivrez de ses poursuites: mais il faut qu'il fasse de grands efforts & qu'il verifie tout autrement qu'il n'a fait ce qu'il prétend, devant que de tirer de nous autre chose. Nous trouvons qu'au lieu de debiteurs, nous sommes créanciers; ce qui l'a un peu étonné quand il lui a été représenté tout de bon; & reconnoissons toutefois que ne serons ses amis si ne lui avançons la somme de cinq cens & tant de mille livres, qui a été bien vérifiée, avant que vuidier les autres parties sur lesquelles nous verrons assez clairement qu'ils nous sont redevables. Nous avons estimé à propos de vous informer de ce qui s'est passé en cette affaire, devant que ledit Ambassadeur fasse son Courier, pour rendre compte à son Maître du succez d'icelui, afin qu'y puissiez répondre s'il vous en est parlé, avec démonstration & connoissance de cause.

Tome I.

P

Nous

Nous avons reçu une Lettre du premier, qui nous représente toujours leurs mêmes irresolutions sur le traité des Pays-Bas, de laquelle toutefois il est temps d'être éclairci; car les Archiducs, sur ce que les Etats leur ont fait sçavoir être contens de traiter, délibèrent maintenant sur le choix & envoi de leurs Députés, qui doit être sur la fin de ce mois. Ils attendent encore le retour d'un Courier qu'ils ont dépêché en Espagne sur ce sujet. On tient que lesdits Députés seront le Cordelier qui a traité la cessation d'armes, le President Richardot, Verreyen & le Tresorier Général. D'autres ajoutent que le Marquis de Spinola a tant fait par ses brigues & raisons qu'il a représentées en Espagne, qu'ils lui ont accordé être de cette Députation. L'Ambassadeur d'Angleterre a présenté Lettres de son Maître au Roy & à ses Ministres pour obtenir la grace de * * *, pour laquelle sa Majesté semble être disposée; il ne tiendra à moi qu'elle ne lui soit accordée.

Du même jour.

LVI. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Roy est à bon droit très mal content du traitement que l'on fait par delà à l'Ambassadeur d'Espagne, par dessus & au préjudice de celui qui est dû autrement en votre personne. Il a trouvé bon ce qu'en avez dit au Duc de Lenox, & si sur cela ils n'ont changé de conseil, il ne veut pas que vous en fassiez autre ressentiment; ni même que vous vous en plaigniez; il suffira qu'ils sachent que sa Majesté n'en est contente, ni vous aussi, sans faire autre bruit. Ils veulent nous engager en la dispute d'une compétence avec l'Espagne contre toute raison, afin de se faire courtiser davantage. Méprisons cela & cherchons en nous ce que nous ne pouvons espérer ni recevoir d'eux. Leur Ambassadeur se montre en toutes choses si mal affectionné à la France, qu'il fait gloire de le manifester avec ceux auxquels il parle confidemment, louant & magnifiant tant qu'il peut la bonne foi en leur endroit, du Roy d'Espagne & des Archiducs, & décrivant la notre, même sur l'occasion du passage du Comte de Thyron & sa retraite en

P 2

Flandres;

Flandres; en quoi il dit que ledit Roy & les Archiducs se sont conduits & portez avec toute prud'homme & affection envers sa Majesté. Il soutient le semblable pour le regard de Robert Owen & les autres qui ont participé à la fougade, disant que lesdits Princes n'étoient obligez par leurs traitez de faire davantage qu'ils ont fait en l'un & l'autre faits. Il les excuse encore sur leur zèle à la Religion Catholique, & conclut qu'il n'en est ainsi du Roy, qui faisant contenance d'aimer & vouloir bien, agit tout autrement; & sur cela il se avise, qu'en découvrant d'un côté la mauvaise opinion qu'ils ont de nous, & le peu de compte qu'ils font de notre amitié, il poursuit & requiert de l'autre que nous leur baillions notre argent en deduction & paiement de dettes qu'ils ne peuvent verifier, sans vouloir mettre en consideration ce que nous avons déjà payé tant en Angleterre qu'en Hollande; & quand il a vu que les moyens de verifier lesdits dettes lui manquoient, il a demandé ledit paiement de courtoisie, & pour donner argument à son Maître de se louer de notre amitié. Il a passé jusqu'à nous donner à entendre, si nous leur dénions, que cela engendrera de mauvais sang; quoi voyant je lui ai reparti que ce langage étoit suffisant de resserer les courroyes de notre bourse, & que nous avions un Roy qui n'avoit accoutumé d'exercer des courtoisies par crainte, mais par devoir de vraie amitié qui s'acqueroit par une

une sincere correspondance , & non en revoquant en doute des traitez , comme faisoit à présent ledit Ambassadeur ; car il prétendoit que son Roy n'étoit obligé d'observer les articles accordez avec M. de Sully ; encore qu'il n'ayent été revoquez avec sa Majesté ; davantage , que pour n'avoir été reformez nos autres précédens Traitez , nous demeurons en incertitude de l'observation d'iceux ; qu'il étoit besoin de faire cesser ces doutes pour vivre en bonne intelligence & amitié , comme nous desirons faire de notre côté , quand nous y trouverons de la correspondance : mais qu'ils avoient pris si à contrepoil le passage du Comte de Thyrone , & montré tant d'aigreur & mécontentemens de ce fait , que nous avions sujet de croire qu'ils cherchoient sujet de querelle , étant certain que nous ne pouvions en user autrement sans manquer au droit des gens & à la parole que nous avions jà donnée au Comte de Thyrone , devant que ledit Ambassadeur en eût parlé à sa Majesté ; & s'il y avoit de la faute encela , elle étoit procédée d'eux pour ne nous avoir préadvertis du partement d'Irlande dudit Comte ; & toutefois en avoient fait un tel bruit , que chacun avoit reconnu qu'ils cherchoient noise avec nous , pour en contenter d'autres. Ledit Ambassadeur m'a tenu sur cela plusieurs propos , qui sont inutiles de vous écrire , retournant toujours à son refrain , d'avoir de notre argent , lequel je tiendrois certes bien

employé, s'ils nous donnoient occasion d'esperer bien de leur amitié. Vous ne sçauriez croire combien le Roy est indigné de la comparaison qu'ils font del'Ambassadeur d'Espagne, & de vous: afin que je ne die de la différence qu'ils y croient. Il croit que de leur bailler de l'argent, c'est leur donner plus de moyen de le mépriser & semer en terre peu reconnoissante & disposée à lui vouloir du bien. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, & certes je n'en augure que tout mal s'il n'est plus sage. Il nous semble que vous devez mettre peine de le ménager le premier. Sa Majesté m'a donné charge de le vous mander, combien que pour mon regard je n'estime pas qu'il y ait à profiter. Il faut prendre garde aussi à l'intelligence qu'ont de ce côté-là les parens du Prince de Joinville. Car il nous semble qu'elle augmente plus qu'elle ne diminuë, depuis le dernier de la race qui a visité le Pays, ce qui ne se fera peut-être sans la participation de Vous sçavez comme M. de Savoye a mis Roncas en prison, & delivré Jacob, celui-ci le gouvernant comme faisoit l'autre auparavant. On dit que M. d'Albigny ne sçait où il en est; le Capitaine de ses Gardes ayant été fait prisonnier avec ledit Roncas, & ledit d'Albigny rappelé en Piemont, qui dit que c'est pour des levées de deniers faites en Savoye à l'insçu du Duc; celui-ci dit au contraire que c'est pour trahison, & autres par bizarrerie. Nous ajoûtons bien autant de

de créance à la dernière opinion , qu'aux deux autres , & même à la deuxième , dont le temps nous éclaircira. Rome & Venise sont toujours en mauvais ménage suscitez & fomentez par ceux qui prétendent d'en profiter, tant spirituellement, que temporellement. Nous continuons à faire notre possible pour empêcher pis : mais nous disons , si ladite Paix des Pays-Bas réussit , que l'orage pourra fondre de ce côté-là. Voilà ce que vous aurez de moi pour ce coup en réponse à vos Lettres du 3. de Decembre, & 4. du présent, quand je vous aurai dit que je ferai bien aisé pour votre considération de gratifier le Guidon de la Compagnie de M. le Duc d'Yorck, que les Gens du Roy au Parlement du Roïen ont été si négligens qu'ils avoient égaré les articles de Commerce ci-devant accordez entre ces deux Roys, au lieu d'en poursuivre la vérification , comme il étoit ordonné de faire, qu'il a fallu leur en adresser d'autres ; ce que l'on a fait si-tôt que l'on a sçeu la faute qu'ils ont cachée tant qu'ils ont pû en nous repaissant de bayes & remises. Après ladite verification , on procédera à l'établissement des Conservateurs, dont fait mention votre première Lettre. Je vous dirai encore , puisque ces Messieurs fuyent notre société & accointance, & qu'ils veulent traiter avec les Hollandois, nous mettrons peine de nous passer de la leur & verrons avec le tems qui a belle amie.

Du même jour.

L V I I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

NOUS avons reçu vos Lettres du 14. du mois passé depuis trois jours. Nous avons sçeu par icelles la verité de ce qui s'est passé de la part de ce Roy en votre endroit, pour contenter la Reyne, & lui donner moi- en de contenter, je ne dirai l'Ambassadeur d'Espagne, mais sa passion, tant à le favoriser, qu'à nous témoigner sa mauvaise volonté. Je vous dirai en un mot que vous avez pris très bon conseil d'avoir méprisé ce festin auquel vous avez été convié, plus par maniere d'acquit & de moquerie, que pour faire honneur à notre Maître, ainsi qu'il étoit advenu du temps de M. de Beaumont. Encore semble-t-il qu'ils avoient delibéré vous traiter plus librement & familièrement que lui, puis qu'ils faisoient état, vous ayant donné à dîner, faire recevoir le même jour à souper cette faveur extraordinaire audit Espagnol; car M. de Beaumont assure qu'il n'eut eu cet avantage, que de faire retarder de huit jours le Ballet de la Reyne, après avoir été honoré du dîner, qui toutefois n'est qu'une vraye bagatelle & illusion.

Vous

Vous avez donc bien fait de ne vous être rendu ni laissé vaincre à leurs sémonces & poursuites importunes. Qu'ils fassent danser & baller leur Espagnol tant qu'il leur plaira, comme vous dites, il est raisonnable que son Maître y soit servi pour son argent. Puisque cette Reyne est si bonne Espagnolle & qu'elle a tel pouvoir sur son mari qu'elle dispose de ses volontez, il ne faut donc plus que nous fassions état de leur amitié, qu'autant qu'il plaira au Conseil d'Espagne que nous y ayons part. Leur Ambassadeur ayant eu commandement de son Maître par Courier exprès d'informer le Roy de ce fait, s'en acquitta sept ou huit jours devant que nous ayons reçu votre dernière Lettre : mais nous avons veu la première que vous m'en aviez écrite, par laquelle nous pouvions conjecturer les causes & motifs du refus que vous aviez fait dudit festin ; tellement que sa Majesté dit audit Ambassadeur, qu'elle reconnoissoit par le traitement que l'on vous faisoit, que l'on faisoit par delà peu d'estime de son amitié ; que si c'étoit la Reyne qui en étoit cause, il lui sembloit ne mériter d'elle cette défaveur, étant plus capable d'honorer & servir les Dames, que son compétiteur, & plus soldat aussi ; toutefois si elle & son mari pour lui complaire vouloient mépriser son amitié, que sa Majesté mettroit peine de se passer de la leur. Sur cela ledit Ambassadeur voulut déployer son éloquence & industrie, qui certes trouverent peu de

place pour justifier son Maître en cette action, la lui représentant à son avantage, & se plaignant de l'injure que vous avez faite à son Maître qui la ressentoit grandement, pour rejeter la faute sur vous. Sa Majesté le renvoya à moi pour sçavoir la dernière reponse, ou étant venu par deux fois, devant que nous eussions reçu votre dite dernière Lettre, je le remis à quand nous aurions de vos nouvelles; lui disant toutefois par avance, que nous jugions & croyons que vous aviez eu raison de n'aller à ce festin, auquel nous voyons bien que vous n'aviez été convié, que pour vous faire avaler plus doucement la honte de l'exclusion du Ballet; qu'ils devoient se contenter d'avoir une fois pratiqué cette ruse, sans y retourner la seconde; que nous n'avions jà que trop reconnu, & même par le bruit qu'ils avoient fait du passage du Comte de Thyrone par ce Royaume, & à leurs comportements envers nous en toutes choses, qu'ils cherchoient querelle avec nous: mais puisqu'ils vouloient en user, qu'ils nous obligeoient aussi à regarder aux affaires que nous avons à démêler avec eux, plus exactement que nous n'avions ci-devant fait; qu'ils nous refusoient par delà une préséance dont nous étions en possession de tout temps, & par toutes les Cours qui n'étoient intéressées avec l'Espagne, & même à Rome, où le credit dudit Roy passe celui de tous les autres, qui même debattoient avec raison la préséance contre ledit Roy, & néanmoins
là

là nous cedoient par tout ; tellement que c'étoit faire tort à leur rang de nous dénier la nôtre , & la mettre en compromis en leur maison : mais puis qu'ils vouloient non seulement continuer d'en user ainsi , voire chercher les occasions & moyens de pis faire , sa Majesté seroit conseillée de prendre dorénavant d'autres conseils que ceux qu'elle a voulu suivre jusqu'à présent ; perdant l'espérance qu'elle avoit , qu'enfin ils reconnoïtroient combien il leur importe , non seulement que nous maintenions entre nous une bonne intelligence & voisinance , mais aussi que chacun croye que nous la préferions à toutes autres. Ledit Ambassadeur n'eut autre repartie sur cela , que d'essayer à rejeter sur votre conduite tout ce mal-entendu , à quoi il profita peu. Or s'il retourne vers le Roy , ou moi , à présent que nous sommes instruit par vos Lettres de l'Histoire , nous défendrons votre cause plus hardiment ; mais nous avons délibéré s'il ne nous en recherche de nous abstenir de lui en parler , & sommes d'avis , que par delà vous en usiez de même envers ce Roy & ses Ministres s'ils ne vous contraignent de faire autrement , c'est-à-dire s'ils ne vous en parlent les premiers. En ce cas vous devez vous contenter de leur repondre , que vous n'avez pû pour la dignité du Roy vous comporter autrement que vous avez fait. Je m'attends bien qu'ils fulmineront contre notre reponse sur leurs prétenduës dettes ; mais je prevois qu'il y aura bien

bien doresnavant d'autres mailles à départir entre nous. Ledit Ambassadeur me dit en ses dernieres audiences, qu'il avoit quelque desir de faire une course en son Pays, pour lui même représenter sur le fait des dettes, plusieurs particularitez qui ne pouvoient être comprises par ses Lettres, & qu'il en demanderoit à son Maître la permission; je ne sçai si cela passera plus avant : mais nous jugeons qu'il ne feroit qu'à propos que vous laissiez entendre que dans quinze jours ou trois semaines, il est nécessaire que vous fassiez un voyage pour vos affaires particulieres, & que vous avez délibéré de demander au Roy la permission pour ce printemps. Je dis dans quinze jours ou trois semaines, afin qu'ils n'ayent tant sujet de croire que vous fassiez cette proposition par le commandement de sa Majesté, ou à dessein d'être tout à fait revoqué; bien sommes nous contents de leur en laisser présumer ce que bon leur semblera, & qui plus est, de leur faire croire par bons effets, que s'ils ne veulent donner à notre Ambassadeur par dessus celui d'Espagne, la préséance qui nous est due, de ne tenir plus par delà qu'un Secrétaire ou un Résident, & traiter le leur de même. Faites vous Brebis, les Loups vous mangent; & vaut mieux que les peuples connoissent le tort qu'ils nous font, que d'être sujets à leurs affronts à leur insçu, & que chacun sçache que nous les ressentions, comme nous le devons. Quand cette Rey-

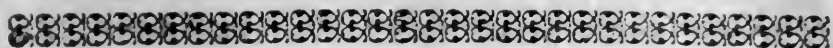
ne

ne écrit à la notre , au lieu qu'elle fouloit
foufcrire , *votre bonne Sœur & Cousine* , elle
ne met plus que *votre Sœur & Cousine*. Si
la querelle étoit à demêler entre elles deux,
fa partie & fa cause feroit la plus foible en
toutes chofes. Ce font des indignitez & mé-
pris qui font infupportables aux plus fages &
plus patiens. Toutefois, il faut plutôt dé-
coudre que rompre , s'ils ne nous en donnent
plus grand fujet. Qui n'eut enduré la pre-
miere n'eut été fujet à la feconde : tout ceci
fe rencontre mal - à - propos pour les affaires
publiques , & principalement pour ce que le
Traité en Hollande n'eft fini , encore que
je croye qu'ils ayent plus de deffein de nous
tromper quand ils dient, qu'ils veulent s'unir
avec nous, que de faire chofe qui nous foit
également utile, tant ils font malins & im-
prudens. Enfin, il ne faut point faire état
d'eux, ni de leur amitié. Nous ferions auf-
fi bien mal - advifez fi nous leur baillions de
l'argent fur leurs prétentions mal fondées,
fe conduifant envers nous comme ils font.
Il y plus d'un mois que nous n'avons reçu
Lettres d'Hollande, dequoi les gelées font
caufe , & en fommes en peine. Les Dépu-
tez d'Efpagne & de Flandres s'y font ache-
minez , pourveus comme il faut , pour faire
paroître & sentir la grandeur & liberalité de
leurs Maîtres. Cependant M. d'Albigny,
ayant été fait prifonnier par le commande-
ment du Duc de Savoye , le 11. de Janvier,
& conduit à Montcallier y eft mort le 17.,
pour

pour n'avoir voulu (ainſi que l'on dit) manger en fix jours qu'une poire. Ses Secretaires ſont toujours priſonniers, comme eſt Roncas, contre lequel l'on procede rigoureuſement & extraordinairement. Ariot François & Capitaine des Gardes dudit d'Albigny a été envoyé en Galeres, & dit-on que les Noces que l'on devoit faire en Piemont ſont retardées pour deux mois. Jacob, eſt à préſent en Savoye, où il commande ſous l'autorité du Prince de Piemont Gouverneur du Pays, lequel Jacob l'on devoit voir bientôt de deçà. M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre ne veut déloger du logis où il eſt, combien que M. de Vantadour qui l'a achepté du Sieur Beringhen, lui ait fait ſignifier ſon acquisition, & qu'il vouloit y loger, afin de gagner le temps de trois mois requis en tel cas par les coûtumes de la Ville. L'Ambaſſadeur avoit promis de déloger à Noël; tellement que nous avons fait que la maiſon lui ſeroit laiffée juſques là. A préſent il fait contenance de n'en vouloir déloger que par juſtice, laquelle le Roy ne peut ni ne doit dénier à ſes ſujets; joint que l'on lui offre la maiſon qui étoit à feuë Madame de Montpenſier, qui eſt plus belle que l'autre & proche de celle-ci; quoi étant ſi vous oyez dire que l'on le preſſe de changer de logis plûtôt qu'il ne voudroit, vous défendrez ſ'il vous plaît la cauſe de ceux qui y ſont intereſſez, car elle eſt juſte.

De Paris du 2. Fevrier 1608.

LVIII.



LVIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons reçu votre Lettre du 14. du mois passé, tout à propos pour être informez de la verité de ce qui s'est passé avec vous au fait du Ballet; car nous avons reconnu par les langages que l'Ambassadeur d'Angleterre a tenus au Roi en une audience qu'il a demandée exprès pour cet effet, qu'il a mis peine de la déguiser, & rejeter sur vous le tort de cette action, qui est deu entierement à son Maître, Maîtresse & ses Ministres. Sur ce qu'aviez auparavant écrit à M. de Villeroy, nous avons jà commencé à lui répondre, enforte que l'on louoit & embrassoit de deçà la cause de votre procedure, & qu'on avoit occasion de faire mauvais jugement de leur inclination en notre endroit. Il a voulu faire croire au Roy, que vous aviez grandement offensé le sien, au refus que vous avez fait de son festin, qui étoit un témoignage d'une faveur extraordinaire, & en laquelle la privauté & familiarité surpassoit ce qui étoit d'autre côté donné à l'Ambassadeur d'Espagne. Les Anglois en général, ni celui-ci en particulier

lier n'ont assez d'éloignement ni de dextérité pour nous augmenter ou diminuer, le prix & l'estime qu'il convient faire des honneurs & graces qui se font aux Ministres des Princes qui resident près de ceux avec lesquels ils entretiennent amitié. Aussi sa Majesté sans y penser davantage, comme sçavante en semblables occurrences, lui sçeut répondre très à propos sur le champ, disant, que vous en aviez bien usé, & qu'elle reconnoissoit par la façon de laquelle ils se conduisoient en votre endroit, que l'on ne faisoit compte de la sincerité de son amitié; que si ce mépris venoit de la part de la Reyne, qu'il lui sembloit mériter meilleur traitement des Dames pour plusieurs qualitez qui se retrouvent en lui capable de les servir; montrant enfin que si ledit Roy & elle n'en faisoient plus grand cas, qu'elle seroit obligée n'en faire plus de la leur. Les raisons que sur cela repliqua ledit Ambassadeur furent bien frivoles & plus forcées & affectées, que fortes & véritables. Il en a parlé à M. de Villeroy, & depuis à moi, qui lui avons fait réponse conformément à celle de sa Majesté, & remis à lui faire encore plus ample à quand recevrons de vos Lettres; ce que ne ferons toutefois s'il ne nous en vient rechercher, ainsi que estimons que devez faire par delà. Que si en êtes mis en propos, direz seulement, que la dignité de votre Maître vous obligeoit à la conduite que vous y avez observée, sans vous mettre en plus grande peine

ne, d'excuser ou justifier cette action. Nous lui avons aussi particulièrement représenté qu'en plusieurs occasions ils nous a'voient donné sujet de plainte, tant du temps de M. de Beaumont, que du votre, & surtout en ce qui regarde cette benoîte Préseance, qui nous est attribuée d'un temps immemorial devant tous les autres Princes de la Chrétienté, & la dispute de laquelle étant mise en compromis entre nous & l'Espagne, tournoit d'autant à leur préjudice; qu'ils l'ont toujours prétendue & obtenue contre les Espagnols; mais que telles innovations nous devoient servir de preuves de leur amitié, pour sur icelles prendre par après les conseils que jugerions plus utiles & avantageux. Ledit Ambassadeur parle de vouloir faire une course en Angleterre, pour y représenter de bouche plusieurs particularitez qui ne se peuvent écrire bien clairement, pour le regard des dettes, dont il a fait poursuite. Nous estimons que dans quinze jours ou trois semaines, pour ces dernières occasions, vous pourrez faire par delà la même proposition, sous prétexte de la commodité de vos affaires particulières, qui requierent pour quelque temps votre présence en ces quartiers; car comme vous nous ferez sçavoir qu'ils auront reçu cette ouverture, nous vous manderons ce que vous aurez à faire pour maintenir à l'advenir le rang qui vous est dû. Nous recevons tous les jours des signes bien évidens de la sinistre inclina-

tion de la Reyne Bretonne jusques à avoir changé le stile & la forme d'écrire à la notre, n'y mettant plus *votre bonne Sœur & Cousine*, mais ayant obmis ce mot de *Bonne*, que nous voyons bien aussi ne lui convenir pas. Il faut qu'elle reçoive de grands avantages du côté d'Espagne, pour embrasser & soutenir le parti en la façon qu'elle fait; aussi nous écrit-on dudit Pays, qu'ils ont envoyé, ou sont sur le point de faire venir en Angleterre une bonne somme d'argent pour distribuer à leurs Pensionnaires, ce qui ayant été déclaré par notre Ambassadeur à celui de la Grande-Bretagne, il a avoué & répondu qu'il en donnoit avis à son Maître. On tient que le voyage du Courier Rivas n'a été pour autre sujet, lequel passa hier par cette Ville rapportant la réponse à l'Ambassadeur d'Espagne. Puisque donc ainsi que vous avez très bien répliqué à celui qui vous a été envoyé par delà, du Comte de Salisbury, il se voit ladite Reyne pencher si ouvertement du côté d'Espagne, & que nous reconnoissons la plupart de leurs Ministres & Conseillers attachez audit parti, il nous sera loisible sur ce pied de prendre nos mesures, & changer notre conduite avec eux. Leur Ambassadeur continué à faire le mauvais, & à ne vouloir déloger de la maison de M. de Beringhen qu'a achetée M. de Vantadour. Le temps qu'il avoit demandé est expiré; on lui en offre une autre tout contre plus agréable que celle-ci, & néanmoins il croit qu'on lui

lui fait tort de le fommer d'en vuider, ce que l'on fera contraint de faire par les formes ordinaires de la justice s'il n'y est satisfait bientôt. C'est afin que soyez informé de ce qui s'y passe, s'il vous en est parlé. Il y a plus de six semaines que nous n'avons nouvelles de M. Jeannin, nous croyons que les Lettres ont été gelées par le chemins, car le froid a été par tout extrême ; nous apprenons toutefois par la voye de Bruxelles, que les Députés des Archiducs se devoient acheminer vers la Haye le 26. du passé, qui sont le Marquis de Spinola, le Président Richardot, le Cordelier Verreyen, & le Secrétaire de Manceffidor ; ce premier avec un Equipage bien lesté, & provision de pierreries, & autres gentilleses, pour le rendre les cœurs de ces peuples plus favorables ; nous verrons comme le tout réussira. Cependant M. de Savoye, après l'emprisonnement du Secrétaire Roncas, contre lequel il a depuis fait publier le placart que nous vous envoyons, a fait aussi emprisonner le 11., M. d'Albigny, lequel faute de bon appareil, ou autrement, est mort en prison le 17. Voilà du changement en ce petit Etat, qui a retardé la fête, c'est-à-dire les Noces de sa fille avec l'Ainé de Mantouë, jusqu'à Pâques. Le Sieur Jacob, lequel quelque temps a subi la même peine d'emprisonnement, commande maintenant en Savoye, sous la charge & autorité du Prince de Piemont ; & dit-on qu'il doit bientôt passer en ces

quartiers. Le Badoëre, naguères Ambassadeur ici, a été enfin condamné du Sénat de Venise à tenir les prisons un an, privé toute sa vie de l'entrée des Conseils secrets de la Republique, & ne pourra tenir bénéfice hors le territoire Venitien ; duquel il ne pourra pareillement sortir sous peine de confiscation de corps & de biens. L'on procede en Espagne plus vivement que jamais contre le Franquese & les autres prisonniers, dont on verra aussi bientôt l'issue. Vous aurez ici la copie d'une Requête présentée au Roy par le Comte de Gauray, aux deux points de laquelle, sçavoir, à lui donner quelque entretenement pour demeurer en cette Cour, ou lui donner moyen d'aller servir quelque autre Prince, sa Majesté ne veut entendre ; mais l'aideroit plutôt à se rétablir en ses biens, si l'office qu'en feroit sa Majesté envers le Roy d'Angleterre, feroit bien reçu ; ce que vous fonderez doucement par delà, & nous en donnerez avis ; car autrement elle ne s'y engagera pas.

De Paris du 3. de Fevrier 1608.

LIX. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Monsieur de Puiseux vous fait sçavoir l'intention du Roy, sur les Lettres que vous avez écrites le 5. & 7. de ce mois. Enfin la Majesté trouve bon que vous acceptiez le parti que ce Roy vous a fait offrir, pour réparer en votre personne le tort fait à sa Majesté au dernier Ballet de la Reyne, pourveu que l'Ambassadeur de Flandres n'y soit admis avec vous, & comme vous, pour la raison que vous nous avez écrite, laquelle a été jugée très pertinente. Je ne sçai si notre présente dépêche arrivera à temps pour vous rendre éclairci de la volonté de sa Majesté avant les noces; mais nous n'avons pû avoir la resolution plutôt. Au reste sa Majesté ne trouve bon le présent de la bague. Elle dit, que ce seroit premierement payer la demande de leur faute en notre endroit, & secondement les accoutumer à tels présens en semblables occasions, ce qu'elle ne veut faire aucunement; joint qu'elle estime que cela seroit, non seulement inutile, mais aussi lui retourneroit à honte; car il sembleroit qu'elle voulût sur-acheter l'entremise ou bonne

Q 3 grace

grace & volonté des serviteurs de ce Prince, pour acquérir & conserver son amitié; laquelle toutefois n'est à sa Majesté plus utile, ni nécessaire, qu'est la sienne audit Roy; & si les Espagnols repandent leurs doublons pour acquérir leur bienveillance, sa Majesté ne prétend les imiter en cela, ni entrer en compétence avec eux pour ce regard; sa boutique est garnie & pourvue de plusieurs vertus & autres bonnes qualitez, qui doivent rendre son amitié & alliance assez chere sans y employer sa bourse. Pour conclusion, sa Majesté n'entend acheter leur faveur à prix d'argent; aussi n'approuveroit-elle qu'ils recherchaient les siennes, & qu'elles leurs fussent procurées par ses serviteurs, & départies par elle en cette forme. Vous adviserez donc à recevoir celle que vous dites qu'ils offrent vous faire, le plus honorablement que vous pourrez sans mépriser cela, ni autre que vous jugiez pouvoir accepter sans faire préjudice à la dignité de notre Maître, ainsi que sa Majesté vous écrit; & comme nous n'avons veu leur Ambassadeur depuis la plainte du Ballet, aussi n'avons nous pas estimé devoir lui faire dire, que nous vous avions permis d'accepter le susdit parti & que nous demeurons pleinement satisfaits de la sermonce qui vous a été faite. Il sera plus à propos de faire tel office après l'effet, que la reparation du passé aura été accomplie, que d'y proceder par anticipation. Au demeurant, ils ne peuvent avec raison se plaindre

des

des advis que vous nous avez donnez, tant de ce qui s'est passé au Ballet, que de la punition de ce Ministre puritain attaché au Carcan; car vous avez deu en representer l'Histoire, comme vous avez fait. Ce sont nos Huguenots qui ont exageré le dernier point, lesquels se montrent très mal édifiez de ce Roy & de ses conseils, disant qu'il traite trop indignement leurs freres; dequoi je me remets à eux. Tant-y-a, que le Roy a approuvé tout ce que vous avez fait & écrit en ces occasions. Je vous ai écrit que leur Ambassadeur m'avoit dit vouloir demander congé d'aller faire un tour en Angleterre: mais il a voulu que je crusse que ce fût pour revenir parachever le temps de sa Legation, & j'apprends par vos Lettres que c'est pour le changer; dequoi je ne puis me rejouir; car celui qu'on veut envoyer a trop de connoissances parmi nous. Peut-être pensent ils qu'il nous fera mieux connoître & advoier leurs prétenduës dettes que celui-ci; mais il n'y avancera pas davantage, s'il ne les justifie par meilleurs actes & papiers plus valables que n'ont été ceux qu'a présentez ledit Ambassadeur. Si pouviez rompre ce change, vous ferez une bonne œuvre; mais il ne faut pas le tenter ni s'en decouvrir si vous n'êtes bien asseuré d'en venir à bout; car vous les offenseriez avec le Ministre, & leur en augmenteriez le desir & la volonté. Quant aux intelligences qui sont entre la Reyne Bretonne & la Marquise de Verneüil & M. de

Q 4

Guise,

Guise, je ne vous en dirai autre chose pour le présent. Mais je suis bien d'avis que nous y prenions garde discrettement. Je n'ai encore veu M. de Gray, parce que j'ai passé ce Carnaval avec mes Orangers,

De Paris du 3. de Fevrier 1608.

XX

L X. L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

MOnsieur de la Boderie, j'ai appris par les Lettres que vous avez écrites aux Sieurs de Villeroy & de Puisieux, l'offre qui vous a été faite pour reparer en votre personne aux noces du Sieur Desdington, l'avantage qu'ils avoient donné à l'Ambassadeur d'Espagne au Ballet qui se fit dernièrement par ordre & en présence de la Reyne Bretonne: lequel je suis d'avis qu'acceptiez, tant pour ne paroître, par le refus qui s'en feroit, pointilleux, ou moi peu desireux de la conservation de leur amitié; que par ce qu'il me semble suffisant & convenable à ma dignité & au rang qui m'est deu & à mes Ministres. Mais j'entends que ce soit avec la condition que vous même avez jà jugée pregnant & nécessaire que vous comparoîtrez seul Ambassadeur en la ceremonie du Ballet ou du festin, ou de tous deux, sans que celui des Archiducs y soit admis; comme il semble qu'ils

qu'ils avoient quelque envie de faire, & à quoi vous avez pris bon conseil de vous opposer fermement, comme je veux que satisfiez derechef si d'aventure ils continuent en la même volonté pour les raisons fortes & pertinentes que vous representez. S'ils vous donnent cette satisfaction entiere & complete, de laquelle vous jugiez que j'aye occasion de demeurer content, ainsi que je ferai en cette forme, acceptez-là, sans en ce cas leur témoigner autrement que j'aye beaucoup de ressentiment de la dernière action en laquelle j'ai été intéressé si hors de propos. Nous verrons de la façon qu'ils en useront ci-après aux autres occasions, selon lesquelles je me reglerai & conduirai en leur endroit, ainsi que j'estimerai utile & honorable. Je reconnois de plus en plus, parce que m'en écrivez en votre Lettre du 5. du présent, que le desordre de leurs affaires, & leur foiblesse vont toujours en augmentant, qui doivent diminuer d'autant l'apprehension de leur mauvaise inclination; & que si ce Prince continuë la forme de vivre qu'il a commencée & pratiquée jusques à présent, il aura autant à faire de mon amitié & de celle de ses voisins que moi, & eux auront occasion de rechercher curieusement l'entretenement de la sienne. Puisque ledit Roy, ni ses Ministres ne vous ont mis en propos de la réponse qu'a obtenu deçà leur Ambassadeur en la poursuite des dettes par lui prétendues, il y a apparence qu'ils ne voyent

argument fuffifant pour leur fervir de replique. Car leur façon ordinaire, avec la préfente néceffité, leur feroit redoubler l'infiance. Les Sieurs du Hallier & de Gray m'ont amplement informé des autres occurrences de ces quartiers.

De Paris le 11. Fevrier 1608.



L X I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LE Roy a loüé en tout & par tout votre procedure, tant au fujet du Ballet, qu'en la fomation qui s'eft depuis enfuivie, pour la reparation de la faute. Sa Majefté trouve bon que ne rejettiez le parti qui vous eft propofé, pourveu qu'il foit entier, fans tâche aucune, & qu'il n'y intervienne rien qui puiſſe donner occaſion ou prétexte de faire interpretation au préjudice de ſa dignité; ce qui adviendrait ſi l'Ambaſſadeur des Archiducs vous y tenoit compagnie. Il ſemble auſſi qu'ils ayent fait cette ouverture couverte-ment, pour maintenir l'avantage qu'ils ont jà accordé à la derniere fête à celui d'Eſpagne; vous l'avez auſſi bien reconnu, comme vertueuſement rejettée, & devez faire le même ci-après quand ils en parleront plus importunement.

ment. C'est l'intention du Roy ; mais non d'en montrer tant d'envie que d'accepter cette réparation au prix d'un présent, autant pour crainte de la conséquence, que pour éviter la honte qui s'en en suivroit ; si à l'advenir ils avoient aussi peu d'égard à nous rendre ce qui nous est véritablement deu ? Ce n'est point miracle si les Espagnols y sont si avantagés ; c'est le fruit des largesses & distributions à leurs principaux Ministres. Je doute, si nous en faisons autant qu'en puissions tirer autant ; au moins n'est-on pas délibéré d'en faire l'épreuve. Au commencement du Règne de cedit Roy, on se voulut montrer liberal deçà en leur endroit, qui profita aussi peu que rien. Notre maxime n'est pas de risquer si incertainement & sans plus grande esperance d'utilité. Nous n'avons point parlé à leur Ambassadeur de cette dernière sermonce, aussi n'en a-t-il rien dit. Encore bien y a-t-il quelques jours qu'il poursuivit avec grande instance une audience, qui sera encore différée pour trois ou quatre ; car le Roy est allé pour autant à St. Germain. Peut-être qu'il l'a demandée sur ce sujet ; il vaut mieux que ce soit après que l'on aura veu le traitement qui vous aura été fait. Nous vous ferons sçavoir ce qu'il nous en dira. Je ne pense pas que nous gagnons au change, si comme vous écrivez ou le retire & qu'on nous envoie en sa place le Sieur Edmond, car il est trop sçavant parmi nous. S'ils le font, ce n'est qu'à dessein de décou-

vrir davantage nos affaires. De nous y opposer ouvertement, nous ne pouvons ni le devons; mais qui pourroit sous main détourner ce coup, feroit ce me semble un bon service. M. de Berny nous écrit, que ledit Edmond a voulu entrer en discours avec l'Archiduc de ce qui s'étoit passé entre le Comte de Salisbury & son Ambassadeur: mais il n'a voulu entrer en cette matiere, & lui a aussi-tôt donné le change. Le Comte de Clermont a été quelque temps en Espagne à y poursuivre une pension, s'y faisant fort du service qu'il avoit moyen de rendre. C'est un conteur & imposteur, de bon lieu toutefois; mais lequel a levé le masque à l'honneur, s'il attend d'être secouru deçà, il trempera encore en prison pour quelques jours. Nous avons advis que les Députés de l'Archiduc sont jà assemblez avec ceux des Etats; mais que la premiere séance ne s'est passée qu'à visiter les pouvoirs & procurations reciproques, & qu'ils pourront aussi-tôt venir au gros.

De Paris du même jour.

L X I I . L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X .

MONSIEUR,

LE Roy eut bien desiré que vous fussiez demeuré ferme en la premiere resolution qu'aviez prise pour le regard de ce second Ballet, qui étoit utile & honorable, & que connoissiez, par ce que sa Majesté vous écrit lui avoir été agréable ; mais puisque vous avez jugé en pouvoir & devoir rabattre ce que vous avez fait, il n'y a remede. C'est en somme que les Espagnols par leurs présens & corruptions ont tant gagné que de diminuer la reparation qu'on avoit delibéré vous faire. Nous connoissons bien que nous avons forte partie en ce Pays-là, & qu'en semblables occasions ils s'efforceront toujours de nous en faire avaler quelqu'une. Il faut s'y maintenir avec le plus de dignité que faire se pourra, laquelle quand on voudra trop interesser, il sera plus utile de prendre autre parti, que de subir si frequemment le tort & la honte, dont ils nous veulent charger. Vous verrez par ce que M. de Villeroy vous écrit les discours qui se sont passez entre le Roy, & l'Ambassadeur d'Angleterre qui s'est en beaucoup avancé ; je ne vous en ferai redite.

redite. Il répond auffi amplement aux autres points de la Lettre. Puisque avez jugé ne devoir faire l'office pour le Comte de Gauray, qu'il avoit defiré, vous avez bien fait de vous en abstenir pour les raisons que nous avez mandez.

De Paris du 28. de Fevrier 1608.



L X I I I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

VOUS aurez appris, par notre derniere depêche, le jugement & la volonté du Roy sur votre conduite, en ce qui s'est passé par delà sur le fujet du Ballet de la Reyne Bretonne, & sur la proposition qui vous avoit été depuis faite pour amander le tort fait à sa Majesté en votre personne. On vous avoit permis d'y entendre sans vous arrêter au passé, pourveu que l'Ambassadeur des Archiducs en fût exclus, ainsi que vous même reconnoissez être nécessaire pour rendre recevable cette reparation & satisfaction, & telle qu'elle est deuë à sa Majesté ; tellement que si cette action s'est passée selon votre premier projet, je vous assure que sa dite Majesté l'aura agréable : mais votre Lettre du 14. de ce mois, que nous avons reçue le 18., nous

à mis en doute que vous avez suivi votre première délibération sur l'exclusion dudit Ambassadeur de Flandres, auquel cas je vous advise que sa Majesté en demeurera mal satisfaite, pour la même & seule raison, pour laquelle vous aviez au commencement pris conseil d'insister au contraire, & plutôt refuser le parti que l'on vous proposoit, que d'y consentir, puisque celui de Venise avoit secondé & assisté l'Espagnol au premier Ballet, étant ledit Venitien en possession pour sa République de la préséance sur l'autre, & sa Majesté n'a approuvé les deux considérations que vous alleguez contre votre première opinion, fondées l'une sur l'égard que vous avez eu de ne vous commettre entre lesdits deux Ambassadeurs de Venise & de Flandres, & l'autre sur quelque sujet que celui-là vous avoit donné de croire qu'il avoit joiué à la fausse compagnie ; car sa Majesté dit, que vous ne le deviez, puisqu'il y alloit de sa Dignité, de recevoir une réparation indigne de l'offense publique qui lui a été faite avec tant de signes & de marques de mépris & mauvaise volonté de la part de ceux qui en ont été cause. Il ne sert aussi d'alleguer que leur Roy a été marri de ce qui s'est passé en la desfaveur du notre, puisqu'il en a permis & enduré l'effet, & qu'il aura depuis souffert encore que ladite Reyne en mépris de sa Majesté ne se fera trouvée audit festin, auquel nous prévoyons que l'on dira encore que vous aurez été convié, plus pour gratifier
le

le marié, qui s'est toujours montré meilleur François qu'Espagnol, que pour faire honneur à sa Majesté. Il ne faut point douter que cette action ne soit à l'advenir employée & alleguée par les Espagnols comme un titre & exemple en faveur & recommandation de leur injuste & mal fondée prétention en cas semblable; tellement que si elle étoit encore à faire sa Majesté vous défendrait exprès de comparoître audit festin, avec ledit Ambassadeur de Flandres, lequel n'aura de son côté refusé cette rencontre; jaoit qu'elle ait donné quelque atteinte à la prétention de ces Messieurs sur ladite Republique de Venise; d'autant qu'en ce faisant il aura favorisé & contenté l'Espagne d'où procede la grandeur de sesdits Maîtres. En tout cas, votre présence lui serviroit d'excuse & de couverture d'autant plus valable, que la sienne aura préjudicié à la dignité de sa Majesté: mais comme la chose sera faite quand vous recevrez la présente, & partant sans remede, sa Majesté ne m'a fait autre commandement sur cela, que de vous faire sçavoir qu'elle sera déplaisante s'il en est ainsi advenu, sans toutefois s'en être picquée & émue davantage: mais je vous dirai sa Majesté s'être étonnée de quoi vous avez écrit, que vous les voyez par delà en un précipice tel, qu'il ne faut ce semble que les pousser du doigt, pour le faire tomber en une manifeste rupture; & néanmoins vous avez écrit souvent que leurs affaires sont en si mauvais état, que nous n'en devons

devons craindre qu'ils puissent nous mal faire. Or je vous déclare, que sa Majesté n'est pas résoluë d'acheter à prix d'argent, envers eux & leurs gens, leur amitié, oùi bien la meriter & conserver, si faire se peut, par une vraie, cordiale & fraternelle correspondance; à quoi s'ils veulent préférer les doublons & rües d'Espagne; nous espérons que la pénitence suivra de près le péché. En tout cas, sa Majesté ne veut obmettre à faire ce qu'elle doit pour la conservation de sa dignité pour menace ou crainte d'une rupture; & néanmoins elle est si prudente, qu'elle est contente d'éviter les occasions d'y entrer, autant qu'elle le pourra faire honorablement. Pour cette cause vous différerez de parler de votre voyage & retour en France, jusques à ce que sa Majesté le vous mande; davantage, vous ne montrerez que sa Majesté soit mal contente de cette action; car ce seroit inutilement; n'estimant pas que l'on vous en fit raison. Abstenez vous donc d'en parler en mal ni en bien, tant qu'il vous sera possible. Sa Majesté en use ainsi avec ledit Ambassadeur d'Angleterre, lequel en son audience dernière du 25. de ce mois, s'enquit de sa Majesté si elle se plaignoit encore du premier Ballet, & si elle n'étoit pas contente du compte qu'il lui avoit rendu de ce qui s'étoit passé. Sa Majesté lui répondit, qu'elle en avoit été bien marrie, comme elle l'étoit; pour ce qu'elle estimoit meriter de son Maître un meilleur & plus favorable traite-

ment en ses Ministres qui la representoient ; mais qu'elle ne s'en étoit plainte ni s'en plaindroit jamais. Ledit Ambassadeur a dit aussi à sa Majesté, en la même audience, qu'ayant fait sçavoir à la Reyne, que sadite Majesté lui avoit dit, en une précédente, que M. le Prince de Joinville lui avoit rapporté que ladite Dame avoit été advertie que sadite Majesté avoit mal parlé d'elle en pleine table, mais que c'étoit une calomnie inventée par les ennemis & envieux de leur amitié, l'ayant asseuré que l'avis étoit faux pour les bonnes raisons que sadite Majesté avoit dites audit Ambassadeur, lesquelles il avoit toutes fidèlement représentées à ladite Dame ; icelle lui avoit commandé de faire entendre à sadite Majesté, qu'elle étoit fille, femme & sœur de Roy, & mere de Princes auxquels ce titre ne pouvoit fuir, & partant qu'elle étoit digne de respect & d'honneur, & non d'être décriée & mal menée, & moins encore à table & en public qu'autrement ; que ledit Ambassadeur avoit estimé devoir faire cet office envers ladite Dame au même temps que sa Majesté lui avoit tenu ce langage, qui avoit été bien pris d'elle : mais d'autant que sadite Majesté lui avoit depuis dit, sur ce qu'elle avoit entendu que ladite Dame avoit seule été cause de ce que l'Ambassadeur d'Espagne avoit été préféré à vous au Ballet qu'elle avoit fait, puis qu'elle méprisoit par trop son amitié & sa personne, ores qu'il fit profession d'honorer, comme cavalier, les
belles

belles Dames; que sadite Majesté se passeroit aussi de la sienne, dequoi il avoit adverti ladite Reyne, & ne sçavoit comme elle auroit pris ce dernier propos; par ainsi il entendoit maintenant s'acquitter seulement de sa réponse qu'il avoit en charge de faire au premier; étant bien marri de quoi les choses étoient en ces termes. Là-dessus sa Majesté lui repartit, que comme ladite Dame continuoit de plus en plus à faire paroître qu'elle ne l'aimoit point, & qu'elle étoit toute partifanne d'Espagne, elle n'avoit plus délibéré aussi de s'en soucier davantage, voulant plutôt étouffer toutes ces choses que d'en parler plus avant. Surquoi ledit Ambassadeur s'est départi de sa Majesté sans lui avoir parlé comme nous pensions qu'il dût faire sur l'avis que vous nous en aviez donné par votre susdite dernière Lettre. Il y a apparence que toutes ces chicaneries iront à mal, mais pourtant je n'estime pas qu'elles augmentent leur mauvaise volonté, car elle est en son période; c'est pourquoi il faut plus que jamais, sans seulement fonder sur la persévérance de leur amitié, decouvrir leurs pratiques & intelligences avec les Espagnols & les Archiducs, car elles feront toujours à notre préjudice. Je doute encore de la Paix des Pays-Bas, combien que les Archiducs aient renoncé à la souveraineté, ce me semble trop librement; ils contestent maintenant très opiniâtement de part & d'autre les articles de la Navigation des Indes d'Orient, les Etats ayant ja

renouïé celles d'Occident , & de l'échange des Villes de Brabant & de Flandres , nous ſçaurons bientôt ce qui en réüffira. L'on nous a dit que les Anglois font état d'attirer à eux & en leurs Pays ladite Navigation Orientale, ſi les Etats s'en deportent, à quoi l'on dit qu'ils ayent jà donné quelque commencement. L'on dit auffi qu'ils veulent renforcer les Garniſons des Villes d'otage dudit Pays, afin d'en être mieux aſſez qu'ils ne ſont. Prenez garde, ſ'il vous plaît , à toutes choſes pour nous en éclaircir. Nous diſons ici, qu'une Mine d'argent n'a jamais enrichi ſon Maître, car les frais ordinairement excèdent le profit, mais elle peut bien apporter quelque commodité au Pays, à cauſe du nombre d'hommes qu'il y faut employer. Je vous remercie du Livre du Roy , que vous m'avez envoyé, duquel je verrai volontiers la traduction en François & en Latin quand elle ſera publiée: mais il eſt certain que celui qui court contre ledit Roy & ſa ſucceſſion ſous le nom de Perſonius n'a oncques été fait pour lui, & que l'on a emprunté ſon nom expreſ pour irriter ledit Roy contre lui, & ceux de ſon ordre; tellement que le temps qu'il emploiera à y répondre, ſera aſſez mal employé, & ne bleſſera ledit Perſonius. Toutefois je ne ſuis plus d'avis que vous entrepreniez de le tirer de cette préoccupation , qui eſt certes très digne de ſon ſçavoir & de ſa prudence.

De Paris le 28. de Fevrier 1608.

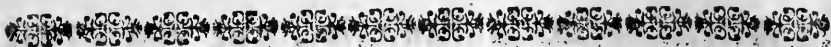
L X I V. L E T T R E

DU ROY HENRY IV.

MOnsieur de la Boderie, j'ai veu, tant par les Lettres que vous avez écrites par Vertau aux Sieurs de Villeroy & de Pui-
lieux, que par votre derniere du 4. de ce
mois, ce qui s'est passé pour le regard de la
reparation qui vous a été offerte sur la faute
du précédent Ballet, & la façon de laquelle
le tout a été accompli pour satisfaction d'i-
celle au Ballet, au festin & en tout le
reste de la cérémonie. Puisque vous avez
jugé par les raisons & considérations diver-
ses que vous me representez avoir deu user
de la conduite que y avez observée, j'estime
être plus à propos de n'en parler ni s'en em-
ployer davantage, ains de laisser les choses
en l'état qu'elles sont passées, & pourvoir
seulement qu'ils ayent à nous traiter à l'adve-
nir en la forme qu'il convient, non que j'en-
tende que leur teniez ce langage qui seroit à
présent hors de saison; mais qu'en paroles aux
occasions, comme je m'assure que vous
sçaurez faire, vous mettrez peine de leur
faire connoître que je veux être maintenu en
la juste possession que merite autant le rang
que je tiens en la Chrétienté de tout temps,
que la sincerité d'amitié que j'ai professée jus-
qu'à présent avec le Roy Breton mon bon

Frere, de laquelle je suis soigneux observateur. Je desire aussi que la bonne correspondance de la sienne me donne toute occasion de la continuer.

De Paris du 16. de Mars 1608.



L X V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Puisque vous estimez avoir été suffisamment satisfait par le Roy & la Reyne Bretonnes à l'accident survenu au premier Ballet, nous voulons croire que vous n'y avez rien laissé du notre, tant pour votre affection ordinaire au service de sa Majesté, que pour la pratique & experience qu'avez acquise pour juger ce qui est plus convenable à la manutention de la dignité d'icelle. Néanmoins nous ne vous celons derechef qu'on eût bien désiré, quelque pretention de précédence qu'ait l'Archiduc sur les Vénitiens, que son Ambassadeur n'eût point comparu à la fête passée; toutefois puisque ne l'avez pû éviter, ayez assurance qu'il n'en demeurera rien deçà du votre pour ce regard, & que vos amis en auront le soin que vous desirez. Nous regardons toujours attentivement le train que prendra la Negociation

ciation des Pays-Bas, comme une action qui attire à bon droit l'œil & la considération des Princes interessez en icelle, de laquelle nous reconnoissons encore l'issuë incertaine, puisque sur la contestation de l'article du Commerce des Indes, ils se sont arrêtez jusques à présent avec beaucoup d'aigreur de part & d'autre, qui est avec tout cela demeuré indecis, & sur lequel les Archiducs ont renvoyé en Espagne pour y représenter l'opiniâtreté (ainsi l'appellent-ils) des Etats sur icelui. L'on desiroit que nos gens fussent secondez en ce Pays plus cordialement qu'ils ne sont des Anglois, lesquels l'on dit, que quand les notres s'efforcent de faire relâcher en quelque chose ceux des Archiducs, eux sont au contraire pour se faire de fête envers eux & les Espagnols, & se conserver toujours leurs bonnes graces, qu'ils craignent en toutes occasions de hazarder trop legerement. Cependant ils s'accusent par telles procédures eux-mêmes de légereté & timidité envers ceux qui en sçauront bien faire leur profit, & nuisent grandement aux affaires qui se présentent. Ils n'ont point fait de leur propre mouvement ouverture auxdits Etats de la charge que vous mandez leur avoir été donnée, de contracter une Ligue avec eux pareille à la notre : mais quand ils en ont été pressés, ils ont dit avoir commandement de leur Roy de la faire ; toutefois sans s'obliger à leur secours, sinon en cas que la Paix vint à être enfreinte un

an après qu'elle sera publiée ; & ce temps-là passé , ils delibereront si ils la doivent continuer pour les années suivantes , ce qui semble servir de deguifement & rendre témoignage de leur mauvaise volonté à l'endroit des Etats. Néanmoins, avec toutes ces irresolutions & tergiversations, lesdits Députés assurent que les nôtres doivent avoir reçu Lettres de leur Maître, par lesquelles il leur ordonne de faire entendre son affection & desir à confirmer les alliances faites par ses Predecesseurs avec la Couronne de France, & les étraindre de toutes sortes de lieux qui puissent assurer les deux Roys de l'amitié de l'un & de l'autre. Nous nous ébaïssons qu'ils leur aient tenu ce langage , sans vous en avoir en même temps fait sentir quelque chose en Angleterre, ce qui nous fait conjecturer qu'il y a toujours de l'artifice mêlé en leur conduite, duquel il est à propos de se défier. L'accident de la perte des trois Vaisseaux Hollandois faite par les Galeres d'Espagne au detroit, fait murmurer en Hollande , & mal juger de l'intention des Espagnols, lesquels, si lors qu'on est sur le fort du Traité , y procèdent si licentieusement, que feront-ils quand leurs affaires seront plus assurées? C'est pourquoi les Etats, à ce que l'on dit, sont bien résolus d'y être fort retenus & circonspects, afin de ne se laisser surprendre, ou leur laisser gagner sur icelui quelque avantage qui tourne après à leur préjudice. L'on n'a pas trouvé bon que le Roy
Breton

Breton ait inferé en son petit Livre les deux passages qu'y avez remarquez concernant la perionne de notre, ce que nous estimons être commis, encore plus par malice, que par ignorance. Ce n'est un métier royal de composer un Livre de controverse, qui ne lui vaudra que des Repliques facheuses. Le Sieur Vertau m'a dit, ce dont l'avez chargé pour votre particulier ; de l'un nous espérons venir à bout à votre contentement, de l'autre il faut attendre l'opportunité.

De Paris du 16. de Mars 1608.

L X V I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

VOtre Secretaire arrivé le 5. de ce mois avec vos Lettres du 27. du passé, & celles que depuis nous avez écrites du 4. du présent mois, que nous avons reçues le 14., nous ont aucunement remis du déplaisir & regret que vous avez reconnu par nos dernieres nous être demeuré de la compagnie de l'Ambassadeur des Archiducs, que l'on vous avoit donné au festin des noces du Sieur d'Adington ; ayant sçeu le traitement que vous avez reçu en icelui & la difference observée, non seulement de celui qui a été

R 5

fait

fait audit Ambassadeur, mais aussi des caresses & honneurs que l'on avoit faits à celui d'Espagne au Ballet de la Reyne, jugeant par toutes sortes de bonnes considerations que vous aviez mieux fait encore d'accepter ce parti, que de mépriser & rejeter davantage leurs offres & recherches; & néanmoins comme nous n'avons pas deliberé d'en rendre graces de deçà à leur Ambassadeur, ni nous declarer plus avant d'en être satisfaits pleinement, aussi estimons nous que vous devez amortir & ensevelir cette chasse & la mémoire d'icelle autant qu'il vous sera possible. Toutefois nous ne leur donnerons pas cette occasion de croire que nous en demeurions mal satisfaits, enfin nous n'en parlerons ni en bien ni en mal, & desirons que vous en fassiez de même, comme le Roy a commandé vous être écrit. Leurs Députés qui sont en Hollande, ont fait aux États des propositions d'une Confédération & Ligue, qui ne s'accorde avec les avis que vous nous avez donnez. Leur Conseil est si subtil, que souvent on ne peut comprendre ce à quoi ils aspirent; ils changent aussi de langage selon les temps, les lieux & les personnes à qui ils parlent & traitent. M. de Puisieux vous écrit le particulier de ladite proposition; ils en ont fait une autre à nos gens; sçavoir est, de rafraichir & de renouveler ou amplifier nos anciens & modernes Traitez, cependant qu'ils sont ensemble à la Haye. Je ne sçais s'ils ont en commandement de faire ladite ou-

ver-

verture ; mais les autres qui n'en avoient eu de nous aucune sur cela , ont répondu qu'il falloit mettre à bout & achever la tâche commencée avant que de penser à une autre ; à quoi n'ont contredit les autres. Ce que nous desirons de vous est que vous mettiez peine de découvrir s'ils l'ont entendu , comme ils entendent d'y procéder , & ce qu'ils prétendent faire. Il y a quelque temps que leur Ambassadeur , rejettant leur Traité fait par M. de Sully & leur Roy , je lui dis , que nous demeurions donc sans Traité avec eux , d'autant que nous n'avions confirmé les précédens depuis l'avénement de leur Roy à leur Couronne , & qu'il seroit à l'aventure expedient d'adviser & resoudre , comment & par quelle regle nous aurions ci-après à vivre. A quoi il fit démonstration d'incliner ; toutefois ce propos ne passa pas plus avant , & n'a été renouvelé depuis : Partant , je doute , s'il aura été cause de celui que leurs Députés ont tenu à M. Jeannin. Nous disons en somme , que nous sommes toujours prêts & disposez d'entendre à semblables propositions fondées sur la manutention & affermisement de notre bonne amitié & voisinance. Ce fera donc ce que nous en écrirons à M. Jeannin , de quoi j'ai été chargé de vous avvertir , afin que vous suiviez ce stile , si vous en entrez en propos où vous êtes. Nous avons veu le Sieur de St. Anthoine , lequel sera renvoyé par delà au plûtôt , & pareillement

ment le Sieur Vertau, car l'un & l'autre vous feront faute.

Du même lieu & jour.

L X V I I . L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X ,

MONSIEUR,

J'Estimois que le Sieur Vertau feroit porteur de notre réponse à vos Lettres du 13. & 26. du mois passé ; mais il est accroché à faire acquitter l'ordonnance que lui avons donnée pour son voyage, ainsi qu'avez désiré. Celle-ci donc ne changera des voyes ordinaires. Il est vrai que c'est le plus seur & plus honorable conseil de mettre entièrement sous le silence tout ce qui s'est passé de ces dernières broüilleries. Certes le renouvellement à ceux auxquels nous avons affaire, en feroit fâcheux & perilleux. Je dis, pour la reputation, du reste graces à Dieu, comme vous sçavez, ils sont en une condition qui nous est commune, & nous en une autre plus relevée, plus réglée, & pareillement plus assurée. Ils témoignent suffisamment la connoissance qu'ils ont de la leur par les langages que nous écrivez que le Comte de Salisbury tient de leur nécessité présente, par les derniers emprunts, avec
haine

haine & malveillance des interressez ; par le peu de soin & vigilance que continuë à y apporter le Roy Breton, & la crainte & apprehension extrême qu'ils ont toujours de la puissance & pratique d'Espagne, qui les retient même aux plus grandes & importantes occasions de prendre les conseils & résolutions qu'ils jugent bien être les plus salutaires ; mais ils sont ainsi faits, & n'y a moyen de les changer. Il vaut donc mieux bâtir sur le fondement de ce manquement que de se travailler à les reformer ; car en ce cas ainsi qu'ils ont souvent témoigné, ils croient que Nous en parlons par intérêt ou jalousie, & non par affection & desir de maintenir par bonnes remontrances le bien & l'avantage commun des uns & des autres. Votre devancier s'y est employé sur plusieurs occasions à l'advenement de ce Roy ; mais toujours en vain ; vous avez de même reconnu que vos offices y ont été inutiles. Puisque ainsi est, laissons les faire, & asseurons cependant nos affaires. Ce fera assez de nous garantir de mal de ce côté-là ; de bien il n'en faut point espérer, & de se joindre avec nous contre les Espagnols, c'est folie de s'y attendre ; puisque même ils se sont montrez si froids au secours & assistance que requeroit ci-devant l'état des affaires des Provinces-Unies. C'étoit le puissant moyen pour l'affoiblissement de la puissance Espagnolle. Qu'ils se bandent aussi contre nous avec eux, il y a peu d'apparence, tant pour l'humeur

Pa-

cifique de leur Prince, que pour la crainte & intérêt qu'il a à empêcher l'accroissement desdits Espagnols. Je repete qu'il faut naviguer en cette mer avec les tourmens divers, & la tourmente qui l'agitent ; car nous voyons clairement ne pouvoir ni devoir prendre fiance en leurs paroles. Ils ont encore de nouveau desavoué les langages qu'ont tenus leurs Députés qui sont en Hollande pour le renouvellement de nos alliances, & remarquons presque toujours que les propos de leurs Ministres qui servent dehors ne s'accordent avec ceux qu'ils tiennent en Angleterre. Nous avons même opinion que vous, qu'ils veulent voir clair à ce qui succédera de la négociation de Flandres, devant que se déclarer plus ouvertement ; tant ils craignent être pris au mot, & ont de contentement de l'incertitude & irresolution d'icelle pour n'être obligés par honneur à s'engager si promptement à quelques conditions. L'affaire réussit donc ainsi qu'ils ont désiré ; car je vous en assure, selon les avis qu'en avons, il y a apparence que les parties ne sont pour s'accorder si-tôt que l'on a publié au commencement. C'est certes que les Députés, & surtout le Marquis de Spinola est tout dépité de la rencontre de cette dureté des Etats, que le Cordelier avoit fait si souples & si disposez à la Paix, & a même assuré par serment, qu'il voudroit lui avoir coûté beaucoup & n'avoir oncques passé en Hollande ; il n'en est pas mieux aussi en Es-

pagne,

pagne, pour, sur le rapport dudit Cordelier, y avoir donné avis qu'il se promettoit beaucoup de l'inclination générale des peuples à ladite Paix, laquelle toutefois est encore bien reculée. Les Archiducs attendent réponse d'Espagne sur la dernière proposition des Etats pour le Commerce des Indes. Le Roy a fait la caresse au Frere du Sieur d'Adington que vous avez jugée utile, & qui doit servir d'argent comptant. Nous reconnoissons la faute que nos Pêcheurs font par l'avidité du gain, & écrivons aux lieux où il y a du mécontentement, afin qu'il se gardent de la rigueur du traitement Anglois. Vous aurez sçeu l'escapade qu'a faite le Sieur Dom Juan de Medicis, après trois ans de séjour en cette Cour, de laquelle il a pris congé, c'est-à-dire du Roy, quand sa Majesté est partie de Paris, prenant son sujet sur la saison dormante en laquelle nous vivons, qui ne lui permettoit de faire fortune par l'exercice des armes, joint aussi que s'il y avoit sujet d'être employé, il reconnoissoit un si grand nombre de Princes & Seigneurs qui lui seroient justement préférez par services & merites. Voilà surquoi il s'est fondé en apparence; mais en vérité d'autres mécontentemens conçus en sa fantaisie plus qu'en effet, lui ont fait prendre cette résolution indigne de l'honneur qui lui a été fait par leurs Majestez durant sa demeure près d'elles. Il se retire par l'Allemagne en Italie, où il prendra, à ce qu'il dit, conseil de ce qu'il deviendra. Nous vous é-

crirons

crirons par la premiere depêche ce qu'aurez à faire pour les Conservateurs du Commerce, dont êtes sollicité. Vous trouverez ici une Lettre du Grand Seigneur au Roy Breton, qui nous a été envoyée par M. de Salignac touchant les disputes & contentions qui se sont passées entre lui & l'Ambassadeur d'Angleterre ; si jugez à propos qu'elle soit présentée le ferez, sinon en userez comme bon vous semblera.

De Fontainebleau le 10. d'Avril 1608.

XX

L X V I I I. L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

JE n'ai répondu à votre Lettre du 26. Mars, pour ce que jà ne l'ai estimé nécessaire, M. de Puisieux vous ayant fait entendre l'intention du Roy sur les points portez par icelle. Nous n'eussions jamais parlé les premiers du renouvellement de nos Traitez, & puisque ce n'est leur intention d'y entendre, nous nous y conformerons volontiers. Le Cordelier apassé par ici allant en Espagne, où il porte l'article du Commerce des Indes en la forme qu'ils l'ont dressé à la Haye. Le Roy l'a fort entretenu. Il veut que nous croyons qu'il a crainte que le Conseil d'Es-
pagné

pagne rejette ledit article ; & toutefois nous reconnoissons qu'il a fait provision d'une besace de raisons pour le défendre & faire admettre. Je ne vous écris ce que contient ledit article , car j'estime que vous le sçauvez , mais je dis, s'il passe en cette forme, qu'il servira toujours quand on voudra de prétexte de querelle de part & d'autre , & vous dirai pour mon regard , que j'ai opinion que les Espagnols s'y accommoderont quoique die le Moine. Je connois qu'ils ont autant de besoin , que d'envie d'être dechargez de la Guerre Flamande , & des ordinaires apprehensions qu'ils ont de leurs flottes ; en tout cas ils tireront en longueur les affaires, par ce qu'ils ne sont armez , & que le séjour à la Haye des Députez n'y est inutile. Quant aux Traitez d'Angleterre avec les États, qu'ils les accourcissent ou allongent , comme il leur plaira, Paix ou Guerre, nous n'en faisons mise ni recette , & peut-être changeront ils quelque jour de conseil. Certes ce seroit leur bien & avantage , mais ils le croiront quand les doublons d'Espagne seront décriez en la Cour de ce Prince. Le notre continuë à se bien porter Dieu mercy. Notre Maîtresse n'est encore accouchée , mais elle ne peut tarder , dequoi vous ferez soudain adverti. Je vous envoie ouverte une Lettre que j'écris à M. le Duc de Lenox, pour réponse à une plainte qu'il m'a faite du jeune la Fontaine , en laquelle je trouve qu'il est assez

mal fondé, comme vous jugerez par ma fufdite réponfe.

De Fontainebleau ce 18. d'Avril 1608.

XX

L X I X. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

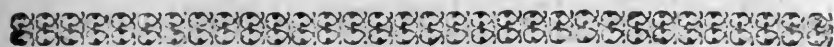
MONSIEUR,

NOUS n'avons encore rien recueilli des discours de M. de Wimes, qui nous doive faire changer le jugement que l'on nous a donné ci-devant occasion de faire de la disposition & volonté de ce Roy & de son Conseil en notre endroit; & me pardonnerez si je vous dis, qu'il est besoin d'autres choses, que de paroles & de discours pour y asseoir fondement. Quant à nous, nous cheminons le grand chemin, & rendrons toujours paroles pour paroles, effets pour effets, sans déguisemens & arrieres pensées. Soit que la Paix des Pays-Bas réussisse, ou que l'on y recommence la Guerre, nous devrions être bien unis ensemble, pour tirer profit de l'une & de l'autre, non pour nuire à personne, & moins nous advantager l'un sur l'autre, mais afin de jouir plus seurement du repos, duquel nous nous contentons. Notre Maître continuera à faire mauvais jugement de la fufdite Paix, ne pouvant croire que les Espagnols

pagnols soient si foibles & mal conseillez, que de passer les conditions d'icelle, en la forme que les opiniâtroient Messieurs les États. Bien a-t-il opinion qu'ils feront durer la négociation pour endormir ceux-ci, les desunir, & après les surprendre à leur desavantage. Croyez que les Députez des Archiducs ne perdront le temps là où ils sont. Le Sieur Grunetrot est ici, qui a présenté au Roy des Lettres du Roy Breton, auxquelles M. de Puisieux sera soigneux à faire reponse, comme à vous faire sçavoir ce qui s'est passé avec l'Ambassadeur dudit Roy ces jours derniers, sur l'établissement de notre Commerce réglé par notre dernier Traité. Leurs Ambassadeurs s'arrêtent bien souvent plus aux mots, qu'aux choses, & aux formes qu'aux effets; toutefois nous les contenterons tant que nous pourrons, & verrez par le mémoire que l'on doit bailler audit Ambassadeur, duquel vous avez un duplicata par le Sieur Vertau, qu'elles ont été les dernières demandes & nos réponses sur ce sujet. Et quand le Roy reverra ledit Ambassadeur, nous lui tiendrons le langage touchant le Comte de Salisbury, duquel vous nous avez donné avis par votre Lettre du 10. de ce mois. Le Sieur de Wimes ne nous a encore parlé des trois points portez par votre Lettre; toutefois l'ayant leû à sa Majesté, j'ai reconnu qu'elle ne refusera à M. de Lenox le Guidon de la Compagnie du Duc d'Yorck, qu'il veut faire changer de main & qu'elle a volonté de

pour autre effet, je prie Dieu, Monsieur de la Boderie, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

De Fontainebleau le 26. d'Avril 1608.



L X X I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LE principal fujet de la présente, après avoir accusé la reception des vôtres du 8. & 17. de ce mois, est pour vous donner la bonne nouvelle de l'heureux accouchement de la Reyne d'un beau fils aujourd'hui sur les neuf heures du matin, avec un aussi grand contentement de leurs Majestez, qu'applaudissement universel de ceux qui ont justement part à cette allegresse publique. Nous en avons maintenant trois qu'il faut prier Dieu être l'assurance & l'affermissement du repos, que le Pere, avec travail & peril, nous a procuré. Voilà de quoi faire des alliances, tant de fils, que de filles étrangères, & surtout avec les Roys d'Angleterre & d'Espagne qui n'en manquent pas de leur côté. Il ne tiendra pas à nous quand les choses se présenteront avec franchise & apparence d'utilité reciproque. Nous avons remarqué la réponse qui a été faite de nouveau au Sieur Carron

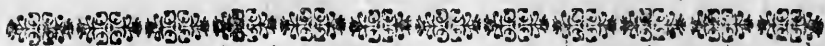
par le Comte de Salisbury sur le fujet de la Ligue, dont il est question, qui nous plaît, pourvû qu'elle soit suivie des effets, qui s'en doivent attendre, & qui tournent à l'avantage commun des uns & des autres ; mais puisque ledit Roy ne trouve pas bon que ses Ministres qui sont en Hollande en soient médiatement & conjointement avec les autres, & qu'il désire au préalable voir une fin au présent traité pour se regler en l'autre, nous ne l'en presserons point ; autrement la soudaine & usitée convoitise de laquelle il a usé par sa réponse à l'endroit dudit Sieur Carron sur les points dont il l'a requis, témoignent quelque changement en leur délibération & conduite ordinaire, ou pour avoir reçu un mécontentement du côté d'Espagne ou des Archiducs, ou avec dessein de faire connoître aux Etats & à nous qu'ils ont envie de les abandonner en la présente condition de leurs affaires : mais c'est qu'ils veulent aussi faire valoir leur marchandise avec plus de cérémonie que nous. Ils observent notre proceder envers & où il faut delier la bourse & les secourir de présens. En effet ils marchent sur nos pas plus par jalousie de notre bonne correspondance, que par vraye inclination de les assister ; car en somme, les Anglois quelque bonne mine qu'ils fassent, apprehendent les Espagnols, & ne veulent être troublez d'eux en la jouissance de leur repos, desorte qu'il y a apparence qu'ils mettront peine d'observer, & il faut ainsi dire,

plûtôt

plûtôt une espece de neutralité avec les Espagnols & les Provinces-Unies, que de se declarer plus ouvertement d'une part & d'autre. Vous avez bien fait de vous mocquer de l'insolence de ces Comediens, avec la mesure que vous y avez tenuë, puisque le Roy Breton n'y a pas été en plus grande consideration. Vous n'en devez pas faire plus grand ressentiment, encore je vous assure qu'on ait trouvé deçà cette procedure bien audacieuse. On a eu plaisir aux advis que vous avez envoyez du progez des Hollandois sur la conjoncture du debat & contestation de cet article, pour lequel le Cordelier a passé depuis quelques jours, s'en allant en Espagne, pourvû, à ce qu'il dit, de raisons pour induire ledit Roy & son Conseil à s'y accorder en la forme qu'ils ont projectée avec les communs Députés sous son bon plaisir, de laquelle vous aurez ici copie. Il se promet bonne issue du gros de la négociation, si ce point peut être accordé, encore qu'au differend des Limites, du trafic des Provinces & autres qui ont été jà proposez, il se rencontre plusieurs difficultez: mais le Moine ne desesperes de rien, pourvû qu'il plaise au Roy continuer l'assistance de son autorité à l'endroit de Messieurs les Etats, qu'il reconnoit jusqu'à présent avoir très utile à l'avancement d'icelle. Nous avons écrit à Roien pour adviser à l'établissement de ces Conservateurs suivant notre Traité; nous vous ferons sçavoir la réponse qu'en recevrons, afin de part &

d'autre, & en même temps, pareil ordre soit observé; cependant vous aurez ci-joint celle qui a été faite, au mémoire qu'a depuis peu présenté l'Ambassadeur d'Angleterre, afin qu'en soyez informé & en puissiez rendre compte quand besoin fera. Nous attendions selon vos Lettres que M. de Wimes nous parleroit à ce sujet que nous mandez, plus amplement & ouvertement qu'il n'a fait, mais à ce que nous voyons par ce qu'il nous a déclaré librement, la charge n'est qu'assez générale. Il ne tiendrait pas à lui que les affaires n'allassent mieux entre nos Maîtres.

Du même lieu & jour.



L X X I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Vous verrez par la Lettre du Roy, ce qui est de son intention touchant les langages que lui a tenus de lui même le Sieur Guinetrot. Sa Majesté fait bien connoître par icelle qu'elle ne tient pas son cœur, qu'elle n'est vindicative, & desire & seroit très-contente qu'on voulût répondre à la franchise de son amitié; sur tout elle ne veut être mal avec les Dames qu'elle honore & chérit encore plus que jamais. Si donc cet-

te

te Reyne a envie de se bien remettre avec elle, elle ne peut rencontrer meilleure & plus honorable opportunité que la présente. Nous reconnoissons bien de la façon qu'elle recevra cet office, si elle desire autant la reprise de bonne intelligence comme ledit Sieur de Guinetrot veut qu'on le croye; & en donne des assurances si grandes, qu'il est cause que le Roy a pris le conseil & délibération contenus en ladite Lettre. Il a écrit le semblable par delà, afin quel'on reconnoisse que nous y marchons sincèrement. Ce ne seroit pas peu gagner en son passage s'il pouvoit être cause de renoüer une bonne correspondance avec ladite Reyne qui a credit & autorité en ce qu'elle entreprend par l'indulgence de son mari, autant que par autres artifices; & s'il ne tient qu'à bien parler du Comté de Salisbury qu'il nous soit favorable, ce n'est chose qui coûte beaucoup; car quand il en est besoin, vous sçavez que notre Maître y est sçavant, & qu'il ne s'y épargne pas. Puisque la goute a attaqué le Roy Breton, elle a la mine de le venir revoir souvent, & lui la traiter ainsi qu'elle demande; nous prévoyons enfin qu'il arrivera du mal en Angleterre de ces schismes nouvellement fuscitez, auxquels ledit Roy fera très bien conseillé de ne vouloir remedier par la force ni le sang, dont le mauvais exemple est allés proche & récent en ces quartiers; mais c'est une épine que difficilement il se tirera du pied, quelque expedient qu'il y employe.

Il vaut mieux laisser solliciter Madame de Guise sa pêcherie toute seule, puisque vous n'en avez point été requis, ni eu commandement de l'assister. Nous croyons que c'est bon conseil de n'avoir delivré la Lettre de Levant; il y a longtemps que M. de Salignac nous écrit de faire représenter au Roy Breton l'insolente procédure de son Ambassadeur à Constantinople, mais nous nous en sommes abstenus, estimant que ce seroit plutôt leur donner occasion de l'accroître. Vous devez remercier ledit Roy des Daims qu'il a envoyez au notre, qui ont été trouvez très beaux, & lui dire, qu'en contrechange sa Majesté lui enverra deux Autruches ainsi qu'il a desiré. M. de Vitry m'a dit quoi y joindra aussi quelques Marcaffins. Voilà comme ces deux Roys s'entretiennent. Bientôt après la réception de votre dernière du 26. du passé, l'Ambassadeur d'Angleterre a demandé audience, principalement sur le sujet de ces nouveaux mémoires qui lui ont été envoyez, qui seront vûs par M. le Chancelier & par M. de Boissise; ce n'est pas argent prêt pour tout cela. Nous avons mis aussi entre les mains de ce dernier la réponse que nous avons eüe de Rouen & les remontrances que font les Marchands de ladite Ville touchant l'établissement des Conservateurs du Commerce. Nous vous donnerons avis de ce qui y aura été resolu. M. de Berny nous écrit lui avoir été dit par un Courier venant de Hollande à Bruxelles
que

que M. Jeannin étoit parti de la Haye le 1. de ce mois pour passer en France, de sorte que nous l'attendons dans peu de jours; car le Roy lui avoit mandé qu'il trouve bon ce sien passage pour quelque temps durant ces incertitudes, & l'attente du Cordelier qui est allé en Espagne; pourveu que son absence soit jugée par lui ne pouvoir préjudicier au bien de son service. Sa présence aussi éclaircira beaucoup de particularitez que la plume ne peut si nettement représenter. Le Roy pour donner plus de contentement à la Reyne d'Angleterre permettra au Prince de Joinville d'y faire un second voyage; mais sa Majesté en veut être priée par lui. J'estime aussi que celui-ci reconnoissant ce sien desir ne manquera d'y satisfaire. Vous voyez, comme pour mieux étraindre cette reconciliation, sa dite Majesté fait état de la convier d'être maraine de notre troisième Prince, avec la Republique de Venise; mais nous en doutons à cause de la Reyne Marguerite qui l'est de Monseigneur d'Orleans.

De Paris ce 9. de May 1608.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L X X I I I . L E T T R E

D U R O Y H E N R Y . I V .

MOnsieur de la Boderie, je vous fais la présente à part pour vous informer de certains

tains propos que le Sieur de Guinetrot m'a tenus depuis qu'il est arrivé auprès de moy, concernant la Reyne d'Angleterre ma bonne Sœur & Cousine, & ma réponse sur iceux; ensemble ce que je veux que vous fassiez par delà ensuite de ce qui s'est passé. Vous sçaurez donc que ledit Guinetrot m'auroit dit que l'inclination de ladite Dame avoit toujours été de m'aimer par dessus tous autres, pour la bonne opinion qu'elle avoit de moi, & l'estime qu'elle faisoit de mon amitié; mais qu'on lui avoit fait divers rapports, qui lui avoient donné sujet de croire que je ne lui portois l'affection qu'elle s'étoit promise & qu'elle méritoit; de façon qu'ayant demeuré trop longtems en cette opinion, sans avoir été éclaircie du contraire, au lieu de persévérer en sa bonne volonté envers moi, elle auroit véritablement tourné ses pensées & affections en faveur d'autres, ce qui avoit engendré plusieurs effets qui m'avoient été peu agréables, & avoient encore plus déplu aux vrais serviteurs de nos deux Couronnes. A cela ledit Guinetrot disoit qu'il étoit facile d'y remédier de la part de ladite Dame en lui faisant reprendre les premiers erres de son inclination envers moi, si de mon côté je voulois m'y disposer & faire ce que moi-même je jugerois convenable pour cet effet, comme j'avois reconnu lorsque leur Ambassadeur ici résident, advertit la Reyne de ce que je lui avois dit touchant lesdits rapports que je lui avois assuré qu'ils étoient faux &

qu'ils

qu'ils avoient été malicieusement controuvez par les envieux de notre amitié & de notre prospérité, disant qu'elle reçeut cette mienne déclaration avec tant d'allegresse & contentement, qu'elle la manifesta à tous ses serviteurs & resolut à l'heure même de m'en remercier par une Lettre qu'elle m'écrivit de sa main, que ledit Guinetrot dit avoir veuë & leuë, & dont il devoit être porteur. Il assure que j'en eusse reçu tout contentement, mais que ladite Dame retint & rompit ladite Lettre sur l'advis que lui fut donné bientôt après des propos que j'avois tenus audit Ambassadeur sur le mécontentement & déplaisir que je reçeus, quand je sçeus qu'elle préféreroit à vous l'Ambassadeur d'Espagne à son dernier Ballet; que maintenant je pouvois reparer le passé, si je voulois de nouveau assurer ladite Reyne de mon amitié & lui donner occasion de croire que veritablement je desirois la sienne & sa bonne grace; là-dessus je répondis que j'entendrois & fatisferois toujourns très volontiers, sçachant très bien l'honneur qui devoit être rendu aux Dames, & surtout au mérite de ladite Reyne qui est douée de toutes sortes de perfections; étant certain que jamais je n'avois parlé d'elle en autres termes qu'a je devois & étoient deus à ses mérites; confesserois librement, si j'étois tombé en cette faute, que je me ferois grandement oublié, mais que nos communs envieux avoient inventé lesdits rapports pour s'en avantager. Bien avouai-je n'avoir été sans
jalousie

jalouſie quand j'avois veu que ladite Reyne en aimoit d'autres & les favorifoit plus que moi, ne me pouvant perſuader qu'elle creût pouvoir être mieux ſervie & honorée d'eux que de moi, ayant juſqu'à préſent rendu plus de preuves qu'eux de ma valeur & mérite au ſervice des Dames ; que j'étois encore prêt de me mettre en tout devoir d'acquérir de nouveau ſa bonne grace par toutes fortes de ſervices & de recherches dignes d'elle, & ſans avoir égard au paſſé la ſuppliois par Lettres de me recevoir pour ſon Chevalier & Serviteur, & d'éprouver mon affection quand je ſçaurois qu'elle auroit mes offres agréables & les accepteroit auſſi volontiers que de bon cœur je les lui offrois. Ledit Guinetrot me ſupplia lui permettre d'écrire à ladite Reyne, me répondant qu'elle en recevroit une extrême joye & conſolation & qu'il y ſeroit répondu par elle à mon contentement ; ce que j'approuvai, & lui diſ que je vous commanderois tenir dès à préſent pareil langage de ma part à ladite Dame, & de confirmer l'adviſ qu'il lui en donneroit. Ce ſera donc le ſujet de la préſente & le commandement que je vous ferai par icelle, que vous executerez avec telle diſcretion & opportunité que ma bonne & ſincere intention ſoit admife & reçeuë pour le prix qu'elle mérite. J'ai encore voulu fortifier cette action d'une autre ouverture que j'ai faite de ma propre bouche, premierement audit Guinetrot, depuis à leur Ambaſſadeur ſur la naiſſance du
der-

dernier fils que Dieu ma donné le jour de St. Marc qui est passé , qui est telle que je leur ai dit , que j'ai desir de prier ladite Reyne de vouloir être maraine de mon dit fils en son Baptême , & appeller avec elle la Republique de Venise , afin de l'obliger à servir ladite Dame , & affectionner ladite Republique après moi , & comme moi ; & que j'en rechercherois volontiers l'un & l'autre , quand je sçaurois que ladite Dame l'auroit agréable , les ayant priez de s'en informer & m'en éclaircir ; adjouçant que j'avois ci-devant destiné pour mon fils d'Orleans la Reyne Marguërite ma sœur , & les Liges Suisses. Lesdits Ambassadeur , & Guinetrot ont fait démonstration de bien recevoir ladite ouverture ; toutefois ils m'ont laissé quelque doute de l'approbation d'icelle , à cause de la présçance d'entre lesdites Reynes ; tellement que vous n'en parlerez encore de ma part à personne par delà , mais mettez peine de découvrir ce que ladite Reyne en sentira sur l'advis que ledit Ambassadeur , & Guinetrot en donneront , afin de m'en advertir , comme vous ferez de toutes les circonstances que vous marquerez en tout ce qui se dira & fera touchant la susdite reconciliation & recherches d'amitié entre ladite Dame & moi , qui prie Dieu , &c.

Du même jour & lieu



L X X I V. L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

MOnsieur de la Boderie, j'ai fait pourvoir à l'entiere observation du Traité de Commerce conclu en l'année 1605., comme vous avez sçeu par ci-devant, & verrez par le mémoire que je vous envoie, & par ce que l'Ambassadeur du Roy Breton, mon bon Frere, m'a fait entendre, qu'il a été par delà entierement satisfait audit Traité; bien que nos sujets de Normandie & Bretagne se plaignent d'être maltraitez aux Pays dudit Roy, & qu'il se leve sur eux des impositions nouvelles, maintenant que ledit Ambassadeur m'a fait instance pour la revocation de quelques impots qui se levent sur les Anglois, il a été, comme dit est, satisfait au contenu dudit Traité. Parce qu'il est porté par icelui qu'il sera établi en la Ville de Londres des Conservateurs dudit Commerce, vous me ferez service très agréable de choisir pour cet effet deux Marchands François, gens de bien, experimentez au fait dudit Commerce, & s'il est possible qu'ils ne soient naturalisez audit Pays, lesquels en vertu du pouvoir qui leur en sera par vous donné seront autorisez à exercer la charge de Conservateurs avec ceux qui y seront commis par mon dit Frere; me donnant aussi advis de leurs noms

noms & qualitez, quand le choix & établissement en aura été par vous fait.

De Fontainebleau le 11. de Juin 1608.

L X X V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

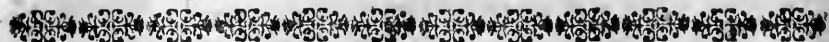
CE que nous apprenons par votre Lettre du 24. du mois passé, vous avoir déclaré de sa bonne volonté le Comte de Salisbury sur le sujet de la reconciliation entre le Roy notre Maître & la Reyne Bretonne sa Maîtresse; nous a été confirmé presque en mêmes termes par les Lettres que ledit Comte en a écrites au Sieur Guinetrot, de laquelle pourveu qu'elle soit franche & de durée, je vous assure qu'on a délibéré de faire état: mais vous sçavez si nous avons occasion jusqu'à présent d'en douter, s'étant passé même depuis quelque temps en deça plusieurs occurrences qui nous en ont rendu peu de preuve. Nous ne ferons jamais des derniers à lever ces ombrages quand nous connoîtrons qu'on y veuille répondre avec sincérité. C'est notre commun avantage d'en user ainsi en la diminution de ceux qui sont jaloux de notre union & prospérité. Ladite Reyne a écrit une autre Lettre audit Guinetrot;

par laquelle elle defavouë les langages qu'il a tenus au Roy , s'il l'a fait de fa part : bien, dit elle, si fa Majesté desire son amitié qu'elle y répondra très volontiers de la sienne. Mais elle dit aussi fierement & clairement qu'elle n'a à faire de celle de personne du monde, & veut bien qu'on sâche qu'elle l'entend. Mais nous ne nous arrêtons point à cela, y ayant toujours honneur à rechercher les bonnes grâces des Dames, nous voyons bien par ce que nous representez & le conseil que vous a donné ledit Roy, qu'elle ne fera difficulté d'être maraine de M. le Duc d'Anjou, à quoi le Comte de Salisbury a voulu faire connoître qu'il n'est inutile. C'est chose qui n'est encore si pressée ; nous avons loisir de délibérer de la forme qu'il conviendra y observer pour contenter ladite Reyne sur les empêchemens que ledit Comte a mis en avant ; mais en tout cas, il est aisé à juger que la mention en ce que lui diriez du Sieur Guinetrot ne lui seroit trop agréable. Il s'en faudra abstenir même si lui écrivons. Nous ne parlerons point aussi à elle de M. le Prince de Joinville pour les considérations portées par votre Lettre. Nous avons pourveu dès-à-présent à l'établissement des Conservateurs du Commerce suivant le Traité, & ce que nous a dit l'Ambassadeur d'Angleterre, le semblable avoir été fait par delà. Nous vous envoyons les mémoires de ce qui a été ordonné afin qu'en étant informé, vous jugiez mieux de ce qu'ils y doivent apporter de leur côté

côté. Vous avez jà sçeu la prolongation de Trêve qui a été faite aux Pays-Bas pour le reste de cette année, & la condition que les Etats y ont apposée; que si dans la fin de Juillet; ils ne tomboient d'accord des articles dont ils sont en differend, ils se separeront & rompront leur négociation. Nous n'avons pas opinion qu'après deux mois expirez ils fassent tant les mauvais; encore qu'ils ne conviennent ensemble. Ca été un expedient qu'ils ont trainé pour couvrir aucunement la honte de cette prolongation, laquelle nous est fort suspecte; & ne peut enfin que tourner à leur préjudice. C'est aussi le dessein de leurs adversaires de gagner temps; de les accoutûmer à l'aise & au repos, & s'acquérir dans leur Etat des avantages qui servent à avoir meilleur marché d'eux quand on en viendra à la conclusion. Ce Cordelier cependant est encore retenu en Espagne, pour adviser maintenant avec plus de commodité à la réponse qu'il doit rapporter. Il se louë de l'accueil que lui ont fait le Roy & la Reyne d'Espagne, & se plaint d'ailleurs du Duc de Lerme, & d'autres Ministres de ladite Cour. Ils ont dit à notre Ambassadeur qu'ils nous enverront bientôt Dom Pedro de Toledé. Nous apprenons que c'est pour faire ouverture d'alliance; mais nous croyons encore plus que c'est pour nous amadoüer, & sous cette esperance; laisser miner Messieurs les Etats.

Il fuffit de connoître leur rufe ordinaire pour s'en garentir, nous l'entendrons parler.

Du même jour & lieu.



L X X V I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LE Roy a eu plaifir d'apprendre par vos Lettres du 15. que le Roy Breton fon bon Frere ait fait les démonftrations, que vous mandez, d'allegreffes & rejouiffances de la nouvelle que lui avez portée, à fon feftin, de la naiffance de M. le Duc d'Anjou (ainfi a-t-il été nommé) où elle a été fi folemnellement reçeuë & célébrée par cette bonne & honorable compagnie. Vous avez fçeu depuis, par l'arrivée du Sieur Vertau, comme fa Majesté defire de faire choix de cette Reyne pour être la maraine de ce petit Prince, conjointement avec la Republique de Venife, dont elle s'est jà fait entendre à cet Ambaffadeur. Que fi fon mary a bonne volonté de fatisfaire à l'office qu'il vous semble avoir couvertement recherché, demandant fi notre Maître feroit les Baptêmes des deux derniers, nous eftimons qu'il en peut très à propos embrasser l'occasion, parce que nous defirons de ladite Reyne fa femme,

cet

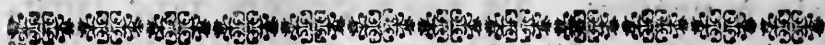
cet office accompli par lui ou par elle étant indifférent & pouvant produire le même effet qui sera toujours utile & honorable aux parties. Nous attendrons donc d'être éclaircis de la façon que vous jugerez de leur desir & inclination pour le regard de la susdite proposition. Nous avons veu les changemens de votre Cour & la continuation de la faveur que fait ce Prince au Comte de Salisbury qu'il a élevé à la charge de Grand Trésorier de son propre mouvement, & sans que l'autre en ait daigné faire la poursuite, se sentant suffisamment porté des bonnes grâces de son Maître. Mais ils fera sagement de retenir la surintendance de celle de Secrétaire, qui lui a acquis le crédit & l'autorité qu'il possède, se servant pour ce de l'exemple de feu son Pere qui ne se trouva pas bien de l'avoir remise entièrement au pouvoir de feu Walsingham. Nous voyons en somme que le Roy d'Angleterre sera gouverné & conduit par son Conseil, & qu'il prend un train, (entendu celui que prend son Roy) de faire tout à sa guise avec plus de puissance que jamais, si ce n'est que le fils qui commence à sentir son cœur, reconnoissant possible la trop grande facilité du Pere, ne puisse être si indulgent en son endroit, conforté de faire par les envies & jalousies que suscite ordinairement un crédit extraordinaire. C'est donc à lui qu'il faut sacrifier, qui veut faire ses affaires en Angleterre. Quant à nous, nous ne sommes pas en condition d'en

faire recherche avec affectation ; mais je vous assure , s'ils témoignioient quelque franchise en leurs actions , que nous serions très prompts à nous lier avec eux d'étroite intelligence , toutefois nous ne reconnoissons pas par la réponse que ledit Comte a faite au Sieur Carron sur ce sujet , qu'ils ayent envie seulement de faire la moitié du chemin ; ains (ce semble) comme vous avez fort bien dit audit Sieur Carron , que ce n'est la coutume ni la bienséance que nos filles fassent l'amour à leurs Princes , ce que nous ne sçaurions approuver. Il est mieux par consequent de ne passer pour cette heure plus avant avec eux , puisque l'âge de nos Princes & Princesses ne presse encore , ni graces à Dieu aucune autre nécessité ; comme ils sont eux du côté d'Irlande pour cette entreprise du parent du Comte de Thyrone , laquelle si elle est véritable , nous jugeons de deçà comme vous , d'autant perilleuse que les moyens & autres expédiens manquent audit Roy pour s'y opposer avec honneur & avantage : il faut en voir le progres. Mais cette partie de quatre-cens-mille-livre reçeuë par l'Ambassadeur d'Espagne , doit être suspecte ; & sommes tous étonnez qu semblables Ministres pratiquent cette forme si impunement au sçeu d'un chacun. Ils continueront néanmoins , sachant & ayant trop souvent éprouvé que ledit Roy ne s'élève davantage. M. de Berny confirme que d'Anvers on a fait tenir à Londres cinquante

quante mille écus, qui font peut être partie desdits quatre-cens-mille-livres; desorte que c'est chose qui se dit ainsi publiquement, & semble que telles façons leur doivent tourner en coûtume. Leur Ambassadeur qui reside en Espagne reçoit sa pension annuelle dudit Roy, ainsi qu'on nous dit, qui est suffisante pour l'entretenir sans faire venir autre secours d'Angleterre. Il faut bien dire, que le Roy d'Espagne ayant tant de principaux serviteurs de celui d'Angleterre à sa devotion en peut tirer en temps & lieu grande utilité, si aucune se peut tirer de ce côté-là. Nous reconnoissons le Comte de Salisbury demeurer en ces belles qualitez, sur ce que le Sieur Carron, suivant la charge à lui donnée par le Sieur Barneveld, ce qu'apprenons par vos Lettres du 14., lui a fait entendre. Cette réponse confirme le jugement que nous avions toujours fait de leur intention, & du dessein de leur conduite à l'endroit des Etats des Provinces-Unies au Traité qui se négocie à présent. Ils nous veulent voir faire, puis verront & délibéreront à loisir ce qu'ils y contribueront, pour nous laisser après seuls soutenir l'envie, la dépense, les perils & la rupture. Mais nous nous garderons bien d'en courre le hazard, & d'affermir leur repos & seureté avec notre dommage. Vous aurez maintenant appris comme les vents ont été si contraires à M. Jeannin, qu'il a été contraint de retourner à la Haye, après avoir été tourmenté sur mer quatre jours, &

cela l'a fait ceder à la priere qui lui a été faite pour la continuation de son séjour de la part de Messieurs des États, & de celle des Ministres des Princes étrangers, sur l'incertitude du retour du Cordelier, que les Députez de l'Archiduc asseuroient devoir être à la fin de ce mois. Mais nous avons opinion que le terme sera prolongé, tant l'affaire dont il est question est importante & mérite une bonne consultation. Enachevant la présente, l'Ambassadeur d'Angleterre m'est venu trouver, après avoir eu audience ce matin du Roy. Il revient toujours, comme vous avez dit, à ses dettes, & desire d'être éclairci de quelques points & prétentions, qui n'ont été vuidez en ses premieres instances; nous les examinerons de nouveau. Mais il éclaircira bien l'affaire s'il tire argent de nous, encore qu'il nous fasse paroître son Maître en avoir bon besoin.

De Fontainebleau ce 26. de May 1608.



L X X V I I . L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

Monsieur de la Boderie, j'ai considéré les langages que vous a tenus la Reyne Bretonne, lors que vous l'allates dernièrement visiter, pour sonder qu'elle seroit son intention sur la semonce que je desirois lui être faite

faite par vous de ma part, pour tenir sur les saints fonds de Baptême mon fils le Duc d'Anjou, conjointement avec la République de Venise; & pareillement ce qu'elle a écrit en même temps au Sieur Guinetrot, presque conforme à ce qu'elle vous en avoit déclaré. J'advouë que l'une & l'autre eût pû faire changer cette délibération en un esprit qui n'eût eu connoissance de l'humeur ordinaire des Dames & principalement de celle de ladite Reyne, à l'alteration de laquelle j'estime y avoir plus d'honneur & de grace à un Cavalier de ne s'arrêter, que de se picquer de tels ressentimens; au moyen de quoi je veux qu'en lui présentant la Lettre de créance que je lui écris sur ce sujet, vous lui déclariez l'état singulier que j'ai toujours fait de son mérite, égal au desir que j'ai eu de rechercher ses bonnes grâces par les services que mon affection & sa vertu me convient de lui rendre; qu'en général j'ai bien fait profession d'honorer les Dames, mais que les rares parties & qualitez qui reluisent en sa personne m'obligent à desirer les occasions de la servir plus particulièrement que nulle autre. Pour preuve de cette mienne inclination, de laquelle la continuation me fera aussi chere que très agréable, je la prie d'être maraine de mon fils le Duc d'Anjou, afin que recevant cette faveur de ses mains, il se rende un jour d'autant plus susceptible de l'éducation que je lui donnerai de l'honorer & servir à l'exemple du Pe-

re ; & d'autant que j'ai appris qu'elle faisoit difficulté sur la préséance qu'elle apprehendoit de ma Sœur la Reyne Marguerite maraine de mon fils le Duc d'Orleans ; pour jouir de ce contentement , je pourvoirai que la Cérémonie desdits Baptêmes soit séparée & distinguée de quelques jours pour y observer la différence qu'elle a montré desirer. Vous lui direz aussi que j'ai commandé à mon Ambassadeur resident à Venise de faire pareil office à l'endroit de ces Seigneurs , pour être parain de mon dit fils d'Anjou , desquels j'ai fait élection comme de nos amis communs , & qui je m'assure recevront ce témoignage présent à gage pour l'advenir de notre amitié. Vous accomplirez donc cette charge , avec les termes plus convenables que vous pourrez adviser , pour lui donner assurance de ma bonne volonté , & prendre celle de la sienne en mon endroit , telle que je la desire.

De Fontainebleau le 28. Juin 1608.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L X X V I I I . L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y .

MONSIEUR,

Vous recevez par la dépêche du Roy le commandement de présenter le service de sa Majesté à la Reyne Bretonne , & de la
convier

convier au Baptême de M. d'Anjou. Je desire qu'elle reçoive l'un & l'autre, comme le Sieur Guinetrot nous a donné esperance, afin que nous vivions à l'advenir en meilleure intelligence, sinon en effet, au moins en apparence, que nous n'avons fait ci-devant; car cela peut être utile à l'une & à l'autre Couronne. Nous célébrerons lescits Baptêmes à divers jours; de façon que ladite Reyne aura sujet de demeurer contente pour ceregard, suivant la proposition que le Comte de Salisbury vous en a faite. Comme nous sommes encore incertains du temps que nous ferons lescits Baptêmes, il ne sera jà besoin qu'ils se mettent encore en peine par delà de choisir celui par lequel ils voudront envoyer cette commission à Madame la Princesse de Conty; & vous tiendrons adverti du temps qu'il le conviendra faire; mais je crains bien que le fait des dettes nous broüille bien davantage, que le comperage ne nous ralliera; car notre intention n'est pas de payer ce que l'on nous demande. Premièrement nous soutenons que nous ne devons rien, parce que nous avons mis plus d'argent pour eux en Hollande, que ne monte la somme qu'ils verifient que nous leur devons, d'autant que nous disons que les États & Roles de montres & comptes qu'ils nous representent des deniers qu'ils ont deboursez, & payemens qu'ils ont faits, qui ne sont certifiez des Officiers du Roy, ni expediez avec nous, ne sont recevables, pour verifier
comme

comme il convient l'emploi desdits deniers pour le compte & service du Roy. Secondement nous disons, & est vrai, que leurs gens ont quasi vécu à discretion aux dépens de la France tant qu'ils y ont servi. Tiercement, il est certain que l'Angleterre a tiré profit & avantage du secours qu'elle a départi à la France en sa nécessité, & finalement nous estimons que leur baillant notre argent, nous ne les aurons pas pour cela amis plus entiers, & assurez, que quand nous ne leur en baillerons point sur cela. Nous avons rappelé M. Jeannin, reconnoissant qu'il ne serroit plus où il étoit, que d'abuser les Etats des Provinces-Unies, autorisant des conseils que sa Majesté juge qui leur sont dommageables & de faire payer les fautes des autres; tant cette dernière prolongation de Trêve a déplu à sa Majesté; joint que nous avons opinion que ceux qui l'ont moyennée en composeront & feront recevoir encore une autre à la fin de celle-ci, quelque protestation du contraire que l'on aye faite. Nous sçavons que c'est le but auquel tend ce Conseil d'Espagne, duquel il sera difficile que lesdits Etats se défendent, étant si avant engagez en cette Paix, & ayant si peu de moyen d'avoir recours à la Guerre qu'ils ont: étant certain que les Espagnols veulent se dedire du point de la souveraineté avec lequel ils les ont endormis & aveuglez; car ayant reconnu leur perte & les défauts qu'il y a parmi eux, ils les prisent beaucoup

coup

coup moins qu'ils ne faisoient, & n'obmettent rien à faire aussi à l'endroit de leurs voisins pour les dégouter de leur alliance & assistance ; à quoi lesdits Sieurs les Etats ne travaillent de s'opposer comme ils devroient, vous sçavez qu'ils sement par delà leurs doublons sans épargne, & le fruit qu'ils en recueillent. Je ne sçais s'ils en repandent par deçà à proportion, mais ils ne parlent néanmoins que de traiter avec nous des alliances nouvelles & unir ces deux Couronnes en une amitié perdurable & indissoluble. Quant à nous nous garderons de nous méprendre autant que nous pourrons. Mais vous sçavez que c'est une très grande imprudence que de ne sçavoir prendre parti aux affaires du monde. Nous voyons l'état que nous pouvons faire des Anglois, nous considérons la condition présente des Etats, l'instabilité & incertitude de leur volonté & foi, que nous avons éprouvée lors que nous le méritions le moins ; nous sçavons aussi que nous pouvons, graces à Dieu, subsister & nous maintenir de nous mêmes, & n'ignorons les forces de nos voisins, qu'elle est leur intelligence & quels effets elle peut produire entre eux & contre nous. Cela étant, nous voulons & devons nous résoudre & prendre quelque parti qui nous soit utile, s'il est possible pour l'advenir, comme pour le présent ; c'est-à-dire le moins mauvais & onereux. On dit, que les Espagnols enverront ici Dom Pedro de Toledé. Pour cela ils se contenteront d'en

d'en faire courre le bruit ; je vous assure qu'ils n'en font recherchez ni sollicitiez de notre part , comme vous pouvez certifier qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. Le Pape est auteur , ce semble , de ce conseil ; mais c'est après avoir été requis d'Espagne d'en faire l'ouverture , & d'en entreprendre la conduite. Ce que ce voyage produira , je ne sçais pas ; mais vous puis je assurer dès à présent , que le Roy ne fera rien d'indigne de lui , c'est-à-dire , de sa foi & reputation , non plus que de sa prudence. Cependant la maison d'Autriche rétablira sa grandeur & son autorité en Allemagne , si elle peut , à la honte & aux dépens de l'Empire & liberté des Electeurs & des autres Princes d'ice-lui , le Pape & le Roy d'Espagne favorisant ouvertement les armes de Mathias ; auxquelles les Protestans Allemands ne s'opposent pas , craignant , sans fondement toutefois , qu'Albert ou Ferdinand prennent le premier lieu , comme les Espagnols leur en donnent martel. Cependant pour les rendre favorables audit Mathias qu'ils veulent établir , ne faut point que les Anglois doutent si les Espagnols peuvent jouir des Etats par amour ou par force , & rendre ledit Mathias paisible dans l'Empire , qu'ils ne jettent de l'huile sur le feu d'Irlande , où ailleurs , où ils pourront rendre à leurs voisins ce qu'ils leur ont prêté aux Pays-Bas : mais lesdits Anglois ne le verront ni croiront que quand ils le ressentiront. A présent lesdits Espagnols dressent

sent en hâte une Armée Navale à Naples avec le Grand Duc & le Pape, qu'ils prétendent employer où en Albanie ou en la Morée, dont les Venitiens sont en grande alarme, & arrivent à cette fin extraordinairement où en la Barbarie & nommement en la Rache. Voilà comment ils ne perdent point de temps, cependant que nous chassons & nous pourmenons en nos Jardins, & qu'ils repaissent les Etats de vanité. Voilà ce que vous aurez de moi pour ce coup, après vous avoir remercié de la faveur que vous avez faite au bon M. de Bongars, de laquelle il s'est loué à tous les amis. Il a l'intention très sincere, & sçai que s'il étoit crû l'on ne donneroit à la maison d'Autriche le loisir de faire ses affaires comme elle l'a: mais il a un dessein que je n'approuve, qui est de réunir tous les Princes & Etats Protestans, principalement de la Germanie sous la Banniere du Roy Breton pour vuider leurs differends & controverses en leur Religion; Ce n'est pas un œuvre d'un jour, & néanmoins il n'est que bien à propos d'y avoir l'œil.

De même jour & lieu.

L X X I X. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

NOnobstant toutes les paroles & aigreur de cette Reyne, nous ne laissons de la convier d'être notre maraine, avec la circonspection qu'elle a désirée; de façon que nous estimons que cet office sera bien reçu. Ainsi le Roy vous commande de lui tenir de si beaux langages que n'en sçauriez que bien esperer; si elle veut aussi bien prendre notre bonne disposition, qu'elle lui est offerte franchement, il y auroit bientôt entre nos Maîtres une bonne & utile correspondance, car il n'y a rien d'ennemi en nous, & si quelque fois on y a apporté de la traverse, c'est qu'on a été jaloux de cette union. Et d'autre côté qu'on a trop facilement ajouté foy à de mauvais rapports, à quoi sont sujets les Grands Princes, pour être leurs intelligences suspectes & perilleuses à ceux qui conçoivent des desseins remuans. Si la Reyne veut commencer à se bien entendre avec nous par cette entrée, en voilà un beau sujet, elle reconnoîtra que notre amitié est aussi honorable & utile que celle qu'elle a chérie jusques à présent. Le Roy a commis MM. de Boissé & Arnould Intendant, pour feuilleter les

les mémoires des dettes qu'a présentez de nouveau l'Ambassadeur d'Angleterre. Il nous semble qu'on n'y peut proceder plus rondement, car c'est avec lui, où sur le champ il est loisible d'alleguer ses raisons; desorte qu'il n'y a en ce fait aucune fuite; & ne sçaurions qu'y faire si après cela leur necessité ou autre passion fait parler plus haut qu'ils devroient. Le Comte de Salisbury en jugera mieux quand ledit Ambassadeur lui aura fait sçavoir comme le tout se fera passé. Ce n'est pas le pis qui sçauroit arriver qu'on n'ait point envoyé visiter M. de Lorraine sur le decès de M. son Pere. Vous sçavez bien les considerations qui nous meuvent d'en parler ainsi. Tant mieux que ce Cousin du Sieur des Hayes ne soit venu ici que pour consulter sa santé; aussi n'avons nous rien remarqué à sa procedure, qui nous doive faire juger autrement. Nous laisserons donc faire choix des personnes plus propres pour être Conservateurs du Commerce. Car deçà on y a jà accompli ce qui étoit requis de nous pour ce regard; mais il faudra bien prendre garde qu'ils ne grèvent nos Marchands par leurs nouvelles impositions, de quoi nous aurions sujet & moyen de nous revancher. L'on a loué la réponse que vous avez faite audit Comte sur les propos qui se sont passez entre vous, qui sont véritables, mais pour cela nous n'avons pas opinion qu'ils se resolvent de faire essai du Conseil que lui donniez pour se garentir des plaintes d'Espagne

& de Flandres. Cela fait qu'ils sont plus modestes du côté d'Irlande, qu'ils ne seroient s'ils avoient bonne & étroite intelligence avec nous. Cette alienation fait qu'on entreprend par pratique plus volontiers; & que ci-après on l'entreprendra encore plus ouvertement, si l'opportunité s'en présente. Il leur est difficile de prendre telle résolution; tant ils craignent d'offenser l'Espagne, qui de son côté n'est pas si considérée. Ce Dom Pedro de Toledé n'étoit encore parti d'Espagne le 8. de ce mois, & disoit-on que son voyage étoit retardé pour lui être besoin de faire changer de livrées à son train, à cause de la mort de la mere de la Reyne d'Espagne; & outre cela il y avoit peine à lui fournir les frais de son voyage. Si le sujet d'icelui est tel qu'on nous dit, pour proposer des alliances, & qu'ils y marchent de bon pied, il ne faut douter que les Anglois n'en prennent alarme, & qu'ils ne nous en recherchent davantage; car ils sont jaloux de cette conjonction, comme ils sont de tout ce qu'ils estiment nous pouvoir avantager. M. Jeannin est maintenant arrivé à Paris, nous l'attendons dans deux jours en ce lieu, pour rendre compte bien particulier au Roy de tout ce qui s'est passé en son séjour de Hollande, il en aura bien le loisir avant que le Cordelier revienne, les derniers avis portant qu'il ne devoit être si-tôt dépêché.

Du même lieu & jour.

L X X X. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

M. De Villeroy répond si clairement & particulièrement à la Lettre que vous nous avez écrite du 2. de ce mois, que ce me feroit temerité d'y vouloir apporter du mien; je me contenterai de vous dire, qu'il vaut toujours mieux s'entretenir avec le parti qui regne à présent, qu'avec celui qui a un si puissant adversaire dans le Royaume, & qui est plus contraire à nos desseins & inclinations. Je ne sçais pour cela si nous en devons beaucoup espérer, mais aussi ne gêtez vous rien faisant cet office de vous même, ou bien de la part d'un principal Ministre du Roy, desireux de la conservation du repos public & de l'amitié de ces deux Princes, laquelle bien considérée & entendue peut être grandement utile à la Republique Chrétienne & avantageuse à ces Couronnes. Tirerez en ce que vous pourrez. Nous nous doutions bien que ce soudain depart de M. Jeanin (auquel j'ai rendu votre Lettre) donneroit l'allarme un peu chaude à nos voisins, & principalement aux Anglois qui ne peuvent voir chose extraordinaire en nous, par la-

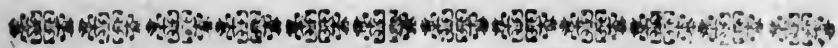
V 2

quelle

quelle ils s'estiment desavantagez , comme en cette venue de Dom Pedro de Toledé qu'ils apprehendent devoir être cause de meilleure & plus étroite intelligence entre nous & les Espagnols ; mais quelque opinion ou crainte qu'ils aient , que les États par ce moyen soient pour bientôt décheoir , si ils ne prennent leur cause & défense autrement en main qu'ils n'ont fait du passé , nous n'estimons pas pour cela qu'ils s'en émeuvent davantage pour les secourir & assister au besoin plus fortement que devant. M. Jean-
nin a levé avant son partement les ombrages aux États , que quelques envieux du bien de leur Republique leur avoient voulu donner de la venue de cet Espagnol , & les a laissez en bonne assurance de l'amitié de sa Majesté , en laquelle aussi ils lui ont témoigné prendre entiere confiance. Nous n'avons point advis si ce Dom Pedro est parti d'Espagne , bien que le bruit commun le fasse jà entré en ce Royaume. On dit que le Cordelier sera de sa compagnie , il est attendu en bonne dévotion des Hollandois , qui protestent ne vouloir passer le terme apposé à leur Trêve , qui est la fin de ce mois , si on ne sort d'affaire , reconnoissant de plus en plus que cette longueur leur est trop préjudiciable. Les nouveaux impots sur le plomb , & l'étain témoignent , comme beaucoup d'autres choses , leur nécessité. Celui du plomb rendra les couvertures de nos bâtimens plus cheres. Nous aviserons deçà , & nous vous
man-

manderons bientôt si vous aurez à y faire quelques plaintes & remontrances.

Du même jour & lieu.



L X X X I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Vous sçavez que nous vous avons souvent écrit d'asseurer le Roy Breton & ses Ministres, & particulièrement le Grand Trésorier d'Angleterre qui est de present, que le Roy notre Maître n'avoit rien plus à cœur que de voir traiter avec lui une étroite intelligence & Confédération des États, tant importante à ces deux Couronnes, que pour leur propre bien & avantage de leurs communs sujets, avec charge expresse d'espier & embrasser les occasions & moyens qui pouvoient faciliter ce dessein; d'y disposer & faire entrer ledit Roy, & nous sçavons comme vous, que vous en avez fait votre devoir; mais que vous n'y avez rien gagné, tant vous les avez toujours trouvez affectionnez à leur repos, fondé sur leur neutralité & le peu de confiance qu'ils ont en nous. De fait, ils se sont étudiez en leur conduite même depuis le Traité qu'ils ont fait avec l'Espagne, de faire connoître à tout le monde, que leurs

conseils font separez des notres , qu'ils n'entendent nullement marcher par nos ornieres pour user du terme même de leur Ambassadeur resident ici, & si quelque fois ils ont fait contenance de n'avoir autre volonté, ils l'ont fait plus pour nous traverser, jaloux de notre prosperité, que pour nous seconder ou fortifier à bonne fin, ont flatté lesdits Espagnols, & les Archiducs, quand ils ont crû qu'ils étoient malcontents de nous, & n'ont perdu l'occasion de leur donner martel de nous pour les induire à préférer leur amitié à la notre; & lorsqu'il a été question de serrer le bouton avec les Etats pour une mutuelle confédération, vous sçavez le refus qu'ils en ont fait; s'il a été parlé de mariage ensemble les Enfans de nos Maîtres, ils ont fait les froids, ont voulu nous en rendre demandeurs & poursuivans, sans toutefois nous donner sujet d'en bien esperer: si l'on a proposé d'assister les Etats pour les divertir de la Paix, ils ont refusé d'y entendre, & nous ont donné occasion de croire qu'ils desiroient nous y engager seuls pour s'en prévaloir après à notre dommage; Bref nous les avons tâtez & sondez, voire conviez par tous moyens d'entrer de bonne foi en Confédération & intelligence avec nous, devant & depuis leur susdit Traité d'Espagne pour nous opposer aux desseins d'Espagne à notre commun bien, connoissant être le plus vrai & asseuré moyen de faire l'un & l'autre avec l'honneur & seureté, & vous dirai, que nous
avons

avons encore la même volonté ; car nous savons que c'est le plus seur chemin que nous avons sçeu choisir pour notre utilité commune. Nous avons fait venir ici le Sieur Jean-
nin, par ce que nous voyons qu'il ne servoît où il étoit, qu'à couvrir du nom & autorité du Roy, des conseils préjudiciables aux Etats, & honteux à leurs Alliez. Nous avons reconnu aussi, que nous ne pouvions acquérir par son entremise vers les Députés du Roy Breton aucune créance & intelligence pour le bien d'icelui, comme pour le notre. Sur cela le Pape nous a fait proposer des alliances nouvelles avec Espagne, & est l'envoi par deçà de Dom Pedro de Toledé exprès pour cet effet. L'on a aussi retardé le Cordelier, & avons découvert que le conseil d'Espagne voudroit se dédire s'il pouvoit de la cession de cette souveraineté desdits Provinces-Unies, de l'esperance & octroy de laquelle ils les ont jusques à présent bercez. Nous estimons que l'un & l'autre comparoîtront & passeront ici dedans ce mois. Quand nous les aurons veus, nous pourrons mieux juger de leurs intentions ; mais je n'ai pas opinion qu'ils changent les notres. Nous savons, graces à Dieu, discerner le blanc d'avec le noir, le vrai honneur du faux, & le prévoyons, & reconnoissons que les affaires du monde sont en un état, qu'il faut par nécessité qu'elles changent bientôt de face. Les Provinces-Unies ne peuvent subsister d'elles mêmes, elles ne peuvent aussi obtenir

une Paix feure , si elles font abandonnées ; desorte qu'il faut , ou qu'elles l'acceptent à la discretion du Conseil d'Espagne , ou que leurs Alliez prennent l'affirmative pour elles. L'Angleterre ne le veut ou peut faire , a-t-elle dit jusques à présent ; il n'est raisonnable quand le pourrions , que nous en portassions seuls le faix. Quand nous disons cela , les Anglois ne s'en émeuvent point , soit qu'ils croient que nous ne laisserons à faire seuls ce devoir , ou qu'ils se soucient fort peu de ce que deviendront & feront lesdits Etats. Davantage , nous ne sçavons quel biais nous devons prendre avec lesdits Anglois , à parler à eux. Si nous faisons dire , que nous voulons préférer leur amitié à celle d'Espagne , ils l'attribuent à feintise , sans y correspondre comme il convient ; jaoit que nous estimons que leur Roy Breton , juge bien que ce seroit leur plus seur pour eux mêmes d'en user autrement ; tant y a , que nous avons assez de cause de nous défier nous ouvrant à eux , qu'ils essayeront de s'en advantager envers lesdits Espagnols à notre dommage ; quoi étant je nous vois à la veille que nous serons contraints de prendre des partis tout contraires , je ne dirai à notre volonté ; à quoi certes nous aurons regret , mais ce sera peut-être quand il n'y aura plus de remede. Je vous prie , discourez en encore une fois avec le grand Trésorier à cœur ouvert , si vous ne jugez à propos de le faire avec le Roy même. Nul autre après ces
deux

deux n'est capable de tels propos, mais faites le comme de vous même, ou si bon vous semble en mon nom. Je sçais bien que ledit Grand-Trésorier n'aime pas les Espagnols, pour les épouser, je desire qu'il voye de moi le semblable; répondez en hardiment, & je sçais aussi que je puis servir son Roy en servant le mien; mais qu'il croye que les ennemis de sa bonne fortune n'auroient l'audace, que nous avons appris qu'ils ont de dresser des parties contre lui, s'ils n'étoient fomentez du côté d'Espagne. Qu'il serve & conseille son Maître où la raison & son honneur le requerront, & il les terrassera facilement, car ce sont gens de corruption & d'ignorance. Vous devez en ces occasions lui témoigner combien notre Maître l'estime & l'état qu'il doit faire de son support. Quand les Espagnols sement leurs doublons, ils n'y appellent des témoins; de façon qu'il est bien difficile de les bien découvrir & vérifier. Toutefois si vous pouvez y penetrer, confiez lui tout ce que vous en sçaurez, sa Majesté l'aura bien agréable. Nous n'avons à démêler avec eux que le fait des dettes, dont nous sortirons assez facilement si nous pouvons une fois prendre telle assurance les uns des autres, qu'il est nécessaire pour notre commun bien: mais en leur disant ces choses, donnez ordre, s'il vous plaît, qu'ils ne croient que nous les proposons par nécessité ou par art, l'état présent de nos affaires justifie l'un, graces à Dieu, nous pouvons

au moins nous passer de nos voisins , autant qu'ils peuvent se passer de nous , & s'ils veulent s'entendre avec nous sincèrement , comme il convient , ils feront aussi-tôt éclaircis de l'autre. Voilà ce que j'ai estimé devoir vous écrire sur le sujet de votre Lettre à M. de Puifieux.

De Fontainebleau du 9. de Juillet 1608.

XX

L X X X I I . L E T T R E

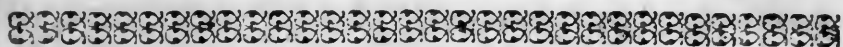
D E M. D E V I L L E R O Y .

MONSIEUR,

CEs Gentilshommes vont trouver M. de St. Anthoine, ils vous assurement de la fanté de leurs Majestez, & de l'arrivée ici de Dom Pedro de Toledé, de la venue duquel je vous ai donné advis, comme du sujet que les Espagnols ont publié d'icelle, par ma Lettre du 9. de ce mois que je vous ai envoyée par la voye de Calais. Quand nous l'aurons ici nous vous ferons part de ce qu'il nous proposera, vous assurant que le Cordelier, s'il s'y échauffe, ne s'y brulera point, car il sçait discerner le vrai d'avec le faux, & connoit très bien les fineses de l'Espagne. Je vous en ai écrit si librement par ma dernière & au long que je ne puis y rien ajoûter; je vous dirai seulement, que le mari à *Thoi-*
net-

nette *, m'a dit, avoir envie plus que jamais de rechercher l'amitié de *L'oignon* †, & pour ce faire, gratifier ceux qui sont auprès de lui, que le Gardien jugera à propos, car il prévoit que cet *Oignon* tiendra bientôt un rang digne de lui au *Melon* ‡ pour le peu d'estime qu'on fait de la *Citrouille* † & du *Concombre* §. Nous renverrons bientôt M. Jeanin en Hollande, & ferez adverti du commandement duquel il sera chargé.

De Fontainebleau du 18. de Juillet 1608.



L X X X I I I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

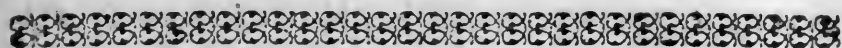
AYant trouvé le Bua prêt à monter à cheval pour aller par Calais en Hollande, où il commande une enseigne de gens de pied François, j'ai estimé devoir avec cette commodité vous dire quelque chose de l'arrivée de Dom Pedro de Toledé, en attendant que vous en soyez informé plus à plein par les Lettres du Roy. Il a été fort bien reçu par tout où il a passé, & ici pour avoir l'honneur d'appartenir à la Reyne. Il arriva en ce lieu le 19., il fut ouï le lendemain en public, & ce

* Henry IV. † Du Prince de Galles. ‡ En Angleterre. † La Reine d'Angleterre. § Le Roy Jacques I.

ce après en privé. M. le Maréchal de Brissac le reçut à une lieue d'ici, & le jour qu'il y arriva il a été loger en la Conciergerie. A sa descente; il fut visité par M. le Grand Ecuyer; M. de Luxembourg l'a conduit à l'audience publique, notre Cour étoit fort grosse, non qu'elle ait été mandée, mais par rencontre, & plutôt pour les fiançailles de M. de Vendôme qui furent faites mercredi dernier. Ledit Dom Pedro s'est retiré à Paris, logé par le commandement du Roy en la maison de M. de Gondy. Sa suite est composée de quatre-vingt chevaux: mais il n'est accompagné que de six personnes de qualité; il a été défrayé de tout ici, & ne le fera à Paris, ni hors les Maisons du Roy. Il a dépêché un Courier à son Roy, duquel il attendra le retour avant que de négotier autre chose. Il n'a trouvé ici ce qu'il esperoit, car il s'attendoit nous persuader de leur aider à composer les troubles des Pays-Bas, sans quitter la souveraineté des Provinces-Unies, moyennant certains mariages qu'il a fait proposer par le Pape. Je vous laisse à juger quelle a été ce discours, & quelle en a été la fin. Il a trouvé notre Maître plus homme de bien qu'ambitieux & convoiteux; vrai ami de ses amis, & plus franc que dissimulé. Ce sera ce que je vous dirai pour cette heure, & que nous renvoyons en Hollande dedans cinq ou six jours M. Jeannin. Au demeurant ledit Dom Pedro

dro s'est montré fort courtois & sage Seigneur.

De Fontainebleau du 26. de Juillet 1608.



L X X X I V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous avons veu très volontiers par vos Lettres du 16. de ce mois, que la Reyne Bretonne aye gayement & courtoisement accepté la recherche qu'avons faite de sa personne pour maraine ; il n'est plus question maintenant que de vous advertir du temps, qu'en voudrons faire la cérémonie, à quoi il n'y aura point de faute ; & estime qu'ils auront tout loisir de faire leurs préparatifs par delà pour faire reluire leur députation, qui fera aussi receuë deçà avec tout honneur & les témoignages de sincere amitié qui se peuvent desirer. Le Roy fera très aise de contenter ladite Reyne en la demande qu'elle vous a faite d'une couple de petit chiens, mais sa Majesté n'en est pour le présent trop bien garnie ; nous aurons soin d'en faire chercher pour satisfaire à ce desir. Nous nous attendions, qu'une de ses belles chiennes qui fit hier ses petits nous en fourniroit, ce qui étoit venu bien à propos, mais ç'a été la première

miere portée , de laquelle ils moururent à l'heure même. Dieu nous garde de plus grand mal. Nous vous dirons de plus sérieux, que Dom Pedro de Toledé arriva en ce lieu le 19. après avoir été très bien reçu par les Villes de ce Royaume, selon le commandement que le Roy avoit fait aux Gouverneurs d'icelles. Il eût le lendemain son audience publique , remplie seulement de complimens & autres honnêtetez accoutumées. Le jour d'après, il en eut une privée seul à seul avec le Roy , où après avoir exposé sa créance , il commença son discours par une plainte de l'assistance que les Provinces-Unies ont tiré du Roy & de la France depuis le Traité de Vervins ; il a insisté principalement sur le dernier Traité que sa Majesté a fait avec lesdites Provinces-Unies, ne faisant aucun semblant de sçavoir les justes & diverses occasions que l'on a donné à sa dite Majesté d'embrasser la défense de la cause desdites Provinces , & pareillement s'est montré ignorant des raisons qui l'ont poussée de faire & conclure ce dernier accord avec elles. Tous ces premiers discours ne se sont passez sans vehemence ni alteration de part & d'autre , qui n'ont toutefois eu progres. Encore certes que ce commencement de négociation nous semble un peu rude & éloigné de la bonne forme de procéder en semblables occurrences , nous jugeons en somme par ce qu'il a commencé à nous dire, que le but & dessein de son Maître , seroit de
nous

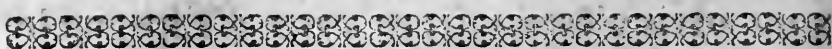
nous persuader de nous départir de l'assistance des Provinces-Unies , sur l'appas de ces belles alliances qu'ils nous veulent faire croire nous être à nous seuls si avantageuses ; & que les jugeant telles, nous les en ayons recherchées les premiers. Ce qui toutefois n'a jamais été : bien quand il nous en a été parlé, avons toujours témoigné être desirieux d'entendre à toutes propositions qui seront faites pour la manutention de la Paix publique , & assurance plus grande que celle du passé de l'amitié mutuelle entre ces deux Couronnes. Il a été facile de répondre audit Dom Pedro, comme il a été fait sur le champ aussi promptement que prudemment, que comme nous avons été requis souventefois des Archiducs de favoriser l'avancement de la Paix avec lesdites Provinces, nous avons arrêté ce dernier Traité avec elles, pour avoir plus de moyen de les y disposer, ainsi qu'il a été jà déclaré par nos Ministres auxdits Archiducs , & tout cela seulement après qu'ils ont cédé ladite souveraineté & publié tenir lesdites Provinces pour libres ; qu'il étoit difficile de retracter cette parole, de laquelle dépendoit autant la réputation du Roy, que le bien desdites Provinces ; ce qui étant sa dite Majesté étoit d'avis qu'ils fissent plutôt leurs efforts pour la perfection de cet ouvrage, à l'avancement duquel elle étoit disposée, comme elle avoit jà ci-devant promis d'y contribuer, ce qui étoit de son autorité, autant que de la dextérité de ses

Mi-

Ministres ; qu'ils devoient donc vivement poursuivre cette pointe , & franchement & de bonne foi proposer des conditions tolerables , de l'acceptation desquelles, si lesdites Provinces faisoient refus , ce seroit après à sa Majesté de traiter autrement avec eux ; que cette voye devoit précéder toute autre, pour établir & asseurer les mariages & alliances dont il s'étoit parlé. Il est bien vrai que ledit Dom Pedro n'en a mis aucun en avant jusqu'ici possible, qu'il a voulu premierement fonder ce qui étoit de l'inclination du Roy sur ses premieres plaintes, pour mieux après faire valoir les ouvertures desdites alliances. Il a depêché aussi-tôt un Courier en Espagne, pour rendre compte de cette premiere conference & recevoir de nouveaux commandemens sur icelle, s'étant cependant acheminé à Paris où il fait état d'attendre le retour dudit Courier. Les Anglois seront sans doute aux écoutes de tout ce qui se passera en ce fait, non sans leur jalousie accoutumée ; mais pour cela nous ne sommes pas d'avis que vous leur alliez au devant pour leur declarer ce que dessus. Ains faut plutôt les tenir en incertitude par laquelle ils croiront y avoir plus de mystere caché qu'il n'y en aura possible en effet, & pour ne laisser plus longtemps les Hollandois denuez de la présence & assistance de M. Jeannin, & ne les laisser prendre de fâcheux & perilleux ombrages ; nous faisons état de le renvoyer dans peu de jours, pour y attendre

dre le retour du Cordelier, lequel nous avons advis n'être encore parti d'Espagne le 15. & même se plaindre de la longueur de ce séjour. Cet Ambassadeur d'Angleterre nous poursuit de la décharge de certains nouveaux impôts qu'il prétend que l'on leve sur les sujets de son Maître; mais d'autre côté nos Marchands se plaignent de diverses surcharges & impositions qu'ils payent en Angleterre; spécialement sur le plomb & l'étain, ainsi que nous avez ci-devant écrit; c'est pourquoi il sera à propos que vous vous informiez de ce qui s'y payoit anciennement, & de ce qui y a été adjouté de nouveau, & que nous envoyez un mémoire; afin que nous en puissions conferer; & s'il est possible, nous en accorder avec ledit Ambassadeur. Vous aurez ici les articles de l'accord fait entre l'Empereur & l'Archiduc Matthias, par lequel il n'est difficile à remarquer qui a eu de l'avantage en l'issue de ce différend; étant, ce nous semble, ledit Empereur tellement depouillé de ses plus belles plumes, qu'il semble qu'il sera désormais facile à son Frere de lui emporter celles qui lui restent.

De Fontainebleau le 28. de Juillet 1608.



L X X X V. L E T T R E

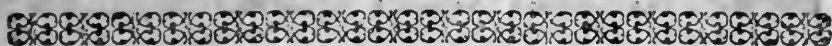
DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

A vous dire la vérité nous ne pouvons croire que ces Messieurs ayent la volonté d'accomplir ce qu'ils dient touchant cette alliance; nous croyons plutôt qu'ils font à présent cette contenance exprès pour nous détourner de celle d'Espagne & la traverser; voyant qu'ils veulent mettre à part les Provinces-Unies, comme s'ils aspiroient seulement à nous jeter au branle contre l'Espagne & se retirer à l'écart. C'est ce qui retient en cette occasion le Roy & son Conseil; joint, qu'il semble que le Roy Breton soit à présent si depourvû de moyens pour rendre sa société utile, qu'il y a peu à gagner de s'y engager. Toutefois il est à propos pour le service du Roy, voire nécessaire, que vous entreteniez doucement cette pratique avec les Anglois, à ce que desesperez de notre amitié, ils ne se jettent tout à fait à corps perdu du côté d'Espagne; encore que nous connoissions très bien, que la considération de la Religion est une barrière suffisante pour empêcher qu'ils s'accordent & s'unissent davantage à notre dommage. Aux propositions

tions que l'on fait des mariages d'Espagne avec nos Enfans, l'on n'y comprend pas notre Madame, tellement que si les autres succèdent, de quoi je doute, elle demeurera à pourvoir ainsi que le Roy advisera. Je vous dirai que naturellement cette petite Princesse qui est la mieux née & nourrie du monde, incline plus du côté du Prince de Galles, que de celui d'Espagne. Dieu en ordonnera comme il lui plaira.

De Paris le 4. d'Août 1608.



L X X X V I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LA Lettre de M. de Villeroy responsive à la votre du 14. du passé est si particulière & suffisante, qu'elle n'a rien laissé à désirer sur les langages qui se sont passez entre vous & le Comte de Salisbury. Il ne se montre, à notre avis, si échauffé, que par la venue de Dom Pedro de Toledé qui met en alarme nos voisins; pour cela ne tireront-ils de nous, aussi bien que les autres, que ce qui sera jugé utile & honorable. Nous nous doutons bien aussi que vous aurez pû remarquer par mes dernières, qu'il en seroit ainsi. Il faut toujours faire bonne mine, & retenir

le principal par devers soi. C'est chose qui nous est plus facile que jamais, par la condition en laquelle se trouvent à présent nos affaires. Vos Levrons sont arrivez à ce que nous a dit le Sieur Vertau : mais il les faut laisser reposer pour les présenter avec plus d'honneur. Nous ne voyons point encore de moyens de recouvrer de ces petits chiens que demande la Reyne Bretonne.

Du même lieu & jour.



L X X X V I I . L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

VOtre Secretaire est arrivé le 27. du même mois passé avec votre Lettre du 24. servant de réponse à la mienne du 9. Nous avons considéré les discours que vous nous avez representez, comme le merite l'importance du sujet d'iceux. Il est question d'unir d'amitié & d'alliance deux Grands & puissans Roys, avec leurs Royaumes, pour eux & leurs Enfans, à cette fin que de rendre leurs personnes & sujets heureux pour longtemps. C'est une délibération digne de la prudence de leurs Majestez, & de la sollicitude & fidelité de leurs plus intimes & obligez Conseillers, laquelle je puis dire avoir été

été aussi souvent désirée qu'affectionnée par les serviteurs de notre Roy, & par sa Majesté même depuis son advenement à la Couronne. Aussi n'a-t-elle perdu aucune occasion de le faire paroître jusqu'à l'avoir aussi souvent & volontiers recherchée, qu'attendue & embrassée quand elle s'est offerte, de quoi vous êtes bon témoin. Vous disant cela je ne prétends justifier notre conduite au préjudice d'autrui, je le fais seulement pour certifier que le Roy & tous ses serviteurs ont reconnu cette union & bonne intelligence entre ces deux Couronnes, si honorable & utile pour le présent & pour l'avenir, qu'ils l'ont toujours désirée; & sont très marris qu'elle n'a été affermie & mise en l'état qu'elle doit être pour produire dès-à-présent les fruits tous également favorables que la saison présente requiert. Je vous ai écrit sur ce sujet ce qu'en ma conscience j'ai estimé devoir non seulement vous faire sçavoir, mais devoir être aussi entendu du Comte de Salisbury, que je sais avoir de l'affection au service de son Roy, la sagesse & prévoyance nécessaires pour juger aussi légalement, que pertinemment du mérite de ce discours; lequel certes j'ai avancé au dessein de la volonté du Roy, non pour le regard du principal, mais pour la procédure. Toutefois vous ferez, s'il vous plaît, assés que sa Majesté a trouvé bon ce que j'en ai dit, car depuis avoir reçu votre réponse je lui ai fait voir ma Lettre & la votre. Je vous ai donné avis par les miennes du 19.

& 25. du passé de l'arrivée de Dom Pedro, & des premiers traits de sa Legation, qui ont tendu à démouvoir le Roy notre Maître de l'alliance des Provinces-Unies (lesquelles il a continué à baptiser du nom de Rebelles) & les abandonner en leurs armes; à quoi il l'a rencontré mal disposé, jusqu'à lui avoir dit de sa propre bouche; que sa foi & sa réputation étoient engagées trop avant à la conservation des Traitez qu'elle avoit faits à bonne fin avec lesdits Provinces-Unies pour s'en departir si legerement. Il n'a depuis veu sa Majesté, s'étant renfermé dedans la maison du Sieur de Gondy en laquelle il a été loger, ce que nous estimons qu'il continuera jusqu'au retour des Couriers qu'il a dépêchez en Espagne & en Flandres. On m'a dit qu'il en a envoyé un aussi en Angleterre & je vous assure que s'il ne change de note, il aura mal employé la peine qu'il a prise en cette saison: mais j'ai bien opinion qu'il n'a encore fait montre de la principale pièce de son sac, ainsi nous le donne à entendre le Noncé. Il est vraisemblable aussi que le Conseil d'Espagne n'auroit envoyé un personnage de sa qualité, pour une cause si legere & mal fondée qu'est celle qu'il a proposée. nous traite à l'Espagnolle. C'est leur coutume d'être superbes & retenus à leur abord mais quand ils rencontrent de la fermeté, d tout lâcher & se retirer la queue entre les jambes, comme vous sçavez qu'ils pratiquèrent à Amiens. Ils ont encore à faire au me

me Roy. Il semble , comme notre condition n'est depuis empirée , graces à Dieu, qu'il n'est pas vraisemblable ni croyable aussi que notre courage soit affoibli. Il n'a encore parlé d'alliances ni de mariages. Mais il nous en a fait donner des atteintes par le dit Nonce ; & les Gazettes nous en ont plus appris que l'un ni l'autre. Tout cela ne nous émeut ni interrompt notre sommeil ; nos enfans sont jeunes & lesdits mariages ne nous pressent ; ils sont bien nez & de bonne maison pour être bien partagez , de façon qu'ils ne manqueront , à mon avis , de parti. Ils advient rarement que tels mariages avancement par dessus l'âge des parties prospèrent , voire s'effectuent ; ils servent plus de signe , que de conservation d'amitié & bonne intelligence , quand il faut que la consommation en soit différée. C'est pourquoi notre Maître qui est juge capable des choses de ce monde , ne fonde la seureté d'une Confédération sur tels contrats de mariages en tel âge , autant d'un côté , que d'autre. Tant-y-a que tels offices & recherches de mariages n'auront jamais pouvoir d'ébranler la foi du Roy au préjudice de ses amis & réputation. Il est question maintenant d'arrêter le Traité de Paix commencé aux Pays-Bas. Le Roy a fait dire a Dom Pedro & aux Ministres du Pape , qu'il faut le parachever ou le rompre tout à fait , devant que d'entendre à autre chose ; car ce doit être le fondement sur lequel on doit bâtir ou rompre les alliances que l'on

l'on propose de faire. Jusqu'à présent ledit Dom Pedro nous a donné sujet de croire, que son Roy a dessein de se dédire de cette benoîte cession de souveraineté qu'il a accordée aux Provinces-Unies; toutefois j'estime qu'il changera ce langage devant qu'il parte, puisqu'il ne peut disposer le Roy par ses blandissemens, d'abandonner lesdites Provinces, vers lesquelles nous allons renvoyer M. Jeannin, pour les asseurer de la continuation de la bonne assistance & protection de sa Majesté, laquelle à vous dire la vérité, s'est plus ombragée de la réponse que le Comte de Salisbury a fait aux discours que vous lui avez tenus de ma part, qu'elle n'en est satisfait; car en disant que son Roy est content de contracter une Ligue défensive avec sa Majesté, envers tous & contre tous sans nuls excepter, il adjoute néanmoins, qu'il desire s'il est possible, qu'il ne soit fait mention du particulier des Etats desdites Provinces-Unies pour des considerations que nous avons jugées très legeres. Car tant s'en faut que l'union de nos Roys rendent lesdits Etats plus difficiles ou importuns en leurs intentions, qu'elle servira de les rendre plus capables des bons conseils que nous leur donnerons pour les mettre en repos. Ladite union ne peut nuire aussi au Traité que les Espagnols & Etats prétendent faire, elle servira au contraire à le faciliter envers les uns & les autres, car les premiers voyant que les autres feront asseurez d'être secourus & protegez des deux Roys,

Roy, ils craindront davantage de rompre avec eux, & lefdits Roys auront plus de pouvoir de faire prendre auxdits Etats des confeils raisonnables pour ladite Paix, laquelle doit être defirée & favorifée des deux Roys également. Si leur dite union fert en à en faciliter la conclufion comme elle fera, elle ne devra pareillement être trouvée mauvaife que par ceux qui refuferont de fe mettre à la raifon de craindre pour cela les armes d'Efpagne, ni qu'ils traitent mal les fujets de nos Roys: Vous fçavez que c'eft une crainte panique & fans fondement; en tout cas la France courroit en cela la même lance que l'Angleterre. Or je fuis très affeuré, quoi que nous faifions, que les Efpagnols & leurs adherens nous donneront tout loifir de mettre à couvert les fujets de nos Roys qui trafiquent en leurs Pays, d'équiper auffi nos Navires & fourber nos armes, comme de difpofer les fujets de l'une & l'autre Couronne de contribuer à la Guerre qu'il conviendra faire, étant juftifiée comme elle doit & peut être; à quoi nous içavons que les Anglois feront toûjours plus dociles que les François. Mais vous fçavez auffi que notre Roy eft à préfent de foi garni de ce qu'il lui faut pour faire valoir fon talent, & puis que ledit Comte vous a déclaré & donné parole foit que la Paix foit ou non, ou que le Roy d'Efpagne trouble lefdits Etats, que fon Roy joindra fes adyis & fes forces à celles du notre nettement &

sincerement, & de telle sorte qu'il sera advisé par sa Majesté être plus convenable pour la conservations desdits Etats? Pourquoi fait-il conscience & difficulté de l'écrire & promettre dès-à-présent par l'accord de notre dite union. Nous devons avoir les mêmes considerations qu'eux à ne nous y engager; mais ils portent plus de respect auxdits Espagnols, & n'ont la volonté si entiere que nous à cette action. Au reste il me semble ne vous avoir prié par ma Lettre de leur parler du mariage des enfans de nos Roys; mais seulement leur représenter leur trouble, lors qu'aucuns en ont parlé. Nous avons sujet de croire que la seule jalousie de la venue par deçà de Dom Pedro a maintenant rechauffé ledit Comte. Toutefois sa Majesté fait grand compte de la déclaration qu'il vous a faite de la disposition de son Roy sur ce sujet, car elle sçait le mérite de l'alliance, tant pour les personnes que pour les autres avantages qui y concourent. Je vous puis dire, en homme de bien, que leurs Majestez reconnoissent & advoient qu'elle leur peut être très utile: nous n'avons qu'à considerer le point de la Religion lequel est de grande efficace à l'endroit de leurs Majestez, tant pour sa conservation que pour leurs affaires. Ce sont choses qui ne peuvent être decidées en un moment; rien ne nous presse aussi de part & d'autre. Il me suffira vous asseurer que notre Maître ne fera ni ne resoudra rien legerement, indignement, ni à la

la

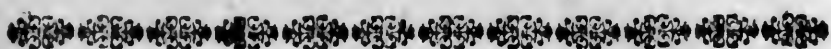
la volée en tel cas avec qui que ce soit. Cependant vous devez faire paroître audit Comte que sa Majesté a très bien reçu les propos qu'il vous a tenus, en sçait le gré à son Maître & à lui que leur bonne volonté mérite; & adjouâterez que si nous avions des mariages à faire ensemble, nous voudrions que l'on se contentât pour cette heure de prendre une de nos filles. Toutefois je ne dis cela qu'à vous; car peut-être que le disant à d'autres il seroit mal sçéant & mal reçu. Nous sommes en train & avons de quoi faire des alliances en divers endroits; & vous dirai si les occasions qui s'offrent sont ménagées, comme elles peuvent être, que nous pouvons bâtir & rendre durable pour nos jours une Paix universelle en la Chrétienté; & principalement entre ces trois grands Roys; car il semble que leurs intentions & le bien commun de leurs Couronnes y concourent. Ce seroit certes un grand heur, il faudroit pour y arriver que les dits Roys se contentassent de posséder ce qu'ils ont, sans que l'un fût advantagé sur l'autre; & que lesdites Provinces Unies demeurassent en liberté & en protection de tous. C'est chose faisable pour un tel bien. Vous direz que ce sont discours qui sont plus plausibles & vrai semblables, que faisables, plus à desirer qu'à effectuer ou esperer. Toutefois je sçais bien ce que je dis, & que je ne parle sans quelque fondement; & pour conclusion je vous dirai que le Roy desire, que si comme vous a dit
ledit

ledit Comte de Salisbury son Roy veut, renouveler & étraindre nos anciennes alliances, & même les étendre & amplifier pour la commune défense & conservation de leurs Couronnes, autant que je le vous puis exprimer sa Majesté fera toujours disposée de mettre la main à l'œuvre par tous les plus prompts, meilleurs & commodes moyens que l'on advisera : mais puisque ledit Comte ne desire maintenant faire mention desdites Provinces, & que c'est néanmoins le principal sujet qui nous presse d'y entendre, il semble être plus expedient de surceoir toutes choses jusqu'à ce que nous voyons ce que produira la négociation de la Paix des Pays-Bas : car après cela chacun pourra prendre tel parti que bon lui semblera en leur faveur ou non, en cas de Paix, sans scrupule de conscience ; & en cas de Guerre, pour raison d'Etat. Voilà ce que sa Majesté m'a permis de vous répondre à votre Lettre, laquelle elle eût désiré que vous nous eussiez envoyée par l'ordinaire de Calais sans y employer le porteur, par ce que sa venue a fait bruit, ainsi que je lui ai dit, joint que la précipitation en affaires de telle importance est perilleuse. Rien ne presse notre Roy, ni comme je crois le leur, étant déjà, comme ils sont bons amis d'inclination & d'intérêt ; c'est pourquoi nous n'estimons pas nécessaire que vous suiviez ce Prince en son progrez, puisqu'il va si loin ; car cela ne serviroit qu'à faire parler le monde puisqu'ils

ne

ne veulent de présent entendre à l'union en faveur desdites Provinces-Unies. Quant à nous, nous parlons de dresser notre progrez, partant d'ici vers la Picardie pour en nous ébattant être toujours plus près des affaires, que je prie Dieu conduire à sa gloire.

De Paris le 14. d'Août 1603.



L X X X V I I I . L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

IL n'a point été besoin d'excuse puisqu'il n'y a point eu d'accusation pour votre retardement d'écrire qui a été bien fondé. Nous voyons assez clairement qu'ils n'ont point d'envie de comprendre Messieurs les Etats en la Ligue dont il étoit question, tant pour n'irriter le Roy d'Espagne, que pour ne s'obliger voirement à la défense & protection conjointement avec nous desdites Provinces-Unies, en cas qu'ils ne viennent à bout de leur Traité de Paix qu'ils voyent s'entretenir toujours avec beaucoup d'incertitude. Ils voudroient bien à l'accoutumée que nous en fissions la cause notre, c'est-à-dire pour la dépense. Car du reste ils craignent que nous acquerions trop de credit parmi eux, & cette raison est souvent aussi capable de
les

les persuader par la jalousie qu'ils en ont, que toute autre considération publique qu'on leur puisse alleguer. Nous doutons même si nous les eussions bien précisément pris au mot de ce qu'ils offroient, qu'ils y eussent persistez de tous points, & y eussent à la fin recherché quelque échapatoire selon leur façon de traiter ordinaire ; je ne vous en dirai davantage. M. de Villeroy répond bien particulièrement à celle que lui avez écrite sur ce sujet, & y ajoute même d'autres choses qui en dependent, & pareillement quelques langages qu'a tenus au Roy leur Ambassadeur, qui continue avec vehemence en sa premiere instance des dettes pretenduës où nous sommes bien empêchez, & s'il y a raison de le contenter, nous y chercherons moyens principalement sur ces conjonctures afin qu'ils n'aient occasion de se plaindre de nous. C'est le meilleur que de laisser aux Conservateurs la pratique de faire plainte de ces nouvelles impositions sur l'étain & le plomb. Et en est-on deçà d'advis, pour ce qu'elle sera, comme vous dites, moins mal reçeuë. Nous avons advis de l'arrivée de M. Jeannin à la Haye, non par lui, duquel nous attendons nouvelles sur la disposition des esprits & des affaires qu'il aura rencontré à son arrivée, au sujet du terme des deux mois expirez qui avoit été apporté à leur Trêve : Le retour du Cordelier y est desiré bien ardemment pour voir clair aux intentions d'Espagne sur le sujet de son voyage, qui est le Commerce des Indes

que

que l'on nous assure de bon lieu, que les Espagnols resolutement veulent refuser aux Etats, & se délibèrent même de faire instance pour l'établissement de la liberté de la Religion Catholique en leur état. Ce n'est pas là le moyen de conclure bientôt leur Traité; néanmoins Dom Pedro, en la dernière audience qu'il a eue, a assuré Sa Majesté du desir de son Maître & de celui des Archiducs, à poursuivre l'avancement & la perfection de la Paix, avec toute sincerité, remerciant sa Majesté des bons & favorables offices, qui avoient été faits en son nom pour cet effet, & la requerant qu'il lui plaise les continuer avec la même sollicitude. C'est quelque chose de gagné de les avoir arrêtez sur ce point qui donne moyen & prétexte d'y proceder encore plus ouvertement que ci-devant. Nonobstant toutes ces démonstrations il semble qu'on commence à reconnoître par leur conduite en cette affaire, qu'ils ont dessein de reduire plutôt Messieurs les Etats à la Trêve de longues années qu'ils croient leur être, & pour le présent & pour l'advenir, moins dommageable, que l'assurance d'une Paix pour ne point engager si avant leur souveraineté, que par la Trêve ils pensent retenir. On attend sur tout ici le retour du Cordelier qui est parti de la Cour d'Espagne il y a bien un mois, mais s'est arrêté à Bruges non sans mystere. Il y a en somme beaucoup d'artifices en cette négociation, je dis de la part des Espagnols, desquels, pour vous le dire
vrai,

vrai, le but certain nous est encore incertain.

De Paris le 30. d'Août 1668.

~~~~~

## L X X X I X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**ous n'avons rien appris de nouveau par votre Lettre du 18. de ce mois, que nous avons reçeuë le 24.; car il y a longtemps que nous connoissons que le Roy Breton n'a volonté quelconque de s'engager avec nous comme il convient à protéger & défendre les Etats; il chérit trop son repos, & porte trop de respect à ceux qui ont conjuré la ruine desdits Etats; & toutefois il est certain que le premier dépend de la conservation des derniers. Quand nous insistons qu'il soit fait mention de ceux-ci en la Ligue défensive de nos Roys, nous le faisons peut-être autant & plus pour l'Angleterre, que pour la France, tant pour le présent, que pour l'advenir. Le dernier Traité qu'ils ont fait avec les Etats est comme le notre fondé sur la Paix, laquelle ne réussira pas. Chacun maintenant y voit clair: Je n'ai gueres meilleure opinion de la Trêve à longues années; combien que le Roi ait commandé à M. Jeannin de

de

de la favoriser au défaut de ladite Paix, autant qu'il pourra honnêtement le faire. Quand M. Carreu parle avec nous du Traité qu'a fait M. de Sully en Angleterre, il soutient qu'il est défectueux & partant invalide & sans obligation; & toutefois c'est le seul par lequel nous avons confirmé les précédens, lesquels à cette cause & à leur compte devroient être tenus pour tels si celui-ci est par eux jugé tel. C'est ce que je lui ai dit quelquefois, ajoutant qu'il falloit donc sçavoir comment nous avions à vivre ensemble, & quels étoient les Traitez que nous entendions suivre, afin de juger les débats qui pouvoient survenir entre nous. Ces propos se sont passez entre lui & moi très doucement, lors que nous avons traité du fait de nos dettes, & que je voulois me prévaloir du susdit accord fait par M. de Sully & qu'il l'impugnoit & rejettoit au tout. Cela certes m'avoit engagé, avec d'autres considérations à vous écrire Lettre touchant l'union nouvelle de nos Roys, de quoi je vois qu'ils font peu de compte par delà, puisqu'ils veulent exclure lesdits Etats, sur la conservation desquels néanmoins nous devons, si nous voulons bien faire, fonder ladite union. Ils ont d'autres conceptions, je ne sçais si nos enfans s'en loueront, & si en nos jours ils en seront bons marchands. Ce furent les Députés d'Angleterre qui furent cause que lesdits Etats des Provinces-Unies parlerent du commencement à M. Jeannin d'unir nos Roys par des



mariages, de quoi après ils firent les froids, comme s'ils n'en eussent oncques parlé. Leur Princeesse est plus âgée que M. le Dauphin, l'âge de notre Madame convient mieux à celui de leur Prince. Que s'ils ne veulent faire l'un sans l'autre, j'ai grand peur que tous les deux demeureront longtemps, non que nous n'estimions ladite Princeesse & leur alliance ce qu'elles méritent ; mais nos affaires nous obligent de jeter les yeux en plus d'un endroit. C'est une réponse que nous avons faite, comme à eux, à Dom Pedro, sur la proposition qui a été faite de contracter ensemble trois mariages entre les enfans de notre Maitre & ceux d'Espagne, c'est une pratique qui est encore au Berceau, aussi rien ne presse le Roy, il veut voir l'issuë des Traitez de la Haye, reconnoître mieux l'inclination & disposition du Roy Breton, l'intention de ses autres amis & Alliez, jaoit que sollicité vivement, il est Prince prudent & prévoyant, ennemi des apparences & vanitez, & plein de verité & bonne foi. Si ces Messieurs vous donnent sujet, par la réponse que vous attendez à la réplique que vous avez faite au Sieur \* \* \*, de mieux esperer de leurs intentions, servez vous envers eux des advis que je vous donne par la présente, sinon absentez vous de leur en rien dire du tout. Vous sçavez qu'ils font profit de tout ce que l'on leur dit, souvent l'interpretant à leur sens & avantage. Cela est donc remis à votre discretion & prudence :

mais



mais sachez que nous sommes encore aussi libres que nous l'étions devant la venue de Dom Pedro, & que nous ne ferons rien au préjudice de notre réputation, ni de nos amis. Quant à ce qui concerne les gens de L'oignon, nous approuvons votre avis, & avons délibéré d'y pourvoir par effet au commencement de l'année prochaine, & par votre conseil, de quoi il sera à propos que nous soyons ramentevus par votre Lettre en ce temps.

*A Conflans du même jour.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X C. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**V**OS Lettres du 27. du passé & celles du 3. du présent nous ont été seurement rendues. Par les dernières qui contiennent la réponse que vous a faite le Sieur \* \* \* sur celles que vous avions envoyées, nous sommes confirmés en notre opinion que les Anglois recourent à toutes sortes d'artifices & échapatoires pour être exempts de contribuer à la défense & protection des Etats, & que pour témoigner néanmoins qu'ils désirent s'unir avec nous plus étroitement, & que nous fuyons au contraire cette recher-

che, ils dient qu'il falloit commencer par la Ligue proposée, qui eût pû entraîner l'autre après soy. Voila comme ils veulent nous donner le tort de ce que nous ne nous lions avec eux plus fortement pour le bien de nos communes Couronnes: mais nous voyons & nous avons éprouvé leur inclination, qui est de ne s'engager en dépense pour les Etats, & quasi nous persuader que nous devons en prendre le soin, supporter les frais & encourir les hazards à l'envi de leur assistance, & ainsi diminuer toûjours la puissance d'Espagne, pour les maintenir au repos dont ils jouissent avec un singulier contentement; nous aimons donc mieux attendre la fin du Traité des Pays-Bas, qui nous conseillera de prendre parti avec eux, s'il est besoin, tel que jugerons plus avantageux, sans de présent reprendre ces premiers propos trop avidement; car en somme ils ne veulent point manger de cette protection des Etats, ni nous aussi simplement de cette Ligue défensive qui n'est à notre advis qu'une couverture. Du reste la principale cause qui les retient à s'embarquer à la défense des Provinces-Unies est bien la nécessité en laquelle ils se trouvent, nonobstant ces six-vingt tonneaux de leur nouvelle mine; mais il est certain qu'ils appréhendent grandement d'offenser les Espagnols, ainsi que ledit Levinus vous à montré, quand il vous a dit, que publier maintenant vouloir protéger les Etats, ce seroit une déclaration manifeste à laquelle ils n'ont aucune veine  
qui

qui tende, ni comme vous dites, de traiter plus d'affaires étant bien empêché à pourvoir aux desordres présents. L'Espagne les sçait cajoler & grater où il leur demange, les contentant d'excuses du passé & d'asseurances pour l'avenir au traitement de leur Marchands. Je doute toutefois qu'il tienne sa promesse de n'assister directement ou indirectement le Comte de Thyrone ni les Rebelles d'Irlande, s'il voyoit une grande opportunité d'en profiter. Le dit Comte courtise fort l'Ambassadeur d'Espagne qui reside à Rome, il se promet par son moyen tirer quelque pension du Pape pour son entretenement. Il n'a point vu celui du Roy, seulement lui a-t-il fait faire excuse de ce que detenu de maladie, il ne l'avoit encore visité, l'asseurant de sa dévotion au service de sa Majesté, c'est qu'il voudra s'aider de son entremise pour lui faciliter ladite pension: mais nous ne nous y engagerons mal à propos, n'ayant rien à démêler en Irlande, & ne voulant donner sujet de plainte au Roy Breton sans en recueillir de l'utilité. Vous avez maintenant appris ce qui s'est passé à l'arrivée de M. Jeannin à l'Assemblée des Etats, où les Députés du Roy d'Espagne & des Archiducs ont déclaré de la part de leurs Maîtres qu'ils continuoient en la même volonté de leur quitter la souveraineté des Provinces-Unies: mais qu'ils entendoient aussi que ce fût à condition que l'exercice de la Religion Catholique sera libre en tous les

endroits d'icelle , & ce encore porté par l'article exprès du Traité ; & que du jour de la Paix , elles s'abstiendroient du voyage des Indes. Cette proposition inespérée surprit & étonna tellement les Etats , qu'ils étoient tout résolu à la rupture , & s'ils n'eussent été retenus par la sage conduite des Ministres du Roy , ils prenoient un conseil avec précipitation , dont les uns & les autres se fussent bientôt repentis. Ils travaillent donc à adoucir leurs esprits , & remettre les affaires par les ouvertures que vous verrez par le mémoire qui accompagne la présente : nous attendons d'être informez de la façon qu'ils auront renouïé la conference , car les Etats ne veulent oïr parler de ce rétablissement de la Religion Catholique , & moins encore qu'il soit effectué par le Traité de Paix : ils craignent trop que les Catholiques par ce bon office se sentent obligez au Roy d'Espagne , qui pourroient en revanche d'icelui former un parti , lequel avec le temps se rendroit puissant dans leur état , & trouveroit un jour à leur grand préjudice l'opportunité de se revancher à l'endroit du Roy d'Espagne. Quant au trafic des Indes , il s'y pourroit trouver quelque temperamment pourveu que du reste on fût accommodé. Voilà les termes auxquels ils se trouverent , jugez par cette procedure Espagnolle , si ce n'est pas chercher querelle pour se dédire de la cession de la souveraineté , car en voulant si opiniâtement qu'il soit dit par le Traité de Paix

que

que l'exercice de la Religion sera libre en tous les lieux des Provinces-Unies, & que ce n'est qu'en recompense de ladite souveraineté, n'est-ce pas disposer des choses pour la débattre ci-après, d'autant qu'ils voudront dire, que si la condition n'est accomplie de la part des États, qu'il leur est loisible de rentrer de leur côté en leurs prétentions. Ils marchent peu franchement en ce fait, sur lequel Dom Pedro se laisse aussi peu entendre, voyant bien qu'il y auroit mauvaise grace. Le Connétable de Castille a sur cela mal mené le Cordelier en Espagne, lui reprochant de ce que sur ces belles esperances qu'ils rencontreroient grande facilité & disposition aux États, ils s'étoient engagez si avant en la négociation en laquelle ils se trouvoient embarrassés. Nous attendons dans quelques jours M. le Duc de Mantouë qui revient des Eaux de Spa, & de visiter les Villes de Flandres.

*De Paris du 18. de Septembre 1608.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X C I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**Ous avons conseillé la Trêve aux États des Provinces-Unies, non pour acquiescer des faveurs extraordinaires du côté d'Espagne, comme vous a dit le Trésorier ;

mais pour bien faire auxdites Provinces & au public, auquel nous espérons participer comme les autres. Si par delà ils en ont conçu quelque autre opinion, j'en suis marri: mais j'espère que le temps & notre conduite la changeront. Notre Roy en parla hier assez familièrement à leur Ambassadeur, lequel va décrivant ce que nous disons & faisons, & invente encore ce qui peut servir à nourrir la méfiance & jalousie que cette Nation a de nous, & l'envie qu'elle porte à notre prospérité. Il est vrai que Dom Pedro n'a parlé à sa Majesté des mariages qu'il proposa à son arrivée, par ce que sa Majesté lui a déclaré qu'il ne falloit point y penser, que la Paix ou la Trêve ne fût faite aux Pays-Bas, & toutefois soudain que sa Majesté a fait audit Dom Pedro quelque caresse nouvelle ledit Ambassadeur argumente delà que nous sommes d'accord; ajoutant que les deux Roys font une nouvelle Confédération ensemble avec le Pape, contre les Roys & Etats Protestans, desquels nous avons conjuré la ruine. Ce qui chatouille aucunement les oreilles de nos Huguenots, auxquels la concorde publique est desagréable. Sur cela l'on voudroit bien nous donner martel du Roy Breton, comme s'il avoit dessein de se rendre ci-après chef de tout le Parti Protestant, à quoi les discours qui ont été tenus par delà au Gentilhomme du Duc de Wirtemberg, qui a repassé par ici retournant en Allemagne ont donné plus de force & de cours même, quand l'on

l'on a sçeu que l'on lui avoit parlé du mariage de son Maître avec leur Princesse: mais tout cela ne nous empêche de dormir ni fait changer d'avis en la conduite des affaires, connoissant très bien le naturel, les forces & moyens de ceux auxquels nous avons affaire par delà; plus d'appetit que d'estomac. S'ils redressent leurs affaires qui sont en assez mauvais état, ils ne feront que pour eux: mais ils sont si amis de la vie qu'ils sont tant par l'habitude, que par le naturel, autant le Maître que les Conseillers, que nous estimons qu'ils prendront plus de plaisir de la continuer, qu'à la changer, & partant ils se contenteront d'en faire la mine, principalement jusqu'à ce que leur Prince s'émancipe. Une longue Trêve aux Pays-Bas par laquelle les Etats conserveront ce qu'ils possèdent, n'est-elle pas meilleure pour eux qu'une courte Paix? il y a tant de raisons qui combattent pour cette opinion que je m'étonne des discours que vous a fait au contraire le Grand Trésorier: mais leur coutume est de reprouver de la langue ce qu'ils approuvent en l'ame. S'ils eussent voulu un peu faire ce qu'il faut en faveur des Etats pour la Guerre, quand ils y ont été conviez par nous, nous eussions peut-être donné aux Etats d'autres conseils comme sagement & au gré de sa Majesté, vous lui avez répondu: mais ceux qui veulent danser à nos dépens, jouent par tout à la fausse compagnie, ce qui est connu des Allemands même, comme de



nous. Ceux là auffi traitent & l'entendent avec nous plus foigneusement qu'avec eux, quand nous leur dilons que ne voulons préférer leur amitié aux autres, par ce que nos intérêts nous conjoignent d'avantage, ils font contenance de le croire & y vouloir correspondre, ce n'est que pour entretenir le tapis, car en l'interieur, ou ils s'en méfient, ou se persuadent que nous avons quelque arriere pensée ou crainte qui nous fait tenir ce langage. Pour tout cela, le Roy ne perd occasion de bien faire au Roy Breton, comme il est advenu ces jours passez, par une remontrance que sa Majesté a fait faire au Pape contre les Brefs derniers qu'il a envoyez en Angleterre, lesquels n'ont servi qu'à renouveler les playes de la défiance que ledit Roy a des Catholiques de son Royaume, pour l'inciter à les traiter plus mal. Sa Sainteté s'étant renduë capable des conseils de sa Majesté, lui a mandé qu'elle s'abstiendra dorénavant de pratiquer semblables moyens, & qu'elle prendra ci-après advis de sa Majesté sur les provisions & consolations qu'elle fera recherchée de donner auxdits Catholiques devant que de les exécuter ni s'y engager, déclarant vouloir s'y conduire par les advis de sa Majesté par préférence à tous autres. Si elle le fait tout en ira mieux, car sa Majesté sçait discerner ce qui peut être véritablement utile auxdits Catholiques, & est bien sçéant qu'ils fassent attention aux moyens qui ne servent qu'à y abuser le monde. Peut être  
que

qu'ils ne nous sçauront pas bon gré par delà d'avoir fait cet office, comme le Roy nous a dit que leur Ambassadeur a commencé; toutefois nous avons fait ce que nous devions & sommes bien aises qu'il y ait réüssi si heureusement & nous semble que vous ne devez laisser à leur dire ce qui s'est passé, & leur faire valoir le soin qu'a d'eux sa Majesté, & le prix qu'il mérite. Quant à nos dettes nous n'en avons encore fait réponse audit Ambassadeur : cela est remis au retour de M. de Sully qui est allé à Gergeeu, où il se tient à la fin de ce mois une assemblée de ceux de la Religion, ce sera dans 12. ou 15. jours que nous le reverrons, & certes si j'en suis crû nous terminerons cette poursuite en une forte ou autre. Je n'ai reçu que les Lettres que vous m'avez écrites pour la pierre que le Grand Trésorier desire recouvrer : mais je n'ai laissé d'en parler au Roy, qui en a volontiers accordé la permission, de laquelle il sera servi comme de tout ce qui dépendra de moi à point nommé. M. de Vic a fait arrêter à Calais ces jours passez un Colonel Ecossois qui sert les Archiducs, pour avoir donné quelques occasions d'entrer en soupçon de lui, étant venu en ladite Ville. Quand nous en sçaurons davantage nous vous l'écrirons; mais si d'aventure on vous parloit de le livrer par delà, comme leur sujet coupable des conspirations passées, remontez leur qu'étant au service du Roy d'Espagne & des Archiducs, ils ne doivent espérer de sa Majesté

jefté cette délivrance , laquelle feroit trop indigne de fa réputation & aliénée de la raifon : mais ne leur en parlez point s'ils ne commencent. Au refte j'ai vifité votre bâtiment revenant de Monceaux , on y travaille tant que l'on peut : mais non à mon contentement, comme j'ai dit à vos maçons,

*De Paris du 30. de Septembre 1608.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X C I I . L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**J'**étois abfent lorsque M. de Villeroy vous écrivit le dernier du mois paffé, ce qui m'empêchera de repondre à votre Lettre du 12. d'icelui, fur laquelle je vous dirai néanmoins que vous trouverez par l'extrait de la Lettre de M. de Salignac que vous envoyons, que le Grand Tréforier a été mal fondé en la plainte qu'il vous a faite de ce qui s'est paffé entre notre Ambaffadeur & le leur, fur cette gentilleffe que firent ces François qui font par delà vagabonds, par lequel extrait il eft aifé à justifier que M. de Salignac avoit belle occasion de se vanger de quelques avantages que ledit Ambaffadeur a voulu entreprendre au fujet de nos capitulations : mais il a mieux aimé lui donner fujet de se  
loüer

loïier de sa douceur & courtoisie que des'en prévaloir ; néanmoins, à ce que nous voyons, elle a été mal employée à ce particulier, aussi bien que nous voyons qu'elle l'est au général de la Nation , le tort ne laisse de lui en demeurer aussi bien que la honte, & à ce que nous espérons, le dommage ci-après. J'ai expédié le passeport pour les cinq cens tonneaux de pierre qui a été volontiers accordé ; si-tôt qu'il nous a été demandé il a été dépêché. Le Roy désireroit en meilleure occasion témoigner au Grand Trésorier combien il aime & estime son mérite & sa personne. Depuis votre Lettre du 2. nous en a été renduë une le 8. du présent ; elle contient plusieurs particularitez dignes de remarque & considération , & sur lesquelles nous ne vous pouvons donner une réponse bien précise, jusqu'à ce que nous ayons nouvelles plus certaines de l'Etat du Traité de Hollande ; étant certain qu'il a été jugé, comme vous, que le Roy Breton ne vous a tenu ces propos qu'aux fins & pour les raisons que nous avez écrites, c'est-à-dire, marri de n'avoir eu part à l'adoption du dernier delai , pour témoigner aux Espagnols que c'est lui qui veut & peut moyenner ces avantages, & comme vous dites , il désireroit s'en revancher en les obligeant par le renouëment dudit Traité, & si d'avanture il se rompoit pour toujours, se maintenir en leurs bonnes graces , desquelles il est aussi jaloux émulateur comme les autres clairvoyans sçavent & pour se servir

fervir de cette favorable inclination. La même plainte qu'il vous a faite de la chaleur avec laquelle il dit M. Jeannin s'être employé pour obtenir ledit delai, Edmond la renouvellée à M. de Berny avec pareille vehemence, & en même temps avonseu advis de Hollande, que leurs Députés avoient déclaré à ceux du Roy avoir charge de louer & approuver le contenu en l'écrit dudit Sieur Jeannin pour la Trêve à longues années, avec commandement de se joindre à eux pour faire offres communes à ce qu'elle fût acceptée des parties, avec autant de disposition comme elle leur étoit proposée avec affection & apparence d'utilité; tout cela montre toujours l'inégalité de la conduite Angloise; laquelle tient par leurs Ministres des langages non seulement differens; mais contraires souvent: néanmoins ils ne laissent enfin de revenir à nous & suivre notre exemple. Les réponses que vous avez données audit Roy sur tous ses discours ont été louées; c'est quelque chose, de ce qu'il a mis en avant cette assemblée des Députés à Calais en cas d'apparence de rupture: mais nous estimons qu'il en use ainsi néanmoins plutôt pour favoriser les Espagnols en empêchant par ce conseil la separation de la conférence, que pour donner cette préeminence de lieu au Roy. Nous n'en sommes encore en ces termes, bien que ayons advis depuis hier de la retraite du Marquis de Spinola & President Richardot à Bruxelles, en esperance toutefois  
de

de retourner à la Haye, après que M. Jean-  
nin se fera employé envers les Etats pour les  
faire consentir à la Trêve à longues années  
aux conditions portées par son écrit, ce qui  
n'est de petite difficulté pour la diversité d'o-  
pinions & dispositions nées ou reconnues de-  
puis peu qui se rencontrent aux Etats, des-  
quels une bonne partie tend plus à la Guerre,  
qu'à la Trêve, pour plusieurs considérations  
qu'elle représente être préjudiciable à l'Etat,  
ce qui met un peu en peine leurs amis & Al-  
liez, & ceux qui désirent le bien & la seure-  
té des Provinces-Unies, non tant pour le chan-  
gement qui seroit nécessaire en ce cas de  
leurs conseils & délibérations, comme pour  
la desunion que cette diversité peut appor-  
ter à l'Etat, qui est le plus grand inconvenient  
qui leur puisse arriver, & qui donneroit plus  
d'ouverture & facilité aux pratiques & des-  
seins de leurs adversaires. Le Roy les a jus-  
ques ici conseillé & exhorté à la Paix,  
comme au parti le plus utile avec les condi-  
tions qui peuvent asseurer leur liberté. Le  
sucez n'en ayant été tel qu'il a été désiré,  
celui de la Trêve a été proposé toujours en  
descendant, comme moins dommageable que  
la rupture entiere, vû l'incertitude du secours  
des Princes voisins, & le peu d'affermisse-  
ment qui se trouve encore en leur Etat.  
Maintenant nous voyons même que ce der-  
nier parti de la Trêve est rejeté de plusieurs  
qui prétendent affectionner autant que nuls  
autres le bien & la conservation desdites Pro-  
vinces,



vinces, de façon, comme je vous dis, que nous remarquons quelque malentendu & différence de jugement parmi les principaux de leur Etat : mais le meilleur de tout ceci est en l'irresolution du conseil qu'ils prendront, que lesdits Roys ensemble les exhortent unanimement à maintenir l'union, qui est le principal fondement de leur seureté, & qu'il se reconnoisse que lesdits deux Roys marchent conjointement avec pareille affection & sincerité pour les conseiller d'embrasser ce qui est plus propre à leur conservation, afin que cette autorité & conjonction d'offices de la part des deux Roys rendent leurs parties plus ployables à leur accorder ce qui sera trouvé raisonnable pour la seureté, & que la même union les fasse aussi religieux à l'advenir à l'observation de ce qui leur aura été promis par le Traité. La crainte pareillement de la puissance des deux Roys sera plus capable de retenir les Espagnols d'entreprendre ci-après contr'eux au préjudice du Traité, qu'aucune autre caution ou garentie que lesdits Etats puissent prendre par écrit : mais l'importance est, que le Roy Breton y procede avec la franchise qu'a fait & continuera le notre, dequoi vous sçavez que nous avons tant de sujet de nous défier, qu'il nous est difficile d'en prendre assurance ; s'il ne tient qu'à le contenter en l'instance de ses dettes nous le ferons pour nous assurer de lui : mais nous disons qu'il en tireroit cela, & nous rien au contraire : néanmoins nous jugeons, comme  
vous



vous sçavez, en matiere d'argent combien on est deçà de dure defferre, & que les offices faits pour cela n'y sont pas toujours bien reçeus. Il n'y fera rien oublié pour le représenter fidèlement. Quel mal peut-il y avoir de les avoir conviez par delà à nos Baptêmes sans les effectuer à présent; il ne leur en échet rien. La Republique de Venise a mieux répondu, & a dit qu'elle attendra d'être advisée du temps de la solemnité d'iceux, pour y faire comparoître de sa part avec dignité. Si ledit Roy se met encore à sa replique, elle tiendra lieu d'une plus importante affaire, nous n'avons point crainct que cette Lettre envoyée au Comte de Donbar fût ouverte, elle ne parle que de chiens & de chasse, nous sçavons les mesures de confiance qu'il nous faut tenir avec les Anglois, lesquelles nous avez fait plaisir de nous confirmer. L'Armée d'Espagne partit le 5. de Gibraltar & se rendit le 6. près la rache en Afrique; où les Espagnols ne trouverent lieu propre pour mettre pied à terre; ceux du dedans même étoient advertis de leur dessein, & les saluerent aussi-tôt à leur arrivée de bonne canonades qui les firent retirer & relâcher à Calais, où l'on croit quelle aura commandement de se separer sans produire plus grand effect cette année; voilà une dépense mal employée pour maintenir la réputation d'Espagne. M. de Mantouë est toujours près leurs Majestez.

*De Paris du 11. d'Août 1608.*

*Tome I.*

Z

XCIII.



## X C I I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**V**ous n'aurez de moi pour réponse à vos Lettres du 2. & 17. du passé que ces trois lignes ; me remettant à celles de M. de Puisieux, lequel vous rendra compte des fantez de leurs Majestez & de toute leur fuite, comme de tout ce qui se passe. Je me contenterai donc de vous dire que la réputation du Roy est si engagée en ses Traitez de Paix & de Trêve, que sa Majesté & ses Ministres ne peuvent honnêtement en quitter la poursuite & s'abstenir d'en favoriser la conclusion, tant qu'il y aura esperance de la leur faire obtenir, avec la seureté de la liberté des Provinces-Unies, en la forme que nos gens l'ont proposée ; dequoi nous avons appris par celles de M. Jeannin du 28. du passé qu'ils n'étoient encore depêchez. Les Anglois ayant pris avec les notres l'affirmative pour cela, le pis que nous y remarquons est que quoique les États fassent, ils demeureront à l'advenir moins unis qu'ils n'ont été ci-devant : mais il semble que leur division sera encore moins dangereuse en Trêve qu'en Guerre. Certes ce Roy prendroit bon conseil

eil de couper racine à ces écrits, qui émeuvent les esprits à l'agaçer, puisqu'il y a moyen l'adoucir & appaiser les aigreur : car telles manieres de combattre sont peu convenables aux Roys, lesquels en s'escrimant se rendent égaux à ceux qui escriment contre eux. Au reste, nous ferons à Rome, pour le contentement de M. le Grand Trésorier pour la délivrance de celui qui a été arrêté ; ce que nous pourrons.

*De Fontainebleau du 2. de Novembre 1608.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCIV. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

JE laisse à M. de Villeroy la réponse à la Lettre que lui avez écrite, me contentant de répondre à celle du 23. du passé. Nous sommes bien aises pour la consideration du service du Roy & contentement de M. dealignac, que vous ayez si bien justifié sa rocedure avec leur Ambassadeur de Levant. Nous avons veu ce que le Grand Trésorier vous a communiqué des advis du Traité de Hollande, que nous avons eu aussi par Lettres de M. Jeannin bien particulieres, & finalement par M. de Berny, c'est à sçavoir l'après plusieurs contestations & difficultez

Z 2

qu'ont

qu'ont fait les Archiducs de nommer le Roy d'Espagne au point de la souveraineté, promettant seulement de faire ratifier par le Roy ce qui seroit convenu sur icelui, ils ont enfin trouvé bon qu'il y soit nommé spécialement aussi bien qu'eux, ce que l'on estime devoir adoucir Messieurs des Etats; au tant ennuyez qu'alterez de l'artificieuse conduite des Espagnols. Toutefois il y a trois semaines que n'avons eu aucunes nouvelles dudit M. Jeannin que nous attendons avec beaucoup d'impatience, tant pour être instruits de la façon que ce changement de disposition des Archiducs aura été reçu par les Provinces Unies, que pour être informés pareillement de l'état auquel elles se retrouvent sur leur mal entendu, & la petite division, qui sembloit s'être glissée parmi les principaux d'icelles, dont la continuation ne pourroit que préjudicier grandement à la présente constitution des affaires, & apporter les avantages à leurs adversaires qu'ils ont souvent & si soigneusement recherché par la prudence & la sagesse de M. Jeannin. Nous dirons donc à bon droit être éclaircis de la vérité sur ce point, par les dernières nouvelles de M. Jeannin; il parle mieux qu'il n'a encore fait de la démonstration des Députés d'Angleterre à s'accommoder aux conseils qui seront jugés plus salutaires auxdits Etats; c'est possible la grande autorité qu'ils ont reconnue que s'est acquise M. Jeannin par sa prudence & sage conduite, & la crainte qu'ils ont qu'elle l'emporte enfin si volontiers.

airement ils ne se disposent à l'approuver & redescendre à ses ouvertures & aux raisons, lesquelles il les accompagne, avec l'envie qui les pousse toujours plus que tout autre chose & considération d'avoir part au gré de l'événement. Nous avons vu la copie de cette instruction délaissée à la Haye par le President Richardot à son départ dudit lieu, par art ou par oubli. On en parle diversement : mais la lecture témoigne qu'il n'y peut avoir eu grande finesse au premier. Nous croyons donc que ça été par négligence qui se peut pardonner en un fait si important. Il est vrai que les Archiducs par icelle défèrent beaucoup à l'expérience & affection au bien public de M. Jeannin, duquel aussi ils voyent & éprouvent les effets si clairement que ce seroit une malignité trop profonde d'en parler autrement. Les Archiducs ont vu le Courier qu'ils attendoient d'Espagne, qui leur a apporté, à ce que l'on dit, de la part dudit Roy, pouvoir de passer outre en Trêve aux conditions qu'ils jugeront plus raisonnables. Ledit Courier est repassé, & est public que c'est avec charge d'asseurer ledit Roy d'Espagne qu'ils feront tous honnêtes efforts pour l'obtenir. Vous avez bien pris votre temps pour faire entendre au Grand Trésorier l'office que le Roy avoit fait à Rome pour faire rendre le Pape plus retenu à l'envoi de ses Brefs en Angleterre, en faveur des Catholiques, & lui faire comprendre par même moyen que sa Majesté leur

peut être utile en semblables occurrences, & que nous voyons avoir été bien reçu & reconnu de lui. Nous satisferons à la priere qu'il a faite pour cet Anglois mis à l'Inquisition, encore que ce soit un fait assez chatouilleux, comme vous sçavez & lui avez à propos répondu; & lui direz, s'il s'en présente occasion, qu'y employerons toute notre industrie sans lui donner autrement esperance plus apparente du succès de ce qu'il desire. Nous reconnoissons bien nous venons à bout de cette poursuite que le Roy s'acquerera toujours plus d'autorité avec les Anglois en telles matieres, & qu'ils se rendront de leur côté moins severes contre les Catholiques, comme on leur peut dire doucement que cette rigueur donne sujet de revanche à la Sainteté, & peut même susciter des factions dangereuses dans leur Etat: tant grande & invincible est la force de la Religion, dont avons vû l'exemple assez longuement au dommage de la France. Nous sommes deçà continuellement sollicitez par leur Ambassadeur de leurs dettes, & vous assure bien empêchez à y prendre resolution, tant pour le peu d'éclaircissement que nous voyons à cette affaire, que pour le peu de gré qu'ils nous sçauront si nous nous accordons avec eux de quelque partie seulement: car ils voudront après poursuivre l'affaire avec pareille ardeur, & si on leur en fait refus, ils s'en tiendront autant offensez qu'ils s'il en eût été fait autant du total. Nous allons bientôt à Paris où il faudra prendre que

quelque resolution. M. de Mantouë est parti depuis dix jours aussi content du Roy, comme il est satisfait de son procédé. Il espère joindre M. de Nevers à Marseille qui va à Rome pour rendre l'obedience accoutumée. Les Noces de Florence doivent à present être célébrées, qu'on dit devoir être suivies de Comedies & autres magnificences Italiennes.

*De Fontainebleau le 3 de. Novembre 1608.*

## X C V. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**Ous sommes journellement poursuivis de l'Ambassadeur pour le fait de leurs pretendues dettes. Nous lui avons souvent dit nos raisons pour le rejet de celles dont nos officiers n'ont eu connoissance; & qu'ils ne certifient que les Rolles des monstres des Compagnies de leur Nation faites par leurs serviteurs & officiers. Mais il ne s'en est contenté, & insiste que nous lui baillions par écrit la reponse que bon nous semblera pour l'envoyer à son Roy: c'est chose aisée à faire; car nous ne faisons refus d'écrire ce que nous disons. Ils divisent leurs dites dettes en trois, celles qui sont reconnues & veri-



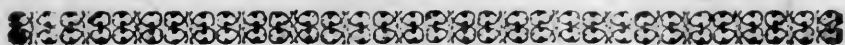
fiées; les autres qu'ils prétendent justifier par lesdits Rolles & autres instrumens faits seulement par leurs officiers, & pour les troisièmes, ils les veulent remettre à la bonne conscience du Roy, n'ayant pièces pour les justifier. Nous reconnoissons les premières; mais nous entendons déduire en l'acquit d'icelles ce que nous avons fourni aux Etats des Provinces unies suivant le Traité d'accord fait avec le Roy par M. de Sully, lequel nous soutenons être demeuré en sa force jusqu'à présent, & ledit Roy est obligé à l'observation d'icelui, puisqu'il n'a depuis été écrit aucune chose entre les deux Roys, qui y contredie, & le revoque. Cette raison ne le contente pas; mais celles qu'il y oppose nous contentent aussi peu. En précomptant sur les dites dettes ce que nous avons fourni pour eux, ils se retrouvent nos redevables. C'est ce qui leur déplaît & sur quoi nous nous fondons. Quant à la deuxième Classe des dites dettes, nous rejettons les dits Rolles faits sans nous & nos officiers; car nous soutenons qu'ils les doivent appeller aux Montres, & encore que lesdits Rolles faits par eux soient moindres en dépense, que ne se montoit l'état des Compagnies, & qu'ils inferent de là qu'ils ont été bons & religieux ménagers & dispensateurs de la dite dépense pour nous; toutefois nous disons & soutenons que les dits Rolles excèdent encore de beaucoup le nombre des hommes, dont les dites enseignes étoient composées, ce que nous vérifions

fions sur les Lettres écrites sur cela par forme de plainte, par les Gouverneurs des Provinces où les dits Gens de Guerre servoient lorsque lesdits Rolles de Montres ont été faits. D'avantage nous pretendons veriffier & prouver que les dits gens de guerre ont toujours vécu aux depens du peuple sans rien payer, & qu'il n'y a eu ordre d'y pourvoir, par ce que les Capitaines n'ont voulu reconnoître les officiers de la Justice du Roy. Quant aux dettes de la derniere condition, notre conscience au jugement de laquelle l'on se remet, nous dicte que nous ne sommes obligez au payement d'icelles, & partant que l'on ne doit y insister, & que nous devons encore moins les reconnoître & payer. Ceci a été dit & redit audit Ambassadeur & crois qu'enfin nous le lui baillerons par écrit s'il continuë à nous presser. Ces jours passez nous lui dimes que nous étions d'avis de suspendre & remettre cette finale réponse après la resolution de la Trêve des Pays-Bas, parce que selon le succez d'icelle, nous pourrions la regler plus ou moins favorable; ajoutant que si nous devions recommencer la Guerre nous serions contrains de garder notre argent pour nous mêmes & le public & en cas de Trêve nous pourrions plus volontiers & commodement élargir davantage. Le dit Ambassadeur a fait peu d'état de cette ouverture qui a été faite par M. de Sully, comme de lui même. J'y ai depuis contribué mes raisons, mais en vain; de façon qu'il faudra

repondre par écrit à son memoire si tôt que M. de Sully fera sorti d'une petite diette qu'il a commencée: mais je prevois que nôtre réponse ne le contentera pas. Nous voyons ledit Ambassadeur si arrêté à ce propos comme celui qui n'oseroit d'un iota outrepasser sa commission, qu'il y aura peu à gagner avec lui. C'est pourquoi je ne trouverois pas mauvais que cette Négociation vous fût remise conformément à votre proposition: mais d'ailleurs nous sommes si mal disposez à dégainer que je ne sçais que vous dire; j'estime que vous ne ferez point mal de sonder doucement leurs fins par de là, pourveu que le puissiez faire sans nous engager à rien que vous n'en ayez charge speciale; bien aurions nous à plaisir que vous leur fissiez trouver bonne la fuscite remise après la resolution de la Trêve, & vous dis, que je crois veritablement que tout en iroit mieux. Mettez donc peine d'en rendre capable le Grand Trésorier. Quant à votre congé puisque vous en voulez être éclairci, je vous dirai que j'espere que vous l'obtiendrez pour la fin de l'année prochaine, je veux dire vers le dernier quartier d'icelle: car dans ce temps là nous aurons fait & parfait toutes nos Négociations des Pays-Bas, & verrons plus clair aux affaires; sa Majesté n'étant conseillée de remuer & changer les Ambassadeurs en l'état present des affaires, voilà ce que je puis vous écrire sur votre Lettre.

*De Paris du 26. Novembre 1608.*

**XCVI.**



## XCVI. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**V**OS Lettres du 5. & 12 nous ont été rendues les 13. & 23. de ce mois. Le voyage de ce Maître d'Hôtel des Archiducs en Angleterre, puis la feinte de s'embarquer pour Espagne, feroient foubçonner quelque fecret miftere entre ces deux Princes, fi nous ne connoiffions que le Roy Breton est plus acharné à la chaffe qu'aux traitez & pratiques. Néanmoins fur les affaires qui fe paſſent aujourd'hui au Traité de Hollande, auquel pluſieurs enſemble ſont intereſſez, il y auroit aſſez d'occafion de ſe deſſier de telles allées & venuës ; Il faut remarquer tout & mettre peine ſur ſemblables rencontres de pénétrer à la verité d'icelles. Ce pourroit être poſſible ſur quelques recherches de mariages entre Eſpagne & Angleterre, nonobſtant celle qu'a faite Dom Pedro de Toledé. Ce ſeront appas par leſquels les Eſpagnols eſtimeront pouvoir conduire & tourner les grands Roys du côté de leurs deſſeins. Ils ont touteſois encore peu profité auprès du nôtre pour ce regard, & n'ont pû gagner qu'il fit choſe qui preju-  
diciât à la réputation & au bien & repos de  
ſes

ses fujets, voisins, & amis. Le dit Dom Pedro ne parle point encore de sa retraite, & pense profiter plus par son séjour, donnant par iceluy jalousie aux Etats des Provinces unies de la conjonction du Roy avec le sien pour en avoir meilleur marché; mais sa Majesté les a fait si bien asseurer de la continuation de sa bonne volonté en leur endroit, de laquelle par les bons & sagesavis & conseils, ils éprouvent de jour à autre les effets, que nonobstant toutes les fineses & artifices les affaires sont reduites jusqu'à present en termes qu'il y a esperance de bon succez pour la Trêve; car ils sont sur le point d'y prendre une finale resolution. Des Deputez des Provinces particulieres doivent rapporter à l'assemblée generale celle qui aura été prise sur la proposition de ladite Trêve, de quoi nous attendons nouvelles bien impatientement: mais notre opinion est, que ce parti sera suivi non sans contestation. La Zelande y est contraire & M. le Prince Maurice peu affectionné. Toutefois les autres Provinces l'approuvent, nos deputez continuent à la conseiller, & les Anglois les y exhortent avec plus de vehemence que nuls autres, jusqu'à dire que si elles refusent la Trêve, ainsi qu'elle leur a été proposée, leur Roy les abandonnera, & jugera la guerre qu'ils voudront après faire, injuste. Ce sont termes d'un bien ardent desir, & qui étonnent d'autant plus, qu'ils s'y sont violemment opposez; soit qu'ils en usent ainsi par jalousie, & comme vous dites,

tes, pour ne vouloir demeurer derriere au gré que le Roy d'Espagne en sçaura à celui qui aura murement moyenné cet accommodement, ou bien pour quelques autres considerations à nous inconnuës. Il est certain qu'ils s'y portent très ardemment & comme pour le renvier par dessus nous. Cette Lettre du Prince Maurice, qu'écrivez s'être veuë en ces quartiers, est une Lettre qu'il a écrite au Roy pour dissuader sa Majesté de la poursuite de la dite Trêve, deduisant assez amplement les raisons qu'il a trouvées les plus puissantes pour l'induire à s'en departir: Mais sa Majesté lui a repondu, comme Prince sage, expérimenté & cordial ami; de façon que nous esperons que la dite réponse pourra en quelque sorte adoucir son esprit. Nous avons, comme vous, mauvaise opinion du fait de ce Prédident d'Ecosse, puis que la dite Reine qui avoit embrassé la deffense de sa cause l'a enfin abandonnée, joint qu'icelle est maintenant plus odieuse par de là que jamais, par tant d'écrits & de repliques qui se font de la part des uns & des autres, qui ne servent qu'à accroitre la haine & le fâcheux traitement contre les Catholiques. Vous ferez œuvre de charité si par vos offices vous pouvez faire connoître qu'il seroit plus à propos d'en user autrement. Le Pape a fait dire au Roy depuis quelques jours qu'il étoit besoin pour les Catholiques d'Angleterre de leur donner un Evêque du Titre de ceux qui sont in *partibus infidelium*, ou bien un Archiprêtre pour leur



leur consolation & le repos de leurs consciences. Sa Majesté lui a laissé la liberté d'en user comme elle en advisera en ce point pour le mieux, lui ayant représenté quelque choix qu'elle en fasse, qu'il sera toujours plus expedient qu'elle évite autant qu'elle pourra les occasions audit Roy de s'irriter davantage contre lesdits Catholiques, qui souffrent tant de calamitez en son Royaume. Nous estimons que les offices vaudront en l'Esprit de sa Sainteté, envers laquelle le Roy a ordonné que M. de Breves s'employe pour cet Anglois qui vous été recommandé par le Grand Trésorier. Cet Ambassadeur d'Angleterre depuis que le Roy a été retourné n'a laissé ni la personne de sa Majesté, ni ses Ministres en repos pour l'affaire des dettes, & fera tant par ses visites (je ne veux pas dire importunitéz,) & sollicitations qu'il nous obligera bientôt à une reponse par écrit, de laquelle vous aurez en même temps le contenu, où si il s'y prend autre deliberation sur ce que nous en avez écrit par votre dernière qui a été bien receuë, vous en ferez pareillement adverti. Bref c'est un fascheux, comme sont tous ceux de semblable qualité. La flotte est arrivée en Espagne portant ce que verrez par le memoire ci-joint. Ils y parlent d'envoyer dans peu de temps douze cens mille écus en barres d'argent à Milan, de là à Gennes, puis en Flandres, & là le faire monnoyer, se promettant encore profiter davantage par cette voye. L'on adjoute qu'ils y  
font



font tenir autres deux cens mille escus comptant pour subvenir aux plus pressées de leurs necessitez, & asseurent, si une fois ils peuvent jouir de la seureté de cette benoîte Trêve, de faire un tel fonds de deniers, qu'ils se feront rechercher. C'est à nous à bien pourvoir à nos affaires & faire bonnes provisions de guerre en ce temps tranquille.

*De Paris le 26. de Novembre 1608.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCVII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

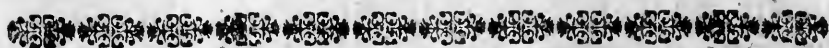
**A** ce que voyons par votre lettre du 27. du passé, le Roy Breton se montre bien ulceré contre le Pape & peu disposé à traiter les Catholiques plus doucement & favorablement que du passé. Il se faut donc conduire & gouverner avec lui sur ce pied, & en tirer pour leur repos & consolation tout l'avantage qui se pourra selon les occasions. Nous menagerons du côté de sa Sainteté cette discretion & bonne volonté qu'elle a promise bien dextrement & soigneusement, afin que ledit Roy n'ait sujet ou pretexte de s'en offenser. Toutefois, comme vous sçavez, les Romains ne se manient toujours, ni ne se conduisent comme il seroit besoin. Nous presageons

geons mal de ce President d'Ecoffe pour  
suivi comme il est de si puissans ennemis  
& d'une si mauvaise cause en ce pais là, & à  
l'endroit de ce Roy là, où nous remarquons  
par les actions du Comte de Dombar, que  
les faveurs ont lieu, aussi bien qu'ailleurs.  
Vous avez sçeu à present les termes auxquels  
est reduit le Traité des Pays-Bas, & que des  
sept Provinces les six sont d'accord de la Trê-  
ve, celle de Zelande donnant meilleure es-  
perance qu'elle n'a encore fait de s'accom-  
moder enfin à la resolution generale. Le  
Prince Maurice qui s'y est jusques ici verte-  
ment opposé commence à se rendre, & à em-  
brasser le parti le plus commun; & par con-  
sequent le plus utile à l'Etat. Nous en espe-  
rons donc mieux pourveu que les Espagnols  
sur cette conclusion ne pratiquent leurs ruses  
& malignitez assez ordinaires, pour cuider ti-  
rer desdits Etats des conditions plus avan-  
tageuses; en quoy je vous assure qu'ils se  
tromperont, néanmoins plus qu'ils ne fe-  
ront mal aux autres, desquels en ce cas les a-  
mis & autres interessez en leur cause auront  
après encore plus de couleur. Il prend le soin  
& la protection des Provinces unies. Nous  
en devons bientôt être éclaircis, car nous  
sommes sur la fonte de la cloche. Le retour  
de M. de Preaux de Bruxelles à la Haye où M.  
le Président Jeannin l'avoit envoyé pour s'é-  
claircir des bruits qui se publient que le Roy  
d'Espagne ne veut être obligé en ce Traité,  
nous y pourra donner beaucoup de lumiere:  
mais

mais nous sommes en quelque peine du voyage que nous apprenons que fait de la part des Archiducs en Angleterre un certain Dom Fernandez de Gironne. Les uns dient n'être que pour remercier cedit Roy des bons offices que ses Deputez ont apportez à la Negotiation; d'autres, pour essayer à le faire departir de l'assistance desdits Etats qui seroit presque un même sujet que celui de Dom Pedro en cette Cour. Nous passons outre & croyons qu'il pourroit bien être envoyé pour faire office à ce que ledit Roy s'employât envers les Etats pour la continuation d'une Trêve pour l'espace de vingt ans, au pied & aux conditions de celle qui dure encore, sans faire mention de la souveraineté, ni repeter les assurances qu'ils ont toujours requises pour leur liberté; car c'est chose que les Archiducs affectionnent grandement, & de laquelle il s'est parlé en Hollande. Le Deputé d'Angleterre même ont déclaré que leur Maître l'a préférée à la rupture entière. Nous ne parlons encore que par conjectures & par prevoyance, d'autant que nous connoissons que bâtie de cette sorte, elle seroit très pernicieuse & seroit le plus grand fruit que les Espagnols eussent pû recueillir de la longueur du Traité. Nous vous donnons cet avis seulement pour en être informé, & mettre peine de pénétrer sous main à la charge de ce Gironne, sans vous engager pour cela en aucun office envers ledit Roy que n'en ayez autre commandement du notre. Le Grand Tré-

forier a toujours promis de faire fournir à sa Majesté la quantité de Plomb qu'elle desiroit pour ses Bâtimens au prix ancien. Vous lui en ferez la requête pour cent cinquante milliers.

*De Paris du 13. de Decembre 16c8.*



## X C V I I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

**D**Epuis nos dernieres du 13 nous avons appris à decouvert un Traité de la plus notable infidelité & duplicité Angloise, qui ait paru il y a long-temps, en affaire si importante, & duquel il est nécessaire que soyez informé pour vous en servir, tant en vôtre conduite ordinaire, que pour faire valoir les commandemens, qui selon que l'affaire aura progresz, vous pourront être adressez par sa Majesté à cette occasion. Vous sçauvez donc que les Etats, ayant été éclaircis du bruit qui couroit que le Roy d'Espagne n'entendoit que son nom fût obligé en leur Traité des Pais-Bas, les communs Deputez de France & d'Angleterre adviserent devoir envoyer M. de Preaux, fils de M. de Chateaufneuf, vers les Archiducs pour mettre peine d'en tirer la verité & lumiere necessaire pour le contentement

ment & la feureté des Etats. Le President Richardot (auquel il s'adressa après avoir eu audience de l'Archiduc) lui declara que ce qui avoit été par ci-devant par lui écrit, que les Archiducs feroient obliger le Roy d'Espagne en ce fait, ou du moins ratifier ce qui seroit convenu & accordé entre les parties, auroit été par leur ordre, commandement, & même du consentement du Roy, qui lors entendoit d'être nommé, comme il eût fait si lesdits Etats enssent pris ferme resolution de traiter: mais que prevoyant leurs longueurs & irresolutions (voici le mot) le Roy d'Espagne auroit été diverti par le Roy Breton, qui lui avoit fait proposer par son Ambassadeur resident en Espagne, qu'il feroit en sorte que les Etats consentiroient à une Trêve pure & simple, sans aucune renonciation de souveraineté de sa part ni des Archiducs, qui avoit été cause que le Roy d'Espagne, esperant au moyen & promesse des Anglois auroit écrit aux Archiducs ne vouloir être obligé audit Traité & qu'ils en usassent ainsi que bon leur sembleroit, pourveu que ce ne fût au préjudice de sa pretention. Voila ce que ledit Richardot en a déclaré librement, montrant même ces Messieurs n'être contents de cette commune conduite des Espagnols & des Anglois tous ensemble, comme de celle qu'ils reconnoissent empêcher l'effet de leur desir de se mettre en repos. Vous voyez donc bien clairement la perfidie & jalousie insigne de ceux-ci, lesquels faisant demonstration en

Hollande de joindre leurs officies pour faciliter la Trêve, suivant le projet qui en a été dressé avec leurs avis & consentement, jusqu'à protester aux Etats, s'ils refusoient de l'accepter à ces conditions, que leur Roy les abandonneroit & jugeroit injuste la Guerre, qu'après ils voudroient derechef entreprendre, ont fait néanmoins en même temps cet autre office en Espagne à dessein & pour diminuer le credit de sa Majesté en cette Negociation & s'attirer le gré d'Espagne & l'honneur d'icelle, divertir ou aneantir du tout le Traité de Dom Pedro, qui leur donne martel; & possible pour reconnoistre l'impossibilité de cette proposition de Trêve à l'endroit des Etats, les rejeter en Guerre, & cependant se tenir à couvert sous la depense que l'on fera contraint d'y employer; & sous ce qu'ils estiment que ferons aussi obligez pour notre propre seureté & salut d'y contribuer. Mais nous vous dirons, que pour tout cela sa Majesté, tant pour maintenir la grandeur de ses Conseils, que pour faire tomber sur les Autheurs de cette ouverture, la honte du refus, a jugé plus honorable & utile de continuer la premiere poursuite pour la Trêve, estimant qu'icelle bien ménagée & conduite lui acquerera autant de gré & de gloire, comme aux autres de vergongue & de témoignage de foiblesse, malice & imprudence tous ensemble. Sa dite Majesté a pareillement dépêché courrier exprès en Hollande vers ses Ministres, pour leur declarer ce qui est sur

cc



ce point de son intention. Nous desirons fort  
ſçavoir quelle mine feront ceux d'Angleter-  
re quand cette nouveauté ſera découverte &  
publiée en pleine aſſemblée, & quelles rai-  
ſons ils allegueront pour la defendre & colo-  
rer. Vous n'avez ſur ceci à faire aucun of-  
fice par delà, ſeulement à prendre garde à  
la charge de ce Ferdinand Gironne, que nous  
croyons y être député pour cet effet; car c'eſt  
le dernier courrier venu d'Eſpagne, qui y a  
apporté cet ordre, & non de la part des Ar-  
chiducs qui n'en ayant auparavant aucune  
connoiſſance, ne ſont ſi échauffez à ce chan-  
gement, qu'ils jugent qu'il ſera très mal reçu  
es Etats. Il ſera mieux auſſi que n'en par-  
lez de vous même, quand bien ils vous vou-  
roient mettre ſur ce propos, leur faiſant  
connoiſtre franchement que ſa Majeſté à bon  
roit demeure étonnée de cette nouvelle ou-  
verture faite à ſon deſceu, pendant que ces  
deputez, marchent de bonne foi avec les ſiens  
pour mettre les Etats en repos aux conditions  
par eux eux approuvées, & qu'ils ſont paroî-  
ſſent n'avoir qu'un même but & même inten-  
tion; juſqu'à leur dire, ſi le jugez de beſoin,  
qu'elle demeure toujours ferme à en faire  
pursuivre l'avancement avec pareille ſolici-  
tude qu'elle a fait juſqu'à préſent, eſtimant  
que c'eſt l'expedient plus aſſeuré aux Etats &  
à leurs voiſins & amis, que d'en uſer ainſi :  
mais ne faites ſemblant que nous ayons eu é-  
clairciſſement de cette intrigue par les Archi-  
ducs, le Préſident Richardot, ou aucun au-



tre de ses Ministres, car cela pourroit engendrer d'autres inconveniens, qu'il est mieux d'éviter en l'état auquel se trouvent les affaires. Nous avons advisé de faire réponse au mémoire présenté par l'Ambassadeur d'Angleterre pour les dettes. Nous croyons qu'en remettant la résolution, après l'issue de la Negociation de Flandres, elle ne sera agréable: mais il a été ainsi jugé plus à propos pour les considérations que vous pouvez facilement vous représenter. Cet Ambassadeur ne manquera de le faire sçavoir aussitôt à son Maître, & nous doutons qu'il accomplisse la prière qu'on lui fait de la bien faire recevoir. C'est à vous d'y aider & essayer de les en faire contenter pour le présent, donnant les assurances de la bonne volonté de sa Majesté, de satisfaire à leur desir telle que verrez par le double de ladite réponse jointe audit mémoire de l'Ambassadeur.

*De Paris le 19. de Decembre 1608.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X C I X. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

**N**ous vous avons écrit le 13, puis le 20 de ce mois assez amplement, sur les nouvelles arrivées en Espagne, & causées du li

où vous résidez, contre toute notre intention & apparence si n'en eussions été éclaircis par ceux que vous sçavez en avoir pleine connoissance. Nous en attendrons votre avis avec impatience: mais bien encore celui de M. Jeannin après qu'il aura déclaré en public ce changement si soudain & inopiné, & si hors de propos, & la deliberation du Roy de persister en ses premiers conseils, nonobstant icelui pour voir comment l'un & l'autre feront reçus de ces Peuples Hollandois, & Deputez d'Angleterre, qui ont toujours fait mine, & sur tout en ses entremises, de la faire marcher de même pied avec nous. Le Roy vous écrit sa volonté bien clairement sur les broüilleries de ces Ballets dont vous êtes de-rechef en peine. Vous voyez bien que sa Majesté n'a point fléchi de résolution depuis l'année passée, aussi n'a-t-elle point diminué de condition, ni n'est decheuë de moyens pour se faire respecter & rendre ce qui convient, non seulement à son rang ordinaire, acquis par la valeur & pieté de ses predecesseurs, mais à sa gloire & réputation, causées de ses propres faits. Nous avons reconnu que l'indulgence & la franchise ne sont expediens aptes pour tirer raison des Anglois: car ils attribuent cette conduite à timidité ou foiblesse, & Dieu sçait qui en est plus marqué des deux Nations. Le meilleur est de parler & proceder franchement & courageusement, puisqu'on a les moyens & la puissance de soutenir les résolutions vigoureuses, nous en a-

vons depuis peu fait une belle & notable preuve en ce Traité des Pays-Bas qui nous doit faire encore sages pour l'advenir. Nous croyons certes ce que nous dites de la cause de leur conduite en icelui, & quelques démonstrations qu'ils ayent fait de sincérité, il nous est toujours resté quelque petit scrupule qu'ils ne nous ayent trompez. Leur Ambassadeur ne s'est encore remué sur la reponse qui a été donnée au memoire qu'il avoit présenté pour ses prétenduës dettes; il sera possible bien aisé d'être dechargé de cette sollicitation, car il s'est fait souvent entendre qu'il ne demandoit que oui ou non, qui est le même langage que vous à tenu le Grand Trésorier, ils ne nous ont pas donné sujet d'y proceder plus à la hâte, car encore que l'issuë du Traité ne fasse rien à la vérité de la dette, si est ce que la conduite qu'ils y observent a grand pouvoir pour resoudre ou avancer notre payement. Il est donc mieux d'en attendre l'événement qui doit être la pierre de touche de leur inclination. M. le Prince de Joinville nous a bien dit que cet Ambassadeur lui vouloit parler de ce Ballet & le convier même d'y comparoître, mais je doute qu'il en obtienne le congé. Ce fait de M. de Soubize en Bretagne n'a été qu'une petite escapade de jeunesse, que vous apprendrez de lui même: s'il y fût arrivé chose importante, vous en eussiez été adverti. Vous ne nous direz négligens à vous faire sçavoir l'intention du Roy sur ce que vous avez désiré,  
car

car le même jour que votre Lettre est arrivée , je la lui ai lue avec celle de M. de Villeroy qui vous y fait aussi réponse.

*A Paris le 23. de Decembre 1608.*

~~~~~

C. L E T T R E

DU ROY HENRY IV.

Monsieur de la Boderie, je suis marri que vous vous trouviez en la même peine que l'année passée à l'occasion de ces Ballets, dont jà il se murmure par delà ; car telles rencontres sont toujours facheuses entre Ministres de Princes amis ; mais surtout en l'état où sont à présent les affaires publiques, & en temps que l'union & bonne intelligence sont très utiles au bien & advancement d'iceux. Néanmoins puisque c'est chose résoluë, à laquelle y a moins de blâme de rechercher expedient devant que s'y engager, que s'y laisser surprendre, & possible embarrasser honteusement, je vous dirai que je persiste en la délibération que je vous fis sçavoir l'année dernière sur semblable sujet, qui est que si vous jugez & pressentez qu'en ce fait ma dignité & réputation soient intéressées, vous fassiez entendre à ceux qu'il sera besoin, avoir de tout temps commandement de moi, de me revenir trouver plutôt que de souffrir qu'il soit diminué chose aucune du rang qui

m'appartient; & de fait, si vous reconnoissez que sur cette déclaration ils ne se mettent en devoir de vous donner contentement, vous prendrez congé du Roy Breton & de ses principaux Ministres, laissant seulement votre Secrétaire, selon qu'il est accoutumé d'être pratiqué pour me tenir adverti des occurrences qui concernent le public & le bien de mon service en particulier, jusqu'à ce que j'en aye autrement ordonné: mais je suis avis, que préalablement après la reception de la présente, vous fassiez doucement sçavoir, que vous avez ce commandement, afin de les intimider & convier d'être plus circonspects à me rendre ce qui me convient, & que j'ai toujours attendu de la bonne & fraternelle amitié dudit Roy; vous prendrez donc garde qu'il ne se passe rien en cette action au desavantage de ma dignité, surquoi &c.

Du même jour & lieu.

~~~~~

## C I L L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**OUS reçumes hier votre dépêche du 23. de ce mois, elle a été lue incontinent au Roy, nonobstant sa goutte, il est vrai qu'elle

qu'elle est fort adoucie, & toutefois il ne se soutiendra encore sur les pieds de huit jours. Sa Majesté vous mande sa volonté sur ce Ballet, c'est que s'ils font chose en quoi la dignité du Roi soit tant soit peu offensée, vous preniez congé de la compagnie & reveniez en France avec tout votre train, laissant là votre Secrétaire pour recevoir les paquets, & commandemens de sa Majesté & nous avertir de ce qui surviendra : leur faisant connaître que tel ordre vous a été donné dès lors que l'on vous fit le premier affront, afin qu'ils ne croient qu'il ne vous a été fait ni réitéré de présent ni de propos délibéré sur l'occasion qui s'offre maintenant. Il faut plutôt leur donner sujet de croire que nous nous tenons si asseurez de leur volonté en cet endroit, que nous n'avons pensé ni prétendu qu'ils fussent pour ajouter cette nouvelle injure à la première : mais bien plutôt qu'ils effaceroient la mémoire de celle-ci par une faveur extraordinaire qu'ils vous feroient recevoir en pareille occasion ; nous vous faisons à regret ce commandement, non pour la considération du Roy Breton, & la conséquence ensuite de ce départ ; mais certes pour l'incommodité que ce vous fera de deloger ainsi à l'impourveu & repasser la mer avec Madame de la Boderie & votre famille en cette saison ; mais nous voulons croire qu'ils ne vous donneront la peine de ce faire, principalement s'ils s'apperçoivent de bonne heure que vous ayez résolu de prendre



dre ce parti. Toutefois s'il faut que vous en avaliez le calice, faites le genereusement & gayement, sans vous alterer ni outrepasser les termes de la bienséance ; montrez que vous estimez peu pour votre regard leurs danfes & vanitez, mais ne pouvoir supporter que l'on carresse votre Maître de telles méconnoissances & indignitez, & si vous avez une fois franchi le fault par la déclaration que vous aurez faite audit Roy, vous ne devez plus vous en relâcher & dédire pour des excuses & caresses ordinaires. Nous vous avons envoyé par notre dernier paquet le double de la réponse par écrit que nous avons baillée à l'Ambassadeur sur le fait des dettes prétenduës ; depuis l'avoir receuë, il ne nous a veus ni rien fait dire, je veux croire qu'il est en colere contre nous tous, & qu'il aura envoyé par delà ladite réponse pour sçavoir à qui il a affaire. Le dernier trait que lefdits Anglois nous ont fait en Espagne sur ces Traitez de Trêve des Pays-Bas, dont nous vous avons informé par nos dernieres, nous ont confirmé en l'advis que nous avions projectté auparavant de leur faire la fufdite réponse : car s'il faut que nous entrions plus avant en mauvais ménage, nous ne voulons leur donner notre argent pour nous faire mal. Quand le Grand Trésorier vous a dit que nous voulions nous rendre Chefs de la Guerre ou de la Paix aux Pays-Bas, à quoi avez dignement & veritablement répondu, il a voulu commencer par là

à



à justifier leur infidélité en cette action, de nous avoir ainsi servis à couvert du côté d'Espagne, en faisant contenance à cette heure de vouloir avoir part à la Guerre; vous disant que le temps leur a fait changer de conseil. Ils vous ont dit cela pour tirer de nous le secret de sa Majesté, pour derechef le découvrir aux Espagnols & s'en prévaloir : mais nous les tromperons bien tous, car nous serons les premiers à dire auxdits Espagnols, que s'ils font cause de rompre ledit Traité, nous n'abandonnerons lesdits Etats, & jà l'avons nous fait déclarer par le Nonce à Dom Pedro. Tenant cette voye, nous n'abuserons personne & laisserons aux Anglois l'usage de la peau du Renard, nous contentans des ongles du Lyon comme notre Maître à toujours fait. L'avis que vous a donné le Grand Trésorier m'est suspect touchant ce Ballet, après les langages tenus à Madame votre femme par leur Reyne. Monsieur, cheminons rondement avec eux, c'est le moyen de renverser leurs finesse, je vous remercie de votre sage avis sur le sujet de notre Compagnie d'Ecolle; si vous revenez mal satisfait, j'en serai déchargé; sinon je conduirai la besogne de telle maniere que je rendrai la liberté du Roy plus estimée par sa rareté, & le ferai si doucement que l'on en connoitra l'effet devant qu'il soit preveu : mais je ne vois pas que ce que vous m'avez écrit par la Lettre de votre main pour les gens de l'Oignon \*

ait

ait fort échauffé notre Maître, tellement que je ne puis encore vous permettre de vous y engager : mais vous pouvez bien asseurer M. le Grand Trésorier, qu'étant son fils par deçà, il y sera assisté & servi de moi comme le requiert le respect & amitié que je lui porte, & sçais qu'il sera vû & caressé du Roy notre Maître de très bon œil & d'affection pour l'estime qu'il fait du Pere.

*Du même jour & lieu.*

~~~~~

C II. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

ENfin M. M. du *Melon* * nous ont servi d'un plat de leur Pays: Nous traitons en toute franchise & sincérité tant où vous êtes qu'au *Muid* †, poussez de notre intention de bien faire à la cause publique & commune entre nous; au lieu d'y correspondre de même, ils nous ont donné de leur queue par le nez, certes mal à propos pour eux comme pour nous. Je m'assure qu'ils le jugeront ainsi quelque jour. Tant-y-a cependant que nos gens & les leurs poursuivoient en Hollande une Trêve en la forme que vous sçavez qu'ils l'avoient projetée & proposée ensemble,

* L'Angleterre. † La Hollande.

semble, & qu'ils n'obmettoient rien à faire de part & d'autre pour la faire admettre, le *Concombre* * a fait dire au *Houblon* †, que s'il vouloit s'entendre avec lui & s'y confier, qu'il lui en feroit accorder une de vingt ans pure & simple, sans parler de la renonciation de la souveraineté, à quoi l'*Ancolie* ‡ a pris tel plaisir & goût que cette esperance a été cause qu'il a mandé à l'*Agneau* § de rejeter celle que nos gens avoient mise en avant; jaçoit qu'il eût auparavant fait écrire dès le 16. Octobre qu'il l'approuvoit & la feroit approuver par le *Houblon* §; ce qui a tellement renversé les affaires que j'ai opinion que toutes ces négociations s'en iront en fumées, si l'on ne renouë la bonne intelligence entre ceux qui peuvent y pourvoir, que cette action a du tout renversée: car sçachez que le Cordelier qui est offensé à bon droit de ce Traité, ne consentira jamais que les gens du *Muid* ¶ se départent du fondement de leur liberté, sur lequel il a trouvé bon ce qui a été bâti aux Traitez jusqu'à présent; aussi ne pourroit il justement conserver & renouveler l'alliance qu'il a contractée avec eux s'ils traitoient en qualité de sujets; & néanmoins, on dit que le *mary de la Citrouille* §§ a déclaré qu'il ne laissera de s'y joindre par un Traité public avec eux, comme avec gens libres & souverains, les tenant
dès-

* Le Roy Jacques. † Le Roy d'Espagne. ‡ L'Espagne. § Les Archiducs. § Le Roy d'Espagne. ¶ La Hollande. §§ La Reine d'Angleterre.

dès-à-présent pour tels , & n'estimant pas qu'ils ayent besoin d'une nouvelle déclaration de *l'Ancolie* ^a ni du mari du *Mouton* ^b pour cet effet. Voilà comme nous sommes appointez contraires en ce fait ; quoi étant , il adviendra ou que lesdits du *Muid* ^c s'accommoderont au desir & conseil du *Pere de l'Oignon* ^d contre celui du *Maître du Gardien* , ou bien feront le contraire , & vous sçavez qu'il ne peut arriver que tout mal de cette contestation & division ; à laquelle toutefois il semble que l'on ne peut plus obvier , les choses étant aux termes auxquelles elles sont. Quant au Maître d'*Achilles* ^e , il est , ce dit il , résolu d'y coucher de son reste en faveur des gens du *Muid* ^f , afin que ce qui leur a été offert de sa part & à la parole de *l'Ancolie* ^g & de *l'Oignon* ^h leur soit entretenu , & s'il advient que l'on leur manque , eux s'y étant condescendus , il fait état d'épouser leur querelle comme la sienne propre , ne voulant que l'on abuse ainsi de son nom & que l'on s'en serve pour tromper & circonvenir ceux qui se fient en lui. On dit ici que le *Cameleon* ⁱ & la *Vipere* ^k ont dressé ensemble cette nouvelle partie pour achever d'abattre le *Triste* ^l : mais je ne le crois pas , tenant le *Cameleon* ^m pour plus homme de bien que cela ; toutefois il faut que le *Gardien* ⁿ prenne garde à tout.

^a L'Espagne. ^b L'Archiduc. ^c De Hollande. ^d Le Roy Jacques. ^e Achilles est M. de Villeroy ainsi le Maître d'Achilles est Henry IV. ^f La Hollande. ^g L'Espagne. ^h Le Prince de Galles. ⁱ Barneveld. ^k L'Agent d'Angleterre en Hollande. ^l Le Prince Maurice. ^m Barneveld. ⁿ M. de la Boderie.

tout. Vous sçavez ce que j'ai toujours dit des gens auprès de qui vous êtes & principalement du *Tulipan*^a : mais en vérité je n'eusse pas crû que leur mauvaise foi eût passé si avant. On l'attribuë à la jalousie qu'ils ont des propositions du dernier Ministre du *Houblon*^b venu au Pays de *Thoinette*^c, estimant qu'elles devoient produire des résolutions du tout contraires & préjudiciables à leur état, n'ayant pû prendre assurance des propos qui leur ont été tendus de la part de notre Cordelier, joint qu'ils ont voulu de nouveau attacher à eux *l'Ancolie*^d auquel ils montrent se fier plus qu'au *Pere du Tabernacle*^e, & ont sur cela jetté la pierre de division que nous vous mandons ; dequoi nous ne sommes pas d'avis que vous vous plaigniez : mais si l'on vous en parle, vous pouvez répondre suivant le sens de la Lettre de sa Majesté, & de ce que vous pourrez colliger de la présente. Nous vous envoyons aussi un double de la réponse par écrit que nous avons faite à l'Ambassadeur d'Angleterre sur le fait de leurs prétendues dettes, sa Majesté ayant pris résolution de surceoir la finale dudit mémoire jusqu'à ce que nous voyons l'issuë des Négociations des Pays, Bas, afin d'éviter que notre argent soit employé, s'il en faut donner, à nous faire mal,

Tome I.

Bb

com-

^a Le Comte de Salisbury. ^b Le Roy d'Espagne. ^c Florence.

^d L'Espagne. ^e Henry IV. Tabernacle designe M. le Dauphin.

comme il semble qu'on en veut prendre le chemin où vous êtes, sans toutefois que nous en ayons donné sujet.

Du même jour & lieu.

Fin du premier Tome.



LETTRES D'HENRY IV.

ROI DE FRANCE,
ET DE MESSIEURS
DE VILLEROY,
ET
DE PUISIEUX,

A

MR. ANTOINE LE FEVRE
DE LA BODERIE.

Ambassadeur de France en Angleterre.

Depuis 1606. jusqu'en 1611.

T O M E II.



A AMSTERDAM,
UX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
MDCCXXXIII.



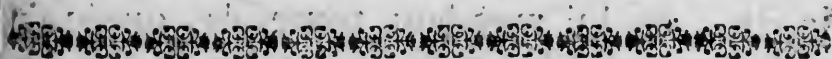
L E T T R E S
DU ROY
HENRY IV.

ET DE
M. DE VILLEROY,

Secrétaire d'Etat,

A

M. LE FEVRE DE LA BODERIE.



CIII. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Nous avons ici le Vicomte de Salisbur-
ry que nous présentâmes hier au Roy
avec sa suite: il a été accueilli & vû
de Leurs Majestez de bon œil pour
les mérites du Pere, & la bonne opinion
que leurs Majestez ont du fils: il avoit pris
la peine de me voir devant & de m'apporter
une Lettre de M. son Pere, pleine de cour-
toisie,

toisie ; je vous envoie la réponse que je vous prie lui délivrer. M. l'Ambassadeur & les Conducteurs dudit Vicomte m'ont dit que son Pere veut qu'ils le menent à Orleans, Blois & Tours pour y apprendre la langue Françoisse ; mais le Roy est d'avis qu'il s'arrête plutôt en cette Ville , où la prononciation & usage est à préférer aux autres lieux à cause du séjour de la Cour. Sa Majesté fera très aise aussi de le voir quelques fois & le caresser davantage ; nous avons ici des Academies de jeunes Messieurs de qualité qu'il pourra visiter à certaines heures, qui y seront bien employées & formera trop mieux sa grace parmi cette Noblesse, qu'il ne fera avec les compagnies de Ville. Le Roy m'a commandé l'écrire audit Comte, ainsi que je fais, en lui mandant toutefois, quoiqu'il ordonne sur cela, qu'il sera servi & que ledit Comte y sera assisté & favorisé de moi & de mes amis à son contentement, ce que je vous prie lui confirmer jusqu'aux effets. M. de Puisieux vous mande les intentions du Roy sur votre dernière, laquelle a été plus agréable à sa Majesté que la précédente & désirons que celle qui la suivra y réponde.

De Paris du 8. de Janvier 1609.

CIV. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

CE mot n'est que pour vous donner avis de la reception de votre Lettre du 27. du mois passé, & de l'arrivée en cette Ville du fils du Grand Trésorier, lequel a été premierement très bien reçu & traité de M. de Vic à Calais; tant par sa courtoisie ordinaire, que par ce que le Roy nous avoit ordonné lui en écrire. L'Ambassadeur ordinaire le mena hier baiser les mains à sa Majesté, qui l'accueillit avec toute démonstration de bonne volonté, qu'il eût sceu désirer, & m'assure qu'il s'en loüera. Elle fait état s'il séjourne en ces quartiers de lui montrer la difference de nos chasses de celles d'Angleterre, & lui témoigner en somme qu'elle chérit & estime la personne du Pere; tant par son mérite particulier, que pour l'affection & bienveillance que lui porte le Roy Breton son bon Frere. Vous avez jà appris la prolongation de la Trêve jusqu'à la mi-Fevrier, s'étant trouvé le temps trop court pour la profection de cet ouvrage; & aussi pour donner loisir au Confesseur des Archiducs de revenir d'Espagne, ainsi que les Ministres dudit Roy assurent avec une entiere

& finale resolution; mais il y a si longtems qu'ils pratiquent en ce Traité cet artifice, pour gagner temps & tirer l'affaire en longueur, qu'il est trop incertain & possible périlleux de s'y attendre. M. Jeannin nous écrit par ses dernières du 28. Decembre qu'il a plus d'esperance du côté des Etats qu'il n'a encore eu, qu'ils s'accommoderont enfin tous aux articles qui ont été dressez, mais il continuë d'ailleurs à asseurer, que si le Roy d'Espagne fait refus de s'obliger & engager son nom en la négociation, comme il publie par tout avec beaucoup d'affectation, ils n'y consentiront jamais. Le retour de ce Confesseur nous en doit éclaircir, mais s'il en arrive ainsi, les Etats reprendront avec plus d'animosité & de vigueur que devant les armes; & les conseils & délibérations de leurs amis feront mieux justifiez. Nous ne croyons pas que lescits Espagnols persistent en cette resolution pour la crainte & le peu de besoin qu'ils ont du renouvellement de la guerre, joint que la fermeté des Conseils du Roy, nonobstant cette belle ouverture de la Trêve pure & simple, faite en Espagne, le pourra encore convier de changer d'avis. Nous attendons de sçavoir ce qu'aura produit le voyage de Ferdinand de Gironne sur ce sujet, ainsi que nous avons écrit par nos précédentes, mais notre opinion est que voyant les uns & les autres que cette nouvelle proposition ne sera pour réussir à leur honneur, ils se rangeront à l'avis commun. Peu de
de

de temps fera voir clair. M. de Soubize n'a point passé en Angleterre sans permission du Roy, aussi son fait n'est si criminel que l'on le crie par delà, ainsi que le jugez bien; il sera bien aise d'avoir cette occasion de voir le Roy Breton & cette Cour-là, & quand il en voudra revenir, il sera facile de le faire trouver bon. Nous attendons votre romb qui sera bien employé aux bâtimens de sa Majesté laquelle est toute guerrie de sa goutte.

Du même lieu & jour.

~~~~~

## C V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**I**L semble à voir les discours & conférences du Roy Breton, de son Conseil & du Grand Trésorier, qu'il n'y ait à présent autre plus grande & importante affaire sur le tapis que celle de ce beau Ballet qui met ainsi tout le monde en peine. Ils ont tant peur d'offenser & irriter l'Espagne qu'ils font cause souvent de semblables contestations, qui n'arrivent ailleurs & devroient être vuidées il y a longtems. Cela est facheux qu'il faille tous les ans disputer ainsi de nouveau de son rang: mais nous croyons que ce que vous avez fait connoître du commande-

ment du Roy à cette occasion servira pour cette fois & pour d'autres : c'est l'intention du Maître, qu'il veut être suivie précisément, si par aventure ils ne se mettoient en plein devoir pour ce regard. Vous y veillerez donc avec votre circonspection accoutumée, & serons bien aises qu'il ne soit besoin d'en venir à ces remèdes extrêmes, qui ne produisent jamais que des suites perilleuses. Quoique le Grand Trésorier vous ait assuré le Président Richardot s'être lourdement & malicieusement mépris au langage qu'il tint à M. de Preaux à Bruxelles, & que les Deputés d'Angleterre qui sont en Hollande aient hautement confirmé le même par commandement de leur Maître, jusqu'à dire que s'il sçavoit qu'aucun de ses Ministres eût fait cette proposition de la Trêve pure & simple il lui feroit trancher la tête ; si est-ce que M. Jeannin nous écrit qu'ils avoient reçu cet ordre de la mettre en avant, mais ayant reconnu par les propos qu'il leur avoit tenus sur ce sujet, avec quelle fermeté sa Majesté lui ordonnoit de la rejeter comme très pernicieuse aux Etats, ils ont fait semblant de n'en avoir charge, ont méprisé ce parti & se sont joints au projet qui a été dressé avec pareille ardeur & sollicitude en apparence que les autres, qu'ils ont craint être plus puissans tant en autorité, qu'en bonnes raisons, pour faire recevoir à leur barbe, à leur honte & contre l'intention de leur Roi qui fait toutes sortes d'efforts pour s'attirer de ce Traité le plus

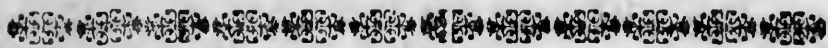


plus de gré qu'il peut. Davantage on nous mande d'Espagne que l'Ambassadeur du Roy y avoit donné bonnes paroles & esperance de ladite Trêve, qu'en cette consideration, il étoit plus recherché & caressé du Duc de Lermé que de coûtume, & néanmoins ils veulent que nous croyons qu'ils n'y ont jamais pensé; mais leurs artifices aussi grossiers que malins, sont plus faciles à découvrir; toutefois en la conjonction des affaires, il est jugé plus expedient de dissimuler, pour les convier à aider à la perfection de l'œuvre qui est bien du côté des Etats, pour avoir iceux consenti enfin à peu près aux articles du projet, de façon qu'il ne tiendra maintenant qu'au Roy d'Espagne & aux Archiducs qu'ils ne jouissent du repos que le Roy leur avoit par ses bons offices en partie procuré. Ils attendent le retour du Confesseur desdits Archiducs, par lequel ils esperent être éclaircis de la finale resolution d'Espagne, sur le point qu'il ne peut être obligé en cette négociation. Il arriva à Madrid le lendemain de Noël, eut aussi-tôt longue & bien secrette audience du Duc de Lermé, mais nous doutons qu'il soit renvoyé devant l'expiration de la Trêve; car vous sçavez la délibération des Espagnols, surtout en choses qu'ils font mal volontiers; néanmoins les Etats sont résolus s'ils n'ont réponse dans ce terme de rompre plutôt que de prolonger, & à la vérité s'étant mis, comme ils font à la raison, suivant les conseils des Princes leurs amis, ceux-

ci feront obligez en cas de guerre, à la défense de leur cause, & lesdits Etats reconnoissant que le tort sera du côté des Espagnols, se maintiendront plus unis pour la conservation de leur Etat, contre ceux qu'ils verront bien n'avoir eu autre but en ce Traité, que de gagner temps à leur préjudice. Nous prévoyons bien que la réponse qui a été donnée sur leurs prétendues dettes, ne les contentera guerres; mais si pour se vanger, ils prennent cet expedient de n'en parler plus, ils nous feront plus de plaisir que de mal; car aussi bien, est-il certain qu'ils ne nous en veulent jà que trop, c'est-à-dire, à la prospérité de notre Roy & à l'heureuse condition de son Royaume. M. de Breves s'est employé pour cet Anglois emprisonné, que le Pape lui a dit avoir été détenu pour avoir publiquement dans Florence parlé contre la vérité de l'Eglise & au mépris d'icelle. Nous lui écrivons qu'il continuë à y apporter tous offices raisonnables, qui redonderont au soulagement des Catholiques d'Angleterre; mais Rome souvent en cas semblable suit le *Summum Jus*, sans beaucoup considerer la conséquence d'icelui. Vous en avez courtoisement usé d'avoir retiré M. de Soubize, lequel, j'estime, n'y fera long séjour, puisqu'il n'y est accueilli dudit Roy comme il s'étoit promis. On nous donne aussi avis que Dom Pedro de Zuniga a perdu sa femme & qu'il est passé un Courier qui lui porte cette nouvelle qui le pourra rendre plus lâche

che à la poursuite du Ballet. Il ne se faut étonner si les Espagnols ont bonne part en telles cérémonies, & autres actions plus费ieuses, y répandant profusement & sans discretion leurs doublons comme ils font; car on nous dit qu'ils y ont fait tenir soixantedix-mille-écus pour y être distribuez, c'est danser bien cher; encore n'en sont-ils assurez. Le fils du Grand Trésorier passe ici son tems à voir nos Ballets de Paris qui y sont assez frequens cette année. Le Roy en doit danser un dimanche prochain.

*De Paris le 23. de Janvier 1609.*



## C V I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**OUS avons reçu vos Lettres du 8. de ce mois, & avons approuvé & agréé tout ce que vous avez dit sur l'occasion de ce Ballet. Vous avez passé si avant que vous ne pouvez plus vous en dédire, il faut qu'ils vous contentent, ou que vous preniez congé de la compagnie. J'espere qu'ils feront l'un & partant qu'il ne sera besoin que vous fassiez l'autre; Nous en ferons très aises. Si M. le Grand Trésorier est l'auteur de ce bon œuvre, il servira bien son Roy & le notre lui

en sçaura gré, il vous a donné argument de l'esperer; il ne l'a fait, comme j'estime, legerement; je veux croire que vous en recevrez l'effet. L'Ambassadeur ordinaire ayant perdu sa femme, auroit mauvaise grace au Bal, & un extraordinaire ne doit être préféré à l'ordinaire; en tout cas vous avez bien fait d'avoir refusé le festin auquel l'on a parlé de vous convier: vous devez demeurer ferme en ce propos, & si ce Dom de Gironne s'opiniâtre d'attendre le Carnaval plutôt que de perdre l'occasion de ce Ballet, vous devez aussi redoubler votre obstination pour en avoir la victoire. Quant à moi j'ai opinion que l'un ni l'autre n'y fera appelé, si ledit Gironne ne part devant le temps de la fête, ce qui reglera la réponse d'Espagne sur la dépêche que vous avez écrite qu'il a faite par Rinas, du passage duquel ici nous n'avons rien sçeu, ni notre Controlleur Général, étant occupé en choses plus serieuses, autant pour lui que pour autres. Notre Reyne doit danser son Ballet dimanche, mais ce ne doit être qu'un Ballet pour un plus grand & superbe qu'elle doit faire dedans ce Carnaval; il ne se dansera qu'en deux lieux, premièrement à l'Arsenal & après au Palais de la Reyne Marguerite, car l'on ne danse plus au Louvre. On m'a dit que la Reyne a fait prier par Madame de Sully la femme de l'Ambassadeur d'Angleterre de voir ledit Ballet à l'Arsenal, où l'on parle de semondre encore son mari & même l'Ambassadeur de Venise.

Le

Le Roy s'y trouvera. Nous avons opinion que la Reyne Marguerite priera le Nonce, Dom Pedro & l'Ambassadeur de Flandres avec sa femme, où sa Majesté pourra aussi bien se résoudre d'aller, après que sa Majesté l'aura veüe à l'Arsenal. Ce ne sont point leurs Majestez qui font cette semonce. L'on ne danse point aussi au Palais de leurs Majestez. L'Anglois qui fera accompagné du Vicomte de Cramborne en aura le premier la veüe en présence du Roy, & faudra que les autres veillent plus tard pour le voir chez ladite Reyne. Il est vrai qu'ils font priez & appelez par une Reyne & l'autre par une de moindre qualité, je ne sçais pas encore si tout le mystere passera ainsi, mais j'ai voulu vous en advertir par avance & en sçaurez la confirmation après l'effet. Ledit Ambassadeur Anglois a veu le Roy aujourd'hui & lui a dit de la part de son Maître que le Grand Trésorier vous a déclaré sur le sujet de cette nouvelle Trêve, que l'on attribüe à son Roy, il l'a desavoüe & nie tout à fait, & veut que nous croyons que Dom Ferdinand de Gironne n'en a seulement ouvert la bouche; que c'est une invention de Richardot qui a voulu semer de la Zizanie entre nos Roys; que d'Espagne & de Flandres l'on a mandé que ç'a été Dom Pedro de Toledé qui en a fait la proposition, par lui fondée sur les langages que lui a tenus notre Maître, & que le sien en est du tout innocent. Sa Majesté lui a répondu que vous lui avez écrit le semblable

&

& que M. Jeannin lui a confirmé le même témoignage que Spencer & Wimes lui en ont fait & aux principaux des Etats des déclarations très expresse; vrai est qu'il ne leur a voulu faire en public, mais ils ont agréé la résolution prise par les Etats de rejeter toute autre ouverture que celle qu'ils ont prise sur le projet & conseil des deux Roys, de quoi sa dite Majesté a dit audit Ambassadeur être bien aise & lui a déclaré ne pouvoir faire autre jugement de la volonté du Roy son bon Frere; le tenant pour trop prudent & magnanime pour à présent conseiller aux Etats de faire banqueroute à la liberté pour laquelle il ont tant sué & souffert. Ledit Ambassadeur a dit à sa Majesté par forme de plainte, mais un peu trop grossiere, que l'Abbé de Preaux avoit ouvert le paquet dudit Richardot pour voir ce qu'il contenoit, devant que de l'apporter & rendre ez mains de ceux qui l'avoient dépêché, & comme sa Majesté lui a demandé à quelle fin ledit Preaux a fait cela, & quel avantage il a dû s'en promettre, puisque ledit Richardot lui avoit même fait bailler copie de sa Lettre devant que de partir, & lui avoit parlé du fait plus particulièrement qu'il ne l'exprimoit par icelle, il est demeuré court. Quoi voyant sa Majesté lui a dit que les François pouvoient être fins, mais qu'ils n'étoient traîtres, & a brisé-là. Ledit Ambassadeur aussi a parlé des dettes, lui a dit qu'il pouvoit avoir sçeu par vous comme son Maître avoit reçu la réponse qui  
avoit



avoit été faite après deux ans de pouffuite à son dernier mémoire ; qu'il lui avoit commandé n'en dire autre chose à sa Majesté & de ne l'en importuner plus ; laissant à sa discretion d'en faire comme bon lui semblera, qu'il ne devoit plus demeurer ici que six mois, après lesquels il en viendrait un autre, qui auroit peut-être meilleure main pour le contentement de son Maître ; à quoi sa Majesté a répondu qu'elle ne refuseroit jamais de payer à son bon frere ce qui seroit dûement vérifié lui être par elle dû ; & davantage de le servir de sa bourse & de sa personne quand il en auroit besoin ; comme il lui confirmeroit par effets en toutes occasions : toutefois sa Majesté ne s'est émancipée plus que cela ; car enfin elle veut voir l'issuë des Traitez des Pays-Bas devant que de passer outre. On dit que nous en sommes à la veille, puisque les Etats ont déclaré leur dernier mot & refusent de prolonger la cessation d'armes après le 15. de Fevrier. Mais je n'ai pas cette opinion, car lesdits Etats ne sont si résolus qu'ils ont été autrefois & les Espagnols allongeront encore les affaires autant qu'ils pourront, du moins pour gagner par ce temps cette année, si le Confesseur des Archiducs ne leur fait franchir le fault dès-à-présent, ce que notre Dom Pedro & autres Ministres d'Espagne publient qu'il n'arrivera pas : il faut que je vous die que j'ai opinion que le Roy de la Grande-Bretagne a des intelligences secrètes avec le Roy d'Espagne pour cet effet, dont



dont néanmoins je crois que l'Espagne sera mauvais marchand, mais sachez que le Maître d'Angleterre s'abuse fort comme fait le Grand Trésorier, s'ils pensent que le Roy ait martel de l'alliance du Prince de Galles avec les Infantes d'Espagne, & moins de la plus meûre. Guerillez les donc de cette opinion.

*De Paris du 23. Janvier 1609.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## C V I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**C**OMME je faisois fermer la Lettre ci-ajoutée, m'est arrivé la votre du 15. En même tems le Roy s'est delibéré de donner audience à l'Ambassadeur d'Angleterre qui la poursuivoit il y avoit huit jours. Il dit avoir charge de ne plus parler à sa Majesté de leurs dettes, ainsi qu'il observeroit pendant le séjour de six mois qui lui restoit à faire de sa Legation. Elle lui a répondu son dessein être de contenter son Maître après l'issue du Traité, à la veille duquel nous étions, en ce qu'il seroit reconnu, obligé & redevable, offrant avec cela son épée & sa personne à son bon Frere s'il en avoit besoin. Ledit Ambassadeur a ajouté de lui même que le

le bruit qui couroit que son Maître eût fait faire ouverture de la Trêve pure & simple, étoit faux & inventé & qu'il n'y avoit jamais pensé, c'est à nous à en croire maintenant ce que nous voudrons. Le Courier Rinas n'a point encore passé.

*De Paris du 20. de Janvier 1609.*

~~~~~

C V I I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE vous fais ce mot pour vous rendre grâces des quatre portraits que m'avez envoyez, que j'ai reçeus depuis vous avoir écrit ma dernière Lettre: j'en parerai ma Galerie & rechercherai les occasions de m'en revancher en vous servant. La Reyne n'a encore dansé son Ballet, à cause de l'indisposition de la Reyne Marguerite & de M. de Sully. Sa Majesté a fait prier l'Ambassadrice d'Angleterre de le voir à l'Arsenal, où son mari a été convié aussi par M. de Sully avec le Vicomte de Cramborne & ses deux beaux Freres. L'on dit que ce sera pour demain & semble que la Reyne ait grande envie d'en être déchargée. Le Vicomte de Sangar est venu, il m'a baillé votre Lettre & je lui ai promis toute assistance. Le Confesseur des

Ar-

Archiducs est encore en Espagne, où il arriva, je veux dire, à Madrid, le lendemain de Noël. Ils ne se hâtent gueres de le renvoyer, esperant prolonger sous ce prétexte leur cessation d'armes aux Pays-Bas, tant qu'il leur plaira. C'est le but auquel ils visent pour ennuyer les Etats de leurs longueurs & irresolutions, & les réduire à la fin à la Trêve pure & simple; qu'ils ont comme dévorée en esperance. Cependant les Archiducs entretiendront le tapis par le moyen de la conférence qu'ils ont assignée aux Ambassadeurs de France & d'Angleterre à Anvers au 4. ou 6. du mois prochain; mais j'ai opinion si lesdits Etats se résolvent de rompre tout à fait ladite cessation & tous traitez, supposé que l'on retarde davantage la conclusion d'iceux, que les Espagnols s'accommoderont; car ils sont mal préparez à la guerre dedans le Pays, & ailleurs pour cette année. Quant à nous, nous ne parlons que de nôces & duëls; il y a plus de plaisir à celles-là, qu'aux autres: c'est une fantaisie qui nous transporte, & qui ira en augmentant, si Dieu n'a compassion de nous, plus que nous n'avons de nous mêmes & de sauver nos ames. C'est M. le Prince qui se veut marier avec Mademoiselle de Montmorency.

De Paris du 20. de Janvier 1609.

CIX. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

CE mot n'est après vous avoir accusé la reception de votre Lettre du 22. du passé, que pour vous donner advis de la bonne part & contentement qu'a eû cet Ambassadeur d'Angleterre au Ballet de notre Reyne, qui fut dansé dimanche dernier, auquel il fut convié par le Roy d'assister, & sa femme par la Reyne & eurent leurs places & sçéance derriere les chaises de leurs Majestez. Le Roy outre cela favorisa d'une autre grace particuliere leur présence, qui est du port de l'ordre de la Jarretiere, dont ledit Ambassadeur se sentit très honoré: il étoit seul Ambassadeur en cette compagnie, qui fut la premiere à l'Arsenal. Le Nonce, celui d'Espagne & de Venise furent au logis de la Reyne Marguerite, où ces deux derniers eurent quelque prise assez aspre, pour les titres qu'ils se donnerent, de laquelle le Nonce fut entremetteur & mediateur. L'Anglois fit plusieurs admirations, tant de la gentillesse du Ballet, que de la magnificence d'icelui, & n'aura manqué, je m'assure, à en rendre aussi très bon compte à son Maître, ce qui n'empirera votre condition en celui

qui se doit danſer de par delà , ainſi que depuis peu le Sieur Carreu nous a aſſeuré de nouveau que vous y feriez traité & accueilli à votre contentement. Le bon recit qu'avez fait par votre dernière Lettre de la ſage conduite de M. de Soubize en Angleterre, ne lui nuira point, pour être bien venu de ſa Maieſté à ſon retour. J'oubliois à vous dire que le Vicomte de Cramborne ſe trouva auſſi audit Ballet & qu'il en ſortit très ſatisfait. Nous avons donné avis à Rome de ce que nous écrivez de ce Livre que le Roy Breton fait imprimer derechef, avec quelques corrections, afin qu'on previenne de bonne heure l'eſprit du Pape & qu'il ne puiſſe ſ'en aigrir & alterer davantage , ni ſe mettre en peine d'y faire repliquer, & crois que cet office à temps y pourra ſervir. L'on continuë à nous mander d'Eſpagne que le Conſeil dudit Roy étoit preſque mi-parti en avis ſur le Traité des Pays-Bas, que le Cardinal de Toledé, le Connétable de Caſtille, le Marquis de Vellada vouloient maintenir la réputation de leur Maître & le diſſuader d'accorder aux États la liberté & ſouveraineté qu'ils demandent. Le Duc de Lerme, ſon fils, le Duc de l'Infantado & Dom Juan d'Iniges ſont pour la Trêve & ſemble que ce dernier étant le plus prudent & utile audit Roy, il doit être auſſi le plus puiſſant; mais la plûpart des Seigneurs & Gentilſhommes ſont ſi interreſſez à la continuation de la guerre, qu'il eſt bien incertain de ſçavoir qui prévaudra enfin: car
ſoit

soit tout de bon, ou pour intimider seulement les Provinces-Unies, ils ont jà nommé 80. Capitaines pour leurs trois Regimens en Espagne, deux à Naples & à Milan, sans quatre mille Espagnols qu'ils disent vouloir tirer des garnisons. Voilà le compte qu'ils font à présent, mais ils n'ont pas compté avec leur bourse, qui est si épuisée qu'à peine ont-ils pû recouvrer trente-mille-livres sur quelque occasion qui s'est présentée. L'on disoit que le Confesseur des Archiducs en devoit partir dans peu de jours; les Lettres font du 20. du passé, avec pleine resolution du Roy d'Espagne sur la négociation. Cependant vous auriez jà entendu, comme nos Députés, ceux d'Angleterre, & des Archiducs se doivent assembler à Anvers pour conférer des articles attendant le retour du Confesseur.

De Paris du 5. Fevrier 1609.

~~~~~

## C X. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

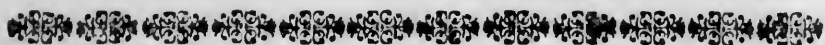
**V**OUS apprendrez par la Lettre de M. de Villeroy si particulièrement ce qui est des affaires présentes, que ce ne seroit que redites; joint qu'il n'y a que peu de jours que je vous ai écrit ce que nous en sçavons. Il sem-

ble donc maintenant par les derniers avis que nous avons d'Espagne qu'ils commencent à se raviser de vouloir quitter cette vanité & ostentation naturelle, pour penser & pourvoir au solide; car l'on nous écrit qu'ils sont contens de quitter cette cession de la souveraineté aux Provinces-Unies, pour la Trêve de dix ans & sans parler de Religion & pourveu aussi que les Etats s'abstiennent de leur côté du Commerce des Indes, qui n'est pas un article de petite conséquence. Mais Dom Pedro d'ailleurs qui est pour prendre congé du Roy dans deux jours; parle de ce fait si largement, & veut en ce faisant toujours maintenir la réputation de son Maître. Il s'est fait entendre seulement que le Roy d'Espagne permettra aux Archiducs d'user pour ce regard, ainsi qu'ils jugeront bon être, toujours pour faire semblant de s'en exempter & ne vouloir part à la honte de cette cession. Nous sommes donc encore en incertitude de la vérité de la résolution que l'on assure avoir été portée depuis quatre jours aux Archiducs. Elle aura trouvé nos gens tout à propos assemblez à Anvers pour achever; ainsi la proposition de la Trêve pure & simple faite par les Anglois s'en sera allée en fumée, bien que l'Ambassadeur ait depuis peu encore protesté au Roy, que ce que l'on a attribué à son Maître ait été pure fausseté & invention, à dessein de jeter de la zizanie entre ces deux Couronnes; mais l'on ajoute d'Espagne que reconnoissant y avoir peu de fiance en cette  
ou-



ouverture, aussi bien qu'en la puissance des auteurs d'icelle, ils étoient condescendus à l'autre resolution, que nous écrivons, de laquelle nous attendons la certitude de Flandres. M. de Villeroy vous envoie un certain abrégé de la vie & gestes du Roy que trouverez à votre gout, ayant été bien reçu de sa Majesté & autres capables d'en juger. C'est Matthieu l'Historiographe qui en est l'Auteur, il faut espérer que sa dite Majesté donnera encore matière au reste de ses jours pour fournir & remplir l'autre feuillet.

*De Paris le 11. de Fevrier 1609.*



## C X I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY,

MONSIEUR,

**J**E vous prie de dire au Grand Trésorier que j'ai lû au Roy la Lettre même qu'il a pris la peine de m'écrire, pour rendre graces à sa Majesté du bon accueil qu'elle a fait à M. le Vicomte de Cramborne son fils, & du soin qu'elle a de son instruction, ayant estimé en devoir ainsi user pour représenter à sa Majesté sa gratitude, laquelle a été reçue, comme elle mérite, dequoi je vous prie de l'asseurer, comme de la continuation de mon affection à seconder la bon-

ne volonté que sa Majesté porte à lui & à ce qui lui appartient, par ses mérites, qui sont ici reconnus & prizez autant & plus qu'en Angleterre, & sont honorez de moi par inclination comme par raison également. J'estime que M. l'Ambassadeur aura écrit par delà, ce qui s'est passé au Ballet de la Reyne, s'étant trouvé à l'Arsenal où sa Majesté lui fit l'honneur que mérite la bonne amitié que porte sa dite Majesté à son Roy, pour laquelle mieux témoigner, sa dite Majesté voulut ce jour là porter la Jarretiere d'Angleterre. Sa Majesté eut soin aussi dudit Vicomte, lui donnant M. le Prince pour parrain, tellement que cette fête passa leur contentement, ainsi que m'a depuis dit ledit Ambassadeur, lequel j'ai prié instamment avoir recours & adresser à moi en tout ce qui s'offrira pour l'éducation dudit Vicomte, que j'ai aussi recommandé au Sieur Benjamin, afin, s'il veut le visiter, qu'il sache qu'il fera service agréable au Roy d'en avoir soin & de s'en bien acquitter, dequoi il m'a donné parole. Je n'écris point au Grand Trésorier pour ne l'obliger à me répondre, combien que je fasse le compte de ses Lettres, que je dois, mais j'aime mieux le servir à son fils par bon effets, que par Lettres; vous lui direz que sa Majesté a été bien aise de voir à la sienne ce qui touche ce Ferdinando de Gironne qui a été envoyé par delà, le voyage duquel comme il aura été pour compenser celui qu'a fait ici Dom Pedro de Tolède,

lede, aura été aussi inutile à son Maître l'un comme l'autre. Nos Roys ont trop de prudence & de prévoyance pour dorenavant se repaître de vanité & pour embrasser l'ombre pour le corps, & moins se défier de la foi l'un de l'autre. Ledit Dom Pedro s'en retourne avec la réponse que le Roy lui fit la dernière fois qu'il traita avec lui, remportant son sac aussi plein de ses propositions qu'il étoit à son départ d'Espagne. Nos enfans sont trop jeunes pour être mariez & avons éprouvé que les alliances commencées de longue main, prospéroient rarement. Nous voulons asséurer par préférence à telles noces, l'état & la condition de nos bons alliez & anciens amis, car en cela consiste la vraie seureté de la cause commune à eux & à nous. Le surplus n'est que pure vanité, plus propre au goût des autres qu'à celui de notre Maître, lequel sçait discerner le vrai bien de celui qui est feint & simulé. Vous pouvez asséurer ledit Comte que nous voulons conserver cherement l'amitié de son Roy & que nous ne jouïrons jamais à la fausse compagnie avec lui & les siens ; partant qu'il méprise hardiment tous advis contraires & les reçoive pour inventions de ceux qui envient leur repos & la félicité dont ils jouissent. Nous suivrons le même conseil pour ce qui nous sera apporté de leur part, les éclaircissant sincèrement & fidelement de tous ombrages, comme nous espérons qu'ils feront envers nous, de ceux qui nous feront donner de

leur conduite, faisant ainsi nous acheverons nos jours heureusement & laisserons à nos enfans une leçon qui leur fera très honorable & utile. Voilà ce que je vous puis écrire sur ce sujet. Au reste l'on dit à présent que le Conseil d'Espagne a changé de langage & qu'il trouve bon que les Archiducs concluent la Trêve pour dix ans, sans y engager le nom du Roy d'Espagne, si faire se peut ; si non franchir le fault pour lui, comme pour eux : mais ils veulent qu'il soit exprimé que ladite liberté n'est entendue que pour le tems de ladite Trêve & que les Etats s'abstiennent de la navigation des Indes, qui sont deux conditions qu'il sera difficile d'obtenir desdits Etats, ni que leurs amis leur conseillent. Mais j'ai opinion si les Espagnols passent l'article de la souveraineté qu'ils s'accommoderont au reste suivant le projet de nos Ambassadeurs, qui a été approuvé desdits Etats, ou bien ils essayeront à allonger les affaires pour gagner cette année, car ils n'ont moyen de recommencer ni soutenir dignement la guerre cette année & c'est ce qui les meut du contraire maintenant de changer de langage, voyant qu'ils sont desesperez de la Trêve simple qu'ils auront devorée en Espagne. Le Confesseur desdits Archiducs qui est attendu de jour à autre, car il est parti de Madrid le 29. du passé, apportera le dernier mot ; cependant ils ont fait passer un Courier, qui porte, ainsi que j'ai entendu, les avis avec quoi ils essayeront d'obtenir une autre prolongation

longation de la cessation d'armes ; mais s'ils en étoient éconduits, ce seroit le vrai moyen d'avancer la resolution de la dite Trêve. Nous avons été bien aise de voir en la Lettre que le Grand Trésorier m'a écrite , la confiance que son Roy & lui ont en vous & le contentement qu'ils ont de votre conduite , l'ayant fait remarquer à sa Majesté comme il convient. Au reste l'on m'a parlé d'un certain François qui est à présent tenu pour Italien & porte le nom de *Pietro Angelo Neapolitano* que l'on dit être connu de vous & autrefois vous avoir servi. Cet homme offre de servir le Roy en chose où il gagneroit bien son pain, s'il avoit le pouvoir qu'il dit , & si nous pouvons nous y fier. C'est pourquoi nous désirons sçavoir de vous quelle connoissance vous en avez. Il est venu ici avec Dom Pedro & crois qu'il le quittera en partant, comme ont fait plusieurs autres qui ont été maltraitez de lui ainsi qu'ils disent , ayant vecu à l'Espagnole très serrement & mesquinement.

*Du même jour & lieu.*

~~~~~

C X I I . L E T T R E .

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Votre Secretaire m'a rendu celle que m'avez écrite le 27. du mois passé, & peu de

B 5

jours

jours après avons reçû les autres du 13. du présent. J'avoüe avec vous qu'il n'est que trop raisonnable que ceux qui servent en cette qualité près des Ambassadeurs soient reconnus & favorisez aux occasions ; mais vous sçavez qu'on ne pese pas tout en ce siècle au poids de la raison ; furtout quand il est question d'argent : néanmoins en votre considération & recommandation que faites du travail de ce jeune homme , je lui expedierai l'ordonnance de son voyage & me servirai du prétexte du Ballet d'Angleterre qui a si bien réüssi à votre honneur & contentement, comme il en avoit apporté la nouvelle , auquel en somme je vois que vous avez été traité avec toute la faveur qu'eussiez pû désirer, tant pour le respect du Maître, que pour le votre particulier. Je veux croire que le bon accueil & traitement qui a été fait de deçà à leur Ambassadeur n'a peu servi à vous tant avantager par delà. Voilà donc l'affaire & l'imprudence de l'année passée réparée. J'estime aussi que la démonstration qu'avez faite de vous retirer plutôt que souffrir une indignité n'y a peu avancé en cette conjoncture des affaires publiques, pour le bien desquelles au Traité des Pays-Bas , M. Jeannin que vous avez sçeu être arrivé à Anvers, se loüe grandement de la présente conduite des Députés Anglois , & ne laisse toutefois de veiller soigneusement, à ce qu'ils ne brassent, comme ils ont accoutumé de faire, quand ils en voyent l'opportunité, autant pour tra-

verser

verser le bien public & la gloire d'autrui, que pour tâcher à s'attribuer le gré & l'honneur du succès. Les communs Ministres sont déjà entrez en conférence sur les articles du projet approuvé par M. M. des États, & ceux de France & d'Angleterre requierent des Archiducs la même approbation au 23. de ce mois, devant que passer plus avant, pour abréger & faciliter la négociation; il faudra voir ce que répondront le Marquis de Spínola & le Président Richardot sur ce sujet. Ils assurent toujours que le Confesseur doit apporter dans peu de jours la finale résolution d'Espagne, & toutefois nous avons avis de son partement de Madrid le 29. du passé, sans qu'il ait encore passé en cette Ville, qui sont toujours longueurs affectées trop grossièrement & impudemment par les Espagnols, lesquels par cette artificieuse & malicieuse procédure, irritent les États & dégoutent ceux qui s'employent en ce Traité de continuer leurs bons offices pour l'avancement d'icelui, voire les fortifient par icelle à assister les Provinces-Unies plus fortement que jamais. S'il faut reprendre les armes de part & d'autre, peu de temps nous doit éclaircir de l'issue de cette affaire, ayant les Provinces bravement refusé de prolonger la Trêve jusques à la fin d'Avril, comme elles en avoient été requises à la fin du mois, pour attendre le retour du Confesseur. M. de Soubize a bien particulièrement entretenu le Roy sur le sujet mentionné par votre première,

&

& en fera usé avec le secret & discretion nécessaire, pour les raisons du passé & pour l'utilité de l'advenir. Il se loüe de l'honneur qu'il a reçu du Roy, mais surtout de la Reyne & n'oublie pas votre courtoisie. A ce que voyons par ce que nous a déclaré le Grand Trésorier, il sera difficile de contenter le Roy Breton en ses écritures qui ne sont point dignes d'un cœur Royal; il n'aura au moins tenu à nous d'en empêcher d'un côté & d'autre le progrès. Les Anglois ont pris resolution sage sur le mauvais traitement qu'ils prétendent être fait à leurs Marchands en l'Etat de Florence; & crois que c'est le plus assuré moyen pour avoir justice du Grand Duc; je voudrois & seroit à propos que par deçà on fît le semblable sur pareilles occasions envers quelques Princes, qui abusent ainsi de la franchise & indulgence de notre Maître. Cet Ambassadeur d'Espagne ne se peut en vérité purger du festin qu'il a fait à ses tailleurs, qu'il a payez en bien mauvaise monnoye; il n'y a que des Espagnols qui eussent le cœur si felon. Il ne se parle point que M. d'Eguillon passe en Angleterre, cela est publié sans doute sur la querelle qu'il a eue avec Balagny, dont le Roy témoigne être peu satisfait, & si-tôt que les Messieurs de cette maison ont quelque mécontentement, ils menacent de la retraite en Angleterre: ce n'est pas une grande vengeance.

De Paris du 23. de Fevrier 1609.

[illegible]

CXIII. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Roy ayant employé trois ou quatre jours de la semaine passée à visiter les plans qu'ils a faits à Fontainebleau, nous n'avons pû lui lire vos Lettres du 9. & 13. de ce mois plutôt qu'hier, & partant y répondre qu'à présent. M. l'Ambassadeur avoit eu audience de sa Majesté le jour précédent; à laquelle il avoit fait entendre l'instance faite à son Roy par ce Dom Ferdinand de Gironne en sa dernière audience, en faveur de la Trêve simple des Pays-Bas, avec la réponse qu'il en a remportée, telle que vous nous l'avez représentée par vos dites Lettres; & combien que vous parliez librement, néanmoins nous estimons que cette leur communication est bien autant artificieuse que sincere. Elle a été reçue de sa Majesté comme elle devoit être pour faire croire audit Ambassadeur que sa Majesté l'a toujours attendu telle de la prudence de son Roy, comme le demande l'intérêt notable qu'il a que ces Provinces conservent leur liberté & République en état de pouvoir être utile à leurs voisins & d'empêcher que leurs Provinces tombent en la puissance du Roy d'Espagne. Après cela sa Majesté s'est

re.

rejoûie en général avec ledit Ambassadeur de témoignages que le Roy son bon Frere a voulu lui rendre en votre personne en ce dernier Ballet de la Reyne sa bonne Sœur, de la continuation de sa fraternelle amitié, & l'en a remercié, lui disant après que quand elle auroit vû vos Lettres, elle redoubleroit ledit remerciement ; & enfin sur cela a tenu plusieurs bons propos sur la conservation & augmentation de la bonne amitié & intelligence qui doit être entre les deux Roys, pour servir de bride à la convoitise d'Espagne. Après cela ledit Ambassadeur lui a parlé d'un certain Espagnol francisé, qui a été par de là nommé Melchior de Saint Romain, qui a autrefois suivi M. de Bouillon, qui étant par delà fit à M. le Grand Trésorier certaines propositions qu'il rejetta & dont toutefois il trouva bon de faire advertir le Roy, par ce qu'elles sentoient la trahison, disant ledit Ambassadeur avoir sçeu qu'il étoit venu en cette Ville & avoit été mis prisonnier. Sa Majesté dit qu'il étoit vrai & qu'il s'étoit vanté d'avoir eû l'honneur de parler souvent & privément non seulement audit Grand Trésorier, mais aussi au Roy son Frere dont il faisoit des contes. Ledit Ambassadeur montra d'être en peine de ce propos, & me vint trouver le lendemain pour en être éclairci, d'autant que sa Majesté lui dit que je lui en pouvois mieux dire des nouvelles qu'un autre. Je lui ai donc dit qu'il ne devoit être en peine des discours de ce personnage que je tenois pour un charlatan,

latan, qui va cherchant à vivre où il peut ; que le Roy ſçavoit bon gré au Grand Tréſorier des advis qu'il lui avoit ci-devant fait donner par lui des propositions faites en Angleterre par ledit Eſpagnol, qui tendoient à perſuader au Roy Breton de ſe rendre chef des ſujets du Roy faiſant profeſſion de la Religion prétendue reformée en ce Royaume, comme il diſoit que les bonnes Villes & principaux du parti le deſiroient ; que nous ne doutions point, conſiderant la cervelle éventée de cet homme là, qu'il n'eût fait par de là leſdites propositions, mais que les diſcours qu'ils nous avoit rapportez y avoir fait étoient bien contraires à cela, que me les ayant reſentez à bouche en me priant de ne les rapporter qu'au Roy, je les lui avois demandé par écrit, afin de m'en acquitter plus ponctuellement, qu'il paroïſſoit par iceux qu'on nous vouloit faire croire qu'il avoit fort entretenu leur Roy & mis peine de le diſſuader de l'amitié d'Eſpagne, dont nous avons fait peu de compte, ajoûtant entiere foi à ce que nous en avoit mandé ledit Grand Tréſorier, qui nous avoit donné ledit advis à très bonne fin, dont ſa Majeſté ſçavoit tout bon gré à ſon Maître & à lui & ſe revancheroit en pareille occaſion, qu'ayant depuis envoyé à M. de Bouillon, fraîchement retourné de Sedan ledit ſaint Romain, il l'auroit fait conſtituer priſonnier par le Grand Prévôt, parce qu'il avoit ſçeu qu'étant en Angleterre il s'étoit fait fort de lui, afin que la vérité en fût ſçeue
pour

pour sa justification, car vous sçavez que ceux là sont ou doivent être sages qui reviennent des pleds fraîchement. Enfin nous avons trouvé la tête de cette homme si éventée & mal bâtie que nous lui avons fait ouvrir la prison. Il rode de présent par la Ville cherchant du pain de toutes parts. Or je vous envoie le propre original de son écrit pour ce qu'il ne vaut pas la peine d'être copié. J'ai voulu vous rendre compte de ce fait ainsi par le menu, par ce que j'ai remarqué que ledit Ambassadeur en avoit quelque martel, comme jaloux du service de son Maître & de la réputation du Grand Trésorier. Le Confesseur des Archiducs a passé ici, mais comme il est Espagnol, il s'est tenu fort boutoné; toutefois nos gens qui sont à Anvers nous ont écrit que les Députez des Archiducs ont passé l'article qui concerne la liberté, tant en leur nom, qu'en celui du Roy d'Espagne, suivant le projet duquel on est convenu avec les Etats; & qu'il ne s'agit plus en debat que de celui du Commerce aux Indes, lequel nous croyons qu'enfin ils digéreront comme l'autre, si les Etats le trouvent bon. Certes je ne puis assez blamer le conseil d'Espagne d'avoir dit ici & fait protester par tout ailleurs si publiquement & audacieusement que leur Roy n'engageroit jamais son nom en cette déclaration de liberté, quoi qu'il en pût arriver, & néanmoins il franchit ce fault si liberalement, quand il est question de fonder la cloche. Certes c'est un signe manifeste de leur

leur foiblesse en toutes choses , où qu'ils ont des desseins ou esperances ailleurs capables d'adoucir l'amertume de cette honte. Le Le Grand Duc Ferdinand ne fera en peine d'armer contre l'Angleterre , puisqu'il est decedé le 7. de ce mois , comme nous avons sçeu par le Courier qui a passé par Lyon envoyé en Espagne par sa veuve & son fils soudain après son deceds , car ils n'ont encore fait l'honneur à leurs Majestez de leur en avoir donné l'avis. La Reyne montre véritablement être fort dolente de la mort de ce Prince, pour lui avoir tenû lieu de Pere & l'avoir si bien mariée. Toutes nos mascarades & combats du Carême prenant en ont été gelez. Dieu nous garde de plus grandes pertes.

De Paris du 27. de Fevrier 1609.

~~~~~

## C X I V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**N**ous avons tant fait que nous avons obtenu l'ordonnance du voyage du Sieur le Tonnelier votre Secretaire, par le retour duquel nous ne vous informerons de beaucoup d'affaires, vous ayant écrit il n'y a que cinq jours. J'oubliai ce me semble lors à vous mander le partement de Dom Pedro, lequel

*Tome II.*

C

après

après un séjour de six mois en cette Ville bien infructueux , & presque honteux , s'en est retourné en Espagne sans avoir tiré du Roy au sujet qu'il publioit de son voyage, l'effet de l'esperance qu'il en avoit conçue pour les alliances de nos Princes, ni même celui que les Espagnols s'étoient promis de la jalousie que les Etats en concevroient, qui leur pourroit donner quelque avantage en leur Traité des Pays-Bas, où selon les derniers avis qu'en avons ils sont toujours assemblez à Anvers, conférant ensemble les articles de la Trêve & attendant le retour du Confesseur, lequel a passé par cette Ville, il y a trois jours, où il a veu le Roy, mais s'est tenu à l'Espagnolle, & en moine assez clos & couvert sur la réponse qu'il rapportoit d'Espagne; de laquelle néanmoins il semble qu'on espere bien. Il faudra de nécessité qu'il parle plus clairement en l'assemblée d'Anvers. La fermeté de M. Jeannin, le désir des Etats à sortir d'affaire & le commandement du Roy qu'il en a fait au premier, l'obligent avec les autres Députez des Archiducs de dire bientôt leur dernier mot. Ils ont d'abord accordé le point de la souveraineté, après avoir déclaré avoir toutes resolutions d'Espagne, avec celui du Commerce des Indes de gré à gré & sans hostilité. Toutefois nous apprenons qu'ils ont tellement limité & retraint ce dernier, que c'est celui auquel ils se trouvent maintenant accrochez, en sorte que les Espagnols n'y procederont jamais nettement



ment. Nous avons advis que M. le Grand Duc de Toscane s'est laissé mourir le 7. de ce mois. Sa mort a donné du déplaisir à la Reyne & un peu troublé notre Carême-prenant ; possible que les Anglois changeront à présent d'avis sur l'interdiction du Commerce avec les Florentins , esperant que celui-ci les traitera avec plus d'équité.

*De Paris du 28. de Fevrier 1609.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## C X V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

J'ai reçu vos deux Lettres du 22. Fevrier & 13. du présent. En même temps de cette dernière nous en avons eu de M. Jeannin par Courier exprès, par lesquelles il nous informe bien particulièrement de ce qu'il a operé à Berg-op-Zoom avec les Députés des Etats, sur les articles qui avoient été accordez par ceux des Archiducs. Celui sur le fait du Commerce des Indes , qui sembloit apporter plus de difficulté, a été le plus facile à resoudre ; les Etats ayant trouvé que les Ministres du Roy avoient eu soin de faire coucher cet article plus intelligiblement & plus avantageusement pour eux qu'eux mêmes n'avoient fait. Le point des contributions & des limites est maintenant celui qui empêche

le plus. Les Provinces-Unies consentent bien de quitter le premier, pourvû que l'on s'accorde du dernier, qu'elles estiment leur être important. M. Jeannin a tant fait qu'enfin elles se sont remises à sa discretion & conduite d'en convenir devant, ou le remettre après la conclusion du Traité. Voila ce qu'il a gagné par son autorité & par la sincérité des conseils qu'il leur a toujours départis par le commandement du Maître, quelque changement & variation qui soient souvent, comme vous sçavez, intervenus d'ailleurs. Ainsi profite-t-on toujours en bien faisant, & gagne-t-on plus que ceux qui pensent s'avantager par artifice & duplicité. Il a aussi fait instance suivant la volonté du Roy réitérée plusieurs fois, à ce que lesdits Etats eussent égard de traiter M. le Prince Maurice & ceux de sa maison convenablement à leurs mérites & services, ce qu'ils ont fait; en sorte qu'ils reconnoissent recevoir tels bienfaits de l'assistance & recommandation seule de sa Majesté, à laquelle les Anglois ont déclaré avoir commandement de se joindre, crainte que ladite maison de Nassau en eût le gré entier à sa Majesté, ce qu'ils ont temoigné encore au Traité de garantie de la Trêve que les Etats ont demandé aux deux Roys, en cas d'infraction ou contravention de la part d'Espagne; car ils n'ont seulement approuvé, mais ont jugé si ledit Roy d'Espagne dans ledit terme prefix des trois mois ne fournit la ratification requise, qu'on pourra procéder contre lui

lui en qualité d'infracteur du Traité, ils ont en cela voulu encherir par dessus nous qui n'estimons pas à propos de prendre & interpréter ce delai si crûement vû, l'état présent de cette affaire des Pays-Bas. Je fais la même admiration que vous sur les langages que vous a tenus le Roy Breton, par lesquels il semble qu'il ait désiré plus qu'il n'a connu être embarrassé, & sa Majesté néanmoins, quand je lui ai lû cet article de votre Lettre, dit qu'il en parle ainsi autant par ignorance & peu de connoissance qu'il a des affaires, que par jalousie ou peu d'envie qu'il ait d'en voir la conclusion, ce qui n'est éloigné d'apparence; car ses chasses & ses Levriers le possèdent entierement. Il a bien fait de vous déclarer n'avoir été aucunement jaloux de la legation & longue residence de Dom Pedro en ce Royaume; pour cela nous sçavons qu'en croire & qu'il l'aime mieux en Espagne qu'en France. Nous ferons valoir à Rome le traitement que reçoivent à présent les Catholiques d'Angleterre & pourvoirons par delà, s'il y a moyen, qu'on évite toute occasion d'irriter ledit Roy; mais nous ne vous répondons de la sagesse Romaine, laquelle aussi bien que de la part des Venitiens ne paroît gueres au différent qu'ils renouvellent entre eux sur certaines pointilles, qui sont indignes de la prudence ordinaire des parties, lesquelles & la continuation d'icelui prepareront seulement de grands avantages aux desseins des Espagnols en Italie: néanmoins lorsqu'ils se-

C 3

ront

ront déchargez des dépenses de la guerre des Pays-Bas, ce que y pouvons faire, c'est de représenter aux uns & aux autres les inconveniens pour en profiter s'ils sont bien advisez. S'ils ne nous reparlent de leurs dettes, ils sont bien aßeurez que ne nous les en remettrons en propos, car la matiere nous a été trop ennuyeuse. L'on entend volontiers que le Marquis de Marigny & le Baron de Bressieux fassent par leurs courses de bagues & galanteries honneur à la France. Le Roy est venu en cette maison de M. le Connétable.

*De Chantilly du 23. de Mars 1609.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## C X V I. L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

**L**E Roy a fait un petit voyage à Chantilly qui a duré dix à douze jours, durant lequel j'ai fait une course en ma maison de Villeroy que j'ai retirée des mains de mon fils, le voyant obligé à la residence de Lyon. La Reyne a aussi accompli le vœu qu'elle avoit fait à Chartres en même temps & leurs Majestez sont maintenant ensemble. Leurs Majestez doivent être de retour en cette Ville cette semaine; pour, après y avoir encore passé quelques jours, aller faire Pâques à Fontainebleau. Cependant je n'ai voulu differer davan-

davantage ma réponse à vos Lettres du 22. du mois de Fevrier & du 14. du présent & vous dire que comme vous avez voulu lire la mienne du 11. du dernier au Grand Trésorier, j'ai aussi voulu faire voir au Roy votre Lettre, faisant mention des bons propos que vous a tenus ledit Grand Trésorier, tant sur les faveurs que sadite Majesté a faite au Vicomte de Cramborne son fils, & les obligations qu'il ressent lui en avoir, que sur la bonne volonté qu'il a d'aider à conserver nos Roys en bonne intelligence, à quoi je vous puis assurer que sa Majesté a pris très grand plaisir, comme très affectionnée & disposée à l'entretènement de la susdite amitié, autant que les bons serviteurs de leurs Majestez le peuvent desirer, & pour l'estime qu'elle fait de la personne dudit Grand Trésorier. Hier le Vicomte vint visiter cette maison, étant en bonne disposition. Il vit ma Gallerie & les Pourtraits d'Angleterre que vous m'avez envoyez, accompagnez de ceux de son grand Pere & de son Pere: il trouva celui de la Reyne bien, mais non celui du Roy ni ceux du Prince & de la Princesse, principalement le premier, toutefois il ne laissera de passer à la posterité pour tel qu'il a été fait. Ledit Vicomte parle déjà François bien joliment & commence à être bien à cheval, faisant bien ce à quoi il s'adonne, & souvent sa Majesté se promenant aux Thuilleries, prend plaisir à le voir au manège, de façon, j'espère, que le Grand Trésorier n'aura regret de l'avoir fait

arrêter en cette Ville & le faire nourrir parmi cette jeune noblesse. Lui & moi avons bien jugé que pour faire parler clair les Espagnols, il leur falloit lever l'esperance de la continuation de la suspension d'armes, & demeurer fermes & constans en une parole & resolution; étant bien certain que si le Roy en eût usé autrement avec Dom Pedro de Toledé, les Traitez des Pays-Bas ne seroient si avancez qu'ils sont; aussi avoit-il été envoyé pour les corrompre, croyant que sa Majesté se laisseroit gagner & persuader aux belles paroles, propositions & offices qu'il feroit; mais il a trouvé chausseure à son pied, comme vous avez entendu par nos Députez; quoi voyant le conseil d'Espagne, il a été contraint de franchir le fault: de façon que lesdits Traitez sont à la veille d'un heureux succez, par la grace de Dieu & la bonté & autorité des Roys de France & d'Angleterre, qui certes se sont conduits en vrais Princes Chrêtiens, & pacifiques, dont je souhaite qu'ils reçoivent le gré & les avantages pour leurs Royaumes & sujets que mérite la sincerité avec laquelle ils y ont procedé, comme j'espere qu'il succedera, si lesdits Roys demeurent aussi unis à procurer que les Etats conservent leur Republique en autorité & puissance, en foi & bonne intelligence avec leurs bons voisins & alliez, sans se diviser ni ouvrir la porte à la corruption, en préférant l'utilité privée à la publique, comme il advient souvent entre peuples composez de l'humour

meur de ceux des Pays-Bas. Nous y aurons l'œil de notre côté, comme je veux croire qu'auront les Anglois de leur côté aussi, car ils y ont intérêt comme nous. Je ne vous écris point les termes auxquels ledit Traité est de présent : car je présuppose que vous en êtes bien informé. Enfin les Députés desdits Etats doivent être maintenant à Anvers avec ceux des Archiducs & les nôtres pour écrire les articles qui ont été accordez, de façon qu'il semble que rien ne peut plus empêcher & rompre la prompte conclusion d'icelui, duquel nous vous donnerons avis quand nous l'aurons fait. Il semble aussi que les rumeurs d'entre le Pape & les Venitiens qui avoient commencé à renouveler sur l'occasion de la vacation & provision d'une certaine Abbaye par la mort d'un Loredano, commencent à se rasseoir, les parties reconnoissant les perils qui en peuvent naître, tant par leur prudence, que par ce qui leur en a été remontré de la part de leurs vrais amis, & spécialement par sa Majesté, qui n'a de présent autre but & ambition que d'aider à mettre & conserver la Chrétienté en concorde & tranquillité pour en jouir le reste de ses jours, & la laisser bien établie à ses enfans. Ce n'est certes un dessein sans cure & difficulté, mais il est très glorieux & digne de sa pitié & débonnairté. Quant aux discours qui concernent le Prince de Galles & Madame fille du Roy, il faut plus les écouter que s'y enfoncer ni s'y engager, que vous n'avez



autre commandement. J'estime aussi qu'ils ne l'ont mis en avant que pour entretenir le tapis, & vous dirai pour mon regard que les alliances d'Espagne & d'Angleterre sont plus honorables qu'avantageuses pour diverses considerations, que je remets à votre jugement. Or nous devons croire que le Roy de la Grande-Bretagne sera conseillé après la-dite Trêve des Pays-Bas de se lier d'intelligence avec l'Archiduc, plus soigneusement que jamais, pour reprendre les terres de leurs Ancêtres : c'est pourquoi il fera besoin d'y prendre garde, comme aussi au mariage du Prince Maurice que chacun voudra attirer à soi pour s'en fortifier. Il est vrai qu'aucuns ont opinion que ledit Prince Maurice ne se mariera point, tant il chérit sa liberté ; mais les hommes changent de conseil selon le temps & les occasions, au moyen de quoi je vous advertirai, Monsieur, s'il, vous plaît, d'y avoir l'œil. Depuis notre dernière réponse sur le fait des dettes, nous en avons du tout perdu la mémoire, que nous aurons à plaisir de ne nous être rafraichie de longtemps. Ce Paul Angelo est celui même que vous m'avez peint par votre Lettre, de sorte que nous adviserons de le mettre en besogne si faire se peut. Nous avons ici un nouveau Ambassadeur d'Espagne, Dom Diego de Cardenas ; c'est pour y résider ; il a servi à Venise & dit-on qu'il est fort sage : il n'a encore vu leurs Majestez, ce sera à leur retour qu'il fera adverti de sa procédure. Je ne pense pas qu'il y ait

ait difficulté au payement de la pension du Sieur de Kier, puisqu'il a été sur l'état, toutefois j'en parlerai volontiers s'il en est besoin. Quant à votre retour, nous faisons toujours état qu'il vous sera accordé & permis de le faire dedans cette année. J'estime que M. de Berny nous reviendra voir aussi incontinent après la conclusion de la Trêve des Pays-Bas, & quand il retarderoit à le faire, nous ne laisserons à vous tenir promesse d'y pourvoir par autre voye. Continuez à tenir le Roy adverti de leurs desseins de delà du côté des Indes. L'on a opinion qu'ils voudront profiter du debris de cette Compagnie d'Amsterdam, en cas qu'il advienne après la Trêve qu'elle se debande comme plusieurs l'augurent. Vous y aurez l'œil s'il vous plaît, & nous advertirez de ce que vous y apprendrez.

*De Conflans le 30. de Mars 1609.*

~~~~~

C X V I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

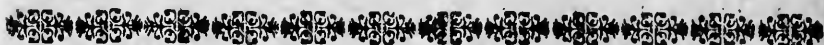
Après vous avoir accusé la reception de votre Lettre du 27. du mois passé, nous vous dirons avoir eu advis certain de la mort du Duc de Cleves, duquel l'on a toujours prévu & apprehendé la succession, se dou-
tant

tant que comme elle est importante, elle seroit aussi débattue tant par ceux qui y prétendent par droit, que de ceux qui y aspirent par bien-séance. Pour obvier à cet inconvenient, sa Majesté avoit depuis quelques mois conseillé & exhorté les Princes d'Allemagne, prétendant à ladite succession, de convenir de leurs droits ensemble & prendre quelque sage resolution, autant pour maintenir leur intérêt, que pour exclure l'ambition d'autrui. Le deceds inopiné les a prévenus, de maniere que je ne sçais encore ce que les uns & les autres délibéreront de faire & entreprendre à cette occasion. Sa Majesté cependant sur cette incertitude pour témoigner son zèle au repos public & sa bonne volonté envers ses amis & voisins a donné charge à ses Ambassadeurs residens aux Pays-Bas, de représenter à ceux des Archiducs l'intention de sa Majesté en cet endroit, & pénétrer autant que faire se pourra en celle de leur Maîtres, lesquels, s'ils se mettoient en devoir d'inquieter ce voisinage par force, obligeroient leurs voisins & autres intéressés à s'y opposer pour conserver le droit à ceux auxquels il appartient. Ce sont les Ducs de Prusse, & des deux Ponts qui sont intéressés en ceci; mais même entre eux ils ne sont d'accord de leurs prétentions, de façon que l'on ne sçauroit encore juger qu'elle sera l'issue de cette affaire. L'Ambassadeur d'Angleterre s'est enquis du Roy de la déclaration de sa Majesté sur ce sujet, elle lui a dit nuement qu'elle étoit prête d'aider à maintenir

la justice & l'équité & empêcher que d'autres qui n'y ont autre intérêt que celui de la bienfaisance s'en puissent saisir au préjudice de la tranquillité publique : il a grandement loué & approuvé ce conseil, comme celui que prend ma dite Majesté pour conduire à perfection le Traité des Pays-Bas. Elle a ajouté que c'étoit à elle à qui la gloire étoit due d'un succès si heureux & honorable, que son Maître a toujours donné charge à ses Députés de suivre la piste des Siens, & fortifier de ce qu'ils pourront les sages avis & conseils d'icelle. Les affaires sont enfin presque terminées & encore que le Roy d'Espagne, ainsi qu'il le publie par delà, fasse difficulté de ratifier, si ne laissera-t-il d'être toujours obligé en vertu de sa procuration, & toutefois avons opinion qu'il ratifiera, bien qu'avec démonstration de peine & de force. M. de Vic vous a écrit sur l'empêchement qu'apportent les Anglois à nos Pêcheurs François, qui s'avancent même de prendre ceux qu'ils trouvent le long des côtes de France ; ainsi que avez pu voir par les dépositions que le Sieur de Vic vous a envoyées ; & veulent faire accroire que ceux qu'il ont amenez ont été pris aux fonds défendus & sur ce prétexte exercent mille extorsions en leur endroit. Quoi étant, le Roy veut que fassiez office pour la restitution des hommes & batteaux & qu'il leur soit dorénavant défendu d'user de tel avantage envers les notres, ce que ferez en

forme que jugerez plus convenable. Cepauvre Président court grand fortune, puis qu'on est venu si avant en sa condamnation de defaveu, en une chose d'angereuse. Nous nous doutons bien que de ces deux Gentilshommes François qui ont paru de delà l'un réüffira mieux que l'autre, nous verrons ce que nous en rapportera M. de Bresieux. La favorable recommandation qu'avez faite de ses déportemens lui servira à son retour.

De Fontainebleau le 13. Avril 1609.



C X V I I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

J'Ai recommandé à M. de Montholon Sur-Intendant de la maison de Madame de Montpensier la partie du Sieur de Saint Anthoine. Il m'a comme donné parole qu'il en fera dressé & contenté. Je voudrois avoir plus de moyen de lui servir, ce seroit de bon cœur, car il le mérite & faut l'encourager de continuer, comme je m'asseure que vous sçavez très bien faire. Nous avons ici assisté de Lettres de recommandation à Rome le Sieur Douglas qui a salué le Roy, mais je ne lui conseille pas de demeurer à Rome, quand
le

le livre nouveau que fait ce Roy y arrivera ; tant y a que tous les serviteurs du Prince de Galles sont toujours favorisez du Roy en toutes occasions. Ces deux articles serviront de réponse aux vôtres du 16. & 27. du mois passé. J'ai depuis reçu la lettre du 7. du présent. M. l'Ambassadeur étant venu visiter le Roy à Fontainebleau accompagné du Vicomte de Cramborne & de son beau frere, il a présenté au Roy une Lettre de la main de son Roy pour le remercier des faveurs que sa Majesté a faites audit Vicomte & a désiré en retirer la réponse, dequoi sa Majesté a voulu le gratifier, vous en aurez le *duplicata*. Sa Majesté mena à la chasse le dit Vicomte, mais il n'y eut pas grand plaisir, sinon des caresses que sa Majesté continua à lui faire & vous assure que sa Majesté a très bonne opinion de lui, comme toute notre Cour. Il dit qu'il veut aller visiter la France, en quoi il sera assisté de toute recommandation. Il m'a donné deux hacquenées du haras de son Pere & trois Levriers que j'ai volontiers acceptez pour témoigner au Pere & au fils l'estime que je fais de leur amitié, mais je voudrois sçavoir comment & dequoi je pourrois m'en revancher. Je demande votre avis sur cela & ce que vous estimez qui pourroit être agréable au Grand Trésorier, sans toutefois lui rien dire, je veux dire de ce qui se retrouve par deçà. Prenez donc cette peine pour moi. Quant à la Trêve Flamande, je desire que les contrac-

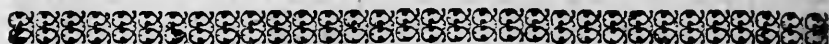
tractans en usent comme ils doivent & reconnoissent l'assistance qu'ils y ont reçeuë de notre Maître comme ils y sont obligez ; mais j'estime que le Roy d'Espagne prendra bon conseil s'il ratifie au temps qui a été promis ; car s'il retarde davantage, il decouvrira sinon sa turpitude, au moins sa foiblesse & mauvaise volonté ; pour nous il nous est indifférent qu'il l'envoie ou non ; car nous la tenons aussi seure en l'une qu'en l'autre manière. Vous en comprenez bien les raisons sans que je vous les représente. Si nos Roys vouloient à bon esçient embrasser la Navigation des Indes, ils prendroient un conseil très utile & honorable, mais je prévois qu'ils ne le feront qu'à demi ; quoi étant il leur fera onereux & honteux, desorte que je dis que le meilleur sera de donner courage à la Compagnie d'Amsterdam, de continuer à la fortifier, & certes nos Marchands, comme vous dites, feroient bien d'employer là leur argent. Ce Livre qu'à fait imprimer ce Prince, duquel vous avez envoyé à M. de Puisieux un exemplaire, fera du bruit, qui offensera les oreilles de plusieurs & en édifiera peu. Si le Pape est bien conseillé il le dissimulera & ne s'en picquera que modestement, mais sachez quand il feroit autrement & qu'il prieroit de retirer son Ambassadeur d'auprès dudit Roy, chose que je ne pense pas qu'il fasse jamais, sa Majesté s'en excuseroit doucement & ne seroit pas conseillée de le contenter en cela, & si vous voulez avoir congé de repasser la
mer

mer au temps que ce Prince commencera son progrès, sans être sujet d'attendre la fin de l'automne, vous en ferez gratifié. Nous en avons pris la parole de sa Majesté, & après la réponse à la présente nous vous enverrons les Lettres nécessaires pour cet effet. Les bruits dangereux qui naissoient entre les Suisses s'évanoüissent souvent en bûvant, ils grondent bien, mais ils ne mordent que légèrement. L'Archiduc Mathias Roy de Hongrie a enfin contenté les Protestans d'Autriche & crois que l'Empereur traitera de même les Bohémiens de la même opinion. Sçachez au demeurant que le Roy ne se mêlera point de donner conseil au Landgrave, ni à d'autres Princes Allemands au fait de la Religion: Nous les en laisserons faire comme bon leur semblera. Le Terrail revenant de Milan a été pris sur les terres de Berne déguisé, reconnoissant certaines affiettes de places pour nuire à Geneve, où l'on tient qu'il avoit envoyé devant des siens pour reconnoître la place. Ils a nié son nom à sa prise, mais ayant été reconnu, il a été contraint d'ôter le masque. Ils l'ont mené à Geneve, & vous sçavez que ce sont gens qui n'entendent raillerie. Le Roy a déclaré ne lui vouloir faire mal ni bien, le jugeant indigne de son courroux & de sa faveur, de façon que je deplore sa condition, de quoi il ne doit accuser que son inquietude, pour ne dire pis. On dit que le Roy de Hongrie prend une fille de Florence en mariage avec force ar-

Tome II. D gent,

gent, il n'en prendra une de contraire Religion. J'ai été bien aisé de ce que m'avez écrit de celui du Prince Maurice, comme du peu d'apparence qu'il y a que l'on fasse compte où vous êtes de l'Archiduc plus que de raison; mais vous sçavez que les Conseils de l'Angleterre sont sujets à changer d'opinion & de dessein plus que tous autres. C'est donc bien fait de veiller toujours auprès d'eux & ne rien mettre en nonchaloir. Ils font contenance de ne se soucier de la succession de Cleves; sachez qu'ils s'en formaliseront ou feront semblant de le faire, plutôt que tous autres, devant que le gâteau soit partagé. Quant à nous nous continuerons à suivre en cela, comme nous avons fait en tous autres, le droit chemin de l'équité pour conserver notre réputation & prospérité.

De Paris du 29. d'Avril 1609.



C X I X. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

J'Ai reçu vos Lettres du 8. & 23. du mois passé. Depuis nos dernières vous avez appris bien particulièrement la conclusion du Traité de la Trêve à longues années que le Roy d'Espagne est obligé de ratifier dans le
ter-

terme de trois mois, à quoi possible il apportera les mêmes difficultez & longueurs. Ce qu'il en a fait a plutôt été à la prière & requête des Archiducs que par nécessité; il en fera comme bon lui semblera, si ne laissera-t-il d'être lié & adhérent à l'observation d'icelle, en vertu de sa procuration; joint que la bonne intelligence des deux Roys & la sage conduite des États des Provinces-Unies le convieront à le faire plus religieusement. Les Archiducs ont déclaré tout haut être grandement tenus à la candeur & autorité de sa Majesté, reconnoissant que sans icelle la Trêve n'eût pas eu un succès si heureux, & protestent tout respect & service en toutes occurrences. Nous les sçavons si attachez aux volontez d'Espagne que n'y devons faire grand fondement, car leur intérêt ou plutôt leur inclination première les porte à suivre ces mouvemens, & ne s'en osent departir qu'avec son avis & consentement; ainsi qu'avons éprouvé jusqu'à présent. La vérité est que les Potentats d'Allemagne qui prétendent à la succession de Cleves se conduisent assez mal avec leurs voisins pour être aidez de conseils & de moyens en cas de besoin pour y parvenir: ils ont aussi peu dépêché vers le Roy pour cet effet, qu'ils ont fait vers le Roy Breton que nous écrivez en être un peu offensé; c'est plus à mon avis par foiblesse & irresolution, que par dedain & mépris, néanmoins ce procédé est non moins blâmable qu'il leur pourra être dommageable.

ble. Nous ne voyons point encore qu'aucun se remüe, ni que l'Empereur fasse aucun démonstration & les Archiducs continuent à fleurir que le Roy d'Espagne & eux ne s'y mêleront en façon quelconque. Si ainsi est ce fera plus par impuissance & desir de conserver le repos acquis, que par faute de volonté: car il est bien averé que le feu Roy d'Espagne y avoit dessein & préparé de longues main tout ce qu'il estimoit y pouvoir servir. La plupart, à ce que nous voyons, inclinent à l'Electeur de Brandebourg que l'on croit plus fort de droit; mais en même temps il s'est rencontré chargé de deux bien importantes affaires, dont l'une est l'investiture de Prusse qu'il poursuivoit & qui lui a été refusée par les Polonois. Le Roy cependant persévère à vouloir empêcher une usurpation & aider au legitime héritier. Nous sommes marries de tant de peine que se donne le Roy Breton au Livre corrigé qu'il délibère bientôt faire mettre en lumière. Nous verrous de faire traduire en François celui que nous avez envoyé. Il devrait se contenir de son côté, puisque nous avons tant gagné à Rome qu'ils se contiendront; mais ce sont passions de Prince malséantes à sa qualité, qui ne produiront enfin que du mal aux auteurs. Quand sur cela le Pape se résoudroit de requerir sa Majesté de revoquer son Ambassadeur, ce qu'il ne fera aisement, sa Majesté ne fera jamais conseillée de le faire, tant pour sa réputation, que pour le bien

de ses affaires: ne parlons donc point de cet expedient pour avancer votre retour; bien est elle contente de vous permettre de revenir cet été, quand il vous sera commode; & lors que le desirerez précisément, faites le nous sçavoir & nous vous enverrons les Lettres nécessaires pour votre congé. Le Roy ne parle point de s'acheminer à Calais, & quand sa Majesté auroit ce dessein, cene seroit au prejudice de l'Angleterre. L'on remet maintenant sur le tapis le voyage de Provence, n'y ayant plus rien en Flandres qui nous retienne par nécessité en ces quartiers. Toutefois il y a tant d'années qu'on le met en avant que je n'oserois en rien assurer. Le Roy a trouvé bon de faire cette défense aux Pêcheurs de ses côtes qu'écrivons à M. l'Admiral de faire publier & si pouvons vous en enverrons copie pour la faire valoir. Vous avez cependant bien fait de vous employer pour ces pauvres gens, poussez à ce faire plus par l'avidité du gain que par la malice. Le différend du Pape & des Vénitiens n'apportera à mon opinion à rire aux Anglois; & crois que cette conclusion de Trêve aidera à les faire sages & à ne donner et davantage aux Espagnols en Italie; encore qu'on nous écrive d'Espagne qu'ils se trouvent empêchez sur le ravage qu'est venu faire le Roy de Maroc en la côte d'Afrique victorieux du Roy de Fez. On dit même qu'il s'est saisi de Marrache, place à laquelle il y a quelque temps que les Espagnols faisoient l'amour, auxquels

il convient faire à présent levée de gens de guerre pour fortifier leurs Garnisons de ladite côte. Ledit Roy de Fez s'est retiré en Portugal avec ses femmes, enfans & cinq cens hommes portez dans quatre Vaisseaux, chargez outre cela de la valeur de trois millions d'or. Le Roy de Hongrie s'est enfin accordé avec les Protestans d'Autriche après avoir requis le Pape d'un secours de deux-cens-mille écus pour en tirer raison par la force. Nous voilà donc presque jouïssant d'une Paix universelle.

De Paris du 2. de May 1609.

XX

C X X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE ne vous écrivis hier avec la dépêche de votre congé que vous envoya M. de Puyfieux à cause d'une facheuse migraine qui m'faisoit la guerre, qui m'a depuis laissé en repos. Le Courier est Anglois à qui sa Majesté m'a commandé de commettre ce petit paquet, l'ayant fait payer des frais de son voyage pour retourner par delà, pour lui avoir présenté, du moins à Monseigneur le Dauphin, deux très beaux Levriers de la part du Vicomte, de Cramborne qui ont été reçus très volontiers de mon dit Seigneur & depuis
retire

retirez du Roy : je ferai une recharge à M. de Montholon pour le Sicur de St. Antoine & ferai provision d'arbres fruitiers en la saison pour envoyer au Grand Trésorier , & j'espere que ferez lors par deçà pour m'aider à en faire le choix , & l'envoi , en temps & lieu propre. J'adviserai aussi à recouvrer une petite chienne de la race de celle de la Reyne, mais ce ne sera sans peine, tant elles sont rares & recherchées, & vous remercie du bon conseil duquel vous m'avez secouru sur ce sujet, tant je desire me revancher de la courtoisie dudit Comte & faire chose qu'il agrée. J'entends que son fils est encore à Orleans en bonne santé avec sa suite ; certes je voudrois que ce Roy eût épargné la peine qu'il a prise de composer ses Livres contre le Pape, car il en tirera peu de gloire ; c'est lutter avec gens qui ne sont ses pareils , car il faut qu'il fasse état qu'il ne demeurera sans réponse, qui sera composée par divers pedans accoutumez & stilez au métier & peut-être plus licentieusement qu'il ne doit desirer : mais il est difficile qu'avec force d'arrêter le cours des mouvemens de nos Princes, & souhaite si ceci scandalise le monde qu'il n'engendre des effets plus dommageables : il en adviendra aussi, si à Rome les Conseils du Roy notre Maître ne sont suivis & reçus pour le prix qu'ils valent & méritent. Je me rejoüis donc de l'esperance que vous nous donnez d'un prompt retour duquel vous prendrez maintenant les mesures & à votre

discretion, puisque la licence du Roy vous en a été envoyée.

De Fontainebleau du 27. de May 1609.

XX

C X X I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

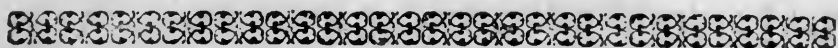
VOUS avez ce que vous demandez, c'est-à-dire, la permission de revenir quand vous voudrez, & pour cet effet les Lettres de congé nécessaires ; dans lesquelles n'avons point mis que votre successeur prendra votre place au même temps que le Roy Breton retournera de son progrez, mais seulement qu'il y sera envoyé bientôt pour ne s'engager en trop d'incertitude, ce qui ne peut être mal pris, puis que jà vous êtes fait entendre avoir liberté de revenir. Leur Ambassadeur, qui reside deçà, publie aussi sa retraite dans peu de temps. Nous n'avons encore appris quel sera son successeur, dequoi vous nous éclaircirez à votre retour. Cependant vous laisserez par delà votre Secrétaire jusqu'à l'arrivée de l'Ambassadeur, pour nous tenir à l'accoutumée toujours advertis des occurrences qui surviendront. Fortifiez autant qu'il vous sera possible le Grand Trésorier en la bonne disposition que nous entendons qu'il a en notre

tre endroit pour les caresses qu'a reçues & reçoit toujours en ce Royaume son fils. Je crois que nous trouverez encore en cette maison avec bonne compagnie ou peu éloignez d'icelle ; car quant au voyage de Provence, dont il s'est tant parlé, il semble un peu refroidi. Il seroit très à propos que le Roy Breton le fût en ses écrits qui sans doute offenseront le saint Siège, & obligeront à des repliques qui ne seront si mesurées qu'il seroit requis pour le bien de la Religion & le repos des Catholiques d'Angleterre ; étant ces Romains peu capables de tels conseils. Toutefois nous en avons donné afin qu'ils se contiennent dans les bornes de la modestie qui opere mieux, comme vous dites, qu'un ressentiment plus violent ; mais nous nous étonnons que la Reyne Bretonne vous ait tant déclaré sur ce sujet qu'elle a fait au desavantage de son mari & de ceux de son conseil, ce qui montre que la chose la picque & qu'elle en apprehende bien la conséquence. Il est bien vrai que le plus court expedient sur les affaires de Cleves seroit par accord des Prétendans à la succession, à quoi il sera difficile de les reduire pour la diversité des intérêts qui les meut, & l'esperance que chacun a d'être fortifié de ses amis & alliez pour emporter seul le morceau. L'Empereur y a déjà député ses Commissaires, pour pendant l'interregne administrer l'Etat, mais il y auroit danger que par cette conduite peu à peu la maison d'Autriche s'emparât de ces Pays-

là. C'est pourquoy il faut reveiller les Prétendans , mettre peine de les accorder de leurs prétentions , où s'attacher enfin à quelque parti qui leur soit utile & honorable. Le Confesseur des Archiducs a repassé , comme vous avez sçeu pour Espagne , avec charge , à ce qu'on dit , de justifier envers ledit Roy le procedé des Archiducs , au progres du Traité de la Trêve , rendre compte des motifs & raisons qui les ont meû en cette affaire , représenter le nombre de gens de guerre qui restent en Flandres , sçavoir celui qui y doit être entretenu & tirer pour le licentiaement des autres les moyens nécessaires , mais l'on nous écrit d'Espagne qu'ils se défendent de ce dernier & veulent charger les Pays-Bas au benefice desquels tourne le repos de la Trêve , ce qui témoigne une grande nécessité , laquelle les contraint de se mettre sur les retranchemens & tâcher pendant ce calme de faire nouveau fonds pour reparer les breches du passé & s'en pouvoir servir après où l'utilité les conseillera. Ce sont les propos que le Duc de Lerme a tenus à quelqu'un , témoignant un singulier contentement de la conclusion de ladite Trêve , par le moyen qu'il dit qu'elle lui donnera , de rétablir les affaires de ses Maîtres en leur entier , & encore que des principaux Seigneurs de la Cour , entre lesquels est le Connestable de Castille , envieux de sa prospérité , publient qu'il a fait un tort signalé à la réputation & au service de leur Roy par cette cession de
sou-

fouveraineté, & autres articles qu'ils disent lui être très defavantageux. Nous n'avons point d'avis de cette bataille perduë par les Polonois contre les Moscovites & si avons nouvelles assez fraiches & asseurées de ces quartiers là; bien y a-t-il rumeur & division en la Moscovie entre un certain nommé Kzinsky & un nouveau Demetrius. Le Roy de Pologne fait aussi état de s'acheminer bientôt en la Lithuanie pour là prendre resolution s'il se mêlera de cette guerre & s'il y aura à gagner pour lui en la discorde.

De Fontainebleau du 27. d'Avril 1609.



C X X I I . L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V .

Monsieur de la Boderie, devant la reception de la votre qu'avez écrite au Sieur de Puisieux du 27. du mois passé, mes sujets de ma Ville de Dieppe m'avoient apporté le placard fait par le Roy Breton pour la défense de la pêche du Harang le long de ses côtes, représenté l'immémorable possession de laquelle ils jouissent de la pêcherie qui ne leur a jamais été débattüe ni traversée jusques à présent, le notable interêt qu'ils ont à cette nouvelle ordonnance qui tireroit après soi la ruine certaine de leurs familles, & supplié & requis que par mon auctorité & par l'amitié

mitié que j'ai avec ledit Roy , j'en empêche l'effet , sur quoi j'ai vû ce que vous a déclaré le Grand Trésorier du desir de son Maître à me donner contentement en ce fait, si je jugeois avoir occasion de me plaindre de cette défense, qui me fait vous écrire la présente, comme Prince desireux par tout moyens honnêtes & licites de procurer le bien & avantage de ses sujets, afin qu'en parliez audit Roy , audit Grand Trésorier & aux autres Ministres qu'il sera besoin, leur déclarant combien cette nouveauté apporteroit de dommage à mes sujets, que c'est chose dont ils sont en possession de si longtems que je ne pourrois justement les abandonner en une requête si legitime, partant que je le prie de le mettre en consideration & n'en admettre l'usage au dommage & préjudice d'iceux; & d'autant que la saison du mois de Juillet approche, en laquelle les Navires ont accoutumé de sortir pour faire ladite pêcherie, de laquelle s'ils étoient frustrez cette année ils recevroient une perte signalée: vous lui direz s'il est tout resolu à ladite publication, au moins que mes sujets puissent continuer l'usage encore la présente année, jusqu'à ce que nos Ambassadeurs & Ministres aient traité & conféré ensemble du dommage qui en peut revenir & convenir de la forme qui y devra être observée à l'advenir pour éviter toute contention, & devez même déclarer audit Roy ou ses Conseillers, s'ils passent outre en ladite défense, si préjudiciable à mes sujets, que

que je ferez contraint de faire semblable du Commerce de chose qui apportera de l'incommodité aux siens, mais je serai bien aise de n'avoir occasion d'en venir là pour la conservation de notre commune amitié & intelligence. Son Ambassadeur ne s'est encore fait entendre sur cette matiere; s'il m'en parle je lui tiendrai le langage ci-dessus, afin qu'il sache confirmer ce qui est de mon intention pour ce regard: cependant j'espere que me rendrez ce dernier service de votre legation, avec le même soin & affection qu'avez témoigné pendant votre residence.

De Fontainobleau du 3. Juin 1609.

XX

C X X I I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

VOUS voyez ce que le Roy vous écrit & ordonne sur ce que vous nous avez fait sçavoir de la nouvelle défense qu'ils font par delà pour la pêcherie du harang, dont peu devant avons eu advis par les habitans de Dieppe, interessez grandement en icelle, & que sa Majesté en somme ne veut souffrir en façon quelconque pour le dommage évident & notable que recevroient sur tout ses sujets de Normandie. Il faut que ce soit une grande nécessité que les meut à cette nouveauté
plûtôt

plûtôt que le prétexte qu'ils prennent de l'incommodité qu'en reçoivent leurs sujets. Il faut aussi que vous en parliez vertement & fassiez un dernier effort, maintenant que vous êtes sur votre départ, pour détourner ce coup de dessus les sujets de sa Majesté, car pour les autres, elle ne s'en soucie pas: elle leur en laisse le soin. Au moins que pour cette année, ils ne soient empêchez en leur pêche ordinaire. Il semble qu'ils aient exprès attendu jusque ici, afin qu'on n'ait le loisir d'y obvier & remédier; mais si nonobstant vos remontrances & raisons ils persistent en leur première délibération, vous leur direz vrai, quand les assurerez que nous défendrons le trafic avec eux, en autre chose qui les incommodera, pour avoir notre revanche, ainsi on parlera à leur Ambassadeur pour toujours mieux operer & servir à l'intention du Roy & au soulagement de ses sujets. Le Roy a grande envie que chacun voye son courage qui seroit pour lui sans doute mieux & plus honorable caché que public, mais il veut donner air à ce feu. Vous en avez bien discouru avec le Grand Trésorier & ne crois pas, comme bon courtisan & qui connoit la faveur de son Maître en cet endroit, qu'il lui ait tout rapporté. L'on avisera ce qu'il faudra faire sur ce Livre qu'il a quelque desir de présenter à sa Majesté, que l'on ne demandera pas à son Ambassadeur, ni ne vous enverra-t-on un Courier exprès pour le requérir dudit Roy, & comme lui avez répondu,

du, ne fera lû d'un bout à l'autre par elle. Mandez, s'il vous plaît, le temps que vous serez resolu de partir afin que si nous avons à vous faire sçavoir quelque chose, nous en puissions user avec certitude.

Du même lieu & jour.

XX

C X X I V. L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

MOnsieur de la Boderie, le Comte d'Angus Ecoissois qui est retiré en ce Royaume, m'a fait entendre qu'après avoir souffert à l'occasion de la Religion Catholique, dont il fait profession, plusieurs pertes & ruines, emprisonnement de sa personne, & bannissement du Pays, ceux du Conseil d'Ecosse continuant cette persecution, lui ont fait faire commandement de comparoître personnellement devant eux, au 25. de ce mois, auquel obéissant, il craint d'en recevoir un plus mauvais traitement, comme on a fait à plusieurs autres, que ceux dudit conseil ont privez d'honneur, terres & moyens pour les forcer en leurs consciences : dequoi ayant compassion, j'en écris au Roy Breton mon bon Frere la Lettre que je vous envoie en créance sur vous, laquelle vous étendrez des plus favorables considerations dont vous pourrez adviser, pour faire obtenir audit Comte
une

une licence par écrit de retourner en Ecosse & y pouvoir vivre en liberté de conscience, sans que les Ministres ou autres l'y puissent troubler, & en cas que ledit Roy ne se voulût disposer pour l'amour de moi à lui accorder cette grace, au moins qu'il lui donne une assurance de le faire jouir comme auparavant de ses terres & biens pour en disposer & s'entretenir de deçà la mer: à quoi vous vous employerez le plus serieusement & industrieusement qu'il vous sera possible, comme en chose que j'ai fort à cœur & que je tiendrai du Roy à plaisir & de vous à service très agréable.

De Fontainebleau du 16 Juin 1609.

~~~~~

## C X X V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**C'**Est à vous de prendre congé de la Cour d'Angleterre quand bon vous semblera, étant chose remise à votre discretion & commodité; & puisque jugez par les raisons qu'en representez ne le devoir faire avant que le Roy Breton se mette en son progrez, nous vous enverrons d'autres Lettres semblables aux premieres que remplirez de la date nécessaire. Cependant nous avons vû ce beau Livre si poliment relié, que nous a-

vez

vez envoyé, lequel, comme il ne tardera gueres, si une fois il est examiné, d'encourir la censure Romaine, il y a apparence que selon leur coûtume en tel cas plus zélée que prudente, ils ne voudront avoir le dernier. Mais tout cela, comme vous dites, ne fera qu'accroître la persécution des Catholiques: mais ils se tiennent plus au présent qu'à la consequence. Nous avons commencé à en préoccuper les oreilles du Pape pour obvier à cet inconvenient, & selon qu'il en succedera, c'est-à-dire, qu'ils voudront dire sur ce dit Livre, nous réitérerons nos remontrances pour le soulagement desdits Catholiques, & contenir ledit Roy de ne faire pis contre eux. C'est tout ce qui se peut en cette matiere. L'Ambassadeur d'Angleterre veut venir à l'audiance dans deux ou trois jours, & avons opinion que ce soit pour la présentation de ce Livre; & possible aussi pour parler de sa pêcherie du harang; nous verrons ce qu'il en dira, & selon cela vous donnerons advis & attendrons pareillement ce qu'aurez profité en l'office que le Roy vous a ordonné. Car les mémoires que vous désirez pour notre défense, s'il en est après besoin, viendront toujours à temps, parce que nous croyons comme vous que d'autres qui y sont interessez prendront la matiere à cœur; & c'est quasi mieux de les laisser entrer en cette querelle puis qu'elle est commune: mais surtout l'on est délibéré de ne souffrir cette nouveauté. Vous avez chari-

tablement fait pour nos pauvres pêcheurs de leur avoir moyenné liberté ; j'espère que notre ordonnance remediera à ce desordre. On nous écrit d'Espagne que le Confesseur des Archiducs y étoit arrivé ; sa dépêche veüe en plein conseil en présence du Roy d'Espagne, auquel il a rendu compte du progres & conclusion de la Trêve, represente le nombre des gens de guerre qui reste à licentier, sçavoir celui qu'il voudra entretenir , & demande argent pour l'un & pour l'autre. On croit que pour le premier, on lui accordera cent mille écus, & pour le second qu'on assignera soixante-mille écus par mois, qui est à meilleur marché que le conseil d'Espagne n'avoit espéré, qui se promet faire fonds du reste qu'il fouloit contribuer pour reparer les brèches qui paroissent en divers endroits de leur Etat. Nous attendons de voir ce que produira l'affaire de Cleves, qui semble se vouloir un peu échauffer ; le Frere de l'Electeur de Brandebourg s'étant acheminé sur la frontiere & le Duc de Wirtemberg se trouvant sur les lieux. Toutefois comme on desire de mettre peine d'accommoder ce differend à l'amiable, nous croyons qu'il n'en arrivera autre trouble au repos public. En Espagne ils ne parlent point de s'en remuer. Les Archiducs veulent, à ce qu'ils asseurent, vivre en Paix, & le Roy de son côté empêchera tant qu'il pourra une usurpation illegitime, afin que toutes choses passent doucement. Rivas a passé qui va en

An-

Angleterre, où il aura porté l'accouchement de la Reyne d'Espagne d'un fils. Dieu lui en donne encore six, voilà tout le mal que nous lui voulons. La notre se porte très bien de sa grossesse, qui est de quatre ou cinq mois. Voilà de quoi faire des alliances.

*De Fontainebleau du 19. Juin 1609.*

## C X X V I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**M.** Carreu a présenté au Roy le Livre de son Maître, avec sa Lettre, à laquelle elle a voulu faire la réponse que M. de Puisieux vous envoie : vous croirez facilement à mon advis que sa Majesté n'a veu ledit Livre ; s'il eut été traduit en notre langue, peut-être en eut elle pris la peine, mais sa Majesté l'a fait voir à M. le Cardinal du Perron son Grand Aumonier, lequel lui a fait un rapport à l'avantage dudit Roy, l'ayant remarqué plein de modestie & de sagesse, comme de bonnes intentions, & conceptions toutes tendantes à défendre & conserver son autorité Royale & souveraine, plus qu'à offenser personne, même loin d'y avoir rien contre la personne du Pape qui regne à présent, il parle avec honneur & reverence de la place

& dignité qu'il remplit, de façon que je puis vous dire que sa Majesté en est demeurée beaucoup mieux édifiée que les premiers bruits qui ont couru dudit Livre ne lui faisoient espérer. Sur cela j'ai reconnu que sa Majesté voudroit qu'il lui fût loisible de faire représenter audit Roy son advis sur le sujet dudit Livre, aussi commodement que librement; elle s'en acquitteroit pour l'affection qu'elle lui porte & l'interêt qu'elle a à sa conservation. Nous ferons ce que nous pourrons du côté de Rome, pour moderer toutes choses, & empêcher qu'ils ne mettent la main à la plume en colere; toutefois il sera difficile, à mon advis, qu'il n'échappe quelque chose qui denotte du ressentiment, en tout cas prendrons nous garde si quelques uns en ce Royaume écrivent, qu'ils le fassent avec le respect qui doit être rendu audit Roy, vers lequel aucuns ont conseillé au Roy d'envoyer le Cardinal du Perron, comme instrument fort capable & propre pour représenter audit Roy les conceptions & bonnes intentions de sa Majesté, se persuadant qu'il n'en pourroit arriver que tout bien, tant à sa dite Majesté qu'audit Roy, car vous sçavez qu'il est aussi sage & modéré que docte & fidele serviteur de sa dite Majesté, qu'audit Roy, & pourroit être instrument propre pour adoucir plusieurs choses, mêmes du côté de Rome, qui mettent & tiennent l'esprit de ce Prince en crainte de sa vie, & échauffent la persécution des Catholiques aux

Royau-



Royaumes d'icelui. Peut-être que la Cour de Rome offensée qu'elle sera dudit Livre n'approuveroit du commencement ce passage; mais s'il n'y avoit autre difficulté, nous passerions par dessus & espererions de le faire trouver bon puis après au Pape. La difficulté principale donc proviendra du côté où vous êtes, car j'ai bien opinion que ce Prince ne voudra ou n'osera voir, ou recevoir ledit Cardinal, ores qu'il allât seulement de la part du Roy & non comme Cardinal Legat du Pape, mais comme Grand Aumonier de sa Majesté, dépêché par elle seule. Si nous avons reçu son Livre qui injurie notre Pape que nous reverons beaucoup, qu'elle raison auroit il de rejeter ledit Cardinal qui lui seroit envoyé par sa Majesté à très bonne intention. Sondez sur cela l'opinion dudit Roy & l'organe du Grand Trésorier ou autrement ainsi que vous jugerez à propos; soit en discourant avec eux comme de vous même, ou par autre voye. Qui pourroit trouver moyen de lier ces deux Princes plus étroitement, à quoi je ne vois obstacle que celui de la Religion, nous pourrions lors mépriser les alliances d'Espagne avec certitude & le regne de l'un assurerait celui de l'autre: mais leurs Puritains n'endureroient jamais cette communication fraternelle & vous sçavez ce qu'ils peuvent par delà. Toutefois j'ai opinion que ledit Roy auroit à plaisir d'ouïr ledit Cardinal & conférer avec lui; car nous voyons bien qu'il cherche la vérité. Advise-



sez donc à leur tâter le poux sur cela & ne faites difficulté de dire au Grand Trésorier, que j'ai opinion que ledit voyage seroit utile à nos deux Roys, étant bien entrepris & ménagé. Le Comte de Thyrone dit ses heu- res à Rome & ne fera autre chose cette an- née. Le Roy a voulu écrire à ce Prince pour le Comte d'Angus, certes l'on le traite trop rigoureusement, attendu qu'il s'est re- tiré par deçà avec le sceu & congé de son Roy. Faites pour lui ce que vous pourrez & quand vous ferez par deçà, nous traite- rons du Commissaire qu'il faudra envoyer en Ecole; car rien ne presse pour ce regard.

*De Fontainebleau ce 29. de Juin 1609.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## C X X V I I . L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**A**Près vous avoir accusé la reception de vos Lettres du 20. & 24. du mois passé, je vous dirai que ce beau Livre a été enfin pré- senté par l'Ambassadeur ordinaire qui l'a ac- compagné de paroles qu'il a jugées propres pour le bien faire recevoir. Le Roy lui a d'abord dit son advis bien librement & avec sa franchise accoutumée sur la composition d'icelui; mais depuis en avoir fait faire lec- ture par M. le Cardinal du Perron & autres  
scavans

ſçavans qui ſe ſont trouvez en ce lieu, ſa Ma-  
jeſté n'en eſt demeurée ſi mal ſatisfaite qu'on  
lui avoit fait croire qu'elle ſeroit, & a deli-  
beré d'en faire dire encore ſon advis audit  
Roy; & afin que cela ait plus de force par  
l'envoi & l'organe de M. le Cardinal du Per-  
ron, qui eſt doüé des parties requiſes pour  
deüement accomplir cet office. A la vérité il  
pourroit operer envers le Roy Breton à lui  
bien faire juger de la confiance & affection  
de notre Maître en ſon endroit, conſoleroit  
en quelque choſe les Catholiques & même  
par les raiſons qui lui ſeroient représentées,  
il ſe pourroit faire qu'il le rendroit capable  
d'entendre que par raiſon d'état & pour le  
bien de ſes Royaumes, il lui eſt utile de les  
traiter avec plus de temperament; il ne peut  
donc venir que de bons effets de ce voyage,  
pourveu qu'il ſoit agréable par delà; c'eſt de-  
quoi vous devez doucement & ſous main  
vous éclaircir, tant du Grand Tréſorier,  
que d'ailleurs, où il ſera commode & à pro-  
pos; & après cela nous y prendrons reſolu-  
tion. Vous avez fait ſervice au Roy d'avoir  
empêché pour cette année ce prétendu re-  
glement pour nos Dieppois qui en étoient en  
grand-peine. L'advenir fera poſſible chan-  
ger de délibération. Cette licence de parler du  
Jeſuite priſonnier a été blâmée comme elle a  
mérité, mais qu'on n'en a point fait paroître  
de reſſentiment, montre aſſez qu'on ne veut  
alterer les choſes davantage. L'Ambaſſadeur  
d'Eſpagne veut toujours faire quelque choſe

à part, & hors du train ordinaire par le refus qu'il a fait du Livre, que nous croyons avoir deu offenser ledit Roy, pour l'affection qu'il y porte à la gloire qu'il s'est promis d'en recueillir, cela ne fait rien contre nous. Vous avez sçeu l'état des affaires de Cleves, & comme le Frere de l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg ont accordé à l'amiable de leur differend pour la succession, par provision seulement, en attendant que le compromis qu'ils ont fait ensemble ait lieu par une decision finale: ils gouvernent tous deux conjointement avec le conseil du Pays qui est la plus seure resolution qu'ils eussent sçeu prendre, pour éviter une usurpation de la maison d'Autriche, ou d'ailleurs. Ils seront confortez à cet expedient par l'advis & autorité de sa Majesté, toujours en intention de maintenir la Paix publique d'Espagne. Ils font tenir en Flandres quatre cens mille écus en deux termes, pour aider au Lieutenant des Troupes, dont on fait état de les assigner d'un million d'or par an pour l'entretien des Garnisons. L'affaire du Pape & des Venitiens va s'accommodant, & ne crois pas que Nos Huguenots en triomphent. Quand vous serez ici il fera encore assez temps d'adviser pour envoyer un Commissaire en Ecosse. Dans quatre ou cinq jours se feront les Nôces de M. de Vendôme; delà on ira à Paris, puis à Monceaux.

*De Fontainebleau du 11. Juillet 1609.*

SECONDE LEGATION  
DE  
M. DE LA BODERIE  
EN ANGLETERRE.

*Année 1610.*

I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**A** Fin que vous soyez informé de la suite des affaires, sur tout de celles qui touchent & importent à votre négociation; nous vous envoyons le double de la réponse que le Roy a donnée à l'Ambassadeur de Saxe, conforme en substance à celles ci-devant faites aux siens sur même occasion; pour, si jugez qu'il soit besoin, en rendre compte par delà, & leur témoigner que sa Majesté ne veut faire bande à part en ce sujet, qui concerne vraiment le public & le particulier de leurs communs intérêts. Aussi bien ledit Ambassadeur fait état de s'acheminer d'ici en Angleterre pour y accomplir le même office. Pour le reste vous sçavez que le Roy ne voulant fermer la porte de sa clemence à M. le Prince de Condé qu'à toute extremité & qu'avec

honneur , sa Majesté ne pourra faire autrement. Elle a dépêché le Marquis de Coëuvres vers les Archiducs , après avoir été priée & requise d'eux de ce faire , & leur faire sçavoir comme audit Prince sa dernière resolution ; qui est en somme qu'elle est contente de lui remettre , non seulement la faute qu'il a commise d'être sorti de son Royaume sans son sçeu & permission ; mais aussi celles desquelles il l'a aggravée par ses propos indiscrets & malins au préjudice de la réputation de sa Majesté , & par les Lettres que témérairement il a écrites au Pape , à l'Empereur , & au Roy d'Espagne pour justifier son procédé & demander seureté en leurs Etats , dequoi il fait refus , comme possible il sera conseillé , comme il est de sa tête & passion , aussi bien que de plusieurs ennemis de la grandeur & prospérité de sa Majesté. Alors après l'avoir sommé de sa part de revenir en France , il lui fera les protestations requises & accoutumées en cas semblable , & si après cela les Espagnols & autres le favorisent , ils feront contre le Traité de Paix & montreront avoir dessein de nourrir & fomenter ses ennemis & en vouloir faire reserve pour lui nuire à l'advenir : nous avons ja advis qu'ils ont trouvé mauvais , dequoi au commencement les Archiducs ont fait difficulté de lui donner seureté en leur Pays , & qu'ils ont depuis écrit par Courier exprès qu'ils eussent à le bien traiter & accommoder de ce qu'il auroit besoin , & même baillé  
sem-

semblable ordre pour Milan au Comte de Fuentes, où l'on disoit qu'il se vouloit retirer, s'ils continuent à lui vouloir departir leurs faveurs & le soutenir en sa desobéissance. Le Roy ne souffrira cet affront, ayant le moyen & le courage de s'en ressentir. Ledit Prince veut à toute force une place de feureté à la frontiere du Royaume qui ait une porte de derriere ou par mer ou par terre, & proteste n'y vouloir rentrer qu'à cette condition, qui seroit trop honteuse à notre Maître, qui, graces à Dieu, n'est en état de la recevoir. Possible que l'on seroit bien aise par delà que ceci apportât querelle avec Espagne, pour les raisons que vous sçavez mieux que nul autre. Vous le jugerez bien par les propos qu'ils vous en tiendront, & nous esperons voir plus clair à l'intention des Espagnols après l'office que M. de Vaucelas a commandement de faire en cet endroit. Vous avez sçeu la fulmination du Ban de l'Empire contre les Princes de Brandebourg & de Neubourg & comme en même temps l'Archiduc Leopold s'est efforcé de surprendre une petite Ville près de Juilliers, dont l'issuë a été à son dommage. Vous verrez bientôt la suite qu'aura l'emprisonnement de Madame Arbelle & si vous en pourrez tirer profit en votre voyage.

*De Paris des 17. de Janvier 1610.*



~~~~~

I I. L E T T R E

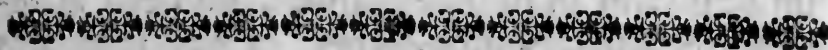
D E M. D E V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

Nous attendons de vos nouvelles en bonne dévotion, puis qu'enfin les vents vous ont permis de passer en Angleterre, comme & au temps que M. de Vic nous a mandé. Nous n'avons rien encore de M. de Boissille, sinon que nous sçavons qu'il est jà arrivé à Hall, où il a trouvé ces Princes unis assemblez; mais à vous dire la vérité, je me défie un peu de leur union. Cependant la Ligue Catholique s'avance fort. Le Pape est convié du côté d'Espagne & desdits Allemands, & ne doute point qu'à la fin il n'y entre; il est un peu retenu de la crainte qu'il a du Roy, mais si fera-t-il le faut à la fin, car il y est obligé: cela aura suite en faveur du Roy d'Espagne par préférence à tous autres, soit pour obtenir la Couronne Romaine à laquelle nous sçavons au vrai qu'il aspire, soit pour se rendre Maître des Etats de la succession de Juilliers. Notre Maître persiste en la volonté que sa Majesté vous a déclarée à votre départ, mais il ne veut seul endosser cette cuirasse, aussi n'est-il raisonnable: sachons donc ce que veut faire ledit Roy auprès duquel vous êtes. Quant à M. le Prince il a déclaré

ré qu'il ne veut revenir en France , il dit qu'il craint qu'on ne se mocque de lui & que l'on le tienne par trop volage: il ne peut aussi se fier en la miséricorde & parole de sa Majesté. Enfin il veut tenir les champs pour pouvoir se prévaloir des occasions qu'il s' imagine que le temps fera naître à son avantage. Toutefois les Archiducs protestent qu'ils ne l'assisteront point & veulent cautionner aussi en cela le Roy d'Espagne ; mais notre Maître dit, que si l'on ne lui renvoie ledit Prince, il ne peut être content de chose aucune que l'on lui die & propose, & crois que le Marquis de Cœuvres retournera avec cela, quoi étant jugez ce qui en arrivera.

Dé Paris du 6. de Fevrier 1610.



III. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

PUisque nous avons sçeu votre passage, nous attendons de vos nouvelles en bonne dévotion, qui à notre advis pourront venir en même temps que celles de M. de Boissif, duquel nous n'avons encore appris l'arrivée à Hall, ni ce qu'il aura rencontré de courage & disposition en ces Princes Allemands; dont toutefois il est très à propos que soyons
au

au plutôt éclaircis. Les affaires de Cleves commencent à presser & à s'échauffer, & l'escapade de M. le Prince de Condé va de longue. Le Marquis de Coëuvres y a aussi peu profité que ceux qui l'ont précédé à même fin. Le dit Prince veut premièrement une absolution générale pour lui & pour ceux qui l'ont suivi en sa faillie; & demande outre cela un lieu neutre pour y pouvoir demeurer quelque temps, pendant lequel on advisera de son accommodement. Vous diriez à ces termes qu'il est devenu Grand Seigneur, & ait de puissans moyens pour nuire à son Roy & bienfaiteur; & toutes fois il est certain qu'il n'a aucune suite, qu'il est destitué d'amis & d'argent; & qu'il seroit au biffac, si le Marquis de Spinola, qui supporte un peu trop sa desobéissance, ne l'eut là secours de quatre-mille-livres. Les Archiducs se trouvent bien empêchez de sa personne, & néanmoins font assez connoître qu'ils n'osent en disposer sans le sçeu & consentement d'Espagne, laquelle si elle en prend la défense & protection, s'attirera sans doute les armes & la vengeance de sa Majesté, résolüe de ne souffrir cet affront, ni qu'on fasse cette reserve au préjudice de sa Couronne & de sa posterité. Le Marquis de Coëuvres à charge de revenir sans montrer à son départ plus grande émotion de la part de sa Majesté, qui désire que lesdits Archiducs croient de sa colere & indignation plus qu'elle ne leur en veut faire représenter.

Du même jour & lieu.

IV.

IV. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

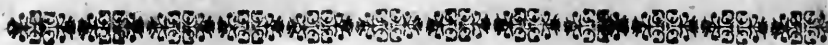
MONSIEUR,

IL faut servir nos Maîtres à leur volonté. J'ai représenté au Roy tout ce que vous avez adjoué en la Lettre que vous m'avez écrite sur le fait des dettes ; néanmoins sa Majesté a voulu prendre la resolution qu'elle vous écrit. Nous payerons en quatre termes la partie que l'on vous mande , & consentirons qu'ils repetent ce tiers payé à leur compte au fur & à mesure que sera jugée la meilleure ; mais il faut que le Roy n'entre en guerre avec le Roy d'Espagne. En ce cas le Roy de France desire qu'il lui soit loisible de surceoir ledit payement , mais non le revoke ; je ne puis vous écrire notre intention plus honnêtement & doucement que cela. Dieu vous fasse la grace d'en profiter pour le service de notre Maître. Il est certain que souvent l'on use après une chose que l'on a méprisée , principalement & à la conduite des affaires du monde ; mais un serviteur en est quitte quand après ses raisons & remontrances , il obéit à son souverain. En tout cas vous ne devez rompre , mais plutôt decoudre avec le Roy de la Grande-Bretagne & nous tenir advertis à point nommé de toutes

tes choses, car il seroit mal à propos que le Roy d'Angleterre prît à présent l'affirmative pour l'Espagne. Plûtôt M. le Dauphin se contenteroit que le Prince de Galles demeurât entre les deux sans se partialiser. Faites le mieux que vous pourrez. Nous dépêchons jà forces commissiions pour faire des levées nouvelles de gens de guerre. Sçavoir si le Roy veut se servir de deçà de la Compagnie de M. le Duc d'Yorck aux occasions qui se vont présenter, si sa Majesté en pourra faire état, ce qu'il faudra faire pour la faire marcher, & quand elle pourroit arriver en France; c'est-à-dire dans combien de temps après qu'elle aura été mandée, conferez en, s'il vous plaît, avec M. le Duc de Lenox. J'estime qu'il faudra que le Roy en écrive au Roy son Maître, audit Duc son Capitaine, & à lui. Sa Majesté a bien deliberé de continuer à favoriser le Vicomte de Cramborne, & ses beaux Freres; mais je vous asseure que je suis à présent si attaché & sujet à ma table, qu'à peine ai-je le loisir de respirer ni de penser à autre chose. Nous tenons maintenant M. le Prince pour perdu, c'est-à-dire, du tout engagé aux Espagnols. Spinola a conduit ce desespoir passionné, comme l'on dit de l'amour de la Princesse, qui a été logée au Palais de l'Infante, où elle a été conduite comme en triomphe, par la malice & imprudence de ceux qui l'ont désiré; feignant que l'on vouloit l'enlever, où attenter à la personne dudit Prince. Vous sçavez assez

assez combien notre Maître abhorre tels attentats, & pouvez juger aussi combien il eut été difficile de ravir & enlever ladite Princesse logée au logis du Prince d'Orange & ayant son mari auprès d'elle. C'a été aussi une invention & partie dressée 'exprès pour scandaliser ladite Dame, & ceux qui lui atouchent, fomentée par Spinola. Enfin tout ce jeu se conduit par le commandement du Roy d'Espagne. Je vous prie que autre que vous ne voye les articles de Hall que je vous envoie; ils ne sont pas trop avantageux pour nous; toutefois nous avons délibéré de nous en contenter; car si nous faisons autrement, nous mettrions lesdits Princes en telle défiance, ou bien nous augmenterions tant la leur naturelle, que nous les remplirions de divisions au lieu de les unir, comme nous avons moyenné. L'on advisera après de mieux profiter, que leur écrit ne nous en donne esperance. Ils ont demandé conseil à sa Majesté s'ils enverront en Angleterre des Ambassadeurs; sa Majesté les y a confortez. Les jalousies entre France & Espagne croissent. Les Espagnols sont très mal contens de M. de Savoye, lequel continuë à nous asseurer de sa bonne volonté. M. de Lesdiguières partira cette semaine pour aller par delà. Enfin chacun se remue & prépare à la guerre.

De Paris du 22. de Fevrier 1610.



V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

IL semble par vos Lettres du 8. qui nous representent votre premiere conférence avec le Grand Trésorier , que nous ne chevrons des Anglois , que par le moyen de notre argent ; & encore peut-on dire avec cela que nous sommes bien incertains de ce que nous tirerons de leur amitié : de maniere que d'une part & d'autre nous avons sujet de douter & nous défier de l'assurance de leur foi, & que je ne prevois petite besogne pour vous en cette négociation. Vous voyez en quels termes le Roy vous écrit pour le regard des dettes. S'ils y ont desir de bien faire , ils se contenteront de ce parti , sinon ils éluderont , & vous feront bien connoître qu'ils ne veulent mordre à la grappe. A la vérité j'estime qu'ils ne feroient marris de nous voir entrer en lice avec le Roy d'Espagne pour le fait de M. le Prince de Condé & être seulement spectateurs de la suite des événemens , pour après prendre & choisir le parti que leur utilité leur conseillera , ayant assez fait connoître jusques ici qu'ils ne sont éloignez de ce desir & inclination. Je crois même
que

que plus vous leur ferez paroître avoir occasion prête pour entrer en guerre, moins vous tirerez d'assurance & d'effets de bonne volonté, car ils feroient bien aises que les deux Pays s'affoiblissent à la longue, pensant relever leur grandeur & prospérité de notre commune diminution. Possible vous donneront ils esperance d'y contribuer quelque assistance, exprès pour nous y embarquer, & nous abandonner après au milieu de la carrière. Nous pouvons & devons avoir toutes les défiances & soupçons de leur fermeté & sincerité d'affection, pour bâtir plus seurement nos conseils aux occurrences publiques, & prendre nos mesures plus justes & plus avec nous mêmes qu'avec nos voisins: néanmoins il est tout certain que la conjonction des armées d'Angleterre apporteroit non seulement réputation à la cause des amis, & terreur aux ennemis; mais un singulier avantage, selon l'apparence aux premiers; & partant est à propos d'y veiller & soigner autant que l'honnêteté & bienfiance le permettront. Vous apprendrez par le mémoire ci-joint ce qui a été conclu à Hall, qui n'est tant en effet comme nous devons mettre peine qu'il soit sçeu au dehors; & surtout de ceux qui portent envie à l'union, & contre l'ambition desquels elle a été principalement dressée & résoluë. M. le Prince de Condé se promet plus de la faveur & protection des Espagnols qu'il n'a encore fait, & eux font plus de démonstrations de le vouloir aussi

soutenir & défendre en sa rebellion ; de façon que nous desesperons entièrement de sa recipissance. Le Marquis de Cœuvres & M. de Berny lui ont fait finalement la sommation requise de la part de sa Majesté de revenir en ce Royaume, à laquelle ayant eu peu d'égard, ils lui ont déclaré le commandement qu'ils avoient en cas de refus de l'appeller Criminel de Leze Majesté ; contre lequel il sera procedé en cette qualité par les voyes ordinaires. Le voilà donc à notre opinion & non moindre regret, perdu entièrement. L'on dit que bientôt il prendra le chemin de Milan, où il doit être bien recueilli du Comte de Fuentes, ce qui nous mettra avec d'autres occasions qui se présentent à la guerre, pour laquelle faire avec honneur & profit, le Roy a commandé que sa levée des Suisses soit prête au mois d'Avril, comme seront en même temps levées Françoises, quoi étant vous croyez bien que nous aurons notre part de l'exercice.

Du même jour & lieu.

~~~~~

## V I L E T T R E

D U R O Y H E N R Y I V.

**M**Onsieur de la Boderie, encore que je croye que vous aurez trouvé le Roy Breton mon bon Frere en bonne volonté tant en-

envers moi qu'en la défense de la cause des héritiers de la succession du Pays de Cleves, ainsi que vous a fait entendre le Grand Trésorier, dont vous m'avez rendu compte par votre Lettre du 8. de ce mois, que j'ai reçue le 14.; toutefois j'aurai à plaisir de sçavoir particulièrement tout ce que ledit Roy vous en aura dit lui même; car quelque fois les Princes font avancer des discours & langages par leurs Ministres pour découvrir les intentions de ceux avec lesquels ils négotent, à quoi l'on trouve après à redire, quand on enfonce, les affaires avec les Maitres. Neanmoins je vous écris que le Grand Trésorier fera volontiers advoüé du sien de tout ce qu'il vous a dit sur l'un & sur l'autre sujet, car il a toujours montré telle être sa délibération. Je connois bien aussi que c'est la raison & son avantage qu'il en use ainsi, étant certain que le renouvellement & affermissement d'une fraternelle amitié & bonne intelligence entre nous, sur les occasions qui se présentent, est également honorable & utile, voire nécessaire, à l'un & à l'autre, comme à nos enfans, sujets & Royaumes, s'agissant d'empêcher comme il faut, que la maison d'Autriche, laquelle a fait paroître à ce dernier Siècle aspirer à la Monarchie de l'Europe, ne s'agrandisse ni augmente sa domination & puissance des biens & Pays auxquels elle n'a autre droit que de bienfèance; & ce sous prétexte de Religion & justice, comme nous voyons qu'elle prétend faire à cette

heure auxdits Duchez de Juilliers & de Cleves, au préjudice des vrais héritiers d'iceux & à la honte de leurs Alliez & Conféderez. Leur convoitise a jà poussé les choses si avant, qu'après avoir attiré à leurs desseins & intéressé avec eux tous les Princes Electeurs & Etats Catholiques de la Germanie, ils prétendent & travaillent encore à y joindre le Pape, avec les autres Princes d'Italie; & combien que sa Sainteté m'ait fait dire sur les remontrances & instances que je lui ai faites pour l'en détourner, qu'elle se conduira en cela avec grande retenue & circonspection, néanmoins j'ai sçeu qu'elle a jà promis aux Ambassadeurs desdits Electeurs & Princes Catholiques qui sont de présent à Rome pour cet effet, qu'elle les assistera d'argent qui est le secours qu'ils lui demandent. Le Grand Duc a promis le semblable à l'Archiduc Leopold, Frere de sa femme. Ils espèrent que d'autres suivront leur exemple; donnant à entendre & publiant par tout que cette cause qui n'est que particuliere sera suivie d'une générale pour la Religion; supposant, aussi grossièrement que fausement, que l'union faite par les autres Electeurs & Etats de la Germanie pour la seule conservation des leurs libertez, doit être employée contre la Religion Catholique, & que l'on ne se sert du sujet de Cleves, que pour prétexte & pour commencer & achever ce dessein, lequel ils dient être fortifié de moi, d'autant que j'ai toujours favori-

sé

fé l'union desdits Princes, combien que je ne l'ai jamais fait en cachette, & que pour les rendre plus capables de résister & s'opposer aux violences & injures des Ministres & Officiers de l'Empereur, lesquels, étant Pensionnaires d'Espagne, ont souvent traité lesdits Electeurs & Princes en leurs libertez & affaires privées iniquement & trop rudement. Leur dite union étoit aussi commencée & même arrêtée longtemps devant le deceds dudit dernier Duc de Cleves; & si maintenant l'Empereur retiroit de Juilliers ledit Leopold, & se contentoit de rendre justice à ceux qui prétendent droit à cette succession, sans troubler la possession prise par les maisons de Brandebourg & de Neubourg qui en sont les deux plus proches héritiers, comme il fait journellement par les Mandemens Impériaux & par toutes voyes de fait, la guerre publique, que ceux de ladite maison sont contenance de redouter, cesseroit à l'instant, & chacun en Allemagne & ailleurs se contenteroit de conserver son autorité & liberté: davantage la juridiction souveraine dudit Empereur seroit conservée conformément aux Loix Impériales & Constitutions de l'Empire, comme chose qui est jugée de tous équitable, ainsi que j'ai fait dire à tous ceux qui ont voulu que je sceusse que ledit Empereur n'étoit meû que de cette considération. Mais leur visée passe bien plus avant, car ils aspirent à la réelle & entière usurpation desdits Pays pour en priver lesdites maisons, aux-

F 4

quelles

quelles ils appartiennent , & s'en fortifier à l'advenir contre leurs voisins, & principalement contre les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas, lesquels ils ne laissent à présent en repos, que pour mieux rechercher & trouver les moyens de leur mal faire en autre temps; à quoi le Roy mondit Frere & moi avons intérêt. C'est pourquoi passant par dessus toutes autres considerations importantes à ma dignité Royale, j'ai voulu vous envoyer vers lui avec le pouvoir & la charge que je vous ai commise, desirieux de joindre mes vœux & moyens avec les siens, pour d'une commune main arrêter le cours trop violent & injuste de l'ambition des autres; à quoi je ne veux celer audit Roy mon Frere que la protection manifeste que le Roy d'Espagne donne au Prince de Condé en sa desobéissance m'invite & oblige encore davantage à y penser & y pourvoir, non que je craigne ni que j'aye occasion de redouter que ledit Roy me puisse nuire avec ledit Prince tant que je vivrai, car c'est un instrument encore plus foible & debile en toutes choses que l'on ne peut imaginer; mais je reconnois qu'ils veulent le réserver exprès pour s'en aider & prévaloir contre mes enfans après mon deceds, dequoi ledit Prince s'est déclaré depuis qu'il est à Bruxelles si ouvertement & imprudemment, que ceux qui le retiendront & assisteront après cela, doivent être tenus de moy vrais fauteurs & complices de ce dessein, contre lequel je veux esperer de n'être de.

delaislé & abandonné de mes bons voisins & alliez, & spécialement du Roy mondit Frere. Aussi j'ai été très aise quand j'ai sçeu que ledit Grand Trésorier vous a asseuré qu'il porteroit en ces occasions de Cleves, non seulement ses vœux, mais aussi ses conseils & effets, & qu'il a même reconnu & jugé que cette affaire en pouvoit engendrer d'autres & qu'il ait pris sujet sur cela de vous demander ce que j'ai délibéré de faire en cas que le Roy d'Espagne s'en veuille mêler: de façon que vous lui ayez pû si à propos faire ouverture à la suite de cela de la Ligue défensive, dont je vous avois donné charge de leur parler, ainsi que je l'ai appris par votre dite Lettre que vous avez fait. Car encore qu'il vous ait dit que vous n'y trouveriez point son Maître difficile; néanmoins l'instance qu'il vous a faite du point de leurs prétendues dettes & du peu de compte qu'il a fait de la réponse que vous lui avez faite, ores qu'elle soit très considérable, ne me met en doute de leur volonté, voire me donne sujet d'estimer qu'ils veulent s'aider de ce prétexte pour s'excuser d'entrer en la dite Ligue, ou bien d'un soupçon encore pire, comme seroit de tirer de moi quelque argent pour m'incommoder & affoiblir sur l'enfournement d'une guerre publique, laquelle ils se persuadent maintenant que je ne puis plus éviter, à cause du dessein dudit Prince de Condé, qu'ils estiment que je ne puis ni ne dois dissimuler. Il est donc nécessaire que vous che-



miniez fort circonſpect & conſideré en ce que vous traiterez avec eux ; car indubitablement ils vous rencheriront ſur l'occaſion dudit Prince de Condé, pour ne dégénérer de leurs ancêtres, lesſquels ont toujours voulu profiter des néceſſitez de la France : néanmoins je ne dois point délaſſer imparfaite la pourſuite que j'ai commencée , puisſque j'ai paſſé ſi avant que de vous avoir envoyé par delà pour cette affaire. Nous avons à traiter avec eux deux chefs ; ſçavoir le renouvellement de nos anciens Traitez, & la Ligue défenſive. Je veux eſperer qu'ils entre-ront volontiers au premier, car ils y ont autant, voire plus, d'intérêt que moi, à cauſe de la commodité du profit que leurs ſujets tirent de leur Commerce en mon Royaume. Commencez donc par ce point , & voyez ſ'il y aura ſujet d'eſperer de les engager & faire entendre après à l'autre, par quels moyens ou devra y entrer , & quels avantages nous en tirerons ; car, à vous dire la vérité, je me déſie aſſez de la conſtance & fermeté de leur foi, principalement ſ'il faut que je rompe avec l'Eſpagne ; c'eſt pourquoi je fais grande difficulté en ce cas de m'obliger de payer leurs ſuſdites dettes ; ayant opinion que mon argent me fera plus de beſoin, que ne m'apportera d'utilité , le profit qu'en ce cas je tirerai des Anglois. Je craindrois bien plus qu'ils ſeront pour prendre l'affirmative en faveur de mon ennemi , ſ'ils voyent mes armes proſperer contre eux, quelque Traité qu'ils



qu'ils eussent fait avec moi, comme vous sçavez que cette Nation en a toujours usé ainsi : d'ailleurs je connois bien que ce me seroit un avantage de non petite importance , si je pouvois sur ces occasions engager ledit Roy en ladite Ligue, quand ce ne seroit que pour la réputation que notre dite conjonction donneroît à nos desseins. Mais à vous dire le vrai, je fais grande difficulté d'acheter ce voe à prix d'argent, même prétendant qu'à tout bon & loyal compte ils me doivent de reste, à cause de ce que j'ai fourni aux Etats, suivant le Traité fait par le Duc de Sully avec eux, duquel je soutiens qu'ils n'ont pû se departir, tant que la guerre desdits Etats a duré, quoiqu'ils alleguent au contraire. Davantage ils peuvent vérifier comme il convient, leurs prétenduës avances, & je puis bien prouver que les Gens de guerre qu'ils ont envoyez à mon secours ont plus vécu à mes dépens qu'aux leurs. J'ai dequoi justement me défendre & excuser du payement & remboursement desdites dettes; néanmoins pour leur faire voir le compte que je fais de l'amitié du Roy mon Frere, je suis content, en cas que je n'entre en guerre ouverte avec le Roy d'Espagne, payer audit Roy Breton jusques à six-cens-mille-livres pour toutes ses prétenduës dettes en quatre années, commençant par la présente qui est à raison de cent-cinquante-mille-livres par an. Quant au tiers qui a été payé par moi auxdits Etats à leur compte, je remets à eux de

de le repeter & faire payer comme bon leur semblera, car lesdits Etats en sont redevables audit Roy, desorte qu'il peut justement le demander, mais je vous repeterai, s'il faut que je fasse la guerre au Roy d'Espagne, que j'aurai tel besoin de toutes mes pièces, que je ne pourrai m'obliger au fufdit remboursement, chose que je desire que vous fassiez trouver bon à mondit Frere, lui disant, que s'il étoit à la veille d'entrer en une pareille guerre, je voudrois le secourir & assister de ma puissance, & le ferois très liberalement; tant s'en faut que je voulusse lui apporter la moindre incommodité du monde, le priant de me rendre la pareille en cette occasion, qui n'importe pas seule à ma Couronne, mais aussi à ma réputation, comme à ma succession, laquelle je vois que l'on veut troubler & renverser de gayeté de cœur. Vous ajouterez que tant que les Espagnols se sont adrefez à mes Officiers & aux Princes mes sujets pour les debaucher & corrompre, je l'ai dissimulé, & me suis contenté de faire punir ceux-ci & empêcher les effets de leur mauvaise volonté; à présent qu'ils entreprennent de suborner celui que j'ai tenu pour le premier Prince de mon sang, lequel est si téméraire & mal advisé de manifester ses malheureuses & injustes prétentions, s'il y est favorisé desdits Espagnols, l'affaire me touche trop avant pour l'endurer, de façon que si ledit Roy d'Espagne n'abandonne ledit Prince, je serai contraint de m'en ressentir

&

& y pourvoir par les moyens que je pourrai & jugerai être le plus à propos, & néanmoins je serai fort aise d'être assisté en cette nécessité devant du bon Conseil du Roy mon bon Frere, qu'il ne me dénierà en cette occasion ; au moyen dequoi vous le prierez de me le departir, l'assurant que j'en userai comme il convient. Au reste s'il faut que nous fassions ladite Ligue défensive, j'estime que nous devons nous contenter que le secours reciproque que nous avons à nous donner, soit pareil à celui duquel nous estimons tomber d'accord par les articles Traitez par le Duc de Sully, dont l'on vous a baillé un double, & néanmoins si vous les trouvez disposez à mieux faire, entretenez les en cette délibération & m'en advertissez promptement ; afin que j'aye loisir d'en ordonner : pour le regard de nos Traitez ordinaires, il faut adviser, les renouvelant, de les rendre plus favorables à mes sujets, que vous sçavez qu'ils ne sont, principalement au fait du Commerce, & pour la punition des Pirateries de part & d'autre, surquoi vous pouvez prendre l'avis des Marchands mes sujets qui trafiquent & résident aux Royaumes dudit Roy, pour selon cela obtenir que les clauses nécessaires pour leur liberté & seureté y soient adjoutées. Vous reprendrez aussi ce qui a été réglé n'agueres avec eux par l'Ambassadeur Parry & les Sieurs de Maiffé & de Boissifse, pour reformer & regler tout ce que vous jugerez être raisonnable pour le bien de mesdits

dits

dits fujets, tant en Angleterre, qu'en Ecoſſe; & ſ'il eſt néceſſaire pour votre inſtruction & décharge, que vous receviez de moi auparavant que de traiter mes intentions plus particulièrement ſur cette matiere, drefſez en un mémoire & mel'envoyez, & j'y pourvoirai. Vous ſçavez auſſi ce qu'a négocié en l'aſſemblée de Hall le Sieur de Boiſſiſſe, par le double que je vous ai envoyé, non que j'eſtime que vous deviez encore le faire voir audit Roy, ou à ſes Miniſtres, mais ſeulement leur faire part de la ſubſtance d'iceux, autant que vous jugerez qu'il fera à propos qu'ils l'entendent, principalement de ce qui concerne le Roy d'Eſpagne; car encore que ce qui a été convenu pour ce regard ſoit peu de choſe, toutefois il n'eſt pas à propos que cela vienne à la connoiſſance des Miniſtres d'Eſpagne. Il faut, ſ'il eſt poſſible, qu'ils croient que nos reſolutions ont bien paſſé plus avant au deſavantage de ceux de ſa maiſon: il ſeroit à craindre auſſi informant le Roy Breton du fonds des affaires, qu'il ne le découvrit aux autres, ſuivant le privilege de la Nation. Vous en uferez donc avec diſcretion. Leſdits Electeurs & Princes unis députeront & enverront bientôt vers ledit Roy Breton, tant pour lui faire ſçavoir ce qu'ils ont délibéré en ladite Diette, que pour le convier & ſecondre d'entrer en ladite union & les hommes de ſon aſſociation & comme ils m'ont mandé être en cette volonté, je les ai  
con,

confortez, de façon que j'espere que le Roy mon dit bon Frere en demeurera content. Après cela il faudra adviser & resoudre s'ils devront communiquer & tenir une autre diette pour mieux conclure les affaires; mais si vous connoissiez que ledit Roy & les siens soient pour se scandaliser & offenser de quoi nous avons poulfé les choses si avant, sans lui en découvrir que ce que vous aurez jugé être bon qu'il en sache, il faudra lui dire que l'on a reservé à traiter & arrêter les principaux articles de la Ligue & Societé générale que nous prétendons faire à la dite premiere Diette, en laquelle ses Ambassadeurs pourront se trouver, comme feront encore les miens, lesquels attendront cependant en Allemagne cette commodité, visiteront les Electeurs Ecclesiastiques pour essayer à leur lever l'opinion qu'ils montrent avoir conceüe, que l'union des autres à la guerre de Cleves doit tourner à leur préjudice & de la Religion Catholique, dequoi j'offrirai me rendre pleige & caution en leur endroit, & ferez adverti de ce qui en succedera, comme je le desire être par vous journallement de tout ce que vous négocierez & avancerez par delà. J'attends dans ce mois prochain les Députez des Etats des Provinces-Unies, par lesquels j'espere sçavoir ce qu'ils feront en ces occasions, & comme ils doivent en même temps envoyer par delà, j'aurai à plaisir aussi de sçavoir ce qu'ils y traiteront.

Par-

Partant vous aurez l'œil pour m'en advertir soigneusement.

*Du même jour & lieu.*

~~~~~

V I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Vous aurez appris par mes dernières les intentions du Roy sur ce point des dettes : si vous pouvez obtenir qu'il s'en contentent, vous ferez à sa Majesté un service qu'il prîsiera grandement, mais je crains fort que vous n'en puissiez venir à bout ; faites y donc votre possible ; sa Majesté étant au reste fort contente de la bonne disposition en laquelle vous avez trouvé ce Roy sur les affaires de Cleves, & esperant que cela avancera grandement les affaires : car quand les Espagnols entendront & verront par les États notre union en cette poursuite, sans doute ils y donneront les mains, & il faudra qu'ils quittent le morceau dont ils sont affamez. Je viens d'apprendre d'une Lettre de M. de Boissise, écrite depuis celle avec laquelle il nous avoit envoyé les articles de l'assemblée de Hall, que le Marquis de Brandebourg, je veux dire l'Electeur, ayant veu le Frere de l'Electeur de Saxe, a mandé qu'il espere des ramener cette maison à ladite union & de les re-

gagner.

gagner. Si cela fuccède, fans doute leurs affaires iront bien mieux ; mais il ne faut pas que cette efperance ralentiffe nos préparatifs de guerre, lesquels plus ils feront puiffans & prompts, feront auffi leur effet plûtôt & feurement, de forte que nous ferons plûtôt auffi déchargez de la dépense & mettrons pareillement nos amis en feureté. Quant au Traité de la Ligue défensive, nous attendons qu'il ait lieu & s'entendre autant pour les foulevations & troubles qui pourroient naître dedans nos Royaumes fous prétexte de Religion, ou autre que contre les étrangers, ce que j'estime leur devoir être auffi agréable qu'à nous ; or nous reverrons nos traitez avec les reglemens faits pour le Commerce par M. M. de Maille & de Boiffiffe avec M. Parrey, pour choifir & refoudre par deçà ce que nous eftimerons être pour le mieux, mais mandez nous auffi votre advis après en avoir conferé avec nos Marchands delà, puis nous avancerons toutes chofes le mieux que nous pourons. Je tiendrai la main à l'envoi d'un Ambaffadeur, mais je prévois qu'il fera difficile qu'il foit dépêché à temps pour pouvoir fe rendre par delà pour affifter avec vous au fufdit Traité. Au refte notre guerre s'échauffe de toutes parts & prévois que nous y ferons embarquez bien avant, devant peut-être que nous y ayons penfé comme il faut. Que le Ciel nous y conduife & Dieu veuille que ce foit à fa gloire. M. le Prince eft allé en Italie par terre, a paffé en Allema-

gne conduit par les Ministres d'Espagne, qui en a entrepris la protection, par actions toutes découvertes. C'est le sujet le plus véritable & important de notre mécontentement, qui nous portera à des résolutions qui auront suite. Quant à la Princesse elle a logé dans le Palais de l'Infante où elle a été observée & traitée soigneusement. Sa Majesté fait état de faire passer en France la Compagnie du Duc d'Yorck, ainsi que je vous ai écrit, principalement si la guerre s'échauffe. Nous attendrons donc sur cela ce que vous nous en manderez, & si le Duc de Lenox ne la veut conduire nous nous contenterons qu'elle soit commandée par M. de Wimes, à la charge que l'on reglera les payes mortes. J'ai vu une Lettre que ledit Duc a écrite à M. de Gié, par laquelle il montre n'être pas trop content du Roy sur ce sujet, & pour le refus qui a été fait au conseil de lui payer quelques Dettes de la feüe Reyne d'Ecosse; il n'a point de sujet de se plaindre de l'un & de l'autre, mais s'il veut chercher querelle il faudra le voir faire. Je suis bien obligé à M. le Grand Trésorier & à vous des faveurs que vous faites à mon Neveu, je vous prie de prendre la peine pour moi, de l'en remercier, comme je fais par la présente. M. le Vicomte de Cramborne a triomphé & fort paru au Caroussel de Carnaval, il y fut un peu choqué en passant, mais il en est de présent guéri tout à fait; ça été une blessure de l'honneur plutôt que d'incommodité & douleur.

M.

M. le Dauphin doit demain danser un Ballet avec sa suite, auquel sa Majesté a commandé que ledit Vicomte & ses beaux Freres soient appelez de sa part.

De Paris du 27. de Fevrier 1610.

~~~~~

## VIII. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**V**ous avez en peu de temps beaucoup avancé, & plus que nous n'attendions de l'inclination de ceux auxquels vous avez affaire. Cette déclaration si franche en apparence du secours de quatre mille hommes apportera de la réputation à la cause; en quoi nous ne considérons tant les Etats qui se doivent espérer déchargez de ce nombre de gens de guerre, comme cette union donnera d'épouvante aux adversaires de nos amis & possible les refroidera en leurs prétendus préparatifs. Pour ce qui est des dettes, nos dernières vous ont éclairci de l'intention du Roy, laquelle vous lui ferez plaisir & service de faire agréer, car de nous étendre davantage & avec des conditions plus onéreuses, il nous seroit fâcheux en cette saison, que sa Majesté pense avoir besoin de toutes ses pièces. Il ne reste plus que le Traité de Ligue, pour la conduite duquel vous avez

la volonté du Maître par les dernières qu'il vous a écrites. Nous verrons bien si elle ira à la défensive n'y ayant la disposition présente en ces gens là pour s'engager courageusement à l'offensive; & de les en presser davantage feroit leur donner sujet de soupçonner que nous les recherchons à dessein seulement de faire nos affaires sans avoir égard à ce qui les touche en particulier. Mais si pour nos Marchands vous pouvez reformer quelque chose de l'ancien à leur avantage, le Roy vous en sçaura gré & ses sujets vous en feront obliger. La réponse que le Roy a faite au Comte de Mansfeld a été plus ouverte & courageuse que les ordinaires; c'est aussi qu'il a sçeu la notre & qu'il a commencé à voir clair au dessein de la maison d'Autriche qui emprunte & abuse de celle de Saxe, pour accroître sa domination. M. de Boissif nous confirme la bonne & prompte volonté des Princes de l'union à contribuer à la cause des héritiers legitimes de Cleves. Les Villes mêmes commencent à se déclarer en leur faveur, & donne-t-on quelque espérance de détromper le Duc de Saxe des impressions erronées qui lui sont données par les artifices des Espagnols, & le faire partir de l'adherance qu'il a de présent avec l'Empereur & le Conseil Aulique qu'ils appellent, qui ne feroit un petit gain en la cause. M. de Fresne-Canaye qui avoit été destiné vers les Electeurs Ecclésiastiques a fait depuis deux jours un plus grand voyage, étant mort après

après huit jours de maladie. Vous aurez eu avis de celui qu'à entrepris M. le Prince de Condé, parti de Bruxelles dimanche dernier en cachette, déguisé, & lui troisiéme. On dit qu'il prend le chemin de Milan où le Comte de Fuentes a tout ordre de le recevoir & regaler. Ce fera une déclaration assez expresse de l'intention des Espagnols à le fortifier & soutenir en sa desobéissance, dequoi j'y prévois certes qu'il arrivera tôt au tard de l'inconvenient; car c'est trop que de s'adresser au premier Prince du sang, après avoir laissé passer les autres pratiques qu'ils ont faites ci-devant dans le Royaume avec plusieurs Seigneurs & Gentilshommes d'icelui. Le Roy ne se déclare point encore de celui qu'il veut envoyer en Angleterre, bien qu'on lui ait donné occasion de s'en resoudre.

*De Paris du 27. de Fevrier 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## I X. L E T T R E

DU ROY HENRY IV.

**M**onsieur de la Boderie, les propos que vous a tenus le Roy Breton sur les affaires de Cleves, & le renouvellement de nos Traitez dont vous m'avez rendu compte par votre Lettre du 14. de ce mois que j'ai reçue le 20. m'ont contenté grandement; ils rendent preuve aussi de la certitude & justice

tice des intentions dudit Roy & de sa prudence en toute chose, comme de sa générosité & de la consistance de son affection envers ses alliez & amis. J'ai encore appris par votre postérieure du 18. qui arriva hier quel est le secours duquel le Grand Trésorier entend assister de présent cette cause, & vous dirai sur l'un & sur l'autre chefs qu'il me semble que cela va très bien, pourveu que les effets s'en ensuivent en temps & lieu, ainsi qu'il convient & dient le vouloir executer; car encore que le nombre de quatre mille hommes de pied qu'il veut y employer n'é-gale le secours des autres, toutefois quand l'on verra que nous marcherons d'un même pied en cette assistance, je ne doute point que mes communs alliez n'en soient grandement renforcez & que cela n'apporte aussi de l'étonnement à leurs parties adverses. Mais je crains fort que si le Roy mon Frere fait faire la levée & assemblée desdits gens de guerre dedans de le Pays-Bas, comme il projette, que cela diminuë beaucoup ceux de sa Nation qui servent les Etats des Provinces-Unies, desquels néanmoins ils ont sur cette occasion d'autant plus de besoin qu'en temps de guerre ouverte, quand ce ne seroit que pour assister de leur côté les Princes héritiers desdits Pays de Cleves; d'autant qu'ils ne pourront degarnir leurs places & forteresses qui sont voisins de celles des Archiducs: car il faut faire état, que ladite levée se faisant auxdits Pays-Bas, les soldats Anglois qui  
fer.

servent les Etats les abandonneront & prendront parti dans les bandes que fera dresser ledit Roy, sitôt qu'ils paroîtront, quand ce ne seroit que pour être à la solde de leur souverain & lui faire service; c'est pourquoi il seroit beaucoup meilleur que ledit Roy fit faire ladite levée en son Royaume, sans s'attendre à ceux qui sont auxdits Pays-Bas, pour n'affoiblir lesdits Etats. La dépense en sera plus grande, mais aussi il évitera le fustid inconvenient qui n'est de petite consideration en cette conjoncture d'affaires. Si sur cela l'on vous dit que les Etats veulent aussi retrancher leurs diis gens de guerre, & que c'est de ceux là que ledit Roy entend, dites leur que nous devons donner conseil auxdits Etats de surseoir à présent ladite reduction, du moins jusques à ce que l'on voye quel train cette guerre prendra: car comme il est nécessaire pour l'abreger par une voye ou par autre, de l'entreprendre puissamment pour ranger plutôt à la raison ceux auxquels l'on aura affaire, il faut qu'on fasse un effort pour cet effet. Partant vous leurs remontrerez ces raisons, & par ce que je vous ai écrit par ma derniere, mes intentions sur le fait des dettes, dont nous sommes en debat, & le Traité de la Ligue défensive que nous proposons de faire, je ne vous en ferai redite; sinon qu'il ne tiendra à moi que nous ne fortions de l'un & de l'autre point à notre commun contentement. Mais je desire fort pour les regard desdites dettes qu'ils s'accommodent

dent à ce que je vous en ai mandé ; & d'autant plus que je prévois que l'appui que le Roy d'Espagne donne ouvertement au Prince de Condé en sa defobéissance, me contraindra à la fin de changer de façon de vivre avec lui pour les raisons que je vous ai écrites. Toutefois si vous reconnoissiez que leur disant mon juste grief, ils s'en rendent plus difficiles de traiter avec nous, ne leur en découvrez que ce que jugerez à propos. J'approuve aussi fort la réponse que ledit Roy son Maître avoir faite à la proposition du Comte de Mansfeld, de la part des Ducs de Saxe ; car il n'y a point de raisons de consentir une cessation d'armes, aussi l'Archiduc Leopold dedans Juilliers ils ne la mettent en avant que pour gagner du temps & faire voir le secours que l'on prépare en France. Des autres la même ouverture m'a été faite de divers endroits, à laquelle j'ai fait aussi la même réponse dudit Roy & ai sur cela fait avancer les levées des gens de guerre dont j'entends me servir en cette occasion, pour les rendre prêts à mettre en œuvre au commencement du mois d'Avril ; j'ai même voulu mander & faire marcher deux Regimens de Suisses pour renforcer le corps de l'armée, en laquelle j'ai pareillement délibéré de marcher en personne, si je connois qu'il soit nécessaire. Quant à ce qui concerne l'union des Electeurs, Princes, & Etats de Germanie, je vous ai écrit ce qu'a fait avec eux ledit Sieur de Boississe, par où vous aurez  
connu



connu que ce qu'il a arrêté & traité avec eux regarde & concerne principalement les affaires de Cleves, & estime que vous ne devez parler davantage audit Roy d'entrer en ladite union, puis qu'il vous a dit qu'il n'est pas d'avis que nous y prenions place, encore que j'aye jugée la raison de son conseil sur cela peu considerable. Mais je suis de votre opinion, que c'est la consideration que vous m'avez écrite qui l'induit à prendre cet avis; mais le Roy mon dit Frere approuve que nos Ambassadeurs s'assemblent à Dusseldorp. Je commanderai au Sieur de Boississe qu'il s'y rende, afin de conduire les affaires auprès des deux Princes qui y sont d'un commun avis, suivant notre déliberation. Toutefois j'estime être nécessaire de pourvoir devant tellement au renfort desdits Princes qu'ils ne soient sujets à quelque escorne audit Dusseldorp; car la place est très mauvaise, & notre réputation en pâtiroit, à cause de la présence de nos dits Ambassadeurs; à quoi il faut avoir grand égard. Au reste j'ai sçu la plainte que ledit Comte de Salisbury vous a faite des Livres qui ont été faits & publiez ici contre celui dudit Roy, & même de celui qui a comparu avec ma permission; vous ayant néanmoins fait paroître être plus mal content de la qualité des auteurs, que de la substance d'iceux, sur quoi vous lui direz, comme il y a peu de personnes en la Chrétienté égales en dignité à lui qui soient versez en telle matiere & capables

pables d'en faire des Livres comme , il a fallu y employer des Docteurs en Théologie , pour dignement s'en acquitter , ce que j'ai voulu être fait avec toute reverence & moderation pour son respect. Ainsi qu'il a affectionné la défense de la Religion de laquelle il fait profession , il doit croire aussi que nos consciences nous obligent de défendre la foi en la croyance de la notre , & lui faire reconnoître qu'elle est tout autrement fondée & exercée qu'il ne la représente par son dit Livre : à quoi je me suis trouvé plus obligé que les autres , puis que j'ai reçu son dit Livre , mais tant s'en faut que j'aye permis ladite publication pour faire chose qui lui fût desagréable , que j'ai eu toute autre intention. Davantage il n'ignore pas que celui qui entreprend de composer & publier des Livres , principalement en matiere de Religion , est sujet d'être contredit par personnes de toutes qualitez , qui ont les Lettres en recommandation , dont je m'assure que vous aurez rendu capable ledit Roy , s'il vous a jetté en ces propos , & je vous advertis par la présente que tous ceux que vous avez tenus de ma part à la Reyne ma bonne Sœur , lui feront confirmez par les devoirs d'un Cavalier digne de la faveur de sa bonne grace & de celle que lui avez demandée de ma part , quand il lui plaira me la departir.

*De Paris du 27. de Fevrier 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X. L E T T R E

DU ROY HENRY IV.

**M**Onsieur de la Boderie , votre Secretaire arriva à Fontainebleau ou j'étois dez le 9. de ce mois avec votre dépêche du 16., par laquelle j'ai sçeu les nouvelles & sages réponses faites par le Roy mon bon Frere à toutes vos propositions. Elles rendent témoignage de la prudence de son bon jugement en toutes choses, non moins que de la continuation & constance de son affection fraternelle en mon endroit , dont j'ai reçu un singulier contentement pour toutes sortes de considérations qui regardent le bien public de la Chrétienté, comme le particulier de nos Royaumes & même l'honneur de nos personnes: ce que vous lui representerez de ma part aux termes que vous jugerez plus convenables pour mieux exprimer la satisfaction que j'en ai, lui disant ensuite de cela, qu'il est tout besoin qu'il fasse avancer la levée & envoy des gens de guerre, desquels il entend secourir les héritiers de la succession des Duchez de Cleves & Juilliers & ce à cause de la diligence que font les Imperialistes d'assembler leur forces, desquelles il est à craindre que les autres soient prévenus; & d'autant plus que je ne vois pas que les Electeurs & Princes Allemands confederez desdits héritiers

tiers y apportent de leur côté la chaleur & diligence qui y est requise pour s'opposer aux autres, du moins si les advis que j'ai de delà sont certains: mais c'est tout à découvert que le Roy d'Espagne assiste le parti contraire & qu'il y est secondé, mais sous main & plus secretement, par les Archiducs de Flandres. Pour moi j'ai resolu de m'y porter tout entier & ouvertement, car la cause de laquelle nous entreprenons la défense est trop juste pour en user autrement. Joint que je n'y suis poussé d'aucune convoitise indigne d'un Prince qui est droiturier & n'a dessein de s'avantager du bien d'autrui. Une grande partie de mes forces arrivera en ma frontiere de Champagne dedans le 15. ou 20. du mois prochain: mais d'autant que pour passer aux-dits Pays contentieux, il faudra entrer en quelque endroit de ceux des Archiducs de Flandres, à la veüe d'aucunes de leurs fortresses, desquelles ils ont jà renforcé les gardes, il sera nécessaire que j'attende à faire partir & avancer mesdites forces jusques à ce qu'elles soient ensemble, afin de marcher plus seurement. C'est pourquoi lesdits Princes n'en seront secourus sitôt que je désirerois & seroit requis pour le bien de ces Etats. Cela est en un Pays ou il y a si peu de fortresses qu'il leur sera difficile de maintenir leur possession, s'ils sont contraints de quitter la campagne & se resoudre à la défensive; c'est pourquoi j'ai de n'agueres fait une recharge à leurs dits Conféderez pour les

les admonêter d'y pourvoir, comme ceux qui le peuvent faire plus commodement que les autres, car les États des Provinces-Unies n'y engageront pas leurs gens qu'ils n'y voyent les notres embarquez par effet, je veux dire celles du Roy mon frere aussi bien que les miennes : pour cette cause vous prierez le Roy mon dit Frere qu'il fasse avancer les siennes le plus diligemment qu'il pourra sans s'attendre d'y employer ceux de sa Nation qui sont jà en Hollande, pour n'affoiblir & incommoder lesdits États, ainsi que je vous ai écrit; mais quand le Roy mon dit Frere fera lever en Angleterre les quatre mille hommes desquels il fait état de secourir lesdits Princes, il pourra les laisser en Hollande & Zelande, & prendre ceux qui y servent de longue main pour les employer en campagne; car il est certain qu'ils seront plus propres que les nouveaux levez, mais il est à craindre que les Impériaux chassent du Pays les Princes de Brandebourg & Neubourg devant que telles forces soient auprès d'eux; & lesdits Electeurs & Princes de l'union, ont, suivant ce que je vous ai écrit leur avoir conseillé, dépêché vers le Roy mon dit Frere. Le Prince Louïs Frere du Duc de Wirtemberg est parti sur affaires, où il doit être accompagné du Sieur \*\*\*, envers lesquels vous ferez les offices de complimens & de confiance à leur arrivée & durant leur séjour de par delà, que merite la bonne volonté que je porte à la maison de Wirtemberg, & me tiendrez adverti

de

de la legation dudit Prince , j'entends que l'Electeur de Brandebourg a peu profité en sa conference avec le Duc Jean de Saxe Frere de l'Electeur, contre les bonnes esperances que l'on en avoit conceües , dont je suis très marri , car c'eût été d'un grand & notable avantage pour la cause publique, que de rallier cette maison, qui est puissante en soi, & pour l'exemple de sa conjonction avec l'Empereur: sur cela lesdits Princes unis ont de nouveau renvoyé vers ledit Electeur le Marquis de Baden, desorte qu'il faut voir encore ce qui en réussira, devant que de desesperer de la reconciliation. Cependant mon Ambassadeur le Sieur de Boississe est allé visiter les Electeurs Ecclesiastiques pour l'effet que je vous ai écrit ci-devant & tiendrai le Roy mon dit Frere adverti de ce qui en succedera, comme vous le ferez par la présente d'un refus qui a été fait contre mon esperance audit Sieur de Boississe à Heidelberg, où il étoit retourné pour délivrer à l'Electeur Palatin, en la présence des Princes assemblez auprès de lui, entre lesquels étoient le Duc de Wirtemberg & ses Freres, les Marquis d'Hanspach & de Baden, & le Prince Christian d'Anhalt, mes Lettres de ratification des articles traitez à Hall , que je vous ai ci-devant envoyées, sur l'instance qu'il leur a faite par mon commandement de me promettre de ne donner assistance à l'advenir & durant notre Confédération contre mes sujets rebelles pour quelque cause & sous quel



quel prétexte & couleur que ce soit, même de la Religion, si jamais il advenoit qu'ils prissent les armes pour troubler mon Royaume de mon vivant & de mon fils le Dauphin, dont je suis très mari & n'ai été moins déçu; car puis que je ne fais difficulté ni conscience de joindre mes amis aux leurs, contre ceux qui les veulent opprimer, ajoit qu'ils fassent profession de Religion Catholique comme je fais, il me semble qu'ils pouvoient me promettre le semblable, où du moins s'obliger à n'assister (s'ils ne vouloient m'y servir) mesdits Rebelles; toutefois c'est chose que ledit Sieur de Boississe n'avoit encore pû obtenir d'eux, ainsi que j'ai appris par ses Lettres du 12. de ce mois, de façon qu'il avoit aussi differé de leur délivrer la susdite ratification; néanmoins j'espere que lesdits Princes se raviseront, & reconnoîtront qu'il est difficile que je tienne pour bons allies & vrais amis ceux qui veulent si soigneusement conserver & retenir la liberté de favoriser à leur discretion & volonté mes sujets, lorsqu'ils prendront les armes & se rebelleront contre ma personne & celle de mon fils: dequoi je veux croire que ledit Prince d'Anhalt que j'attends tous les jours & que je crois qui arrivera ici bientôt & peut-être devant que la présente parte, pourra m'apporter plus de lumiere & de satisfaction, comme je le desire & semble aussi être très raisonnable. Cependant vous vous absten-  
drez de parler encoré par delà de ce point,  
car



car je veux éviter qu'il vienne à la connoissance du Roy mon dit Frere, tant qu'il me restera quelque sujet d'esperer que ledit Prince changera de conseil, afin de ne delier notre bonne intelligence, même sur ces occurrences, les événemens desquels leur touchent de plus près & leur importent encore plus qu'à moi, donc vous n'en parlerez point du tout à mon dit Frere, si vous ne reconnoissez qu'il en ait sçeu quelque chose d'ailleurs, comme il pourra advenir que ledit Prince de Wirtemberg ou le Sieur de \* \* \* auront pû être chargez de l'en informer, soit pour justifier ledit refus, ou pour prendre son avis sur icelui: auquel cas vous ferez envers ledit Roy les devoirs & offres que vous jugerez nécessaires pour mon service, & pour lui faire reconnoître la justice & le mérite de ma proposition, & au contraire le tort que lescdits Princes feront à leur réputation, comme à notre amitié & aux affaires publiques, s'ils continuent à me refuser ladite assurance, en saison où je me puis mieux passer de leur alliance, qu'ils ne peuvent faire de mon assistance. J'ai grande raison aussi de me louer des propos que le Roy mon dit Frere vous a tenu sur le fait du Prince de Condé & de son bon avis sur icelui, car comme j'ai dit, ils sont pleins de tant d'affection & prudence que je ne sçais si je dois plus me vouer à lui faire rendre graces de l'une que de l'autre: vous lui en ferez donc les remerciemens que vous jugerez être à propos, aux  
termes

termes les plus significatifs de ma gratitude, & du contentement qui m'en demeure, dont vous pourrez vous adviser; lui disant que j'ai jà fait envers le Roy d'Espagne l'office sur ce sujet, par lequel il me conseille de commencer ma conduite avec lui dont j'ai reçu, peu de satisfaction; car bien que ledit Roy ait dit à mon Ambassadeur résident auprès de lui, auquel j'avois adressé cette commission, qu'il adviseroit à me donner sur cela tout le contentement qu'il pourra, néanmoins le Duc de Lerme auquel il confie la principale direction de ses affaires lui a tenu des langages si extraordinaires qu'il a voulu que je crussé que son Roy a entrepris & exprès la protection dudit Prince, non par rencontre ou par commisération de la fortune, mais de propos délibéré & me faire déplaisir & se van- ger de l'assistance (ce dit-il) donnée aux su- jets rebelles de son Maître. Car ledit Duc de Lerme a dit à mon Ambassadeur que mon Royaume avoit toujours servi de retraite & d'azile comme d'appui & de protection aux Rebelles de son Roy : alleguant premièrement sur cela, Antonio Perez & en se- cond lieu les habitans des Isles des Pays-Bas; & au contraire que les Roys d'Espagne a- voient toujours été les vrais refuges des per- sonnes qui étant injustement opprimées a- voient eu recours à eux, & que son dit Roy ne pouvoit pourvoir à l'instance que je faisois touchant ledit Prince, qu'il n'en eût conféré avec les autres Princes de la Chrétienté,

& pris sur cela leurs avis. Telles réponses qui sont aussi ineptes en toutes leurs parties, que contraires à la vérité & à l'équité, comme au devoir de toute bonne voisinage & amitié, & mêmes sont pleines d'ingratitude en ce qui concerne les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas, & ledit Antonio Perez qui m'ont à bon droit offensé & découvert leur mauvaise volonté & ce que j'en dois attendre; en quoi je n'ai pas été aucunement déçu, car je n'ai jamais crû ni espéré de leur amitié que des effets tout contraires à leur foi & belles paroles. C'est la coutume de la Nation d'en user ainsi envers tous, estimant toutes choses leur être loisible, & permises qui peuvent servir à leur agrandissement; de quoi la France & d'Angleterre ont fait preuve & ressenti les effets en toutes occasions; car que n'ont-ils pas tenté directement, & indirectement, & par voyes obliques pour nuire à l'un & à l'autre quand il ont fait la Paix avec nous! Et s'ils ont depuis recherché des alliances avec nous plus étroites, ce n'a été que pour nous abuser & pour mieux faire leurs affaires contre les Hollandois, lesquels s'ils eussent pû vaincre & subjuguer par armes, que n'eussent-ils tenté contre leurs dits voisins. Voyant qu'ils ne pouvoient par la force venir à bout d'eux, ils n'ont fait conscience de recevoir & rechercher notre aide pour obtenir par notre entremise une Trêve, en espérance de parvenir par cette voye plus aisément & seurement à leur but;

auf-

aussi ont ils à la même heure embrassé le sujet de la succession de Cleves pour ajouter à leur Empire, à tort ou à droit, cette pièce qu'ils reconnoissent être de grande importance, pour leur faciliter & applanir le chemin pour la reduction desdites Provinces-Unies en leur puissance, & ensuite de cela de toute la Germanie. Ils ont délibéré aussi de perpétuer en leur famille la Couronne Romaine & même de la faire tomber sur la tête propre dudit Roy d'Espagne, comme au Prince de ladite maison qui pour être plus puissant que les autres, peut avec le temps reduire l'Empire en une entière servitude, & comme ils ont reconnu qu'ils seroient encore traversés par moi, & par le Roy mon dit Frere en ce dessein, dequoi je me suis dès le commencement déclaré ouvertement, c'est aussi ce qui a animé ledit Roy d'Espagne contre moi & l'a meû d'embrasser l'occasion de la desobéissance & felonnie dudit Prince de Condé si chaudement & publiquement qu'il a fait, pour s'en prévaloir contre moi. Cela étant j'ai estimé avoir assez justifié mes actions & mes armes, quoi que je veuille dorénavant faire & entreprendre tant contre ledit Roy d'Espagne, que tout autre, pour la seureté de ma Couronne & succession, & pour obvier aux injustes desseins & à la mauvaise foi & volonté dudit Roy & de ses partisans; & non attendre que le temps & les occasions les favorisent davantage, comme je sçais qu'ils espèrent & projettent sur des

fondemens que Dieu ne permettra, s'il lui plaît avoir lieu, que je ne leur ci-aye devant fait reconnoître & sentir assisté de la justice divine, la vanité & iniquité de leurs esperances & propositions; en quoi je ferai donc état, qu'étant ma cause si juste qu'elle est, s'il faut que j'en vienne aux armes, le Roy mon Frere me fera connoître par effets dignes de notre ancienne amitié, non jamais interrompue, la difference qu'il fait de la sincerité avec laquelle j'ai toujours vécu avec lui, à la feintise & simulation de celle dudit Roy, lui disant comme je prépare toutes choses nécessaires pour avoir dequoi executer la resolution que je serai conseillé de prendre en ces affaires, à quoi néanmoins je ne m'engagerai inconsiderement & par précipitation, non toutefois pour autre respect & consideration, que pour ne vouloir être, si je puis l'éviter, auteur de la rupture de la tranquillité publique, que par une insupportable violence & contrainte qui soit manifeste à tous. Le Pape comme Prince prudent, & équitable n'a voulu jusqu'à présent engager son nom & puissance en la Ligue que la maison d'Autriche poursuit en Allemagne & ailleurs sous prétexte de s'opposer aux Hérétiques. J'ay vu qu'il en soit fort sollicité par l'Empereur & ledit Roy d'Espagne, parce que je lui ai fait demontrer & toucher au doigt, que cette pratique & poursuite a bien un autre but que celui de la gloire de Dieu, & de la conservation de notre Religion; & aussi qu'il a voulu

voulu conserver le nom & les fonctions de Pere commun envers les parties, sans se partialiser pour l'une plus que pour l'autre, pour pouvoir être propre & capable de moyenner un bon accord entre nous : ensuite de quoi il va tous les jours employant par ses Nonces de toutes parts ses remontrances & l'autorité de ses conseils pour moderer nos aigreur, & les composer par un accord amiable ; mais assurez le Roy mondit Frere que lui ni autres ne tireront de moi pour ce regard aucun consentement préjudiciable à mes alliez, ni hors des termes de l'équité, dont ladite maison d'Autriche puisse être advantagée au dommage de nos dits Conféderez, interessez en ladite succession de Cleves ; ni sans en conferer premierement avec le Roy mon dit Frere. Je me promets aussi qu'il en usera de même en mon endroit & me gardera la même fidelité & correspondance, de quoi vous prendrez sa parole, car je ne doute point que lesdits Espagnols n'essayent à lui donner jalousie de mes armes, comme si j'avois deliberé de m'advantager sans sujet des occasions qui se présenteront au préjudice de mes dits alliez, & de la Paix publique ; mais j'ai telle créance du bon jugement dudit Roy, & de la confiance en la sincerité & probité de laquelle j'ai procedé, que non seulement il méprisera tels artifices, mais connoitra qu'ils sont par eux employez contre lui autant que contre moi, inventez par eux pour nous diviser & jeter en ombrage & défiance

& affoiblir nos armes, & priver nos Conféderez des effets de notre commune assistance en la défense de leur juste cause: à quoi nous remedierons, comme nous devons, si nous renouvellons sur ces occasions nos anciens traitez & concluons & arrêtons avec cela la Ligue défensive qui a été proposée & que j'ai eu singulier plaisir d'apprendre par vos dites Lettres & pour ce que votre dit Secrétaire m'en a rapporté être par ledit Roy & ses Ministres, approuvée & désirée comme elle est de moi, tellement que vous me ferez service très agréable & utile d'en poursuivre & avancer la conclusion, autant que vous le pourrez faire avec dignité; & comme je reconnois bien que l'article qui concerne le payement & remboursement de leurs prétendues dettes étant accordé, facilitera grandement le reste, ie m'étois laissé aller à consentir leur faire payer 200 écus. pour toutes leurs dites prétentions aux conditions & termes que je vous ai écrits & m'avez repetez par vos dites dernieres Lettres, par lesquelles j'ai appris que vous estimez qu'ils se contenteront de la somme, pourveu seulement que je restreigne & reduise en deux années ledit payement, au lieu de quatre portées par le commandement que je vous ai fait, chose à laquelle je m'accommoderois volontiers, tant je desire leur ôter le sujet de plainte & aussi leur faire connoître l'estime que je fais de l'amitié dudit Roy, si la commodité de mes affaires le permettoit, car encore qu'ils

con-



consentent que je ne sois tenu d'acquitter la-dite partie en cas de guerre avec ledit Roy d'Espagne, qui est une condition qui m'est très agréable, & à laquelle je desirerai surtout que vous les engagiez encore, si nous les résolvons à notre accord, toutefois d'autant que je suis contraint dès-à-présent d'armer très puissamment non seulement du côté d'Allemagne, mais aussi en divers autres lieux & endroits de mon Royaume, tant pour l'offensive, que pour la défensive, & sécurité de mes frontieres, qui avoisinent de toutes parts celles dudit Roy d'Espagne, il faut que j'entre & me constitue dès cette heure en des défenses aussi grandes que si j'avois la guerre ouverte avec ledit Roy d'Espagne; car de son côté il fait le semblable de toutes parts, à ce conseillé & induit, tant par ce qu'il sçait qu'il m'a offensé en la retraite dudit Prince de Condé, dont il craint que je me ressente, que pour la jalousie qu'il a conçue de mon alliance avec le Duc de Savoye, la proposition de laquelle l'a jetté à une telle apprehension de la guerre en Italie, qu'il arme aussi de ce côté là puissamment, tout ainsi que si la guerre étoit déjà commencée & menace mes Provinces de Provence & Languedoc. Cela étant je suis obligé de faire le semblable, c'est pourquoi j'ai besoin dès à présent de toutes mes pièces pour y pourvoir. Néanmoins je suis content pour accommoder le Roy mon dit Frere de lui faire payer la susdite partie de 200. mille écus en trois ans au lieu de quatre, à raison de

deux-cens-mille-livres par an payable à la fin de chaque année , pourveu que je n'entre en guerre avec ledit Roy d'Espagne vous avez jà stipulé avec le Grand Trésorier , dont je suis content que vous leur passiez en mon nom telle obligation qu'il sera nécessaire, en vertu du pouvoir que je vous ai donné ; mais je desire que la dite obligation soit faite à part & en telle forme authentique néanmoins que vous jugerez avec eux être la meilleure , afin qu'il n'en soit fait mention par le susdit Traité que nous voulons faire, tant afin qu'il n'apparoisse que j'aye acheté le renouvellement de leur dite amitié , que pour toutes autres bonnes considerations & même que l'on pourroit fonder & inserer sur cela la moindre remise & difficulté que interviendrait à l'acquit de ladite partie , une contravention & rupture entiere dudit Traité, ayant affaire à gens assez pointilleux & sujets à querelle pour peu de chose. Vous mettrez peine donc de gagner avec eux ces deux points qui est que ledit remboursement soit fait en trois ans, si je n'ai la guerre avec ledit Roy d'Espagne & que l'obligation en soit faite à part & hors dudit Traité général ; & comme vous avez jà bien & heureusement acheminé votre négociation & l'exécution de mes commandemens, je veux esperer aussi que m'en rapporterez l'entier contentement que l'état présent de mes affaires requiert. Quant aux autres articles & conventions du Traité que nous prétendons faire, il me semble qu'il faut  
les

les sonder & dresser, nous reglant sur les Traitez & les reglemens que nous avons faits avec eux, tant ensuite & en consequence d'iceux, que sur l'information que vous pouvez prendre de mes sujets qui trafiquent de par delà, de ce qu'il convient y coucher & adjoûter pour le bien de mesdits sujets; car notre but doit être tel de parvenir premierement à la liberté, & seureté dudit Commerce entre nos Royaumes & sujets, secondement à la reciproque défense & assistance que nous devons esperer & recevoir l'un de l'autre, en cas de guerre, par invasion ou autrement. Comme les deux chemins nous sont jà tracez par les Traitez précédens, il faut les prendre & suivre comme j'ai dit & les éclaircir & amplifier en ce qui sera de part & d'autre jugé nécessaire pour notre utilité commune; & je ne sçais s'ils voudront comprendre l'Ecosse en ce Traité comme de l'Angleterre sous le nom Général de la Grande-Bretagne, ou en les nommant & specifiant; si c'est leur intention que ie n'y puis ni veuille contredire; mais faut prendre garde qu'ils n'insistent que les Anglois jouissent en mon Royaume de semblables privileges & graces que sont les Ecossois, car telle qualité de traitement seroit par trop préjudiciable pour les raisons que vous comprendrez assez desdits privileges, dont j'ai commandé vous être envoyé des extraits. Je ne crois pas qu'ils opiniâtrent ce point, ni que lesdits Ecossois désirent & consentent de leur part ladite égalité. Aussi sera-ce

H 5

mon

mon avantage pour le présent & pour l'avenir que cette difference soit entretenue. Vous ferez donc votre possible. De plus, je desire qu'il soit expliqué par ledit Traité, que les secours duquel nous conviendrons pour la défense de nos Royaumes & Pays aura lieu non seulement es guerres & entreprises qui seront faites contre Nous & nos dits Royaumes, Pays, Terres, & Seigneuries, par tous Princes & Potentats étrangers; mais aussi contre les mouvemens de dedans, qui pourroient être suscitez par aucuns de nos sujets, sans nous informer de la cause desdits mouvemens, que nous tiendrons pour Rébellion sur la simple déclaration de celui qui aura reçu l'offensé & requerra secours de l'autre en vertu dudit Traité; quelque cause & prétexte que puissent mettre en avant nos dits sujets qui auront pris les armes, quand même ce seroit pour cause de Religion, afin que nous retranchions toute sorte d'espérance à nos dits sujets, comme à nos voisins, d'être supportez & assistez de l'un au préjudice de l'autre, pour quelque cause & sous quelque prétexte que ce soit, qui sera un avantage reciproque & égal, lequel à mon avis ne sera moins utile audit Roy & à ses successeurs, que je veux croire qu'il sera à moi & aux miens, les choses qui sont en nos Royaumes aux termes où elles sont, & étant regardez par nos voisins qui n'épargent or, ni argent, ni aucune sorte d'artifices & prétextes pour suborner nos dits sujets, & les

exci-

exciter à revolte. Aussi n'est ce chose sans exemple entre nous, ainsi que vous verrez par le double de la Lettre que le feu Roy Charles écrivit à la feuë Reyne d'Angleterre après le Traité de 1572. que j'ai commandé vous être envoyée. Vous moyennerez donc que ledit article soit ajoûté audit Traité, ou pour mieux dire interpreté & couché en la forme susdite. Quant aux autres vous les projetterez avec eux en la forme & maniere que vous jugerez être la meilleure : mais vous m'enverrez ce que vous aurez fait avant que de rien conclure & arrêter ; afin que je le considere en mon conseil, & vous ordonner sur icelui ma dernière volonté. Je donnerai ordre aussi que celui que j'estimerai pour me servir d'Ambassadeur par delà, y arrive s'il est possible avant que vous en partiez, afin qu'il soit par vous instruit & installé en ladite charge, comme je juge qu'il est nécessaire pour mon service. En tout cas je n'approuve pas pour faciliter le payement de la partie que j'ai délibéré faire fournir audit Roy pour lesdites dettes, de retrancher maintenant le nombre des gens de guerre, duquel j'ai promis aux Allemands les secourir aux affaires de Cleves : car cela les incommoderoit & offenseroit grandement, joint que je sçais que la troupe entière leur fera tout besoin ; pourvoyant à leurs affaires mollement, & leurs affaires demandant à être secourus puissamment, comme les uns & les autres font. Advertissez moi soigneusement de tous ce que  
vous

vous avancerez en ces affaires & mettez peine de sçavoir ce que les Députez de Provinces-Unies traiteront avec ledit Roy, quand ils y seront arrivez, avec lesquels vous entretenez toute bonne correspondance, comme vous ferez avec le Prince de Wirtemberg.

*De Paris le 20. de Mars 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**I**L faut que nous servions nos Maîtres comme il leur plaît, & croire que Dieu inspire en eux les conseils qu'ils prennent, & préfèrent à ceux de leurs serviteurs. Nous sommes ici fort sensibles, & il y a bien de l'apparence, que ce vuide regarde les affaires du Prince de Condé, affaire difficile à traiter pour nos Ministres, & pour nos Ambassadeurs. C'est pourquoi en cette matiere nous sommes assez difficiles. Vous en sçavez autant que moi & pareillement d'où cela procede. Si c'est bien ou mal fait pour le service de notre Maître, je le remetrai à votre jugement, tant y a que je vous prie & conjure (mais je sçai qu'il n'est besoin d'user de ces termes en votre endroit) de faire votre possible afin qu'ils s'accommodent à nos trois ans, en la forme que sa Majesté vous mande, car  
vous

vous contenterez grandement sa dite Majesté, joint que vous accommoderez aucunement nos affaires: la partie de deux-cens-mille-livres par an a été jà couchée sur l'état de la présente année, ainsi que M. de Sully a dit à sa Majesté en ma présence; de sorte que la voila assurée si la guerre d'Espagne ne la devoye. Nous en sommes fort menaçez, non tant de la part des Espagnols, que du soin que nous devons avoir de notre propre réputation. Nous tenons à Milan M. le Prince de Condé, où il aura été reçu magnifiquement, car nous sçavons que le Comte de Fuentes s'y préparoit ouvertement. Pouvons nous après cela le dissimuler, sans donner sujet à nos voisins de nous accuser de lâcheté, ou foiblesse? Voilà à quoi nos pêchez nous reduisent. Ce nous fera un grand bien que le Roy Breton prenne l'affirmative avec nous pour les affaires de Cleves, & que nous reveillions sur ces occasions notre Ligue défensive. Travaillez y donc chaudement, & néanmoins en conservant la dignité du Roy, comme il convient; car ils ont avantage que vous traiterez sur le fumier, & de nous voir aux termes auxquels nous nous trouvons avec le Roy d'Espagne. Toutefois, ils ne faut pas pour cela que nous fassions rien qui soit indigne de nous, ni à notre desavantage. C'est pourquoi nous désirons de voir vos premiers projets devant que vous concluez rien; néanmoins vous ne pouvez faillir d'en suivre les précédens Traitez au secours mutuel



mutuel que nous devons nous entre donner au cas d'invasions ou défense. Ayez soin aussi de l'article qui concerne nos guerres civiles, il doit plus servir advenant le décès de sa Majesté qu'à présent. Graces à Dieu nous ne redoutons pas ce malheur tant que le Roy vivra, & crois que l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande ont autant besoin de cet article, que la France; & semble que cette querelle de Cleves doive reduire toute la Chrétienté en deux parts, l'une Catholique & l'autre Protestantes. Il n'y a que le Roy qui empêche que cette division soit entière & absolue, à quoi les autres doivent avoir grand égard. Je vous envoie une Lettre du Roy pour celui de la Grande-Bretagne, que sa Majesté a volontiers commandée pour lui témoigner le gré qu'elle lui a de l'assurance qu'il vous a renouvelée de son amitié, sur l'occasion qui regarde M. le Prince de Condé, ainsi que vous verrez par le double d'icelle ci-joint. J'ai fait entendre au Roy ce que m'avez écrit touchant la Compagnie du Duc d'Yorck. Si la guerre s'échauffe, sa Majesté s'en servira, & la fera passer en ce Royaume, si ces Princes le trouvent bon; mais elle approuve que la montre s'en fasse de deçà l'eau. Je lui ai parlé aussi de la pension du Duc de Lenox & comme les Etats de la présente année sont à faits & qu'elle n'a encore résolu de faire passer ladite Compagnie, cela est demeuré en suspens, & aurai-je toujours à plaisir de servir ledit Duc en cette occasion, & en toutes

toutes autres. J'ai conseillé à M. & à Madame de Fleury de commander à mon Neveu de faire tout ce que vous lui ordonnerez, me ressentant grandement obligé à vous du soin qu'avez de lui & des faveurs que vous lui faites départir. J'estime enfin faire resoudre au premier jour de nommer un Ambassadeur pour l'Angleterre. Cela fera à mon advis M. de Valencey, de quoi nous vous donnerons advis incontinent, & ferons bien aise que de delà ils nous envoient un autre que celui qui les sert à présent à Venise, parce qu'on nous dit qu'il est violent & puritain. Nous avons appris que le Prince Louis de Wirtemberg a quelque dessein de faire l'amour en Angleterre.

*De Paris le 20. de Mars 1610.*

## XII. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**P**Eu de jours avant l'arrivée de ce porteur, nous avons reçu vos Lettres du 24. du mois passé, mais celles qu'il nous a apportées, nous ont représenté & deduit bien amplement & particulierement tout ce que vous avez enfin geré & négocié avec ce Roy & ses Ministres, dont j'ai rendu compte au notre  
tout

tout à loisir, au petit voyage qu'il a fait à Fontainebleau ; duquel M. de Villeroy s'étoit dispensé pour jouir de son Conflans. Tout avoit bien passé au singulier contentement de sa Majesté, si vous eussiez pû gagner que l'on fût demeuré dans les termes des quatre années pour le payement des deux-cens-mille écus, quel'on trouve bon pour sortir une fois d'affaires, sans être restraints à trois, mais ne vous attendez pas que l'on se reduise à deux ; notre Maître n'étant butté à ne se vouloir accommoder pour la réputation en la commodité de ses affaires. Faites donc qu'ils se contentent de trois années, si vous voulez sortir delà, ce qui toutefois ne vous est permis devant que d'avoir reçu le commandement du Roy. Pour ce que vous avez arrêté avec eux pour la Ligue défensive & les autres articles qui regardent l'utilité du Commerce, sur tout maintenant que nos Allemands ont résolu, aussi ineptement que malicieusement, à l'instance que leur a faite M. de Boississé contenuë en la Lettre de sa Majesté, laquelle ne peut que prendre ombrage de leur amitié par un refus si mal fondé, & qui infere une dangereuse conséquence pour l'advenir, de quoi à bon droit elle veut être éclaircie, comme elle entend que vous fassiez soigneusement de votre côté pour ne tomber en inconvénient. C'est chose étrange que nous voulions secourir ces Princes qui ont grand besoin de notre assistance, & néanmoins sur cette conjoncture, nous vont of-

fenser

fenfer & ombrager si imprudemment, & si librement, que si nous avions besoin de leurs Puissances. Nous nous promettons que ledit Roy Breton fera meilleure consideration sur ce point, & ne s'arrêtera à ces pointilles, qui ne tournent enfin qu'à leur dommage; c'est qu'ils ne reconnoissent pas l'état présent auquel ils sont reduits, qui est que leurs adversaires amassent en diligence des forces de tous côtez pour leur courir sus, & à leurs amis & Conféderez; & eux n'ont encore rien de prêt pour faire exploits comme il convient en cette occasion de Juilliers, & feroient bientôt en pitoyable condition, n'étoit la crainte que les Espagnols & les Impérialistes ont des armes des Roys, & Princes leurs amis, & alliez; auxquels ils donnent si peu de sujet d'accourir à leur défense, qui s'ils n'y étoient poussez de la consideration publique, & du particulier de leurs Etats, celle de leur amitié & bonne correspondance ne les y échaufferont gueres; ils ne s'aident point & veulent être aidez. Si le secours vient à être puissant ils le redoutent, & soupçonnent qu'il est dressé autant contre eux que pour eux; s'il est foible ils se plaignent de notre froideur & prennent sur cela prétexte d'armer aussi foiblement de leur côté, de maniere qu'il est difficile de bien faire avec gens composez de cette humeur, lesquels s'ils ne donnent autre ordre à leurs affaires pourront bien être prevenus de leurs ennemis qui s'épargnent du côté d'Espagne,

de Flandres, d'Italie & d'Allemagne pour se rendre forts & maintenir Leopold en la possession de Juilliers & se défendre d'ailleurs & du juste couroux de sa Majesté pour la retraitte qu'ils donnent au Prince de Condé, laquelle ils ne déguisent plus maintenant, vous le voyez par les langages de Duc de Lerme, qui doivent servir d'avertissement au Lecteur pour en tirer sa raison en temps qu'il se puisse faire plus commodement & puissamment, & ne laisser cette fusée à démêler à la succession du Maître qui y seroit plus empêchée, possible, qu'elle ne le fera aujourd'hui pour plusieurs considerations qui concernent l'advenir: mais j'espere que vous ferez de retour devant que la fête commence, & que ferez relevé d'un successeur duquel le Roy parla hier, & le vois délibéré de se servir de M. de Valencey Neveu de M. de Vic, Gentilhomme de moyens & d'esprit composez Nous verrons le choix qu'ils y opposeront. A la vérité le Roy se loüe en tout de la façon que se comporte avec vous ledit Roy Breton, tant en paroles qu'en effets: si cette correspondance peut jetter des racines bien profondes, croyez que le Général de la Chrétienté & les États de deux Roys en recüeilleront des fruits très savoureux. Votre festin a été représenté au Roy qui y a pris plaisir, & ne sera jaloux que la Republique de Venise se joigne à cette bonne intelligence. Achevez promptement & heureusement pour nous revenir voir; & quand vous

vous aurez envoyé ce que vous aurez conclud par delà, nous ne tarderons gueres à vous faire sçavoir sur le tout les intentions de sa Majesté.

*De Paris du 21. de Mars 1610.*

## XIII. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**OUS avons reçu vos Lettres du 1. & 5. du courant, comme j'avois fait auparavant celle du 13. du passé, à cause de l'absence de M. Sully. Nous ne pouvons encore resoudre le fait des dettes, ni la forme de la cession des deniers payez aux Etats sur icelles; le Roy lui ayant donné congé d'aller voir ses maisons, dont il sera de retour Samedi ou Dimanche: cependant j'ai voulu vous faire sçavoir par avance que notre Maître ne montre pas de volonté de faire payer les six-cens-mille-livres en moins de temps de trois ans. Est-ce à cette condition que vous avez réglé? mais nous ne faisons point de difficulté d'expedier ladite cession comme l'on demande, car c'est chose raisonnable: pareillement il nous semble que vous ne devez differer, attendant les commandemens plus exprès du Roy, sur l'un & sur l'autre

desdits points, d'entrer en conference du renouvellement de nos Traitez, quand ce ne feroit que pour reconnoitre ce que nous en devons esperer, joint que leur conduite en cela peut aider à faciliter l'article; en tout cas il est bon que nous ayons quelque lumiere de leurs intentions, & je reconnois que sa Majesté vous permettra mal volontiers de revenir devant cela. Elle n'a encore fait election aussi d'un Ambassadeur ordinaire; mais quand nous vous avons envoyé les mémoires des Marchands de Roüen, nous n'avons pas entendu vous obliger à les suivre, ni à les obtenir selon leur forme & teneur; de façon qu'il suffira que vous fassiez votre devoir en leur faveur, que vous nous teniez advertis de toutes choses à mesure que vous les avancerez, afin que nous puissions vous faire sçavoir aussi ce que vous aurez à faire. Nous attendons avec impatience les Ambassadeurs des Etats qui ont été retardez, à cause du tumulte du Thork, lequel nous tenons à présent appaisé; desorte que j'estime qu'ils comparoîtront ici dedans le 25. de ce mois. Leurs Majestez continuent à dire qu'ils seconderont le Roy en cette guerre en tout & par tout, mais ce sont paroles générales qui n'obligent point. Quand nous aurons vu leurs gens peut-être en apprendrons nous davantage; de quoi nous vous ferons part. Le Prince d'Anhalt est passé ici allant à Dusseldorp, il est plein de courage, & de bonne volonté; mais je crains qu'il ne rencontre plus



plus d'affaires , qu'il n'en pourra soutenir ; car ces deux Princes de Brandebourg sont toujours en debat , & foibles au regard de leurs adversaires , que s'ils vont à être Maîtres de la campagne ; & comme toutes les places que possèdent lefdits Princes sont foibles , je prévois qu'ils seront contraints de les abandonner ou d'y courre quelque mauvaise fortune , devant que le secours de leurs alliez qu'ils attendent , soit arrivé ; car les Etats non plus que le Roy Breton ne veulent faire marcher les leurs que notre Maître ne paroisse & nos gens ne peuvent être tout ensemble qu'à la fin de May ; & ne pouvant nous avancer qu'avec toute notre armée pour la raison que je vous ai écrite , laquelle paroît tous les jours plus considerable , d'autant que les Archiducs arrivent & se préparent pour nous empêcher le passage , leurs gens déclarent ouvertement telle être leur délibération ; & celle du Roy est en ce cas de l'acquérir à coups de picques , quoi qu'il en puisse arriver : je dis ceci pour ce que je commence à douter de la société dudit Roy en cette affaire ; comme je vois par vos dites Lettres que vous avez commencé aussi à bien reconnoître pareillement. Je fait peu de compte des forces des Allemands , pour ce qu'ils sont empêchez chez eux , & sont d'ailleurs de bas aloi en toute maniere , à quoi j'adjouterai que nous n'avons pas opinion ici , que quand nous contenterons les Anglois du payement des six-cens-mille-livres , ainsi qu'ils demandent,

nous devions faire état pour cela plus certain de leur foi & amitié ; & néanmoins je suis de ceux qui croient que la seule réputation de l'union de ces deux Roys peut valoir beaucoup en cette conjecture , & par tant de desirer voir la fin cette recherche & même achetée. Je ne desespere pas encore du tout que nous ne prenions ce conseil , lorsque nous fonderons notre dernière. Le Prince de Condé arriva à Milan le dernier du passé, lui troisième. Il a été reçu magnifiquement par le Comte de Fuentes , qui l'a logé au Palais en sa propre chambre , lui a donné des gardes & lui faisoit préparer le Château pour sa plus grande sûreté active & passive. Ce sont faveurs qui ne sont faites sous la cappe , ni en secret, elles nous offensent plus , quelles nous nuiront , & semble que les auteurs d'icelles aient à plaisir de se servir de cette occasion, pour découvrir la haine & mauvaise volonté qu'ils nous portent , afin de nous obliger, voire forcer de nous en ressentir , ou bien faire croire au monde qu'ils peuvent ou espèrent nous faire beaucoup de mal par le moyen de ce Prince , & en ce faisant décrier les affaires de sa Majesté , & son alliance ; mais j'espère que nous tirerons profit de la première , & qu'ils seront déçus du compte qu'ils font à l'autre. M. de Lesdiguières est à présent avec M. de Savoye ; quand nous saurons qu'ils auront traité , nous vous en ferons part , non pour le débiter par delà mais pour vous servir d'information. Ils continuent

tinuent à chasser d'Espagne le reste des Morisques. Ce Roy là arme aussi de toutes parts, comme font tous autres Princes, tellement que toutes choses tendent à une guerre générale.

*De Paris du 16. d'Avril 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XIV. LETTRE

DU ROY HENRY IV.

**M**onsieur de la Boderie, j'ai differé de répondre à vos Lettres du 13. & dernier du mois passé, jusques à ce que j'aye pris une bonne & entiere resolution sur le contenu en icelles. Je persiste à me louer des propos amiables que le Roy de la Grande-Bretagne, mon bon Frere, vous a tenus & donnez au fait du Prince de Condé, reconnoissant de plus en plus par iceux la sincerité de son amitié, & le jugement qu'il fait de la mauvaise & déloyalle procedure qu'y tiennent les Espagnols, qui m'obligent au ressentiment que j'ai délibéré leur faire connoître par effets aussi notables, que leur perfidie est notoire; car ils continuent, pensant à me faire dépit, à le traiter & caresser à Milan le plus favorablement qu'ils peuvent, où vous aurez sçeu qu'il est enfin arrivé par le chemin d'Allemagne, le dernier Mars. Ils se veulent venger de l'alliance que j'ai contractée avec le Duc

de Savoye, croyant qu'elle n'est à autre fin que pour porter dommage à leurs Etats en Italie, & se persuadent que la retenue dudit Prince à leur dévotion, me retiendra d'entreprendre quelque chose qui les puissent incommoder, jugeant en cela de mon naturel & courage par le leur, lequel tant s'en faut qu'il en soit abbatu qu'il s'en relève pour s'évertuer davantage à tirer raison d'une telle indignité, & je me promets qu'ils seront confondus aux pernicieux desseins qu'ils délibèrent de fonder, & dresser à mon préjudice, sur la desobéissance & que je serai assisté & secondé de la bonté divine aux résolutions que je serai conseillé de prendre en cette occasion. Le Roy mon dit Frere a raison de juger delà, l'incertitude des Princes interessez en la succession de Cleves, ce qu'elle mérite en une occurrence aussi pressée qu'importante à eux, & à leurs amis. Je continue tout devoir de recommandation & remontrance à l'endroit des Princes, possédant & leurs alliez, pour leur faire connoître le péril qui approche, la nécessité d'un prompt secours, & l'avantage que prendront sur eux leurs adversaires, si au commencement ils viennent à avoir quelques bons succès de leurs entreprises, & qu'ils ne soient assez puissans pour en prendre leur revanche avec usure. J'espère que pour cela le voyage qu'a fait vers eux le Prince Christian d'Anhalt, au partir d'auprès de moi ne sera inutile, ains qu'il servira grandement à leur faire penser,

fer, comme il faut, à la défense & conservation de leur possession & à exiter les autres Princes unis à avancer le secours ci-devant promis. Quant au mien il fera bientôt en état d'être employé, avec lequel je fais mon compte de marcher en personne le 20. du mois prochain, qui sera de telle qualité que je m'assure que mes amis en feront autant confortez, que leurs ennemis intimidez & retenus en leurs entreprises. Je veux croire que les forces que ledit Roy entend lever & employer pour sa part au même effect seront prêtes en même temps, lesquelles toutefois j'eusse bien désiré & eut été fort à propos, qu'elles se fussent avancées les premières, comme étant les plus proches, pour consoler lesdits Princes, attendant le gros des Troupes de leurs autres amis, & Conféderez; mais j'ai bien remarqué qu'il n'a voulu le premier les exposer au hazard. Voire à mon avis qu'il a douté aucunement si à bon effect je les assisterois pour n'y tremper tout seul. Encore à ce que je vois que ce ne sera pas peu s'il s'y joint en compagnie pour les difficultez & manquement qu'ils rencontrent en ses affaires, & sur tout en celui de l'argent. J'estime que le Duc Louïs de Wirtemberg sera maintenant arrivé près de lui & lui aura rendu compte de la délibération des Princes unis, qui l'aura sans doute plus contenté qu'échauffé; néanmoins par le respect qui lui est rendu, il devrait se mettre en devoir de contribuer gaillardement &

promptement pour seconder & fortifier les bonnes intentions desdits interessez, y étant obligé, outre la cause commune, pour la consideration du bien de ses Etats en particulier. J'ai nouvelles du Sieur de Boississe que le secours promis par lesdits Princes de l'union s'avance avec diligence, que dans peu de temps il sera joint aux forces que ceux de Brandebourg & de Neubourg tiennent à présent, de maniere que je prévois que si celles qu'ils attendent de leurs autres Conféderez se rendent en même temps, la notre sera aussi puissante qu'elle & juste & digne d'être soutenuë de tous ceux qui aiment & affectionnent la seureté publique, comme je m'assure que fait le Roy Breton; ainsi qu'il a toujours témoigné aux occasions du passé. Ledit Sieur de Boississe est allé accomplir la charge que je lui ai commise envers les Electeurs de Trêves & de Cologne, après avoir visité celui de Mayence, pour delà se rendre à Dusseldorf, où je promets que ledit Roy fera trouver son Ambassadeur, afin de joindre leurs avis & conseils ensemble à l'avantage desdits Princes possédant, qui ont besoin d'être assistez, & consolez promptement, & fermement, pour n'échouer aux premieres rencontres, & exploits qu'ils entreprendront. Les Ambassadeurs des Sieurs des Etats des Provinces-Unies arrivent près de moi depuis quelques jours, m'ont assuré de la continuation de la bonne volonté & disposition de leurs Maîtres pour ce regard, & de



de fournir en cette occasion leur secours actuel, toutelois & quantes je voudrois & jugerois qu'il seroit à propos de ce faire de façon que je prendrai sur cela mes mesures, comme je me promets que fera mon dit Frere sur ce qu'il aura appris & entendu de ceux qui lui ont été députez en même temps, & pour même effet. Prenez garde à découvrir ce qui se passera entre ledit Roy & eux au séjour qu'ils feront par delà, comme pareillement ce qu'y aura profité ledit Duc Louis en son voyage, & le jugement qu'il s'en fera. Mais pour venir au point principal duquel il s'agit entre nous, & que je reconnois être la vraie pierre de touche pour juger de la candeur & franchise de leur amitié, je vous dirai que je n'eusse crû que ledit Roy & le Grand Trésorier eussent rejeté de la façon qu'ils ont fait les conditions que leur avez proposées pour le payement des dettes qu'ils prétendent que je leur dois, tant pour l'équité de ladite ouverture, que pour le doute de l'incertitude auquel nous sommes encore jusqu'à présent demeurez de la vérité de cette prétention & même en la saison que nous sommes, & aux affaires qui se présentent aujourd'hui où il va de l'interêt commun de nos Etats & Royaumes; & qu'il est tout besoin que l'on sache que nous soyons unis de volonte & d'effets. Et à la vérité si je n'eusse été retenu des considerations publiques, j'avois assez d'occasions par ce que l'un & l'autre vous ont déclaré de vous faire  
revenir



revenir fans rien faire, qui eut à mon advis autant préjudicié à eux qu'à moi, tant pour le présent que pour l'advenir, nos affaires étant graces à Dieu en état que je puisse aussitôt me passer de l'assistance & amitié de mes voisins, qu'eux de la mienne: mais je veux avoir, comme je vous dis plus d'égard au public qu'à mon ressentiment particulier, & est quelque fois bon de dissimuler tels traitemens pour ne négliger les occasions qui s'offrent de bien faire à la cause commune, & néanmoins en faire profit & en retenir la connoissance pour servir à la conduite de l'advenir; & pour cela je consens & trouve bon afin de ne rompre entierement que le payement des six-cens-mille-livres se fasse en deux années à compter du jour du contract qui en sera passé, & que je ne sois obligé à commencer le payement devant la fin de la premiere année, ayant été contraint de me consumer en grands frais depuis quelque temps pour avancer mes levées de gens de guerre; bien entendu toujours que si je l'ai avec le Roy d'Espagne ou les Archiducs de Flandres, je ne serai tenu durant icelle à aucun payement ni déboursment de deniers, suivant ce que ledit Roy & ses Ministres vous ont jà accordé de cette condition. Cette condition me peut être utile, me voyant à la veille d'y entrer; car si le Roy d'Espagne, ou les Archiducs veulent ouvertement soutenir la querelle de Leopold, ou que par l'assistance que je donne aux Princes mes amis & alliez, il s'en pensent revan-

ger

ger sur quelque partie de mes Etats, je serai contraint de m'y porter encore plus puissamment pour résister à leurs efforts, & les faire tomber sur leurs têtes. Je vous envoie aussi une déclaration de ce que j'ai fourni aux Etats des Provinces-Unies suivant le Traité fait par mon Cousin le Duc de Sully, desquels ledit Roy peut à bon droit retirer le tiers que j'ai avancé pour lui & ne doute point qu'ils ne reconnoissent franchement la dite dette, mais n'étant chose qui dépende de mon fait, je n'y puis rien que employer mes offices, ce que je ferai très volontiers. S'ils font refus ou difficulté de la reconnoître, ils doivent donc se contenter de la dite déclaration en la forme qu'elle accompagne la présente, ne pouvant & ne devant fournir autre chose, je n'ai point encore déclaré si je fais don ou non de ce que j'ai avancé en leurs nécessitez, mais en tout cas, il semble que la saison est peu propre audit Roy & à moi d'en faire répétition, ayant affaire de toutes leurs pièces, tant à l'établissement de leur nouvelle République, que pour réparer les pertes & les dommages que la mer leur a causés cette année, & pour les encourager davantage aux affaires qui se présentent; si donc comme les Anglois firent, ils se contentent de ce que je leur offre présentement, commencez & achevez avec eux la Ligue défensive suivant le premier commandement que je vous ai fait & les mémoires qui vous ont été envoyés, mais conduisez vous en l'un  
&

& en l'autre avec telle discretion & industrie qu'ils n'attribuent ce que j'en fais à nécessité, & desir, & besoin extrême de les avoir favorables en ces occasions, ni de leur donner sujet de soupçonner que j'ai en reserve d'autres desseins que je ne leur veux communiquer. Vous sçavez qu'ils sont jaloux & qu'ils en feroient encore les rencheris. Vous me renvoirez ce Courier après que vous aurez reconnu ce qu'ils diront sur votre proposition, & que ferez en état de finir le Traité, & je vous ferai encore sçavoir ma seconde volonté devant votre retour.

*De Paris du 26. d'Avril 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X V. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

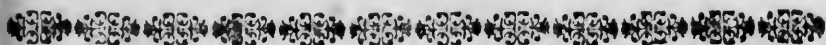
**J'**Ai reçu votre Lettre du 15. & depuis celle récite l'autre du 19. par laquelle nous voyons que êtes en attente de la dernière resolution de sa Maïesté qui vous est mandée bien précisément par celle-ci, & crois certes que vos Anglois ont tout sujet d'en demeurer satisfaits, je crains seulement qu'ils ayent opinion que condescendant ainsi à leur desir, ce soit par crainte, ou besoin de leur amitié; & il importe qu'ils en croient & jugent autrement. Quant à moi, j'estime

time qu'il eut été auffi bon de ne marchander si souvent : mais vous ſçavez à qui nous avons à faire en matiere d'argent. Vous trouverez ici une déclaration par laquelle le Roy n'entend frustrer le Roy Breton de la répétition du tiers qui a été fourni à ſon compte aux Etats des Provinces-Unies. Sa Majesté ne leur peut donner autre choſe pour ce regard qui dépende d'elle, ce me ſemble auffi qu'ils s'en doivent contenter ; & ſi leſdits Etats contre notre attente en faiſoient quelque difficulté, l'on leur peut remontrer qu'ils ont tort, comme auroit auffi de ſon côté aucunement l'Anglois, ſi à préſent il les preſſoit de reddition ; car ils ne ſont encore en condition de le faire commodement, pour pluſieurs raiſons couchées en la Lettre du Roy. Achevez avec cela notre Ligue défenſive, & il vous ſera après permis de revenir voir vos amis ; mais ſans cela vous ne ſerez ſi bien venu ; auffi importe-il en la conjoncture des affaires d'aujourd'hui. D'ailleurs cette bonne correfpondance qui peut beaucoup pour le bien & avantage du commun des uns & des autres, & encore que nous croyons, quoi que vous faſſiez, qu'il vous ſera difficile de la rendre certaine, tant que notre Etat proſperera, ſi eſt il expedient toujours qu'on en ait cette croyance. S'ils avancent par delà leurs quatre mille hommes, nous ne nous endormirons de deçà pour le fait de Cleves, car nos Troupes qui ne ſeront moindres de trente mille hommess'en  
vont

vont prêtes, fans celles des Etats & des Princes Allemands qui ne font à mépriser ; sur tout les premiers. Leurs Députez font ici avec assurance & déclaration de bonne volonté de la part de leurs Maîtres & assurent de leur secours actuel & puissant en même temps que les forces de sa Majesté marcheront. L'on nous dit que le Marquis de Spinola a volonté de nous empêcher le passage. S'il en vient à bout, il peut s'aller reposer après à sa Banque de Gennes. Mais nous estimons qu'il y pensera deux fois, pour l'apprehension que l'Archiduc aura de s'attirer, par cette opposition qui seroit une déclaration manifeste, le gros de la guerre en ses Pays ; de laquelle il a aussi peu d'envie que de besoin. M. de Boissise va faire l'office avec les Electeurs de Trêves & de Cologne pour se rendre après à Dusseldorp. Celui qu'il a fait à Mayence n'a été inutile ; notre levée de Suisses est jà bien avancée, & délibérée de vaincre. Si nous en venons là nous jouïrons beau jeu à mon advis vous y viendrez encore assez à temps. M. de Lesdiguières aura veu maintenant M. de Savoye & crois que la guerre de ce côté là ne sera si cruelle que l'on la publioit. J'oubliois à vous dire que l'on a délibéré de demander le passage aux Archiducs pour passer en Juiliers. Si sur cela ils s'opposent, devinez qui aura raison ? M. le Prince de Condé est logé & caressé à Milan par le Comte de Fuentes accompagné de Hallebardiers, que j'estime

autant pour le garder que pour la feureté de sa personne. Le Couronnement de l'entrée de la Reyne se prépare , & tient - on que ce sera le 9. du prochain, pour après cela aller voir la frontiere.

*De Paris le 29. d'Avril 1610.*



## XVI. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**D**Epuis mon autre Lettre écrite j'ai leu au Roy la votre du 19. sa Majesté dit, qu'ils ont tort de penser entrer en jalousie de son passage par Luxembourg, n'ayant autre dessein que d'aller droit secourir les Alliez en Cleves, & que pour ce faire il lui faut prendre ce chemin par nécessité & commodité. Elle demandera devant de bonne foi le passage & si ils le refusent, se l'ouvrira par la force qu'elle mene avec soi : il n'y a point de doute que cette croyance soit capable de rallentir leur assistance pour cette occasion, c'est pourquoi il est bon de leur lever cette fantaisie, comme vous devez faire s'il échet à propos d'en parler. Enfin depuis huit jours M. de Fresne est decedé après avoir longtemps languï, au grand regret de ses amis. M. Phelippeaux Secretaire de la Reyne est en



sa place ; sa Maîtresse lui a bien aidé avec son mérite & son argent. Vous aurez par cette voye le benoît collier du petit chien , qui suivra incontinent porté par un Valet de pied de M. de Vendôme : il faut donc le présenter au nom de sa Majesté , quand vous le tiendrez.

*De Paris du 29. d'Avril 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X V I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**E**Nfin le Roy a repris & suivi votre advis ; il l'a jugé le meilleur , avec tous ses serviteurs , que le premier sur lequel fut fondée la dépêche portée par votre Secretaire & ce que nous vous avons écrit depuis en conformité d'icelle. Je desire que cette présente resolution n'ait perdu sa saison , comme quelquefois il arrive en cas semblable. C'est à vous à ménager cela avec votre prudence , mais s'ils croient par delà que nous avons changé d'opinion par crainte de perdre leur Societé , & ce , pour en avoir à présent plus grand besoin que devant , ( ainsi qu'ils pourroient bien succomber véritablement ) ils s'abusent & feroient un faux compte & jugement. Rien n'a changé sa Majesté en ceci que le conseil uniforme de ses serviteurs qui  
ont



ont cru qu'elle ne devoit pour si peu de chose alterer l'esprit de ce Roy, lui donner sujet de se tenir méprisé, & le rebuter de notre amitié, même en ce temps qu'il importe grandement aux deux Roys qu'ils se conservent en une bonne intelligence, ou du moins qu'il importe que le monde croye qu'elle est telle. C'est pourquoi l'on ne juge pas à propos que vous reveniez que vous n'ayez conclu la Ligue que nous prétendons faire ensemble, & qui a été proposée. Travaillez y donc maintenant pour que nous vous en facilitions le moyen par le pouvoir que sa Majesté vous donne par sa Lettre qui est suffisant, avec celui que vous avez emporté, pour resoudre ce marché aux conditions qui vous sont écrites présentement, & vous ont été mandées ci-devant. Quant à la cession de l'argent que nous avons payé aux Etats depuis le Traité fait par M. de Sully en Angleterre, & en vertu d'icelui, nous ne pouvons la faire en autre forme que nous vous l'envoyons. Nous jugeons aussi qu'elle est suffisante & qu'en vertu d'icelle ils pourront justement repeter desdits Etats lesdits deniers, car ils sçavent qu'ils leur ont été fournis & avancez par le Roy pour ceui de la Grande-Bretagne, leur ayant été déclaré ainsi dez le commencement iusques à la fin, ce que nous estimons aussi qu'ils ne feront difficulté de reconnoître & avouer; & s'ils la formoient, ils nous donneroient juste cause de leur demander l'entier rem-

bourfement defdites fommcs que nous leur avons avancées & dont nous les avons fecourus durant ce temps, car nous ne leur en avons fait aucun don ni remife. Ils doivent donc fe contenter que nous n'infiftions pour la partie entière & de n'être pourfuivis que pour la portion fournie au compte dudit Roy; & certes nous eftimons qu'ils reconnoîtront lui devoir lefdits deniers. Qu'après cela ils les lui rendent & payent fur le champ. J'ai bien opinion qu'ils s'en excuferont tant qu'ils pourront, même ayant fupporté fi longtemps le faids de la guerre, & fait cette année des pertes fignales. Ils diront auffi que les deux Roys ont tiré des commoditez de cette guerre qu'ils ont foutenüe, qui valent & équipolent bien l'argent duquel il les ont aidez, & partant n'être honnête ni raifonnable de leur demander à préfent, comme s'ils avoient engagé leur État au rembourfement d'icelui, quand il leur a été délivré & qu'ils ont confommé & employé en une défenfe en laquelle ils foutiennent que nous étions intereffez quafi autant qu'eux. Je veux dire la France & l'Angleterre, mais à eux ce debat avec ledit Roy; car pour ce qui nous touche, nous aurons bientôt refolu, & ne voulons leur en faire don ouvertement pour la confequence du moins de n'en préférer la reddition; & je vous dirai qu'il nous femble que ledit Roy en doit ufer ainfi, & néanmoins, il peut faire comme bon lui femblera; car la partie eft fienne & ladite dette d'icelle

d'icelle bonne; & telle la lui cedons & la maintiendrons envers lefdits Etats s'ils refuſent de la reconnoître, choſe que nous n'eſtimons pas qu'ils faſſent. Il nous ſemble donc que ledit Roy aura ſujet de ſe contenter de ladite déclaration que nous vous envoyons, & ſommes aſſez qu'il en uſera ainſi, s'il croit vôtre conſeil, & s'il a envie de contracter avec nous. Le bruit a couru que nous voulions ouvrir la guerre au Roy d'Eſpagne en Italie par le moyen de M. de Savoye, & aux Archiducs aux Pays-Bas ſur le ſujet des faveurs qu'il a faites au Prince de Condé & de la detention de Madame la Princeſſe ſa femme. Ce ſont les Miniſtres de ces deux Princes qui les ont ſemez par tout, pour donner jaloſie à nos voiſins : voyant que nous armions de toutes parts grandement, car du commencement nous avions dit que le ſecours que nous donnerons aux Princes de Brandebourg & de Neubourg ne ſeroit que de huit mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, & l'armée que le Roy ſait à préſent état d'y employer ne ſera moindre, ſans compter les forces des Allemands & des Etats, de trente mille hommes, ſuivis d'un Royal équipage d'artillerie, auſſi le Roy veut-il y marcher en perſonne, picqué lu compte que l'on fait du Prince & du traitement que l'on fait à la Princeſſe auquel ſon honneur eſt intereſſé, puis que l'on uſe ainſi ſur l'impreſſion malicieuſe & controuvée que ledit Prince leur a donnée que ſa Majeſté le

persecutoit à cause d'icelle, joint que le Marquis de Spinola (dit-on) s'est vanté d'empêcher le chemin de Juilliers à son armée, & de la combattre en icelui, ce qu'elle veut voir & tenter elle-même. Néanmoins si les Archiducs accordent le passage à sa Majesté par leurs terres pour aller audit Juilliers, comme elle a délibéré de leur demander, elle se contentera d'établir lesdits Princes de Brandebourg & de Neubourg en leur héritage sans entreprendre ni faire autre exploit, mais si ledit Archiduc lui desnie cette liberté & que le Marquis de Spinola s'oppose à son chemin, sa Majesté mettra peine de se l'ouvrir & se le faciliter & asseurer; tant en allant qu'en retournant, à coups de picques, aussi sont-ils agresseurs, & partant cause & coupables de la rupture qui s'en ensuivra, ainsi que vous leur direz par delà pour les délibérer, tant que vous pourrez de la jalousie qu'ils pourroient prendre d'eux mêmes, & à l'instigation des Espagnols, du dessein de sa Majesté. C'est un point auquel il nous semble que vous devez travailler, de façon néanmoins que leur donniez sujet par le soin & devoir que vous y employerez d'en soupçonner davantage qu'en vérité ils n'ont cause de faire. Quant au Duc de Savoye, nous commençons à reconnoître plus clairement que ci-devant qu'il a intention de donner aux Espagnols plus de martel de son amitié que de leur faire du mal. M. le Maréchal de Lesdiguières est de présent à Rivols avec

avec lui, par lequel nous ferons toutefois éclaircis au vrai de ce que nous en pouvons espérer.

*De Paris du 28. d'Avril 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## X V I I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

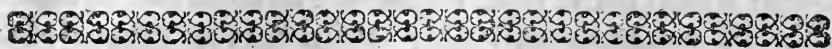
**M**On Neveu de Moleon arriva ici le 6. de mois si chargé d'obligations envers vous de l'honneur que vous lui avez fait recevoir, que je ne puis assez dignement vous en rendre graces, mais je m'en acquitterai en vous servant & vos amis en toutes occasions, bien marri toutesfois dequoi ce ne peut être si utilement, même en matiere de finance qu'il seroit à desirer pour votre contentement, bien vous aßeurerai je n'avoir oncques oüi parler du retranchement duquel fait mention la votre écrite de votre main, & davantage je ne le trouve raisonnable, & si je n'estime pas que notre Maître l'ait commandé, dequoi nous pourons nous en éclaircir mieux avec le temps, & pareillement vous en faire raison. Présentement j'ai reçu votre Lettre du premier de ce mois, sur laquelle je vous ferai sçavoir les intentions du Roy le plutôt que je pourrai, encore que nous vous en ayons informé amplement, par la dépêche

que Dubois vous a portée, de l'exécution de laquelle vous nous ferez plaisir de nous donner bientôt advis. Notre guerre s'échauffe de plus en plus, notre armée s'assemble journellement qui pourra être prête à mettre en besogne à la fin de ce mois, auquel temps sa Majesté fait état de la joindre. Notre couronnement de la Reyne doit être fait cette semaine sans remise; & notre entrée deux jours après. Nous avons envoyé demander le passage pour notre armée aux Archiducs en la forme que vous verrez par la Lettre que le Roy leur a écrite, dont je vous envoie son *duplicata*. Pour mon regard je n'ai pas opinion que lesdits Princes nous l'accordent, au contraire nous avons sçeu qu'ils doivent partir de Bruxelles dans cinq ou six jours pour aller à Namur où ils doivent assembler toutes leurs forces pour nous empêcher ledit passage, & que ledit Archiduc a escuré ses armes & resolu de mieux combattre cette fois qu'il ne fit à Amiens lorsqu'il entreprit de le secourir, s'il fait cela nous voila à la guerre sans doute, car le Roy lui couvrira le mommon s'il le présente; mais s'il en use autrement & qu'il se contente de nous regarder passer sans nous harceler, nous nous contenterons d'exécuter notre dessein sans entreprendre autre chose qui trouble ladite Paix publique. Que le Pape envoie vers nous un Nonce extraordinaire & en Espagne un autre pour faire le hola & nous accorder; enfin nous voila réduits, à opter entre une forte

forte guerre ou une entiere reconciliation avec l'Eſpagne, qui ſera pourſuivie chaudement par ſa Sainteté & deſirée autant des Eſpagnols que de nous autres , quelques careſſes qu'ils faſſent à Milan à M. le Prince & duquel ils prétendent ſe prévaloir pour nous faire plus eſtimer leur amitié & la nous rendre plus utile. Or nous deſirons grandement que vous puiſſiez faire le Traité par delà qui a été propoſé ; mais voyant ce qu'ils deſirent de nous touchant ces dettes des Etats, je me déſie à préſent du ſucces d'icelui. Les Ambaſſadeurs des Etats partirent hier après avoir été traitez favorablement. & comme ils ne nous avoient apporté que des paroles générales, auſſi n'ont ils remporté autre denrée. Ils ont propoſé de faire une Ligue défenſive, plus étroite que les autres, entre le Roy, celui de la Grande - Bretagne, eux & les Princes Allemands unis ; nous leur avons repondu, que nous la deſirons & qu'y entendrons quand on voudra. J'eſtime que cette partie ſera jouée à Duffeldorp, où tous nos Ambaſſadeurs ſe doivent trouver, après avoir nettoyé le Pays de Juilliers en faveur des Princes poſſedans.

*De Paris le 9. de May 1610.*





# I. L E T T R E

Du Roy Loüis XIII.

*Envoyée à M. de la Boderie Ambassadeur, six jours après la mort du Roy Henry IV. son Pere, qui fut tué le 14. May 1610.*

**M**onsieur de la Boderie, il a plû à Dieu appeller à soi le Roy mon très honoré Seigneur & Pere, après avoir été commis en sa personne le plus horrible & detestable parricide qui oncques ait été perpêtré qui m'a percé le cœur, celui de la Reyne Madame ma Mere, comme de tous François mes bons sujets d'une affliction & douleur plus amere & cuisante que je ne la peux représenter ; ce fut le 14. de ce mois le lendemain du couronnement & sacre de la Reyne ma dite Dame & Mere qui s'étoit passé & executé heureusement. Le Roy mon dit Seigneur & Pere étant en carosse par la Ville accompagné, de cinq ou six de ses plus fidels serviteurs, qui étoient dans ledit carosse avec lui suivi encore de plus de cinquante ou soixante Gentilshommes, le malheureux qui a fait le coup est un des plus viles & abjectes creatures de la Nation Françoise, habitant de la Ville d'Angoulesme qui a dit n'avoir fait autre profession que d'enseigner les enfans. Il fut pris sur le champ sans être offensé de sa person-

ne, il est maintenant entre les mains des gens de ma Cour de Parlement lesquels jusques aujourd'hui n'ont tiré de lui autre confession sinon qu'il a été suscité & tenté à ce faire par un esprit malin, peut être que la suite de son procez en apprendra davantage ; car il y a peu d'apparence de croire que ce misérable ait con  eu en lui même & ait entrepris un acte de telle conséquence & si périlleux sans subjection, d'autant plus qu'il a déclaré & reconnu librement n'avoir oncques re  eu offense ni f  cherie de la personne du feu Roy mon dit Seigneur & Pere, ni d'aucun de ses Officiers en son nom. Vous ferez adverti de ce qui en verifiera. De plus dès le jour même que ce desastre advint les gens de mon dit Parlement s'assemblerent en corps lesquels prindrent resolution de supplier la Reyne ma dite Dame & Mere d'accepter la Régence, conduite & d'administration de ma personne & de mon Royaume durant mon bas âge dont je reçeus une grande consolation : le lendemain je f  us en mon dit Parlement accompagné de ladite Reyne ma Mere, de mon Cousin le Prince de Conti Prince du sang, des autres Princes, Pr  lats, Ducs & Pairs de France & Officiers de ma Couronne, qui étoient ici en bon nombre auprès de moi. D'un commun & uniforme advis l'arrêt de ladite Cour fut autorisé & confirmé ainsi que verrez par la copie dudit arrêt que j'ai commandé vous être envoyé avec la présente, ensuite duquel la Reyne ma dite Dame &

& Mere s'est chargée de ce faix pour l'affection naturelle qu'elle porte à moy & à mon Royaume; l'interêt qu'elle a à la conservation de l'un & de l'autre l'a délibérée de s'en bien acquitter avec l'aide & assistance de Dieu, desdits Princes & Seigneurs de mon Conseil, qui tous m'ont promis & juré fidelité, & service en ce devoir, & en toutes autres occasions, comme a fait depuis M. le Comte de Soissons, lequel s'est incontinant rendu auprès de moi accompagné d'une si bonne & parfaite affection & volonté que j'ai grande occasion de bien espérer de sa direction & succez des affaires publiques de mon dit Royaume; au moyen dequoy ne faudrez d'écrire à l'advenir à la Reyne ma dite Dame & Mere les advis qu'aurez à me donner pour m'en servir sur les occasions qui se présenteront à recevoir & executer les commandemens qu'elle vous fera, tout ainsi que vous souliez faire ceux du feu Roy mon dit Seigneur & Pere & je reconnoitrai envers vous les services que vous lui avez faits avec ceux que j'espere recevoir de votre fidelité.

*Ladite Lettre datée du 20. May 1610.*

~~~~~

I I. L E T T R E

D E L A R E Y N E.

MOnsieur de la Boderie, le malheureux
& cruel accident qui a privé de vie le
Roy

Roy mon Seigneur, & pour jamais rendu la mienne si infortunée & misérable, qu'elle fera dorenavant plus accompagnée de douleur & langueur que de vigueur. Dieu s'il lui plaît me donnera consolation & constance nécessaire pour supporter cette affliction & tristesse sans l'offenser, car elle ne peut être représentée telle que je la ressens. Pareillement je supplie sa divine bonté de me donner la force & vertu qui est requise pour dignement m'acquitter du gouvernement & administration tant de la personne du Roy, Monsieur mon fils, que de son Royaume durant son bas âge, à quoi la volonté de Dieu, les vœux des Princes du sang, & des autres Princes, Ducs, Pairs & Officiers de la Couronne m'ont appelée pour satisfaire à leur expectation, à la gloire de Dieu, & au bien public de la France, comme à la grandeur du Roy mon dit Sieur & fils. Et d'autant que pour ce faire j'aurai tout besoin d'être secondée & fortifiée des principaux Ministres & Officiers & fideles serviteurs, lesquels sont employez dedans & dehors du Royaume, comme vous êtes, je desire & me promets aussi de vous ce service avec votre diligence & fidelité accoutumée, je vous prie d'en faire votre devoir en conformité & suite de celui avec lequel vous avez toujours servi le Roy mon dit Sieur, lequel je sçai en avoir eu tout contentement & je vous promets de reconnoître à l'advenir pour lui vos services passez & donner telle notion & con-

nois-

noissance au Roy mon dit Sieur & fils de ceux que vous lui ferez ci-après qu'il fera digne renumérateur du mérite d'iceux. Cependant vous sçavez que nous avons reçu votre Lettre du 12. le 15. de ce mois, le contenu de laquelle je vous dirai que Roy mon dit Sieur & fils & moi desirons, conserver l'amitié du Roy Breton avec pareil soin, & affection qu'a fait le feu Roy mon dit Seigneur, reconnoissant combien elle nous peut être utile en ces occasions funestes & misérables; & comme il a toujours montré & déclaré sa bienveillance en cela, nous esperons qu'il voudra perseverer en icelle, avec autant plus de dévotion qu'il semble qu'il n'est moins digne de sa prudence & bonne foi qu'ils en usent ainsi qu'il est nécessaire pour le bien commun de la Chrétienté pour la réputation & la feureté de ces deux Couronnes. C'est pourquoi nous desirons que vous poursuiviez le Traité de Ligue défensive que vous nous avez mandé avoir si heureusement acheminé, mais faites en forte, je vous prie, que ledit Roi se contente que les six-cens-mille-livres que le feu Roy mon Seigneur a trouvé bon d'accorder pour le parfait & entier remboursement & payement des deniers qu'ils prétendent leurs être deus par nous, soient payez en la forme & aux termés que le feu Roy mon dit Seigneur a ordonné, mettant à présent en considération quelles sont les dépenses extraordinaires auxquelles il faudra que nous entrions, pour la défense & conservation

tion de ce Royaume, après ce malheureux accident, qui produira tous les jours quelque nouveauté qui nous constituera à nouvelles dépenses, pour parvenir à la seureté du dehors & du dedans. Priez donc ledit Roy qu'il y ait égard & s'accommode en cela à nôtre nécessité, l'assurant qu'il obligera le Roy mon dit Seigneur & fils & la France s'il nous témoigne en cette occasion sa bonne volonté, joint qu'il semble qu'il n'importe gueres moins audit Roy & à son Royaume qu'à nous que le monde sache & connoisse que ces deux Couronnes conservent & renouvellent le lien de leur union & bonne intelligence sur ces mouvemens & mutations, pour les raisons que vous sçauvez bien lui représenter, & que je me promets tant de sa prudence qu'il sçaura encore mieux comprendre que tous autres. Quant à nous charger de faire reconnoître aux Sieurs les Etats des Provinces-Unies les deniers qui leur ont été fournis par commandement du feu Roy, mon dit Seigneur pour le Sieur Roy Breton en vertu du traité ou accord fait avec lui par le Duc de Sully, autrement qu'en la forme qui vous a été mandée. C'est chose à laquelle nous ne pouvons nous assujettir, mais nous n'estimons pas que les Sieurs les Etats fassent difficulté de reconnoître avoir touché & reçu lesdits deniers certifiez par leurs recepissés, & s'ils ne prétendent pour cela être obligez au remboursement d'iceux, comme de ceux desquels le feu Roy mon dit Seigneur les a secourus, ils

font

sont en cela très mal fondez, étant chose qui dépend de tout de la déclaration & volonté de ceux qui les ont assistez n'ayant aucune raison ni pièce valable par devers eux qui puisse justifier leur décharge pour ce regard. Desorte que s'ils s'opiniâtroient ce point, ils se montreroient peu reconnoissans des bienfaits & avantages qu'ils en ont tirez; non que l'intention du feu Roy mon dit Seigneur ait jamais été comme n'est aussi à présent celle du Roy mon dit Seigneur & fils de leur demander ledit remboursement pour la partie qui le regarde. Mais nous ne pouvons disposer de celle qui appartient audit Roy Breton, & est bien certain que ledit Roy mon dit Seigneur, n'eût été si liberal en ce secours, si ledit Roy de la Grande-Bretagne n'en eût porté le tiers ainsi qu'il avoit été convenu avec le Duc de Sully; quant à faire mention du Traité ou non par l'accord que nous proposons de faire maintenant avec ledit Roy, cela nous semble indifférent pourveu que nous demeurions quitté envers lui & les siens de la partie de trois millions quatre-cens-cinquante-mille-livres qui a été actuellement payée auxdits Etats pour lui, & nous est indifférent aussi qu'il soit dit ou non, qu'elle ait été payée auxdits Etats en vertu dudit Traité pourveu qu'il soit reconnu que le feu Roy mon dit Seigneur l'ait payée pour lui en son acquit de pareille somme sur lesdites Dettes. Partant il pourra se délivrer de ce scrupule que lui & les Sieurs font de re-
con-

connoître & approuver le Traité fait par le-
dit Duc de Sully pour les raisons que vous
nous avez représentées ; & si ledit Roy &
ses Conseillers appuient de s'accommoder à
ce que nous desirons sur ces deux points a-
près l'en avoir instamment prié , ne laissez
de conclure le Traité pour le Commerce &
la défensive qu'ils vous ont dit être contens
de resoudre nonobstant que nous ne vuidions
l'article desdites dettes ; car ledit Traité ne
pourra être qu'utile à tous , & néanmoins
faites auparavant, toutes diligences & devoirs
devant qu'en venir là pour vuidier celui des-
dites dettes, afin qu'il ne demeure rien à re-
soudre entre nous, qui puisse donner sujet
de querelle & prétention à l'advenir. En
tout cas vous ne partirez delà que vous n'a-
yez reçu un autre commandement de nous
sur ce que vous aurez traité avec eux, mais
je donnerai ordre que vous ne ferez obligé
d'y demeurer longtemps après ladite resolu-
tion, même nous choisirons & députerons
ces jours ici quelqu'un pour y aller servir
d'Ambassadeur ordinaire. Au reste vous
sçauvez, pour le dire audit Roy ; que nous
avons advisé de maintenir en pied l'armée que
le feu Roy mon dit Seigneur avoit assemblée
pour employer à Juilliers, afin d'en favoriser
les Princes auxquels il avoit promis assistan-
ce autant que nos affaires nous le pourront
permettre, étant certain que si Dieu eût con-
servé la vie au Roy mon dit Seigneur, qu'il
eût executé le Royal & généreux dessein

qu'il avoit projectté en leur faveur, en la gloire duquel ledit Roy de la Grande-Bretagne, comme ses autres alliez eussent eu bonne part, car son intention n'étoit point d'en profiter en particulier & au desavantage d'autrui, mais plutôt après cet exploit tourner toutes ses forces vers l'Italie, pour avoir raison de l'offense qu'il avoit reçeüe du Roy d'Espagne en favorisant si injustement qu'il faisoit le Prince de Condé, dequoi il est vraisemblable qu'il eût eu aussi heureuse issue que de l'entreprise de Juilliers, par le bon ordre qu'il avoit donné. Mais Dieu n'a permis qu'il ait accompli ce dernier acte de sa magnanimité pour le bien, la seureté & tranquillité publique de la Chrétienté à notre grand malheur & à mon perpetuel regret. Le Vicomte de Cramborne s'en est retourné en Angleterre, si soudainement après notre desastre, que le Roy mon dit Seigneur & fils & moi ne l'avons veu & pû gratifier avant que partir, pour, comme j'eusse bien désiré, témoigner en sa personne l'estime que nous voulons faire de son Pere à l'imitation du feu Roy mon dit Seigneur, ainsi que vous lui direz. Je prie Dieu M. de la Boderie, qu'il vous ait en sa sainte garde.

A Paris ce 10. May 1610.

III. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

JE meurs de notre commune perte , je n'ai point assez de larmes pour la pleurer ni de paroles suffisantes pour exprimer ma douleur , faut donc prier Dieu qu'il nous console & qu'il nous assiste & le prier qu'il continue sa protection à notre nouveau Roy, à la Reyne sa mere & à tous ses loyaux sujets à quoi il semble que toutes choses se disposent, faites aussi votre devoir de votre côté & fera ladite Dame reconnoissante de vos devoirs & mérites, elle me l'a ainsi promis. Quand vous ecrirez au Roy & à elle ne comprenez en celles du Roy que les choses que vous jugerez devoir ou pouvoir être sçues de tous, remplissez celles de la Reyne de ce qui doit être tenu secret, renouvelant s'il est possible cette alliance avec le Roy de la Grande-Bretagne & sortir aussi du fait des dettes, mais qu'ils ne nous gênent en cette nécessité & calamité publique , faites y votre possible. Quoiqu'il y ait nous ne pouvons nous obliger à faire reconnoître aux Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas ce que nous leur avons payé en deduction de ce que l'on prétend que nous devons aux Anglois en autre forme que celle

que nous avons prescrite: peut être nous accommoderions nous mieux à ce qu'ils desirerent pour le payement des six-cens-mille-livres, toutefois ne nous obligez que nous ne le vous mandions. Je vous enverrai un nouveau pouvoir pour refoudre le Traité que vous devez faire, & ne tiendra pas à cela que vous ne concluez notre accord, il faudra aussi changer le préambule dudit Traité & l'accommoder au Roy à présent regnant & à la dite Dame Reyne, cela sera facile à faire, mais nous sommes si surchargez & accablez d'affaires qu'à peine pouvons nous respirer. Quand j'ai dressé la Lettre de la Reyne, je ne sçavois pas que le Vicomte de Cramborne l'eût saluée devant que de partir ainsi qu'elle m'a depuis appris, assurez vous au reste que nous vous retirerons delà bientôt selon votre desir. Le malheureux qui a conduit ce parricide n'a encore rien confessé, c'est chose très horrible. Je prie Dieu qu'il ait compassion de nous & qu'il vous conserve.

De Paris le 21. de May 1610.

~~~~~

#### I V. L E T T R E

D E L A R E Y N E.

**M**Onsieur de la Boderie, j'ai veu les trois Lettres que vous avez écrites au Sr. de Villeroy du 18. 19. & 20. de ce mois: suivant

vant votre advis le Roy Monsieur mon fils & moi écrivons au Roy de la Grande-Bretagne celles que je vous envoie, lesquelles vous lui présenterez accompagnées des déclarations, ressentimens, & reconnoissances de sa bonne volonté & de l'estime que nous en faisons & voulons faire ci-après plus que jamais en la forme que vous jugerez être la meilleure pour l'induire & obliger à nous continuer son amitié & faire état certain de la notre. Je vous envoie aussi un nouveau pouvoir expédié au nom du Roy Monsieur mon fils; en vertu duquel vous continuerez & conduirez ce Traité de Ligue & Confédération pour lequel le feu Roy Monseigneur vous avoit dépêché par delà, & mettez peine par même moyen de sortir s'il est possible du fait des dettes en la forme que je vous ai prescrite par mes dernieres que je vous ai envoyées par la voye de Calais, afinqu'il ne demeure rien à débattre & accorder entre nous qui puisse servir de sujet d'alteration à l'advenir. Vous visiterez aussi la Reyne de la Grande-Bretagne & le Prince de Galles & la Princesse de la part du Roy Monsieur mon fils & de la mienne à même fin, m'excusant envers ladite Dame sur mon affliction de ce que je ne lui écris présentement comme je fais audit Roy, étant chose que je veux faire de ma propre main, dequoi la violence de mon ennui si rescent m'ôte encore le pouvoir, mais vous n'obmettez rien à faire ni à lui dire qui la puisse asseurer & le dit Prince

aussi de notre amitié & du desir que nous avons de conserver la leur, voire l'étendre & affermir par tous bons moyens. Vous leur direz aussi comme depuis mon malheur j'ai eu advis qu'en toutes les Villes & Provinces de ce Royaume chacun s'est rendu & rangé à rendre obéissance deüe au Roy Monsieur mon fils & à moi avec tant d'affection & fidelité que j'en ai été grandement consolée, esperant que tous persevereront en ce devoir & propos avec la fidelité & constance qu'il convient pour leur propre bien & salut, comme pour le service du Roy mon dit Seigneur & fils, quoi étant nous aurons, sinon autant, du moins quelque moyen & pouvoir d'être encore utiles à nos alliez & nous défendre de nos mauvais voisins, combien que jusqu'à présent tous protestent & nous font dire vouloir vivre avec nous en bonne Paix & amitié. Je veux que vous remerciez aussi de ma part le Grand Trésorier des déclarations qu'il vous a faites en particulier & des témoignages qu'il a rendus en public de la reverence & affection qu'il a portée au Roy mon dit Seigneur & du desir qu'il a d'en honorer la mémoire envers ledit Roy mon dit Seigneur & fils & moi, de quoi vous assurez que j'aurai à plaisir de me revancher. Au reste nous avons délibéré de faire notre possible pour secourir encore les affaires de Cleves & Juilliers nonobstant notre disgrâce publique d'un bon nombre de gens de guerre, afin de faire connoître à tout le monde & principalement

aux

aux amis & alliez de ce Royaume que nous avons la même volonté qu'avoit le feu Roy mon dit Seigneur de favoriser cette cause qui est commune & importante à tous & de bien esperer de notre foi & amitié. Nous sommes très contens aussi de l'assurance que les Sieurs les Etats nous ont renouvellee & promise de leur affection & bonne voisinance depuis notre infortune, & d'avoir entendu par le Sieur de Châtillon qu'ils ont renvoyé vers nous exprès pour cet effet, qu'ils ont le même courage d'assister les Allemands en cette occasion de Juilliers qu'ils avoient auparavant la mort du feu Roy mon dit Seigneur, en quoi il sera nécessaire qu'ils soient confortez par ledit Roy de la Grande-Bretagne, considerant combien il importe auxdites Provinces-Unies & par conséquent à leurs alliez que lesdits Pays contentieux demeurent aux Provinces auxquelles ils appartiennent; quant à ce qui concerne votre particulier, foyez assuré que j'aurai tel égard aux services que vous avez faits au feu Roy mon Seigneur & à cette Couronne, que vous connoîtrez par effets que je veux les reconnoître & renumerer comme ils méritent & vous donner moyen de les continuer. Je prie Dieu Monsieur &c.

*Du 24 de May 1610.*



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## V. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**S**I vos Lettres ont tiré du cœur & des yeux de la Reyne des larmes nouvelles comme de tous ceux qui ont assisté à la lecture d'icelles, nous ayant représenté l'ennui & la tristesse qu'on a porté de delà de notre malheur qui nous paroît plus grand de jour à autre combien que nous soyons assez sages & par tout ce Royaume, mais quand nous considérons les beaux effets que ce Prince étoit à la veille d'exécuter qui eussent accru sa gloire & affermé son Royaume, le cœur nous crève de douleur nous voyant priver de ces avantages comme de sa présence. Monsieur certainement la Reyne a montré une grande constance & magnanimité en cette triste occasion: elle desiré que vous acheviez le Traité que vous aviez commencé & vous envoie le pouvoir du Roy pour cet effet accompagné de Lettres de leurs Majestez pour le Roy de la Grande-Bretagne, elle vous mande aussi la résolution qui a été prise de secourir encore les Princes possesseurs de Cleves, toutefois si lesdits Princes pouvoient terminer leurs differends par un bon accord ils prendroient un sage conseil, car s'il ad-  
venoit

venoit une nouveauté ou remuement en ce Royaume nous serions contrains de retenir le secours que nous avons délibéré leur envoyer, & même retirer les deux regimens que nous entretenons en Hollande & ou nous devons préférer notre salut à celui d'autrui; conseillez donc audit Roy de favoriser & avancer par son autorité ledit accord, si lesdites Provinces n'ont dequoi forcer la Ville de Juilliers & assistez de leurs propres alliez sans s'arrêter aufecours dernier que nous leur destinons. Au reste j'ai parlé des frais de votre deuil, il a été ordonné que l'on vérifiera à la chambre des comptes ce qui a été ordonné en cas semblable, afin de faire de même. Je prie Dieu &c.

*Du 24. de May 1610.*

~~~~~

V I L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Vous n'aurez encore pour ce couples commandemens de leurs Majestez sur votre dépêche du 29. May reçue le 4. du présent, ni sur les propos que nous a tenus le Sieur Edmond, d'autant que nous n'avons encore pris resolution sur la difficulté à laquelle votre Traité est accroché, nul ne pouvant approuver & agréer que leurs Majestez & le Royau-

me demeurent redevables au Roy de la Grande-Bretagne d'une si notable & signalée somme de deniers qu'est celle de trois millions cinq-cent-cinquante-mille-livres après l'avoir par effet deboursée & payée. Véritablement nous reconnoissons qu'il est toutefois raisonnable que les Sieurs les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas qui ont reçu & employé en leurs affaires ladite partie par les mains du Roy & au nom & pour celui de la Grande-Bretagne reconnoissent & déclarent qu'ils la lui doivent, dequoi néanmoins ils en font difficulté, se persuadans ou prétendans que lesdits deniers leur ont été avancez & fournis tant par le feu Roy notre Maître que par celui de la Grande-Bretagne, non, par prêt, mais pour leur aider à supporter la guerre contre le Roy d'Espagne, tellement qu'ils advoüeront mal volontiers ladite dette. Toutefois comme ils n'ont pas encore été fort recherchez de ce faire, peut être qu'ils s'accommoderont en cela à la raison; dequoi nous nous éclaircirons & vous advertirons au plutôt n'ayant trouvé bon de passer outre à la conclusion dudit Traité devant ledit éclaircissement, c'est pourquoi votre séjour par delà fera encore plus long que nous ne pensions, mais j'espère aussi que vous n'en reviendrez les mains vuides, car si nous ne pouvons obtenir desdits Etats la susdite reconnoissance nous ne laisserons de conclure après ledit Traité de Ligue défensive, car nous le jugeons nécessaire & utile à tous.

Le

Le Sieur Edmond qui est toujours lui même nous a fort sollicité & pressé depuis qu'il est ici pour avancer le secours que je vous ai écrit que leurs Majestez ont délibéré d'envoyer à Cleves, car il s'étoit persuadé arrivant ici que nous avions révoqué ledit secours ce qui n'a point été, mais ayant sçeu qu'il y avoit de la difficulté de la dépense & de la longueur & incertitude très grande à l'envoyer par mer comme nous avons du commencement projeté, nous avons depuis pris résolution de l'envoyer par terre par l'avis même desdits Sieurs les Etats; comme de Monsieur le Prince Maurice & des autres Princes qui sont à Dusseldorp, or nous les ferons acheminer à Metz au plutôt, il sera composé de cinq mille hommes de pied François, & trois mille Suisses & mille ou douze cents chevaux tant armez à la légère de nos vieilles compagnies que carabins, desquelles forces M. le Maréchal de la Chastre a été élu Chef principal & pense qu'il sera accompagné de M. de Rohan & du Marquis de Rosny & de plusieurs autres Seigneurs & Gentilshommes de qualité. C'est un effort que nous faisons qui n'est de petite considération en l'état où nous sommes, desorte que nos amis & alliez en faveur desquels nous l'envoyons sont bien obligés de reconnoître & en sçavoir gré à leurs Majestez & même à la Reyne Regente qui seule a tenu ferme en cette résolution d'un courage certainement royal & viril, mais si lesdits Princes sont

bien

bien sages & conseillez ils se ferviront dudit secours autant & plus pour avancer & faciliter un bon accord avec les Imperialistes qu'à forcer la Ville & Forteresse de Juilliers, car si ils la prennent par force l'Empereur & ceux de sa maison ne cesseront d'en rechercher la vengeance tant qu'ils regneront, de quoi il nous semble que lesdits Princes & les Confederez n'ont besoin, car ils ne sont pas mieux fournis d'argent que de raison & pour notre regard après quatre mois de temps que nous avons délibéré de souldoyer lesdits forces, nous retirerons doucement notre épingle du jeu sans plus nous en mêler que pour interposer nos vœux & conseils en faveur dudit accord, dequoi je pense que l'on fera rendre compte à l'advenir auprès de celui qu'on portoit à notre grand Roy que je regrette plus que jamais & regretterai toute ma vie. Ledit Edmond m'a dit que son Roy commandera à son Ambassadeur qui est à la Haye de se transporter audit Dusseldorp avec charge expresse de favoriser ledit accord à l'imitation de M. de Boississe ainsi qu'ils en ont usé en Flandres avec M. le Président Jeannin. L'Espagne a en apparence déploré notre malheur autant & plus que nul autre; mais Venise l'a fait du plus profond & meilleur endroit de son cœur. Pareillement le Pape & Rome en ont fait leur devoir. Ledit Roy d'Espagne envoie visiter leurs Majestez par le Duc de Feria, les Venitiens par deux principaux Seigneurs de leur College,

le

le Pape par un Legat qui n'est toutefois encore nommé, cependant notre repos continuë assez heureusement graces à Dieu, mais notre Cour est toujourns brouillée & le fera à mon advis longtems. Le Roy par l'advise de la Reyne avoit proposé de pourvoir M. le Comte de Soissons du gouvernement de Normandie, dequoi M. de Conti son aîné s'est formalisé & offensé grandement, l'on travaille a éteindre ce feu devant qu'il s'allume davantage, car vous sçavez que ledit Prince est assisté de M. M. de Guise. Nous avons reçu votre Lettre derniere du 9. de ce mois par laquelle nous avons sçeu la peine que le Parlement donne à ce Roy de l'allarme qu'il a prise de ces stilletts qui ont été acheptez, du contentement qu'a eu la Reyne du petit chien que le feu Roy lui avoit envoyé. Je me rejouis aussi du contentement qu'a M. le Grand Trésorier du Vicomte de Cramborne son fils qui a véritablement laissé ici une très bonne odeur de lui. Vous sçavez encore comme M. le Prince de Condé a écrit à leurs Majestez de Milan le premier du présent des Lettres pleines de soumission, affection & obéissance, dequoi leurs dites Majestez sont demeurées très contentes, de façon qu'elles y répondent courtoisement & ne tiendra qu'à lui qu'il ne tienne ici telle place qu'il convient à sa dignité & au rang qu'il tient en ce Royaume. Au demeurant s'il se présente occasion de raconter & rememorer vos services, croyez que je l'embrasserai volontiers comme celui

surpasse le passé en l'être auquel toutes choses se trouvent en ce Royaume après notre commune perte. Prenez donc courage de bien faire & servir comme je reconnois à ma consolation très grande que font tous les gens de bien de ce Royaume, & les anciens & fidels serviteurs du Roy mon Seigneur ; & j'espère ce faisant que Dieu benira & favorisera nos devoirs & actions & les fera prospérer à sa gloire & au benefice public du Royaume avec lequel le bien du service du Roy mon dit Seigneur & fils est si joint que nous ne pouvons procurer & rechercher l'un que nous ne rencontrions & avancions l'autre. Vous servirez donc votre patrie & vous même continuant à nous servir fidèlement, & vous connoîtrez que je sçais discerner & renumerer dignement ceux qui servent fidèlement. J'ai attendu à faire réponse à votre Lettre du 29. du mois de May par nous reçeuë dès le 4. du présent que j'eusse veu ledit Sieur Edmond que ledit Roy de la Grande-Bretagne mon bon Frere & Cousin nous a envoyé pour Ambassadeur extraordinaire, pour sçavoir s'il n'auroit point apporté quelque ordre pour terminer l'article de leurs prétendues dettes, plus favorable que n'a été la dernière réponse qui vous a été faite sur cela que vous nous avez représentée par votre Lettre. D'ailleurs ayant sçeu que les Sieurs les Etats des Provinces-Unies avoient dépêché vers nous le gendre du Sieur Berneveld Vaudreville tant pour nous visiter de leur
part

part que pour nous renouveler avec le Roy mon dit Seigneur & fils les Traitez faits avec eux par le feu Roy mon dit Seigneur, j'ai désiré de sçavoir l'intention de ses Maîtres sur la reconnoissance desdites dettes devant que de former & resoudre notre susdite réponse, mais comme j'ai reconnu qu'il ne falloit rien esperer du premier par dessus ce que vous aviez obtenu & avancé par delà, j'ai sçeu aussi que l'autre avoit été renvoyé par deçà sans charge & pouvoir d'en traiter ainsi qu'il a été dit a ceux qui lui en ont parlé, auxquels par ses discours a donné peu d'occasion d'esperer que ses Maîtres fussent pour reconnoître telle dette, & s'en charger, dont je suis en peine, car véritablement je desire grandement que nous parachevions ce Traité de Ligue défensive avec le Roy de la Grande-Bretagne que vous aviez cheminé d'autant que je le reconnois utile à l'une & à l'autre Couronne, mais j'approuve & consens mal volontiers que le Roy mon dit Seigneur & fils & le Royaume demeurent engagez & chargez d'une partie si notable qu'est celle dont il est question après avoir été actuellement deboursée & payée pour ledit Roy de la Grande-Bretagne comme vous sçavez qu'elle a été. Néanmoins toutes choses considérées, le Roy mon dit Seigneur & fils & moi avons pris resolution par le Conseil des Princes & Seigneurs qui nous assistent de nous accommoder à la promesse & obligation à part que ledit Roy & ses Ministres
vous

vous demandent ; c'est à sçavoir que nous leur ferons payer les fix-cens-mille-livres que le feu Roy mon dit Seigneur leur a offert en deux années, le premier payement commençant à la fin de celle-ci, puisque leur en avez lâché la parole, & pour le surplus de leur prétention, il leur sera donné satisfaction raisonnable selon l'accord qu'en pourra faire leur Ambassadeur avec nous, à la charge toutefois qu'ils accepteront en acquit & pavement des dites dettes prétendues le transport de la cession que nous leur ferons sur les biens des Etats de la partie de trois millions cent-cinquante-mille-livres qu'ils ont reçus du feu Roy mon dit Seigneur, & dont ils nous peuvent rendre responsables toutes & quantes fois qu'ils le reconnoîtront ladite cession & l'accepteront, qui est en un mot ce que vous leur avez déjà offert & accordé pour la première partie & ce qu'ils vous ont demandé pour la dernière, de quoi ils demeurent d'accord. Vous passerez donc à la conclusion dudit Traité de Ligue défensive & aux conditions & en la forme commandée par le feu Roy mon dit Seigneur, vrai est que si vous pouviez gagner avec eux que ces premiers trois-cens-mille-livres ne fussent payez qu'à la fin de l'année à compter du jour de la date dudit Traité, ce nous seroit grande commodité à cause des grandes sommes de deniers qui doivent sortir de notre bourse cette année. Faites y donc encore votre possible & néanmoins avec telle

discretion qu'ils n'en puissent prendre l'instance en mauvaise part & en faire une interpretation sinistre comme si nous voulions vous dedire de la parole que vous leur en avez donnée. Enfin nous avons fait partir d'ici le Maréchal de la Chastre pour aller prendre en notre frontiere les huit mille hommes de pied & la cavalerie qui ne sera moindre en nombre de douze-cens ou quinze-cens hommes pour commander lesdites forces & conduire par terre à Cleves, de sorte qu'il s'acquittera dignement. Lesdits Seigneurs les Etats des Provinces-Unies ont promis de se lever les leurs au devant dudit Maréchal jusqu'au passage de la Moelle afin d'empêcher en étant joints ensemble pour seurement son chemin jusques à Cleves. Lesdits Seigneurs de Cleves ayant advis que les Archiducs de Flandres retiennent ensemble les gens de guerre en lieu d'où facilement ils pouroient couper chemin aux autres s'ils en avoient la volonté, mais nous n'avons opinion qu'ils l'entreprennent, combien que nous ayons advis que le Roy d'Espagne a délibéré d'embrasser plus vivement que jamais la défense de Juilliers, pour connoître qu'elle est de conséquence très grande pour ce qu'il aura à demêler à l'advenir avec lesdits Seigneurs les Etats desdites Provinces-Unies. D'ailleurs nous avons été recherché de favoriser un accord desdits differends entre les parties auquel l'on nous a donné à entendre que toutes choses sont bien disposées de la

la

la part des Impérialistes, dequoi si j'ai plus de lumieres j'en ferai part au Roy de la Grande-Bretagne, quoi attendant vous lui direz que nous estimons & jugeons ici que la voye d'accord seroit plus seure à présent & pour l'advenir pour nos alliez, sielles'offroit à conditions équitables qui ne sera selon mon advis celle des armes; car il est à craindre que cette guerre n'engendre & renouvelle d'autres plus périlleuses, davantage nous ne pouvons entretenir le secours que nous y envoyons plus de 3. ou 4. mois tant à cause de la dépense qui surpassera un million de livres que pour le besoin que nous pourront faire ces dites forces & le conducteur d'icelles, ainsi que nous avons mandé aux Princes qui doivent s'en prévaloir & à leurs amis, pareillement auxdits Sieurs les Etats, afin qu'ils mesurent & conduisent leurs desseins sur cela, encore pouvons nous dire avoir fait pour ce regard un effort extraordinaire & hors de l'attente de nos voisins & de nous même encouragez & fortifiez de la reverence que nous portons aux Conseils du feu Roy mon dit Seigneur comme d'une affection au bien de la cause commune, chose que vous ferez valoir, par delà, le prix qu'elle mérite. Vous sçauvez aussi comme le Prince de Condé est passé de Milan à Bruxelles ayant asseuré le Roy mon dit Seigneur & fils & moi devant qu'il soit parti de ladite Ville & depuis qu'il est arrivé audit Bruxelles de son obéissance & fidelité avec laquelle com-

me il se présentera il fera aussi le très bien venu & traité de nous comme il mérite. Nous ferons réponse aux Lettres que l'Ambassadeur dudit Roy nous a apportées, par celui que nous avons délibéré d'envoyer vers lui pour même effect, duquel nous avancerons le partement tant qu'il sera possible, afin qu'arrivant par delà avant que vous en partiez il soit par vous présenté & mis en possession de ladite charge. Je prie Dieu, &c.

Du 26. Juin 1610.

~~~~~

## V I I I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

**V**ous verrez par la Lettre de la Reyne quelle est son intention pour le fait des dettes & pour le Traité de Ligue défensive; c'est un embarras duquel si vous nous sortez vous en rapporterez de la gloire & du gré pourveu que ce soit comme vous sçavez bien faire, sans notre dommage & préjudice de notre réputation, car nous ne sommes point si décheus encore que plus grande & lamentable perte nous peut arriver que nous traitions heureusement avec nos voisins avec lesquels nous reconnoissons qu'il nous est utile & presque nécessaire de vivre en bonne paix & amitié, mais nous sommes aussi en condi-

dition pour le présent en cette peine & espérons si bien à l'advenir que ne ferons inutiles à nos amis & faut mettre peine à leur en donner aux occasions la croyance. Je pense que M. de Villeroy vous écrit pour certains Ministres qu'on nous a dit estre passez de la Rochelle en Angleterre avec mauvaise intention, si l'advis est véritable vous le découvrirez bien, je ne la ferai plus longue en nouvelles, puisque vous avez ici Lettres de M. de Villeroy, je suis Monsieur &c.

*Du 28. Juin 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## I X. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**L**A Lettre de la Reyne que M. de Puisieux vous envoie vous éclaircira des intentions du Roy & de la sienne sur la continuation de votre négociation à laquelle il faut mettre fin en une sorte ou l'autre, car cette traînerie fondée sur la difficulté des dettes est très honteuse, si par delà ils pensoient nous gêner à présent qu'ils estiment que nous avôns plus grand besoin d'eux qu'ils n'ont de nous, ils feront un faux compte, ce qui nous déplaît est de leur bailler notre argent présentement & de n'être asseurez de sortir desdites dettes avec eux, car lorsque nous a-

M 3

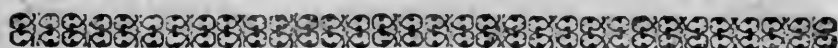
vous



vons offert nos fix-cens-mille-livres, ç'a été à condition que deduisant ce que nous avons fourni aux États pour eux dequoi nous estimons qu'ils ne feroient difficulté, nous demeurerions quittes avec eux tant du fait desdites dettes, & maintenant qu'ils refusent notre déclaration, & veulent nous adstraindre à les accepter par lesdits États notre cession, nous trainerons toujours ces fers là par deçà à recommencer du moins si raisonnables qu'ils fussent déclaration que nommant lesdits fix-cens-mille-livres & la dite cession approuvée desdits États, ils nous tiendront quittes de toutes leurs prétentions en matiere de dettes, afin que nous sachions où nous sortirons avec eux, ou bien s'ils font difficulté à nous donner à présent par écrit ladicte déclaration & veulent que nous leur fassions promesse de vuidier le fait desdites dettes avec leur Ambassadeur après la conclusion du Traité de Ligue, faites qu'ils s'abstiennent de recevoir & toucher aussi à la dite partie de fix-cens-mille-livres, afin que tout demeure indecis jusques audit accord & que cependant il n'en sorte point d'argent de notre bourse, si faire se peut, car notre intention n'a oncques été de payer cette partie qu'en cas que nous demeurassions quittes du tout desdites dettes, joignant à cela la partie des États. L'on a donné avis à leurs Majestez qu'il est passé par delà trois Ministres dépêchez tant par ceux de la Rochelle que par deux autres principales Villes de la Religion

ligion prétenduë reformée pour faire offre de leurs services au Roy de la Grande-Bretagne & au Prince de Galles & les prier de les prendre en protection, je ne tiens ledit advis véritable, mais j'ai voulu toutefois vous en faire part, afin que vous y preniez garde. Nous avons reçu votre Lettre du 18. du présent. Je prie Dieu Monsieur &c.

*Du 28. Juin 1610.*



## X. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**N**ous avons reçu vos Lettres des 23. & dernier du mois passé, & avons veu par les premieres combien a été agréable de par delà le secours que nonobstant notre malheur si grand & si récent nous donnons aux Princes, amis & alliez de cette Couronne, interessez en la succession de Juilliers, ce que nous estimons devoir être au dehors de grand poids pour conserver la réputation que le feu Roy de très glorieuse mémoire avoit acquise par sa prudence singuliere & même servir d'éperon & d'émulation en Angleterre pour les échauffer & avancer leurs forces par même état, lesquelles à notre advis attendoient de voir quelle resolution nous prendrions après un desastre si

soudain & si infortuné pour regler les leur. Or tant mieux que le Grand Trésorier vous ait dit avoir de nouveau chargé ledit Sieur Edmond de se joindre aux Conseils & délibérations en cette affaire des Ambassadeurs & Ministres de leurs Majestez, car de cette façon ils y procedent de bonne foi, d'une façon ou d'autre il nous fera plus facile de terminer le differend, mais nous desirons que ce soit s'il y a moyen par la voye de douceur & d'une amiable composition entre les parties plutôt que par celle des armes qui nous engageroit au commencement en des dépenses desquelles nous n'avons nullement besoin, seulement pour aider à faire la besogne d'autrui nous attirera de nouveaux ennemis on priferoit davantage les anciens & possible nous jetteroit enfin en des perils que la condition d'une minorité doit éviter. C'est pourquoy lesdits Ministres de leurs Majestez ont charge d'écouter les ouvertures qui leur pourroient être faites pour ce regard, de montrer qu'elles n'ont d'autre but que de vuidier cette querelle & d'empêcher que le repos public en reçoive détrimet. Le Marquis de Spinola a témoigné à M. de Berny d'affectionner que le tout soit composé à l'amiable, il le fait tant pour ne se voir assez puissant pour resister à la conjonction de tant de forces & reconnoître l'Espagne, peu disposée à se charger de ce fardeau que pour avoir plus de moyen de se retirer après avoir poursuivi & receu

reçu les nouvelles qu'ils attendent de l'Ambassadeur des Archiducs qui en a fait de deçà des propositions qui n'ont été rejettées, sçavoir que les Princes possédans demeureront en la possession de ce qu'ils tiennent, qu'un Prince Catholique qui ne fera de la maison d'Autriche entrera en la place de l'Archiduc Leopold pour après terminer le tout selon les loix & constitutions du saint Empire. Si les Anglois s'apperçoivent que nous prétions l'oreille à ces ouvertures ils sont gens pour retenir ou alterer leur secours qui ne s'émeut ce semble que par le mouvement du notre. Nous avons envoyé M. de Boüillon vers M. de Savoye pour nous éclaircir entierement de la maniere que nous avons ci-après à vivre ensemble, car il y en a qui dient qu'il veut faire le rencheri. Le Comte de Fuentes fait de grands préparatifs au Milanois & nous croyons que c'est pour l'intimider & faire abandonner notre alliance, car d'entreprendre un remüement en Italie, les affaires de son Maître ne le permettent pas. M. le Maréchal de la Chastre est à Metz avec l'armée qu'il doit commander. Les États le doivent rencontrer avec la leur, mais il a charge de ne s'engager bien avant qu'il n'y voye de la seureté, afin de ne chopper à ce commencement. Nous attendons M. le Prince de Condé dans peu de jours qui a réitéré à leurs Majestez les protestations de son obéissance & fidelité. M. de Barrault l'est allé trouver

pour le conforter en ce bon propos , je suis  
Monfieur &c.

*Du 8. de Juillet 1610.*

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

## X I. L E T T R E

DE M. DE V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

**J**E vous fais ce mot de la part de la Reyne pour vous advertir qu'on lui a donné avis que M. de Guise traite étroitement avec le Roy de la Grande-Bretagne & la Reyne sa femme d'une entreprise sur la place que garde M. de Villars par le moyen de la femme de cestuy ci pratiquée par M. de Vitry, & dit-on que le Prince de Galles doit bientôt envoyer pour cet effet des gens de guerre dedans trois ou quatre vaisseaux qui doivent surprendre ledit Sieur de Villars qui est comme vous sçavez un homme qui a autant besoin d'argent que de bon conseil, c'est pourquoi il faut prendre garde de près à sa conduite. Il est bien certain que ledit Sieur de Vitry a bonne part aux bonnes graces de la Dame & que celle-ci a bon appetit, mais je ne puis croire que ce personnage fasse rien qui tende à faire une lâcheté telle que seroit celle-ci. Je crois difficilement aussi que le Comte de Salisbury s'y engage, encore que ledit Sieur de Guise soit digne de faire rompre

pre un jeûne étant son humeur telle qu'elle est, nous craindrions bien plus le frere aîné des Laiçtûes qui veut dire les Enfans du Roy de la Grande-Bretagne, s'il lui étoit permis de disposer de lui même. Enfin nous sçavons deux choses qui nous donnent de l'ombrage, l'une que le Neveu de M. du Maine est picqué jusques au vif dequoi l'on a donné à M. le Comte de Soissons la charge du Polion & de ce qui en dépend, & l'autre que le Cousin M. d'Esguillon & M. le Prince de Joinville entretiennent une amitié & correspondance très entiere avec le Seigneur de l'Angleterre, & le serviteur de cestuy ci résident en Espagne, de façon qu'il ne faut legerement s'émouvoir de tels advis, aussi ne faut-il les négliger & d'autant plus que nous voyons que ledit Sieur de Guise & M. de Boüillon ont juré une grande amitié & fraternité par le moyen de M. le Duc de Sully, vous userez s'il vous plaît avec discretion des présens advis & mettez peine de découvrir la vérité desdits, & d'observer diligemment les pas de ces gens ci, je prie Dieu &c.

*Du 12. de Juillet 1610.*

## XII. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**J**E vous écrivis le 12. de ce mois vous donnant avis d'une certaine pratique que nous avons appris se faire sur la place que garde M. de Villars avec l'intelligence du Roy de la Grande-Bretagne ou des siens, & M. de Guise en laquelle on mêle encore M. de Vitry afin que vous leur aidiez à en découvrir la vérité. Ma Lettre a été envoyée à Guersan comme l'est encore la présente par laquelle vous sçavez que l'Ambassadeur d'Angleterre vit hier la Reyne laquelle il voulut de nouveau asseurer de l'amitié & assistance du Roy son Maître pour la manutention de l'autorité du Roy son fils & la sienne durant le bas âge de sa Majesté, ce qu'il fit avec fermes paroles & recherchées; puis il adjouta que l'on reconnoissoit y avoir entre les Grands du Royaume plusieurs partialitez & divisions qui ne seront non plus agréables à son Roy qu'elles le doivent être à la dite Dame haïssant sa Nation toute desobéissance du sujet envers le Roy & Prince legitime, offrant doncques à sa Majesté le conseil & l'autorité de son Roy sur ces occasions au cas qu'elle en eut besoin & jugeat  
que



que son entremise y pûst être utile comme il estimoit qu'elle pouvoit être y ayant aucun desdits grands qui lui appartenoient qu'il cherissoit & étoit aussi honoré d'eux & desquels il étoit tenu pareillement d'avoir soin, de façon que quand d'autres voudroient les opprimer ou feroient maltraitez même de ladite Dame contre l'esperance du Roy son dit Maître, il ne pourroit qu'en être déplaisant & affectionner aussi leur défense en une bonne cause; il disoit pour Mrs. de Guise. La Reyne fut surprise de ce propos, néanmoins elle remercia honnêtement ledit Roy desdites offres, lui dit qu'elle esperoit que lesdits Grands feroient tous si sages que le Roy son fils & elle auroient occasion d'être satisfaits de leurs actions, & que les bruits qui couroient desdites partialitez étoient plus grands que n'étoient les effets, toutefois si aucuns d'eux s'oublioient tant que de faire chose qui fut contraire à l'autorité du Roy son fils & préjudiciable à son service que ceci ne l'empêcheroit de les châtier & ramener à leur devoir, ce que ladite Dame ne lui put dire qu'avec chaleur ayant remarqué que lesdits propos lui avoient été tenus par ledit Ambassadeur plus pour favoriser lesdits Princes que pour l'asseurer de la bonne volonté de son Maître, car du commencement la Reyne se contenta de le remercier desdites offres & de parler desdites partialitez en termes généraux, mais voyant qu'il la pressoit davantage de s'ouvrir à lui & avec plus de liberté & con-

confiance , après lui avoir répondu qu'elle n'avoit rien à lui dire de plus sur lefdites offres , elle laissa aller la dernière parole susdite de châtement en cas de mesconnoissance Monsieur, la Reyne ne pouvoit bonnement croire que ledit Ambassadeur ait eû charge expresse de son Roy de lui tenir ce langage car il semble que la déclaration de cette protection en laquelle il a dit que le Roy seroit pour lefdits Princes en cas d'oppression a été mal assaisonnée sur les partialitez de notre Cour, la Reyne ni autre n'ayant aucune volonté d'opprimer & maltraiter les Princes susdits, au contraire elle les favorise tous les jours en diverses manieres jusqu'à augmenter leurs pensions & leur donner moyen de payer leurs dettes qui ne sont petites parties mais tout est si débordé parmi nous qu'il semble qu'il soit loisible à un chacun de donner la loy à la Reyne en toutes choses, mais elle a assez de courage pour s'en défendre Ce que nous desirons de vous sur cela est que vous découvriez , s'il est possible , & avec discretion si ledit Roy a entendu & commandé que ce langage ait été tenu à ladite Dame, s'il faut qu'elle croye que ledit Roy soit pour épouser à l'advenir les desirs desdits Princes & quel état elle doit faire de son amitié: vous connoissez le Sieur Edmond s'il continuë à jouer de tels traits il s'aquittera mal de la protestation qu'il a faite de son affection à conserver ces Couronnes en bonne intelligence; s'il le fait par commandement

ce ne lui pourra être davantage ni à ceux qui lui feront faire tels offres. L'on adjoute que le Pourpier favorise cette menée du Traquemard & de ceux qui lui appartiennent, que l'on dit être chers & favorisez du Moreau & prétendre à l'esperance; pour moi je crois que ce sont toutes imaginations forgées par des speculatifs auxquels tout apporte ombra-ge, toutefois il ne faut rien négliger en cette saison. Nous aurons ici demain Monseigneur le Prince de Condé lequel est attendu avec ses protestations qu'il veut servir leurs Majestez & le public avec grand soin & fidelité: s'il le fait il sera honoré & heureux & nous aussi. Enfin la Reyne a approuvé le choix que le feu Roy avoit fait de M. de Valencé pour aller servir d'Ambassadeur par delà, de façon qu'il va se préparant pour pouvoir s'y acheminer quand il lui sera commandé: il est honnête Gentilhomme & de bonne maison, mais je ne sçais s'il sera assez fin pour ces Messieurs auxquels il aura à faire & même en ce siècle; je ne dis cela qu'à vous. Le Comte de Fuentes arme fort à Milan & menace M. de Savoye ouvertement, mais c'est à mon advis pour lui faire plus de peur, afin de l'humilier, que de mal. Ledit Duc regimbe & veut que l'on croye qu'il ne fléchira le genoüil devant Baal. M. le Maréchal de Lesdiguières est aussi sous les armes en faveur dudit Duc. Tout cela nous coute de l'argent, comme fait à bon escient aussi l'armée que nous envoyons en Cleves sous la  
con-

conduite de M. le Maréchal de la Chastre qui est à présent à saint Oüen. Je ne m'attends pas que nous y trouvions grande utilité, car sans doute ledit Duc se raccommode-ra à la fin avec les Espagnols. Ceux ci le desifirent autant & plus que lui, n'en doutez point, auquel cas je ne sçais si le mariage de notre Madame ira de longues, plusieurs en doutent, & y verrons plus clair dedans quelques jours, dequoi je vous donnerai advis si vous êtes encore par delà, ne voyant pas que la Reyne affectionne tant ladite alliance que faisoit le feu Roy, ce semble qu'elle jetteroit bien ses yeux aussi volontiers sur le Prince de Galles, si elle n'étoit retenuë de la consideration de la Religion; pensez y un peu & m'en mandez votre advis sans toute-fois engager personne. Au reste nos Princes Allemands joüent de notre armée à la plotte: nous offrismes comme vous sçavez de l'envoyer par mer huit jours après la mort du pauvre Maître, les États ne le trouverent bon & nous manderent qu'il falloit qu'elle prit son chemin par terre & proposerent celui de la Mozelle offrant de la rencontrer au passage d'icelle; nous acceptâmes ce parti & ledit Maréchal partit avec cette resolution. Sitôt lesdits États changerent d'opinion & manderent qu'il falloit que ladite armée prit le chemin du Rhin disans ne pouvoir plus venir avec la leur à la Moselle, mais qu'ils donneroient tel ordre aux champs & à leurs provisions de Bâteaux que l'armée en feroit  
sou-

soulagée, & quand ledit Maréchal a été arrivé à la frontiere, tant s'en faut qu'il ait rien trouvé de prêt, que l'Electeur Palatin par les terres duquel il falloit passer, faisant chemin du Rhin, lui a mandé que celui de la Moselle étoit plus commode; je vous laisse à penser ce qu'on peut faire sur tels changemens, nous en sommes si scandalisez que peu s'en a fallu que nous n'ayons révoqué notre secours qui nous coûte trop cher pour être ainsi méprisé & manié. Je ne sçais encore ce qu'on en ordonnera même voyant leurs menées qui se brassent parmi nous que les langages tenus par le susdit Edmond nous a fait apprehender plus que devant & nous semble que nous employerons notre argent avec notre réputation & nos gens de guerre à secourir la cause dont il s'agit pour en recevoir la recompense que nous devons attendre des menaces dudit Ambassadeur: car ses discours ont été ainsi pris & interpretez. Je vous écris la présente de ma main & n'en ai point retenu le double parce que j'ai voulu que personne n'eut la connoissance du sujet d'icelle. Je vous prie d'en user de même par delà & garder ma dite Lettre pour la représenter où besoin fera. L'on nous mande d'Espagne que depuis qu'ils ont sçeu là, que pour la mort du feu Roy nous ne laissons d'envoyer le susdit secours, ils ont résolu d'envoyer des Ambassadeurs à leurs Majestez & à Cologne pour traiter un accord. Ceux qui viendront ici sont à mon advis assez in-

tiles, & ne ſçais ſi les autres ſont plus utiles, car je reconnois que ces Princes poſſédans n'entendront à traiter qu'ils ne ſoient maitres de Juilliers & ce n'eſt le but des Impérialiſtes; de façon que cette guerre durera plus qu'il ne ſeroit néceſſaire combien que nous prenions ladite place, la difficulté ſera après de la conſerver: ce ſera toujours un ſujet de querelle qui durera auſſi longtems que la maiſon d'Autriche conſervera l'Empire; le principal ſera que nous puſſions tirer notre épingle du jeu honnêtement. Je prie Dieu &c.

*Du 11. Juillet 1610.*



### X I I I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**N**OUS trouverons qu'il faudra changer aucunement la forme de la promeſſe touchant le fait des dettes que vous nous avez envoyée pour les raiſons que nous vous écrivons dedans deux ou trois jours, dequoi j'ai été chargé de vous advertir afin que vous ne vous engagiez plus avant attendant ſur ce les intentions de leurs Majeſtez ſur votre dernière dépêche, mais vous ne devez laiſſer à pouſſer & avancer cependant le Traité de notre Ligue défenſive. Nous avons ſçeu par

M.



M. de Ruffy que les Etats feront difficulté de reconnoître la dette que nous prétendons ceder au Roy de la Grande-Bretagne, dequoi leurs Majestez font à bon droit très mal contentes, & prévois que leur refus en cela ne produira entre nous & eux non plus que les beaux discours dudit Sieur Edmond leur Ambassadeur que je vous ai écrits, lesquels toutefois il n'advoüe entièrement, mais il a passé un peu bien avant en cette saison chatouilleuse & pleine de partialitez & méfiances parmi nous qui augmentent depuis l'arrivée de M. le Prince de Condé contre notre esperance, dequoi l'on accuse la haine que M. le Duc de Bouillon porte à M. le Duc d'Epernon, mais il faut s'en prendre plus à notre ambition & convoitise naturelle fomentée d'une avarice extraordinaire qu'à toute autre chose, tant y a que cela va mal, M. de Guise épousant ouvertement l'amitié du premier contre l'autre & cestuy ci étant favorisé de M. le Comte de Soissons lequel est à Paris, d'ailleurs la Reyne d'autant qu'elle voit que ceci est suscité contre elle essaye d'opposer M. le Prince de Conty sous prétexte que ledit Comte a obtenu le Gouvernement de Normandie par préférence à lui. Les gens de bien travaillent à composer tout ceci, mais certes ils y font bien empêchez, avec ladite Dame qui y fait le possible. Nous avons compassion d'elle & du tourment que l'on lui donne, je n'en attends que tout mal, si Dieu n'y opere miraculeusement : si M. de



Boüillon d'une part & M. de Montpensier de l'autre vouloient un petit se temperer cette tempête s'évanoüiroit ; M. de Sully épouse le parti de M. de Boüillon comme fait M. de Lesdiguières où il est joint avec M. de Guise & les siens soutenus de M. le Prince de Condé : la partie est forte, & comme la Reyne est par nécessité obligée à supporter l'autre d'autant qu'il semble que le but de la première donne à la visée de son pouvoir, la fusée ne se démêlera sans peine à notre extrême regret. Tout ceci nous contraint d'aller bride en main aux affaires de Cleves, avec les difficultez & contrarietez de ces Princes Allemands sur le chemin que doit tenir M. le Maréchal de la Chastre avec ladite armée, les uns voulans qu'il prenne celui de la Moselle & les autres celui du Rhin, encore cestuy ci diversément, il est de present à saint Oüen attendant sur ce une resolution de nous & desdits Princes qui ont grand tort d'avoir meu telles difficultez, d'ailleurs nous avons sçeu que l'Empereur a investi la maison de Saxe desdits Duchez de Cleves & Juilliers ce qui rendra l'accord que l'on prétend faire plus difficile, allumera en Allemagne & aux Duchez le feu d'une guerre très dangereuse qui pourra embraser les voisins principaux & ceux qui s'en voudront mêler, dequoi vous pouvez bien juger que notre France n'a besoin en l'état qu'elle est de deçà. Les Ambassadeurs d'Espagne & de Flandres nous ont proposé de laisser auxdits Pays les affaires en l'état

l'état où elles sont , que les maisons de Brandebourg & Neubourg seront maintenues en la possession de ce dont ils jouissent , que la Ville de Juilliers soit déposée ez mains d'un Prince dont l'on conviendra & qu'il soit assemblé une diette où l'on établira des Juges suivant les Loix & constitutions de l'Empire pour décider leurs differends. Nous avons estimé cette ouverture digne de consideration & partant non rejetable , conferez en , s'il vous plaît , avec le Roy de la Grande-Bretagne , car si cette querelle ne s'appointe elle fera immortelle , & pour nous je prévois que nos divisions & justes jalousies & braveries nous contraindront de nous retirer plutôt que nous ne voudrions de cette presse. Je prie Dieu &c.

*Du 18. Juillet 1610.*

~~~~~

XIV. L E T T R E

DE LA REYNE.

Monsieur de la Boderie, ayant fait voir au Conseil du Roy Monsieur mon fils la forme de la promesse que l'on a proposée de passer touchant les dettes que la Couronne d'Angleterre prétend sur celle de France, dont vous nous avez envoyé un double, il a été advisé de la changer, ainsi que vous verrez par celle que vous recevrez de nous avec

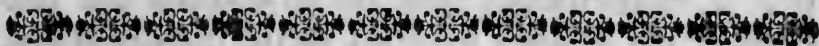
la présente, tant pour ne nous embarasser avec les Etats des Provinces-Unies hors de saison & sans bonne consideration que pour n'obliger le Roy mon dit Seigneur & fils plus qu'il est au payement d'une telle somme que celle de trois millions quatre-cens-cinquante-mille-livres spécifiée par icelle, car nous ne pourrions plus après ladite promesse la débattre ni entreprendre la moderation que par grace d'autant que nous l'aurions reconnuë, & vous sçavez que nous n'avons faute de raisons bonnes & valables pour la contester, car de ladite partie de trois millions quatre-cent-cinquante-mille-livres à laquelle les Ministres dudit Roy font monter & revenir lesdites dettes il n'y en a de reconnuës & passées par nous que pour cinq-cens-soixante-trois-mille-livres pour n'avoir été rapporté par eux, pour la vérification & liquidation du surplus, aucun compte fait avec les Officiers du feu Roy mon Seigneur, ni obligation ou rôle de montre, mais seulement certains parchemins en forme de compte par lesquels on justifie qu'il a été compté en Angleterre desdites sommes, qu'il apparaisse que les Officiers du feu Roy mon Seigneur aient eu connoissance comme par les Traitez & accords faits avec la feue Reyne d'Angleterre, il avoit été convenu & étoit expressement porté. Je sçai qu'ils dient contre cela que nous ne pouvons nier que la dite Dame Reyne n'ait secouru la France en diverses fois de gens de guerre qu'elle a levez & soldoyez

doyez à grands frais, & combien qu'elle & ses Officiers n'ayent observé & gardé exactement au payement d'iceux l'ordre & les formalitez convenuës avec eux, néanmoins que nous devons reconnoître de bonne foi les avances qu'ils y ont faites & les rembourser, à quoi le feu Roy mon dit Seigneur a toujours déclaré être content d'avoir égard & consentir pourvû que ledit Roy & ses Ministres fassent le semblable de leur part en la reconnoissance des sommes de deniers payées par ledit Roy en acquit & deduction desdites dettes aux Sieurs les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas, suivant le Traité fait avec ledit Roy par mon Cousin le Duc de Sully en l'année mille six-cens-trois; mais ils veulent que nous fassions l'un & refusent l'autre de le faire, chose qui n'est raisonnable & néanmoins il n'est pas question ni à propos maintenant de rentrer en ces contestations avec ledit Roy & ses Ministres puisque nous avons jà accordé de traiter du fait desdites dettes avec le Sieur Ambassadeur & leur en donner satisfaction raisonnable. Faites donc qu'ils se contentent de la susdite promesse en la forme que nous vous l'envoyons & passez outre après la conclusion de la Ligue défensive que vous avez commencée, & quant au secours mutuel que nous devons attendre l'un de l'autre & promettre par ledit Traité, nous attendons qu'il soit égal & partant que ledit Roy se contente qu'il soit fourni par nous, gens de pied en nombre é-

gal à celui que ledit Roy offrira fans nous obliger à lui envoyer des gens de cheval à cause de l'incommodité & difficulté du passage & que les frais qu'il convient faire pour lever de la Cavalerie excèdent beaucoup ceux de l'Infanterie, joint que la Gendarmerie n'est à présent entretenuë en ce Royaume comme elle étoit du temps du feu Roy Charles. Faites donc qu'ils se contentent de gens de pied. J'ai commandé vous être envoyé un état par le menu des appointemens d'un enseigne de deux cens hommes tels que nous les donnons à présent auquel nous avons compris les États du Mestre de Camp & des Officiers du Regiment afin que vous vous regliez sur icelui & obteniez que de leur part ils se conforment à ce que l'égalité susdite soit observée en cela comme aux autres conventions & articles dudit Traité, lesquelles nous estimons que vous aurez changées & accommodées tant qu'il vous aura été possible en l'état auquel sont à présent les affaires non seulement d'entre le Roy mon dit Seigneur & fils & ledit Roy, leurs communs sujets & Couronnes, mais qu'aurez eu égard aussi aux termes auxquels nous sommes avec les autres Roys & Princes nos voisins, afin qu'il ne soit rien fait d'un côté qui nuise & préjudicie à l'autre. Davantage il faut avoir égard de conserver les Traitez anciens & modernes d'entre la France & l'Ecosse en leur entier; voire ne les confondre & envelopper s'il est possible ensemble pour nous entretenir
en

en amitié & Confédération avec lefdits Ecoſſois avec pareil ſoin que les Roys de France ont touſjours fait, & ne rendre les Anglois jouiſſans des mêmes privileges accordez aux autres, dont vous y aurez égard & nous enverrez les articles dudit Traité après que les aurez ébauchez, par un Courier expreſ devant que de les accorder & ſigner tout à fait comme il vous a touſjours été ordonné. Je prie Dieu &c.

Du 28. de Juillet 1610.



X V. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Vous verrez par la Lettre que la Reyne vous écrit comme on entend que vous conveniez avec eux pour le Traité des dettes de la forme que vous avez à tenir pour la promeſſe. L'on a cette fois recherché un peu plus curieusement comme nous étions enſemble pour ce regard, & trouve-t-on qu'ils n'ont tant de raiſon qu'ils penſent à nous demander ce dont ils nous pourſuivent, dequoi il ſera après accordé avec leur Ambaſſadeur plus à loilir. Quant à la Ligue pour ne nous embarraſſer davantage il vaut mieux que nous nous obligions pour le ſe-

cours mutuel des gens de pied , afin de faire les choses plus nettement & n'avoir si souvent à contester ensemble , surtout en cette saison nous devons chercher dextrement de n'irriter nos amis & leur donner sujet de s'aliéner de nous , mais il est bon aussi qu'ils voyent qu'en ayons un si ardent desir crainte qu'ils ne l'attribuent à nécessité & sur cela ne fassent plus les rencheris sur l'opinion qu'ils auront que serons décheus par notre malheur dernier , lequel à la vérité a été très sensible , mais le defunct avoit établi les affaires en tel état si fermement , que les pratiques du dedans & du dehors avoient peine à l'ébranler , il est toutefois dangereux à venir à l'épreuve qui seroit très agréable à plusieurs. Nos Princes du sang sont reconciliez depuis peu de jours , j'espere que leur exemple servira pour les autres. M. le Maréchal de la Chastre a resolu de passer outre avec son armée , & néanmoins de prêter l'oreille aux ouvertures qui lui seront faites & à M. de Boissise pour un accommodement qui est toujours desiré & recommandé des Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs qui se sont faits fort de faire approuver à l'Empereur le parti qui pour cela a été proposé , & ont ajouté si nous pensions continuer nos armes en faveur des Princes possédans que leurs Maîtres porteroient de leur côté leurs puissances pour Leopold & les siens , c'est - à - dire qu'ils prendront le contrepied. Ces Princes assemblez à Pragues ont dépêché un Courier exprès à leurs

leurs Majestez pour les prier sur le bruit qu'ils ont de l'acheminement de leurs forces d'interposer leur credit & autorité à ce que les Princes de Brandebourg & Neubourg se contentent de traiter de ce différent à l'amiable, & cependant, (qui est le mot pour rire) retarder les effets de notre armée. Ils seront contraints pour le premier, & pour le second éconduits, car même nous avons sujet de soupçonner que c'est un artifice des Espagnols pour faire rompre l'armée, laquelle une fois séparée, ils estiment qu'en l'état où nous sommes ne rassemblerons volontiers, quant à l'autre, il nous seroit expedient d'y entendre, comme nous sommes déliberez de faire autant qu'il se pourra avec honneur & feureté de nos amis. L'Angleterre à l'accoutumée aura sans doute jalousie de cet ennui comme d'un plus grand dont ils dient à Pragues qu'ils se veulent poursuivre pour nous y induire encore plus vivement, mais nous garderons cet advantage tant que nous pourons & croyons le pouvoir faire tant que nous demeurerons bien en nous mêmes. Le Comte de Fuentes que nous tenons à l'extrémité tient encore ses Troupes sur pied plus pour faire peur que faire mal. M. de Savoye est contraint de faire le semblable pour la feureté de ses États. M. de Lesdiguières a aussi ses Troupes ensemble pour cet effet & l'assistera s'il en est besoin, mais j'estime qu'ils n'en viendront là, de la façon qu'ils traitent à présent pour desarmer. M.
de

de Bouillon qui est arrivé près dudit Duc nous donne bonne espérance de ne perdre temps avec lui. Quand le Sieur Houton sera venu l'on advisera qui on enverra pour rendre la pareille & fera lors encore temps de délibérer. M. de Valancé fait ses préparatifs pour ses voyages.

Du 28. de Juillet 1610.

~~~~~

## X V I. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

**L**A Reyne vous écrit les raisons pour lesquelles il n'a été trouvé bon de passer la promesse touchant les dettes en la forme que vous nous l'avez envoyée, mais de la reformer ainsi que vous verrez par celle que nous vous envoyons, partant je ne vous en ferai redites, & estime qu'ils ne feront difficulté de l'accepter, car c'est chose qu'ils vous ont jà accordée ainsi que vous nous avez jà écrit par vos précédentes, j'en ai parlé à leur Ambassadeur qui ne s'y montre contraire, aussi ne le pourront ils faire avec raison: cependant nous traiterons avec les États à ce qu'ils acceptent la cession que nous prétendons faire, dont, jusques ici, ils ont montré vouloir faire difficulté dont nous sommes à bon droit scandalisez, car c'est une espece  
d'in-

d'ingratitude & méconnoissance dont ils eussent usé moins librement du temps du feu Roy notre Maître, & prévois s'ils ne se soumettent en cela à la raison que plusieurs prendront sujet par là de douter de leur bonne foi & amitié. Nous en faisons pareillement une dépêche à M. de Ruliy. Vous nous avez mandé que les Allemands ont enfin parachevé leur Traité avec le Roy de la Grande-Bretagne, mettez peine d'en recouvrer un pour nous l'envoyer. Lesdits Allemands veulent nous donner martel de ladite Confédération, afin de nous exciter de renouveler avec eux celle de Hal, mais il y a à considérer & dire plusieurs & diverses choses sur cette délibération qui ne nous auroient arrêtez du temps du feu Roy, c'est pourquoi je prévois que le Duc des Deux Ponts qui est ici pour faire le marché s'en retournera sans le refoudre, nous devons nous contenter de leur envoyer pour Cleves le secours que leur meine M. le Maréchal de la Chastre, lequel a eu commandement enfin de passer outre & de prendre le chemin de la Moselle sur l'assurance qui lui a été donnée par le Prince d'Anhald & sur deux autres qui sont à Dusseldorp qu'ils pourvoiront à la commodité des vivres & seureté du chemin qu'il a à faire. Je vous assure que cette dernière résolution a été fort combattue, car plusieurs ont improuvé ce voyage, la Reyne seule l'a défendu, jalouse de l'observation de la foy du feu Roy son Seigneur : Dieu la fasse

se

se prosérer. J'ai reçu votre Lettre du troisiéme de ce mois, comme j'avois devant celles du dixiéme & quinziéme, je ne vois pas que l'avis que nous avons de la place de M. de Villars continué & me semble que les raisons représentées par votre Lettre méritent d'être considérées pour ne prendre du Roy ni du Comte de Salisbury jalousie telle que l'on s'efforce la donner à la Reyne, toutefois il faut continuer à veiller sur tout, car ce siècle foisonne des esprits plus enclins à mal qu'à bien faire; si j'en découvre davantage je vous en ferai part. M. de Vallancé est allé en sa maison pourvoir à son équipage en intention de revenir bientôt ici pour prendre sa dépêche & ne prendrons résolution d'envoyer par delà une personne plus qualifiée que notre Traité ne soit signé & que nous n'ayons reçu la visite qu'ils ont advisé de commettre à M. Houton. Notre sacre n'est retardé de façon que nous faisons état de le faire à Rheims dedans la fin du mois prochain. Au reste notre mere courtisane se montre un peu plus tranquille que de coutume. Il faut prier Dieu que ce calme puisse durer afin que notre Barque puisse naviguer plus seurement, à quoi chacun travaille de tout son pouvoir. J'oubliois à vous dire que nous approuvons fort votre avis de ne fournir en argent, mais en hommes le secours auquel nous nous obligeons par votre Traité & nous semble qu'ils ne doivent faire difficulté de le recevoir en gens de pied, puis-

puisque nous nous en contentons , les frais des gens de cheval étant réciproques en cette saison comme vous leur remontrerez. Nous désirons aussi que le Traité que vous ferez avec les Anglois ne comprenne celui des Ecoissois, mais jamais vous n'obtiendrez d'eux cette séparation comme j'estime; toutefois faites y ce que vous pourrez sans les effaroucher. Je prie Dieu Monsieur, &c.

*Du 28. Juillet 1610.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XVII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

**N**ous avons reçu vos Lettres du 23. & 26. du mois passé, bien contents d'avoir veu par icelles ce qu'aviez jà écrit sur l'adviz qui vous avoit été donné de Samson que l'esperance peut être asseurée du Melon que si quelque chose se passe avec ledit Samson, le Concombre n'y a aucune part. & que quand vous avez parlé au Tulipan sur ce sujet il vous ait satisfait pour les palissades en ce qui regarde l'office que leur Alla a fait en faveur d'icelles, pour cela ne faut-il pas négliger de veiller là, & encore avec plus de soin que jamais, car comme plusieurs s'imaginent avoir plus de liberté & de commodité en la saison & correction que nous sommes aujourd'hui de

de faire des pratiques tant dedans que dehors ce Royaume au préjudice d'icelui, ils s'y prendront plus hardiment & en rechercheront les moyens avec plus d'ardeur que auparavant. Le Maureau & sa sequelle entretiendront par tous devoirs plus soigneusement encore que du temps du mary de Thoinette à donner plus de jalousie à celle ci, laquelle s'est trouvée bien empêchée jusqu'à appaiser les mécontentemens de ces Princes, les choses se font toujourns au loing plus grandes & dangereuses qu'elles ne sont de prés, il n'y a eu tant de mal deçà, comme on a fait courir le bruit par delà & autres Provinces étrangères qui ont crû notre France quasi bouleversée, à quoi sans doute plusieurs de nos voisins prendroient plaisir, & ne sçais toutefois si ce seroit leur bien. Graces à Dieu tout y va comme il faut, l'obéissance est rendue par les sujets, l'autorité demeure à leurs Majestez & tous les Corps des Parlements en volonté aussi bien que les Villes de conserver le repos duquel nous jouïssons, quoi étant il sera difficile, quiconque l'entreprendra, de le troubler: l'intention de leurs Majestez n'est point de vouloir continuer la Ligue contractée avec les Princes de l'union ainſi que vous avoit dit le Sieur Berghausen le Roy de la Grande-Bretagne lui avoir déclaré à son depart. Nous trouvons bien quelque chose au Traité de défectueux pour nous que nous desirons au préalable être amendé, qu'on ne se rejouïſſe donc pas de cette prétendue separation.



paration. Le Duc des Deux Ponts qui est ici depuis quelque temps s'en retourne avec l'assurance de la bonne volonté & disposition de leurs Majestez pour ce regard. Nous ne pensions pas qu'ils trouvent celle qui nous a été envoyée; car encore qu'elle soit racourcie; si est elle presque semblable en substance à l'autre que nous envoyâtes dernièrement. J'espere aussi qu'ils se contenteront de la réponse que leur avez faite à leur instance de specifier quelque temps dans lequel nous accomplirons les conditions portées par icelles; autrement ce seroit par trop nous vouloir abstraire & tirer avantage du Traité que nous voulons croire en utilité égale aux deux parties. Enfin nous avons avis certain de la mort du Comte de Fuentes qui a fort languï. L'Italie sera aisement consolée de son deceds; car sa vie troubloit par trop leur tant affectïonnée tranquillité: il a laissé bon nombre de gens de guerre sur pied que je m'assure si on ne les congédie se licentieront dans la même année faute de paiement. M. de Savoye en fera de son côté bien allegé. M. de Bouillon est toujours près de lui; nous attendons ce qu'il nous fera sçavoir du progres & succez de son voyage; duquel il avoit donné bonne esperance. Quant aux affaires de Cleves, vous avez sçeu jusques ici ce qui a été resolu pour en faire part au Roy de la Grande-Bretagne & montrer que nous voulons en iceux marcher du même pied avec lui. L'Ambassadeur de



Flandres voyant nos forces s'avancer vers le Pays, à bon escient, a fait une nouvelle proposition telle que verrez par le double que nous envoyons, mais leurs Majestez y ont répondu que véritablement elles desirent & jugent expedient que le différent soit terminé par voye d'accord & à l'amiable, si elle eut été faite il y a quelque temps elles y eussent volontiers entendu, & j'espère bon succès d'icelle, mais qu'à présent que leur armée est si proche dudit Pays & même incertain si jà la place de Juilliers est investie & assiegée, elles feroient trop grand tort à leurs amis & alliez de les abandonner & surceoir l'exécution de leurs armes étant si prêts d'en recueillir le fruit, qu'elles desiroient faire part de la dite ouverture au Roy de la Grande-Bretagne leur bon Frere & aux Etats des Provinces-Unies, ne voulans rien résoudre en cela sans leurs advis & participation tant pour l'amitié parfaite qui étoit entr'eux que pour y avoir contribué leurs frais & moyens, aussi bien qu'elles ont fait, & les prioient & remontreroient qu'il étoit jà plus utile à leurs communs Conféderez même de vuider cette querelle par Traité plutôt que de s'embarquer à la longueur & incertitude de la guerre & que bien que la forteresse dudit Juilliers soit prise par force elles ne laisseroient de rechercher & consulter les moyens qui seront trouvez raisonnables pour y parvenir. Faites valoir cet office envers ledit Roy du mieux que vous pourrez & mettez  
peine

peine de tirer & reconnoître quel seroit son avis pour cet accord, comme vous pouvez faire plus facilement lui en parlant ainsi en confiance. Leurs Majestez sont en très bonne santé, le soin que leurs Majestez prennent pour composer par Traité le fait de Juilliers redonde toujours à leur gloire, comme à justifier davantage ce qui en succedera & contenter par cette communication le Roy de la Grande-Bretagne que vous y devez fortifier de plus en plus. Je suis Monsieur &c.

*Du 4. d' Août 1610.*

~~~~~

XVIII. L E T T R E

DE LA REYNE.

Monsieur de la Boderie, la minute du Traité que m'avez envoyée avec votre Lettre du 6. de ce mois a été veue & considérée au Conseil du Roy Monsieur mon fils, ensemble les points sur lesquels vous desirez être éclairci de notre intention pour mettre la derniere main à cet ouvrage. Je ne fais point de difficulté qu'au Traité qu'ils vous bailleront par delà ils couchent le nom du Roy de la Grande-Bretagne le premier & que ne deviez l'accepter en cette forme, car j'entends qu'il y en a toujours été ainsi usé en tous les précédents faits entre la France & l'Angleterre, mais il faut aussi observer

O 2

qu'en

qu'en celui que vous leur délivrerez le nom du Roy Monsieur mon fils marche le premier & ne leur donne le titre de France qu'ils usurpent & enveloppent & employent au leur. Quant au serment qu'il convient faire de part & d'autre pour affermer notre Confédération, nous avons advisé que le Roy mon dit Seigneur & fils le prêtera en la maniere accoutumée, tout ainsi que s'il avoit acquis l'âge competant pour le faire avec validité, mais que je ferai le semblable avec lui & m'obligerai de le faire ratifier par lui quand il aura atteint le temps qui pour cela est nécessaire qui est toute affermée précaution qu'ils puissent à présent desirer pour ce regard : & pour le faire plus promptement & dignement qu'il se pourra sitôt qu'ils auront envoyé deçà celui qu'ils y ont destiné pour accomplir cet office, nous ferons choix aussi de quelque personnage de qualité pour s'acquitter du même par delà, desirans qu'ils croient comme le feu Roy mon Seigneur a jugé ce renouvellement d'alliance utile & honorable aux Couronnes que nous entendons suivant ses pas & sages délibérations de l'avancer, conclure & observer de bonne foi au bien & avantage commun d'icelles. J'advoüe qu'il est remis à leur option & par les derniers Traitez de demander en cas de besoin secours de six mille hommes de pied & de cinq cens hommes d'armes & pour cela nous ferions mal fondez de débattre cet article, si ce n'est pour remontrer ainsi que vous avez
fait

fait qu'il en va aujourd'hui autrement de l'équipage des hommes d'armes qu'il n'étoit du temps passé, mais puisque les raisons n'ont pû gagner sur eux qu'ils eussent pour cela quelques égards à la forme qui se pratique à présent, je suis d'avis que vous n'en contestiez davantage, ains que vous accordiez qu'ils seront à leur choix secourus de cinq cens hommes d'armes ou de six mille hommes de pied & ce aux mêmes termes portez par le Traité de l'an mille cinq-cens-soixante-douze partant il faut prendre garde que la cedulle desdits gens de pied soit égale pour le regard du nombre de la solde tant des chefs que des soldats & pour le regard de la cavalerie vous suivrez l'état que nous vous envoyons, mais s'il est possible abstenez vous de specifier que le nombre desdits cinq cens hommes d'armes fasse trois mille chevaux, d'autant que nous ne pouvons comprendre comment, suivant même l'ancienne forme & regle de la Gendarmerie que cinq cens hommes d'armes fassent trois mille chevaux, aussi ce mot d'environ porté par l'ancien Traité témoigne assez que ce calcul n'est pas certain, & néanmoins sortez en le mieux que vous pourrez, car nous n'avons opinion que cette promesse & obligation reciproque se mette en pratique en cette saison, que l'on peut conjecturer par la constitution présente des affaires publiques de la Chrétienté. Je suis bien aise qu'ils ayent agréé que l'obligation que leur passerez au nom du Roy mon dit Seigneur &

filz pour le fait des dettes soit conçue en la forme de laquelle vous nous avez envoyé le double de terminer ce Traité puisque nous l'avons jugé utile, mais vous avez bien fait de ne consentir que ladite obligation fut inserée audit Traité par les raisons que vous en avez sagement préveües. Quant à la difficulté qu'ils font pour le lieu du payement des six-cens-mille-livres dont nous avons convenu sur ce qu'ils prétendent y avoir du déchet pour eux s'il se faisoit en France, la somme de quinze ou seize mille livres, à laquelle vous écrivez que peut revenir cette tarre est si petite qu'elle leur tourne plus à honte de la demander qu'à nous à dommage de leur accorder. C'est pourquoi nous ne sommes pas d'avis que vous vous arrétiez à cela, mais bien seroit il à propos de convenir dès à présent avec eux pour ce regard, que pour regler ce que nous avons encore à traiter & faire avec eux sur le reste desdites dettes, & ce qui m'en déplaît le plus est le langage que sur cela vous a tenu le Grand Trésorier, comme si nous avions grand besoin de leur amitié & que la notre leur fut indifferente, je vous assure que si les considerations publiques ne nous confortoient à avancer cette négociation, qu'ils nous donnent sujet par telles formalitez & barguigneries de nous refroidir d'icelles, mais j'ai toujours crû à l'imitation du feu Roy mon dit Seigneur qu'en semblables occurrences il étoit plus expedient de préférer le général aux in-

intérêts particuliers , ainsi que vous devez faire en achevant le traité , puisque sommes venus si avant , & je pourvoirai que le Sieur de Valancey se rendra à temps par delà pour vous relever & être présenté , instruit & mis en possession de votre main, comme j'estime qu'il est nécessaire pour le service du Roy Monsieur & fils. Je prie Dieu M. de la Boderie qu'il vous ait en sa sainte garde.

Du 17. d'Août 1610.

XX

XIX. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LA Reyne vous écrit les intentions de leurs Majestez & de Messieurs du Conseil sur les difficultez que vous leur avez représentées par vos dernieres, vous sçavez bien les suivre & executer, partant je n'ai rien à vous dire sur icelles. Je ne demeure en peine que pour le pied que l'on prendra au payement & solde de la Gendarmerie que l'on prétend tirer de nous, car comme vous sçavez & vous ai écrit , nous avons changé la forme aucunement d'icelle ; nous ne souldoyons plus d'archers , tous porteront le titre de Gendarmes & font à même & égale solde, c'est pourquoy la marchandise est plus chere & qu'une compagnie de leurs hommes d'ar-

mes ne fait si grand nombre d'hommes qu'elle faisoit anciennement. Je vous envoie un Etat de la forme qui est en usage & tiré de l'ancien Traité du passé, s'ils veulent que nous nous obligions de les secourir de trois mille chevaux la solde moderne excédera l'ancienne, ainsi que vous vérifierez par lesdits Etats quoi qu'il fut raisonnable qu'ils se contentassent de moindre nombre revenant à la raison de l'ancienne solde, s'ils en font difficulté, je crois qu'il sera plus expedient de suivre & promettre la forme du Traité de soixante-douze tant pour l'Infanterie que pour la Cavalerie sans y rien changer & chacun en usera après comme il pourra. Nous avons délibéré faire acheminer & rendre par delà M. de Valencey dedans le commencement du mois prochain & nous avoit donné parole d'y satisfaire, M. de Vic est sur cela decédé opinement qui a rempli la Cour de tristesse & renouvelle les larmes de notre dernière infortune, & certes la France perd en sa personne un très digne serviteur, il a été regretté & pleuré de tous avec raison, tant pour le public que pour le particulier, je crains que cet accident rompe ou du moins retarde le partement dudit Sieur de Valencé, car il a été atteint d'une si violente douleur qu'il est parti d'ici & s'est acheminé à Calais pour consoler Madame sa Mere sans avoir prins congé de leurs Majestez & ne sçais pas encore bonnement quel parti il prendra après ce malheur; je m'en éclaircirai le plutôt que

je pourai pour vous en donner advis. Cependant vous sçavez que le Gouvernement de Calais a été donné par la Reyne à M. d'Arquien à la charge qu'il conservera M. de Lazenay Lieutenant du défunt en la même charge & toute la garnison, vous connoissez la prudhommie & fidelité dudit Arquien, partant je ne vous en dirai autre chose. Vous pourrez écrire en Latin vos Traitez, car nous en avons toujours usé ainsi avec les Anglois, puis nous le ferons traduire en François: quand nous aurons veu & ouï le Sieur Houton nous ferons choix de quelque personnage de qualité pour aller rendre par delà la visite voir juger le Traité & rapporter l'ordre de la Jartiere, & afin que l'on s'acquiesce comme il convient vous nous envoyerez ou rapporterez quand vous viendrez un mémoire ou instruction de ce qu'il faudra que fasse & die celui qui sera pour les deux ordres & s'il faudra renvoyer le manteau aussi bien que le Collet. Nous faisons état que M. le Maréchal de la Chastre arrivera aujourd'hui ou demain au Siège de Juilliers commencé par provision par Messieurs les États & Princes possédans; nonobstant cela les Ministres d'Espagne se faisant fort pour les Impérialistes continuent à poursuivre un sequestre de ladite place par le moyen duquel ils veulent que nous croyions que l'on terminera cette guerre & celle qui est commencée en Allemagne à l'amiable & à l'avantage des Princes, & ont proposé pour cet effet M. le

Prince d'Orange & M. de Bassompierre, mais il nous semble qu'ils recherchent ce dépôt hors de saison. Ils ajoutent que l'Empereur fera trouver à Cologne dedans le 28. du présent mois ses Ambassadeurs pour pourvoir à tous ces differends au contentement de tous, quant à nous nous disons que nous approuvons telles ouvertures pourveu que lefdits Princes possedans & leurs amis & alliez fassent le semblable & veulent y entendre, combien que nous voyons la besogne dudit Siège si avancée qu'il sera difficile de rien faire que la place ne soit renduë & forcée, si après cela on pourra plus facilement accorder ces Princes & finir la guerre, j'en doute grandement: cela succedera selon les differends d'entre l'Empereur & le Roy de Hongrie qui durent toujours, mais chacun pourra après la reduction de ladite forteresse de Juilliers retirer qui voudra son épingle du jeu, ce que la minorité de notre Maître requiert que nous fassions & lors le Roy de la Grande-Bretagne aura les coudées libres & franches de faire la guerre si bon lui semble ou d'employer son credit & pouvoir pour seul pacifier la Germanie, sans plus avant envier les recherches que l'on nous a fait payer, nous nous sommes tirez de la presse, & verrons comment il s'y gouvernera. Nous avons été recherchez & pressez de renouveler le Traité de Hall, mais nous l'avons trouvé si défectueux en toutes ses parties que nous avons prins conseil d'y adviser avant que de nous

nous y engager , & puis que celui que les Anglois ont fait avec ces Princes unis a été bâti sur le fondement du notre, je n'en rechercherai & attendrai la copie, mais la votre de ce que j'en ai sçeu, quant à rechercher un instrument pour nous faire sages, & y employer un étranger, nous ne pouvons approuver ce conseil, & seroit un moyen inutile & néanmoins honteux & périlleux, c'est pourquoi il n'y faut plus penser; mais ceux là connoissent très mal le Garde des Sceaux, Messieurs Jeannin & Villeroy qui les soupçonnent & estiment gens d'autre parti & faction que du bien du Roy & de la France, priez M. de la Boderie, qu'il continuë à répondre pour eux & l'assurez qu'il fera trouvé véritable qui fera l'endroit auquel je finirai la présente en priant Dieu Monsieur &c. l'ait ce 17. jour du mois d'Août mille six-cens-dix, & sur la suscription de ladite Lettre est écrit ce qui suit, à Monsieur &c.

Du 17. d'Août 1610.

XX

XX. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

NOus envoyons le Sieur le Tonnelier présent porteur avec les intentions de leurs Majestez sur les points qui restent encore en
con-

contention, de maniere que j'estime que vous acheverez heureusement ce Traité & qu'ils n'y trouveront plus rien à dire comme ils ont fait jusques ici plus seurement que n'eussions crû & devons attendre de leur amitié, mais ce sont Anglois qui se défient des autres ou ont envie de tromper & d'interpréter ci après les choses à leur mode, nous n'avons partant peu fait que d'en sortir avec eux en cette saison où plusieurs se sont faussement persuadez avoir par notre malheur gagné sur nous quelque avantage. La Lettre de la Reyne vous explique bien clairement chaque article sur ce que vous avez besoin d'être éclairci, surquoi vous devez au plutôt mettre fin à votre négociation & si ils nous envoient quelqu'un pour faire le serment, ils auront après sans remise le contre échange de nous. Je doute que M. de Valencé puisse ou veuille partir au temps qui a été resolu par l'infortune qui lui est survenuë ces jours passez de la mort de M. de Vic Gouverneur de Calais qui a été autant regretté de toute la Cour que Cavalier l'ait été il y a longtemps; aussi certes est ce dommage pour le service du Roy & le bien de la Ville de Calais. M. d'Arquien qui étoit dans la citadelle de Mets a eû la place, ledit Sieur de Valencé ne nous a encore veû depuis cette affliction qui se pourra moderer & adoucir à mon advis dans quinze jours. Je plains ces pauvres Catholiques de par delà, qui se ressentent en cela du malheur qui nous est arrivé,

si les pouviez soulager doucement par votre Conseil & remontrances familiares au Grand Trésorier, qui y peut tant, vous feriez œuvre utile à vous & à eux & aux Anglois tout ensemble. Ils ont notre exemple pour sçavoir que les consciences s'irritent plus par les mauvais traitemens qu'autrement & que l'on recueille par iceux bien souvent les inconveniens qu'on apprehende & qu'on pense éviter ; ce porteur vous dira des nouvelles de ces quartiers & que je suis Monsieur &c.

Du 17. d'Août 1610.

XX

XXI. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

LE Sieur de saint Antoine s'en reva par delà pour continuer à servir le Prince de Galles par le commandement & permission de leurs Majestez, ainsi qu'il a fait du temps de notre grand Roy & Maître: leurs Majestez ont promis de reconnoître le devoir qu'il y a fait & fera encore à l'advenir, à quoi je tiendrai volontiers la main. Je vous dirai l'accueil qui a été fait à M. Witz & comment la cérémonie du serment est passée à son contentement très honorable. Ledit Sieur s'est conduit aussi très sagement & a tenu des langages à leurs Majestez de la part de son Roy accompagnez d'autant de prudence
homme

hommie & bonté que d'affection à leur endroit , car il leur a donné des Conseils de Pere & leur a fait faire des offres d'un très cordial & sincere ami, ce qui a été reçu comme il devoit être & dont ledit Roy fera remercié de même tant par ledit Sieur de Witz que par le Maréchal de Lavardin qui a été choisi & nommé par leurs dites Majestez pour aller rendre la visite audit Roy avancée par ledit Sieur de Witz, lequel Maréchal sera dépêché au retour du sacre, comme feront, & non plutôt, les Ambassadeurs que nous envoyons par tout pour faire ledit compliment. Nous avons remarqué que ledit Sieur Witz n'a point apporté ni présenté à leurs Majestez de Lettres ni même de recommandations de la Reyne de la Grande-Bretagne, l'on n'en peut juger la cause, aucuns disent qu'elle a délibéré faire faire cet office par personne qu'elle doit dépêcher exprès à la Reyne pour cet effet ; les autres l'attribuent à ce que la Reyne n'a répondu à une Lettre que ladite Dame lui a écrite par la femme de M. Edmond ; toutefois comme cette Lettre de laquelle je vous envoie un double ne fait aucune mention de la mort du feu Roy, nous estimons qu'il eût été bien sçéant que ladite Reyne eût accompagné l'office fait par le Roy son mari sur ce sujet sans mettre en compte ladite Lettre, ni le retardement de sa Majesté à icelle ; néanmoins sa dite Majesté a commandé être baillée audit Sieur de saint Antoine, ou vous être

tre envoyée la susdite Lettre de réponse, de façon que vous la recevrez avec la présente ensemble le double d'icelle pour en user comme vous jugerez être pour le mieux. Nous vous envoyons aussi le double des actes de la prestation de notre serment & des ratifications de notre Traité & de notre promesse pour les dettes, que nous devons envoyer par delà par ledit Sieur Maréchal; j'entends des ratifications dont nous avons aussi délivré des copies audit Sieur Witz pour son contentement particulier. Leurs Majestez le gratifient dun présent valant quatre mille écus, & son Secretaire d'une chaîne de deux cens écus, il a été logé & traité honorablement & en tout & par tout comme le Duc de Feria; l'un & l'autre n'ont été conviez au sacre, mais seulement les ordinaires. Le Duc de Feria n'a encore Traité que de complimens, la premiere fois de condoléance & la seconde de rejoüissance, le bruit est qu'il doit parler de mariage, dequoi ils estiment devoir avoir réponse plus favorable que du temps du feu Roy, mais sachez que quoi qu'ils nous proposent & conventions avec eux nous ne ferons rien au desavantage & préjudice de nos anciens alliez & éprouvez amis; toutefois je considere bien qu'il n'est pas tant nécessaire que nous ayons le vouloir & le soin de ne rien faire qui puisse justement alterer nosdits alliez ni leur préjudicier, mais que nous devons aussi nous étudier à lever toutes sortes d'ombrages de nous

nous & de ce que nous ferons ou voudrions faire avec les autres , à quoi certes je me trouve un peu empêché , plus à cause de la diversité de Religion qui est entre nous que pour autre , car nous avons ici graces à Dieu , assez d'enfans mâles & femelles pour en départir à tous & nous lier les uns avec les autres , mais le point de la Religion nous accroche & nous met en peine , consolez nous sur cela , si vous le pouvez faire de quelque ouverture propre pour cet effet : je parle ici de moi même desireux de maintenir notre Pays en Paix , chose que j'estime que nous pourrions faire heureusement , assistez de la faveur du Ciel , si nous pouvions trouver moyen d'allier & joindre cette Couronne par mariage avec ces deux autres en même temps. Quand notre bon Maître vivoit , nous embrassions à deux , mais l'alliance de Savoye d'autant que nous avions besoin & voulions nous aider de ce Prince & de ses Pays pour porter nos armes en Italie , comme je vous assure que sa Majesté défunte eût fait dès cette année , à mon advis très heureusement & avantageusement si elle eût vécu ; or il faut que nous changions à présent de dessein , notre jeune Roy , à notre advis , a les reins trop tendres pour les charger. Nous ne sçavons pas encore ce qu'Espagne prétendra & dira , mais nous jugeons bien que notre aînée seroit plus propre au Prince de Galles que la puînée à cause de l'âge ; il est vrai que cette Nation est si hau-

taine

taine qu'il fera difficile de la persuader de marcher en ce choix après tout autre , & néanmoins je ne m'arrête pas tant à cette difficulté que je fais à celle de la Religion, tant à cause de la Reyne que pour la décharge & repos de la conscience de leurs Majestez & de cette Princesse & de ceux qui la serviroient ; davantage je ne sçais si par delà, ils esperent à ce parti à présent comme ils ont fait autrefois ; car aucuns veulent que nous croyons qu'ils ont jetté les yeux en Allemagne pour s'y fortifier & par ce moyen se dire chefs absolus du parti Protestant, à quoi l'on ajoûte que l'on donneroit par même moyen leur Princesse au Prince Maurice pour lier les États avec eux, comme l'Allemagne même que l'on lui promet par cette voye la Couronne Romaine, ayant le Duc de Saxe & le Roy de Dannemarck avec le Duc de Brandebourg & les Electeurs Protestants à leur dévotion : ce sont des discours plus vrais semblables que faciles à conduire & executer, mais l'Etat présent de notre France nous fait tout craindre & peu esperer. Je vous écris donc ces choses sans charge & pour vous seul : néanmoins vous pouvez de vous même tâter le poux au Grand Trésorier & par lui celui de son Maître sur le fait desdits mariages avec votre discretion & prudence ordinaire : je n'ai pas opinion que nous nous servirons par delà de M. de Valencey à cause de ce qu'il a fait à Calais sur le deceds de M. de Vic, dont la Reyne n'a été contente ; de façon.

que nous parlons d'y envoyer M. de Buisseaux, & prévois que ce changement retardera votre retour: en tout cas leurs Majestez desireront que vous attendiez par delà M. le Maréchal de Lavardin pour l'assister en la creance de la commission qui lui sera donnée; nous faisons état qu'il reportera l'ordre de la Jartiere: partant souvenez vous de nous instruire de cette cérémonie. Notre armée de Juilliers est arrivée à Mezieres: elle a été bien traitée aux Pays des Archiducs & du Liege. M. de Boissif est demeuré auxdits Pays pour favoriser un accord d'une intention, à quoi j'espère que les parties condescendront aussi volontiers l'une que l'autre tant ils sont bonnes gens. Nous avons retardé notre sacre de quatre ou cinq jours pour favoriser l'expédition dudit Sieur de Witz. M. de Savoye a envoyé en Espagne son second fils ce qui facilitera, voire fera resoudre son accommodement avec le Roy d'Espagne & attendons ici dans quatre jours M. Jacob à qui il a donné l'ordre de l'Annonciade. Je prie, Monsieur, &c.

Du 24. Septembre 1610.

X X I I . L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

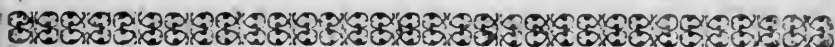
MONSIEUR,

CE n'est que pour accuser la réception de vos Lettres du 16. du passé & celles du premier de ce mois reçues le 14. attendant que nous renvoyions celui qui les a apportées, ce qui sera bientôt, car nous pensons que le Mylord Witon arrivera aujourd'hui ou demain avec lequel nous nous dépêcherons de la cérémonie nécessaire en peu de jours, comme même l'Ambassadeur ordinaire a montré desirer afin qu'il fut déchargé du voyage de Rheims où leurs Majestez font état de s'acheminer le vingt-quatrième pour le sacrer. En ce cas je vois bien que n'y arriveriez à temps, car on renvoyera après celui M. le Maréchal de Lavardin destiné pour aller rendre la pareille par delà, lequel il sera besoin que vous assistiez pour la connoissance que vous avez de cette Cour, & pour n'avoir encore certainement résolu de l'Ambassadeur ordinaire qui y résidera. Vous serez donc adverti de toutes ces choses. Ce n'est peu fait d'avoir aussi mis fin à votre Traité & même de l'avoir rendu favorable à nos marchands ; il en faut sortir tout à fait pour ne plus rentrer s'il est possible en nou-

velles difficultez. Vous aurez sçeu aussi-tôt que nous la reddition de Juilliers avec quelles conditions, que vous aurez toutefois avec la présente, quand ce ne seroit que pour remplir le paquet. Elles sont honorables à leurs Majestez, tant pour n'avoir voulu le Gouverneur de la Ville traiter avec autre qu'avec M. le Maréchal de la Chastre, que pour le soin qu'il a eu par le commandement de leurs Majestez, de la Religion Catholique audit Pays, chose qui sonnera bien haut la réputation d'icelle pour l'un & l'autre point, mais je doute qu'en Angleterre on en fasse les feux de joye pour ce qui regarde ladite Religion, & pour n'avoir eu telle part que nous à cette composition. Notre armée revient & M. de Boissise a charge d'assister par delà au Traité de Cologne & d'en favoriser l'avancément de son possible. Ils sont encore armez à Milan & en Piemont, mais à mon advis, il n'y aura que les peuples qui pâtiront de leurs communes folies. Le Prince Philbert passe en Espagne, on croit que ce sera un bon moyen pour accommoder les affaires. J'ai veu ce que vous nous avez écrit sur le sujet de l'alliance avec le Pere de Lentiée & comme elle est mal prise pour regner. Le Duc de Feria est en cette Ville, il a eu la premiere audience, & dit-on qu'il doit parler de mariage: ce ne sera pas sans jalousie de plusieurs endroits, si cela est comme en ce fait de Juilliers où on a eu en particuliere recommandation celui de la Religion

ligion Catholique ; il vous fera honnête & bien sçéant de continuer aux occasions qui s'offriront de recommander aussi ceux qui en font profession en Angleterre au Grand Trésorier, & si vous avez quelque crédit avec lui l'y employer volontiers, car l'œuvre est méritoire, outre que leurs Majestez ont grace à faire cet office. Je finirai la présente vous faisant part de notre affliction par la mort de Madame la Chancelliere ma Mere qui est certes grand perte à notre maison & à moi. Dieu nous console qui suis &c.

Du 26. Septembre 1610.



XXIII. LETTRE

DE LA REYNE.

Monsieur de la Boderie vous sçavez par la présente comme le Roy Monsieur mon fils & moi avons fait le 21. de ce mois le serment pour l'accomplissement & observation du Traité de Ligue conclud & arrêté par delà ; nous avons fait délivrer l'acte, duquel la copie sera ci jointe, à l'Ambassadeur extraordinaire qui a pris congé de nous ; il a desiré aussi avoir le double des ratifications tant dudit Traité que de celui des dettes, lequel nous lui avons fait bailler & vous en envoyons autant attendant que les originaux soient portez par delà par celui que le

P 3

Roy

Roy mondit Seigneur & fils & moi avons destiné pour accomplir cet office , lequel nous ferons suivre de près ledit Sieur Ambassadeur. Je prie Dieu M. de la Boderie qu'il vous ait &c.

Du 27. Septembre 1610.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X X I V. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

Nous vous envoyons votre Maître d'Hôtel avec tous les mémoires & papiers nécessaires au Traité & à la cérémonie du serment qui s'est passé il y aura demain huit jours au contentement des parties. Le Sieur Houton a desiré avoir copie de ceux qui feront baillez à M. le Maréchal de Lavardin quand il passera en Angleterre, ce qui lui a été volontiers accordé. Ledit Sieur Maréchal ne partira pour son voyage devant le sacre du Roy qui sera environ le dixième du prochain. Le Sieur Ambassadeur extraordinaire a été bien recüeilli, traité & congedié qui est aujourd'hui pour s'en retourner dans deux jours. Son présent est une enseigne de Pierreries de valeur de quatre mille écus & une chaine de deux-cens écus à son Secretaire , de cette façon il peut s'en aller content : il me semble que pour cela il ne reste plus rien à accomplir que de
votre

· votre côté, ainſi que vous devez attendre de faire le mieux & le plus diligemment qu'il ſe pourra. Vous n'irez donc gueres loin de la fin de l'année; mais le principal eſt que vous n'avez perdu votre peine. Nous avons encore ici le Duc de Feria qui ne parle non plus de ſ'en retourner que de mariages comme il ſ'étoit publié: nous verrons ſ'il continuera en cette modeſtie, mais nous ſommes en condition de ne plus rejeter ſi bruſquement que du temps du feu Roy les parties qui en ſeront propoſées ſoit de cette part là ou de celle d'Angleterre, de laquelle nous attendons d'être éclaircis à votre retour ce que pouvons attendre pour ce regard, car nous nous promettons que devant vous mettez peine de vous en informer avec votre dextérité accoûtumée. Du côté de Savoye nous ſommes touſjours bien, M. de Jacob arrive dans deux jours pour achever ce qui peut reſter pour notre alliance. Le Prince Philbert a paſſé à Lyon pour ſon voyage en Eſpagne; il y a grande apparence que ce témoignage d'honneur que ledit Duc rend au Roy d'Eſpagne accommodera le mal entendu qui ſe paſſe entre eux, car juſques ici quoi que le Pape leur remontre, ils n'ont voulu deſarmer au Milanois, & nous ſçavons néanmoins qu'ils ne ſont en état ni en volonté même de remuer ménage en Italie. Notre armée de Cleves eſt revenue toute glorieuſe par les terres des Archiducs qu'il ont en vérité bien traitée en ſon paſſage: il n'y a plus

que l'Allemagne qui puisse broüiller, car nous apprenons tout fraichement que les Princes Ecclesiastiques assemblez à Munick en Baviere ont resolu de lever gens de guerre pour se tenir prêts advenant que les Protestants veulent entreprendre; le Roy d'Espagne y a part, le Pape y contribue & la maison d'Autriche s'y attache volontiers; de maniere qu'enfin cela pouroit bien produire plus d'éclat qu'on ne pense. La Reyne a resolu que M. de Valencey n'ira à l'Ambassade d'Angleterre pour certaines petites choses qui se sont passées sur le fait du Gouvernement de Calais qui lui ont déplu, en sa place sera envoyé, ainsi qu'il se tient jusques à présent M. de la Curée qui à mon advis s'en acquittera bien. Leurs Majestez partent mercredi pour aller passer quelques jours à Monceaux & delà à Reims: ce porteur vous dira des nouvelles communes de ces quartiers, & vous asseurera que je suis Monsieur &c. M. de saint Antoine a été bien traité & veu de bon œil; vous verrez la Lettre que la Reyne écrit à celle de la Grande-Bretagne avec la copie de celle qu'elle lui avoit écrite.

Dudit jour 27. Septembre 1610.

XX

XXV. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Celle ci n'est que pour vous dire qu'avons reçues vos Lettres des premier, sept & vingt-un de ce mois, & que nous sommes bien contents de ce qu'on témoigne par de-là l'aïse du traitement qui a été fait par deçà au Sieur Witon comme a été l'intention de leurs Majestez. Nous sommes revenus de notre sacre de Rheims où toutes choses se sont bien passées. Le Roy a pris l'ordre du saint Esprit & l'a donné à M. le Prince de Condé. Nous adviserons maintenant à la dépêche & envoi de M. le Maréchal de Lavaradin & pense si M. de Buisseaux ne lui tient compagnie qu'il le suivra de près pour vous relever de sentinelle, ainsi que je vois que vous desirez; à quoi je vous servirai d'entière affection comme à tout ce qui vous touchera dont j'ai déjà parlé. Au reste j'ai vû ce que vous avez écrit en particulier à Monsieur de Villeroy par où nous voyons bien voirement qu'il n'est encore temps de s'ouvrir davantage sur une matiere si délicate & qu'aurez encore loisir de nous en venir informer de bouche plus précisément. Nous avons appris comme le fils du Grand Tréso-

rier a passé à Turin & là été reçu & caressé de M. de Savoye comme le mérite sa vertu & le credit du Pere. Ledit Sieur Duc est toujours en allarme & défiance de la continuation de l'armement du Milanois & ne se peut aßeurer d'aucunes paroles contreicelui, ains veut être muni de forces suffisantes pour resister en cas de besoin avec l'assistance de ses bons amis. L'on dit que le Connétable de Castille qui vient gouverner à présent, a toute charge pour ce qui regarde les affaires d'Italie, que par sa propre inclination il portera plus à la Paix, qu'au trouble contre les regles de son devancier. Le Pape a fait jusques ici tout son possible envers les Espagnols pour les faire desarmer, mais ce sont gens qui sont las de ses remontrances qu'autant qu'elles sont conformes à leurs intentions & à leurs interêts. Vous êtes adverti du progrès de la conference de Cologne qui n'est encore desesperée, & si les Princes vouloient recevoir avec eux l'Electeur de Saxe en possession réelle des Pays contentieux, l'affaire seroit bientôt terminée. M. de Boissif se fait tant par bon devoir de les mettre d'accord & ajoûter cette nouvelle gloire de pacification à tant d'autres qui accompagnent les actions & les conseils de leurs Majestez. Les Impérialistes se tiennent plus roides aussi depuis la mort de l'Electeur Palatin de laquelle ils se promettent bien tirer avantage par la division qu'ils s'attendent devoir naître entre les Ducs de Brandebourg & des Deux
Pons

Ponts à cause de l'administration del'Electorat, fortifiez encore de nouveau de la reconciliation de l'Empereur avec le Roy de Hongrie son Frere. Toutefois à dire vérité quelque mine qu'ils fassent à tant d'endroits les Espagnols n'aiment pas la guerre n'étants en état encore de la commencer avec honneur. M. de Bouillon fera à mon advis maintenant à Heydelberg pour complir & consoler l'Electrice & promettre assistance à tout ce conseil là. Sa charge n'est pas bien ample pourveu que de lui même il ne l'étende davantage. Nous avouions avec vous que tous ces livres nouveaux feroient mieux supprimez, car les malins ne se servent que de ceux qu'ils pensent favoriser leur cause: tout cela n'est pas pour amender le marché du Pere Baldouin ni de ceux de sa Societé par delà. Leurs Majestez continuent en très bonne santé. Nous avons ici des Ambassadeurs extraordinaires de Venise. Le Duc de Feria parle déjà de son retour en Espagne; je suis Monsieur &c.

Du 30. d'Octobre 1610.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXVI. LETTRE

DE LA REYNE.

Monsieur de la Boderie, j'ai été aussi surprise que déplaisante de la plainte si vehemente

hement que vous a faite le Roy de la Grande-Bretagne de l'écrit qui a été fait & publié contre sa personne & son honneur, & eusse desiré qu'en même temps l'auteur d'icelui eut été en notre disposition pour lui rendre preuve de l'estime que nous faisons de son amitié & recommandation pour ce regard, comme de la haine que nous portons à tels libelles diffamatoires que nous sçavons ne servir qu'à aigrir & picquer les esprits des Princes sans remedier à ce que même souvent en telles matieres, les Ecrivains se sont proposé en toutes façons. Vous lui direz que la chose ne nous attouche & offense moins qu'il l'a ressentie en son cœur, tant pour la part que nous prenons volontiers à ses mouvemens, que pour avoir été icelui Livre dressé & divulgué en langue François & par un François duquel nous avons sçeu à decouvert le nom & la personne qui n'est pour le présent en ce Royaume, mais qu'aussi tôt nous avons donné le meilleur ordre qu'il nous a été possible pour le tirer du lieu où il reside aujourd'hui, afin de faire après s'il tombe entre nos mains un châtiment tel que ledit Roy aura tout sujet des'en contenter, & juger que tels gens nous sont aussi odieux qu'à lui même pour les maux & inconveniens que nous cause leur malice & au public: celle de celui ci nous est déjà connue par autres écrits qu'il a aussi témérairement & fausement publiez, qui mérite certes, s'il y a moyen, (que nous rechercherons de tout
notre

notre pouvoir & industrie) qu'il en soit fait punition exemplaire & que cette licence soit refrenée comme elle mérite; Bref faites lui connoître, comme ailleurs où jugerez qu'il fera besoin, que nous affectionnons son intérêt en ce faisant à l'égal de son desir, & n'obmettrons rien qui ne lui puisse donner la satisfaction qu'il dit attendre de notre amitié & compassion à son ressentiment. Je suis très aise au reste du bon rapport qu'a fait par delà le Sieur Witon de son voyage en ces quartiers; aussi avons nous mis peine de le rendre content, comme nous ferons encore par le contrechange que leur rendra, au nom du Roy Monsieur mon fils, mon Cousin le Maréchal de Lavardin que nous faisons état de faire partir bientôt sans autre retardement pour le desir que nous avons d'asseurer & estreindre de plus en plus une bonne intelligence entre ces deux Couronnes. Vous nous ferez plaisir aussi de revenir, quand il sera temps, bien instruit de ce que ledit Houton vous a touché à cette fin en particulier, car cela servira toujours à la conduite de nos affaires. Celui qui a été choisi pour vous succeder en cette charge, qui est le Sieur de Buisseaux y sera envoyé dans peu de temps & partant il vous sera loisible de retourner deçà avec le Sieur Maréchal de Lavardin. Toutefois vous attendrez encore, devant que de le faire, nouveau commandement du Roy Monsieur mon fils; assurez vous que lui & moi aurons volontiers mémoire des services
que

que lui aurez rendus & au feu Roy mon dit Seigneur pour les reconnoître à votre avantage & contentement & y adviserons quand nous ferons faire & dresser l'état du Roy mon dit Seigneur & fils pour l'année prochaine. Vous aurez appris la separation de l'assemblée de Cologne causée par l'instance obstinée & inflexible qu'ont fait les Députés de l'Empereur à ce que l'Electeur de Saxe fut reçu en possession réelle conjointement avec les Princes de Brandebourg & Neubourg des Pays contentieux de la succession du défunt Duc de Cleves & Juilliers, lequel ceux ci ont refusé d'admettre pour le préjudice irreparable qu'ils se sont persuadez en résulter à la justice de leur cause; dequoi l'on dit que ledit Electeur est demeuré si offensé qu'il menace d'employer ses forces avec celles de ses amis pour avoir raison de ce qu'il n'a pû obtenir par Traité & se promet d'être soutenu & favorisé en cette poursuite de l'autorité Impériale comme du reste de la maison d'Autriche qui espere avec le temps profiter aux dépens des uns & des autres de cette occasion; mais j'estime que pour cet hyver nos amis n'en feront en peine, que nous aurons loisir de penser aux remedes qui seront nécessaires pour les garentir des effets de telles menaces, sur quoi vous ferez bien de sonder les intentions du Roy de la Grande-Bretagne, afin qu'ils puissent jouir du fruit qu'ils ont recüeilli par le moyen de notre commune assistance, sans laquelle il est
tout

tout notoire qu'ils n'en feroient en termes si tranquilles que les voyons à présent. Je prie Dieu Monsieur, &c.

Du 13. Novembre 1610.

XXVII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

Nous sommes très marris de ce que nos François offensent si grièvement ce Roy, & qu'il ne soit en notre pouvoir d'en faire la punition & vengeance que nous desirerions. Votre Secrétaire vous nommera l'auteur qui nous est connu par son imprudence, de laquelle il y a quelque temps qu'il attaquait même M. de Villeroy, de façon que si le pouvons attraper, comme n'y épargnerons aucune industrie, soyez certain qu'il le payera: l'importance est de le tirer de Rome où il est & sera favorisé en ses écrits par l'imprudence Romaine, pour cela, il faut bien garder d'éventer la mine: nous en avons déjà écrit à M. de Breves qui m'assure n'oubliera l'affaire de son côté; nous ne sçaurions gagner cela sur Rome qu'on s'y abstienne de ces écrits qui sont si préjudiciables au public & à la Religion même; ils croient que tous autres sont ignorans en raisons d'Etat & qu'à eux

eux feuls la prudence de gouverner a été
concedée: ils pensent auffi, cependant qu'ils
font à leur aife, fi les pauvres Catholiques
d'Angleterre en patiffent, mais ce font in-
epties que vous & nous ne divulguerons pour
n'irriter davantage ce qui est déjà fi fort ani-
mé. J'étois en cet endroit quand votre Let-
tre du quatorzième m'a été renduë qui nous
apprend l'arrivée par delà du Prince d'An-
hald que M. de Roiffy nous a escrit depuis
quelques jours être venu auffi inopinément à
la Haye en Hollande pour, à ce qu'il lui a dit,
advifer avec M. le Prince Maurice aux mo-
yens de maintenir les Princes de Brandebourg
& Neubourg en la poffeffion qu'ils ont ac-
quife par le fecours de leurs bons amis, &
vous affeure, vû le peu de féjour qu'il a fait
par delà, je n'estime pas qu'il y ait autre
grand myftere caché fous ce voyage; car de
penfer lier tant de Princes enfemble pour
s'opposer à la Ligue & aux desseins des Ec-
clésiastiques en Allemagne, ce n'est pas cho-
se qui puisse être fitôt concluë par le minif-
tere dudit Prince, toutefois si en pouvez
découvrir autre chose, vous nous ferez plai-
fir de nous en advertir. Nous avons fait en-
tendre à la Reyne Mere ce que nous avez
écrit touchant M. de Vitry; je ne la vois pas
disposée à permettre à ce dernier d'aller
trouver le Roy de la Grande-Bretagne pour
bonnes confiderations: nous nous fervirons
de cet advis pour prendre garde à ce qui s'en
dira & fur cela prendre conseil. Le Duc de
Feria

Feria a pris congé de leurs Majestez & partira dans peu de jours. Son séjour a donné ombrage à plusieurs qui ont crû qu'il avoit charge de très grande conséquence, ce que les Espagnols par vanité affectent volontiers de publier en telles Ambassades; ils font tous leurs efforts pour rompre notre alliance de Savoye tant ils en apprehendent la suite: leurs forces augmentent plutôt qu'elles ne diminuent au Milanois: l'on ne sçait encore ce qu'ils en feront & se promet-on toutefois le licentement d'icelles du voyage du Prince Philbert en Espagne, que nous avons advis y avoir été veu & reçu assez sobrement, M. de Savoye ne s'y ne qu'à bonnes enseignes armant comme il fait de son côté, mais enfin s'il n'est assisté & lui & son état en recevront grand dommage. Vous aurez M. le Maréchal de Lavardin dans le mois prochain; je souhaite qu'il contente autant cette Cour là, comme le Sieur Houton a laissé de satisfaction deçà: il vous sera permis de revenir avec lui, car M. de Buissieux se prépare pour aller en votre place, s'il y a de l'intermediât ce sera pour peu, votre Secretaire y suppléera: je ne puis gueres en matiere d'argent que par affection & recommandations, je l'ai déjà fait comme je vous l'ai jà mandé & la Reyne & Monsieur de Villeroy lequel je sçais y être porté de très bonne volonté, s'il y a lieu vous y ferez servi en dressant l'état, je suis Monsieur &c.

Du 13. Novembre 1610.

Tome II.

Q

XXVIII.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXVIII. LETTRE

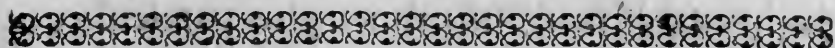
DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

POUR répondre à votre dernière écrite du sixième du présent, je vous dirai que Pierre Mathieu est ici prêt à présenter & répondre où l'on ordonnera de son innocence sur ce que l'on l'accuse d'être auteur de ce malheureux livre, je l'ai envoyé à M. Edmond qui reconnoît comme moi que c'est ce Reboul qui a fait ce bel ouvrage, de quoi nous avons des preuves qui sont indubitables comme vous dira le Sieur de Vertault & doit écrire ledit Sieur Edmond par delà. Que ce Prince mette donc son esprit en repos pour cet égard & qu'il n'évente, par la publication plus grande de son couroux, la mine que nous avons ouverte & entendons faire jouer contre ledit Reboul : j'ai même offert d'envoyer & faire passer par delà, non par force, mais très volontairement ledit Mathieu pour mieux se justifier s'il ne tient qu'à cela que nous contentions ledit Roy. Quant à la proposition & recherche de l'Ambassadeur d'Espagne qui est en Angleterre en faveur du fils de la fame si elle est brave, de quoi je doute un peu, c'est pour abuser les parties & rompre la pratique que fait de de-
çà

çà ladite afame qui est déjà allez ébranlée, mais abstenez vous comme je vous ai écrit d'entretenir celle de Loygnon avec Magdelaine, il faut que Monsieur prie Madame devant que l'on passe plus avant, mais à bon escient encore, je me défie bien plus de la menée du Prince d'Anhald en faveur de l'Electeur Palatin, s'il passe où vous êtes, comme on dit prenez y garde: nous avons sçeu que M. le Prince d'Anhald a signifié au Comte de Schomberg qui garde Juilliers que les Princes unis n'entendent plus de payer le regiment qui est dessous sa charge bien que ce soit la seule force qu'il a pour garder la place; & que les Princes possédans n'ayent de quoi y pourvoir, je ne sçai à quoi cela est bon si ce n'est par nécessité lefdits Princes de laisser aux Etats ou au Prince Maurice ladite garde entiere ou de la quitter à la maison de Saxe; desespoir des affaires desdits Princes, cet advis vous servira de lumiere pour pénétrer plus avant.

Du 13. Novembre 1610.



XXIX. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Nous avons decouvert l'auteur de Livre ou libelle duquel à bon droit se plaint le

Q 2

Roy

Roy de la Grande-Bretagne. Ce porteur le Sieur de Vertault a fait le service au Roy ainsi qu'il vous dira, & avons aussi reconnu le style du personnage assez facilement & les enseignes qu'il donne même de ses ongles: c'est un très malin & pervers esprit, duquel j'ai éprouvé en ma personne & des miens la méchanceté & le venin: j'en ai raconté l'Histoire à ce porteur; & comme pour l'avoir garanti de la chaîne, je suis en partie cause de cette dernière escapade, dont nous sommes en peine, j'ai écrit à Rome où il est encore & d'où je crois qu'il ne partira que par force; sans doute qu'il sera favorisé du Pape qui en cela est très mal conseillé & servi, mais vous connoissez cette Cour là, elle ne ressent que ce qui lui touche, & croit que tout soit sujet à ses loix & à la censure, sans qu'elle se doive donner peine & souci des événements hors d'elle. J'ai déjà fait commander à M. de Breves de mettre la main comme il faut au recouvrement de ce galand, mais il ne faut effaroucher le gibier, ni par tant faire bruit de notre dessein, duquel ledit porteur vous informera plus particulièrement. Je ne crois pas que ce Libelle ait été imprimé en ce Royaume; car il s'en verroit plus d'exemplaires qui auroient cours sous cape. Je vous jure que je n'en avois eu connoissance devant l'arrivée de votre dépêche du vingt-neuf du mois passé & si j'ai depuis fait toute diligence pour en recouvrer un sans l'avoir pu rencontrer. M. Edmond m'a tou-

tefois

tesfois fait dire qu'il a quelques advis & enseignes qu'il a été imprimé à Rouën ; il doit me les envoyer pour sur cela faire nos diligences comme vous pouvez asseurer par delà qu'il sera fait comme il convient à l'affection que leurs Majestez portent à ce Roy & à la seureté & consequence d'une pareille audace qui ne peut être trop severement reprimée pour contenter ledit Roy, desintereïsser ses semblables à servir d'exemples aux autres. Je ne vous repeterai ce que je vous ai écrit par ma dernière sur les ouvertures d'alliance que aucuns ont faites, il faut y marcher bride en main, car nous sommes composez de tant de sortes de pièces que tout ce que l'on propose de bon & utile est à présent combattu par art ; de telle sorte que c'est aujourd'hui bien servir leurs Majestez, & bien faire leurs affaires que de n'en faire point & ne s'attacher à aucun dessein : davantage nous voyons que chacun se défie de notre concorde & prosperité, tellement que notre marchandise est un peu décriée, & n'est de mise en cette saison, nous mêmes la décrions tant que nous pouvons, dequoi nos voisins ne sont trop merveillez. Le Duc de Feria a pris congé & s'en retourne sans avoir Traité d'autre chose que de complimens, & toutefois il avoit rempli le monde à son arrivée d'espoir & de crainte qu'il en useroit autrement : ce sont les fins & fruits ordinaires de semblables legations Espagnolles qui se servent & advantagent de l'ostentation autant & plus

que de propres effets, ce n'est pas que l'on ne nous fasse parler sous main desdites alliances pour nous y engager à l'exclusion des autres, mais autant en emporte le vent & prévois que vous nous trouverez encore sains & libres pour ce regard quand vous arriverez de deçà. M. le Maréchal de Lavardin se prépare & dispose de partir dedans le mois prochain. M. de Boisseaux a eu commandement de pourvoir aussi à son équipage, mais il dit qu'il ne pourra être prêt que dans le douze ou quinzième de Janvier, faites que vous délogiez devant ce temps, votre Secrétaire l'attendra; mais il sera très marri de n'être présenté de votre main. Quant à ce qui concerne la recompense de vos services, j'ai tout fait voir à la Reyne ce que vous lui en avez écrit & moi aussi, je puis dire qu'elle en a fait le compte que vos services méritent, ce que nous lui ramentevrons quand l'on dressera les Etats, & vous assure que je vous y assisterai de tout mon pouvoir, mais je ne vous celerai que la presse des demandeurs & poursuivans est si grande & insupportable que la Reine fait compassion à ceux qui connoissent les importunités qu'elle en reçoit, & les autres accidents que nous y augurons, desquelles toutefois j'espère que l'on préférera les uns aux autres selon leurs mérites, c'est-à-dire faisant justice à cette distribution comme elle promet faire nous les éviterons. Je prie Dieu &c.

Du 13. Novembre 1610.

XXX.

XX

XXX. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

NOUS ne vous avons écrit durant notre voyage de Rheims duquel nous sommes retournés sains & saufs grâces à Dieu, mais non en vérité sans quelque dégoût d'aucunes choses qui s'y sont passées, tant aux cérémonies dudit sacre & de l'ordre du saint Esprit qu'en d'autres rencontres que la Reyne y a faites, qui ont déplû aux gens de bien; mais nous sommes en saison qu'il faudra avaler tels broüillards pour éviter pis. Nous avons reçu vos Lettres par les chemins du sept & onze du mois passé. Nous laisserons donc à la Reyne ses bizarreries & n'en ferons aucune recette ni mise puisque tel est l'avis de M. de la Boderie, & puisque vous avez trouvé le Comte de Salisbury refroidi d'amitié contre l'opinion du Sieur de saint Antoine & les langages que les Messieurs ordinaires & extraordinaires du Roy de la Grande-Bretagne qui ont été & sont encore ici, y ont tenus & tiennent encore tous les jours. Je suis d'avis que vous vous absteniez de plus leur en parler & plutôt que vous vous y montriez froid que rechauffé; car s'ils estiment leur Prince de Galles nous ne prisons pas

moins notre Madame , & le temps nous apprendra ce que nous aurons à faire de part & d'autre, mais ne méprifez l'advis que jè vous ai donné du deſſein qu'ont les Puritains de la France comme ceux d'Angleterre de rendre le Frere ainé du Duc d'Yorck de leur parti & de s'en fortifier & prévaloir contre leur contraire. Il eſt certain que le Roy d'Eſpagne a recherché fort la Reyne pour joindre M. le Dauphin avec les Infantes, mais nous ne précipiterons rien & eſpere que Dieu nous fera la grace de conduire cette barque à bon port. Vous avez raiſon très grande de vous défier de M. de Bouillon, car il a les intentions fort éloignées du bien du Roy : il eſt allé viſiter les gens de l'Electeur Palatin avec leſquels il ne faut pas douter qu'il ne taille de la beſogne à la France, & qu'il n'aspire au mariage de l'ainée fille d'Angleterre. Il gouverne toujours M. le Prince de Condé & a tellement charmé M. de Nemours & M. de Guife qu'il les meine par les Cordons, mais je ne ſçais ſi cela durera. Nous faiſons état de faire partir dans la fin de ce mois M. le Maréchal de Lavardin, mais il ne pourra être accompagné de M. de Buiſſeaux que la Reyne continuë à dire vouloir envoyer Reſident par delà, mais nous ne laiſſerons de vous accorder votre retour à la charge d'y laiſſer votre ſecretaire. Quant au deſir qu'a le Comte de Salisbury que ſon fils voye Rome, j'en écrirai à notre Ambaſſadeur afin qu'il en parle au Pape & qu'il obtienne de lui
cette

cette permission fans en faire bruit ici ni ailleurs, je n'en parlerai au Nonce, car il pourroit prendre ici advis sur cela de gens qui ne lui conseilleroient de favoriser ce dessein. Je m'assure aussi que M. de Breves servira & logera le Vicomte comme desire son Pere, & aurai un singulier plaisir de lui témoigner en cette occasion comme en toute autres l'amitié que je lui ai vouée: je ne vous écrirai rien de ce qui se passe à Cologne, estimant que vous en êtes par le menu informé; mais il sera à propos que nous sachiez ce qu'ils prétendent faire en ces affaires là, en cas que nos Ambassadeurs ne puissent les accorder; nous avons déjà mandé à M. de Boississe qu'il se retire s'il connoît qu'il n'y ait plus d'esperance de les mettre d'accord, dequoi nous avons appris par ses dernieres qu'il n'étoit encore du tout desesperé; mandez aussi leurs advis & délibérations sur le differend de l'administration du Palatinat; car il semble qu'il s'échauffe & que le Duc de Neubourg ne veuille quitter cette partie se fortifiant de l'Empereur & des Espagnols comme des Protestans qui ne sont de l'union. Comme j'achevois la présente, votre Secrétaire est arrivé qui nous a dit le sujet de son voyage, duquel nous sommes autant irrités & offensés qu'ils le sont par delà, je l'ai présenté ce matin à la Reyne, & pouvez dire hardiment que nous ferons toutes sortes de diligences & devoirs pour découvrir l'auteur de ce libelle & l'imprimeur d'icelui pour en

Q 5

faire

faire une punition exemplaire ; cela nous regarde & touche comme à eux & ne faut point douter que celui qui l'a fait n'aye eu dessein de nous broüiller ; mais j'espere qu'il en succedera tout autrement & ferai aussi toutes sortes d'offices envers la Reyne en faveur de vos justes prétentions , & vous témoignerai en toutes occasions que je suis Monsieur &c.

Du 21. Novembre 1610.

XX

X X X I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

LE Ministre du Concombre a parlé à Thoinette de l'envoy de Seneque par delà ; celui ci s'y est laissé aller de façon qu'il fait état de partir dans peu de jours & dévancer M. le Maréchal de Lavardin qui ne s'acheminera que devers le commencement de ce mois encore au plutôt : Seneque a montré ne pas gouter ce voyage ; mais nous sçavons qu'en son cœur il brûle du desir de le faire, sachant qu'il y sera le bien venu ; nous voulons croire que ce ne sera que chaste, mais pour cela vous ne laisserez d'y prendre garde, car nous sommes en saison où l'on s'émancipe volontiers. Vous sçavez aussi une petite Histoire qui s'est passée par ici, de laquelle sans doute vous entendrez parler d'ailleurs.

leurs. M. Edmond fit plainte non trop fourdement au repas de cette Cour du Sieur Houton, de ce qu'il ne lui avoit point été fait de présent, étant compris dans la commission; pour remedier à son déplaisir, on advisa de lui donner un Cordon de Pierreries environ de la valeur de quatorze-cens écus, il le reçut & peu après le rompit & partagea lui même envoyant une partie à M. de Bonneil qui le lui avoit porté & l'autre à Girault qui sert sous lui en la charge de Conducteur des Ambassadeurs; tant y a qu'il en a ainsi usé soit que le présent fut par lui estimé trop petit ou bien fait irrespectivement à son avis, & ne sçais en ce faisant, il n'a plus aprêté à rire de lui même que de nous : la chose justes ici en est demeurée là, & avons fait semblant de l'ignorer, nous verrons ce qu'il en fera & selon cela prendrons conseil: cependant il a été à propos que fussiez adverti de cette gentillesse pour prendre garde à ce qu'il s'en dira en toutes façons. En toutes cours & complimens ce procedé ne peut être qu'improuvé & blâmé & faut croire qu'après cela il ne nous servira avec trop d'affection. Le Duc de Feria est parti depuis deux jours très content du traitement qu'il a reçu deçà en son séjour: il a été fort sobre en ses ouvertures, comme leurs Majestez à l'attendre venir. L'on dit que les Ecclesiastiques d'Allemagne se sont accordez avec les Princes Protestans & convenus de licentier toutes leurs troupes; si cela est voilà des gens bien
&

& plus sages que les autres qui eussent passé plus avant. Il n'y a plus en ce cas que ce fait de Juilliers qui demeure accroché & qui servira de levain à l'advenir pour nouveaux remuemens: nous ne ferons point contens aussi que le Milanois ne soit desarmé, dequoi l'on nous donne bonne esperance, que nous prenons aujourd'hui plus volontiers de la foiblesse que de la bonne volonté des Espagnols à la tranquillité publique: leurs Majestez continuent en très bonne santé, je suis, Monsieur, &c.

Du 21. Novembre 1610.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X X X I I. L E T T R E

D E M. D E V I L L E R O Y.

MONSIEUR,

JE ne sçais s'il a plainte faite par M. Edmond aura passé la mer: l'on oublia de lui faire un présent comme à M. Witon quand nous avons fait le serment de notre dernier Traité, dequoi s'étant formalisé & plaint, il fut ordonné qu'il lui en seroit fait un de la valeur de quinze à seize cens écus; l'on choisit pour faire un certain Cordon de chapeau semé de Diamans qui fut apprécié de ladite somme lequel lui fut porté par M. de Bonneuil & par lui accepté avec démonstration de contentement: quatre ou cinq jours après
il

il envoie au logis dudit Sieur de Bonneuil par un des siens un paquet dans lequel il avoit envoyé une partie dudit Cordon qu'il avoit coupé, & en envoie présentement une autre partie au logis de Girault ne retenant que la boucle principale dudit Cordon pour sa part. Lesdits Bonneuil & Girault ayant ouvert lesdits paquets & trouvé ces Pierres font jugement de son indignation & mécontentement & m'en font le rapport. Deux ou trois jours après ledit Sieur Edmond prit la peine de venir & me représenter lui même cette action & les causes d'icelle, disant avoir fait appretier ledit Cordon qu'il sçavoit être venu du Sieur Conchine que nous appellons à présent le Marquis d'Ancre & que les Orfevres ne l'avoient prisé que six ou sept cens écus, jusques à s'offrir d'en faire un neuf pour le prix; je fus bien marri de cette rencontre dont je n'avois eu connoissance en l'ame, & après lui avoir remontré qu'il auroit pû s'y comporter d'autre maniere sans faire paroître du dedaignement & mépriser si avant ce présent marque de la bonne volonté & liberalité de leurs Majestez, je pris resolution de faire changer ledit présent en une autre de vaisselle d'argent doré de la même valeur de quinze à seize cens écus, dequoi je le ferai advertir par le Sieur Girault pour sçavoir s'il l'acceptera devant que de lui faire porter; nous avons appris par sa réponse qu'il étoit délibéré de le refuser ayant tenu des langages sur cela qui témoignent un grand
ref-

ressentiment de mécontentement & mépris, dequoi la Reyne est demeurée très offensée & d'autant plus que ce petit homme fait profession ouverte d'affectionner extraordinairement cette maison de Guise, jusques à s'être trouvé en la maison de la Princesse de Conty le jour que les Ambassadeurs extraordinaires de Venise la visiterent pour aider à faire l'honneur de la maison, & leur déclara publiquement avoir charge de son Roy de ce faire, il prétendoit aussi que nous étions obligez de reconnoître en son endroit & avec l'occasion dudit présent se long séjour qu'il a ci-devant fait en ce Royaume durant lequel il prétend avoir fait plusieurs signalez services à la France & au feu Roy & qu'il devoit être traité sinon à l'égal dudit Sieur Houston du moins à la moitié de la valeur du présent qui lui a été fait, qui a coûté quatre mille écus: ce procedé a si fort déplû à la Reyne à laquelle il a été rapporté qu'il a tenu des propos sur ce sujet peu convenables qu'elle a trouvé bon de faire retenir ledit buffet & vaisselle dorée, jacoit qu'il soit égal en valeur à ceux qui ont été donnez auxdits Ambassadeurs de Venise lesquels s'en sont bien contentez. Ceci nous met en peine, car vous connoissez l'esprit dudit Sieur Edmond, des actions duquel il fera bien difficile aussi que la Reyne ait bonne opinion ci après, veu qu'elle avoit déjà conçëue assez mauvaise pour les raisons que je vous ai écrites, ce qui pourra plus nuire à la conser-

vation de la bonne intelligencé entre ces deux Couronnes que nous ne desirerions & avons besoin de menager ; dequoi ne seront marris les dégoutez de notre éspérance & même les factieux qui y sont en bon nombre & auxquels les mains demangent , & entr'autres à M. de Bouillon , & de fait j'entends que ce dernier blâme ce qui a été fait pour ce regard de la part de la Reyne ; dequoi M. de Guise & sa fuite feront assez leurs besognes tant qu'ils pourront. Mandez nous s'il vous plaît, ce qu'il vous semble bon & s'il y auroit moyen d'employer ailleurs ledit Sieur Edmond ce feroit grand repos d'esprit pour ladite Dame qui aura toute occasion de se défier qu'il veuille se ressentir de ce fait. Toutefois je ne suis pas d'avis que vous fassiez cette proposition , car si elle ne devoit réüssir, elle serviroit à faire cabrer ce petit homme qui est assez d'esprit & courageux , & certès je suis marri de ce mal entendu qui ne procede pas du tout de sa faute, mais aussi n'en est-il du tout innocent : nous remettons le tout à votre discretion & prudence. Quant à l'ami du Prince de Galles, je continuë en mon dernier avis que j'ai veu par votre Lettre du dix-sept du présent être approuvé de vous : nous gagnerons donc le temps tant que nous pourons sans nous découvrir plus avant , mais il est nécessaire de vérifier la poursuite que vous dites que l'Ambassadeur d'Espagne resident en Angleterre fait en faveur du Duc de Savoye , combien que je l'estime

l'estime un pur artifice & venant du côté de l'Espagne & aussi de l'Angleterre, le premier voulant rompre en quelque façon le Traité d'entre le Roy & la Savoye & le dernier donner martel à Thoinette: nous avons sçeu la part que le Grand Trésorier a voulu vous faire de la réponse qu'ils ont faite au Prince d'Anhalt: je doute que le conseil qu'ils donnent par lui aux Princes possédans & au Duc des Deux Ponts soit bien reçu, car ceux là ont jusques à présent refusé d'admettre la maison de Saxe avec eux & l'autre consentira mal volontiers que l'administration de l'Electorat sorte de ses mains. Quant à nous, nous approuvons cette diversion en cette saison, & même à cause de la prétention de la succession de Cleves en laquelle le Duc de Neubourg seroit advantagé s'il pouvoit disposer dudit Electorat, bien sommes nous d'avis que l'on contente s'il est possible les Saxons, nous verrons ce que nous en mandera M. de Bouillon qui est sur les lieux & defererons grandement à son avis. La Reyne est bien contente voire desire que M. Casaubon demeure par delà autant que le desirera le Roy de la Grande-Bretagne & que vous & lui connoîtrez qu'il y pourra être utile & agréable, comme j'ai représenté à sa Majesté qu'il a commencé & espere qu'il continuera, dequoi je prie Dieu qu'il l'assiste: je lui écris l'intention de sa Majesté par la Lettre que je lui envoie, sitôt que j'aurai reçu réponse de M. de Brèves à ce que je lui ai écrit

écris pour le Vicomte de Caambrone vous en ferez adverti & de mon advis sur le tout. M. le Maréchal de Lavardin se prepare tant qu'il peut, comme fait M. de Buiffaux, pour passer par delà, de sorte que j'espere qu'ils y comparoîtront bientôt, mais M. de Vitry gagnera les devans. Nous travaillons à présent à nos Etats où nous trouvons des confusions incroyables, si je puis vous n'y ferez oublié. Je prie Dieu, Monsieur, &c.

Du 23. Novembre 1710.

XXXIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX,

MONSIEUR,

J'Estime que cette Lettre du quinzieme que vous croyez avoir été égarée, s'adresloit à M. de Villeroy & que par mesgard, il oublia à vous la coter, car il me souvient bien d'en avoir vu la substance telle que nous l'a representez par cette Lettre du dix-sept du mois passé par laquelle nous avons encore reçu celle du vingt-cinq. Puisque donc M. le Maréchal de Lavardin n'a autrement besoin de se hâter pour son voyage, il aimera mieux attendre en cette Ville le temps qu'il feroit à Londres si le Roy de la Grande-Bretagne à son arrivée en étoit absent. Nous lui

Tome II.

R

con.

conseillons de mener une Troupe leste, discrete & en bon ordre, sans se charger, comme plusieurs ont fait, de tous venans, afin de rendre l'Ambassade plus relevée & honorable. M. de Vitry partira devant lui pour attraper ce Roy là à la chasse duquel il se promet être bien veu & reçu. M. de Buisseaux fait son compte d'être prêt de partir d'ici à la mi Janvier, il desire & pense qu'il sera à propos pour le service du Roy qu'il soit présenté de votre main, installé & instruit en la charge de laquelle vous tiendrez maintenant école. J'ai lû votre dépêche qui fait mention de votre particulier en présence de la Reyne & d'autres qui ont accoutumé d'y assister. M. de Villeroy étoit aussi présent, sa Majesté sçait vos services & connoît votre affection & vois qu'elle a bonne volonté de le reconnoître : nous prendrons le temps de l'en faire souvenir à la fonte de la cloche, c'est-à-dire, quand on fera l'état de l'année prochaine : & pour ce qui dépend de moi, qui est le soin & la vigilance je l'y apporterai entierement pour votre service & contentement. J'ai lû ce que vous avez écrit à M. de Villeroi des affaires d'Allemagne en Angleterre, quelque chose que remporte le Prince d'Anhalt, je n'ai pas opinion que ce Roy s'y engage plus avant que de raison, tant pour la condition en laquelle sont les affaires aujourd'hui que pour n'y avoir à profiter beaucoup avec les Allemands. L'on dit que l'armée Milanoise doit tourner

&

& être employée par le Roy d'Espagne & de ce côté là où il espere bien tirer advantage de la division qui est parmi la plûpart de ces Princes de la Germanie , & croit-on asseurement que tel est son dessein , car notre Courier que nous avons dépêché en Espagne pour faire offre en faveur de M. de Savoye nous a rapporté que ledit Roy a fait grande estime de l'entremise & recommandation de leurs Majestez ayant à leur consideration suspendu les resolutions qu'il avoit prises à son préjudice , de maniere que j'estime qu'il ne sera molesté de cette année & que le commandement sera donné au Connétable de Castille que nous croyons arrivé à présent à Milan pour la licentier qui n'est pas un petit coup pour la seureté dudit Duc & le repos de l'Italie: cette resolution ne nous est pas aussi desagréable pour le peu de besoin que nous avons d'entrer en guerre pour nos amis. Vous avez sçeu comme la Cour de Parlement de cette Ville a donné un arrêt rude en termes bien aigres contre le dernier livrê de Bellarmin dont le Nonce du Pape s'est si fort offensé qu'il menace de se retirer à Rome, surquoi le Conseil du Roy en a donné un autre pour tenir le premier en surſceance & de reparer par là le mal que ledit Nonce prétend en devoir arriver à la Religion & à la dignité de sa Sainteté: c'est chose je m'asseure que M. Edmond n'aura oublié à rescrire bien au long par delà, triomphant de ce que peut arriver

entre les Catholiques. Il s'est fait entendre, depuis ce beau fait que je vous ai mandé, desirer de vaisselle d'argent au lieu de Cordon de Pierreries & encore pour deux mille écus, je pense qu'enfin on choisira plutôt ce parti que de le laisser davantage mutiner, mais je ne pense pas qu'il ait honneur en cette procédure. Enfin comme je vois il faudra que le Roy de la Grande-Bretagne cede au Parlement & qu'il modere son desir & sa dépense plutôt que de s'opiniâtrer à la poursuite qu'il avoit entreprise. Leurs Majestez sont en très bonne santé, je vous baise très humblement les mains & suis Monsieur, &c.

Du 7. Decembre 1610.



X X X I V. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

NOUS attendons des nouvelles de M. de Breves pour sçavoir si nous pourons attraper l'auteur du libelle qui a si injustement offensé le Roy de la Grande-Bretagne devant que vous en promettre davantage que nous avons fait par nos précédentes Lettres, desquelles vous avez accusé la reception par la votre du vingt-huitième du mois passé. Je remercie M. Edmond du témoignage qu'il a rendu

rendu par delà du soin que j'ai eu de servir son Maître en cette occasion : depuis nous avons advisé d'augmenter jusqu'à la valeur de cinq mille livres un buffet d'argent doré que l'on doit donner au lieu de ce benoît de Cordon qu'il a rejetté ainsi que je vous ai écrit par mes dernieres qui vous ont été envoyées par l'adresse de Guerfans.

Nous retardons le voyage du Maréchal de Lavardin comme le desire ledit Roy & donnerons ordre que M. de Buisseaux se rende par delà devant que vous en partiez suivant votre bon advis.

J'ai lû à la Reyne en la présence des Princes & Seigneurs qui l'assistent l'article de votre Lettre faisant mention de votre prétention que j'ai accompagné des témoignages que je puis dire de vos services, je vous assure que cet office a été bien reçu, je le réitérerai encore aux occasions que se présenteront & je souhaitte que ce ne soit inutilement.

Enfin le Roy d'Espagne a pris resolution de desarmer en Lombardie & délivrer le Duc de Savoye avec toute l'Italie de la crainte & jalousie desdites forces: il nous a écrit avoir pris ce conseil pour complaire au Pape & à la Reyne notre Regente qui l'en ont requis en même temps, mais aussi de son affection à la conservation de la tranquillité publique, mais croyez que la nécessité d'argent qui est en leurs affaires y a plus operé que le reste.

Ils parlent d'employer une partie desdites forces du côté d'Allemagne, ou quoi que l'on die, j'ai opinion que les armes se rechaufferont au printemps & peut-être plutôt par surprise, à quoi nous ferons mieux éclaircis au retour de M. de Bouillon qui n'est moins desiré ici que nécessaire sur les affaires qui se présenteront.

Notre Parlement a condamné le Livre dernier fait par le Cardinal de Bellarmin de la puissance temporelle des Papes, de quoi notre Nonce est demeuré si offensé qu'il a été prêt de se retirer à Rome, sur quoi il a été donné un arrêt de surseance de la publication & execution d'icelui de la Cour par le Roy en son Conseil, qui a servi à moderer aucunement le couroux de ce dit Nonce. Ce Livre a été composé & mis en lumiere en mauvaise saison pour la France; il nous semble aussi que ladite Cour s'y pouvoit conduire un peu plus moderement qu'elle n'a fait: tels débats nuisent grandement au public & à l'autorité de notre Regente, ils divisent aussi les Catholiques & nous jettent en des desordres & confusions extrêmes, de quoi ne sont marris ceux qui buttent à acquerir une majorité en la minorité de notre Roy, desquels le nombre n'est que trop grand au grand regret des gens de bien. A tant je prie Dieu Monsieur, &c.

Du 8. Decembre 1610.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXV. LETTRE

DE LA REYNE.

Monsieur de la Boderie, le Sieur de Pui-sieux m'a fait entendre ce que vous lui avez écrit par votre Lettre du premier de ce mois, comme ce certain Ministre nommé Melvin detenu prisonnier en la tour de Londres depuis quelques années par le Roy de la Grande-Bretagne sur ce qu'il l'avoit offensé par la licence de sa plume a obtenu enfin pardon de son offense à l'instance & priere qu'en a faite mon Cousin le Duc de Boüillon & permission de retourner en ce Royaume moyennant les conditions que vous nottez par votre Lettre; puisqu'il a l'esprit & les qualitez telles que vous les dépeignez & que vous sçavez en l'état où nous sommes aujourd'hui n'être besoin de nous charger davantage de tels garnimens dangereux parmi des humeurs broüillones & factieuses, desquelles nous abondons, nous voulons & jugeons plus utile au service du Roy Monsieur mon fils, que vous traversiez & empêchiez son retour par deçà & fassiez pour cela les affaires envers ledit Roy comme à l'endroit du Grand Trésorier & ailleurs où il sera besoin que vous jugerez nécessaire à l'effet de notre intention, & je m'assure qu'il trouvera bon de contenter en cela puis que lui même a reconnu cet

R 4

esprit

esprit digne d'être reprimé & arrêté crainte de pis, & il ne feroit raisonnable de le nous renvoyer après cette demande & la connoissance qu'il a de son humeur remuante, faites y donc tout tel devoir & diligence que j'attends de votre industrie, affection & fidélité & vous nous ferez service utile & agréable. Je prie Dieu, M. de la Boderie, qu'il, &c.

Du 18. Decembre 1610.

X X X V I. L E T T R E

D E M. D E P U I S I E U X.

MONSIEUR,

JE me doutois bien que vous trouveriez étrange la façon de faire de M. Edmond & même qu'elle feroit mal reçue du Grand Trésorier encore qu'il sache bien qu'il ait dit sur cela ici à quelqu'un qu'il étoit prou fort quand on s'en voudroit plaindre, vous avez plus sagement usé vous montrant modéré sur ladite affaire encore que la qualité d'icelle portat une plus grande vehemence. Je pense qu'enfin il aura ce qu'il a fait aucunement demander, le buffet de deux mille écus, n'étant venu plus liberal pour la succession écheüe. Le principal est que son procédé soit blâmé & improuvé par ledit Grand Trésorier, duquel il faisoit son bras droit, de cette façon nous n'avons pas à craindre sa ven-

vengeance qui lui est assez naturelle. Sans votre dernière Lettre M le Maréchal de Lavardin partoît lundi prochain, il ne partira maintenant à ce qu'il m'a dit que deux jours après Noël pour se rendre près de vous environ le temps qu'étes d'avis, en quelque saison qu'il arrive il lui sera mal sçéant & à sa troupe de danser, car nous ne devons encore montrer de la rejoüissance, notre defastre étant si récent. Nous dirons à M. de Buisseaux qu'il s'apprête afin qu'il vous trouve encore par delà qui lui fera un grand secours pour son advenement, s'il attend jusques en Fevrier peut-être trouvera-t-on bon que vous reveniez & y laissiez cependant votre Secretaire. Nous en discourerons deçà en ce temps là, vous trouverez toutes choses pour ce qu'avez désiré faites ou faillies, je vous réitérerai que j'y apporterai tout soin & accommodation où & quand il sera besoin n'en advoüant pas pour moi d'avantage. La Reyne vous écrit pour empêcher que ce Melvin revienne demeurer en France, nous n'avons que trop de tels esprits ; il y est moins propre que jamais, joint, pour vous dire vrai, qu'il n'a été raisonnable que M. de Bouillon n'ait parlé deçà devant que de faire cet office, & que c'est une action qui tireroit après soi conséquence, sur tout comme nous vivons aujourd'hui. Nous n'avons point encore avis que l'on ait donné ordre pour le licentiaement des gens de guerre qui sont dans l'étoit de Milan, où le Connétable de Castille

est à présent arrivé avec sept-cens bisongnes avec bien mauvais équipage, mais nous croyons que l'effect s'en ensuivra bientôt parce que le Roy d'Espagne s'en est aussi fait entendre, & que la chose lui est utile & désirée il y a longtemps & n'a toutefois pû effectuer par les considérations du Vossiege Espagnol jusqu'à présent qu'il a eu plaisir d'avoir un si honnête prétexte pour couvrir sa foiblesse & son imprudence; néanmoins il faut montrer que nous prisons la resolution qu'ils en ont prise & que croyons qu'ils en ont ainsi usé en notre considération, car c'est toujours honneur à leurs Majestez, lesquelles continuent en très bonne santé, en laquelle je prie Dieu les conserver.

Monseigneur, l'on me vient de dire qu'on a porté à M. Edmond le Buffet d'argent qu'il a prins avec les deux mains, & excuse très grande de ce qui s'étoit passé & étoit en peine de sa contenance.

Du 18. Decembre 1610.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X X X V I I . L E T T R E

D E L A R E Y N E.

MOnsieur de la Boderie, je suis bien contente de la façon de laquelle le Roy de la Grande-Bretagne vous a parlé & répondu sur le fait du Ministre Melvin ainsi que j'ai
ap-

apprins de votre Lettre du fixième de ce mois & qu'il ait témoigné en cette occasion desirer & affectionner le bien des affaires du Roy Monsieur mon fils, & sont les effets que nous nous sommes promis de son amitié & des assurances nouvelles qu'il nous a fait donner, aussi vivons nous avec cette confiance & ferons l'état qu'elle mérite, étant notre desir & intention qu'il prenne tout sujet de bien esperer de la notre & d'en attendre le reciproque, je ferai avec mon Cousin le Duc de Bouillon qu'il soit dégagé de la parole qu'il avoit donnée à son instance pour la délivrance dudit Melvin, afin qu'il n'en soit en peine & pense bien comme il vous a dit que l'humeur du personnage ne lui est encore connue, autrement il ne s'y seroit tant échauffé, étant certain que tels esprits ne sont bons en autre lieu qu'en celui où il est à présent duquel vous prendrez garde en somme qu'il ne forte pour être envoyé en France, puisque ledit Roy le trouve bon ainsi, & quand vous y reviendrez, informez le Sieur de Buisseaux de l'affaire pour y veiller après vous, lequel j'estime arrivera par delà aussitôt que la présente & sera installé & instruit de votre main en sa charge, quoi étant vous pouvez prendre congé dudit Roy, en même temps que mon Cousin le Maréchal de Lavardin, l'assurant encore de nouveau par l'habitude que vous avez prise avec lui aux termes les plus exprès de la continuation de notre cordiale & parfaite amitié. Vous aurez aussi ledit

Sieur

Sieur Maréchal à présent, lequel par les Lettres qu'il m'a écrites, après avoir couru fortune à son passage, avoit abordé enfin en Angleterre: il fera mieux à mon advis qu'il accomplisse la charge que lui avons donnée au plutôt, ainsi que je m'assure qu'il fera volontiers & dignement surtout quand il sera secondé & assisté de vos conseils & des connoissances que vous avez acquises au Pays. Le temps mal propre qui l'a fait retarder à Calais & son facheux passage serviront pour excuses si plutôt il n'a pû arriver, au moins auroit-on tort de l'interpréter à autre cause qui peut donner occasion de dégout, car ce n'a été notre intention & ne la fera jamais tant que ledit Roy continuera à vivre avec nous avec la sincerité & bonne intelligence qu'avons reconnuë depuis notre dernier malheur, à notre singulier contentement, de quoi nous attendons d'être encore plus amplement informé par votre retour que nous vous permettons avec la commodité de celui de mon Cousin le Maréchal de Lavardin, comme des autres particularitez que vous jugerez mériter venir à notre connoissance, je prie Dieu Monsieur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

De 3. Janvier 1611.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXVIII. LETTRE

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

CE qui a empêché M. le Maréchal de Lavardin de partir plutôt qu'aujourd'hui en la peine que vous avons eu de recouvrer l'ordre & le manteau de la Jaretiere de la Garde Robe du Roy, d'où enfin il s'est trouvé égaré par la faute, à ce qu'on dit de feu M. de Biran fils de M. de Roquelaure decedé depuis un mois; de façon qu'il nous faut du temps pour remedier à ce mal, attendu que nous nous couvrons du mieux qu'il nous est possible pour ne manifester notre honte. M. Edmond s'est bien travaillé pour sçavoir la cause de ce retardement & pense qu'aisement il la découvrira, car il nous presse d'avancer ce voyage, pour les mêmes considerations que nous avez écrites par vos Lettres du quinzième & vingt-deux du mois passé. Cette legation donc demeurera imparfaite, pour le regard de quoi il est mieux de ne parler par delà pour ne déclarer ce desordre, & dire seulement si vous ou lui en êtes enquis qu'il n'a été chargé de ce fait, & que vous estimez bien qu'il y fera pourveu, toutefois il seroit plus à propos & honorable d'éviter à faire cette réponse. Le Sieur Maréchal part
bien

bien accompagné & crains plutôt que le grand nombre fasse de la confusion qu'il ne se trouve à redire en son train, il promet bien néanmoins de les faire tous vivre sagement; il sera bon que vous l'aidiez & confortiez à cela, comme à tout ce qui concernera sa conduite tant au principal de l'action qu'aux accessoirs, complimens & autres galanteries auxquelles on est obligé en semblables occasions: il dit & assure qu'il suivra ponctuellement vos bons conseils & pense qu'il le fera, car il est Cavalier qui aime l'honneur de son Maître & qui pechera plutôt par l'ignorance des coutumes que par malice ou faute de bonne volonté. Le meilleur sera qu'il achève promptement sa besogne, afin qu'il ne soit longtemps à charge. M. de Buisseaux me vient de dire qu'il sera au plutôt prêt de partir à la fin de ce mois; de cette façon, vous n'avez à prolonger de beaucoup votre séjour, il est besoin qu'il vous voye & communique sur le lieu avec vous du cours des affaires publiques, cependant je vous prie vous assurer que j'apporterai toutes sortes de sollicitudes pour recommander votre condition en l'état de l'année prochaine qui n'est encore dressé. Nous nous estonnons de voir encore M. de Vitry qui devoit être parti il y a un mois, je n'en sçai autrement la cause; il est bien vrai qu'à Rome, ils sont fort à leur aise & ne sentent pas les incommoditez que souffrent en Angleterre les pauvres Catholiques; nous avons beau leur en faire parler & remontrer
la

la conséquence de leurs écrits, ils pensent qu'en parlons par intérêts & qu'eux seuls sont sçavans en telles matieres. Le Reboul ne peut être tiré delà qu'avec grande peine & artifice, ainsi que nous mande M. de Breves, & avons dit à M. Edmond qui se trouva en ce cabinet, lorsque j'en reçeus la dépêche; il reconnut bien qu'y avions fait notre possible & qu'il n'a tenu à nous que cet homme si mal advisé n'ait payé la peine de son démerite. M. le Maréchal de Lavardin & ceux de sa suite vous conteront les nouvelles de cette Cour & de l'être auquel nous vivons aujourd'hui: je vous souhaite une bonne année & à nous tous meilleure certes que la dernière, & me confirme &c.

Du 4. Janvier 1611.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXIX. LETTRE

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Monsieur le Maréchal de Lavardin vous va trouver, vous connoîtrez & son affection & son mérite, leurs Majestez ont toute confiance en lui, nous lui avons baillé une instruction, mais il doit prendre de vous celle qu'il doit principalement suivre: nous avons voulu faire marcher cette legation devant
toutes

toutes les autres pour témoigner à chacun l'estime que nous faisons de l'amitié du Roy de la Grande-Bretagne & de notre ancienne & nouvelle Confédération, de laquelle il a charge de voir faire par ledit Roy le serment accoutumé en quoi vous prendrez garde s'il vous plaît que toutes choses soient observées & accomplies, comme il convient à la dignité & au service de leurs Majestez : il doit parler sobrement de toutes autres affaires publiques & privées, car l'Etat présent auquel nous sommes reduits pour nos péchez & pour nos fautes requiert que nous en usions ainsi. Dieu le pardonne à ceux qui en sont cause & leur fasse prendre des conseils plus mode- rez & plus justes qu'ils n'ont fait depuis notre malheur. Sur tout ledit Maréchal doit faire entendre & reconnoître par ses propos & par sa conduite combien leurs Majestez se ressentent tenües audit Roy des sages & fraternels advis & conseils & des offres pleines de charité que le Sieur Houton leur a apportez de sa part & la volonté qu'elles ont de suivre les uns & combien elles estiment les autres & desirent étraindre & affermir la bonne amitié d'entre leurs Majestez & Couronnes : en quoi vous seconderez, s'il vous plaît, ledit Sieur Maréchal comme il convient. La perte de notre grand Roy a aucunement diminué notre credit à Rome, où vous sçavez que le vent de la prosperité regne plus imperieusement & injustement qu'en nulle autre part du monde, & l'arrêt der-
nier

nier donné par notre Parlement contre le Livre du Cardinal Baronius n'y a encore augmenté notre credit. Cette Cour qui n'a égard qu'à soi s'en plaint grandement, mais nous ne pouvons faire que ce qui est fait ne demeure ; joint que le remede qu'ils voudroient qu'on y apportât seroit plus périlleux même pour notre Religion que le mal. Je vous envoie la réponse de M. de Breves à la priere que je lui avois faite pour obtenir permission & seureté du Pape pour l'allée à Rome du Vicomte de Cramborne. Je suis bien marri de n'avoir eu meilleure issue pour le contentement de Monsieur son Pere & pour celui de son fils, auxquels j'ai voué toute affection & service, mais ce Pape est de son naturel si douteux & desiant de soi même, qu'il ne resoud rien de par lui, & vous sçavez ce que valent les congregations de Rome : faites recevoir ce refus le plus doucement que vous pourrez afin de couvrir mon peu de credit en cette Cour là, encore que cela ne nuise aux Catholiques de delà joint que j'estime en vérité que ce peut être le meilleur & le plus seur pour ledit Vicomte qu'il ne s'engage en ce voyage par toutes bonnes considerations. Les États des Provinces-Unies des Pays-Bas continuent à faire difficulté de se charger de nos dettes Angloises & ne laissent toutefois de presser leurs Majestez de continuer de souldoyer les deux Regimens François qui les servent dont le terme accordé par nos Traitez expire le premier

mier jour de May prochain. Leur refus accompagné de telles instances nous semble peu civil & raisonnable, de façon que je ne sçais ce qui en succedera, mais difficilement croyons nous qu'une année ou deux de prolongation de ladite solde échauffe davantage la gratitude de ces peuples que n'ont fait les infinis bienfaits qu'ils ont tirez du feu Roy & de la France. Ceci est agité diversement en notre Conseil où les passions dominent quelques fois autant ou plus que les raisons & considerations importantes au service de leurs Majestez. M. de Boüillon doit arriver ici aujourd'hui, il retourne d'Allemagne où il a consolé grandement l'Electrice Palatine, l'Administrateur de l'Electorat & ses adjoints, mais il n'a pas pû appaiser ni contenter le Duc de Neubourg, comme nous avons appris par ses Lettres, & ne sçais si le Prince d'Anhalt y aura meilleure main: nous n'avons encore aucun avis de son arrivée à Heydelberg: quant aux autres affaires d'Allemagne, elles sont comme endormies en leur poiles pour cette heure, & ne sçais si au printemps elles se reveilleront davantage. Ce sont Princes foibles, avarés, divisez, & tant amis de la quietude, que je crois qu'il y aura prou de peine à les émouvoir: cependant les Princes possédans jouiront de leur possession si leurs débats privez ne la troublent, comme ils feroient par effet bientôt s'ils étoient François. Les bons Archiducs de Flandres ne pensent aussi qu'à grandir leur repos,

repos, & l'Espagne à magnifier leur nouvelle conquête de Larache qui n'est le petite conséquence. Je crois que si notre Maître eut vécu cette bonne fortune ne leur fut advenue si facilement, cependant que les autres Nations dorment celle la veille & s'accroît journellement à la honte & dommage des autres qui se repaissent de vent. L'on continuë à nous entretenir de mariages avec plus d'apparences de volonté d'en estraindre quelque chose que devant, & néanmoins je n'en puis encore parler que douteusement; il y a plus, c'est que je ne sçais si nous devons desirer d'en avancer davantage la négociation: je ne vous en écrirai les raisons, elles vous sont assez connues; tant y a que je desire grandement que nous préférions la concorde & tranquillité publique de notre Etat à toute autre considération, en tout cas vous pouvez certifier par tout où besoin sera que quoi que nous fassions, nous ne contracterons jamais rien qui préjudicie à nos anciens alliez & conféderez & dont ils puissent avoir juste sujet de se plaindre. Le Roy d'Espagne a bien commandé au Connétable de Castille qu'il fasse retirer & separer les gens de guerre assemblez au Duché de Milan, mais il retient ceux de la Nation Espagnole qui sont en grand nombre qui doit encore augmenter bientôt par l'arrivée d'Espagne de quelques autres soldats, dont le Duc de Savoye demeure en grand ombrage, car encore qu'en apparence ils soient reconciliez, néanmoins il

ne peut bonnement se fier en eux à cause du passé : sur cela Geneve tremble , mais j'espère qu'elle en fera quitte pour cela cette fois & certes leurs Majestez en auront soin tel que le requiert l'importance de la place. J'ai reçu vos deux Lettres du neuf & vingt-deux du passé ; nous avons contenté le Sieur Edmond lequel toutefois se montre & déclare toujours partial pour le moreau & les siens, sans néanmoins se desunir de ceux que Limonier favorise, avec lesquels il a de longue main pris habitude. Quand vous ferez ici nous vous en dirons davantage : M. de Breves nous écrit qu'il sera difficile qu'il enleve notre faiseur de libelle, comme nous lui avons proposé, d'autant qu'il se défie de lui & qu'il est favorité du Pape & partant être expedient de patienter quelque temps afin de rassurer le gibier auquel il ne faudra pas manquer de donner atteinte si l'occasion s'en présente, de quoi véritablement je n'ai pas moindre envie qu'à le Roy de la Grande-Bretagne ; au reste vous sçavez que nous avons tant fait que nous avons reconcilié & réunis avec la Reyne, M. le Prince de Condé & M. le Comte de Soissons, de façon que nous avons sujet d'esperer pour le public : les autres Princes suivent aussi le même chemin & pourvû que cette union dure, tout ira mieux qu'il n'a fait jusques à présent au grand contentement des gens de bien qui n'ont autre visée que le bien & avantage du Roy & du Royaume. M. de Vitry n'a retardé son voyage que pour ses affaires particulie-

res,

res, ainsi que vous dira M. le Maréchal de Lavardin, & j'espère que vous arriverez ici encore assez à temps pour vous même pourvoir ramentevoir vos services & en recevoir en personne la recompense méritée, & néanmoins si la resolution de l'état s'avance davantage, j'y aurai l'œil pour vous y servir ainsi que j'ai dit à Madame de la Boderie qui a pris la peine de venir me voir pour recevoir les assurances de mon service, Monsieur je prie Dieu qu'il vous conserve.

Du 7. Janvier 1611.

XX

X L. L E T T R E

DE M. DE VILLEROY.

MONSIEUR,

Monsieur de Buissieux a pris resolution de partir d'ici le quinzième de ce mois sans faute pour s'acheminer par delà, nonobstant la difficulté que vous nous avez écrite s'être rencontrée pour son logis, laquelle il estime que sa presence remediera plus facilement qu'il n'advierdroit en son absence, surquoi il écrit à ses gens qui sont par delà ce qu'ils ont affaire, au moyen de quoi il vous prie & moi avec lui de trouver bon qu'il vous trouve encore par delà pour prendre ses principales instructions de vous comme il desire & est nécessaire pour le service de leurs Majes-

tez, c'est le fujet de la présente à laquelle j'ajouterai encore mes recommandations en priant Dieu, Monsieur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Du 7. Janvier 1611.

XX

X L I. L E T T R E

DE M. DE PUISIEUX.

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre Lettre du 28. du mois passé qui a mis en peine M. de Buisseau pour avoir icelui mis ordre à ses affaires & préparé à partir dans peu de jours : il est venu sur cela à consulter avec nous qui n'avons pas estimé que la cause du logement fut suffisante pour retarder si longtems son passage, il est donc résolu de se mettre en chemin le quinze ou seizième du présent, se promettant qu'on aura soin de le faire loger attendant qu'il puisse recouvrer ce grand logis, dont il est question ; en toute façon la chose en ira mieux pour vous & pour lui ; car quand vous l'aurez présenté & instruit du courant des affaires, vous pouvez revenir en toute liberté avec M. le Maréchal de Lavaradin, & vous enverrons pour le faire tout ce qui vous sera nécessaire sur le chemin de Calais : il nous a dépêché un Courier pour nous faire dire qu'il n'a point trouvé en son

in.

instruction qu'il fut fait mention du mariage de Madame avec le Prince de Galles , aussi doit il avoir crû que l'on ne parle pas de ces matieres si ouvertement que d'un Navire dépredé & qu'il sera mieux de n'en ouvrir la bouche s'il ne lui en est donné grande occasion, auquel cas il faudra répondre aux termes de déclaration de même bonne volonté sans y engager aucunement le nom de leurs Majestez , ainsi que vous sçavez qu'il vous a été dit & écrit plusieurs fois. Nous attendrons de sçavoir ce qu'aurez profité avec ledit Roy touchant le Ministre recommandé de M. de Bouillon lequel doit arriver cejour-d'hui , M. de Villeroy vous a écrit depuis peu des affaires publiques , desquelles donc je me contenterai de ne remplir la présente, joint que vous avez de mes Lettres du quatrième ; je suis Monsieur, &c.

Du 10. Janvier 1611.

Fin du second Tome.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

OCT 13 1968



a?

DC

122.8 Henri IV, Roi de

.H4L4 France.

1733 Lettres.

